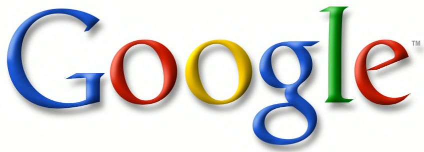


# La revue blanche

# La revue blanche

Tome XXX



PARIS

1903

# La Voix des Noirs

## CHAPITRE PREMIER

### I

La rue Sainte-Marie, la rue Fénelon, la rue Dauphine s'élargissaient au mouvement inusité de la population de couleur : la percale bleue et la percale noire des pantalons, l'indienne neutre ou la toile blanche éclatante des chemises, la laine rouge de quelques ceintures faisaient reluire d'un contraste la peau olivâtre ou la basane violacée des figures. Rarement se distinguaient les mains qui pendaient molles contre les pantalons, à peine agitées même par les marches rapides. La paresse inclinait vaguement les têtes en attitudes d'implorement, flottait au débraillé des chemises et des mauresques. L'oisiveté des noirs aimait donner à leur démarche l'allure d'une promenade de gens qui se reposent des affaires : la fumée des cigarettes et des pipes, le bruit important des conversations bien entretenues, la camaraderie des gestes civilisés organisaient la société en plein air. Les vergers des villas étaient silencieux et lourds comme des forêts après midi. La rue sèche demandait d'être arrosée.

Au coin des rues Dauphine et Fénelon, les citoyens entraient dans une cour vaste par un barreau où se tenaient quelques blancs en redingotes, en melon ou en casque, avec des barbes jaunies par le tabac. Contre le mur, avant de pénétrer, il s'en groupait un instant, en deux ou trois places, par régimes.

Engène Bettine, haut, blanc, coiffé du canotier légèrement incliné sur le côté à la créole, « en casseur », le nez fin et long, la barbe très noire, le veston de drap bleu sur quoi brillait la chaîne d'or, accentuant la dislocation de ses épaules robustes, posait au lutteur professionnel. Une affectation d'ironie souriait perpétuellement à ses lèvres, fléchissantes comme ses épaules. Il devait à ce masque d'esprit de passer pour très futé, auprès des noirs, et il y entretenait aisément son crédit par une familiarité constante à laquelle donnait du prix la blancheur de son teint,

---

Tous les mots soulignés dans le dialogue sont des particules créoles explétives.

bien qu'on le sût d'origine nègre. Son élection au Conseil municipal avait été considérée comme un succès de classe. On savait qu'il avait fréquemment couché avec des blanches, et d'infinies conquêtes de mulâtresses lui avaient communiqué la sorte d'autorité physique de leur charme lascif. Presque un peu féminisé, il ajoutait à son prestige politique celui du plus séduisant légor. (1) Il distribuait aux arrivants des poignées de mains molles et glissantes qui lui prêtaient une aristocratie de nonchalance. On le quittait satisfait de ce blanc pas fier et chic qui portait aux pieds longs le luxe marquant de souliers jaunes.

Il retint un cafre solide aux épaules carrées de ligne inflexible comme une barre-à-mine dans la flottante chemise blanche : c'était un meneur répondant des voix de tous les porteurs de fauteuils du Brûlé : il leva en interrogation le menton robuste comme une épaule, décis et amical.

« Toi, n'as pas vu Tambilla ?

— Non, m'sié Euzène. »

Alors Bettine se retourna vers un blanc au poil vaguement roux et aux habits fripés et jaunis, qui se tenait derrière lui comme une ombre plus petite de sa grandeur :

« Tu vois, Mussard, si Tambilla ne vient pas, la partie est à moitié gagnée; c'est qu'on peut encore le soustraire à Rivière. »

## II

L'heure finissant par presser, bien qu'elle ne se presse jamais en ce pays, Bettine et Mussard franchirent le seuil du barreau. Dévasté de jardin depuis vingt ans, l'emplacement était vaste pour la foule, dont l'instinct paresseux avait immédiatement trouvé des rebords de fontaine, une margelle de puits comblé, des reliefs de parterre-rembourrés de feuilles mortes, pour s'asseoir ainsi qu'aux courses, ainsi qu'aux soirs de feux d'artifice. Deux ou trois négrillons s'étaient hissés aux branches d'un manguier, à califourchon, les jambes pendant raides, tandis que d'autres dans le fond de la cour s'activaient comme des singes à saccager les fruits. Un grand letchy qui poussait contre la maison plus disloquée qu'une vieille malle, tendant très haut son puissant branchage, n'obstruait point la varangue de terre battue, surélevée d'un perron de cinq marches. Une table à quatre pattes, et qui avait acquis par l'usage au grand air la couleur du bois mort, annonçait au moins un orateur. Les premiers

(1) Type qui dégote bien, muscadin créole.

rangs se tournaient vers les seconds, et les seconds vers les troisièmes ; ainsi la foule se comptait et prenait conscience de ses perspectives. Comme la cour était pleine de bord en bord, les premiers rangs se fortifiaient d'un neuf orgueil, et la gloire du nombre encourageait l'âme indigène. Ainsi que les négrillons manifestent leur enthousiasme aux défilés de mariages où ils comptèrent beaucoup de voitures, l'on cria en se remuant : *Vive Rivière !* pour que ce fût à l'honneur du dénombrement et le signal de commencer.

Jailli de la volontaire rumeur de la foule, le père Rivière, petit, droit et sec, un vieux casque oblong jauni par l'armoire, montait à la varangue, suivi de l'élite des fidèles. On reconnut à haute voix et avec gaieté M. Lamartine, maire de Saint-Denis, M. Lechaud, richard, le grand Camère, le gros monsieur Gabriel Ezérieux, blanc farceur, le petit Azalée, médecin roublard, on admira la barbe vénérable de M. Lapoudre, président du Conseil général. Perdu au fond de la cour, Bettine y reconnut le malabar Tambyacouty dit Tambilla, grand électeur des Camps-Ozoux, et immédiatement communiqua à Mussard sa contrariété par une de ces grimaces nettement expressives ou le créole, né mime, signifie toujours l'importance de son sentiment.

## III

Le Dr Rivière, député de la première circonscription depuis douze ans, arrivé huit jours auparavant de la métropole, rendait compte aujourd'hui de son mandat, posant à nouveau sa candidature pour les élections prochaines de deux mois. Nul n'ignorait qu'il avait vaillamment « soutenu à Paris le drapeau de la colonie », et la réputation d'intelligence avisée des créoles : il n'avait pas été ministre, c'était vrai, mais des partisans affirmaient que la chose n'avait tenu qu'à son désir ; en tout cas, il avait été rapporteur du projet de revision au Congrès : c'était une grosse affaire. Appartenant à une des plus vieilles familles de l'île, il avait rejeté son titre de noblesse — de Lapluie — ce qui lui assurait un haut prestige de démocrate. Il avait toujours chaque année, par son crédit, empêché l'immigration des coolies chinois. De chaque opposition croissait parmi les journaliers sa popularité de petit-caporal de la main-d'œuvre indigène. Un enthousiasme de cordialité criarde l'acclama, comme entonné par des orgues de fer-blanc :

« *Vive papa Rivière !* »

Rivière avait une chevelure de boucles blanches faites pour

répondre au goût de vénération que gardent aux vieillards les races indienne et africaine. Il dodelinait de la tête comme un marchand de volaille, et ce dodelinement avait une signification de bonhomie de sorcier respecté de tous et vendeur de siguidys. D'harmonie grise, sel et poivre, visiblement, il était le papa de tout le monde, noirs comme blancs : il avait un tatouage de petites rides bosselées de cafre, et ses vêtements n'étaient pas toujours très propres, tenant lâchement sur lui en sorte qu'il ressemblait à un vieux cafre joueur de bobre. Et c'était un joueur de bobre qui faisait sonner les cordes vieillottes de sa petite voix vibrante et grisarde. Il était si léger de sa décrépitude aimable qu'on avait envie de le porter, que toute la population se sentait devant lui l'instinct des porteurs du Brûlé et de Cilaos.

« *Vive papa Rivière !* »

criaient en touffes les voix flûtées et hautes comme les plus hautes gaules de bambous.

Rivière aimait, par une paternité adoptive intimement assimilée, la population créole. Il en aimait la couleur brune et l'odeur fauve comme un ermite peut aimer la terre boueuse des forêts. Devant elle, une passion idyllique de l'île natale lui revenait au cœur comme à un marcheur fatigué devant un boucan poétiquement enfumé dans le brumaire du crépuscule, au fond des grands bois sauvages du Centre insulaire. Avant de parler, il se tint immobile deux minutes devant la foule, la regardant pleinement dans une émotion de larmes.

C'était l'argamasse (1) des chapeaux créoles en leur originalité de formes et de poses : les canotiers inclinés en auréoles de paille, sans ruban et parfois sans bord, aplatis dans leur milieu, fouillés en mortiers; d'antiques melons bombés comme de vieilles calebasses pisseuses ou bossués de flexions ; les feutres mous flétris comme de vieux seins de cafrines, — très nombreux, ondulant en rang de tripes. Les uns étaient abaissés sur une oreille ou tirés jusqu'au nez, d'autres renversés au crâne en bérets marins : écrasés comme des paillasses, fripés comme des mouchoirs, poussiéreux comme des tapis, déchirés comme des souliers. C'était, en panorama, toute l'histoire du chapeau créole traité comme un objet de main, vieille pipe et blague culottée, porte-monnaie vert-de-grisé, morceau de journal plié dans la poche. Mais il y avait aussi la respectabilité des bidons, la vénérabilité des gibus cabossés, en accordéons roussis, mais érigés

(1) Grande terrasse cimentée où l'on met à sécher le café divers : rouge, vert et noir.

haut aux crânes de silex noir, tremblants comme des lampions à des poteaux, des hauts-de-forme gris crêpés de crasse jaune, la bohème altière d'antiques képis. Tout un parfum de cuirs humains et de moulal montait vers Rivière comme un encens épicé d'adoration humble et presque tellurique, exubérante odeur de sol natal aux fumantes aisselles.

## IV

Rivière, alors, parla. Il n'aimait point beaucoup se dépenser en discours, mais il était venu cette fois avec la décision d'être éloquent, car la bourgeoisie agrarienne, furieuse de le voir combattre l'immigration qui devait réduire de moitié le main-d'œuvre, posait contre lui la candidature de l'avocat Edouard Moulinet. Moulinet préparait le terrain depuis un an, depuis un mois infatigable à tenir des clubs. Son éloquence échauffée et bruyante était applaudie par une clientèle nombreuse que domestiquaient de régulières tournées d'arack. Mais Rivière, d'un coup, reconquit l'âme électorale : bonasse, familier et pittoresque, il leur parlait créole ; il répondait en vieux blagueur aux interruptions et les provoquait ; il interpellait les nègres individuellement : « Toi, moi *l*'a bien connu ton papa : li travaillait chez mon tonton. — Et toi, depuis quatre ans, quoi ça-que ti fais ?... toi *l*'es marié : combien z'enfants ? — Quatre. — C'est bien, ça : ça va faire quatre planteurs pour Madagascar. Vive Bourbon ! » Son visage fin et de bois sec fendillé pétillait de la malice de ses prunelles jaunes, mobiles comme la flamme d'un œil de poule. Il se grattait le nez, en renversant un peu le crâne toujours casqué : sa barbiche tremblait comme de la mousse blanche pendue aux arbres décharnés des hautes montagnes.

D'après Rivière, en France, l'île Bourbon était quelque chose de connu, de célèbre, dont on parlait constamment et en toute gloire. Le Président de la République, les Ministres, les Députés, lui demandaient toujours des nouvelles du pays et le félicitaient de représenter une population si française. On savait depuis la guerre de 1870 et celles de Madagascar ce que voulait dire « un créole de Bourbon ». Ce n'était pas la même chose qu'être un Savoyard ou un Auvergnat.

Il prenait parmi l'intimité du milieu créole ses héros qu'il élogiait, et cela frappait la foule qu'elle vécût près d'un héros. Le petit planteur, le conducteur de charrettes, le cocher de diligence, le facteur des montagnes devenaient des gloires, lui avaient dit des mots profonds et éclatants de justesse. Il citait le

plus possible les propos de la foule créole afin de faire sentir au créole combien il appréciait son esprit, son parler et ses mœurs. Il révélait au pays une foule de personnages éblouissants dont il était seul jusqu'ici à avoir apprécié la vertu et l'intelligence. Et le commerçant avait sa réhabilitation non moins que le cultivateur de vanille, le planteur de géranium autant que les fleuristes du Brûlé. Il parlait de Bourbon et des habitants comme d'une région unique, un Paradis qui ignorait le prix de sa virginité ; et sa voix tremblante, le tremolo de sa barbe blanche, l'expérience de son doigt malin donnaient du prix et de l'autorité à ses déclarations de vieux bonhomme qui avait vu du pays et avait tant de fois passé la mer. Et lui-même savait bien compter avec la foule combien de voyages il avait faits de Bourbon en France : il était le vieux messager blanchi et rusé. Et il savait se représenter parcourant la France en tous sens, visitant l'Angleterre, l'Allemagne, ces contrées de lune pour le créole !

## V

Il évoqua la France : une solennité larmoyante contrastant avec sa jovialité de petit vieux créole imposa alors l'émotion d'un respect pour la grande patrie. Son casque vacillait comme une auréole !

Dans le vide fait autour de lui, son mince corps branlait comme un petit arbre secoué sur un plateau par le vent du large. La tête hoquetait. Il parla français et avec grandiloquence, au point que, ne le comprenant plus, la masse électorale l'admira plus pesamment. Les mots « honneur, gloire, petite patrie, grande patrie, mère patrie, perle de l'Océan Indien, le drapeau de la patrie coloniale sur le champ de la patrie continentale, dévouement républicain », volèrent à son enthousiasme, montèrent en tourbillons de feuilles mortes soudain éclatant d'or au soleil.

La musique sèche des mains nègres osseuses crépita en acclamations. Elle dura. En elle se dénonçait la sonorité appuyée des claques et l'obstination saccadée des gestes de force et de menace. Immobiles, les citoyens se déplacèrent, se poussant victorieusement des épaules. « Un homme, çà ! » Des mains claquèrent des bras, là où la chair sonne comme les palerons des bœufs ; des bustes se renversèrent d'admiration dans des attitudes d'orateur, les plats feutres ronds vacillèrent. Ce fut l'agitation bariolée et le coudoiement pressé du Marché où les visages s'allument comme des carottes. Et c'était, dans les dessins de

groupements nouveaux, dans la tension des faces, la parlerie des gestes anguleux et l'attitude des costumes, l'âme antique d'une foule indigène insulaire accourue curieusement sur le rivage devant le blanc débarqué qui débite les mots et le mystère des lointains prestigieux.

Rivière redevint créole, et la multitude gargouilla de plaisir. Il avait senti l'opportunité de recourir à l'anecdote : il parla des dernières élections municipales. Elles avaient été favorables à ses adversaires ; mais comme, suivant la coutume, il y avait eu des fraudes, il les avait fait casser. Son crédit dans la métropole, auprès des ministères, valut. Sa malice aigrelette triomphait. Battant du poing la table vermoulue, il la comparait au parti adverse, qu'il secouait de toutes la gouaillerie créole : Ah ! on avait voulu mettre dans la mairie des blancs égoïstes qui voulaient faire venir des chinois...

— Chinois grands ongles ! cria une voix.

— Ça même, reprit-il... pour « faire la concurrence » aux braves bourbonnais, pour les forcer dans le pays où ils étaient nés à travailler à moitié prix, comme si la morue ne coûtait déjà pas assez cher. Pour cela, ils avaient fait voter les morts et les absents ; on avait trouvé émargé jusqu'au nom de l'évêque qui était en ce moment en France au sû de tout le monde.

Vraiment, ce n'était pas malin d'être élu comme ça. Eh bien ! lui, le vieux requin comme on l'appelait parce qu'il était républicain — et ils avaient raison parce qu'il les mangerait — il avait fait casser les élections, il avait débarrassé la mairie de toute cette bande de pillards. De pillards et de sauvages ! Car eux qui se prétendaient les gros blancs de la ville, bien élevés, sachant tourner la langue, ils avaient armé les escouades d'engagés maquouas qui servaient sur leurs propriétés pour venir tomber sur les petits créoles, sur les citoyens, à coups de bâton et de trique. Même tout le monde avait entendu un des chefs recommander à son engagé de ne pas manquer d'en tuer deux, ou trois, ou quatre. Ça, on ne pouvait le nier !... Et puis, c'étaient ces gens-là qui se disaient civilisés !

Il riait d'un petit rire grelottant de sorcier, en balayant de sa main la table d'un bout à l'autre. La foule ricanait, dans un vacillement des épaules des métis, étroites, maigres et frileuses, où trouaient par intervalles, comme des rochers dans la mer, des nuques violentes de cafres.

« Cette fois, on voulait l'empêcher de retourner représenter Bourbon à la Chambre. Mais on ne réussirait point, parce que lui seul pouvait représenter des créoles. Lui seul était un vrai

créole, capable de parler français avec le ministre, mais capable aussi, quand il revenait à Bourbon, de causer créole avec toute cette brave population camarade au milieu de laquelle il avait poussé comme une canne à sucre, qu'il avait soignée des maladies comme du borer.

— *Vive papa Rivière ! vive papa Rivière !* »

Les femmes au gosier sixtin qui savent appeler au loin pardela les enclos et les cases, les petits vendeurs de mousse et de bobons malakoff à la voix citadine qui savent flûter les cris pour amener les fillettes aux barreaux, les porteurs de fauteuil à la gorge montagnarde, qui savent gueuler à travers les roidillons et les forêts de filaos, par-dessus les ravines, et les laveurs de bouteilles et les vendeurs de poissons aux poitrines sourdes et glougloutantes, donnèrent ensemble :

*Vive papa Rivière !*

« ... Et même à Paris, il restait créole. Toutes les fois qu'un camarade de Bourbon venait le voir, il causait créole, et quand il y avait de la neige, en causant le chaud langage du pays, il ne sentait pas la neige. Puis il amenait son camarade dans la salle-à-manger, et il lui faisait servir un carry avec des achards et du piment. »

L'âme nègre se fendit de joie : l'évocation de la cuisine commune activa l'enthousiasme d'une salivation savoureuse. Comme une fumée odorante de marmite, une piété encensa leur cœur. La fraternité avec Rivière s'imposa d'ivresse. « Viens manger patates avec nous, cria un petit planteur. — Viens manger carry massalé, reprit un cantonnier. Viens la case. » Et ils faisaient le geste d'entraîner quelqu'un par le bras.

La familiarité désorganisa les rangs pressés. Tumultueusement, à coups de coudes, en s'aplatissant les ventres comme d'inutiles gibus, l'on se rapprocha du vieux papa : les hommes lui serraient la main en lançant leurs chapeaux ; on brisa des rameaux dont on secoua les dures feuilles vertes en hochets : une maman lui tendit une petite tête pointue de cafre, luisante de noirceur, qu'il baisa avec attendrissement. Il fut le vieux Vincent-de-Paul de campagne qui baptise de caresses le crâne tampané des négrillons et inspecte leur dentition ; il fut le vieux médecin toujours insaisissable que la reconnaissance familière de la foule voulait toucher, palper, enlever, porter en triomphe une fois descendu de voiture ; il fut l'antique messager dont la vieillesse aimable et subtile éveillait aux âmes le délire de la soumission et l'ivresse de l'hospitalité rustique. Les femmes l'enguirlandaient de leurs cris et de leurs gestes attirants : l'aplatissement

des mains brunes aux épaules et aux revers de la redingote, l'élargissement des jupes ouvertes contre lui le retenaient fragile et captif au cercle d'une famille improvisée.

On lui apportait de ces jolis paquets de volailles où les plumes couleur de piment rouge et de piment vert, soyeuses et chatoyantes comme des châles d'Inde, se mêlaient aux plumes toutes blanches à peine jaunies tel que de la paille de chouchou. On les déposait devant lui ainsi que des bouquets des lointaines basses-cours créoles. On lui présentait aussi des drôleries de musée, un petit poulet qui avait trois pattes et un lapin blanc qui avait des yeux bleus ; on lui avait descendu de délicieux régimes de figues-mignonnes, exquis comme des objets d'art indien ; et on agitait à ses yeux des mains de bananes malgaches incurvées comme des poignards africains. Par les mains noires, la terre envoyait l'offrande humble et douce des patates violacées comme de beaux œufs bleuis du sol, et les vergers lui adressaient les délicates pendeloques brunes des gousses de vanille vernies. Et on lui avait composé de grands bouquets en rosaces où des camélias, sur un fond blanc, inscrivaient en rouge ardent ses initiales, en un cercle d'hortensias bleus.

Telle, l'hospitalité balbutiante des cultivateurs nègres avait des gestes agenouillés de grâce idyllique, des inspirations généreuses de mœurs primitives et édéniques.

Mais les gens des côtes menaient dans la foule attendrie l'agitation bruyante des lames contre les plages. Des ondulations de danse ballottèrent des reins ; quelques jambes esquissèrent des pas de segas; puis, tous, journaliers des Marines, charretiers des grands charrois, pêcheurs de récifs et boulangers de la Rivière, avec un besoin de se compter et de se nommer, se donnant les bras par groupes, piétinèrent le sol de leurs plantes nues ; et avec l'entrain de ceux qui vont marcher ensemble ils gueulèrent la complainte nouvelle avec des rythmes de cuivre aux gosiers :

Rivière va 'rriver
va 'rriver
va 'rriver

L'argentin des voix indiennes, le cuir de tambour des voix africaines, le violon de bambou des voix mulâtresses ensemble chantaient la confusion des races en l'étroitesse d'une île.

## VIII

Rivière s'était dérobé par une porte du fond de la cour : après l'effervescence des chutes de digues la foule reposée s'écoula len-

tement par le grand barreau, comme une eau lente à travers des herbes de Job. Les cervelles vaseuses étaient encore fécondées d'un flux nouveau d'idées et de phrases, et la conversation, comme après une crue, était montée de ton, ronflait. Mais les groupes se divisaient aux angles : des irrigations paisibles s'éparpillaient par la ville, canaux à peine chantants sous les grands ombrages.

Bettine, sorti des premiers, stationnait avec Mussard sur le trottoir, regardant de son profil goguenard et dandinant défiler les groupes jaseurs. Il arrêta Tambilla qu'accompagnait sa femme. Grande, la peau fauve, la tête crêpée d'une tignasse rutilante, elle était hautaine et voluptueuse ; un roulis lascif et dédaigneux balançait ses hanches sous la blouse à moitié ceinturée. Elle avait la gorge dure et brusque. La figure grêlée était insolente de savoir que l'homme est indifférent au visage, si le corps promet. Les lèvres humectées et l'œil salace, elle dévisagea Bettine.

Il ne persuadait point Tambilla, d'ailleurs éloigné de vouloir attaquer en ce jour sa fidélité. Il se bornait à le plaisanter sur les amis de Rivière, sapant de gouailleries cet entourage qu'il dénonçait médiocre et avare. Sourieur et muscadin, il adorait faire de l'ironie, qualité maîtresse du mulâtre qui est un raté ethnique, Il s'y sentait plein de supériorité, la pointe de la langue humidement agile d'un coin à l'autre de la bouche. Tambilla ripostait, d'ironie molle et serpentante, demandant pourquoi il avait quitté le parti Rivière puisqu'il avait été élu conseiller municipal quand il y adhérait. Et comme il savait que Bettine s'en était séparé parce que Moulinet lui avait promis cinq mille francs, il ajouta en s'en allant, bernant en lui le mulâtre indécis entre l'argent et les honneurs : « Vi seraisdevenu conseiller général ! »

Bettine ferma les yeux à la tentation, y joignant la mimique circonflexe du détachement ; et, lui passant la main au bras, entraîna Mussard. « Tambilla fait l'imbécile, lui dit-il. Il ne veut pas comprendre qu'il a gros à gagner avec Moulinet. Et il faut pourtant qu'il vienne avec nous, parce qu'il dispose au moins de deux cent cinquante voix. Ce couillon-là, il a une supériorité immense sur nous. Pendant qu'il fait son métier de tailleur, on vient causer dans son atelier. Il connaît une masse de gens par leurs petites histoires, il les leur fait raconter sans faire semblant d'écouter en baissant son œil blanc sur sa couture et en tirant l'aiguille avec précaution ; puis ils sont cousus. Leur promet-il de l'argent ou non pour les faire voter, je n'ai jamais pu savoir. En tout cas, mon ami, il est maudit : il en mène cinq d'un

coup à l'urne, et jamais il y en a un qui ait pu glisser un autre bulletin que le sien. Maudit, maudit même ! » (1).

## IX

Tandis qu'il soliloquait, Mussard marchait à ses côtés, court et honteux, la figure roussie par la cuite de façon à pouvoir discrètement s'effacer sur les habits, les yeux fermés à la chinoise, les oreilles rouges. Il allait toujours la tête penchée sur l'épaule droite, la nuque pelée ainsi que par un coup de soleil, comme un cou de coq. Il ne répondait jamais, crachant seulement du jet oblique des malabars toutes les fois qu'on aurait pu attendre de lui une vague interjection approbatrice.

Ils arrivèrent au rond-point du Jardin de l'Etat, dans la rotonde d'ombre du grand caoutchouc. L'eau des fontaines y coulait, moussue et vieille, comme une eau ignorée de ravine; et les personnes qui y venaient boire ou prendre des ferblancs de liquide étaient invisibles dans une ténèbre de sous-bois. La nuit était déjà dans la noirceur des feuillages et des troncs et dans le vide silencieux du Jardin. Trois négrillons, rentrant de l'école communale, poursuivaient de cailloux adroits une vieille malabarde idiote à la face saignant de bétel. « O té, Diable-rouge! » La blouse boursouflée entre plusieurs tours de corde, trébuchant sur des jambes cagneuses, elle se hâtait, roulant sur soi-même comme un paquet de linge sale; elle vomissait d'ivresse le refrain entendu :

*Rivière va 'rriver,*

et rentrait telle qu'une reine de cahutes aux profondeurs moisies des hauts vergers.

## X

Là ils rencontrèrent Florin Palleteau qui sortait du lycée. A dix-huit ans il était célèbre dans les milieux électoraux. Elève indiscipliné et brouillon, il vadrouillait sans cesse hors la ville parmi les buissons de corbeilles d'or. Il tutoyait tous les nègres et buvait fraternellement le coup-de-sec. Ils avaient pour lui une affection vaillante de ce qu'il était batailleur et vif, et attendrie de ce qu'un accident de chasse l'avait fait boiteux. Ils l'aimaient encore à cause de son débraillé criard et de son parler qui était un tel bredouillis qu'il avait l'air de ne point parler français mais nègre. Il s'habillait en blanc et avait la peau rouge, d'entrain chaleureux, en sorte qu'il semblait toujours un peu ivre. Sa vue leur

(1) *Maudit* : diaboliquement malin.

était toujours une promesse de rhummage; il les chauffait pendant la période d'élections, ne les quittant nul soir, et les traînait à l'urne : on savait qu'au contraire de Bettine il ne se vendait jamais et qu'il pouvait ainsi payer plus cher les voix. Bettine lui-même le recherchait parce qu'il était d'excellente famille, pure de toute mésalliance; et ils avaient souvent nocé ensemble, au clair de lune, dans la rue du Grand-Chemin.

« Eh bien, Florin, lui cria-t-il, tu arrives trop tard : Rivière a fini de radoter.

— Je n'ai pas pu m'échapper de la boîte, reprit Florin, bredouillant d'une rage perpétuelle.

— Ça ne fait rien, tu n'as pas manqué grand'chose.

— Bien sûr, mais j'aurais voulu voir cette vermine d'Azalée.

— Ah! ah! le futur cousin!

— Tu sais pas, Bettine, comme Charlotte a été gentille pour moi l'autre jour à la messe. Tout le temps que le curé prêchait, elle se retournait de mon côté : j'avais envie me mettre debout derrière sa chaise. Et, mon ami, l'œil *y* marchait! elle avait le cou fatigué... Ah! elle était ferme comme une mangue, moi *l*'avais de l'eau à la bouche... Et puis ça l'est pure! elle *y*-regarde *à* vous bien dans les yeux, mais ses prunelles *l*'est claires comme l'eau de source; et puis son regard *y* monte,... *y* monte...

— Comme un paille-en-queue?

— Fous pas de moi, donc, Bettine : tu peux pas savoir ce que c'est, toi qui connais rien que les grues de la rue de l'Est.

— Avec çà que tu ne viens pas toujours avec moi! Et qui çà que l'est le premier saoul de nous deux?

— Ah oui! mais c'est pas la même chose.

— Enfin, il faut que tu pètes un mariage avec elle?

— Ah oui, mi dors pas le soir, mi rêve fort la nuit. Et moi *l*'a peur avec cette histoire d'élections qu'elle *y* batte à moi froid. Tu comprends, c'est la cousine d'Azalée et elle va marcher pour Rivière. Elle *l*'est fâchée déjà avec la fille de Moulinet.

— Allons! pas besoin d'avoir peur, tu vas toujours voir sa petite gueule rose... C'est pas pour te vanter, mais elle a des yeux! c'est à dormir dedans. Et puis le petit tété *y* commence à pousser roide, mon ami.

— Ah! Bettine, cause pas, mon ami. »

Florin titubait de la tête, les paupières fermées, la bouche humide, en un rêve de bal et de buffet. Puis rouvrant les yeux avec décision :

« Allons boire un coup-de-sec en attendant ! »

Les trois entrèrent chez le chinois du coin. Leurs pieds traî-

nèrent sur le plancher disjoint et râpeux, dans l'obscurité de la boutique. Le compère tendit les verres rincés ; le rhum coula pâle dans l'ombre. Florin d'un coup vida son verre, le menton levé, le corps raide, puis baissant la tête en arquant le dos ; et Bettine, à petites gorgées mondaines, clignotait des yeux, en dégusteur de liqueurs et de femmes, tandis que Mussard, silencieux, la lèvre spongieuse, séchait le fond du verre.

Ils sortirent. Et il y avait au couchant ce ciel exquis, un ciel de liqueurs où les essences se versaient avec une ampleur choisie: il y avait ce ciel exquis de la verte liqueur du combava émeraudé qui suivait la chute un peu trop ivre du soleil; il y avait ensuite ce ciel exquis des brunes liqueurs nuées d'un velours vert-noir, bleu-noir, épandues dans la belle carafe du firmament de cristal. Et c'était sur la transparence de ces liqueurs les profils noirs des arbres, des feuillages, des tertres ainsi que des morceaux de fruits ou des herbes — peaux d'oranges, faham ou gousses de vanille, — aromatisant les essences créoles.

## CHAPITRE DEUXIEME

### I

Au coin de la rue du Grand-Chemin et de la rue Saint-Joseph, dans un magasin d'Arabes, Thérésine, femme de Tambyacouty, tâte de l'ongle les indiennes échafaudées en piles de coupons. De la voix traînarde et aiguë, elle appelle l'Arabe qui accourt déployer le coupon choisi, de toile blanche à petits ancres bleues : goût pour la marine de femmes créoles souvent conçues une nuit par des matelots et en gardant aux hanches le roulis lassé. Tandis qu'il s'active, elle regarde d'une prunelle dardante entre les cils mielleux le jeune Arabe au corps mince dans le surplis blanc flottant aux genoux et que revêt seulement comme une señorita le justaucorps entr'ouvert, de velours rouge à arabesques d'argent. Les pièces de toile neuve qui sentent le cru dégagent une odeur de réduit érotique; et le déshabillé de l'Arabe épuisé et toujours somnolent le montre voluptueux et toujours prêt au lit.

« Combien çà? fait-elle, fixant au visage dur le front osseux et les lèvres chaméliques.

— 1 fr. 25 l'aune, — et l'œil roule blanc.

— 1 fr. 25! allons, pas d'embarras : 70 centimes?

— Allez : pour vous, un franc.

— Vous *l'*es fou? ça vaut 70 centimes.

— Allez : pour vous, quatre-vingts centimes : dernier prix!

— Pas moyen! 70 centimes. Mi connais le prix de la marchandise, moi. Sinon mi va acheter à côté.

— Allez, dernier, dernier prix : 75 centimes, affirme l'Arabe buté, une barre au front.

— Allons, pour un' camarade comme moi, donne pour 70 centimes : affaire de revanche! »

Mais l'Arabe ne marche pas; il secoue son front comme un grelot vide; la lèvre chamélique reste entr'ouverte, ainsi que bègue.

« Allons, dit par derrière à Thérésine une petite vieillarde entrée dans le magasin, vi peux prendre çà pour 75 centimes; c'est moi qui mette la différence.

— Vous, madame Aricie! et en quel honneur?

— Ça y regarde pas ce chien d'Arabe, » fait-elle. Et elle prend à part Thérésine qui recule vers la porte de la boutique, le bas de la blouse claire gonflé du soleil de la rue. Aricie lève vers Thérésine son museau jaune ratatiné où trois larges signes noirs poilus de gris sucent comme des ventouses la bouche allongée en bec de grenouille. Ses yeux vitreux fourmillent d'un regard indécis de cornée à mille facettes. Contre le nez deux sillons de larmes desséchées luisent. Si la prunelle ne peut avoir d'expression, l'ensemble du museau signifie soudain par le réseau contracté des rides la pensée malicieuse : les deux lèvres s'allongent encore, préhensives et gluantes. « Comment, ma fille vi fais la cour à un Arabe, mais moi *l'a* cent fois mieux pour vous.

— Mi fais la cour à un Arabe! crie Thérésine, les mains aux hanches.

— Allons, gueule pas si fort, ma belle négresse », reprend Aricie à petits coups de voix chuchoteuse. « Vi vois bien que mi plaisante. » Et de sa main flétrie elle la prend par le ruché de la blouse, la tire plus à l'écart : Aricie fait observer à Thérésine que Thérésine connaît bien Aricie et qu'elle peut avoir confiance en elle; depuis vingt ans qu'elle fait le commerce de chapelets, elle n'a jamais volé personne d'un quatre-sous. Eh bien! elle connaît un blanc, très beau garçon, grand, fort, qui est dans les honneurs, qui n'a pas de maladies... et qui veut faire la connaissance de Thérésine. Sans doute Thérésine n'a jamais trompé son mari, mais c'est pourquoi ce blanc-là veut faire sa connaissance. D'ailleurs Thérésine a déjà connu un employé du chemin de fer et qui n'était pas un blanc comme celui-ci, dont elle répond comme de sa langue. Car enfin, pour tout dire, c'est le garçon qu'elle a nourri de son lait, c'est Bettine, un conseiller municipal... Et le museau d'Aricie toujours renifle vers elle, quêteur.

« Mais, dit Thérésine, c'est un partisan de Moulinet, et Tambilla est pour Rivière.

— Qu'est-ce que çà fait? raison de plus!

— Mais moi aussi l'es pour Rivière, fait Thérésine avec arrogance, la voix plus criarde et les gestes indépendants, tournée à la rue.

— Raison de plus pour manger l'argent de Moulinet, » trouve Aricie encline à gagner les retraits obscurs du magasin. Et de ses deux lèvres protubérantes qui se pressent comme pour lapper, Aricie, la tête levée exposant à la lumière son petit musée d'horreurs, poursuit Thérésine de mille raisons insidieuses, gluantes, tandis que ses paupières en ampoules immobiles semblent prêtes à crever d'humeur sur les yeux vitreux. A ses regards, à ses mots, le réseau des rides se tisse et vibre comme une toile d'araignée à la prise d'une mouche.

Thérésine l'écoute, la figure impassible, le menton dur, la jambe droite dandinante sous la jupe frangée de soleil.

En face, contre le mur, les fleurs d'un grenadier éclatent pour la rue d'un luxe pourpre et chaud. L'Arabe déchire d'un geste l'indienne fraîche qui craque avec l'odeur de chair dévêtue. Une immaculéenne passe légère sur le trottoir, en profil grec, la tresse blonde fluide sur la robe noire, les deux genoux jouant à se cogner... Sa négresse la suit... — Dans la majesté de sa blouse, la dignité de son silence et de son attitude, Thérésine a la fierté irréductible d'un matinée éclatante.

## II

Thérésine avait été bonne dans deux maisons et gardait la haine enflammée des femelles blanches. Les deux fois elle avait été chassée, soupçonnée de servir aux maris, et elle mettait à l'emploi de sa haine de classe le goût de sa chair entumorée pour les hommes blancs qu'elle savait enlever au ménage régulier. Elle appartenait à la race des créoles rouges qu'on ne sait au juste tombées de quelles unions, probablement d'hommes très blonds au poil roux et de négresses aux flancs cuivrés; tandis que les cafres et même les nègres sont plutôt doux, que les créoles noirs et les créoles jaunes, produit confus du mélange de nègres, de cafres, d'indiens et de quelques éléments blancs perdus dans la masse sont patients et serviables, tandis que les mulâtres, chez qui l'élément blanc prévaut, sont seulement tortueux et doubles, — les créoles rouges, le cœur enflammé comme la peau, crevant par cloches, les sens en chaleur, sont vindicatifs et cruels de

même que la fourmi rouge à côté des discrètes fourmis noires; et les femmes surtout ont la bouche toujours prête à saliver la colère, promptes aux engueulades vinaigrées et caustiques telles qu'on dirait leur salive saturée d'acide formique.

Il se cambre toujours un peu de la virago dans la créole rouge : Thérésine avait des aspirations luxueuses, criardes et sans réplique, elle jouait aux cartes pour l'argent, elle buvait aux comptoirs de fer-blanc des malabars parmi les hommes, elle adorait agacer les chinois avec des propos aigus comme leurs ongles et elle convoitait tirer sur leurs tresses, mais leur traîtrise sournoise et opiniâtre était la seule chose qu'elle craignît. Par ailleurs elle aimait tendrement les moutardiers et surtout les serins des Canaries, elle élevait dans une caisse un petit parterre d'œillets et de pensées, et, le matin, en se rinçant les dents sur le perron de la porte, elle chantait les romances de Lucie de Lammermoor, debout en blouse lâche et la crinière flottante. Les serins des Canaries, en robes jaunes immaculées, gargarisant des roulades aiguës d'actrices, avaient le verbe criard à faire grincer les oreilles, le parfum d'œillets était violemment poivré, la voix de Thérésine acidulait les propos d'amour de Lucie.

Elle travaillait juste assez chez soi; elle aimait sortir en blouse lâche sous quoi elle était dégingandée et nue parce que le sans-gêne de cette tenue touchait à l'insolence; et se peignant en pleine rue elle s'asseyait au bord du canal, les mollets dehors. Alors elle interpellait de son oisiveté cancanière les gens qui passaient vers leur travail, les interrogeant sur des riens qui prenaient de suite des apparences aiguës et un relief tranchant. Sa voix crochue avait des allongements et des raccourcis de pinces; et quand elle parlait c'était le ton de la dispute de maraîchères. En causant elle lavait ses jambes dans l'eau du canal : sa chair était comme de la pierre ponce rougeâtre, pigmentée de poussière de corail : une chair empoisonnée de mauvaises digestions de poissons et de homards. Puis elle se levait, marchait en long et en large, sur la chaussée : sa blouse était molle, indulgente, son buste presque avachi, mais le cou était conspirateur, toute la face hérissée de perfidie; flexueuse en son indolence de serpent qui ne regarde pas derrière soi, elle gardait toute la force de bataille ramassée et aiguisée dans la tête vipérine.

Elle fut satisfaite de se voir demander par Bettine qui avait la peau blanche des filles de théâtre qu'il fréquentait. Il portait la fleur à la boutonnière à la mode des crâneurs, et on le savait grand organisateur de bals de quatre-sous, jambe élégante et légère pour les danses. Il était aussi de notoriété qu'on pouvait

le trouver à l'Hôtel d'Europe de onze heures à midi, tous les jours, parmi les plus gros blancs de la place; être la maîtresse de Bettine, c'était presque un peu tromper une blanche; au reste s'il n'était pas marié, il eût été certainement accepté par des demoiselles pauvres... qui n'auraient que son reste.

Sa peau rouge avait sur Tambilla le prestige d'une blanche : elle-même entretenait l'impression d'être une blanche cuite en son enfance par le soleil; elle était descendue par la malechance à la négraille; et, en se donnant à Bettine, elle s'élèverait très peu pour se trouver au juste niveau de son prélassement.

Bettine avait couché avec toutes les variétés de peaux de l'île; il trouva néanmoins en Thérésine le petit plaisir de nouveauté des premières rencontres. La poitrine grenue avait une odeur et un goût aigres de vin de canne, le corps frissonnait aux caresses de l'électricité d'une raie, la bouche moussait de plaisir, et le bas-ventre avait la spécialité amusante d'être deux fois plus ambré que la peau environnante, plutôt pâlie, en sorte qu'avec son poil il ressemblait à une bassine de cuivre où le sucre rouge cuit en sirop écumeux.

Bettine et Thérésine, soudain liés par la rime du nom comme en une romance, se virent en une petite maison dans le fonds de la Rivière. Moussue et déclinquée comme un vieux moulin, elle était cachée sous des cocotiers dans un jardin de cacaos. La musique des moustiques et la rumeur des digues l'habitaient jour et nuit. Ils étendaient sous la varangue des saisies, et une gargoulette d'eau fraîchissait sur la fenêtre contre la fougère humide du roc. Pas loin, la rivière descendait avec son flafla de femme pressée. Le bruit des battoirs de laveuses au travail flattait en Thérésine son mépris de la besogne et sa volupté du loisir distingué.

Bettine la combla sans dégoût après l'avoir chatouillé d'amabilités féminines. Elle admirait en blanchisseuse son torse d'indienne mauve, quand il avait rejeté le veston et découvrait sa poitrine pour jouer avec la soie brune du sternum. Bettine éventrait sa chevelure comme un oreiller de paille rouge et lui mettait au cou sa chaîne de montre. Les bagues de Bettine séjournaient aux doigts rôdeurs et frétillants de Thérésine pendant tout le temps qu'ils étaient couchés. Et Thérésine, pour rire, piquait ses petits peignes d'écaille dans la barbe belle de Bettine. Bettine ne ratait pas à tuer un moustique sur la figure de Thérésine.

Et elle lui promit sans difficulté, par goût de la trahison, de détourner Tambilla du parti de Rivière.

## III

Alors Thérésine, légère, s'en fut rejoindre Tambilla à un club derrière le Jardin. Elle chantait et sifflait dans les rues, à l'ombre paludéenne et comme pénitentiaire des hauts vergers, par insolence et pour ne pas être seule à faire la route. Elle s'arrêtait assez longtemps à chaque coin de rue pour voir s'il ne venait personne de sa connaissance.

Rivière en tournée à Salazie, M. Dartan, gros nègre que le démagogisme du député avait poussé a être orateur public, parlait en son nom avec satisfaction et peine. Très gras dans son costume de drap serré, il était bouffi et rond comme un boudin cuit, suant et fumant. Il émettait par bouffées des phrases lourdes comme des relents, mi-créoles mi-européennes, et d'une gaucherie truculente. Il terminait son discours d'une heure, empêtré aux *qui* et aux *dont*, déformant courageusement les mots : il demandait la *spartialité* du gouvernement qui devait présider au *dejouillement* du *scrétin*, invectivant les *macrobes* qui voulaient empêcher Rivière de retourner au *Parloir*, à la *Salle* des Députés. Il parlait français avec la gêne du planteur qui met pour la première fois des souliers, mais la foule l'écoutait avec satisfaction car il lui représentait le nègre qui s'apprivoise aux bienséances de l'éloquence; et l'épaisseur de son verbe, la franchise au visage de son origine, la lourdeur de son imagination la retenaient. Cependant les gestes pesants de Dartan, essayaient en vain de soulever à sa hauteur l'enthousiasme de la foule : le ciel, les feuillages, qui opprimaient la masse, déformaient aussi ses gestes et ses mots. Il se croyait condamné à parler jusqu'à la chute de la nuit et se dramatisait en martyr. Il avait enfin clos dans le silence noir de la foule, entassée dans le fond de cour qui en paraissait un ravin où l'on a fait du charbon.

## IV

Le public se dissipa sans enthousiasme, car l'on était aux périodes de début où le rhum coule sans abondance.

Thérésine joignit Tambilla qui aussitôt quitta Dartan. Il subissait assez docilement le joug de la femme. D'un olivâtre pâle et de mère malabarde, ce qui lui avait donné le nez presque fin et la bouche mince, il se croyait son égal en race: mais l'accoutumance de sa chair brûlante à odeur d'aisselles l'avait imprégné d'elle au point qu'il ne pouvait s'en détacher, bien qu'il exécrât son ca-

ractère et que la ligne du visage l'irritât aigüment aux heures de scènes. Il la trouvait alors presque laide; mais il en gardait la jalousie des premières années de mariage, quand il l'avait eue à dix-huit ans, svelte, les yeux moqueurs et frais sous les paupières velues comme des mouches à miel, la poitrine agréablement hostile, et par hasard encore vierge. Il ne savait point avoir été trompé, mais, comme elle l'en avait quelquefois menacé, il lui gardait la rancune d'un doute ramassé en aiguillon dans le corps.

Elle l'engueula de suite, lui demanda pourquoi il avait perdu son temps à aller écouter Dartan, alors que Rivière n'était point là. Est-ce qu'il prenait pour des quatre-sous les mots que Dartan lâchait derrière lui? Est-ce qu'il était aveugle pour ne pas voir que Dartan était beaucoup plus nègre que lui et que c'était lui faire honneur que de l'écouter comme un Dieu? C'était-il assez malheureux quand on avait affaire à un homme qui, au lieu de monter, voulait toujours redescendre dans la baptiscafre! Mais Dartan n'était bon qu'à nettoyer son baudège avec un coton de maïs! »

La crécelle de sa voix le mettait mal à l'aise comme sur un gril; il ralentit la marche, se laissant dépasser par les groupes, contrarié qu'on pût le savoir, lui le meneur du Camp-Ozoux, à la crainte d'une mégère. Elle aviva sa plainte, raillant la graisse noire de Dartan : Dartan, gros cochon noir qui pataugeait dans la boue quand il causait. On était venu, disait-elle, le chercher à l'établi pour lui faire prendre la mesure d'une jaquette. Elle réclama de l'argent, et, comme il n'en avait point, lui demanda ce qu'il avait alors été faire avec Dartan. Comment! il allait écouter un sale nègre et il ne se faisait même point payer son temps? C'était impossible. Il n'était pas si bête. Aux élections municipales il avait touché 25 francs par club.

Elle feignait de ne point le regarder, marchant contre lui d'un profil agité. Elle mettait toute sa volonté dans la rectitude décidée de sa marche.

Il reconnut la vérité du dire : mais, cette fois, c'était pour Rivière, et elle savait bien que pour Rivière on ne prenait pas d'argent.

Alors Thérésine s'arrêta, Thérésine le regarda de face. Sa colère flamba comme un buisson de galabert : « Ah! vraiment; et qu'est-ce qu'il avait, Rivière, plus qu'un autre; c'était un blanc! Au temps de l'esclavage les blancs avaient assez profité des noirs pour qu'on n'en épargnât aucun. Avait-on jamais vu de créole aussi bébête : on aurait dit qu'il avait été abruti par une fièvre typhoïde.

Thérésine criait car le silence gris de Tambilla et le sommeil des vergers, la montagne muette et la paresse susurrante du cortège l'énervaient. Elle distribua des gestes avec son mouchoir, sa blouse, claqua des mains, croisait les bras en chavirant la gorge. Elle tournait sur elle-même avec la passion soudaine d'un attroupement et une fringale de popularité, par ces heures d'excitation électorale.

Les vergers, les monts, les cases étaient lourds comme d'un été furibond et d'inconnu conspirateur. Un esclavage de pesanteur tenait la ville. Puis les cloches des chapelles sonnèrent quelque angélus; et leurs sons, par grappes, s'élevant très difficilement de l'opacité de la terre, retombaient à la prison des vergers, rentraient à la surdité des monts.

Au cours de la marche les hommes disparaissaient aux sentiers et aux coins de rues, dans des paysages de bois, de caisse et de feuilles, d'une façon terne et impalpable, ainsi que les dernières lueurs se meuvent et reculent dans le crépuscule d'un sous-bois. Dans le soir la chevelure et la face de Thérésine étaient une braise. Sans bruit, sans poids et sans gestes, Tambilla filait couleur feuille sèche.

## CHAPITRE TROISIEME

### I

Les élections devenant plus proches, la torpeur quotidienne de la ville commençait de s'émouvoir. Chaque jour maintenant apportait sa surprise de bruit ou de promenade; l'heure se faisait plus courte, s'animait d'une sous-vie insolite; la minute se faisait plus allègre dans l'atmosphère électrisée. Dans chaque jour résonnait une sourdine de dimanche. Les visages des maisons en prenaient une coloration inaccoutumée, le corps des rues se trémoussait.Les marches étaient moins lentes sur les routes, les siestes moins lourdes aux varangues; les domestiques allongeaient leurs « breloques » et s'attardaient aux commissions, en sorte que leurs maîtresses devaient se mettre elles-mêmes à la cuisine, la figure roussie par la flamme. Les jeunes ayas et les petites malabardes, clamant la marchandise des paniers, trottaient sur leurs hanches rythmiques; les cailloux ne laissaient plus de paix aux chiens; les pigeons lents abandonnaient les rues; les enfants mêmes avaient dans l'éveillé de leur face une note de distraction plus sérieuse: l'ombre des grands tamariniers, moins silencieuse, était moins opaque aux trottoirs. Il y avait un claquement de dra-

peaux dans les feuillages des vergers. On sortait davantage et avec de l'entrain dans les membres.

Tambilla recevait de nombreuses visites. Il était une manière d'écrivain public; on lui apportait le papier et l'enveloppe, et il écrivait ce qu'on voulait : il avait l'écriture fleurie et solennelle des lauréats de l'Ecole des Frères. Jamais on ne lui avait demandé tant de lettres, comme si, son importance croissant avec la circonstance, on était plus fier d'envoyer sa calligraphie à ses amis ou zézères (1). Même deux fois plus de noirs venaient le consulter pour des calculs; il déposait un instant l'aiguille et alignait les chiffres, crayonnant le papier sur son genou. Il avait repris l'aiguille silencieusement, mais d'autres arrivaient pour d'autres choses. Comptable public, il était surtout une manière de notaire marron, car sa ruse savait donner en affaires de bons conseils. Il s'ajoutait alors une autre importante fonction :

A heure fixe, son atelier s'emplissait en cinq minutes; et, derrière la vitre, où, depuis des ans, en guise d'enseigne était collée une gravure de mode, il faisait lecture à haute voix des articles des journaux, et les commentait en faisant sonner ainsi qu'un coiffeur le nickel des gros ciseaux adroits à tailler les draps mous. Quand un tégor voulait donner un avis contraire, il disait doucement en reprenant l'aiguille, fermant les yeux : « Couillon, va! toi n'as pas compris.» L'on riait et le tégor se taisait. Assis sur son établi, les jambes étendues tout de long, Tambilla reprenait les consultations en travaillant gilets-de-dessous de nouveaux mariés et pantalons de crâneurs. Habillant les noirauds des élégances des modes civilisées, il parait leurs esprits de ses idées et de ses connaissances de mi-cultivé.

Jean-Baptiste-Patte-de-Coq, meneur du Butor, créole blagueur et loustic, était venu le voir. Ses traits rebondis par côtes entraient l'un dans l'autre et se développaient avec une élasticité minérale comme les fragments de la carapace boursoufflée du homard. En conversation il déviait toujours à droite et à gauche. Et il était célèbre pour marcher à reculons pendant qu'il causait debout. Jean-Baptiste avait été acheté par Bettine, et, sans trop de malice, venait jouter avec Tambilla, prétextant de causerie pour tâter son auditoire.

« Alors toi n'es pas pour Rivière?

— Jamais de la vie, dit Jean-Baptiste. Rivière *l*'est trop vieux, i devient gâteux. Lui i vient plus à bout de causer à la chambre : dernièrement lui *l*'a remplacé le président, tout le monde *l*'a fait

(1) Amoureux ou amoureuse.

un boucan d'enfer comme dans un poulailler et lui *l*'était devenu fou.

— N'empêche : quand il faut aller dans les bureaux du ministère, li gagne toujours son z'affaire. C'est grâce à li que le pays n'a point l'immigration chinoise.

— Grand dommage, ma mère!

— Sûrement. Les journaliers d'ici seraient obligés de travailler à 1 franc par jour. Mi verrais bien *à* toi comment ti ferais pour nourrir ton femme et ton deux enfants.

— Ti entends? intervint un journalier.

— Oui, mais, couillon, lui répliqua Jean-Baptiste, si ti votes pour lui, M. Delbarac que l'est comme deux doigts de la main avec Moulinet, va foutre *à* toi dehors; et ti gagneras même pas un franc. »

Le journalier boudait, Patte-de-Coq triomphait sans modestie. Et il ajoutait :

« Surtout tous ceux qui entourent Rivière *l*'est plus ramolli que lui encore. Lapoudre *l*'est comme un vieux coq plumé. Dartan *l*'est bête comme un' marmite. Monnier i sait même pas causer français. Lamartine! parle plus : pourvu que li coure à quatre pattes derrière deux ou trois petites modistes rabane... Quant à Azalée c'est un mauvais petit farceur. La race blanche i dégénère tous les jours. Z'autres *y* fait semblant de tendre à nous la main pendant les élections : c'est pour mieux foutre de nous après. Mi aime mieux un blanc carré comme Moulinet : li parle *à* nous comme à des domestiques, mais au moins li *l*'est franc : li reste toujours la même chose.

— Et puis lui paie bien, dit Tambilla.

— Ti craches sur l'argent, peut-être?

— ... Puis çà qui entoure Moulinet *y* vaut encore moins que la bande de Rivière. Il n'faut plus parler de Bettine, cet espèce de bâtard de nègre que l'est vantard comme s'il était un blanc pur-sang. Sans compter que li *l*'est un peu maquereau!

— Çà, çà n'est pas vrai.

— Allons, demande à n'importe qui : y connait bien le Directeur de l'Intérieur l'a donné à lui l'argent pour que li reste tranquille après affaires d'son sœur. Et à l'heure qu'il est, li voudrait épouser la nièce à Moulinet!

— Z'histoires, çà.

— ... Et ton Moulinet, c'est un gendarme. Li cause avec son gueule, Rivière avec son cœur.

— Rivière *y* cause comme un vieux grand-monde qu'n'a plus de dents... Li fait dormir *à* moi. »

L'ouvrier revint : « Ton Moulinet *y* bataille toujours en gueulant. Li va tomber en poplexie. Ecoute à moi! »

Patte-de-Coq inventa : « Fais crocher les deux ensemble. Ti vas voir si Moulinet *y* fait pas péter la gueule Rivière. Rivière va demander pardon, mi dis!

Tambilla murmura: «Sans faire de manières Rivière *y* ramasse tout le monde, doucement ,doucement. A que faire tapage ? »

Cependant, posté sur le bord de l'établi, les jambes pendantes, Auguistin Lamour les écoutait sans rien dire, faisant des cigarettes blanches avec du tabac noir. Métis de nègre, d'indien et de blanc, il jouissait constamment de l'indolence, assis devant la vie sans préoccupation d'avenir, nonchalant comme devant un ruisseau. Trop débile pour aimer l'action, il se plaisait à jouir intellectuellement des discussions avec muette vanité. Il allait aux clubs comme à une école du soir, y alimentant lentement son expérience sceptique. Il s'érigeait dégustateur et critique, goûtant les réunions comme une assemblée dont il ne faisait partie que comme membre appréciateur, en manière de juré. Collant de la langue sa cigarette, les yeux baissés, il prononça avec détachement : « Moulinet, c'est un ravageur; Rivière, c'est un blagueur, et Tambilla *l*'est plus fûté que z'autres tous. »

Tambilla flatté se taisait, examinant en soi le compliment. Penché sur la besogne, il concentra le sentiment de son habileté, satisfait de soi : Mollement et sûrement il maniait l'âme noire comme une étoffe, la dépliant et la pliant à sa guise. Il taillait avec une rare légèreté de main, un goût et une vantardise de perfection à couper droit et vite, une affectation de souplesse : il faisait danser ses ciseaux sur le tissu.

Les ciseaux de Tambilla dansaient avec les fioritures des élégances créoles. Patte-de-Coq, qui les regardait patiner sur la mollesse précieuse du drap, se mit à siffler, la bouche ronde à peine ouverte sur une cigarette de voix. Il siffla, car la saison était printemps pour les gosiers des noirs, siffleurs comme merles au verger des Tropiques. Dans l'atelier étroit comme une cage, contre les coups de bec de métal des ciseaux, Patte-de-Coq sifflait comme un oiseau. C'était un rythme mince et serpentant de flûtes naturelles, stylisées de solitude.

Auguistin Lamour comptait des yeux, avec le respect de la toilette, les morceaux d'étoffe que Tambilla muet découpait et ajustait facticement. La sifflerie de Patte-de-Coq, par la fenêtre, virait à la rue et tournoyait aux vergers.

Mais un cabriolet passa sur la rue, dans une musique de fer-

raille, agitant des drapeaux de poussière, — portant des amis de Tambilla qui crièrent à sa porte :

*Vive Rivière!*

II

A peine Jean-Baptiste était parti, Thérésine qui rôdait dans la cour, entrait dans l'atelier. Devant la face rouge insolente, les autres noirs s'en allaient. Et elle n'attendait pas plus longtemps pour entreprendre Tambilla :

Il avait entendu Patte-de-Coq; celui-ci n'était pas si bête, il savait tirer parti des élections ; pourquoi ne faisait-il pas comme lui? Si Rivière était pauvre, les blancs qui l'entouraient étaient bien capables de payer pour lui : ils étaient riches puisque leurs femmes portaient des toilettes très chères : Mme Zaza allait tous les dimanches à la messe avec un chapeau nouveau, le dernier était garni de roses rouges grosses comme des camélias, et la maîtresse en chef de Zaza n'était pas moins bien habillée! la petite Mme Lapoudre avait payé deux cents francs une robe pour la Pentecôte ; la grosse Mme Lamartine possédait un tiroir plein de bijoux : c'est Justine même, sa cuisinière, qui le lui avait raconté. Il n'y avait que les imbéciles comme Tambilla pour ne trouver jamais d'argent à donner à leurs femmes et pour les laisser marcher dans la rue comme des servantes.

Tambilla, inquiet, cherchait les raisons de cette humeur jamais si enflammée : il la savait facile à rager et piquante, mais rarement avec lui; et il n'avait fourni le moindre prétexte. Il lui demanda de son ton dolent de reproche, ce qu'elle avait ainsi à être en chaleur : on dirait vraiment que des guêpes l'avaient piquée!

— Non, répliqua-t-elle. Ce n'était pas des guêpes, mais les femelles de blancs qui la regardaient comme une négresse malpropre quand elle les côtoyait dans la rue. Si Tambilla n'était pas si bête, ils deviendraient riches et elle *craserait* des voitures dans la rue de Paris devant les terrasses de toute ce monde. S'il avait voulu, au lieu d'être un simple meneur, il serait conseiller municipal comme Bettine; mais Patte-de-Coq même était plus fûté que lui et passerait sur son dos.

— Mais, mi répète à toi, disait Tambilla comme agacé par un bourdonnement de mouche verte, que Patte-de-Coq *y* peut avoir de l'argent parce que lui *l*'est avec Moulinet.

— Eh bien, va-t-en avec Moulinet, toi aussi. Rivière *l*'aura

bien assez de monde avec lui. L'autre jour Bettine *l*'a offert à toi de l'argent! »

Tambilla se taisait. Maintenant un raisonnement bourdonnait dans le front : le nom de Bettine, deux fois revenu à la bouche de Thérésine en même temps qu'une lueur de fausseté aux yeux, avait frappé ses oreilles de créole toujours éveillé à la remarque par des sons. Les créoles ont une sorte de flair auditif, affiné a mesure que le goût de primitive musique des africains se complique chez eux en amour de la musiquette précieuse de violons, d'accordéons et de guitares. Ce flair est perçant et presque vrillard. Tambilla, d'instinct très rapide, eut le sens que Bettine entrait pour quelque chose dans l'obstination de Thérésine et qu'elle n'était point femelle à abonder dans ses idées sans qu'il y eût échange d'électricité sensuelle.

« N'y a que Bettine pour avoir mis à toi ces idées dans la peau! fit-il, les paupières dardantes, d'un calme ton siffleur, à l'affût. Li *l*'est venu voir à toi?

— Non, mon ami, rode pas z'affaires : moi *l*'est déjà pas bien disposé : laisse-*à*-moi tranquille.

— Voilà que ti canes maintenant : c est pourtant pas ton habitude de demander la paix.

— Mi demande la paix? gicla-t-elle. Mais c'est parce que moi *l*'a pitié de toi, espèce de sale nègre; toi n'es même pas bon pour lécher mon pied.

— Prends garde, Thérésine : ton peau *l*'est plus salée qu'une peau de morue; çà l'a toujours besoin de boire. Moi va faire boire à toi un bouillon d'onze-heures si jamais mi rencontre à toi avec Bettine.

— Eh ben! quouque toi vas faire?

— Ma faire, ma faire... mettes pas moi en colère, moi va faire cuire ton peau.

— Essaie un peu, va, pour voir. » Ses yeux injectés étaient prêts à mousser le sang; sa bouche se relevait sur les gencives, son nez était pointu, les épaules, les coudes, les doigts anguleux, griffus et prêts à pincer; et les narines relevées comme si elle sentait une mauvaise odeur. Enervé d'un soupçon sans cesse accru, Tambilla, jetant à terre les longs ciseaux pour résister à lui crever la gorge, la giffla. La main gauche de Thérésine le prit à la bouche, agrippant la lèvre inférieure. Il la poigna au chignon, tirant de toutes forces sur la tignasse dont la fauve transpiration l'excitait, et la prit à la poitrine pour la repousser. Mais l'autre main de Thérésine, fouillant le bas-ventre, appréhendait l'homme que la douleur faisait bondir d'arrière-train, la

face suante et lépreuse. Ils se regardèrent deux minutes à distance, les yeux blanchis, les poignets crispés de la fureur de battre, le derrière tremblant et chaud, une rage vénérienne aux lombes. Tambilla le premier se baissa, ramassa ses ciseaux, se rassit sur l'établi, la jambe repliée au lieu d'être étendue. Et Thérésine sortit dans la cour, s'activa à la vaisselle, multipliant le bruit, secouant le fer blanc des bandèges.

## CHAPITRE QUATRIEME

### I

Devant les grilles ramagées de roses de la maison Moulinet, la masse électorale marquait le pas, bourdonnant comme un tambour d'eau dans les campagnes. Mais Moulinet sortait de la varangue avec son fils Maurice-Calixte, et venant rapidement par l'allée de graviers entrait dans le cortège aussitôt en marche. Et la musique éclatait comme une bombe d'artifice dans la foule joyeuse, enfantine et sauvage. On *cassait* les coins de rue avec emportement.

Le parti Moulinet jouissait de la musique municipale : Rivière avait une musique improvisée, un orphéon prolétaire composé instantanément et à la bonne franquette de l'originalité créole : c'était la romance personnelle des petites flûtes vantardes et coquettes qu'on eût dites coupées aux calumets des ravines, le ronflement des tambours de têtes indigènes et primesautières, le cocorico vaillant des clairons où soufflaient la conviction et l'entrain de bonnes joues nègres, le cliquetis du triangle où s'entendait la malice des ironies créoles, l'allongement des accordéons pressés par le rythme essoufflé, entêté, toute une musique de bal colonial de plein air, un orchestre de rusticité odorée de vétyver, un répertoire des airs malins de volupté et de sentimentalité indigènes. Surtout, la population citadine s'amusait à reconnaître dans le concert bohème la virtuosité élégante d'une clarinette qui modulait en ondulations flûtées le triomphe du vieux Pan créole au milieu de son cortège de faune noire. Les dames du parti Rivière en vantaient le vieux charme local les ramenant au temps des premières mœurs insulaires et en aimaient l'agrément coquin qui excite les sens d'une volupté de gris gris.

Mais les dames du parti Moulinet proclamaient la supériorité cossue et la majesté de la musique municipale. La population noire aussi y retrouvait la sonorité européenne qui nombre les bals à l'hôtel de ville et rythme les promenades mensuelles au

Jardin Colonial, donnant un roulis de barques pavoisées aux marches des jeunes filles. C'était le prestige des cérémonies officielles que cette musique donnait aux cortèges de Moulinet, une musique militaire et pompeuse en ses éclats lyriques et ses vocalises dénombrées, une musique de distributions de prix qui couronnait que cette musique donnait aux cortèges de Moulinet, une musique sances sans nombre, les bals des municipalités neuves.

## II

Les femmes montaient aux terrasses ou s'avançaient aux fenêtres pour regarder couler dans la rumeur des voix le flux de sons et de couleurs. Elles étaient gaies, nombreuses et en toilettes claires, elles débordaient des terrasses comme de corbeilles ; et les jardins sentaient bon la toilette. L'abondance légère des femmes décoraient les emplacements tandis que l'afflux des hommes, sous leurs regards, occupait la rue. Le pullulement et la plénitude des vies, sous l'heureuse rondeur des vergers, exaltait la fin du jour d'un vertige d'histoire parfumée. Maurice-Calixte Moulinet saluait les terrasses en agitant décorativement des fleurs et faisait jouer des valses pour le plaisir des tailles accoudées aux petits jardins suspendus. Bettine, près de lui, gardant sa correction, profitait du voisinage pour lever le chapeau et sourire d'une lèvre amie aux bonnes familles.

Les électeurs s'étaient ingéniés à orner leurs drapeaux : ils en fabriquaient de petits comme des mouchoirs qu'ils faisaient sentir aux narines hostiles. Il en était qui avaient frangé d'or un drapeau carré tendu au bout d'une hampe de papier peint, et ils le portaient avec la gravité que les membres des sociétés ouvrières mettent à porter la bannière des confréries. On en composa un aussi qui était d'extraordinaire ampleur, trop immense pour qu'on l'ouvrît complètement, large comme une voile et qu'on portait avec une âme épique et fière de sa richesse. Il détenait en son blanc une couronne encerclant les initiales de Moulinet, et on ne le déroulait pas complètement avec une sorte de superstition pour le zaïmph tricolore. Il était érigé devant Moulinet, immobile, tandis qu'on secouait les autres avec entrain, les frottant contre les balcons, les fenêtres et les arbres, les poings nègres donnant une animation sauvage au lambeau de toile rouge secoué au bout de la pique. Et, au premier rang, entre deux drapeaux, Moulinet, pourpre, marchait. Du geste brusque, il se donnait de l'air à droite et à gauche, rejetait les étreintes pour n'avoir pas l'apparence d'un homme arrêté. Au fond des rues, il y avait toujours la pers-

[illegible] ses voyages : et, laissant derrière lui [illegible] de pittoresque local, en son al- [illegible] Moulinet marchait vers la France.

[illegible] Maurice-Calixte marchait avec quelques jeunes [illegible] rare de fleurs dans le col haut en [illegible] montante, la taille et l'allure d'un jeune déma- [illegible] en France en 1848 pour défendre la cause des nè- [illegible] gesticulait beaucoup, ce qui lui permettait d'enlever ses [illegible] aux étreintes des noirs. Il s'agitait pour ne pas donner [illegible] aux caresses, sur ses habits, des pattes des négrillons. Il hurlait « Vive Moulinet », activant l'enthousiasme avec de beaux gestes d'Orphée. Il était poète et avait chanté en France la beauté sculpturale des mœurs cafres, le décor sauvage ou mélancolique de l'île, l'âme des noirs aux essences sympathiques. Il savait sourire à tous comme un charmant enfant prodigue. Et quand on gueulait trop fort contre lui, quand il tombait dans une meute de clameurs, il grimaçait, à peine, et reculait effarouché. Quand les noirs ou les négresses tâtillonnes lui faisaient des compliments sur sa gentillesse, il rougissait et se cabrait, gêné, devant les atteintes de leurs pattes à sa cravate, à sa jaquette neuve. Il redoutait par dessus tout que, par excès d'enthousiasme, les muscles des nègres ne le portassent en triomphe dans la ville. Il apprenait aux noirs à arborer la cocarde comme une fleur et voulait restituer aux cortèges africains l'harmonie rythmée des grandes Panathénées. Son père l'avait fait rentrer de France en même temps que Rivière, pour se donner à soi-même le prestige d'un retour de Paris. Et il constatait avec joie que la ligne décorative de son élégance flattait le respect et la coquetterie de la masse créole, tous nés tailleurs.

III

Le cortège serpentait aux rues, se tordant aux angles. La marche en était saccadée mais silencieuse comme sur de la farine. Les pieds nus ne s'entendant pas sur la route, toute la clameur des foules en marche se portait aux gueules, bruyait dans la musique, claquait aux drapeaux. A la porte des boutiques, les Arabes et les Chinois, sceptiques et peureux, regardaient descendre le flot.

L'instinct expéditionnaire, exotique, de la race nègre, reparaissait : on emmène avec soi femmes et enfants et chiens pour se donner l'impression d'être nomades et de voyager en bandes, cependant que des chefs se distinguent, prétendent à être les conducteurs, marchent en marge des régiments, sortes de caporaux

qui commandent la lenteur ou la vitesse, le silence ou les clameurs, la paix ou les coups de galets ; et il y a aussi les sergents qui, avec un instinct de garde-chiourme, empêchent les batailles de péter dans les rangs ; il y a les généraux à barbes blanches seuls préposés à lancer les cris de discipline générale, à causer avec les balcons et les pas de porte, traînant dans le canal un vieux torchon noir qui personnifie l'autre parti et qu'ils appellent comme un tioutiou en l'injuriant. Lignée excentrique et convaincue que tout le goût des nègres pour la hiérarchie militante met aux trottoirs.

Délon y était pour le moins maréchal. Commandeur de remorqueur, il avait une voix de pleine mer et roulait sur ses hanches comme un raz-de-marée, en montrant ses dents blanches. Il portait un béret patriotique adhérant petitement à l'énormité de son crâne rond comme un boulet. Par des gestes fréquents, il accentuait les cordes goudronnées des muscles, avec l'air de tirer sur des amarres. Il rudoyait le monde à coups de gueule et de poings comme si l'on était en danger de naufrage, faisait le vide devant lui, envoyait en commission, tenait à parler seul pour qu'on l'entendît mieux. Il marchait avec assurance et la gloire d'être estimé des gros blancs, Moulinet le payant très cher : il était un fonctionnaire de la force. Avançant autour de lui en se tenant un peu distante, la foule admirait ses yeux blancs de requin et sa peau écailleuse, son cuir craquelé mais résistant, la bouche énorme pour crier et avaler. Il ne parlait que par *foutor*, et promettait à tous de réussir avec des *ma* (1) *tuer à z'autres*, *ma manger à z'autres*, *ma mordre à z'autres*. Et de temps et temps, il revenait vers Moulinet lui rire à la face comme un gros chien pour recourir immédiatement aux derniers rangs.

## IV

On suivait la rue du Grand-Chemin. Les vieilles maisons étaient jetées sur les bords comme des caisses et des ferblancs défoncés : les enfants en sortaient, couverts de loques et joyeux, la face riant à la suite des hommes. Le ciel était doux étrangement, d'une opulente douceur sucrée. C'était aux prunelles de la population sombre le velours rose d'un sirop de groseille. On entendait le baillement infini de la mer devant la nuit.

..... Puis la route tournait vers des paysages de force : de courtes plaines où s'érigeait l'entêtement de gros rocs crêpus de lichens, des enclos, des clairières au milieu de l'effort musculaire

(1) Je vais vous tuer.

d'arbres puissants et antiques, de ces arbres qui s'enracinent par des muscles trapus, luttent dans l'air avec des gestes de foule levant des bras crispés, jonglent de leurs branches comme de gourdins, des arbres aux troncs énormes ainsi que les bombardes d'ancien régime et comme rétenteurs de force et de mitraille. C'était l'entourage de ces feuillaisons d'arbres tropicaux qui, par leur noirceur, disent la lourdeur obstinée de la sève, la ténacité des résistances, opposant au soleil un pigment noir fraternel du teint nègre : noirceur des manguiers, des caoutchoucs et des jamalacs aux fortes beautés africaines.

A mesure que la route s'enfonçait dans la campagne, elle se faisait plus sombre dans le soir qui commençait de peser. L'âme nègre, hilare à la ville, maintenant grognait sa joie dans des paysages de domestication révolutionnaire : des espaces étroits amalgamant la foule comme en une marmite lui donnaient l'envie de casser les barrières des parcs, et ils arrachaient les enclos légers. Les clubs de Moulinet avaient toujours lieu dans ces fonds d'emplacements éloignés qui sont de grands jardins abandonnés. Ce sont des paysages de saccage et de guerre : on voit des cabanons éventrés, des toits percés, des pans de murs déchirés par le feu, des bassins vidés, des vergers dévastés. Dans la clameur des clubs, cette misère du temps s'interprétait œuvre des fureurs humaines. Les noirs remuaient de leurs pieds des débris de vaisselle et de batterie de cuisines qui sonnaient un bruit de champ de bataille ou d'incendie.

La bande s'était casée aux creux et aux bosses de l'emplacement pressée entre les jackiers et les bilimbis. On était monté sur les murs, on faisait pression avec l'hostilité de ne point vouloir livrer passage, l'imagination soupçonneuse de se traiter en ennemis de parti à la moindre discussion.

Moulinet entra dans la lumière des quinquets de pétrole, rouge comme piment. Le torse hermétique dans sa veste de drap bleu, il avait la sévérité d'un gendarme européen. Il ne portait pas de barbe, le menton coupant et dur. Il boxait avec ses gestes, et sa voix dure et soudaine chargeait comme un taureau de la Montagne. Pour accentuer ses paroles, il donna des coups de tempe à droite et à gauche.

« On ne défend pas assez notre Perle de l'Océan Indien. Elle est représentée en France par un vieillard grincheux, et là-bas quand on dit : Bourbon, on voit une plage d'île avec un tas de vieillards qui ramassent du corail pour vendre au Four-à-chaux. On ne voit pas les vaillants citoyens à qui j'ai l'honneur de m'adresser, ces bras solides, ces muscles de lutteurs, ces poitrines

qui sonnent, ces braves qui savent lutter pour gagner leur pain à la sueur de leurs fronts et ne demandent qu'à combattre pour la cause d'honneur.

« Depuis dix ans que le pays a le même député, il n'a pas encore réussi à obtenir le service militaire. Il ne songe qu'à empêcher l'immigration parce qu'il est payé par les grands sucriers de France pour ruiner ceux du pays. Mais lui, Moulinet, obtiendra au bout d'un an le service militaire. Les créoles iront faire leur service en France ; ils deviendront caporaux et sergents parce qu'ils sont plus fûtés ; ils commanderont les Européens qui les traitent comme des esclaves, et les mettront aux fers. Et puis, ils iront à Madagascar, non plus comme domestiques, mais comme maîtres. Rivière n'avait même pas su défendre les intérêts des créoles qui avaient fait la guerre : lui, Moulinet, réclamerait un terrain pour chaque volontaire. Et il gagnerait, nom d'un pétard. »

A mesure qu'il parlait, il rougissait davantage en sorte qu'il sentait ce qu'il disait ; ses gestes se multipliaient, affirmant le lutteur. Les noirs l'admiraient avec l'envie de battre à sa poitrine et soupeser ses biceps pour cousulter sa force. En même temps, ils auscultaient la leur, par le besoin de donner dans la masse des coups de poing et de préparer de bons coups de tête. La pourpre de sa face glabre enivrait la chair noire qui la sentait aussi foncément rouge qu'ils étaient noirs. C'était un coq de bataille sur lequel on pouvait parier car il gagnait toujours aux tribunaux, roulant des yeux jaunes et allant jusqu'au bord de l'apoplexie pour intimider les juges. Il était le champion qui a des muscles et des ergots dans la voix et avec elle renverse et déchire ses adversaires. Comme Rivière s'adressait plutôt à l'âme de ruse et de finesse sénile, il évoquait l'âme sauvage des races colorées. Ses clubs conservaient l'aspect des luttes nègres.

« Messieurs, chers électeurs, chers concitoyens, écoutez-moi, écoutez-moi bien. Pour pouvoir lutter contre moi avec quelque chance de succès, on est obligé de me calomnier, on m'envoie des injures. Savez-vous ce que j'en fais ? Elles arrivent à mes pieds, et du même coup je les renvoie d'un coup de pied à la face de mes calomniateurs. »

La voix accompagnant le geste, la foule beuglait : « Vive Moulinet, voilà un blanc, voilà un blanc même ! »

Moulinet faisait valoir que Rivière était un vieux pensionnaire du pays entretenu en France. Il y avait assez de temps que le pays dépensait pour lui l'argent gagné à la sueur des fronts de tous. Il était temps qu'il envoyât un plus jeune et plus chatigan de ses enfants qui ne demandait qu'à faire ses preuves, au grand

air. Lui, il saurait devenir ministre... dans deux ans... et alors on verrait les bâteaux de guerre venir à Bourbon, pavoisés, saluer à coups de canon l'île où était né le ministre. Et les Anglais de Maurice seraient jaloux. Oui, l'on verrait si le pays regrettait de l'avoir nommé.

La foule s'émouvait foncièrement de ce désir de candidat à une bourse : ce qu'il y avait en Moulinet d'élève plein de bonne volonté, ne demandant qu'à profiter d'un séjour en France et qu'on ne brisât pas sa carrière, l'attendrissait. Ces métis qui s'assimilent laborieusement la civilisation, ont la religion du relèvement et du progrès. La destinée de Moulinet, créole raté, le rattachait à la foule noire qui souffre tant que de si nombreux sujets indigènes soient limités dans leurs facultés d'arrivisme. La vieillesse blanche de Rivière représentait la décrépitude de l'île et la routine des passés d'esclavages. L'énergie pourpre de Moulinet symbolisait soudain les volontés d'avenir belliqueux, était toute la stature de l'émancipation.

Par l'enthousiasme des discussions s'élevèrent dans la masse, suivies de pugilats. Des commentaires faits en sourdine par les peaux les plus claires aux plus sombres s'étaient poursuivis parallèlement au discours du candidat : maintenant, enhardis, des orateurs, lançant devant soi des mots vers l'estrade, voulaient y aller déclamer, bataillant pour avancer. Des faces saillaient comme des poings, des gueules s'interpelaient par des surnoms analogiques, dénombrant la masse obscure avec un génie de fabulistes. Il y avait là Baptiste-Cafre, qu'on prononçait Batiscâf, Julien Grosventre, Dijou surnommé Cinq-gueules, Désiré Tortue lent et sourd, Emmanuel-la-lèvre-mulet de ce que ses lèvres pendaient, Auguste-fourmi-gros-tête, Philibert rat-musqué, ainsi nommé parce qu'il était malin et qu'il avait la voix châtrée, Pierre dit Gouramier à cause de ses yeux blafards et ronds, Baptistin Pot-de-chambre aux oreilles en anses. Et il y avait là Titine Ferblanc, Emilia Grand-Bassin, Julia Bandège, Mimi Grand-trou, Pauline Miel-vert, Chatte-noire, Zanette la Bougie, Augusta-la-Graisse, Sarlotte-sans-culotte.

On reconnut aussi Monsieur Pensum, jeune crâneur coiffé à la capoul, célèbre pour traîner ses souliers sur tous les trottoirs de la ville à cinq heures, en distribuant *le Petit Créole*.

(*A suivre.*)

Marius-Ary Leblond.

# Points de vue

Le docteur Bivic faisait les cent pas sur le quai de la gare quand il reconnut M. Fabrice Tacaud qui venait à lui la main tendue et le visage souriant :

— Quelle bonne fortune! dit le docteur; je vais à Rennes; prenez-vous le même train? Nous pourrions voyager ensemble.

— Je rentre à Paris, répondit M. Tacaud et je serai bien heureux de jouir de votre compagnie pendant les premières heures de ce long trajet, car j'éprouve toujours en quittant ma vieille Bretagne un serrement de cœur que je ne puis maîtriser...

— Plaignez-vous, heureux homme! dit le docteur avec un bon sourire. Vous avez joui de la campagne pendant qu'elle était belle; maintenant vous retournez à la ville lumière où vous allez passer un hiver facile tandis que nous pataugerons ici dans les chemins impraticables; et l'année prochaine, quand les arbres auront verdi, vous viendrez encore respirer l'air marin dans votre petite lande ensoleillée...

— Je suis loin de me plaindre, reprit Fabrice; je déclare au contraire mon sort fort enviable, mais cela n'empêche pas que j'éprouve toujours quelque tristesse à quitter mon pays natal; on a beau vieillir, on reste attaché par des fibres indestructibles aux lieux familiers que l'on a fréquentés enfant. Ici je connais tous les sentiers, tous les détours du chemin, tous les escarpements de la rive; le ruisseau qui coule sous le châtaigniers de la petite vallée murmure une chanson qui m'est chère parce que je l'ai souvent écoutée; chaque rocher me rappelle un événement sans importance, et le souvenir de l'accident le plus banal peut nous procurer, après beaucoup d'années, une émotion délicieuse... Ce sont de vieux amis que je quitte et je serais beaucoup plus triste de les quitter si je n'espérais les revoir l'année prochaine et vivre encore dans leur douce intimité.

— Et voilà l'homme que l'on traite d'affreux matérialiste! s'écria le docteur en levant les bras au ciel; mais vous êtes simplement un sentimental incorrigible, un lyrique! Vous vous vantez, ajouta-t-il en riant quand vous vous dites rationaliste et athée; il faut que vous ayez une âme de jeune fille pour vous attendrir ainsi au sujet d'un ruisseau qui coule sous des châtai-

gniers. Je vous assure que je ne regretterais pas l'hiver mouillé de la poétique Bretagne si je pouvais habiter à Paris un bon appartement bien confortable; *ubi bene, ibi patria!*

— Vous vous vantez à votre tour, docteur, reprit doucement Fabrice, si toutefois on peut dire qu'un homme se vante quand il se fait plus mauvais qu'il n'est. Je connais votre dévouement aux pauvres. Est-ce par amour du confortable que vous vous rendez la nuit, en hiver, à trois lieues de chez vous, pour visiter un malade dans une chaumière isolée? Vous demandez-vous, avant d'accomplir ce devoir très méritoire, si vous avez quelque chance d'être payé de votre peine? Et vous n'êtes pas, que je sache, plus croyant que moi; vous n'espérez pas, en soignant gratuitement les pauvres, vous ménager pour plus tard au paradis une place meilleure que celle de votre voisin. Vous êtes donc sentimental, mon pauvre ami, quoi que vous puissiez dire, autant que je le suis moi-même. Mais pourquoi voudriez-vous qu'on ne pût pas être à la fois matérialiste et sentimental?

— Je vous avouerai, répondit le médecin, que je ne suis pas très ferré sur la philosophie; je ne l'ai guère approfondie autrefois, et, quand les loisirs de ma profession me l'ont permis, je me suis plus volontiers occupé de physiologie et d'histoire naturelle; je me souviens cependant qu'au collège on nous disait pis que pendre des matérialistes; on nous apprenait qu'ils n'attachent d'importance qu'aux jouissances grossières; on les mettait en opposition avec ces êtres d'élite qui méprisent les choses du corps pour ne s'occuper que de l'âme et de la vie éternelle à venir, Je n'ai pas beaucoup réfléchi depuis à ce sujet; il me reste seulement cette idée qu'il y a antagonisme entre les gens d'église et les matérialistes, et je suis assez disposé à aimer cette secte de philosophes depuis que j'ai commencé à détester les curés.

M. Tacaud se mit à rire de bon cœur. — « Voilà, dit-il une franchise peu ordinaire... » Mais le train attendu entrait en gare; il fallut s'occuper de trouver un compartiment pas trop encombré. Comme les deux voyageurs achevaient de s'installer, un matelot ivre errait encore sur le quai, soutenu par son père et sa mère qu'il embrassait en pleurant; on lui trouva enfin une place auprès d'un camarade qui promit de s'occuper de lui. Le train s'ébranla.

— C'est triste! soupira M. Tacaud.

— Bah! reprit le docteur, n'êtes-vous pas blasé sur de pareils spectacles? Toutes les fois qu'un marin doit rentrer de permission, la civilité la plus élémentaire exige qu'on le *régale* avant son départ pour adoucir le chagrin de la séparation; si les chefs de gare appliquaient à la lettre le règlement qui défend de laisser

monter un homme saoul dans les voitures, la moitié des permissionnaires manqueraient à l'appel et vous savez que cela entraîne pour eux des punitions graves. La fréquence de l'ivresse a d'ailleurs un bon côté, c'est que, dans le pays, on ne méprise pas les gens ivres; je suis sûr que le voyageur à qui l'on a confié ce malheureux va veiller sur lui comme sur un enfant; un bon somme jusqu'à Lamballe et il sera dégrisé pour changer de train; il arrivera à Cherbourg en parfait état.

— Vous vous consolez bien aisément, répondit Fabrice, de l'accroissement quotidien d'un fléau qui mine notre pauvre Bretagne! Pour moi je ne puis m'empêcher d'être péniblement impressionné quand je rencontre un ivrogne; ce matelot titubant sera la dernière chose que j'aurai vue en quittant mon pays et c'est là un symbole triste.

— Evidemment, il serait à souhaiter que l'on pût empêcher les Bretons de boire de l'eau-de-vie, dit le docteur; mieux que personne, je suis à même de constater chez nos malheureux compatriotes les ravages de l'alcoolisme. Je suis tellement convaincu de l'importance de ce facteur dans la genèse des maladies que, lorsque des clients nouveaux viennent me trouver, je leur demande presque toujours s'ils ont l'habitude de boire; et je m'empresse dans tous les cas de leur interdire l'alcool, ou au moins l'abus de l'alcool, en les menaçant des pires dangers. Quand j'arrive à leur faire bien peur, ils m'obéissent pendant quelques jours ou même pendant quelques semaines, et puis, ils retombent dans leur péché mignon.

— Vous ne croyez pas, vous non plus, à l'efficacité d'une croisade antialcoolique?

— Je n'y crois pas; l'alcool est entré dans les mœurs; il faudra transformer les Bretons avant de pouvoir songer à les guérir de cette maladie terrible. Aujourd'hui il n'y a pas de relations, pas de politesse sans alcool. Quand vous entrez dans une maison on vous offre à boire et si vous refusez on trouve que vous êtes *fier*. Mais vous savez cela aussi bien que moi.

— Malheureusement oui, répondit M. Tacaud, et ce qui me fait craindre qu'il soit devenu bien difficile de corriger les Bretons de ce vice, c'est qu'ils n'en ont plus honte. Ils ne méprisent pas les ivrognes, dites-vous? C'est vrai, mais la mansuétude de chacun s'étend jusqu'à lui-même; on ne méprise pas pour ne pas être méprisé. Cet été, je rappelais à un riche propriétaire campagnard un fait qui s'était passé quelques jours auparavant : « Je devais avoir ma pointe, me dit-il; je ne me souviens plus. » Et je vous parle d'un des hommes les plus considérables et les

plus estimés de mon voisinage.

Le train passait sur un viaduc, coupant une vallée escarpée au fond de laquelle serpentait un petit cours d'eau.

— Voilà, dit le docteur, la rivière qui coule devant ma maison; il est vraiment pittoresque, ce petit vallon humide avec ces chaumières basses qui dorment près de l'eau courante.

— Pauvre pays triste! reprit M. Tacaud; il y a des hommes qui passent toute leur vie dans ces tanières sombres! Qu'attendent-ils? Que désirent-ils? Quelles sont leurs joies? Ils ont des enfants qui continueront leur existence misérable et qui auront eux aussi des enfants à leur tour, comme les lapins se reproduisent dans leurs terriers. Et cela dure depuis des siècles et il ne semble pas que cela doive finir!

— Les lapins, dit le médicin, sont plus heureux; ils trouvent facilement à manger et ils n'ont pas à se préoccuper, quand vient la Saint-Michel, de payer une redevance au propriétaire de leur trou. Ils ont peur sans cesse, c'est vrai; ils ont peur du fusil, ils ont peur du collet, mais ils semblent oublier leurs terreurs quand ils broutent le thym sur la lande sauvage. Les paysans, eux, n'ont pas peur d'être tués par des chasseurs : c'est d'ailleurs le seul avantage qu'ils tirent de leur condition d'homme;mais ils ont peur de la mauvaise récolte, dont ils ne sont pas responsables, ils ont peur des accidents qui font mourir leurs bestiaux, car s'ils ne paient pas leur terme, ce sera l'huissier, et la vente qui fait honte, et une misère encore plus noire...

» Ils ne mangent pas toujours à leur faim et quelle nourriture grossière! des pommes de terre et de la bouillie; rarement du pain et un morceau de lard; jamais de viande. Croyez-vous que nous soyons fondés à leur reprocher de se procurer parfois une joie factice ou au moins un oubli relatif de leur misérable condition en s'empoisonnant avec de l'alcool frelaté?

— Les quelques sous qu'ils dépensent en eau-de-vie, répondit Fabrice, ils pourraient les employer plus utilement à acheter un peu de viande; cela leur ferait un meilleur repas et ils n'absorberaient pas un poison qui ruine leur santé.

— J'ai raisonné comme vous, dit le docteur, et je me suis aperçu que je me trompais. Pour améliorer réellement leur régime au point d'en tirer un avantage sérieux, il leur faudrait infiniment plus d'argent qu'ils n'en emploient à s'enivrer. Songez que pour trente sous on a un litre d'eau-de-vie à l'auberge, et avec un litre d'eau-de-vie il y a de quoi griser toute une famille. Tandis qu'avec deux livres de viande on peut tout juste faire un repas si l'on est un peu nombreux, et un repas de viande isolé

ne fait pas plaisir. J'ai même vu des paysans habitués à une nourriture exclusivement végétale, et qui ne pouvaient plus manger autre chose; cela arrive en particulier aux filles de la campagne qui se placent comme domestiques dans nos maisons bourgeoises; beaucoup d'entre elles continuent à se nourrir de pommes de terre...

— D'où vous concluez, interrompit M. Tacaud, qu'il faut conseiller aux Bretons de boire de l'eau-de-vie ?

— Hélas, reprit le médecin, je déplore les ravages de l'alcoolisme, mais je n'ai pas le courage de blâmer les malheureux qui s'enivrent. Je trouve ce vice répugnant chez des gens comme vous et moi qui ne manquons de rien et qui avons assez d'instruction pour nous créer des occupations intéressantes; mais quand il s'agit de cette triste humanité qui végète misérablement dans des cabanes au sol fangeux, au chaume pourri, comment voulez-vous que je ne sois pas plein d'indulgence? Je reprocherai à un homme sain de s'abrutir en fumant de l'opium, mais je conseillerai la morphine à doses croissantes à un malade atteint d'une affection douloureuse intolérable. Je sais que la morphine finira par tuer mon sujet, mais elle lui aura du moins procuré de temps en temps quelques heures de soulagement et de repos. Et vous voulez que je conteste à de pauvres êtres dont l'existence n'est qu'une longue suite de privations et de tristesse, le droit, comme disait notre bon Renan, d'acheter pour quelques sous un peu de chimère!

— Mais cette chimère là est éminemment dangereuse, dit Fabrice. Votre morphinomane mourra de sa morphinomanie et ce sera tout, tandis qu'une génération d'alcooliques engendrera des malingres, des fous, des criminels...

— C'est là une terrible chose; ces pauvres gens que leur misère rend excusables engendreront des êtres encore plus excusables, irresponsables même, et plus malheureux aussi; et dangereux pour les autres. Aussi est-il de notre devoir d'empêcher les paysans de s'enivrer; je ne vous disais pas que je les encourage à boire; au contraire, je le leur défends de toutes mes forces; j'affirmais, seulement que je ne me reconnais pas le droit de les blâmer, ce qui est tout différent. Est-ce sa faute, à ce malheureux, si la seule joie qui soit à sa portée le conduit à donner naissance à des enfants dégénérés et le dégrade lui-même progressivement au point d'en faire quelquefois une brute féroce? Je fais peur aux ivrognes en leur laissant entrevoir les résultats de leur vice; mais par quoi puis-je remplacer la joie de l'ivresse?

— Votre raisonnement serait juste, répondit Fabrice, si tous

les paysans sans exception étaient des ivrognes; mais vous savez bien qu'il n'en est pas ainsi; quelques-uns, même parmi les pauvres, restent à l'abri de la redoutable contagion. Et puisque ceux-là peuvent se passer ces dangereuses joies de l'ivresse, c'est qu'ils ont trouvé d'autres plaisirs plus sains qui leur rendent la vie supportable.

— Chez les pauvres, comme chez les bourgeois, répondit le docteur, il y a des individus de différents modèles; tous ne sont pas coulés dans le même moule, tous ne sont pas non plus aux prises avec les mêmes difficultés. Un tel qui aura eu la bonne fortune d'épouser une femme ordonnée et agréable, aura du plaisir à rester dans son pauvre intérieur quand les travaux seront finis; il jouira d'un confortable relatif; il aura des enfants sains et sera heureux tant que n'arrivera pas une misère imprévue. Rien n'est fragile comme le bonheur des pauvres. Survienne une catastrophe (et ce peut être seulement une année mauvaise qui ne permet pas de payer le terme, une maladie qui fait mourir la vache ou tel autre incident de peu d'importance), survienne une catastrophe et le découragement l'accompagne; la misère que l'on côtoyait sans se plaindre apparaît dans toute son horreur, et l'homme se met à boire comme les autres. Rappelez-vous la lamentable histoire de Jérome Crainquebille, marchand des quatre saisons; encore un marchand des quatre saisons des rues de Paris peut-il passer pour un Rothschild à côté des habitants de nos chaumières bretonnes!

— Qu'il soit plus difficile aux pauvres d'éviter certains vices, je ne le nie pas, reprit M. Tacaud...

— Eh! c'est la seule chose que je veuille dire, interrompit le médecin avec vivacité; cela leur est *trop difficile*, parce qu'ils sont *trop pauvres* et c'est ce dont je me plains; je suis furieux quand j'entends affirmer que ces malheureux méritent leur misère parce qu'ils la doivent à des vices abjects; c'est leur misère qui a engendré leurs vices, et si ces vices sont dangereux pour la société, si ces vices jettent dans la circulation des fous et des criminels qui menacent la sécurité des bons bourgeois, tant pis pour les bons bourgeois qui ont supporté que tant de misère existât; ils sont la cause première de tout le mal.

— Vous avez le droit de parler comme vous le faites, mon cher docteur, parce que vous avez répandu, trente ans, dans ces pauvres chaumières, les bienfaits de votre assistance désintéressée; mais vous êtes un des seuls hommes qui aient ce droit. Parmi les bourgeois, la plupart trouvent tout naturel qu'il y ait des malheureux et évitent d'y penser, ou s'ils y pensent, c'est pour

leur distribuer une aumône insignifiante par laquelle ils croient, en toute sincérité, acquérir des droits à leur reconnaissance. D'autres s'occupent activement de chercher à améliorer le sort de la classe pauvre tout entière, mais Maeterlinck faisait remarquer récemment que c'est là peut-être le luxe suprême du bourgeois : avoir des loisirs qui permettent de s'apitoyer, de philosopher sur le sort des malheureux, et de chercher un remède à une misère que l'on déteste sans avoir à craindre de la subir (1).

— Ne leur enlevez pas leur mérite, reprit le docteur; ceux-là forment la plus noble partie de l'humanité; ce n'est pas une raison parce qu'ils travaillent dans un cabinet bien confortable et qu'ils ne souffrent ni de la fatigue ni du froid pour que je ne leur accorde pas tout mon respect. Quand Jenner a découvert la vaccine il a rendu bien plus de services à ses semblables que le médecin de campagne qui trotte nuit et jour sous la pluie pour soulager les malheureux; mais tout le monde ne peut pas être grand homme et il faut se contenter de faire ce qu'on peut.

— Loin de moi la pensée de nier les bienfaits de la science, répondit Fabrice; mais je prétends que les savants sont les plus heureux des humains ; ils ont pris la meilleure part, et s'ils rendent de grands services, ils en sont amplement récompensés par les joies mêmes que leur procure le travail. Cela ne m'empêche pas de penser avec vous que la découverte d'une parcelle de vérité est la chose la plus digne de tous nos efforts. Le dévouement individuel est actuel et transitoire; la vérité rayonnera à travers les siècles et éclairera les générations tant qu'il y aura des hommes sur la Terre.

— Pourvu que les curés n'arrivent pas à l'étouffer, gronda le médecin; ils l'ont déjà fait et ils ne demandent qu'à recommencer, et ils sont forts, les gredins!

— Mon cher monsieur Bivic, répondit M. Tacaud en souriant, vous m'avez déjà dit tout à l'heure un mot de vos sentiments à l'égard du clergé; l'arrivée du train nous a interrompus; je ne serais pas fâché de savoir comment, vous qui avez si bon cœur, vous avez pu concevoir cette haine généralisée englobant toute une catégorie de nos semblables. Il y a de braves gens partout...

— Le meilleur curé est dangereux, dit brusquement le docteur; il est dangereux même s'il est susceptible d'un dévouement surnaturel; il est plus dangereux encore quand il est tout à fait admirable, parce qu'il est toujours curé avant d'être homme; il

(1) « Et le loisir même d'être meilleur, plus compatissant et plus doux, de penser plus fraternellement à l'injustice que subissent les autres, qu'est-ce, en somme, que le fruit le plus mûr de la grande injustice. » Maeterlinck? *le Temple enseveli*, p. 79.

sacrifierait l'humanité tout entière pour éviter que le plus léger amoindrissement menaçât le métier de curé! Il ne fait pas du bien parce qu'il aime ses semblables, mais pour grandir devant ses semblables la noblesse du métier de curé!

[illegible] se remit à rire.

— Riez tant que vous voudrez, vous allez m'appeler Monsieur Homais comme ils font au cercle, et d'abord, je ne refuse pas d'être comparé à ce digne homme. Flaubert l'a rendu ridicule pour pouvoir lui prêter sans avoir l'air de les prendre au sérieux, d'excellentes opinions qu'il n'était peut-être pas fâché d'émettre de cette manière détournée. Il faudrait plus de M. Homais qu'il n'y en a, car beaucoup de gens sont aussi grotesques que lui et ont en outre l'inconvénient de faire le jeu des curés.

— Il est possible que Flaubert ait eu cette arrière-pensée, mais j'en doute; en France surtout il est dangereux de rendre ridicule un personnage que l'on charge d'énoncer des vérités; une vérité sortant d'une bouche ridicule est bien près de paraître ridicule elle-même. Voyez d'ailleurs l'usage qu'on fait couramment du pharmacien de Flaubert; quand vous discutez avec un prêtre, si vous vous laissez aller à un peu de polémique, il vous clôt la bouche en vous appelant simplement : « Monsieur Homais! » et le seul fait d'avoir pu avec un semblant de raison vous décerner cette épithète grosse de sous-entendus, équivaut pour lui à une victoire. Combien de fois cela ne m'est-il pas arrivé? Vous me dites que vos amis du cercle vous appellent ainsi? Cela prouve que vous n'avez pas su les convaincre et qu'ils n'attribuent pas à vos opinions une origine purement scientifique et désintéressée.

— Ils ont raison, répondit le médecin; si je déteste les curés ce n'est pas pour des raisons scientifiques, mais parce que j'ai vu qu'il font du mal. Je n'ai pas, moi, petit praticien de campagne, la haute sérénité dont vous, messieurs les savants, êtes à même de ne jamais vous départir; vous vivez dans l'atmosphère calme des laboratoires et vous cherchez des vérités éternelles; vous n'êtes pas pressés; vous avez tout l'avenir devant vous: nous, soldats du moment, nous luttons à chaque instant contre des difficultés qui surgissent sans cesse et nous nous contentons de vérités provisoires; nous essayons de nous défendre et de défendre nos semblables moins bien armés que nous contre ceux qui les exploitent sous le prétexte de leur faire du bien. Vous avez le loisir d'être un doux philosophe, vous discutez avec des gens d'église des points de logique; moi je suis anticlérical.

« Et si je le suis, ce n'est pas la faute de mon éducation qui a

été plutôt religieuse; étant jeune je n'étais ni pour ni contre les curés; je ne m'occupais pas d'eux. Je désirais gagner ma vie honnêtement, devenir un brave homme, et voilà tout. Un grand chagrin m'a donné mon premier accès d'anticléricalisme. Ils ont ensorcelé ma nièce, la fille de mon frère, parce que sa mère lui avait laissé une grosse fortune et tous nos efforts ont été vains pour l'arracher de leurs griffes; elle est entrée dans un cloître; c'était presque ma fille, voyez-vous, et une créature si charmante! Ç'a été le premier coup; après cela, je l'avoue, je n'ai plus été impartial dans mes appréciations; les curés avaient plongé ma famille dans le deuil et condamné une belle jeune fille à la réclusion perpétuelle, uniquement pour lui prendre son argent; ce ne pouvaient être que des bandits. Peu de temps après, j'ai eu encore affaire à eux à propos d'une malheureuse servante que j'ai accouchée; elle avait été rendue mère par son maître, un gros propriétaire campagnard, puis renvoyée étant enceinte; le curé a défendu de lui donner des secours et a déchaîné contre elle le mépris de la population. Une semaine après ses couches, elle s'est noyée avec son enfant dans une fontaine, un jour que celui qui l'avait mise à mal dînait justement au presbytère. Ce curé avait la réputation d'un fort honnête homme : il faisait beaucoup de bien; pour moi, c'est un scélérat. Et cependant, il a cru bien faire; il a enseigné ce qu'on lui a appris. La loi de l'Eglise est impeccable; celui qui l'enfreint doit être puni. Qu'importe l'humanité pourvu que l'Eglise triomphe!

» Et voilà pourquoi, continua le docteur en s'animant, je prétends que les meilleurs prêtres sont les plus dangereux; ils sont écoutés du public parce qu'on sait qu'ils sont bons; et en effet ils répandent leurs bienfaits sur tous ceux qui sont en règle avec l'Eglise; mais ils sont sans pitié pour tous ceux qui enfreignent sa morale factice; ils sont prêtres et non hommes; et quand on les voit sans pitié, eux si pitoyables dans tant d'autres cas, on ne doute pas qu'il faille en effet être sans pitié! « Puisque M. le curé qui est si bon.....! » Toutes les fois qu'il y a eu infanticide on devrait condamner le curé et non la mère coupable!

» Et chaque jour, depuis qu'un premier méfait m'a ouvert les yeux, j'ai eu de nouvelles occasions de constater tout le mal que fait cette religion, douce au riche et au puissant, rude, terrible au pauvre; je n'ai peut-être pas de raison scientifique pour être anticlérical, mais je le suis! oh! je le suis bien!

M. Tacaud avait écouté avec la plus grande attention ce long réquisitoire.

— Il y a de bons prêtres, répondit-il, comme il y a des médecins

devoirs, et je crois qu'il est toujours dangereux de conclure du particulier au général ainsi que vous venez de le faire. Votre opinion est fort respectable parce que vous êtes vous-même digne du respect de tous, mais croyez-vous qu'un bon prêtre ne serait pas autorisé à parler de vous comme vous venez de parler de tous les prêtres en bloc? S'il croit fermement, ce brave homme, que la vie terrestre n'est qu'une préparation à la vie éternelle...

Le docteur regarda son compagnon avec stupeur.

— Vous ouvrez de grands yeux, reprit Fabrice, vous ne vous attendiez pas à me voir parler ainsi de l'immortalité de l'âme; je vous avoue que je n'y suis pas habitué non plus, continua-t-il en souriant, et je serais un bien mauvais avocat si je devais défendre la cause du clergé; aussi n'est-ce pas ce que je veux faire; j'ai seulement le désir de vous montrer que, si je crois, comme vous, qu'il est bon de lutter contre son influence envahissante, j'ai pour cela des raisons très différentes des vôtres.

— Et meilleures? interrogea le médecin.

— Et meilleures, continua M. Tacaud, parce qu'elles sont impersonnelles, scientifiques si vous aimez mieux. Vos opinions, vous disais-je, sont respectables parce que vous êtes vous-même digne de respect, mais ne perdront-elles pas tout leur prestige passant par la bouche d'un homme quelconque, d'un de ces énergumènes qui hurlent dans les réunions électorales, par exemple. Croyez-vous qu'elles convaincront des gens qui ne sont pas déjà tout acquis à votre cause? Et dans le même temps, dans une autre réunion de gens d'opinion différente, un autre énergumène de même valeur moyenne, mais acquis à la cause contraire, soutiendra avec le même succès une théorie opposée. Il ne suffit pas qu'une opinion soit respectable à cause de la personne qui l'émet; une *vérité* reste dans la bouche de Panurge ce qu'elle eût été dans celle de Gargantua.

— Mais ne sont-ce pas des vérités? dit le docteur avec vivacité; n'est-il pas indiscutable, par exemple, que le terrible sort réservé aux malheureuses filles-mères est un résultat des doctrines inhumaines répandues par le clergé?

— Il y a beaucoup de férocité chez les hommes, répondit Fabrice, et il est dangereux de leur apprendre à être sans pitié, mais là n'est pas la question. Il s'agit simplement de savoir si l'on ne peut pas soutenir, avec autant de vraisemblance, une thèse opposée à celle que vous défendez. Un bon prêtre, bien convaincu, considère la vie éternelle comme la seule chose à laquelle il faille songer. Supposez que vous soyez appelé auprès d'un homme mortellement atteint et que, connaissant la gravité du cas, vous

essayiez vainement d'y appliquer toutes les ressources de votre art sans songer à prévenir la famille qu'il serait urgent de courir au presbytère; le curé ne pourra-t-il pas dire de vous ce que vous disiez de lui tout à l'heure? : « Ce docteur Bivic est un pur scélérat; il est très bon et très dévoué et par là il est très dangereux, car il est anticlérical avant d'être homme; il a prévu que ce pauvre pécheur allait mourir et, par haine du clergé, il n'a pas craint de condamner son âme à des tortures infinies. »

— Je ne suis pas docteur en théologie, dit le médecin, mais puisque l'existence d'une vie éternelle nous est démontrée par le besoin d'une sanction vraiment juste, puisqu'on nous apprend que chacun doit être récompensé selon ses mérites, il me semble que c'est moi qui suis menacé de porter la peine de ma négligence et non ce moribond qui n'en peut mais; et en allant plus loin, les vrais coupables dans l'affaire seront ceux qui, séquestrant ma nièce pour lui voler son argent, m'ont rendu anticlérical!

— Voilà un bon raisonnement, dit M. Tacaud en se frottant les mains; voilà la justice immanente bien attrapée! Mais j'entends plutôt le curé disant à la famille : « Cet affreux docteur Bivic s'est vengé sur le pauvre défunt du tort qu'il prétend avoir éprouvé parce que sa nièce a été touchée de la grâce; ces gens haineux sont bien redoutables! » et vous perdrez simplement un peu de l'autorité que vous a value votre dévouement aux pauvres; car, voyez-vous, la question telle que vous l'avez posée, se réduit à un conflit d'autorités. On ne se demande pas ce qui est vrai, on adopte l'opinion du curé ou celle du médecin suivant qu'on a plus d'affection pour l'un ou pour l'autre, parce que ces opinions tirent leur valeur uniquement du caractère de celui qui les professe; quittez le pays, tout changera; votre remplaçant n'aura pas votre dévouement. Un mauvais curé aussi compromet les intérêts de l'Eglise dans sa paroisse. Les résultats que vous obtenez dans votre lutte contre le clergé sont insignifiants parce qu'ils sont transitoires; ils tiennent à vous, ils passeront avec vous. Vous dirai-je même le fond de ma pensée? Les anticléricaux comme vous ont surtout pour effet d'entretenir le cléricalisme militant. Le clergé ne vous redoute pas, au contraire peut-être; vous êtes un élément de sa force! L'homme qui, dans tout le XIX[e] siècle, a le plus profondément entamé l'autorité de l'Eglise, Renan, n'était pas anticlérical.

— Un bon paradoxe est agréable de temps en temps, répondit le docteur, et rompt la monotonie d'un voyage en chemin de fer. Vous allez encore vous réfugier dans votre tour d'ivoire et cher-

[illegible] à loisir la solution du problème, pendant ce temps la pauvre humanité gémit et souffre, mais cela vous est bien égal!

— Cela ne m'est pas égal du tout, mais je ne crois pas à l'efficacité de votre aide ou du moins à son efficacité durable. Vous [illegible] votre autorité et vous obtenez que quelques pauvres diables vous suivent comme les moutons de Panurge. Vous faites [illegible] cela exactement ce que fait l'Église; vous obtenez des résultats transitoires et insignifiants. Ceux qui votent avec vous sont-ils plus heureux, plus honnêtes, plus sobres que ceux qui votent avec le clergé? S'enivrent-ils moins le jour des élections? J'ai assisté à [illegible] pendant les vacances. Le candidat [illegible] et le candidat [illegible] emploient les mêmes procédés: ils [illegible] leurs électeurs pendant [illegible] jours pour les préparer à faire acte de citoyen. [illegible] les résultats ainsi obtenus? [illegible] ce sera d'avoir instruit le peuple, de manière que chacun puisse penser par lui-même et [illegible] pas besoin de [illegible] l'autorité du curé et celle du [illegible]

— Il faut instruire [illegible] tout à fait mon avis, répéta le docteur [illegible] que les curés le trompent avec leur [illegible] la vie éternelle pour leur donner [illegible] qu'il se révolte contre les riches [illegible] les riches, mes frères! il est plus facile à [illegible] par le trou d'une aiguille qu'à un riche [illegible] soyez heureux d'être pauvres, vous [illegible] Oh! oui, il faut instruire le peuple [illegible] plus exploiter par ces hypocrites [illegible] perpétuelle.

Vous [illegible] programme, dit M. Tacaud; si vous apprenez aux [illegible] que les prêtres les trompent, vous employez l'argument [illegible] exactement comme ceux que vous combattez. Vous [illegible] imposez votre manière de voir. Ce n'est pas là un enseignement vraiment indépendant. Il faut leur apprendre des faits [illegible] non des opinions. Vous m'avez dit tout à l'heure avec une [illegible] franchise que vous aviez de la sympathie pour les théories [illegible] sans les connaître complètement d'ailleurs, depuis [illegible] que vous êtes devenu anticlérical. Beaucoup sont [illegible] et ce sont là de mauvaises recrues pour le matérialisme. Une vérité n'a pas besoin de flatter les passions des gens; il faut qu'elle [illegible] à leur raison indépendamment de toute considération d'intérêt ou de sentiment.

Mais [illegible] le médecin, c'est à l'intérêt et au sentiment [illegible] les curés pour faire ava-

ler leur catéchisme : à l'intérêt en leur promettant, après la mort, un bonheur ininterrompu ou des châtiments éternels; au sentiment en leur rappelant que leurs ancêtres ont cru pendant des siècles à toutes les bonnes absurdités contre lesquelles nous nous insurgeons aujourd'hui; ils exploitent la crainte de l'avenir et le respect du passé. Comment voulez-vous que nous luttions contre eux si nous ne faisons pas vibrer les mêmes cordes qu'eux? Le respect.....

— La vérité n'a pas besoin de respect, dit nettement Fabrice; elle est à tout le monde et éclaire tout le monde; on n'a pas à la respecter, on la subit : elle s'impose. Ce mot respect est bien dangereux. Une erreur est respectable pour le fils parce que le père en a été victime et si vous raisonnez ainsi, cette erreur demeurera éternellement. Nous respectons beaucoup de choses qui ne sont pas bonnes; nous respectons la faiblesse sans la souhaiter; nous respectons les infirmités; en un mot nous respectons chez nos semblables toutes les misères inhérentes à l'individu; l'erreur est personnelle comme les écrouelles; nous respectons donc l'erreur. Toute opinion est respectable dit-on couramment? Cela veut-il dire que toute opinion est vraie? Ce serait absurde! Au contraire, dès qu'une vérité est établie, elle n'est plus à personne. Vous viendra-t-il jamais à l'idée de respecter le théorème du carré de l'hypoténuse? Dites à un monsieur que ces convictions religieuses sont stupides, il vous considérera comme un goujat, comme un mal appris, parce que vous ne *respectez pas* des opinions qui lui sont personnelles; dites-lui au contraire que 2 et 2 font 5, il sourira de votre erreur, il vous considérera comme un imbécile et *respectera* votre imbécillité. Le respect est exigé par la vanité. Nous sommes fiers ou honteux de nos attributs personnels, de ce qui nous distingue de nos congénères; nous désirons qu'on admire nos qualités, et qu'on se taise sur nos tares; mais personne n'a jamais songé à se glorifier ou à avoir honte de caractères qui appartiennent à tout le monde; un homme ne considère ni comme une injure ni comme un compliment, le fait que vous lui direz qu'il a un foie, un nez et des yeux; il sera enchanté si vous lui dites qu'il est beau et qu'il a une vaste intelligence; il sera furieux si vous lui dites qu'il est bête et laid.

» Les religions ont causé des guerres; elles continuent à désunir les hommes; c'est que, précisément, aucune d'elles ne représente la vérité; on ne se battra jamais pour imposer une vérité scientifique acquise; personne n'a intérêt à la propager; elle est impersonnelle...

— Mais enfin, s'écria le docteur, tous les savants luttent pour

[illegible] Galilée [illegible] acte de combat en proclamant [illegible] terre tourne; il a fait acte de combat puisqu'il a été battu.

[illegible] battu, mais la vérité a triomphé, répondit M. Ta[illegible]. [illegible] histoire de Galilée est même bien intéressante à ce point [illegible] fait indiscutable. Il en a donné une démonstration scientifique qui a convaincu tous ceux qui ont bien voulu [illegible] donner la peine d'en prendre connaissance; mais, malheureusement pour lui, la vérité qu'il établissait détruisait une erreur [illegible] par un parti puissant. Ce n'est pas au nom de la vérité [illegible] s'est battu, c'est au nom d'une erreur dont la [illegible] pouvait ruiner une autorité. D'ailleurs, il y a eu [illegible] c'est-à-dire que ceux qui ont condamné Galilée [illegible] se rendre à l'évidence de sa démonstration. [illegible] comme un homme à qui vous diriez devant témoin [illegible] et qui vous tuerait en duel quoique [illegible] parfaitement que vous avez raison. Galilée s'est rétracté, mais la terre a continué de tourner et aujourd'hui personne ne doute plus de la vérité scientifique impersonnelle.

Voyez ce qui s'est passé dans les divers ordres de sciences : les découvertes de mathématiques pures, de physique ou de chimie, n'ont été contestées par personne; elles ne heurtaient aucune idée préconçue, aucun pouvoir établi; la loi de Mariotte n'était pas contraire au Dogme. A la rigueur, l'explication de [illegible] par la réflexion totale et la réfraction dans les [illegible] aurait pu déplaire à ceux qui enseignent que [illegible] son arc dans les nues en signe de paix; mais c'était [illegible] ne pas faire remarquer à ce sujet [illegible]. Un candidat m'a cependant répondu [illegible] que la foudre est l'expression de la colère de [illegible] les résultats des physiciens ne [illegible] surtout, leur évidence est [illegible].

[illegible] aussi à arrêter l'essor des dé[illegible] dont on n'ait fini par [illegible] tour d'escamotage que [illegible] biologiques qui poursui[illegible] et elles iront jus[illegible] dénaturer la portée de leurs [illegible] comme à plaisir à travers le [illegible] les biologistes! Les noms [illegible] Huxley, Spencer sont cloués au [illegible] du domaine serein de la science pour

se lancer dans une lutte impie contre les choses les plus sacrées! Leur seul crime est pourtant d'avoir cherché la vérité, mais cette vérité détruisait une erreur utile à trop de gens. C'est l'histoire du monsieur qui a un ulcère et ne veut pas qu'on le dise. L'Eglise a tourné toutes ses forces contre eux et a voulu en faire des anticléricaux dans votre genre, qui, par haine du clergé, acceptent volontiers les théories contraires à la doctrine chrétienne. Mais vous êtes, vous, et vous l'avouez avec une franchise qui vous honore, un anticlérical a priori; les biologistes dont je vous parle, ont été, s'ils sont devenus anticléricaux, des anticléricaux a posteriori, comme l'aurait été Galilée s'il avait osé résister à la puissance établie. Ils ont été amenés à découvrir des vérités et ils les ont énoncées hardiment en gens sûrs d'eux-mêmes; il faut un certain courage pour agir ainsi; on dit que Buffon a eu l'idée du transformisme et ne l'a pas publiée par crainte du pouvoir établi.

» Mais quand on dit que les biologistes attaquent l'Eglise, on se trompe volontairement; c'est l'Eglise qui combat les biologistes; je vous le répète, c'est toujours l'erreur qui est la cause de la lutte parce qu'elle veut se maintenir; la recherche scientifique est désintéressée; la vérité est à tout le monde; elle n'a jamais eu à combattre que lorsqu'elle a heurté une erreur préétablie; mais c'est l'erreur qui a attaqué; c'est au nom du respect dû à une vieille erreur que l'on a voué à la haine générale les auteurs des grandes découvertes biologiques.

— Que l'on soit anticlérical *a priori* ou *a posteriori*, répondit le médecin, cela m'est tout à fait indifférent; les gens qui se trouvent côte à côte dans une bataille, ne se demandent pas, pendant l'action, pour quelles raisons ils ont été amenés à se battre; ils savent seulement qu'ils ont un ennemi commun et ils se prêtent une mutuelle assistance. Vous ne pouvez pas m'empêcher d'avoir une sympathie plus grande pour les savants qui nous donnent des armes contre le parti obscurantiste!

— Au fond, dit Fabrice, cette sympathie n'est pas justifiée; les savants ne font pas la vérité; ils la cherchent et ils racontent ensuite ce qu'ils ont trouvé; un savant digne de ce nom ne se préoccupe pas, au cours de ses travaux, de savoir si ce qu'il trouvera sera utile ou nuisible à tel ou tel parti; il cherche la vérité et voilà tout, et vous ne lui devez aucune reconnaissance, je vous le répète, du fait que ses découvertes flattent ou non vos passions politiques. Les biologistes savent que leurs conquêtes récentes sont accueillies avec enthousiasme par les anticléricaux, mais, pardonnez-moi de vous le dire si nettement, cela leur est bien égal. Tant qu'un résultat ne leur paraît pas suffisamment établi, ils se préoc-

cupent de l'approbation ou de la désapprobation des gens (et ils sont rares) qui suivent leurs efforts sans parti pris, parce que cela les conduit à persévérer dans la première voie ou à chercher ailleurs; mais une fois une découverte définitive, l'opinion du public leur devient indifférente: la vérité qu'ils ont trouvée ne leur appartient pas quoiqu'ils soient fiers de l'avoir trouvée.

— Tout ce que vous dites est très flatteur pour les savants, reprit le docteur; vous les mettez au dessus des querelles humaines, mais je pourrais vous en citer plusieurs, et non des moindres, qui descendent dans l'arène comme de vulgaires mortels; quelques-uns même sont un ferme appui pour les curés.

— Pour être savant on n'en est pas moins homme, répondit M. Ta[illegible]; je vous disais seulement qu'un chercheur de vérité ne saura[illegible] se [illegible], dans ses travaux, des goûts et des passions [illegible] gens qu'il fréquente et qu'il aime; en dehors du laboratoire, [illegible] et il peut avoir sur les questions [illegible] *scientifiquement*, des opinions basées [illegible] ou sur la tradition. Il me paraît fort compréhensible, par exemple, qu'un physicien ou un mathématicien s'érige [illegible] défenseur de la religion de ses pères. Jamais, en effet, [illegible] ecclésiastique ne lui contestera un résultat obtenu [illegible] vie scientifique et, se bornant à juger de la partie qu'il a [illegible], il vous dira le plus honnêtement du monde que la science n'a rien à voir avec la foi. Sa sérénité serait moins parfaite [illegible] on voulait lui imposer au nom d'un vieux document [illegible] comme [illegible] un théorème faux ou une loi inexacte. Or c'est ce [illegible] arrive chaque jour aux biologistes; il ne faut donc pas [illegible] que tous [illegible] du moins tous ceux qui s'occupent de[s] problèmes fondamentaux auxquels le dogme a donné une solution [illegible] été amenés à s'insurger contre une autorité qui a la prétention d'être supérieure à l'évidence.

[illegible] dit le médecin en riant; vous allez [illegible] et tous vos raisonnements à [illegible] que moi contre les curés; [illegible] et que le tour de la [illegible] je me demandais si vous [illegible]

[illegible] bien haut répondit [illegible] à vous dire. Les vé[illegible] en contradiction avec le [illegible] deviennent, [illegible] ces vérités finiront par [illegible] de la men-

talité des gens qui les ont mises en évidence; elles sont impersonnelles; elles *sont*, en un mot. Mais comme elles gènent ceux qui aiment et *respectent* la tradition, ceux-ci souhaitent de tout leur cœur que les biologistes se soient trompés, et le souhaitant, ils le croient; le croyant, ils le disent. Et pour expliquer que tant de savants se trompent en étudiant la nature, ils en sont pas fâchés de laisser penser que ces savants se sont peut-être volontairement trompés; qu'ils ont cherché à nuire au dogme et ont interprété les faits d'une manière tendancieuse; ainsi un biologiste qui ne se sera jamais soucié de l'enseignement du clergé et qui aura observé et raisonné sans parti pris, sera naturellement traité d'anticlérical. En réalité ce sont les dogmatistes qui, dans l'espèce, sont antiscientistes.

» Mais vous voyez combien serait utile à ceux que vous combattez, l'expression, par un biologiste, d'un sentiment analogue à celui que vous m'avez exprimé aujourd'hui. Faites de la biologie, vous serez suspect, et à bon droit, je l'avoue.

— Cela n'empêchera pas cependant, dit le docteur, qu'une vérité trouvée par moi soit aussi bonne que si elle était trouvée par vous.

— Evidemment, répondit M. Tacaud. Les vérités sont impersonnelles, et, avec le temps, elles triompheront de l'erreur; ceux qui vivent de la tradition ne sauraient donc se proposer d'étouffer à tout jamais les conquêtes biologiques; ils gagnent du temps et c'est déjà beaucoup. Et ils gagneront plus facilement du temps s'ils peuvent accuser les savants d'avoir falsifié leurs résultats sous l'empire d'idées préconçues. Encore m'exprimé-je mal car j'ai l'air de supposer que tous les croyants se refusent volontairement à constater l'évidence; ils sont simplement dans un état d'esprit identique à celui que vous avez avoué si crânement tout à l'heure; ils aiment le dogme et ils sont naturellement hostiles à tout ce qui lui nuit, de même que vous, qui détestez les curés, appréciez, sans l'avoir étudiée, la doctrine matérialiste. Rappelez-vous les discussions auxquelles ont donné lieu les travaux de Pasteur sur la génération spontanée. Les dogmatistes ont su infiniment de gré à notre grand chimiste d'avoir découvert quelque chose qui leur paraissait, bien à tort d'ailleurs, devoir définitivement démontrer la nécessité de la création divine; et le concert d'éloges qui en est résulté aurait pu faire croire que Pasteur avait lui-même *empêché* qu'il y eût génération spontanée. Cependant, il n'en pouvait mais! Si les phénomènes naturels l'avaient conduit à un résultat contraire, on l'aurait déclaré, lui aussi, anticlérical. Et d'ailleurs, ses adversaires dans cette affaire, et c'étaient des

anticléricaux comme vous, mon cher docteur, ont contesté ses découvertes et l'ont traité de calotin. Tout cela n'empêche pas la vérité de se faire jour; mais il lui faut plus ou moins de temps; les passions humaines peuvent apporter un obstacle momentané à la diffusion de la vérité; elles n'arrêtent pas la vérité.

— Avouez cependant, dit le médecin, que s'il n'y avait pas des anticléricaux comme moi, de ces anticléricaux a priori ainsi que vous les appelez dédaigneusement, les savants réfugiés dans leur tour d'ivoire n'arriveraient *jamais* à triompher de l'obstruction puissante du clergé. Et à ce point de vue, au moins, vous devez trouver que notre propagande n'est pas inutile.

— Les savants sont des hommes, répondit Fabrice, et c'est pour cela que je ne connais pas d'exemple d'un seul d'entre eux qui se soit complètement désintéressé de l'accueil fait par le public à ses découvertes; il est difficile de rester impassible quand, connaissant la vérité, on voit enseigner l'erreur. Mais ce n'est pas une raison pour supposer que les retardataires sont de mauvaise foi; au lieu de crier que le clergé, par exemple, se refuse à constater l'évidence et continue de parti pris à répandre des mensonges, il vaudrait mieux se dire que la vérité à laquelle on est arrivé n'a pas une forme suffisamment accessible, puisque son évidence n'éclate pas aux yeux de tous, et chercher à la présenter sous une forme meilleure; la vérité triomphera, c'est certain, et alors il n'y aura plus de curés, pas plus qu'il n'y a aujourd'hui de partisans de la théorie du phlogistique. On ne naît pas ecclésiastique, mais homme et lorsque l'absurdité des dogmes sera patente, personne ne songera plus à consacrer sa vie à les défendre. C'est une vilaine chose que de croire à la mauvaise foi de ses adversaires; il y a bien plus de braves gens qu'on ne le dit et ce qui manque le plus c'est la logique.

— Que messieurs les curés commencent! s'écria le docteur. Avez-vous jamais lu un de leurs journaux? C'est un ramassis d'injures et de mensonges volontaires; je voudrais bien savoir où il y a de la mauvaise foi s'il n'y en a pas dans « la Croix ».

— Je n'ignore pas ces injures, dit M. Tacaud. J'ai moi-même été traité de scélérat dans quelques bonnes revues (1) pour avoir publié des arguments biologiques; et cette animosité grossière me paraît un signe de décrépitude et de faiblesse. Ne les imitons pas, nous qui avons la vérité pour nous; soyons beaux joueurs; laissons baver les folliculaires qui se mettent à la solde du clergé et lui persuadent de continuer une résistance inutile. Il y a de

(1) Analyse de « Le conflit » dans la *Revue Générale*, Bruxelles, septembre 1901 et dans la *Revue bibliographique belge*, Bruxelles, 31 juillet 1901.

braves gens partout, mais il y a aussi des besogneux qui se procurent des moyens douteux d'existence en flattant la colère des partis; il y en a avec vous comme il y en a contre vous.

Et puis, vous devez songer aussi que les hommes s'habituent volontiers à la puissance et que lorsqu'ils ont le pouvoir ils s'y raccrochent par tous les moyens possibles; les gens d'église ont, dans la société humaine, une situation privilégiée grâce à la croyance au dogme; il est donc assez naturel qu'ils tâchent de prolonger cette croyance de toutes leurs forces; nous ne devons pas demander à tous les hommes d'être des héros.

— Enfin, vous admettez tout de même qu'il puisse y avoir de l'intérêt et du calcul dans la ferveur des croyants...

— Je suis convaincu que parmi les ecclésiastiques comme dans les autres catégories d'hommes, il y a des gens qui font passer leur intérêt avant le souci de la vérité; je suis convaincu aussi que les avantages attachés à la situation de prêtre décident de la vocation de certains jeunes gens; voyez par exemple, dans nos familles bretonnes, le respect dont on entoure le fils devenu vicaire; ses frères ne lui parlent plus qu'en l'appelant M. l'abbé. Mais est-ce que dans le choix d'une autre carrière pour leur enfant les parents obéissent à des sentiments altruistes? Se demandent-ils s'il sera un homme utile ou bien s'il gagnera beaucoup d'argent? Ne reprochons pas à nos adversaires ce que nous approuvons chez nos amis. Vous êtes un très honnête homme et vous avez le droit de dire beaucoup de choses, mais vos paroles, dans la bouche d'un personnage de moralité moyenne, feraient penser à la parabole de la paille et de la poutre.

— Vous êtes tout à fait déconcertant, répondit le médecin; quoi que vous disiez, je resterai convaicu qu'il faut combattre ses adversaires avec les armes qu'ils emploient. Les curés se moqueront de vous quand vous leur parlerez au nom de la science...

— Personne n'a le droit de parler au nom de la science, interrompit vivement Fabrice; c'est là une formule malheureusement très employée et qui n'est qu'une manière déguisée de présenter l'argument d'autorité. On a seulement le droit de se réclamer de la méthode scientifique, encore doit-on prouver à chaque instant, par la logique de ses déductions, que l'on est véritablement imbu de cette méthode; un sophisme, dans la bouche d'un savant, reste un sophisme; il est seulement plus dangereux, parce que des gens habitués à entendre un professeur, qui d'ordinaire raisonne sainement, se laissent volontiers aller à ne pas éplucher son argumentation et sont plus facilement victimes de son erreur.

— Alors, dit le docteur, si nous n'avons même plus le droit

d'accepter l'autorité des savants, comment lutter contre ceux qui ont pour mission de tromper? Que nous reste-t-il?

— La vérité, répondit M. Tacaud, s'étend peu à peu malgré les hommes; les générations naissent et s'éteignent, il y a des bonds en avant et des mouvements de recul, mais les découvertes s'entassent sur les découvertes et les champions des erreurs traditionnelles voient se restreindre chaque jour le terrain qu'ils défendent avec acharnement. Vous réclamez le droit d'accepter l'autorité des savants? On le retournera contre vous. Qui est-ce qui décerne le brevet de savant? Ne l'accorderez-vous pas volontiers, ce brevet qui donne le droit de disserter *de omni re scibili*, à tout individu qui partagera vos idées? Mais l'Eglise aussi a ses savants! Ne vous a-t-on pas répété à satiété qu'une des plus ingénieuses découvertes de notre époque, le radioconducteur grâce auquel la télégraphie sans fil a pu entrer dans la voie de la réalisation, est l'œuvre d'un professeur de l'Institut Catholique? Et puisqu'il y a, dans les rangs des dogmatistes, des savants qui ont, comme vous dites, le droit de parler au nom de la Science, qui osera soutenir ensuite l'existence d'un conflit entre la Science et la Foi?

» Vous voyez combien il est dangereux de se servir de l'argument d'autorité; si l'on s'en sert soi-même on ne peut en refuser l'usage à ses adversaires et alors à quoi se résumera une discussion? à une statistique! on comptera de part et d'autre le nombre des savants brevetés qui appartiennent aux deux partis en présence, et, dans cette numération chacun tirera la couverture à soi; ce sera une joute ridicule. Brunetière réclamait récemment pour l'Eglise la théorie transformiste, sous prétexte que le cardinal Newman en avait parlé dix ans avant Darwin! Il oubliait d'ailleurs de dire que cela s'était passé quarante ans après Lamarck. Mais que voilà donc de pauvres mesquineries! Un homme qui a raison a raison contre cent mille individus qui ont tort.

» Et d'ailleurs, dans notre génération, vous seriez sûr d'être toujours en minorité à cause de l'éducation qui est religieuse; parmi ceux que vous appelez les savants, presque tous ont étudié des questions qui ne se rapportent ni de près ni de loin à l'enseignement dogmatique, et parmi ceux-là la plupart sont vraisemblablement restés fidèles à ce qu'on leur a appris quand ils étaient petits. De nos jours, je vous le répète, les biologistes se trouvent à peu près seuls en lutte avec le dogme qui a cédé sur les autres points, géologie et astronomie par exemple.

— Acceptons donc, dit le médecin, l'autorité des seuls biologistes pour ce qui ne regarde que les seuls biologistes.

— Il y a aussi des biologistes d'Eglise, reprit Fabrice, et l'on ne manquera pas de vous dire que ce sont les meilleurs; ce n'est pas mon avis, mais je suis intéressé dans le débat. Le professeur Grasset, de Montpellier, a publié récemment un livre dans lequel il démontre (?) que Spencer et Hæckel, par exemple, ont émis des opinions insoutenables. L'auteur dit bien, dans sa préface, qu'il n'est pas un professionnel de philosophie (il aurait pu dire de biologie), mais comme il conclut que la science ne saurait atteindre la foi, et que c'est là une *bonne* conclusion, le voilà autorité. Parlez Darwin ou Huxley, on vous répondra Grasset et vous n'aurez rien à dire. Cependant son ouvrage est fait de citations empruntées de droite et de gauche à des auteurs de valeurs très différentes; quelques-unes des citations sont même tronquées et dénaturées, mais M. Brunetière a approuvé cette méthode de combat. Le *bon* livre de M. Grasset sera très utile à son parti.

— Et vous voulez que nous nous laissions faire tranquillement, sans protester, dit le docteur avec colère; vous ne voulez pas que nous soyons anticléricaux; ces *bons* livres comme vous les appelez, seront répandus à profusion et étoufferont la vérité que les vrais savants ont tant de peine à découvrir.

— La vérité ne peut plus être étouffée, répondit M. Tacaud. Chacun a le droit aujourd'hui de publier ce qui lui plaît et si les partis ont le pouvoir de recommander ou de condamner tel ou tel ouvrage, ils n'ont pas celui d'en arrêter un complètement. Nous ne sommes plus au temps des auto-da-fé. On n'est pas brûlé pour avoir émis une opinion contraire au dogme.

— Et à qui, s'il vous plaît, devez-vous cette liberté de répandre vos idées? dit le docteur. N'est-ce pas le mouvement anticlérical qui a obtenu peu à peu cet avantage incontestable? N'est-ce pas ce parti anticlérical, dont vous méprisez tant l'approbation, qui...

— Pardon, pardon, interrompit Fabrice en riant. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Vous m'avez avoué que vous êtes matérialiste, ou du moins que vous avez de la sympathie pour les théories matérialistes, *parce que* vous êtes anticlérical, et je vous ai répondu, comme matérialiste, qu'une approbation de cette nature ne pouvait en aucune manière intéresser les chercheurs; ils ne doivent pas tenir compte d'une opinion dictée par l'esprit de parti. Voilà ce que je vous ai dit. J'ai affirmé en outre que vous n'arriverez pas à imposer la vérité en vous servant de l'argument d'autorité, et que cette vérité finira par éclater d'elle-même. Vous construisez, mais vous construisez sur le sable et pendant ce temps, à l'abri de votre bâtisse éphémère, la science édifie un temple éternel. Voilà tout ce que je voulais vous dire. Quant à

l'anticléricalisme dont vous vous réclamez, vous y êtes arrivé en dehors de toute considération scientifique et uniquement à la suite de quelques observations sociales; le despotisme du clergé vous aurait révolté exactement de la même manière, si le dogme avait été l'expression de la vérité; plusieurs spiritualistes sont cléricaux, et le spiritualisme n'est pas contraire au dogme.

» Il se trouve que vous pouvez utiliser dans votre lutte les conquêtes de la science; c'est grâce à cela que vous triompherez dans votre entreprise car rien n'est plus mobile que les passions populaires et si vous ne comptez que sur elles vous aurez bien des déboires. Une fois au contraire que tout le monde sera assez instruit pour comprendre, personne ne se fera plus prêtre; il n'y aura plus d'anticléricaux parce qu'il n'y aura plus de clergé.

— En attendant, [illegible] le médecin, c'est grâce au triomphe [illegible] que nous pouvons espérer ne [illegible] aux tout jeunes enfants de quoi [illegible] du parti clérical. Et j'espère bien [illegible] suffira à affermir notre bâtisse [illegible] construite en dehors de toute donnée [illegible] fatigue de souffrir. J'ai été douloureusement [illegible] voyant des gens, considérés jusque-là comme [illegible] se déclarer partisans de ce que les oppresseurs [illegible] appellent la liberté de l'enseignement.

— Mais [illegible] M. Tacaud. Comment voulez-vous que des gens qui, toute leur vie, ont lutté pour obtenir plus de liberté ne se [illegible] pas impressionner quand on leur dit qu'ils devraient [illegible] Ils n'ont pas remarqué qu'on leur demandait de reconnaître la liberté des croyants *aux dépens* de celle des libres penseurs, et surtout, ce qui est plus grave, aux dépens de celle des enfants. Car un enfant à qui l'on a enseigné le catéchisme à un âge où il ne peut encore rien discerner, a son cerveau [illegible] pour toujours. C'est ce désir d'éduquer les enfants [illegible] indépendamment de toute considération d'ordre [illegible] que les prêtres ne sont plus aussi sûrs de [illegible]. Les gens de science demandent qu'on [illegible] trop tôt les études scientifiques, de peur [illegible] l'enfant n'étant pas encore assez ouvert, il n'apprenne [illegible] au lieu de comprendre. Les gens d'église, au [illegible] qu'on leur livre le gamin de très bonne heure, [illegible] de questions métaphysiques et [illegible] réponses qui ne sont d'ailleurs qu'un [illegible] Que voulez-vous que fasse un enfant à qui on [illegible] que « Dieu est un pur esprit »? Il enre-

gistre des mots et voilà tout; mais plus tard il tiendra à ces mots appris de bonne heure et arrivera à croire qu'ils représentent quelque chose.

» Si les professeurs de catéchisme croyaient à la logique de leur enseignement, ils demanderaient comme les professeurs de mathématiques ou de physique, que cet enseignement ne se fît pas à un âge trop tendre. Ils seraient bien plus fiers, me semble-t-il, de discuter leur doctrine avec des jeunes gens déjà mûrs et sachant raisonner. Mais voilà, ils ne sont pas sûrs de les convaincre, tandis qu'en les prenant au berceau...

» Ils ne manqueront pas d'ailleurs de répondre à ceci, que s'ils tiennent à instruire l'enfance, c'est pour qu'on ne lui inculque pas de bonne heure des notion contraires au dogme et qui la rendront plus tard réfractaire à tout enseignement dogmatique. Mais autre chose est d'apprendre des choses contraires au dogme ou simplement de ne pas apprendre le dogme. On n'apprendrait pas à l'enfant qu'il n'y a pas de Dieu, ce qui d'ailleurs serait inutile, personne ne lui ayant encore dit qu'il y en a un; on lui apprendrait seulement des faits; pas de théorie; on lui montrerait les relations de cause à effet et on consoliderait ainsi la logique innée de son cerveau. Si cela est contraire au dogme, tant pis pour le dogme; si l'enseignement du dogme doit nuire à la logique de l'individu, défendons la logique. Et quand l'enfant sera devenu grand, si malgré cette instruction saine il a des démangeaisons métaphysiques, personne ne l'empêchera de divaguer tant qu'il le voudra. Voilà la vraie liberté d'enseignement, car elle laisse entier ce qui est plus précieux que les passions de parti, la liberté de l'enfant.

— Vous n'y êtes pas du tout, dit le docteur en riant, car vous oubliez que les vérités éternelles de la religion sont immédiatement accessibles aux bébés. J'ai entendu demander à un poupon de deux jours qu'on baptisait : « Charlotte, renoncez-vous à Satan? » Et le vicaire qui disait cela gardait son sérieux. Moi aussi j'ai gardé le mien par respect de l'erreur des parents; mais j'ai eu de la peine.

» Non, voyez-vous, tous les raisonnements ne serviront de rien dans l'effort que font les hommes pour se délivrer de l'emprise du clergé. La société humaine devrait être une association de tous les hommes contre les éléments et les autres animaux; les curés font une société à part dans la société humaine; que dis-je ils sont ligués contre elle? Le but des hommes est de travailler au bonheur des hommes; les jésuites, au contraire, travaillent à « la plus grande gloire de Dieu » et ce Dieu qu'ils ont imaginé est

[illegible] genre humain, puisqu'il inculque des passions mau-[illegible] congénères et les punit ensuite terrible-[illegible] qu'il leur a donnée lui-même. Je vous le [illegible] des prêtres est l'antagoniste de la société des [illegible]

[illegible] est un autre point de vue; mais voici [illegible] à Saint-Brieuc; il y a, je crois, un arrêt suf-[illegible] nous passons quelques pas sur le trottoir. J'ai [illegible] que la recherche scientifique ne se préoc-[illegible] approbation des partis, et je voudrais bien vous [illegible] rien n'est plus humiliant pour un homme qui [illegible] la vérité que d'être cru capable de l'altérer [illegible] C'est le reproche que nous font couramment [illegible] le progrès de la biologie et si ce reproche immé-[illegible] échauffer la bile, s'il nous fait souhaiter l'affaiblis-[illegible] parti qui entretient l'obscurantisme....

[illegible] ne vous empêche pas d'être honnête, je sais bien, in-[illegible] gaiement le médecin; mais vous ne vous défendez plus [illegible] d'avoir de la sympathie pour nous qui avons de l'estime pour vous; descendons prendre l'air.

FÉLIX LE DANTEC



# L'Abricot

Confortablement vêtue de lierre en toute saison, la maison de Thomas Foggs, entraîneur opulent, s'élevait à Chantilly au bout de « la pelouse » : c'est ainsi qu'on nomme galamment le champ de courses dans ce pays où la forêt elle-même est un parc et la campagne un jardin.

Devant la maison de Thomas Foggs, il y avait quelques massifs de rosiers et un abricotier sans importance, dont nul, habituellement, ne se souciait, mais qui venait pourtant de faire naître cette année un abricot miraculeux.

Or, à peine l'innombrable famille Foggs se fût-elle aperçue d'un tel prodige que tous, filles et garçons, se réunirent au pied de l'arbre : « Vous avez vu, Maud? — Quelle merveille, Kate! — Il sera mûr pour dimanche. — Dans quinze jours seulement, damné Bob ! — Je le donne pour dimanche. Trois contre un ? — Six. »

Le petit Sam, arrêté comme les autres, déclara : « C'est de la bonne terre que nous avons là. » Et la mémorable madame Foggs, survenant à son tour : « Louons Dieu, mes enfants. Dieu fait bien ce qu'il fait. » Courte allocution qu'elle prononçait avec tact chaque fois que la Providence ne lui inspirait pas de paroles plus précises, c'est-à-dire le plus souvent.

Puis on ne parla pas davantage du bienheureux abricot, parce qu'il y a tout de même d'autres soucis dans la vie. Mais on ne l'oublia qu'en apparence, et chaque matin, quiconque fût passé devant la grille de l'entraîneur, eût pu voir quelqu'une des demoiselles Foggs, ou Bob, ou le petit Sam, qui, négligemment et comme en flânant, venait vérifier que tout était dans l'ordre et que l'arbre ne manquait de rien. M. Foggs, au repas du soir, n'omettait pas d'en demander des nouvelles. Les serviteurs commençaient à s'y intéresser. Et il n'était pas enfin jusqu'à miss Elena elle-même, la fille aînée de Thomas Foggs, qui parfois ne se dérangeât de ses songeries pour aller s'assurer doucement que le fruit déjà tendre avait encore mûri depuis la veille.

On s'était en effet concerté afin que seule Elena eût le droit de toucher à l'abricot sacré, puisque seule elle avait le geste assez délicat, et des doigts légers à ne pouvoir gâter la chair la plus sen-

sible. Et miss Elena se sentait infiniment flattée *qu'on* ne lui confiât jamais ainsi que des besognes de princesse.

Un soir cependant, son père lui dit :

— Il faut cependant que vous vous décidiez, Elena. Ned vient encore de me parler pour vous. Il vous aime, ce garçon, ma fille, et il est honorable et riche.

— Voulez-vous me faire mourir, papa ?

— Non, mais je voudrais une réponse, voyez-vous.

Et là-dessus Elena, outrée, monte dans sa chambre sans dîner.

C'était par un beau crépuscule de juillet, propice aux larmes. Accoudée à sa fenêtre, Elena pleura délicieusement jusqu'à ce qu'elle aperçût Ned Collins qui s'en venait sur la pelouse, poussait la grille et entrait au jardin : car elle devait se tenir coite maintenant, si elle ne voulait pas que le fâcheux garçon l'entendît soupirer comme une petite fille. Il faisait un silence extrême.

Pauvre Ned ! Il n'était ni commun, ni laid, certes : son seul défaut, c'était qu'il entraînât, lui aussi, comme M. Foggs, au lieu de n'aller aux courses que pour se distraire, au lieu de pouvoir passer gracieusement des journées dans l'oisiveté. Du moins entraînait-il sa propre écurie, car il faisait courir et le plus souvent montait ses chevaux. Mais enfin, Ned avait un métier, Ned travaillait : cela nuit dans l'esprit des femmes. Pauvre Ned !

Il vit le jardin désert : les Foggs achevaient de dîner. Une douloureuse angoisse le saisit en songeant que miss Elena l'avait peut-être encore refusé. Il eut soudain très chaud, très soif, et comme le gras abricot était là, tout près, à portée de sa main, que voulez-vous -- – il le cueillit machinalement, l'ouvrit et le mangea.

Le premier après cela qui s'aperçut du désastre fut le petit Sam. Il s'élançait en gambadant dans le jardin, quand, arrivé devant l'abricotier, encore visible dans le jour tombant : « Hallo ! » s'écria-t-il, interdit. « Qu'arrive-t-il ! » firent toutes les filles avec horreur, et madame Foggs ajoutait, consternée : « En vérité, en vérité ! » Puis le silence renaquit, terrible.

Ned venait de comprendre soudain l'étendue de son méfait. C'était plus qu'une étourderie et moins qu'une indélicatesse, c était une faute obscure, nouvelle, dérisoire, indicible et irréparable pourtant. Celui qui l'avait commise devenait un mélancolique lourdaud. Qu'il eût fallu d'esprit pour se tirer de là ! Or, Ned, éperdument amoureux, ne pouvait songer à l'esprit ; et d'ailleurs il ne ressentait plus que ce violent besoin dont on souffre après les bêtises ineffaçables, de commettre quelqu'un de ces éclats qui vous relèvent un homme et font dire partout : « Il est fou ! » On est sauvé dès qu'on est fou.

Aussi, quand M. Foggs, traduisant l'indignation publique, lui eût exprimé d'un ton glacial : « Franchement, mon garçon, vous auriez pu faire attention ! » Ned n'essaya-t-il même pas de murmurer un mot — à quoi bon ? Mais il se retourna tout d'un coup, sortit du jardin et partit dans la nuit.

Rentré chez lui, il réunit ses lads et leur dit : « Je vous donne vos huit jours à tous. Allez-vous-en. »

Ensuite, il saisit une chambrière, marcha vers les écuries, ouvrit tranquillement les boxes et chassa tous ses chevaux sur la pelouse. Puis il se munit de billets de banque, et sans que rien pût l'arrêter, prit le train de 10 heures 36 pour Paris, où il se mit le soir même à se perdre frénétiquement de réputation.

A Chantilly, ce fut toute la nuit une galopade extravagante à travers le champ de courses. Des hommes avec des torches cherchaient à reprendre vainement les chevaux épouvantés. Un escadron de Walkyries semblait avoir lâché sur l'herbe noire une troupe éperdue de cavales et d'étalons tragiques. Et miss Elena, transportée par ce spectacle romanesque, songeait qu'elle avait été bien sotte et que jamais elle ne retrouverait un pareil fiancé.

C'est pourquoi elle attendit assez longtemps, mais finit par épouser Ned Collins qui, à jamais oisif désormais et dégoûté de tout travail, la fit languir de chagrin, la trompa, la ruina et la quitta.

« Louons Dieu, mes enfants, ne cessait pourtant de répéter Madame Foggs. Dieu fait bien ce qu'il fait. »

MARCEL BOULENGER



# Calme

[illegible] changer la couleur des heures
Entre les branches d'or du jardin automnal...
— [illegible] de bien et de mal !
Mais aujourd'hui plus rien n'en demeure.

[illegible] vers la mer,
[illegible]
[illegible] trompettes claires,
[illegible] d'Adonaï !

[illegible]
[illegible] au soleil avec joie
[illegible] vent et pluie
[illegible] automne ou d'été,

[illegible] sans doute,
[illegible] au bras de son ami,
[illegible] la vie en dormant à demi
[illegible] se meurtrir sur les routes...

Mais [illegible] encore, ton désir
[illegible] Au delà ?...
[illegible] telle ou paisible,
[illegible] ne la connais pas !

Lucie Delarue-Mardrus

*LE MANUSCRIT DE « VÉRITÉ »*

*Voici, autographiées, les lignes terminales du dernier roman d'Émile Zola. Ce document établit que* Vérité *était achevé, fait que de fantaisistes informateurs avaient mis en doute. La publication en volume n'a été reportée à février prochain qu'en raison de traités conclus avec des journaux, tant français qu'étrangers.*

eut la grande récompense de vivre assez pour
voir son œuvre. Il n'est de justice que dans la
vérité, il n'est de bonheur que dans la justice.
Et, après la famille enfantée, après la cité
fondée, la nation ~~était~~ se trouvait consti-
tuée, du jour où, par l'instruction ~~de toutes~~
intégrale de tous les citoyens, elle était devenue
capable de vérité et de justice.

FIN

# La Quinzaine

## *NOTES POLITIQUES ET SOCIALES*

**La politique de M. Roosevelt.** — Le Président des Etats-Unis, M. Roosevelt vient de publier un livre qui a eu les honneurs de la presse internationale. La plupart des journaux européens et américains se sont extasiés sur les mérites de l'hôte dé la Maison Blanche et l'ont présenté comme une personnalité puissante, presque comparable à Lincoln. Il est vrai qu'à notre époque les peuples sont d'autant plus prompts à l'enthousiasme, que les fortes volontés et les hommes de principes se font de plus en plus rares, dans les milieux dirigeants tout au moins.

Si l'on examine la carrière de M. Roosevelt, soit avant, soit depuis son avènement à la magistrature suprême, on y découvre à peu près [illegible] incidents, qui ont pu attirer l'attention. D'abord, le successeur de Mac Kinley est issu d'une famille riche et du meilleur monde. [illegible] Américains estiment fort les rejetons de cette aristocratie de [illegible] qui n'est point toujours une aristocratie de cul[illegible] qui s'est implantée dans les territoires orien[illegible] République. Ensuite M. Roosevelt a donné des preuves [illegible] exceptionnelles dans ses chasses [illegible] Montagnes Rocheuses. La vaillance qu'il a [illegible] de Cuba à la tête de ses Rough Riders, relève du [illegible] et chaud. Si nous passons à des actes plus [illegible] du Président, il a pris position contre les trusts [illegible] Cela est fort méritoire, mais ce ne sont [illegible] que des velléités, et la politique de [illegible] pratique de répondre à la conception trop [illegible] de premier abord.

[illegible] premier magistrat de la République [illegible] Il aime la paix civile, redoute les guer[illegible] la modération dans l'impérialisme, la mo[illegible] la modération dans l'usage des [illegible]

[illegible] contient quelques très belles [illegible] des conflits internationaux, mais exclut pres[illegible] toute réflexion désobligeante sur le militarisme. [illegible] à la notion d'une relation intime [illegible] et en même temps [illegible] pourtant entre le dévelop[illegible] militaires. De là [illegible] M. Roosevelt, qui préconise le

recours à l'arbitrage, — et en l'espèce il est sincère, — réclame aussi une armée forte; son récent message revendiquait une marine plus nombreuse. Il ne s'aperçoit pas que, tout en demeurant dans la tradition intellectuelle de Lincoln, il se laisse entraîner loin de ses efforts pratiques par on ne sait quelle malsaine contagion d'impérialisme, et voilà une première contradiction, ou tout au moins une première et pénible équivoque.

Il en est une seconde, et non moins grave qu'on relève également dans le message au Congrès du 2 décembre dernier. Nul n'ignore quelle attitude M. Roosevelt a prise contre les trusts qui se sont développés depuis cinq ans outre-Atlantique avec une célérité désespérante et qui oppriment de plus en plus le commerce et les consommateurs. Il n'a cessé de les dénoncer et de proposer des rigueurs législatives pour les réduire.

Sans doute à toute personne légèrement consciente de l'évolution économique, cette grande et loyale colère du Président doit paraître assez puérile, elle ressemble à celle des ouvriers de 1820 contre les machines ou à la rancune de notre petite bourgeoisie contre les bazars. Il y a des gens qui voudraient modifier toute la mécanique céleste par une loi ou encore statuer par décret en Conseil d'État sur l'heure des marées. La législation est aussi impuissante à empêcher la concentration croissante des capitaux qu'à donner des ordres aux phénomènes de l'attraction. Et c'est même cette indéniable constatation qui fait la force et la stabilité du socialisme.

Tout ce qu'on pourrait dire des trusts, comme, du reste, des cartels allemands, c'est qu'ils naissent et grandissent beaucoup plus aisément à l'abri du prohibitionnisme douanier. Si M. Roosevelt entendait les briser, du moins paralyser temporairement leur formation, il devait demander au Congrès la substitution d'un régime libéral au protectionnisme qui triomphe depuis douze ans. Mais pour accomplir cette tâche, il fallait plus que du courage verbal, il était nécessaire de rompre en visière au parti républicain qui tient dans ses mains la réélection du Président et qui vient de se tirer déjà très péniblement du scrutin du 4 novembre dernier.

M. Roosevelt, dans son message, a donc préféré exposer le thème bien connu, critiquer en termes quasi bibliques la rapacité des financiers, dénoncer les abus du monopole et démontrer les bienfaits des lois répressives. Mais son discours n'effraiera personne, parce qu'il ne recèle aucune sanction pratique. Au contraire, le passage consacré aux droits de douane et qui approuve très expressément les tarifs actuels, tout en revendiquant un peu plus de mesure et d'élasticité, engagera les industriels à se hâter. Il y aura demain quelques trusts de plus.

M. Roosevelt, issu de la grande bourgeoisie, émet de temps à autre quelques aphorismes intéressants. Il a une vague notion des phénomènes — économiques avant tout — qui régissent le monde moderne Il s'épouvante devant les grandes concentrations de capitaux comme devant les conflits armés menaçants : il admet que le travail s'organise pour résister et c'est là une idée commune à tous les défenseurs un peu

mieux éclairés du régime capitaliste, les Waldeck-Rousseau en France, les Zanardelli en Italie, les Canalejas en Espagne, les Harcourt en Angleterre, mais comme tous ceux-là, il ignore ou ne veut pas connaître le sens profond de l'évolution. Et c'est pourquoi, s'il est estimable par certains côtés de son caractère, il ne mérite ni l'enthousiasme ni l'admiration. Il ne fera pas le mal de parti pris; mais il n'a que des vélléités de bien faire; il est l'homme du juste milieu; il ne révolutionnera pas son pays, encore moins sa caste.

PAUL LOUIS

*GAZETTE D'ART*

**Le Concours d'enseignes.** — On ne saurait trop encourager les tentatives qui ont pour but de faire entrer un peu d'art dans la monotonie de la vie. Le concours, qui vient de se terminer par un luxe inhabituel de récompenses, est une de ces tentatives. Mais la rue gagnera-t-elle en pittoresque ? Il est permis d'en douter.

Non qu'on ne puisse créer, aussi bien qu'autrefois, mieux qu'autrefois même, grâce aux matières nouvelles, quelques-unes de ces enseignes qui firent la joie des temps jadis ; mais les conditions de leur mise en valeur ont bien changé. Naguère, dans la rue étroite, tortueuse, aux maisons qui se bombaient, la moindre saillie, le plus petit écriteau étaient visibles, avaient leur accent. Ces choses se découpaient sur le pittoresque des pignons, prenaient à la lumière lunaire les caractères les plus étranges. — Vitré, dont l'aspect gothique est intact, est un admirable lieu de vérification pour tout cela.

Mais le Paris moderne, avec ses rues spacieuses, ses maisons énormes, rectilignes et maussades! Quelles figures cocasses, truculentes, il faudrait pour attirer, de loin, le regard, et comme ces enseignes, vues de près, seraient convaincues de laideur et de grossièreté ! L'énorme, l'anormal n'ont jamais été beaux. La preuve, ces pignons peints en bleu ou en jaune, sur lesquels se dressent quelque bellâtre coiffé d'un chapeau de soie, d'une redingote grise, ou simplement, des lettres qui annoncent au passant que tel journal a un million de lecteurs. Cependant, ce sont là les seules choses qui se voient, — qui se voient trop parfois, comme il arriva pour ce badigeonnage criard qui, revêtant un mur d'une maison du quai de l'Horloge, agaçait l'œil dès le lointain pont Solférino. L'îlot merveilleux de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle en était comme sali. C'était trop, on dut le faire disparaître.

Maintenant, qu'un commerçant décore avec art la devanture de son magasin, ce sera tant mieux et pour lui et pour le passant. Or, comme le récent concours d'enseignes est un acheminement possible vers l'amélioration de ce musée pour tous qu'est la rue, on ne peut qu'y applaudir.

Si l'expérience n'a pas pleinement réussi, si elle a montré plus d'intentions que de réalisations, ce n'est pas la faute des organisateurs. L'hospitalité a été large. Dans cette salle Saint-Jean, trop petite en dépit de ses dimensions pour contenir tous les envois, on avait admis tout le monde, depuis les fabricants de plaques en lave émaillée et les peintres d'inscriptions sur calicot jusqu'aux membres de l'Institut. Ni les

uns ni les autres n'ont eu raison. Ici, c'était trop léché, là-bas trop rudimentaire. Il a fallu, pour obtenir un succès relatif, l'appoint des artistes indépendants qui ont voulu se distraire des besognes sérieuses en essayant de mettre dans une réclame ce qu'ils sentaient en eux de fantaisie.

Parmi eux se distingue, tout d'abord, Willette à qui, naturellement le premier prix a été accordé. Il a le mérite d'avoir exécuté de véritables enseignes, alors que personne n'y pensait encore : il en a improvisé pour le Chat Noir, l'Ane Rouge, des salles d'exposition, des charbonniers, des liquoristes, j'en oublie. Il faut voir la petite enseigne découpée du « Blanc et Noir » où un pierrot blafard et grelottant accueille avec des transports de joie un gars d'Auvergne, dont les robustes épaules se voûtent sous le poids d'un lourd sac. Il y a là presque autant d'accent que dans l'affiche du Charbon d'Ivry, qui est de Daumier. Hélàs ! pourquoi faut-il que les héritiers de cette maison prennent à tâche de défigurer cette belle œuvre. Ils lui ont ajouté bien inutilement une série de porteurs de sacs qui sont, je crois, du superficiel Emile Bayard. Mais ce n'est rien encore. Ils ont songé à fixer l'œuvre de Daumier dans un bas-relief de pierre, et se sont adressés pour cela à l'un des plus médiocres sculpteurs parisiens, celui qui a affligé la solennité du boulevard Saint-Germain du rébus en ronde-bosse où certains fonctionnaires croient reconnaître Claude Chappe.

Si l'on désirait voir, au Concours d'enseignes, une œuvre bien sculptée et originale, il fallait s'arrêter devant le Saint-Antoine du parfait artiste qu'est Levillain. Le bon saint faisait la courte échelle à son compagnon afin qu'il pût se repaître des glands savoureux encore retenus à l'arbre. C'était là une œuvre digne d'un imagier du XIIIe siècle.

M. Derré avait envoyé des bas-reliefs très gracieux et très décoratifs. Mais son « Balcon Fleuri » est de la sculpture vraiment, sans le spirituel piment qui devrait se trouver dans toute enseigne. Et de même pour le « Retour de la pêche » de M. Ganuchaud.

Chéret ne pouvait manquer d'être de la fête et son déménagement « à la Cloche de Bois » ainsi que sa « Halte forcée », sont deux morceaux très dignes de sa renommée. Pour un rôtisseur qui aurait pour enseigne « Au fin gourmet », M. A. Truchet découpa une bande d'oies en route vers une casserole. Non loin, une potence en fer forgé simulait une gigantesque tige de monnaie du pape. Forgée par le robuste et souple Régius, sous la direction de MM. Sauvage et Sarasin, elle décore maintenant la devanture du tapissier Jansen. Du même Régius, on voyait une devanture de rôtisseur en cuivre repoussé. Tout à côté, était une jolie invention de Pierre Roche : au milieu d'arabesques en étain, une figure en cuivre repoussé supportant un appareil téléphonique et indiquant le numéro du poste.

Pour une diseuse de bonne aventure, Robert Besnard a brossé un fort amusant panneau portant comme enseigne : AU BON DESTIN.

On remarquait encore : une plaque de cuivre découpé, dont les réserves modèlent en lumière une Sainte Véronique tenant le suaire

sur lequel est imprimée l'image de Jésus (auteur : Scheidecker); « le Moulin à la Galette » et l'enseigne de blanchisseuse de Baeyens, « la Tête de Veau » du peintre élu de feu Paul Alexis, l'implacable naturaliste Murer; pour sage-femme, une amusante enseigne, destinée par M. Mercier à être exécuté en fer forgé. Le forceps jouait un rôle ornemental et présentait fort gentiment au public un charmant nouveau-né. — Je ne parlerai pas du jeu de mots de M. Gérôme et de « l'Amour Vainqueur » de M. Detaille. Les journaux ont attiré l'attention des visiteurs sur ces deux pauvres inventions, on ne pouvait jouer plus mauvais tour à leurs auteurs.

Par contre, il sied de rappeler la présence de quelques enseignes anciennes : deux admirables panneaux de Chardin, représentant des fourneaux et des alambics, étaient destinés, paraît-il, à la décoration d'une officine de parfumeur : la pâte est belle, les tonalités délicates, quoique plus sombres que celles des tableaux du Louvre. Le nom de Diaz était porté par deux belles natures-mortes commandées jadis par un marchand de comestibles du marché Saint Honoré. On voyait aussi le fameux cheval de Millet ; il n'ajoute rien à sa gloire. Un beau Boilly pour le restaurant du « Fin Gourmet », jadis au Palais Royal et réinstallé, depuis, avenue de l'Opéra. Pour ce même Fin Gourmet, Debucourt avait peint, un peu avant Boilly, une effigie de gros mangeur et avait choisi comme modèle Brillat Savarin. La peinture a noirci, est devenue couleur vieux cuir, mais le caractère du modèle demeure.

Maintenant, si l'on veut comparer l'ancien et le moderne, voir des enseignes en place, nous rappellerons qu'il en existe encore quelques-unes de fort belles dans les rues de Paris : non loin de la salle Saint-Jean, rue de l'Hôtel-de-Ville au coin de la rue des Nonnains d'Hyères, on verra un rémouleur, sculpté et peint au temps du bon roi Louis XV et qui, avec son petit chapeau, son habit à la française, sa culotte serrée au genou par une boucle, a un air tout à fait galant. Traversant le pont Marie, on s'arrêtera, quai Bourbon, devant la vigne en fer forgé, qui recommande aux artistes et aux pochards le débit du Franc Pinot. Autre belle enseigne de marchand de vins, rue Saint-Sauveur. Il s'agit d'un somptueux Soleil d'Or, qui a tout l'éclat d'une décoration du temps de Louis XIV. Rue Saint Martin on rencontrera aussi plusieurs belles enseignes et notamment, celle en pierre sculptée de la maison de l'Assomption.

La rive gauche n'a rien à envier à la rive droite : le quai Conti conserve l'enseigne du Petit Dunkerque; la rue de Seine, celle du cabaret du « Petit Maure », où fréquentaient les gens de lettres des XVII$^{e}$ et XVIII$^{e}$ siècles; la rue du Cherche Midi, un bas-relief allégorique du XVIII$^{e}$ siècle, qui remplace l'enseigne peinte qui avait donné son nom à la rue et dont parle Sauval dans ses *Antiquités*. Il y a aussi le dragon qui décore l'entrée monumentale de la cour de ce nom. Et bien d'autres encore...

**La Poignée**. — Voici une exposition qui plaira aux gens de goût. Les objets exposés sont élégants, pratiques, et ne semblent pas inaccessi-

bles aux bourses de leurs admirateurs. En effet, avant de songer à meubler des millionnaires imaginaires, les artistes décorateurs qui composent « la Poignée », — titre décidé mais non prétentieux, — ces artistes, dis-je, ont pensé qu'il était naturel d'essayer pour eux-mêmes les formes et les décors qu'ils souhaitaient. Il en est résulté des meubles vraiment utilisables, des bagues qui ne fatiguent pas le doigt, des sautoirs qui ne sont pas un supplice pour les gorges, des décors de reliures que l'on peut manier sans crainte de les détériorer.

Comme, de tous les meubles, les plus indispensables sont ceux qui permettent de prendre commodément les repas : MM. Belville et Verneuil présentent chacun un buffet, une table, des chaises : le second y joint un intéressant meuble d'atelier, modeste d'aspect et qui cependant permettra à son possesseur de placer dessins, gravures, pinceaux, couleurs, livres usuels ou préférés et qui laissera encore libre un réduit où l'on pourra disposer une potiche, quelques netzkés qui réjouiront la vue du travailleur.

Le curieux Jacquin montre des bijoux : bagues, boucles, fermails ; des flacons et des boîtes à poudre.

Pour décorer le home d'un peu de superflu, voici des étains de Brateau, des pâtes de verre coloré de Dammouse, des émaux de Grandhomme, quelques expressifs dessins et statuettes de Prouvé.

Cette « Poignée » comprend enfin l'habile ferronnier E. Robert. C'est merveille de voir avec quelle souplesse le fer se prête aux exigences de l'artiste. De telle grille s'élancent des roses trémières qui sont la vérité même, un écran de cheminée présente des courbes aux dispositions heureuses, enfin une rampe en acier poli et cuivre repoussé, d'un caractère imposant, rappelle opportunément que M. E. Robert est l'auteur de la belle rampe qui décore le vestibule du château de Chantilly.

CHARLES SAUNIER

**Réunion des Fabricants de bronze (1). — De toutes parts les meilleures volontés s'emploient à restaurer *l'artisanerie :* on reconnaît enfin tout ce qu'à de funeste l'écartèlement de l'artisan de jadis en ces deux tronçons, d'une part l'artiste cloîtré dans les tours d'ivoire d'un art rien que pour l'art, résolument spéculatif; d'autre part, l'ouvrier parqué dans sa spécialité, ignorant, sans science ni goût, bureaucrate de l'éternelle pièce détachée. Nous eûmes « l'art moderne », « l'art dans tout » etc... où les artistes s'efforcèrent vers la matière, l'industrie, et qui sous des extravagances apporta des conceptions plus larges à la fois que plus pratiques; voici qu'on veut hausser jusqu'à l'artiste l'ouvrier, et c'est les Concours des Jouets, le Concours des Enseignes. le Salon du Meuble, enfin les cours et concours des Chambres syndicales. Ici, le résultat demeure tout à fait médiocre. Il ne faut s'en étonner, pas plus s'en désespérer : une éducation s'improvise d'autant moins qu'elle doit correspondre à la refonte de tout un état d'esprit, et s'appuyer sur elle. — Les bronziers qui exposent cette fois leurs travaux**

(1) 8 rue Saint-Claude

sont de première force sur le ciselé, le repoussé, le fondu, c'est entendu, et attendu : évidemment on doit avant tout posséder à la perfection son métier. Cette première des conditions n'est point suffisante. Ils ignorent toute imagination et, conséquence plus grave, toute vue pratique. Leur ingéniosité douloureuse se dépense à vaincre les résistance de la matière. Jamais l'acheteur ne recourra à ces miroirs lourds à la main, à ces [illegible] compliqués où puiser l'encre est périlleux, et à l'amateur [illegible] pour qui les mérites et techniques et pratiques [illegible] cherchera en vain les qualités d'harmonie [illegible] retrouver dans un étain de Desbois, une [illegible] de Baffier, les beautés spécula[illegible] Cela reste du moderne style gauche, [illegible] courante, à la fois casanier et [illegible] point du Barye, davantage que des [illegible] de leur goût uni à leur habileté ma[illegible] un bougeoir qui se contentant d'être cela. [illegible] Alors ce sera beau, très beau, aussi beau que les [illegible] de dinanderie des artisans moyen-âgeux, admirables préci[illegible] rien que dinanderie. A quoi leur sert donc de fréquenter Cluny, Carnavalet, le Louvre et le Petit-Palais ?

Nous vîmes récemment dans sa forge (2), une crédence monumentale en fer que le ferronnier Brosset (de lui en 1900, l'on admira la vitrine pour les joailleries de Boucheron, en 1901 des chenets pour [illegible]), achevait pour le compte d'un particulier. C'est quelque chose de proprement merveilleux, digne de l'art des Biscornet et des Jean Lamour ces artisans insignes, et comme eux œuvre d'art parce qu'œuvre d'ouvrier : nous assistâmes à l'admiration des « gens du métier » devant le chef-d'œuvre technique, comme à celle des artistes devant la beauté d'art. Et pourtant ni statues, ni aucun colifichet oiseux, non plus qu'artifices pour mettre en évidence la difficulté vaincue. Rien que le nécessaire, rien qu'une crédence... Et c'était pour cela.

Voilà l'exemple. Certes un renouveau ne s'improvise pas et les ouvriers, qui seulement se mettent en route, ne prétendent pas eux-mêmes au premier élan toucher le but; c'est très long, très long. Et très édifiant et plein d'espoir qu'avoir commencé. Il ne manque plus qu'une persévérance qui ne mollisse point, et du sens.

FAGUS

## LES THÉATRES

*Odéon* : **Résurrection**, de M. HENRY BATAILLE, d'après TOLSTOÏ. — *Gymnase* : **Joujou**, de M. HENRI BERNSTEIN. — *Vaudeville* : **Le Joug**, de Mme JEANNE MARNI et M. ALBERT GUINON. — *Grand-Guignol* : **Jules ou les Nèfles de l'Alaska**, de M. KARL ROSENVAL. — *Comédie-Française* : **L'Autre Danger**, de M. MAURICE DONNAY. — *Théâtre Sarah-Bernhardt* : **Théroigne de Méricourt**, de M. PAUL HERVIEU.

(1) 70, rue des Rigoles.

M. Henry Bataille a animé, en grand dramaturge lyrique, l'œuvre sociale et psychologique de Tolstoï; Mlle Bady y a incarné avec sûreté, tantôt tragique, tantôt touchante, les personnalités dédoublées de la Maslowa, chez qui Catherine, tel Christ, ressucite.

*Joujou* est une femme plus fragile et pas moins complexe. C'est un bibelot,et — dit un des personnages —: « un être douloureux et souffrant pour qui nous devons avoir, toujours prêtes, de l'indulgence et des paroles de bonté... Certaines brutes se précipitent sur la petite malade et la maltraitent et l'assassinent, parce qu'elles ne la comprennent pas victime, sacrifiée, éternellement sacrifiée, contre qui nos colères sont injustes, presque criminelles et à qui nous devrions seulement d'infinies pitiés... » Selon cette théorie, à laquelle d'ailleurs en d'autres passages M. Bernstein apporte quelques réserves, il ne serait pas absurde de supposer que c'est une étagère qui est devenue le premier autel. La fragilité — consciente — est une force : que d'ingénieuses progénitures tyrannisent leurs parents en criant à l'enfant martyr ! Un M. Atkinson, Américain, (1) a eu l'idée de fortifier sa débile jeune femme par quelques milliers de kilomètres à pied sous toutes les intempéries : c'est lui qui en est mort et cela n'a rien qui doive surprendre. L'attrait des analyses de M. Bernstein sont les angoisses de l'héroïne. Peut-être serait-il plus juste de considérer ce genre de « joujoux » comme de mignonnes armes de luxe, à quoi il faut toucher avec précaution ; la plainte est un craquement d'acier, et l'instabilité, dirait un chimiste, a deux formes : la fragilité et l'explosibilité.

Pour le critique hâtif qui ne se documenterait sur une pièce que par le titre lu distraitement sur le programme et ne rougirait point d'associations d'idées qu'on est convenu de réprouver au nom du bon goût, pour un tel critique, le *Joug* serait la moitié de *Joujou*. N'est-ce point pour une telle raison, laquelle ils n'ont garde de s'avouer, que plusieurs critiques n'ont reconnu charmants que les deux premiers actes de la comédie de M. Albert Guinon et Mme Jeanne Marni, que « la moitié » de la pièce ? Et pourtant le troisième acte est une contre-partie naturelle et attendue, et le seul dénouement. Ce joug, que Juliette Gambier et Henri Courtial se sont mutuellement repassé, il faut bien, pour notre repos, que nous le sachions fixé quelque part : or quel meilleur support, et plus rameusement inextricable, que le front du mari ?

Un cas conjugal bien curieux précède, au *Grand-Guignol*, l'extraordinaire *Voiture versée* de Courteline et *le Fétiche*, d'un réalisme angoissant, de M. Max Maurey : c'est le petit acte de M. Karl Rosenval, *Jules ou les Nèfles de l'Alaska*.

Si nous étions « naturiste », nous nous plairions à nous figurer les naturels de l'Alaska coulant des jours heureux, étendus mollement sur un gazon toujours vert, à l'ombre des grands néfliers surchargés de

(1) *Petit Bleu*, 21 décembre.

fruits d'or comparables à ceux des Hespérides et mûrs, sur cette terre bénie, encore que septentrionale, pour le moins dès le mois de mai. Dans une imagination semblable, qu'excuse l'intérêt tout particulier de son état, une jeune femme dépêche son mari à la conquête des merveilleuses nèfles, et celles-ci acquises, ce qui est une forme très moderne de la conquête, chez un Potin quelconque, la jeune femme ne les désire plus, par un revirement bien connu des médecins. Mais cette scène n'est qu'un exposé en miniature du vrai sujet, de même que dans certaines vieilles illustrations des Fables de La Fontaine, un médaillon, dans un coin de la gravure, transpose l'allégorie pour d'autres personnages. Une seconde « envie » se déclare, celle-ci pour le mari plus fâcheuse, mais joyeuse au public : l'envie de Jules, un voisin, aussi peu séduisant que son homonyme militaire que les guerriers sont dans l'usage de traiter, si nous osons ainsi dire, de haut en bas. Or la jeune femme aime son mari, et si celui-ci ne lui « permet » pas Jules, ce n'est pas à son père que l'enfant ressemblera, mais à Jules ! Ce dilemme est conforme, aux principes du vrai comique, habilement développé, et, estimons-nous, n'avait pas servi.

Si excellemment que la pièce de M. Donnay soit construite, le sujet de *l'Autre Danger* n'est pas neuf, heureusement ! Sa banalité autorisée en sauve la naïveté. Un monsieur aime une femme, mère ; le danger est qu'il regarde sans déplaisir la fille. Malgré cet Aristote, Octave Feuillet, formulons : ou il s'agit d'un homme blasé, pratique ou, si l'on veut, intelligent qui laisse aux amateurs d'âge plus respectable à débarbouiller les virginités ; ou cet homme aime, tout simplement, la mère, et celle qu'il aime lui est la plus jeune, ou la plus vieille, ou la plus éternelle, et cela lui est bien égal, du moment qu'elle correspond à cette date qui écrase tout : Pour toujours !

La scène où la mère force la serrure de l'album de sa fille, si elle n'est pas renouvelé du mélodrame, si elle n'est pas une « croix de sa fille », est indécente, sans plus.

« Perrin Dendin, homme honorable, écrit Rabelais (l. III, ch. XLI), disoit avoir veu le grand bon homme Concile de Latran, avec son gros chapeau rouge, ensemble la bonne dame Pragmatique Sanction sa femme, avec son large tissu de satin pers et ses grosses patenostres de gayet. » M. Paul Hervieu et Mme Sarah Bernhardt, par *Théroigne de Méricourt*, drame de la Révolution, ont confirmé à ceux qui n'y étaient pas (à la Révolution ! quant à nous la guillotine ne nous y aurait point toléré) que les grandes dates de l'histoire ne sont que des personnes naturelles. Peut-être, dans cent ans, Quatre-vingt-treize, qu'on écrira avec un C, comme « Catherine », sera-t-elle une Pucelle à la Jeanne d'Arc, ou le contraire... Nous sommes sûr que des professeurs d'histoire dictent déjà sans pudeur, dans quelque collège, à des élèves : « Jeanne d'Arc est un mythe lunaire... »

ALFRED JARRY

*LES LIVRES*

**Œuvres de Tolstoï,** traduites par J. W. Bienstock (P. V. Stock). — Je n'ai pu signaler à temps les dernières traductions de M. Bienstock : les *Lettres* de Tolstoï sur la religion, l'éducation, l'art et la critique (deux plaquettes, 0 fr. 50 et 1 franc), l'opuscule sur la Religion (une plaquette à 1 franc) et les *Paroles d'un Homme libre* (un vol. in-18 de 420 pp., à 3 fr. 50), où le Résumé de la Doctrine Chrétienne montre à merveille l'étrange, mais naturelle combinaison d'utilitarisme et de mysticisme qu'est le christianisme de Tolstoï.

Il faut que tout le monde sache qu'enfin nous allons posséder une traduction complète des œuvres du grand romancier, d'après les manuscrits originaux, sans les coupures de la censure russe, et sans les coupures bien moins excusables que se sont permises la plupart des traducteurs français. La collection complète comptera quarante volumes à 2 fr. 50, en y comprenant la Biographie. Les nouvelles et romans occuperont dix-neuf volumes. Le premier contient la reproduction d'un buste et d'un médaillon modelés d'après Tolstoï par le sculpteur Aronson, une table générale qui peut servir de bibliographie, et les deux nouvelles, *l'Enfance* et *l'Adolescence*, dont Mme Arvède Barine avait supprimé onze chapitres, tout en disant : *sint ut sunt, aut non sint* ; dans le second volume, *la Jeunesse* et *la Matinée d'un Seigneur ;* dans le troisième, *les Cosaques*, *l'Incursion* et *la Coupe en forêt ;* dans le quatrième, *Sébastopol*, *Une rencontre au Détachement*, *Deux Hussards*. M. Bienstock nous apprend, ce que nous ne pouvions éditées sous ces titres : *Souvenirs* et *Mes Mémoires*, ne sont nullement une autobiographie.

Maxime Gorky : **L'Angoisse** et autres nouvelles, traduites par S. Kikina et P. G. la Chesnais (Mercure de France, in-18 de 249 pp., 3 fr. 50) ; **Wania,** récits de la vie russe, traduits par S. M. Persky (Perrin, in-18 de 273 pp., 3 fr. 50) ; **les Trois**, roman traduit par Henry Martel (Ollendorff, in-18 de 306 pp., 3 fr. 50) ; **les Petits Bourgeois** (*la famille Bezsémonoff*) pièce en quatre actes, traduite par E. Séménoff et E. Smirnoff (Mercure de France, in-18 de 266 pp., 3 fr. 50). — Cette série de traductions ne change rien au jugement que je portais naguère sur Gorky. Il n'est grand écrivain que dans ses nouvelles. Parmi celles qu'on vient de publier, *Vaska le Rouge* mérite d'être rangé auprès de notre *Bubu de Montparnasse ; Par Ennui* touche à l'extrême de la misère humble et poignante; *le Lecteur* a la valeur d'un programme, manifeste les aspirations de Gorky avec ce qu'elles ont d'inquiet, d'ardent et d'imprécis.

Je conseille de lire *les Trois* aussitôt après *Crime et Châtiment*, car le même thème s'y trouve complètement renouvelé : Après l'assassinat le héros de Gorky ne se sent pas devenir plus faible, mais plus fort au contraire et plus audacieux. Il ne se reproche rien, il en veut aux hommes et aux choses ; et ce qu'il éprouve, c'est moins du remords que de la haine et de la douleur. Le récit, mal composé, abonde en scènes excellentes.

Que dire des *Petits Bourgeois* ? Si j'en parlais, j'emploierais presque les mêmes termes dont une critique inintelligente accable les œuvres d'Ibsen, et les lecteurs pourraient croire que cette ancienne méprise recommence. Pourtant j'affirme que le drame de Gorky doit répugner à toute cervelle française, qu'il semble une parodie du drame russe, une caricature de l'esprit du Nord, et que si *les Revenants* sont une œuvre d'art, *la Famille Beszéménoff* n'en est pas une. J'en vois bien toutes les intentions ; mais je vois aussi qu'elles ne sont pas remplies. Les idées et les sentiments sont pris, comme à plaisir, au point où ils ne sont pas mûrs encore pour le drame. Mais tout de même, il y a là quelque chose ? — N'en doutez pas.

**Poèmes arméniens anciens et modernes,** traduits par A. Tchobanian, et précédés d'une étude de Gabriel Mourey (Charles, in-18 de 104 pp., 2 fr.). — Voici d'excellente propagande. Tous les Français qu'indignèrent les massacres d'Arménie sentiront redoubler leur amour pour une race opprimée, à voir les beaux fruits qu'elle porta jadis et ceux qu'elle produit encore. Les vers ont la chaleur et la couleur orientales ; on y retrouve quelque chose du lyrisme persan ; mais la composition est d'Europe plus que d'Asie, et rappelle les chants populaires des Grecs. Les chansons d'amour surtout sont exquises.

ALBERT SAMAIN: **Contes**: *Xanthis*, *Divine Bontemps*, *Hyalis*, *Rovère et Angisèle* (Mercure de France, in-18 de 189 pp., 3 fr. 50). — Je ne connais pas d'autres contes — non pas ceux de Villiers — où se révèlent mieux qu'en ceux-ci la tendresse et le soin d'un vrai poète. Les teintes en sont fines, grises, comme fanées. Les sourires mêmes y semblent pâles ; la passion, mélancolique. La joie antique, ardemment regrettée, n'y palpite que sous un voile de rêverie chrétienne. Dans le dernier récit, le beau Rovère, duc de Spolète, se fiance à la triste Angisèle, comme se fiancèrent, en l'âme d'Albert Samain, la douleur et la volupté ; mais cet amour fatal et symbolique ne se consomme que dans la mort...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE : **Le Voyageur et son Ombre,** *Opinions et Sentences mêlées*, traduit par HENRI ALBERT (Mercure de France, in-18 de 445 pp., 3 fr. 50). — Encore une œuvre de Nietzsche, ou plutôt deux œuvres en une. C'est la suite d'*Humain trop humain* ; mais, jusque dans la reprise des thèmes déjà traités, les surprises ne manquent pas, car les œuvres de Nietzsche les plus voisines ne se peuvent remplacer l'une l'autre, et chacune nous offre des richesses que nous ne saurons de longtemps épuiser. Ce qui fait le prix du présent volume, ce sont surtout les aphorismes sur l'art et la poésie : Jamais on n'a mieux de la mode, du théâtre allemand, de Sterne ni de Herder. La traduction reste expressive et fidèle ; au mérite d'avoir entrepris une telle tâche, M. Albert joint celui de la poursuivre jusqu'au bout avec même patience et même amour.

HENRY BARGY : **La Religion dans la Société aux États-Unis** (Colin, in-18 de 299 pp., 3 fr. 50). — Parmi les correspondances que le

*Temps* reçoit de l'étranger, il n'en est pas qui révèlent une psychologie aussi nette, une vision aussi sûre des phénomènes sociaux, que celle de M. Bargy. Quant à son livre, la thèse m'en paraîtrait incroyable, n'était la profusion des preuves : y a-t-il vraiment un pays où le christianisme devienne une religion de l'humanité, où les Eglises oublient le dogme qui les divise pour tendre vers une même morale ; et non pas une morale toute restrictive et répressive, mais une morale d'œuvres positives, d'action et de progrès social ? Que cette pensée soit celle d'un Channing, d'un Emerson, et des *transcendantalistes* de Brook-Farm, nous l'admettons sans peine ; mais qu'elle se marque déjà chez les premiers puritains émigrés, et qu'elle soit aujourd'hui commune aux presbytériens, aux méthodistes, aux juifs et même aux catholiques, c'est ce que M. Bargy démontre par une suite d'éloquentes citations. Le tableau doit être poussé trop au clair : malgré l'indifférence théorique, on pourrait sans doute citer plus d'un trait d'intolérance pratique. Mais, toutes réserves faites, il semble bien que là-bas s'élabore un nouveau culte d'humanité.

Sully Prudhomme et Charles Richet : **Le Problème des causes finales** (Alcan, in-18 de 177 pp., 2 fr. 50). — Dans cette correspondance entre un poète et un savant, on s'étonne que le poète soit des deux le meilleur philosophe, j'entends le plus positif, et qui raisonne avec le plus de rigueur. M. Richet pense qu'en biologie on ne peut éviter d'admettre les notions de causes finales et d'effort vers la vie; M. Sully Prudhomme lui rappelle que Le Dantec sait fort bien s'en passer. Sans doute la finalité peut intervenir dans la science, selon l'expression de Kant, comme principe régulateur ; et, sans expliquer les faits, mettre sur la voie d'une explication. Autrement dit, on comprend mieux l'organe si l'on songe à sa fonction, et l'on a le droit de supposer en toute partie de l'organisme, non pas une adaptation parfaite, mais un certain degré d'adaptation sans lequel la vie de l'être ne serait point possible. Mais rien n'oblige à voir en cette adaptation autre chose qu'un effet de causes nécessaires ; rien n'oblige à la regarder comme l'accomplissement d'un dessein préconçu ; rien surtout ne permet de dire que l'évolutionnisme de Lamarck, de Darwin, de Spencer, soit impuissant à l'expliquer. M. Sully Prudhomme a bien vu la difficulté principale : Où marquer le moment précis où commencerait la finalité ? Pour exister dans l'être adulte, il faut qu'elle se marque déjà dans la formation de l'être ; il faut donc qu'elle soit en germe dans les facteurs physiques et chimiques ; si bien que, de proche en proche, on est conduit à l'étendre à l'univers tout entier. Alors le système des causes finales n'est, comme le pensait Leibnitz, que le système des causes efficientes considéré dans l'ordre inverse ; c'est l'ensemble des phénomènes considéré non comme dérivant du passé, mais comme tendant vers l'avenir. Même si l'on en admet la légitimité, une telle idée reste métaphysique, et, ne valant que pour le tout, n'explique aucun fait en particulier. M. Sully Prudhomme s'en serait tenu là. si la finalité ne lui semblait requise comme préparation à la moralité.

Jules Soury : **Campagne Nationaliste**, 1899-1901 (Plon-Nourrit, in-18 de 308 pp., 3 fr. 50). — Après le nationalisme de Bourget, après celui de Barrès, je me proposais d'examiner le nationalisme de Jules Soury. Ce n'est pas que l'érudit historien de Jésus, le savant physiologiste du cerveau m'apparaisse, ainsi qu'il apparaît à Barrès, comme un cerveau directeur. Ses cours des Hautes-Etudes, très nourris de faits et d'idées, péchaient par une fâcheuse absence de coordination et de clarté ; j'ai retrouvé le même défaut à lire ses deux énormes volumes sur *le Système nerveux central*. Pourtant cette œuvre monumentale impose l'admiration et le respect; l'opinion d'un tel homme n'est pas à négliger.

J'ouvre le livre : D'abord vient une dédicace enthousiaste « A M. le Général Mercier » ; puis une préface passionnée, exaspérée, désespérée. Les cinquante pages qui suivent sont fort belles. C'est une autobiographie, le tableau d'une vie laborieuse et féconde, partie du peuple pour s'élever vers une aristocratie toute spirituelle, bien différente de celle que chérit M. Bourget ; on saura gré à M. Soury du pieux souvenir qu'il consacre à Renan. Mais comment juger le reste du livre ? On attend une doctrine scientifique, des arguments de savants ; on trouve la polémique des Rochefort et des Drumont. Aussi bien, M. Soury est tout heureux que M. Rochefort lui fasse l'honneur de le citer. Un seul point mérite l'attention : l'effort de M. Soury pour rester clérical sans être catholique ; pour unir « avec le respect de la tradition sous toutes ses formes, la haine de l'autorité en matière d'investigation naturelle » ; pour utiliser enfin les avantages de la religion, communion des cœurs, discipline de la volonté, sans se plier aux propositions du Dogme. C'est une attitude qui rappelle celle d'Auguste Comte sans l'imiter. Mais comment un historien peut-il oublier que l'Eglise n'entend pas qu'on lui fasse sa part ? Nul accommodement n'est possible : elle veut l'homme tout entier.

Ernest Tarbouriech : **La Cité future**, essai d'une utopie scientifique (Stock, in-18 de 484 pp., 3 fr. 50). — Bien que M. Tarbouriech accepte pour son livre le titre d'Utopie, il n'a pas tant voulu peindre un tableau séduisant de la cité future, qu'en analyser par le menu le régime administratif et juridique et la comptabilité, tels qu'il les conçoit. Il ne recule devant aucun détail, dresse patiemment des fiches, des registres, des modèles de budget. On peut sourire d'un tel travail, et pourtant qui ne l'a pas fait ne peut pas dire qu'il conçoive vraiment une société différente de la nôtre. Assurément cette société ne naîtra pas comme un système, du cerveau d'un seul penseur. Mais comme il faudra bien qu'elle soit organisée et réglée, prévoir son organisation, c'est en quelque façon la préparer. Seulement la difficulté est grande. M. Tarbouriech doit s'attendre à plusieurs sortes d'objections : Les uns contesteront ses principes, les autres lui reprocheront de ne pas les avoir assez nettement dégagés ; d'autres disputeront sur les applications, et dénonceront, dans cette cité modèle, plus d'une loi tyranni-

que. On aurait tort d'affirmer que de telles discussions soient du temps perdu.

H. POINCARÉ: **La Science et l'Expérience** (Flammarion, in-18 de 281 pp., 3 fr. 50). — Cette œuvre forte et concise, née de longues méditations, est un des meilleurs livres de philosophie scientifique qui aient paru en France depuis longtemps. Comme dans les articles du même auteur, tout d'abord on n'y distingue qu'une série d'intuitions profondes mais discontinues; une lecture répétée découvre la liaison qui d'abord semblait absente; et l'évidence du raisonnement s'impose à tous ceux qui, même sans avoir pratiqué les mathématiques, la mécanique et la physique, ont du moins tâché d'en comprendre les principes et les définitions. Il ne s'agit pas d'une simple mise au point des travaux antérieurs de Carnot, de Cournot, de Helmholtz. Toutes les idées sont personnelles, et toutes seraient inédites, si quelques-unes n'avaient déjà trouvé place, sous une forme plus exotérique, dans le cours de M. Boutroux sur l'*Idée de Loi Naturelle.*

Qu'il traite de la simple induction ou « récurrence » arithmétique, des géométries non euclidiennes, de la mécanique ancienne et nouvelle, des théories de Maxwell et de Hertz, l'auteur toujours insiste sur la même pensée : la distinction du *rationnel* et du *logique*. Il montre que la traduction des lois naturelles en formules mathématiques n'en change pas la nature, et ne leur communique point ce caractère de rigoureuse nécessité qui est le propre de la déduction abstraite : Entre le principe d'identité, — forme vide de toute matière, — et la diversité des faits réels, il faut que le savant intercale tout un système de postulats, de définitions, de constructions qui ne se fondent ni sur la logique pure, ni sur l'expérience nue, mais bien sur une exigence d'harmonie, d'ordre et de simplicité. Sur ce point, la plupart des savants tomberaient d'accord. Mais quelques-uns vont plus loin : d'après eux, la nécessité que nous croyons trouver dans la nature, c'est nous-mêmes qui l'y avons introduite et comme décrétée d'avance par des conventions arbitraires. M. Poincaré rejette ce *nominalisme;* je crains qu'il ne lui fasse la part trop belle, — et, par suite, à toute espèce d'agnosticisme et de fidéisme, — en affirmant qu'entre plusieurs principes et plusieurs théories également possibles, nous choisissons *les plus commodes*. Ce mot prête à trop d'équivoques. Une explication est-elle plus *commode* parce qu'elle épargne du temps et de la peine, ou parce qu'elle satisfait plus complètement l'esprit? Et cette satisfaction même n'est-elle qu'un sentiment confus d'aisance intellectuelle et de moindre effort, ou bien surgit-elle à mesure que les objections disparaissent, à mesure que les conditions d'une explication véritable sont mieux remplies? Les deux interprétations sont permises, et la seconde oblige à poser le problème entier de la connaissance. Après avoir lu M. Poincaré, il faut renoncer à la notion vulgaire de certitude; mais on ne sait encore par quoi la remplacer.

MICHEL ARNAULD

GERHART HAUPTMANN : **Le pauvre Henri**, légende dramatique en cinq actes (Berlin, Fischer). — Il y avait une fois, au temps des Croisades, un gentilhomme souabe, Heinrich von Ane, que ses vertus chevaleresques, sa richesse et la faveur impériale avaient rendu au loin célèbre. Ebloui par l'éclat d'un bonheur sans mélange, il ne songeait point à Dieu, non plus qu'à la fragilité des choses, quand la lèpre l'atteignit, l'obligeant à vivre en bête traquée et maudite. Les médecins se déclarent impuissants à le guérir. Seul, un maître de Salerne lui a fait entrevoir le salut : qu'une vierge donne pour lui le sang de son cœur, et il pourra recouvrer la santé. Cette chance lui paraissant chimérique, Heinrich se retire sur le domaine d'un de ses fermiers et y vit à l'écart, creusant déjà sa tombe. Or la fillette du fermier, Ottegebe, s'est prise pour le pauvre seigneur d'une affection profonde. Un beau jour, elle apprend quel remède atroce s'offre encore. Malgré les remontrances de ses parents, malgré celles de Heinrich même, elle part avec lui pour Salerne. Là, à l'instant où le médecin approche son couteau du corps de l'enfant, Heinrich, saisi de honte et de pitié, se refuse à accepter le sacrifice, préfère ne jamais guérir que guérir ainsi. Tous deux reprennent le chemin de l'Allemagne. Mais Dieu, touché de leur mutuelle générosité, rend la santé au pauvre Henri, qui rentre en possession de ses biens et épouse la jeune fille.

Telle est la légende — sorte d'illustration naïve et pieuse du proverbe : L'amour fait des miracles — qu'un poète allemand du moyen âge, Hartmann von Ane, avait narrée jadis et que l'auteur de *la Cloche engloutie* vient de dramatiser, très simplement, sans rien changer d'essentiel aux données primitives, sans même recourir aux faciles effets scéniques dont elles lui fournissaient l'occasion. La pièce, représentée pour la première fois, le 29 novembre, au Burgtheater de Vienne, n'en a pas moins obtenu un vif succès.

L. B. HANAPPIER



*Le Gérant*: A. MARLET.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 15832



# La Virulence du Sexe

Une cuisinière qui achète des harengs est bien embarrassée pour choisir, sans leur ouvrir le ventre, ceux qui sont, comme disent les marchands parisiens, *laités* ou *ovés ;* c'est que, chez ces poissons, les différences sexuelles extérieures sont très minimes; il est vraisemblable que les différences physiologiques et psychologiques qui séparent les mâles des femelles n'ont également que peu d'importance ; le mâle laisse sortir sa laitance, la femelle ses ovules et, même dans cette fonction *si sexuelle*, les deux sexes se comportent d'une manière analogue; il n'y a que le produit rejeté qui diffère. Nous devons donc penser que si les harengs constituaient une société comme la société humaine, il n'y aurait aucune distinction établie entre les mâles et les femelles dans la législation; le sexe serait considéré comme une chose secondaire, n'ayant pas plus d'influence sur les capacités des individus que n'en ont, parmi nous, le timbre de la voix et la couleur des cheveux.

Beaucoup d'animaux se comportent, à ce point de vue, comme des harengs; il n'y a aucune différence entre les oursins mâles et les oursins femelles, sauf quant à la nature du produit sexuel rejeté. Chez les pigeons, la différence, sans être encore bien considérable puisque nous ne savons pas non plus distinguer, sans dissection, le sexe d'un de ces animaux, s'accroît cependant du fait qu'il y a accouplement et que le rôle des deux sexes dans l'accouplement n'est pas le même.

Il est facile d'établir une gradation ininterrompue dans le règne animal, entre les animaux chez lesquels les différences sexuelles extérieures sont nulles comme chez les oursins et ceux où elles sont extrêmement accusées comme cela a lieu, par exemple, chez

la [illegible] parasites. Le mâle est un ver [illegible] parasite dans la trompe d'une femelle mille fois plus grosse ? S'il y avait une société de bonellies, les mâles ne seraient sûrement pas consultés pour l'administration des affaires publiques.

Entre ces deux extrêmes il y a une infinité de types intermédiaires dont bien des exemples sont présents à l'esprit de tout le monde ; le coq et la poule, le cerf et la biche, le lion et la lionne, etc... L'homme occupe, dans cette série, une situation moyenne ; son *dimorphisme* sexuel, très considérable par rapport à celui des pigeons, est très minime par rapport à celui des bonellies ; mais, indépendamment des différences morphologiques, il existe chez tous les mammifères une spécialisation du travail reproducteur, le mâle se contente de fournir ses éléments mâles ; la femelle porte dans son sein, pendant un temps plus ou moins long, les jeunes embryons résultant de l'accouplement, et il est évident que pendant l'accomplissement de cette fonction de gestation et pendant l'allaitement qui la suit, il y a quelques inégalités nouvelles dans les capacités fonctionnelles des deux sexes. Nous ne devons pas, cependant, nous exagérer ces différences ; chez les mammifères autres que nous-mêmes, nous ne voyons pas que la gestation et l'allaitement modifient bien profondément les différences d'aptitudes existant en dehors de la période spéciale de reproduction. Occupons-nous donc d'abord de ces différences d'aptitudes, sans songer aux complications qu'entraîne la vie intra utérine des fœtus.

Les biologistes ont été amenés à considérer que les glandes génitales sont, dans l'organisme des individus sexués, de véritables parasites, nés de l'organisme même qui les contient et capables de le reproduire ; il y a là une génération alternante, dont nous n'apercevons pas généralement le terme intermédiaire parce qu'il est informe et logé au sein de nos tissus. La chose est plus nette chez la fougère ; ses spores donnent naissance, sur la terre humide, à un prothalle qui ressemble à une algue et non à une fougère ; puis sur ce prothalle apparaissent des éléments génitaux dont l'union reproduit une fougère ; il y a alternance d'une génération sexuée, le prothalle, avec une génération asexuée, la fougère, et ceci est très général parmi les êtres supérieurs ; seulement, chez nous, le prothalle est parasite et nous ne le distinguons pas du reste de notre corps ; nous croyons produire *nous-mêmes* nos éléments sexuels, et nos enfants sont en réalité nos petits-enfants...

Les travaux de Pasteur et de son école, nous ont appris que beaucoup de nos maladies sont dûes à des parasites appelés agents pathogènes ; de ces parasites quelques-uns remplissent toute l'économie, comme le charbon des moutons ; d'autres sont localisés en un point très limité et de là infectent l'organisme entier en y déversant leurs produits solubles; tels sont, par exemple, les microbes de la diphtérie et du tétanos qui ne se développent qu'au point d'inoculation (ordinairement l'entrée des voies respiratoires pour la diphtérie, l'accumulation des microbes en *fausses membranes* produisant l'accident local d'étouffement appelé croup).

On aurait pu penser *a priori* que le parasitisme, dans un individu, d'un autre individu issu de lui-même, n'aurait eu aucune influence pathogène sur le premier; cependant la seule inspection de la fougère et du prothalle, montre que si ces deux êtres, issus l'un de l'autre, sont de même espèce, ils sont du moins à un *état différent*, ainsi que le prouvent les différences des formes qu'ils prennent naturellement dans un même milieu. Semblablement, l'organe génital, parasite de l'homme ou des animaux, est de même espèce que l'animal infecté, mais à un état différent, et doit, par suite, produire des excréments différents; or les excréments solubles des glandes génitales se répandent dans l'économie de l'individu qui les contient, exactement comme les produits solubles de la diphtérie dans le corps de l'enfant atteint du croup. Patrick Geddes a donné le nom, fort juste, de *diathèse sexuelle* à l'ensemble des particularités que détermine, chez les êtres vivants, le parasitisme de leurs organes génitaux. C'est là, en effet, une maladie chronique qui, chez l'homme dure toute la vie, tandis que, chez la femme, elle cesse à la ménopause.

La simple constatation des troubles qui accompagnent chez beaucoup de femmes cette période du *retour d'âge* nous suggère une remarque importante; c'est que la diathèse sexuelle est devenue normale pour nous par une longue habitude et que sa suppression brusque chez la femme entraîne des accidents quelquefois graves; c'est la même chose qui se passe quand on supprime brusquement la morphine ou l'alcool à un morphinomane ou à un alcoolique; on le rend très malade quand on ne le tue pas; il faut supprimer progressivement ces poisons usuels; de même pour la femme qui est accoutumée depuis la puberté à un certain régime d'intoxication sexuelle, il faut corriger la brusquerie de la ménopause par l'introduction de poisons analogues empruntés à des ovaires de lapins; et on y réussit !

La diathèse sexuelle a existé chez nos ancêtres depuis une épo-

que tellement reculée de l'histoire du monde, que nous ne pouvons étudier l'évolution de l'espèce humaine sans remarquer à chaque instant, que les divers caractères acquis par les générations successives et qui sont aujourd'hui les caractères des hommes, *ont été acquis par des êtres atteints de diathèse sexuelle*, ont été dûs, par conséquent, à un ensemble de circonstances dans lesquelles l'intoxication génitale *jouait toujours un rôle*. Ce sont des êtres *sexués* qui se sont adaptés aux diverses conditions ambiantes; il est naturel aujourd'hui, que l'évolution individuelle, résumé de l'histoire de l'espèce, ne soit pas normale en dehors de cette diathèse qui a accompagné toute l'évolution spécifique; un castrat n'atteint jamais le développement d'un mâle. Il est naturel aussi que le développement individuel soit influencé différemment par des glandes génitales différentes; or il y a deux types de glandes génitales dans chaque espèce, le type mâle et le type femelle, qui sont caractérisés par la faculté de produire l'un des éléments sexuels mâles, l'autre des éléments sexuels femelles; il est donc naturel aussi qu'il y ait deux types de diathèses sexuelles et, en effet, il y en a deux.

D'un œuf fécondé qui contient, par essence, les deux sexes, dérive un animal, de l'espèce homme, par exemple. Cet animal serait par lui-même dépourvu de sexe, mais, de très bonne heure naissent de lui des êtres comparables au prothalle de la fougère, les glandes génitales, qui s'établissent en parasites à son intérieur. Pourquoi, dans certains cas, ces glandes génitales sont-elles aptes à donner uniquement des éléments mâles, dans d'autres cas, uniquement des éléments femelles ? Mystère des mystères ! Nous ne savons *rien* des causes qui font apparaître chez un individu issu d'un œuf, une glande de tel ou tel sexe. Constatons-le sans l'expliquer.

Quoiqu'il en soit, de même que toutes les fougères, dépourvues de sexe, sont identiques, de même les enfants des hommes seraient identiques, si des diathèses différentes, provenant de glandes sexuelles parasites différentes, n'apportaient de bonne heure dans leur évolution des influences différentes. On ne sait pas distinguer, aux premiers temps de la gestation, le fœtus qui sera un homme de celui qui sera une femme; l'apparition des parasites sexuels introduit dans l'évolution individuelle des divergences extrêmes. Je le répète, nous ne savons pas pourquoi, chez les fœtus, il apparaît quelquefois un parasite mâle, quelquefois un parasite femelle, mais du moment que ce parasite a apparu il intervient activement dans la morphologie et la physiologie des jeunes individus; déjà au moment de la parturition, nous savons

distinguer à des caractères extérieurs fort visibles un enfant contenant une glande mâle d'un enfant contenant une glande femelle; et nous sommes cependant en droit d'affirmer aujourd'hui que sans la présence de ces glandes différentes, les deux enfants fussent restés semblables; (mais eussent-il vécu ? L'adaptation à la vie utérine, existe pour des êtres sexués et peut-être pas pour des neutres !)

A partir de la naissance, les divergences se maintiennent entre les petits garçons et les petites filles, sans toutefois s'accentuer trop pendant les premières années; les glandes génitales continuent de vivre à leur intérieur, avec leurs différences caractéristiques, mais ces différences qui se sont déjà manifestées pendant la vie intra-utérine en faisant des uns des garçons, des autres des filles, ne paraissent pas déterminer au cours des premières années une apparition de nouveaux caractères distinctifs. Si cela continuaient indifiniment, les deux sexes se ressembleraient beaucoup.

Une nouvelle poussée de diathèse se produit à la *puberté*, quand les glandes génitales deviennent vraiment génitales en donnant naissance à des éléments sexuels *mûrs;* et alors éclatent des divergences bien plus considérables, que tout le monde a remarquées; c'est que les glandes génitales à l'état de maturité secrétent des produits bien différents chez le mâle et la femelle; l'intoxication qui en résulte n'est pas du tout la même dans les deux sexes.

Aussi, à partir de la puberté, l'évolution individuelle qui, sauf les différences déjà manifestes au moment de la naissance, semblait être à peu près identique chez le garçon et chez la fille, prend, dans les deux sexes, des voies entièrement distinctes. Le petit garçon devient homme; la petite fille devient femme. Toute la physiologie, toute la psychologie des individus est modifiée sous l'influence de la poussée génitale; on ne dirait plus des êtres de même espèce ! Chez les hommes la barbe pousse, la voix devient grave, la vigueur musculaire croît, le cerveau se développe; chez les femmes, les phénomènes sont tout autres et ceux qui considèrent la forme de l'homme mâle comme étant l'expression du parfait développement des caractères spécifiques ont pu dire que l'évolution de la femme est arrêtée à la puberté et qu'elle reste cet « enfant malade » dont a parlé Vigny.

Mais il ne faut pas trop vite se lancer dans les formules; le mâle de la bonellie est très inférieur à sa femelle, les mâles des araignées, quoique moins petits que celui de la bonellie, redoutent cependant la vigueur physique de leurs tendres moitiés. Il n'y a

pas de loi générale qui permette d'établir la prédominance d'un sexe sur l'autre; on doit se borner à constater que, dans chaque espèce, il existe des différences sexuelles, et que, à partir de la puberté, *ce ne sont plus les mêmes caractères* qui se développent chez le mâle et chez la femelle. Les expressions *supérieur* et *inférieur* sont peu scientifiques, n'étant pas susceptibles d'une définition précise.

Si l'on s'en tenait à l'étude de l'espèce humaine, on pourrait cependant remarquer, tandis que la puberté du mâle semble donner un coup de fouet au développement de toutes ses facultés (des facultés viriles, tout au moins), que la puberté de la femelle paraît plutôt ralentir son évolution; en particulier le développement musculaire et le développement cérébral ne paraissent plus aussi actifs; encore faut-il se demander de quelle partie du développement cérébral il s'agit, car si l'on étudie, au moins quant à ses effets, la circonvolution de Broca, on ne constate pas, je pense, que les femmes soient moins bavardes que les hommes...

Et puis, il y a femmes et femmes, comme il y a fagots et fagots, et c'est justement ce que je voudrais établir dans cet article.

La diathèse sexuelle mâle est une maladie virulente chronique, devenue physiologique par suite d'une adaptation qui a duré des milliers de siècles; la diathèse sexuelle femelle est une autre maladie virulente, également chronique, également physiologique par adaptation progressive. Et de même qu'il y a des fièvres typhoïdes plus ou moins graves, de même que la variole peut prendre la forme atténuée de la vaccine, de même, *il y a des degrés dans la virulence du sexe.*

Je ne veux pas entendre par là, qu'il y a des cas où l'organe génital a une valeur reproductrice plus ou moins grande; l'abeille ouvrière, diffère, par exemple, de l'abeille reine, parce que sous l'influence d'un régime alimentaire spécial, son organe génital n'arrive pas à maturité; elle n'atteint pas la puberté, tandis que la reine, gavée de miel dès l'âge le plus tendre est envahie par un ovaire formidable qui lui permet de pondre sans arrêt pendant sept ou huit ans. L'ouvrière garde la sveltesse et l'activité d'une fillette impubère; la reine devient une grosse et lourde machine à pondre.

Mais, au point de vue reproducteur, l'abeille ouvrière et l'abeille reine ne s'équivalent pas le moins du monde, et l'on pourrait dire que si la reine est envahie par son sexe, l'ouvrière n'a pas de sexe du tout.

Ce n'est pas à des faits de cet ordre que je veux me reporter quand je parle des degrés de la virulence du sexe; je veux montrer que, indépendamment de la valeur reproductrice des glandes génitales, ces glandes peuvent avoir sur les organismes qui les contiennent, des influences morphologiques et physiologiques d'intensité différente.

Un exemple bien joli de la variation dans la virulence morphogène du sexe nous est fourni par certains papillons des Iles Malaises que Wallace a étudiés. Ces heureux papillons, ont plusieurs formes de femelles, toutes plus jolies les unes que les autres. Le mâle est ordinairement assez peu brillant et se présente toujours avec le même type, c'est-à-dire que si le sexe masculin a des virulences variables, elles ne se traduisent pas, dans le cas considéré par des phénomènes morphologiques importants.

Au contraire, chez les femelles. Il peut y en avoir jusqu'à cinq types tellement différents que des entomologistes les ont décrits comme appartenant à des espèces distinctes. Représentons-les, si vous voulez, par les lettres A, B, C, D, E. Ces cinq types peuvent se ranger de manière à représenter une échelle de virulence sexuelle croissante; ils forment en effet une série analogue aux séries paléontologiques dans lesquelles les différences spécifiques sont régulièrement étagées. Supposons-les placés en ordre, A représentant le type le moins éloigné de celui du mâle, E le type le plus éloigné; les trois types intermédiaires B, C, D, s'intercaleront entre ces deux types extrêmes, de manière à graduer les différences qui les séparent, et si l'on découvrait un sixième type faisant partie de la même série, il se placerait naturellement entre deux des types déjà connus et ajouterait un barreau à l'échelle.

Voilà donc un papillon qui a cinq espèces de femmes; c'est, pensera-t-on, comme si un homme avait une femme blanche, une jaune, une noire et une rouge ? *pas le moins du monde !* Si un homme avait ces femmes de diverses couleurs, il donnerait avec chacune d'elles des produits métissés qui tiendraient de la race spéciale de leur mère. Au contraire, le papillon dont nous nous occupons peut donner, par son accouplement avec l'une quelconque des cinq femmes que la nature lui a accordées, avec la femelle C par exemple, soit des mâles qui ressemblent au père, soit des femelles qui appartiennent *à l'un quelconque* des cinq types A, B, C, D, E. Ces cinq types ne représentent pas en effet des races différentes, mais seulement des degrés différents dans la virulence de la diathèse sexuelle. Et le fait de la reproduction, par une femelle du type C, de femelles des types A, B, C, D, E,

prouve seulement que le degré de virulence sexuelle n'est pas héréditaire.

Tout à l'heure, nous confessions notre ignorance relativement aux causes qui, dans un embryon humain, font apparaître tantôt une glande mâle, tantôt une glande femelle; nous sommes aussi peu avancés quant aux raisons qui donnent à la glande femelle une virulence plus ou moins grande; mais ce que nous venons de voir suffit à nous faire constater qu'il n' a aucun rapport entre la virulence du sexe et la capacité reproductrice; c'est là une chose de première importance.

Dans une espèce donnée, il y a deux types d'éléments génitaux, l'élement mâle et l'élément femelle; (je laisse intentionnellement de côté l'élément parthénogénétique qui n'intéresse pas l'espèce humaine), et il n'y a que deux types, quelque soit d'ailleurs leur degré de virulence; au point de vue de la reproduction, chacun de ces éléments est caractérisé par le fait que l'élément de sexe opposé peut le compléter, le féconder pour donner un œuf.

De même en chimie, un sel résulte de la combinaison d'un acide et d'une base, mais il v a des acides forts et des acides faibles, des bases fortes et des bases faibles; l'ammoniaque, base forte, peut être combinée à l'acide carbonique, acide faible ou a l'acide chlorhydrique, acide fort et donne un sel dans les deux cas ; de même deux éléments sexuels de sexe opposé donnent un œuf par leur mélange, quelle que soit d'ailleurs la virulence de ces éléments. La virulence est indépendante de la capacité reproductrice.

Chez la femme, qui nous intéresse plus que les papillons, la fécondité paraît assez uniforme; bien peu sont réellement brehaignes, encore est-ce le plus souvent par suite de malformations externes qui n'ont aucun rapport avec la valeur reproductrice de l'ovaire lui-même; mais à côté de cette valeur reproductrice uniforme, que de variations dans la virulence du sexe ! S'il n'y a pas, comme chez les papillons de Wallace, cinq types distincts de femmes, il y a tous les passages au point de vue morphologique entre les femmes qui sont « fabriquées comme des hommes » et celles qui ont au plus haut point les caractères de leur sexe. Et les différences sont encore plus accentuées dans les caractères physiologiques et psychologiques qui sont sous la dépendance de la diathèse sexuelle !

Il est inutile d'étudier, chez l'homme, les variations de la virulence du sexe; d'une part ces variations sont probablement moindres, si même il n'y a pas à ce point de vue, uniformité totale, (indépendamment, nous l'avons dit, de la valeur reproductrice);

de plus, on a toujours considéré la diathèse sexuelle comme donnant à l'homme son développement parfait (qui peut être celui d'un imbécile d'ailleurs; il n'y a pas que la diathèse sexuelle dans l'individu et il ne suffit pas d'être un mâle pour avoir du génie). On considère au contraire la diathèse femelle comme arrêtant le développement des facultés cérébrales et il est certain tout au moins que si elle ne l'arrête pas, elle le dirige dans une voie très spéciale. Mais précisément, cette voie spéciale dépend du degré de virulence du sexe et de même que, au point de vue morphologique, il y a des femmes *hommasses*, de même, au point de vue psychologique, la diathèse sexuelle peut donner à la femme un cerveau analogue à celui d'un homme ou un cerveau très féminin.

Encore une remarque : Il n'est pas certain le moins du monde, *a priori*, que la femme qui présente au maximum les caractères morphologiques de son sexe ait, en même temps, un cerveau très féminin; la coïncidence semble se produire souvent, mais pas toujours. Nous trouvons dans les faits de virulence bactérienne des particularités qui permettent de comprendre cette indépendance *relative* du retentissement morphologique de la diathèse sexuelle et de son importance psychogénique :

Le rouget du porc est une maladie mortelle pour les porcs et les lapins; sa virulence est variable dans des circonstances que l'on peut diriger expérimentalement; eh bien ! si on accroît sa virulence pour le lapin, on la diminue en même temps pour le porc ; ce qui prouve que le mot virulence n'est pas un mot à signification absolue ; la virulence pour le lapin est une propriété *différente* de la virulence pour le porc. De même, la diathèse sexuelle féminine peut avoir une virulence exagérée au point de vue morphogénique et restreinte au point de vue psychologique. Le plus souvent cependant on peut constater un certain parallélisme...

Cette question de la virulence du sexe est très importante au point de vue féministe.

Il y a des hommes et des femmes dans la société humaine; il est toujours facile de classer tous les individus normaux dans l'une ou l'autre de ces catégories, à l'aide d'un simple examen superficiel et cette classification coïncide sûrement avec la valeur de l'individu comme reproducteur ; c'est-à-dire que l'individu appelé femme d'après sa morphologie externe fournit des éléments génitaux que seul un élément *mâle* peut féconder.

Si donc la législation ne visait qu'à réglementer la reproduc-

tion, la classification en hommes et en femmes serait excellente. Il n'en est plus de même s'il s'agit de la valeur *productive* des individus considérés comme des unités de la société; à ce point de vue la classification par le sexe est tout à fait artificielle; le groupe des femmes ne comprend pas des individus comparables les uns aux autres quant aux capacités cérébrales par exemple et une législation qui traite toutes les femmes de la même manière, est forcément mauvaise pour quelques-unes (en admettant qu'elle soit bonne pour les autres).

D'ailleurs, l'instinct particulier des individus, dans toutes les espèces animales, les avertit de leurs capacités spéciales; il est donc naturel que si certaines femmes se trouvent bien dans la catégorie où la loi les a placées, d'autres, conscientes de leur valeur inutilisée, réclament de toutes leurs forces. Et les premières se moquent d'elles, se croyant semblables à elles; elles se trompent.

Félix Le Dantec



# La Voix des Noirs[1]

## CHAPITRE IV

### V

Plusieurs voix, toutes les voix crièrent soudain : Tambilla, Tambilla ! Sur ses jambes maigres il glissait vers l'estrade, portant le veston noir à grands revers des jours de sortie, constellé de gros boutons. Au cou le foulard crème noué en cravate adoucissait de lumière soyeuse la teinte maladive de la figure. Le calepin d'affaires sortait de la pochette, et le point de feu de la cigarette brillait comme une escarboucle à l'oreille. Simpliste, il marchait sans faire de fion, souple et mou comme un cent-pieds dans la masse hérissée.

On le savait Riviériste. On se demandait s'il oserait répondre à Moulinet, en attendant, l'admirait de le voir rivaliser avec un blanc Moulinet, en attendant l'admirait de le voir rivaliser avec un blanc. Mais dès le premier mot, il dit sa conversion : Aux élections dernières, il avait travaillé pour Rivière ; cette fois encore il avait voulu, malgré tout ce qu'on disait, aller l'écouter et le suivre, mais vraiment Rivière était devenu trop vieux : il se rangeait au parti nouveau.

La surprise coupait l'auditoire. Il hésitait à comprendre, partagé entre le tumulte des interrogations et la patience à bien écouter son semblable. Dans le mouvement d'indécision, les attentions s'immobilisaient comme la flore et la faune dans l'incertitude de l'orage. Et cette immobilité elle-même fascinait un moment Tambilla. Dans le feuillage bistré de lumière, dans les langes de percale bleue, dans les enveloppements de rouge, les faces exposaient toute la diversité heureuse du teint noir : le noir huileux, ridé et verni de la vanille et qui semble odorer, le noir grisaillé du poivre dur et sec, le noir violescent de la patate, la noirceur terreuse de la pomme de terre, le marron écaillé de la racine du manioc, le café grillé qui fume et parfume, de noirceur rousse, le café en liqueur avec la moire des zones plus ténébreuses. Il y avait la jaunisse fripée de la vavangue des petits créoles teintés d'Asie, la rougeur de piment de certains malabars, les peaux brunes pulpeuses de tamarin, à côté des épidermes plus rudes que des let-

(1) Voir *La revue blanche* du 1er janvier 1903.

chys. A la lumière distribuée en éclaboussements d'ivresse, c'était, comme dans une corbeille énorme et balancée, le panier-de-bazar humain qui se faisait marchander, composé des originalités essentielles des terroirs créoles.

Reconnaissant sa marchandise, Tambilla parla les yeux presque fermés des raisons de sa conversion, la langue affilée du plaisir artiste de sa perfidie. Puis soudain le gris de sa voix flamba comme une braise dans le soir. Historien, démagogue, Tambilla se révéla, disant la valeur du créole et ses mérites depuis l'esclavage, abaissant toute autre race, vitupérant Rivière et ses amis pour avoir promis l'électorat aux commerçants indiens et aux malgaches établis dans l'île, pour s'entourer de maquouas aux soirs de clubs. Réaliste dans ses comparaisons, ses mots d'esprit qui sont des métaphores empruntées à la familière nature exotique, mêlant l'éloquence primitive du sauvage à celle méthodique et fleurie de la civilisation française, il railla Rivière avec les délices de la trahison applaudie ; la bande de Rivière avait été reçue à Salazie à coups de peaux de bananes. Rivière, Lamartine et Azalée avaient filé la tête basse, en grognant, courant dans la boue comme des tioutious. Au Bois-Rouge, on avait lancé des galets sur le casque de Rivière, qu'on avait cabossé comme un bandège ; ça ronflait autour du vieux bibi (1).

Alors, ils rirent : la lumière cassée aux pommettes bouffies comme à des tessons, aiguë aux angles des yeux, ébréchée aux dentures, papillotta sauvagement en confusion comme les éventails bruns des lataniers sous la brise et le soleil.

« Rivière voulait se remarier avec Bourbon et casser encore un conjungo : n'a pas peur : Bourbon était une fille qui demandait un gaillard solide comme Moulinet. Rivière était trop vieux même s'il prenait du Brown-Sequard. La Réunion jetait le vieux Rivière en bas du lit et c'était Moulinet qui montait sur la paillasse, mes amis ! »

La majorité des rires approuvèrent. Une voix cria droit :

« Et Thérésine ? c'est toi, ti crois, qui montes sur sa paillasse ? »

Mais cela s'étouffa par des bruits de coups de poing sous le prolongemnt des ricanements excitateurs.

« La bande de Rivière était une bande de crève-la-faim, de bibesecs (2) ; c'étaient des traîneurs de fonds-de-culottes déchirés. Il le savait bien, lui qui était tailleur. Ce qu'ils disaient, c'était du vieux linge mal raccommodé. On ne le mettait pas dedans, lui, Tam-

(1) Anthropophage.

(2) Araignées desséchées.

billa, le petit tailleur qui voyait bien tout ce qui était cousu au fil blanc. Ils faisaient les fiers maintenant en public, la journée; mais au fond et la nuit surtout le vieux père Rivière en avait la colique à dormir dehors et vomissait tous ses repas tant son tête *y* moulait cannes. La journée même, il est si fatigué qu'il dort debout, et répond oui à tout ce qu'on lui dit : « Toi *l*'est foutu, Rivière ? — Oui, chers concitoyens ! — Moulinet *y* mange à toi, Rivière ? — Oui, chers concitoyens ! — Toi, c'est un vieux ganache ? Oui, mes chers compatriotes, chers amis, chers frères. » On pouvait dire que c'était un vieux pantin. » Et il imitait de son indolence rabougrie les gestes grelotteurs de Rivière, la souplesse de son éloquence mettant l'attrait de la comédie sur la solennité des planches.

On entendit : « Marmaille, tention ! (1) Tambilla c'est un Zidas (2). Rec-tou : voilà ce que mérite le Zidas. A bas Tambilla ! » proclamé comme une franchise d'ivrogne. Mais contre la gueule ouverte, rosâtre et dentée, se brandit le cassetête d'un poing : « Cause pus (3), bougre de cochon, ou je te fous mon poing dans la gueule. »

Tambilla se remettait à parler comme si cette fois il était chagrin et fatigué, relevant d'influenza, prêt à rentrer dans l'ombre de sa boutique. Alors il fut réclamé, encouragé en masse ; « En avant, Tambilla, quitte causer ; la langue n'a point le z'os... Nous là z'enfants à toi... Cause encore, petit noir ; le requin qu'l'a voulu mordre à toi, l'a gagné son coup de harpon. »

Tambilla s'essuyait le front comme s'il avait un accès de fièvre, et à sa voix obstinée malgré tout on sentait que ses oreilles devaient bourdonner de quinine.

« S'il avait été de l'autre côté, il ne pourrait que mieux servir la cause de Moulinet. Ah ! il avait entendu ce qu'on disait là-bas : des horreurs sur la population de couleur, à croire que le temps d'avant 48 allait revenir. Où était le père Sarda Garriga ? Ces blancs du parti de Rivière étaient de la ferraile de blancs bonne à être jetée aux ordures du bord de la mer, derrière le cimetière ! »

Tambilla maintenant gesticulait, contre l'ordinaire. Et il criait fort comme si c'était lui qui se présentait en candidat. Il savait faire les phrases, trouver les mots, et s'arrêter aux bons endroits. Il savait regarder ceux pour qui il parlait. Il n'était pas gêné d'être sur l'estrade parmi les blancs. La foule disait : « Tambilla *l*'a gagné encore, Tambilla *l*'a jamais causé comme ça, *l*'a donné son

(1) Attention.
(2) Judas.
(3) Ne cause plus.

tout' comme chevals de course. » La foule délirait devant la verve d'un lauréat nègre de l'instruction primaire, les femmes applaudissaient à l'avenir de leurs négrillons, et l'image du Tambilla quotidien assis à son comptoir de tailleur se précisa dans l'intimité des souvenirs nègres ; il leur parut un homme du pays et de la ville devant d'autres qui, venus d'ailleurs, débarquaient chez eux et avaient besoin d'eux. « Tambilla, Tambilla, c'est Tambilla notre homme ! N'a pas besoin de chercher d'autres ! » Et le petit tailleur sur l'estrade, un instant immobile, montrait la dignité d'une silhouette ferme et civilisée.

Bettine arrêta son triomphe d'un applaudissement : « Voilà le vrai Tambilla, cria-t-il, le Tambilla du parti de l'honneur ! » Il avait exulté dès les premiers mots, n'ayant jamais douté du succès de son moyen amoureux, et estimait mériter seul les félicitations. Il venait de découvrir près de lui Thérésine et il lui faisait des mic-macs de connivence heureuse. Thérésine répondait en passant sa langue sur ses lèvres, et elle se sentait supérieure en finesse. Maurice-Calixte Moulinet cria : « Vive Tambilla, Gambetta créole ! » et lui décernait les palmes de ses gestes d'esthète. Maintenant contre Calixte, Thérésine de sa voix de verre de bouteille lançait : « Vive Tambilla, mon petit coq en zinc ! » et ne cessait de dévisager Maurice-Calixte, suivant ses émotions au frais duvet de son teint, les bras et la blouse prêts à manifester pour lui. Les mains de Moulinet, écarlates, se tendirent à Tambilla pour une poignée de consécration. Les crânes des noirs se heurtaient les uns aux autres : et c'était cette rumeur heureuse des bazars le dimanche matin, le ronflement large et confus, doux et sauvage, des gabarrits primitifs.

Mais alors Délon succéda brusquement à Tambilla, jaloux d'aiguiser l'émotion sauvage. Il raconta aux nègres comment la grand'maman de Rivière traitait les noirs : oui, à coups de savates, de savates brodées; elle faisait frotter le corps des esclaves avec du coton de maïs, leur donnant des lavements de piment, les mettait à genoux sur du sel en morceaux, et passait de l'ordure de chien sur leurs lèvres. Quant à sa tantine, on se rappelait bien : tous les samedis elle jetait du haut de son balcon pour cinq francs de macatias à tous les chiens de la ville, et elle avait payé des gardiens qui avec des bâtons empêchaient les noirs mendiants de venir arracher un morceau aux chiens. Au contraire, il y avait le grand-papa de Monsieur Moulinet, Grand-Monsieur Mathieu, qui réunissait tous les noirs dans sa cour le premier de l'an, les faisait boire et manger à sa santé, que c'était un spectacle de paradis comme on n'en voyait plus. Ce blanc mangeait dans l'as-

siette en ferblanc d'un noir et était le frère des noirs. Mais la maman de Rivière était un vieux bibi ! »

Vacillante, la lumière excitait la foule alcoolisée du brouhaha des parlotteries, dans le paysage nocturne. Les narines étaient ouvertes et suçaient largement les odeurs comme des sangsues ; les yeux happaient, tranchaient et avalaient le spectacle grouillant des choses ; la gueule ouverte engloutissait la poussière, les paroles et les bruits. La respiration s'entendait forte comme le feu des usines à sucre.Des rumeurs ronflaient. Le front, le cou et le début de la poitrine, libres ,disaient l'ardeur des convictions provisoires, la disposition immédiate au corps à corps.

Comme le musulman dans l'ampleur du burnous est plus enclin à l'amour, le nègre en son débraillé est prêt au combat : il a le torse dégagé, une chemise mal boutonnée sur un thorax à saillies, des manches lâches qui découvrent les bras, une taille sanglée, les pieds dans la poussière nus pour la course et la savate, le crâne le plus souvent débarrassé de chapeau pour l'évolution des étreintes et la rapidité des coups de tête. Et la marche déjà, libre et brusque, est un prélude de bataille.

## VI

Suivant le groupe de Moulinet, Delbarac, Seychelles, Bettine, Mussard et Tambilla, la masse descendait, éclairée du tremblotement par grappes de lampions. Pour les noirs qui d'habitude dorment tôt et craignent la noirceur, la volupté était de fouler le sol de nuit en collectivité, de torturer le silence de leurs cris et de saccager l'obscurité des routes avec des torches. Leur ivresse rejoignait d'inconscients atavismes religieux. La musique municipale, à grosses ondes de cuivre, balayait les feuillagss en voûte de la grande route, bizarres à la lumière comme un fond sous-marin. Les bords du chemin avaient le fantastique poussiéreux des décors de théâtre. La ville approchait au-devant de la route en écumes de lumière et de son.

Une brise passa aux cimes des arbres,heurtant en cliquètements de doigts de bois les feuilles rudes. Les lueurs montèrent aux hautes branches avec des tourbillons d'incendie. La musique se tourmenta comme une mer. Puis, dans le calme retombé, au bruit serpentant des traînants pas nus, les échos des cuivres et du tambour revinrent des lointains, alourdis, tièdes, vibrants d'orage sourd et de sauvagerie : c'étaient des rumeurs grinçantes de cymbales et de crécelles, de musique nègre étouffée en une marche sournoise et glissant d'arbre en arbre dans la forêt voisine deve-

nue soudain barbare et menaçante, une épaisse sylve congolaise. fourmillant d'ennemis invisibles. Les hérédités sauvages bruissaient aux cœurs des noirs, remués en frissons appréhensifs et sanguinaires.

Or, comme on sortit du tunnel des arbres, le ciel fut une vaste plaine et il frémissait de la réunion des minimes étoiles en meeting. La Croix du Sud, le Baudrier, le Scorpion étaient comme des lampions portés en grappes sur des tiges. Et au zénith, contre le blanc cortège de la Voie lactée, s'aggravait la ténèbre de ces zones qu'on nomme au pays de là-bas « les sacs-à-charbon ».

Soudain, à un confluent de petite route, surgissant du mur de feuillages, la bande de Rivière débouchait, brusquement criarde, musicale et lumineuse. Elle survenait légère et triomphale. Le clairon éveillant l'âme militaire, y disait aux nègres la glorieuse France et l'honneur des expéditions coloniales ; mais la clarinette et la flûte les ramenaient au terroir et aux sensualités sentimentales; l'accordéon bonasse et rieur, à leurs ébats nonchalants et à la bonhomie en blouse de leurs mœurs chantantes ; tandis que par moments le trombone joufflu comme les nègres gueulait la vie énorme, les grosses voix et les gros rires. Les accords en arrivèrent à la bande de Moulinet comme des défis, et des accents flûtés parurent moqueurs. La musique joua sur les nerfs, tour à tour haute et basse. Surtout la grosse caisse les retournait à des rythmes premiers, simples, larges, sonores : la métrique des coups de poing, le rythme des formes grosses et rondes, la danse appuyée des ventres.

Un galet avait sifflé : les deux bandes se heurtèrent aux fronts, les corps secoués. « Vive Rivière ! — Vive Moulinet ! » Nulle ne voulut céder le milieu de la chaussée. Les musiques reculèrent aux coins ; les avant-gardes s'entamèrent. Vite des cailloux avaient brisé le réverbère où la flamme s'éperdait au vent.

Après une reculade unanime, ce fut la mêlée, d'un saut. Les coups de poing sonnèrent aux poitrines comme les calaous aux mortiers ; un front éclata tel qu'une grenade. « A bas Rivière ! » Les crânes étaient secoués l'un contre l'autre comme, par le cyclone, des grappes de cocos ; les dentures luisaient ainsi que des prunelles d'ivoire et les yeux rougis au bord prenaient l'air de dents ayant mordu dans la chair. « Vive Rivière. — A bas Rivière. — Cochon de Moulinet. —Rivière l'est mort. — Ti veux gagner un tapoc ? — Embarre devant. » Des bras brandirent en paraboles les gourdins vernis ; des chemises blanches se maculèrent de pois de sang ; de la brousse des cheveux crépus les perles rouges tombaient en pendeloques sur les fronts et les malaires.

« Vive Rivière ! — Ma congne à toué ! » Des prunelles pleuraient de rage dans la violence des heures cruelles retrouvées ; empêchés de lutter en ordre devant l'angoisse des âmes soudain réveillés à la sauvagerie, les membres étaient pris d'un grand tremblement, comme d'une religion de sensations, devant l'âme des passés.

Métis, armé pour glisser entre le choc des races pures et violentes, Tambilla s'était faufilé, intact. Il avait passé en missouc parmi les coups comme un rat musqué à travers les épines des corbeilles d'or. Une fois sorti des tunnels de la foule mouvante, il s'élargissait la poitrine et se développait en sécurité, les membres légers, dans la volupté d'être élastique. Et il regardait avec malice.

L'accalmie s'était faite vite : d'obstinés, presque fous, cherchant à se battre sans penser à s'avancer, finissaient par assommer leurs poitrines à coups de poing et déchiraient leurs chapeaux à frapper le macadam. « Vive Rivière ! — Vive Moulinet, mi dis à toi [1] »

Mais des galets ayant ronflé, lancés des derrières, les avant-gardes renouvelées se reprirent d'attaque. « Ma mère ! » L'instinct sauvage avait déshabillé prestement les brutes ; les drapeaux étaient disparus, les chemises volaient, les bras se retroussaient, et la violence des poitrails sonnait au clair. Criant et sautant comme dans un jeu, ils annonçaient leurs coups : « Hep là ! attention le coup de poing bourré. — Bœuf l'a'chappé. — Gare devant. » Ils tournaient sur eux-mêmes, en rotation vertigineuse, avec la beauté des danses de guerre, cherchant où frapper dans la rotation des corps. Mais rapidement le bélier des coups de tête s'enfonçait aux bas-ventres et le troupeau s'éventrait sous l'attaque basse des taureaux sournois. Hein ! — han — hun —... heineinein ! Ils grimaçaient dans l'ivresse ; les nez devenaient ronds, lourds comme des galets, les dents étaient les saillies de casse-têtes, les yeux luisaient de poison. Ils grimaçaient, et c'était l'horreur de la grimace maniée, brandie, tordue, enfoncée comme une arme, jonglée comme une lance empoisonnée. Les gueules mâles s'ouvraient sur des injures aphones. Les poitrines larges et bosselées en boucliers feutrés de poil s'immobilisèrent, hiératiques, dans l'horreur fascinatrice des convulsions.

## VII

Et maintenant, la bataille finie, Tambilla marchait auprès de Bettine. Sous son allure de résigné, de simple, de bon zig, Tam-

(1) Je vais te cogner.

billa gardait la supériorité suprême des intrigues, habitué par son métier de tailleur à savoir vite le dessous des choses. Le soupçon entretenait en lui une manière d'ivresse qui agaçait ses gestes patients, précipitait, contre son gré, son parler indifférent. Il voyait Bettine sans le regarder, jouissant d'une façon de vue latérale qui semble permise aux Chinois dont les yeux distants l'un de l'autre sont rejetés vers les oreilles. L'élégance balancée du mulâtre excitait son ironie et la déliaison crâneuse de ses jambes dont, plus court, il voyait la mécanique légère, lui inspirait le mépris de ce grand flandrin qu'on pouvait aisément saper par la base comme un long palmier sans torse. Avec une malice sèche, il s'amusait à suivre les évolutions de Bettine. Fils de blanc et de négresse, Bettine la journée était parmi la classe des blancs et la nuit rentrait au parc des noirs. Et le même qui, à quatre heures au barachois se promenait avec des fils de famille, le soir pinçait des négresses en compagnie de noirs, dans les trous de cases. Or, par les élections, l'équilibre de sa vie d'amphibie était menacé. La nuit, au long des marches, et pendant les clubs, il était disputé nerveusement à l'assistance correcte des personnages blancs par l'amitié intempestive de camarades ; le jour empiétait trop brutalement sur les ténèbres. Et Tambilla, par une complicité sardonique, le retenait peu, le sauvait même fréquemment, l'envoyait presque à tout instant ainsi qu'un domestique auprès de M. Moulinet ou de M. Maurice-Calixte. Il réapparaissait alors en blancheur étincelante au feu des premiers rangs.

Avec les lampions portés haut comme des crânes de lumière les drapeaux incolores battant de grandes ailes molles entre deux clartés, le chamaillis des lanternes emmêlées, et au-dessous le va-et-vient des mains et des têtes, la rumeur bestiale et caverneuse des gueules, la grimace des dents et la blafardise des yeux, avec l'unanimité inusitée des jambes nombreuses et des pieds mous, avec l'arme sonnante des cannes, des queues de raie, des crocs-de-chien, des bâtons, des gourdins, des permissions de onze heures et des permissions de minuit trébuchant au pavé, on eût dit, à la rentrée en ville, l'arrivée triomphale d'une tribu venant de vaincre et prolongeant son hostilité en la marche de cascade, en les cris hauts, en les balancements des dépouilles de lumière. Le rythme de la musique se distribuait aux maisons de part et d'autre, l'allure du nombre emplissait les monotones rues créoles, les gestes étaient émus d'ivresse : on eût cru à une expédition descendue du centre de l'île, des monts extrêmes, se déversant au rivage pour un embarquement collectif sur des flottilles de pirogues.

Puis, après les cyclones de foule, le silence, par le couloir des rues, inondait la ville comme une citerne. Les lumières des boutiques, rares, y étaient des reflets d'astres sur un liquide morne. A peine on entendait aux confins de la terre la fluette clarinette qui chantait sa mélodie d'oiseau nomade des nuits ; on l'imaginait au bord d'un pré humide ; on l'imaginait sous des manguiers. Le silence débordait la ville comme une piscine. Puis, soudaine, très rapide, une musique survenait : voitures, carrioles et cabriolets rentrant des campagnes. C'est le bal rapide des clochettes claires sur la danse des bêtes ; ce sont les paraboles d'étoiles filantes de sons qui traînent derrière elles le silence plus noir. On entendait à peine la clarinette fluette comme un moustique... on l'imaginait sous les filaos... elle s'en allait au bord-la-mer.

## CHAPITRE V

### I

Ce soir-là, il n'y avait pas club. Les paillottes boucanés du Camp Ozoux fumaient l'encens bleu de leur cuisine, en paix, comme de vieux noirs culottant leurs pipes. L'atmosphère seulement était chargée d'un relent de ripaille, comme en digestion de bruits et de mouvements, ainsi qu'au lendemain d'un dimanche ; elle faisait le lundi. Sans qu'on les vît, de petits noirs battant sur des fonds de bandèges faisaient aux retraits des vergers un vacarme impuissant de fêtes indigènes. Aux lèvres d'autres négrillons la musique du peigne-fin recouvert de papier râclait acidement le silence. Dans la poussière de la rue des rocs bossus dormaient comme des tortues.

Très rarement, dans la ruelle Mazagran, deux ou trois noirs passaient isolés s'accrochant en des rencontres vite décrochées, les lèvres entr'ouvertes sur un goulot idéal, le chapeau titubant :

« Rivière va 'rriver.

— 'rrivera pas !

— Rivière va 'rriver.

— 'rrivera pas, mi dis.

— Mi dis ; va 'rriver, gueulait-il plus fort, et ôtant son feutre mou, il le jetait contre le sol, en gifle soulevant la poussière.

— ... Va 'rriver.

— Qui çà va 'rriver ?

— Rivière va 'rriver.

— 'rrivera pas.

— Va 'rriver, mi dis. N'a pas content, fous là ». Et il s'avançait, écartant le veston de chaque côté des épaules, mettant à nu la cuirasse de la chemise blanche sans cravate. Et il titubait vers la rue voisine.

Puis la ruelle remontait au silence. Le ciel était une très vaste argamasse que le soleil abandonnait. Il y avait comme une cendre dorée de très fin maïs lumineux.

Assise sur le perron de la petite cour intérieure, Thérésine par dessus la haie courte des pignons d'Indè regardait la rue silencieuse comme un bassin. Elle ne chantait pas. De temps à autre seulement, des pensées aigres dénudaient sa gencive jaune. Tambilla cousait un veston avec la lenteur d'une lecture. Thérésine se leva, sortit, la jupe traînant la poussière.

Le maquoua (1) Abel, habitant le cabanon au fond de la cour, arrivait par la ruelle. Tambilla s'arrêta de coudre, puis reprit. Abel maintenant était planté devant lui comme un bison, le front têtu, la tête laineuse, les yeux lents, puissants, pacifiques, avec un arrière-fond jaune de colère, prêt à bondir. « N'a point club, ce soir ? dit-il.

— Non... et puis quoçà çà y fait à toi ? Toi *l'es* pas électeur.

— Çà y fait rien : mi suis la bande Rivière, et mi cogne mieux qu'un créole.

— Fais attention : gendarme va ramasser à toi, si tu restes pas tranquille... Tu ferais mieux de payer à moi ton pantalon.

— Mi payera pas avant les élections, parce que toi l'as vendu à toi à Moulinet, et moi mi aime Rivière.

— Tu aimes Rivière ?

— Rivière c'est le grand-papa cafre. Li *l'est* bon pour nous comme un vieux grand-monde.

— Alors tu paieras pas ? nous va voir çà. Tu suives la bande Rivière parce que tu travailles chez Azalée, mais sans çà quoçà que Rivière y fait à toi ?

— Rivière grand-papa cafre, reprit Abel avec plus de conviction têtue. Rivière grand-papa cafre.

— Bougre de couillon, tu vas répéter çà toute la nuit, çà y prouvera pas que tu comprends rien.

— N'a pas besoin comprendre ; moi nana le cœur, moi. Toi, toi l'as trahi Rivière : toi n'as que la tripe. Ton gueule l'est jaune comme la gueule tangue. Ton z'yeux y virent comme le z'yeux de chat.

---

(1) Peuplade mozambique.

— Espèce de c.., va, fais pas ton imbécile, mi fais ramasser à toi par la police.

— Fais : ta voir (1) : mi fais péter ton gueule... Gueule tangue !... »

Les raies tatouant le front d'Abel luisaient d'une sueur bleue comme la blessure d'un front de bête attaquée. Un tatouage lui coulait du naseau à la bouche ; d'autres, comme une morsure humide, tailladaient ses joues d'euphorbiacées. L'anneau d'or aux lobes des oreilles étincelait comme l'aiguille qui avait torturé cette chair noire pour la vacciner de bleu.

Traînant les pieds, les reins mi-renversés, Abel s'éloignait vers la case. Il y prenait son harmonica de bambou, et revenant sur le pas de sa porte, assis en face de Tambilla, il en tirait la mesure sans cesse répétée des quatre notes plaintives chantant une monotonie de ravine. Alors, oubliant tout, Abel, roulant les yeux humides, la tête immobile sur le cou solide comme des reins, évoquant par la communion musicale le paysage natal de Mozambique avec ses eaux chutant dans les broussailles, son crépuscule court et bleu, l'horizon trouble comme une fumée de paille. Son âme de bison ruminait la flânerie bestiale du pays boueux.

Cependant sa femme Léonor, créole pauvre et très brune, ramassée sur soi-même à croppetons, avec son museau de grenouille soufflait sur le bois flambant sous la marmite unique, devant la porte ; la vapeur blanche montait, s'évanouissant en bleu.

## II

Après le dîner en cinq-sept, n'ayant point desserré les lèvres et toujours rageuse, Thérésine revenait dans la petite cour, remuant de ferblancs. Abel et Léonor, assis à quatre pattes à côté de l'autre, dormaient les yeux ouverts comme devant de l'eau. Et le ciel au-dessus était un vieux fond de cour avec le ferblanc cabossé de la lune, les débris de vaisselle et de ferraille radieuses des étoiles.

Thérésine fourrageait sans arrêter dans les débris de la cour. Elle harponna d'un jet la passivité de Léonor.

« Moi *l*'est sûre que toi *l*'as touché à mon fer-à-repasser ! »

Réveillée et blessée, Léonor cria :

« Laisse à moi tranquille donc ; depuis ce matin toi *l*'es en chaleur.

---

(1) Tu vas voir.

[illegible] chaleur ! C'est bien à toi à parler, [illegible] gueule [illegible] avec ton museau de [illegible].

Et toué, quoi ça que ti l'es. [illegible] une négresse comme moi. [illegible] gueule [illegible] un peu plus claire, li fais les [illegible] [illegible] rouge comme [illegible] même.

[illegible]

[illegible] capable rien que [illegible] [illegible] comme si [illegible] élections [illegible] avec moi, c'est que [illegible] comme [illegible].

[illegible]

[illegible] Ah ! [illegible] bien fait même pour [illegible] dans le parti de Moulinet.

Ah ! [illegible] parler d'élections maintenant. »

[illegible] qu'elle avait lavé la journée, la femme [illegible] [illegible] A terre, sur une pierre, le battoir large comme une main de nègre pesait sur la [illegible] du linge [illegible]. Un morceau de savon s'y logeait semblable à un détritus de [illegible].

[illegible] dit elle, nous l'est pour Rivière, nous. Nous-mêmes [illegible] ses [illegible] enfants. Li aime à nous : li empêche Chi[illegible] li aime à nous, li connaît que notre peau bien [illegible] que les peaux comme la tienne que l'est ni [illegible] ni blanche, que l'est mal cuite. C'est pour ça que toi l'as [illegible] d'avoir du feu dans le derrière.

[illegible] et prenant une marmite. Thérésine [illegible] à la face brune de Léonor. Léonor bon[illegible] avec majesté avait disparu derrière la porte [illegible] battit du poing et du pied, en hurlant comme [illegible]

[illegible] sale négresse rouge, c'est toué que l'avais [illegible] Ah ! mi connais bien à cause toi l'es en [illegible] parce que Bettine l'a lâché à toué. [illegible] l'est avec Moulinet, li n'a plus besoin [illegible] même pas voulu coucher une deuxième [illegible] ton [illegible] morue. Ton derrière y gratte. [illegible] ah ! bougre de négresse. »

[illegible] du fond de la cour, boutonnant son pantalon. [illegible] comme si un verre de bouteille avait piqué [illegible]

[illegible] invisible, car, tendue contre [illegible] de la cour et le [illegible] des cases, la nuit cendreuse [illegible] comme une toile d'araignée.

# CHAPITRE VI

## I

Vers cinq heures, le samedi, Bettine et Florin Palleteau montaient la rue de Paris, affairés à causer. La veste gesticulante, le nez rouge, Florin pressait le pas pour ne pas être rencontré par des professeurs du lycée. Il avait l'âme écœurée comme aux lendemains d'ivresse. Bettine le taquinait avec narquoiserie élégante ; mais Florin, la plaisanterie au bout des lèvres, restait le cœur grave. Charlotte maintenant lui tournait le dos à toutes les rencontres, et, bien qu'elle eût la chevelure brune abondante et voluptueuse sur une taille rondelette, il regrettait de ne plus voir se dérober vers lui le visage rose au menton doux, et le regard débordant sous les cils longuement inclinés. Une rage l'irritait contre tout le parti Rivière, et il accusait Azalée de le calomnier auprès de Charlotte, de le ridiculiser par des racontars, de caresser dans les coins sa petite cousine.

« Les beaux jours reviendront après les élections, consolait Bettine. En attendant, pour secouer ton chagrin, il faut foutre nue baise à Azalée.

— J' te crois, bredouillait rageusement Florin, je ne raterai pas mon coup. »

La terre arrosée des jardins sentait fort, prenait à la gorge ; on entendait aux menues forêts des emplacements le joli crépitement des arrosoirs. Des fleurs au haut de longues tiges s'agitaient par dessus des murs sous les invisibles ondées, et les gros arbres des vergers, trop élevés, recevaient seulement aux feuilles un frisson humide. La rue Dauphine « cassait un coude », puis piquait en ligne rigide avec la majesté des rectitudes. La marche s'activait de ce que l'œil courait droit devant elle. Les lianes parfumaient les trottoirs ; odeur d'amour des cinq heures, odeur de l'heure où les jeunes gens passent devant les terrasses des jeunes filles... Ils furent vite à l'atelier de Tambilla.

Thérésine les reçut la première, longue sur le seuil, la blouse lilas pendante, le menton levé, les yeux prêts à l'insulte. Le peigne d'écaille planté haut dans la chevelure jaune, elle dévisagea Bettine d'une lèvre saliveuse. Il passa, la tête basse, le corps aplati en lame. Elle les suivit, appelant Tambilla par dessus leurs têtes : « O té, Tambilla, domestiques Moulinet *l*'est là, *l*'a besoin de toué ! » Florin, retenu par Bettine, s'empourpra, cracha au sol battu.

Tambilla arrivait, les tempes flétries, les yeux safranés, s'excusant de n'avoir pas bougé de la semaine : il avait eu la fièvre : coup sur coup, la quinine n'avait rien produit. Il avait fait chercher Azalée, son médecin accoutumé ; mais celui-ci n'avait pas voulu venir, naturellement, ne soignant pas à l'œil les partisans de Moulinet. Il faudrait appeler un autre médecin. Sans rien dire, Bettine allongea un billet de cinq francs. Tambilla le glissa à la poche du gilet comme un cahier de papier à cigarettes, disant à nouveau son regret de n'avoir pu venir au dernier club. Pour le club du soir, il était encore bien fatigué : quand même, à cause de Moulinet. il ferait son possible. Il portait une main maladive au foulard blême de son cou et passait sa langue sur ses lèvres écaillées.

Mais Thérésine intervint : « C'était assez, il n'irait pas se tuer pour un de ces sales blancs ; d'ailleurs, il avait bien assez perdu d'être du parti de Moulinet : toute la petite clientèle maintenant faisait défaut. Ce n'étaient pas les Gros-Blancs du parti de Moulinet qui la remplaceraient puisqu'ils faisaient tout venir de France.

Et comme Bettine, redevenu supérieur par l'incrédulité, montrait en souriant la quantité de vêtements coupés sur l'établi, elle cria d'un gosier râpeux comme sa tignasse : « Insolent !... mi parle pas avec toué ! Espèce de nègre mal blanchi ! » et se retournant vers Tambilla, elle fit ressortir très haut, d'une voix vinaigrée, les avantages qu'il aurait eus à rester avec Rivière, — qui, au moins, était un vrai blanc et qui respctait les femmes des électeurs. Elle ne voulait pas que Tambilla allât au club le soir : C'était elle qui aurait à le soigner. Il était maigre comme un cent de clous !

Mais, silencieux et en douceur, d'une main serpentante, Bettine, à nouveau, glisssait quatre billets de cinq francs sur la table, et Tambilla, redevenu le maître, imposait silence à Thérésine. Elle cédait, furieuse à l'arrière-cœur, sachant bien que Bettine compterait le double à Moulinet. Et Tambilla sortit avec Bettine et Florin. Du pas de la porte, Thérésine lui cria : « Eh ben ! ti peux sortir. Ce n'est pas moi qu'va faire cuire ton riz. Dîne dehors, dors dehors ! » Elle battait la fenêtre comme si elle fermait tout pour partir.

« Tu peux te vanter d'avoir une fameuse garce pour femme », dit Florin dans la rue. Avalant la familiarité, Tambilla, le regard rentré sous la paupière, répondit : « Tiouc... les femmes, c'est toujours les femmes ! »

II

Filant par la rue Bertin, « à mesure » ils étaient rejoints par des hommes. Le long de la rue de la Source, la population des hauteurs descendait à la ville, portant à la main les souliers avec quoi il arrive qu'ils se battent comme avec des massues. Quelques-uns avaient les poches pleines de cailloux, les maniant en perfection car l'âme créole est une âme d'île volcanique. Florin et Bettine admiraient les hures des compagnons qu'ils croisaient, Cafres aux mâchoires de requins, à lippe violacée et robuste comme un rebord de main, au front de roche, aux yeux blancs en défense ; ils devaient exceller à mordre avec des rumeurs rauques de thorax épais. A mesure qu'ils avançaient, entourés davantage, il s'accentuait en eux un plaisir périlleux d'aller à la chasse : une demi angoisse, travaillant les nerfs, doublait leurs énergies, multipliant les muscles aux épaules. Tambilla, insensible à cette volupté carnassière, restait indifférent et gris, exclusivement subtil parmi ces forces sauvages, ne devant jamais recourir qu'à la ruse pour s'y dérober aux cas de nécessité. Tandis qu'il marche auprès de Bettine, il se fait terne, prend la couleur de mélancolie comme le caméléon la teinte des branches sèches : il ferme les épaules phtisiquement, baisse la tête, alanguit les bras, lâche tout le squelette. Ainsi il s'amincit extraordinairement par une souplesse d'acrobatie mentale. Pâle et rabougri, quelque chose renaît en son allure de l'aïeul chinois : mollesse cachant la comptabilité des projets cruels. Sous la peau marécageuse dort une finesse de chair jaune; le nez affilé a la minceur des nez célestes. Et le foulard jaune au cou est languide et triste ainsi qu'un parement de mandarin souffreteux.

III

Des adversaires se croisaient parfois, amorçant les énergies respectives :

« Moulinet va'rriver, criait l'un, lançant en l'air son chapeau.

— Va'rriver là-dedans, » répondait l'autre, et il ouvrait une pupille énorme, restait immobile, pointait du doigt noir son œil excave.

— Moulinet va'rriver, hurlait un nouveau.

— Il faudra que li mange beaucoup de riz avec la morue pour coquer Rivière. » Et il affirmait avec fierté : Moulinet *y* mange la morue : Rivière *y* mange bœuf.

.....— Rivière va'rriver.

Va piser là-dedans ! et la lippe gicle dans la poussière, et la patte piétine sur le crachat.

— Moulinet c'est un coq.

Rivière, c'est un chien.

Le coq *y* fout au chien un coup de z'ergot.

Le chien *y* bouffe le coq.

B... ta mère, couillon.

Ti jures comme le cacatois de madame Sardine; toué c'est pas un homme, toué c'est un' bête.

— B... ta mère quand même.

— Rivière, c'est un requin. Mi sava la pêche au requin ! Le requin *y* mange le chien crevé.

— C'est Moulinet le chien crevé.

— Si Moulinet *y* arrive pas, moi c'est un fils de chien.

— Si Rivière *y* arrive pas, moi c'est un verrat.

— Enfant de ta mère ! »

Les gueules se croisaient, couleur de patate et de cambarre, avec des envies de se manger. L'ardeur retroussait les lèvres sur la sanguine des gencives. Les dents limées provoquaient. La primitivité animale des formes rondes bombait. Cependant les bras en balancier, la tête couchée sur l'épaule, quelques-uns dansaient en tordant la séga :

*Oh ! fais entention !* (1)
*Oh ! fais entention !*

Au couchant se mirait une très lointaine contrée d'Afrique, avec des nuages trapus et rougeâtres comme des baobabs enflammés ; — le profil de bêtes énormes et aveulies, ainsi que des éléphants et des chameaux, avançait lentement ; — et près de petites mares de violet sacré veillaient des ceintures de chaumes coniques que la pourpre scalpait. Par delà la ceinture des campements illusoires ondulait toute la saisie d'une brousse basse, noirement cotonneuse. Le fond du ciel était l'ouverture d'un désert mobile sur des perspectives de voyages et de chasses sanglantes.

## IV

Quand Bettine, Florin et Tambilla arrivèrent au fond du Camp-Ozoux, l'emplacement était déjà nombreux ; mais les noirs au lieu de se presser assis aux encoignures du terrain, circulaient, rieurs, dandinants et comme un peu ivres. On se bousculait par-

(1) Attention.

fois. Les gourdins traînaient sur la terre. Une âme d'agitation électrisait leurs corps, et c'était comme si les nuages maintenant claquant au ciel en cotonnades pourpres, violettes et bleues, en pagnes verts, rouges et jaunes, fouettaient le désir des cafres et la nostalgie passionnée des malabars.

L'obscurité tendue comme un prélart, la place semée d'hommes prenait l'aspect fantômatique d'une plaine peuplée de roches. Anonymement chaque individu vibrait d'une vie sauvage avec des aspects bizarres de chocas et de cactus. Tandis qu'au ciel se composait un spectacle de foule dense où l'on distinguait, en un quadrille d'unités de nuages à l'infini, les formes humaines une à une. Soudain quelques étoiles percèrent, par chiquenaudes.

On alluma des lampions : les faces s'éclairèrent de bêtel et de safran, avec des goîtres de lèvres et de nez. Des scintillations ondulèrent dans la nuit comme des reflets sur l'eau. Une fantasia de vibrations colorées cliqueta un instant comme une brise. Et soudain la musique municipale éclata en artifice derrière des tamariniers. Moulinet arrivait.

Le club commençait. Moulinet, enroué, ne se montra pas au feu, de bengale de l'estrade. Tambilla avait été invité à parler, mais dès les premières paroles des houles d'inattention noyaient sa voix. Sur l'estrade où tous se tenaient debout, embarrassé à droite et à gauche, il ne pouvait faire un geste et paraissait ridiculement ligotté. Comme l'estrade tremblait sous le poids, il était balancé tel qu'un petit homme ivre, forcé de veiller à son équilibre. On criait : « Tention, Tambilla, toi vas tomber dans la fosse ! » Alors il sut gagner quelque temps l'attention.

Conscient de l'humeur sarcastique de la masse, il se tint à la caricature. L'ironie superficielle du créole prise la gaieté pittoresque des croquis légers et mordants. Tambilla dessinait comme au charbon pour la foule noire des silhouettes bouffonnes, détachées comme s'il fumait une cigarette. Son œil de tailleur excellait à saisir prestement les silhouettes. Et toute la foule, appâtée, curieuse de contrôler, restait béante. Tambilla n'achevait point ses traits, en faussait quelques-uns pour éveiller en la foule l'intérêt d'une collaboration. L'amour-propre et le talent critique des races assaillait Tambilla de conseils, de rectifications, d'invectives. Et encore une fois, pour quelques instants, il semblait que les noirs, usant pour soi de leurs mots et de leurs images les plus spéciaux, bien resserrés entre eux et sans gêne, éliminaient négligemment la présidence de la société blanche. Il vint des minutes où leur ironie, dirigée par Tambilla, se fût exercée sur la société blanche d'une façon générale et crépitante.

Mais les esprits frivoles s'énervaient. Des vents de rire, secs et claquants, agitaient la masse. Chacun en se remuant faisait des bruits fiévreux d'élytres. Les mulâtres perfides, tapis au crépuscule des murs de pierre descellés, veillaient avec des démangeaisons de dégrader davantage les murs pour assommer les premiers rangs. Ils faisaient à chaque parole obstruction de leur tapage. Caché parmi eux, un maître répétiteur du lycée les excitait. Il soufflait un nom de blanc que la foule aussitôt réclamait ; et dès que le conseiller général ou municipal, cédant aux impatiences, apparaissait tremblant et rouge aux lueurs de l'estrade, miaulements et sifflets coupaient sa parole, le faisaient rentrer penaud dans le groupe des collègues. « Demande Seychelles » et le docteur Seychelles, son nom hurlé avec rage, devait se hisser sur les planches ; des applaudissements le tenaient muet cinq minutes, et comme après un silence relatif il avait dit : « Mes chers concitoyens » des sifflets en jets d'eau partaient de tous les coins, giclant à sa petite face comiquement hérissée d'oreilles. « Mes chers concitoyens », reprenait le docteur Seychelles, concentrant l'assurance. « Allons, ramasse ton langue » criait-on ; et une autre voix : « Toi, n'es pas fait pour causer : où l'est ton seringue? — Mes chers concitoyens — Bouche, bouche: ton gueule l'est trop grand. Y disait que toi va faire un z'enfant. — Je voudrais vous montrer — Montre pas, montre pas si l'est pas plus joli que [illegible] — Vive, vive, vive Seychelles ! »

Enfin le docteur Seychelles se faisait écouter, sa voix d'autant plus étrangement douce, moelleuse comme baume tranquille, et parfumée que pour soigner et guérir. Il devenait sévère, faisait l'ordonnance, commandait des pratiques minutieuses, une [illegible] contre l'autre parti. « C'est çà, c'est çà, criait-on, [illegible] lavement mercure. »

« Demande Tagnole » souffla le pion. « Tagnole, Tagnole !... [illegible] Tagnole, monte sur barrique, mon n ir... Tagnole ! » L'entrepreneur de transports, petit et sec, prêt à flam[illegible] de grands coups de voix et de phrases [illegible] coups de chabouck, en vitesse, cahotant aux maca[illegible] il prodiguait de longs gestes de charretier, se faisant [illegible] par monosyllabes, dans l'intimité de l'attelage nègre. [illegible] le courage qui .. qui me caractérise, [illegible] l'honnêteté .. qui caractérise [illegible] quand il levait la tête, se haussant sur [illegible] un petit homme à caractère.

[illegible] bonbon »

[illegible] Bettine était mal à

l'aise. Il ne s'efforçait plus à dominer la masse de son canotier danseur et de sa barbe souveraine. Il s'effaçait aux paravents d'ombre et ne faisait point entendre sa voix. Il redoutait qu'on le réclamât sur l'estrade : La soudaine hostilité du public noir contre les blancs l'immobilisait, ethniquement située entre les deux classes. Il craignait surtout une interpellation criarde lancée par la rancune de Thérésine. Il ignorait si elle était là. Près de lui Florin Palleteau le gênait fort, car, interpellant et gesticulant, il pouvait découvrir Bettine à la malice populaire.

« Demande Louis Azaure » ; et les noirs lancèrent le nom avec des épithètes tendres : « Azaure, le petit Louis Azaure, notre cher petit pharmacien. Mi veux le petit Louis Azaure » et ils prolongeaient avec des sifflements tendus suivant leur manière d'appeler leur chien : « Azaure, Azaure... » Louis Azaure était chauve et sa tête ronde reluisait comme un mortier. Il avait une grosse barbe de vieilles herbes aromatiques et pour yeux deux petites pilules bleues qui brillaient dans un enrobage d'argent. « Azaure... Azaure... » Il était gros, rond, court en bocal, et tournait la langue, étant de Marseille. Les nègres l'aimaient pour son parler lourd, épais, appuyé comme du plomb, et parce qu'il avait la peau dure et bronzée, sorte de nègre européen. On ne le voyait jamais que dans le prestige du laboratoire, en sorte qu'il imposa d'abord parmi la lumière de l'estrade. Peu inventif, il suivit l'ordonnance du docteur Seychelles dont il répéta les propos en les pilant au mortier de sa bouche rudement dentée. Et il finit vite en disant qu'on pouvait l'écouter sans faire la grimace parce qu'il ne vendait pas seulement de la quinine mais de la limonade. Alors des rires de satisfaction partirent comme des bouteilles trop chargées de gaz. L'estrade débordait : Moulinet, écarlate, fixait la foule impérieusement. On voyait seulement entre deux thorax le profil chétif de Tambilla. La figure des blancs suait à la lumière, car ils ne pouvaient tirer leur mouchoir.

Bettine se sentit tiraillé par la manche : Thérésine fut près de lui, ardente et tatillonne, la poitrine soulevée par la presse au niveau des épaules :

« Ecoute Bettine. Oublie çà que moi *t'a* dit à toi. L'amour y excitait à moi : moi *l'*étais comme saoule... »

Elle avait la chair excitée par le frottement de la foule. « Aussi pourquoi ti veux plus venir en bas la Rivière ? Dis, Bettine : ni descendra plus ensemble en bas la Rivière ? »

Bettine lui versant de l'amitié dans le regard et le sourire inclinés, allégua toute la fatigue des dernières semaines. Il n'avait plus une heure de libre : il ne marchait même plus, il était tout le

temps dans la voiture de M. Moulinet avec M. Moulinet ou M. Calixte...

« Tout ça, c'est des blagues de menteur ! cacaya Thérésine. [illegible] tout de suite que toi n'as asse de ma carcasse, maintenant que Gambetta a craché sur le parti de Rivière pour mener les électeurs de Moulinet, bougre de brûleur, grand flandrin ! »

Rivière, se trempe en sueur, tirait sur sa moustache d'un geste [illegible]. Devant le rictus de la bouche allongée, Thérésine [illegible]

« Va, toué c'est bien le frère de ta sœur. Ti sais bien, ta sœur que toi t'as vendu à M. Rinardi, ton sœur qui entretient à toi. »

Et elle disparut.

[illegible] Palloteau se retourna vers Bettine :

« Je te plains d'avoir cette peau rouge derrière toi, dit-il soucieux d'apaiser la gêne du mulâtre. C'est pire qu'une mauvaise maladie...

Quoique ti dis, toué, revint Thérésine. Ça *l*'est jeune et c'est déjà un ivrogne. Occupe toi donc de la Sarlotte qui va lâcher à toi comme un cancre ! Ah ! si ti crois que Bettine n'a pas tout raconté à moi. »

Et elle redisparut, encore prête au retour.

Encouragés par les succès d'Azaure, d'autres orateurs s'approchèrent. Des houles de huées chaque fois noyaient leurs efforts à se maintenir au-dessus des vagues. Ils clapotaient piteux. Les rires giclaient à leurs faces ruisselantes. Et les chants sonores, par toute la foule, ondulaient en danses, en lames ballottantes portant l'écume des faces tricolorement éclairées.

*Moulinet va'rriver*
*va'rriver*
*va'rriver*

La joie roulait en grognements musicaux, les gosiers aigrelets s'accompagnaient des profondes orgues pectorales. Et s'accrochant les bras, ils se bousculaient à droite puis à gauche, rythmant le sol de leurs plantes minérales. Des poussées culbutaient des groupes vite relevés en assauts cognant aux faces moqueuses. L'on avait envie de marcher en bande. Quand, tout d'un coup, de derrière des feuillages déchirés, des pierres tranchantes sifflèrent.

Et il s'éleva le concert animal de barrissements poussés en onomatopées. Une force sauvage enflait et rythmait la voix nombreuse que, dans le silence soudain du club, d'énormes piétinements réglés accompagnaient ainsi que le bruit des battoirs sur la

boue. Puis une clameur de joie sanguinaire monta comme aux approches d'un sacrifice humain, avec l'ampleur d'un Zambèse charriant des masses noires d'hippopotames.

On devina les Inhambanes (1) nouvellement débarqués de l'établissement Lamartine. Une terreur secoua un moment la foule réunie sous la menace invisible comme à une échappée de fauves. On visionna les têtes aux yeux ronds et vitreux, la lèvre inférieure gluante et pendante, le prognathisme des poissons goulus. Puis, rassuré par le nombre, enflé de colère, on courut au bruit.

Des quartiers de rocs lancés de l'ombre épaissie, le moulinet d'énormes gourdins brisèrent l'assaut. Les créoles reculèrent à l'arrière-plan de la place, contre le mur dégradé. Alors ils achevèrent de dépierrer le mur, arrachant des doigts les galets comme des patates du sol, et, soupesant un instant leur rondeur, chargèrent l'ombre. Le ronflement du galet rond se coupait du sifflement du caillou pointu qui, dard, chante une musique de verre. Et ils ne négligaient pas les fonds de bouteille verdâtre qu'ils heurtaient avec des pierres pour une harmonie sauvage avant de les écraser au roc d'un crâne ou d'une nuque lointaine. La matière volait en bourdonnements aigus.

Les mozambiques s'étaient immobilisés en la noirceur de leur antre de feuillages ; mais ils bondirent d'un saut de lions dans la masse, éparpillant l'attaque, maniant les bâtons en massues adroites. Ils bondissaient de toute leur force retentissante, les pattes dures, le thorax minéral résonnant en cris rauques ; la figure trapue en son cahotement de bestialité, ils sautaient brusquement dans la lumière au dessus des têtes, les dents et les yeux blancs anthropophages, la mâchoire effroyable, les lèvres énormes comme pour des repas. Sous l'assaut dur, le petit créole agissait de ruse et de souplesse, sautaît, filtrait, ondulait. La légèreté de sa danse et la minceur de son corps aidaient sa fuite glissée. Ils donnaient du baton et de la tête, mais à chacun une grappe de créoles s'attachait, immobilisant les membres, étranglant le cou, en colère enfiellée et pénétrante, opérant par petits coups lancinants, resserrant l'étreinte de leur liane. Et ils piétinaient le nègre terrassé, frappant des talons la face pour l'aplatir davantage. Mais alors, au sifflet d'un chef, les mozambiques encore libres, d'un violent effort, moulinant des bâtons, regagnèrent leur ombre.

On crut à leur fuite et l'on s'élança derrière eux, entraînant les blancs au carnage. Mais ils se retournaient , lançant avec furie des quartiers de rocs et de troncs, assommant des dos, écrasant

(1) Maquouas achetés à Inhambane, sur la côte mozambique.

[illegible] à leur tour poursuivant... quand la panique de Ta-[illegible] se résolut en un coup de revolver... La place fut balayée avec une rapidité de cyclone, nue et noire. Toute l'Afrique, continent, [illegible] sous la nuit. Et seul, au dessus, le ciel était lapidé d'étoiles.

## CHAPITRE VII

### I

[illegible] grand matin du jour, les rues étaient étrangement vides pour un dimanche. L'angelus avait sonné dans un ciel clair, et pourtant c'était comme si la journée devait être immédiatement [illegible], tout le monde terré aux maisons et sous les [illegible]. Il en paraissait encore plus étrange qu'en l'immobile [illegible] [illegible] causât tout bas avec Abel, et le plus [illegible] même avec des grognements hilares du maquoua.

[illegible], léger, faisant un coude, descendait par la rue [illegible] des Noirs, léger comme s'il allait faire seul une promenade sur la grand'route du côté de la Rivière des Pluies. Il allait rapidement à petits pas se pressant sur la première moitié des [illegible]. Un refrain [illegible] imperceptiblement à ses lèvres :

*...ca 'river*
*ca 'river*
*ca 'river*

[illegible] aire créole revenait fredonner virginalement en lui [illegible] du matin aux petites fumées bleues où le soleil [illegible] de chanter comme un jeune coq. Il ne voyait pas le [illegible] la rumeur du pays, la rumeur des quartiers créo-[illegible] montait en bourdonnements amicaux autour de lui, [illegible] contre lui et sans presque passer par les oreilles venait [illegible] émouvoir ses sens fébriles. C'était une musique de [illegible] sur l'eau des ruisseaux et les flasques boueuses [illegible], c'était le murmure des eaux de canal jouant dans les [illegible] c'était le passage de la brise dans les branches mouil-[illegible] le soulèvement de la poussière entre les macadams dé-[illegible] c'était les insectes grinçant dans les arbres et les oiseaux [illegible] des petits noirs, c'était une chanson de la rosée [illegible], c'était cette espèce de râclement de ferblanc har-[illegible] y dans les matins dominicaux aux quartiers subur-[illegible], Butor, Sainte-Clotilde et Petite-Ile, c'était cette [illegible] premières gouttes qui tombent de la fontaine dans les [illegible] l'eau bientôt s'épaissit en sourde douceur.

Et Tambilla avait une âme fraîche comme de la mousse dans la ravine. Et en lui se préparaient des joies grosses comme des descentes de ravine.

Il pensait à Rivière. Avec amour.

Rivière était le vieux député, vieux comme l'île, datant d'avant 48 et affranchi avec 48. Il le chérissait de toute la routine créole, il l'aimait comme un frère en vieille roublardise électorale, et pour sa petitesse, sa modestie insinuante, et son odeur de moisi, son air d'être toujours malade. Avec la sentimentalité que l'insulaire a pour le faham, il aimait Rivière comme une tisane. Puis Rivière avait eu un malabar comme frère de lait. Puis Rivière était détesté par les gros propriétaires. Puis le vieux sorcier, on ne lui connaissait pas d'affaires de femmes, c'était presque un célibataire marié seulement avec le pays, presque veuf du pays d'immédiatement avant 48 quand la joie bruyante des nègres affranchis avait cru voir descendre pour toujours dans l'île les idylliques bonheurs.

*Rivière va 'rriver*
*va 'rriver*
*va 'rriver*

Et il fallait que ce jour-là il fît voter pour ce gros gendarme de Moulinet, Européen habillé à la mode par les tailleurs de France et pas plus fait pour le pays qu'un gendarme qui gâte toute l'allégresse libre des campagnes bourbonnaises où il n'y a pas de murs autour des propriétés, où l'on rentre dans les vergers pour casser les fruits, où l'on prend le bain n'importe où dans la ravine, où l'on casse les fleurs et où l'on dort dans grand chemin.

## II

Tambilla, devant le Tribunal, dans un repli de la Cathédrale-Cassée, recevait de Bettine la liasse des bulletins de Moulinet qu'il mettait dans la poche droite de sa mauresque. Sa poche gauche était déjà gonflée. Bettine escomptait la victoire de Moulinet : Rivière n'avait peut-être pas recueilli cinq mille francs de ses amis pour toute la campagne, juste de quoi payer les voitures et un peu de goutte de temps en temps. Moulinet avait déjà dépensé vingt mille et il y avait environ cent cinquante mille francs de prêts pour la journée: cinquante mille avaient été envoyés à Saint-Benoît, à Saint-André, à Sainte-Suzanne ; cent mille tout entiers restaient réservés pour Saint-Denis, Delbarac avait marché dans les grands prix: à lui seul il avait versé cent mille francs; Moulinet

[illegible] propriétaires avaient fourni la différence. Tous [illegible] ville pour ce jour. La caisse centrale se trouvait [illegible] Seychelles, tout contre l'Hôtel de Ville : la [illegible] à la pharmacie Azaure, à deux coins de rue [illegible] Bettine, Tambilla et Patte-de-Coq avaient des [illegible] sous le veston. Il fallait éviter d'être vus des gen[illegible] n'était pas malin, le square de la Cathédrale Cas[illegible] deux pas, avec ses écrans d'arbustes.

« [illegible] la voix pour commencer, demanda Patte-de-Coq.

— [illegible] seulement, répondit Bettine ; puis nous allons [illegible] Rivière sera mort.

— [illegible] dit Tambilla, il faut mettre dès huit heures à cinq [illegible] dès neuf heures à dix francs, puisque *n*'a l'argent: [illegible] la caisse Rivière sera esquintée d'un coup, et à dix heu[illegible] *n*'aura les voix pour cinquante centimes.

— [illegible] dit Bettino. Z'affaires *y* roulent. »

III

[illegible] citoyens arrivaient en veston gros bleu, le pantalon [illegible] aussi, la chemise très blanche, le ceinturon rouge [illegible] des reins, ouvert sur le ventre comme un drapeau, [illegible] campés dans cette mise coquette de patriotisme, avec [illegible] au bal et de chercher des zézaires. C'était la mi[illegible] qui votait pour la première fois, braillant fiè[illegible] électoral, hardis, prétentieux à plus de mon[illegible] par petits groupes enveloppés de menue né[illegible] des petits noirs qui chantent à la grand'[illegible] voix veillardes, excellent à piailler aux courses, [illegible] » et les « mangues-carotte » dans les rues, [illegible] pullulante s'insinuant aux bandes adultes comme [illegible] de masques. Il y avait aussi les gros noirs frot[illegible] qui coudoyaient les autorités, se faisaient voir [illegible] familiarité, leur souriant, leur serrant la main. [illegible] le Sénat des vieux nègres septuagénaires et octo[illegible], à bedaines, à gibus et à lunettes, descen[illegible] de l'île pour venir voter : Mercure, Diogène, Hip[illegible]

[illegible] *Vive Rivière !*

[illegible] En attendant le moment [illegible] préférence pour Ri[illegible] paraître la foule toute

claire, en grosse mobilité enfantine. Les feutres neufs et les paletots de drap étaient sortis de l'armoire, marqués de plis soigneusement conservés ; on avait débouché le flacon d'essence et le bol de pommade. Le mouchoir débordait de la pochette et le plastron éclatait de blancheur comme une conscience pure. Les jeunes noirs dénués de paletots étalaient des chemises d'indienne à fleurettes, rraîches et bouffantes. Ils aimaient se donner la main. s'approcher, se frôler dans la propreté de leurs mises endimanchées. Les rares chaussures, vernies, chantaient comme des violons. Et on était d'autant plus bruyant que l'on se sentait au fond de plus en plus désemparé : à mesure que huit heures approchent, les convictions, les dévouements jurés disparaissent, on est rendu au vague, aux caprices des rencontres, aux riens. Il y a le trouble des reptiles au changement de peaux. C'est le jour où le blanc se prend à retrouver l'ancienne suspicion pour les nègres en lesquels il a cru le plus ; il les soupçonne de perfidie..., de noirceur : l'âme du blanc d'avant 48 rentre en lui. Et les noirs se plaisent, en leur rassemblement improvisé, à retrouver leur puissance, à faire sentir leur utilité, leur « jugement », la dignité de « leurs consciences ».

## IV

Les portes des salles s'étaient ouvertes et la foule se brisait en raz-de-marée aux digues de gendarmerie. On n'avait laissé passer qu'une centaine d'électeurs. Ils hurlaient à l'intérieur, imposant des noms pour le bureau, la tactique étant d'y asseoir des partisans complices de fraude et rayant à l'avance les adversaires. La salle, puant le bois mouillé, était grise comme une cale et la masse y avait un roulis d'équipage révolté. Sans que Bettine pût savoir comment, Tambilla était au milieu d'eux. Un moment après, il se retrouvait au dehors : « Moi *l'*a arrivé trop tard : le bureau *l'*était déjà formé avec la bande de Rivière. Mais çà *y* fait rien. » Et, pressé, disparaissait, prenant une nouvelle somme à Bettine.

Les meneurs enrégimentaient leurs hommes, les divisant par escouades. Tambilla leur ordonna de rester tous à l'extérieur pour aller ramasser les électeurs : plus souple que lézard, il se faufilerait dans chaque paquet que les gendarmes laisseraient passer : laissé seul à l'intérieur, il glisserait les bulletins avec l'argent ; ceux qu'il ne pourrait pas payer sans se faire voir, reviendraient avec des tickets se faire solder par Bettine dans la Cathédrale-Cassée.

Zébrés de soleil, les noirs s'agitaient, piaffaient. Le soleil tachait d'une lèpre lumineuse la peau brune des troncs. Et la lumière jaune, trop épandue, saoulait comme du rhum... Les meneurs, pour allumer l'enthousiasme, conduisaient les nègres aux cantines foraines, mais beaucoup avaient la ruse de ne presque pas boire pour garder leurs esprits et se faire acheter plus cher. « Tu votes? demandait Patte-de-coq. — Combien ti donnes ? — Cinq francs. — Non, mi attende plus tard : tarif va monter. — Ou bien va baisser. — Pas peur, citoyen. » Cependant Bettine payait les premiers votants, qui avaient été de suite aux urnes pour rentrer aux demeures lointaines. Ils refusaient avec mépris les décimes bronzés, les jetant à terre, et réclamaient les pièces blanches, aristocratiques, parfois en bourraient leurs joues, par défiance des gendarmes. Ils acceptaient avec obéissance les vieux billets, même crasseux, parce qu'ils ont le prestige de diplômes, mais en vérifiant les signatures. Quelques-uns partaient à la course, allant cacher chez soi leur paie, pour revenir voter une seconde fois. D'autres réclamaient davantage, jurant que Tambilla ou Patte-de-Coq leur avait promis le double, pleurant sur une femme malade ou un enfant au mouroir : ils se disaient volés.

Bettine payait, perdant la tête, accablé de pressions, tiré par les bras, gêné dans sa coquetterie du dimanche matin, serrant sous sa veste la sacoche d'argent. Il s'étonnait du nombre : « Pourquoi Tambilla n'en pare-t-il aucun? — Gendarmes *y* veillent à lui là-bas dedans, répondaient les arrivants, par masses croissantes. — Comment z'autres tout's *l*'a fini voter ? — Nous tout's. — Mais moi n'a plus l'argent. — Allez chercher chez Azaure, alors. Vive Moulinet ! »

Chaque bande sortait de la salle en hurlant le nom du candidat. Les cris arrivaient en rafales jusqu'à Bettine tremblant de fatigue : il s'étonnait d'entender encore constamment acclamer Rivière. « Rivière *y* donne l'argent donc? demandait-il. — Bien sûr, et *y* paie mieux encore qu'ici : faut doubler la ration, sans quoi cheval *y* marchera plus. » Le nom de Tambilla à son tour arrivait fréquemment par dessus le mur. Et des chansons braillardes acclamaient suivant les modulations connues :

*Tambilla va 'rriver.*
*va 'rriver*
*va 'rriver*

Bettine s'énervait à la pression des demandes. Il souffrait de la popularité de Tambilla qui n'avait rien fait pour la mériter, qui se bornait là-bas à glisser les billets en se moquant des gen-

darmes, tandis que lui suait à compter bêtement l'argent, sans bouger, comme un infirme. Sa sacoche était vide : la caisse avait sauté. C'était l'occasion d'aller remplacer Tambilla qui courrait chercher provision nouvelle chez Azaure. Et dressant la tête en fierté, agitant les bras pour se donner de l'air, il courut au Tribunal.

Le Tribunal ronflait comme un moulin. La façade était ardue à cause de sa blancheur méridienne. Les portes broyaient du monde sans cesse ; et toutes les marches latérales étaient encombrées d'hommes assis. Il en voletait au loin, partout. L'attention attirée par sa blancheur vantarde, les gendarmes voulurent le retenir. Il dut tourner par une autre porte et d'autres gendarmes, perdre un demi-heure, avec impatience. Enfin il arriva à Tambilla : et il lui demanda des bulletins. Tambilla, pris à l'improviste, de la poche droite retirait la liasse intacte, liée par la ficelle. « Eh bien, avec quoi alors tu votes depuis ce matin ? » Tambilla se taisait, la figure pétrie de malice. Les électeurs sortant hurlaient au pavoi du perron : Vive Rivière !

« Comment, dit Bettine, depuis ce matin tu donnes des billets de Rivière avec l'argent de Moulinet ?

— Probable.

— Toi *l*'es pas bête, toi ! » Bettine, suffoquant de surprise, attaché à Tambilla comme à un miracle, le tirait à l'écart de la bousculade, dans un besoin de le palper, de le regarder, dans un besoin de contagion. Et il prolongeait l'explication, avec l'instinct de montrer lui aussi de la finesse : « Enfin ; mi connais bien quelqu'un qui sera content à c't'heure.

— Qui çà sera content ?

— Parbleu c'est ton femme ! n'a qu'une femme pour avoir fait faire à toi un coup comme çà. Li pourra acheter robes, maintenant. »

Bilieux, Tambilla l'arrêta : « Cause pas de Thérésine ; çà *y* regarde pas vous. »

Bettine biaisa : « Mais toi, toi vas acheter une propriété, toi vas fermer ton atelier. Pas bête, çà. Tu vas aller habiter la campagne ?

— Tambilla n'a pas besoin de ton conseil.

— Toi *l*'as raison d'aller à la campagne. Thérésine n'est pas faite pour la ville. »

Tambilla trembla un peu, mais se contint. La satisfaction d'avoir réussi sa duperie primait toute rancune sentimentale. Il lui manquait la force physique pour une rage de jalousie, seulement amateur subtil des vanités d'esprit. Et méprisant le faux blanc fai-

[illegible] mentale : « Ah!
[illegible] moi : mi pré-
[illegible] malgré son
[illegible]

[illegible] avec finesse.
[illegible] un bâtard
[illegible]

[illegible] la tête dédai-
[illegible] complexes.

[illegible] les gros blancs
[illegible] grande allée de
[illegible] Ils venaient de
[illegible] avaient mis des
[illegible] fermaient leurs
[illegible] se décider à
[illegible] votaient pour
[illegible] la clientèle. Un
[illegible] restait fidèle
[illegible]

[illegible] que Tam-
[illegible] avaient
[illegible] pouvait encore
[illegible] avec les cinq
[illegible] au fort de
[illegible] paraissait
[illegible] avoir déjà payé
[illegible] avait bien mis
[illegible] — Ou dix
[illegible] heures jusqu'à
[illegible] vraiment rai-
[illegible] le moins possi-
[illegible] ces gens là.
[illegible]
[illegible] à la di-
[illegible] des
[illegible] Mon
[illegible]
[illegible]
[illegible] avec
[illegible] cal-

culer à coup sûr, car Tambilla ne résistera pas à garder pour lui les cinq mille francs. — On ne sait jamais, insinua le négociant. Alors...

Des propriétaires de la campagne arrivaient à cette heure avec leurs bandes que les contre-maîtres menaient eux-mêmes voter en rangs ainsi que des collégiens. Tambilla avait disparu. Le tumulte s'était affaissé comme après un incendie. La moitié des portes n'étaient plus obstruées : les gendarmes, épuisés, le casque tiré, laissaient entrer les groupes. Poussifs, les gros blancs s'acheminaient librement vers les urnes.

La poussière de midi pesait. Dans la cour du Tribunal, sur les côtés du Palais, des grappes dormaient aux perrons, tombées d'ivresse, les bouches jaunes ouvertes au soleil, yeux blancs déclos dégouttants de larmes. D'autres, sur des jambes dansantes, s'accostaient, ce n'était plus la mêlée unanime du matin, mais les rares pugilats s'accouplaient en sauvagerie méchante, visant à faire couler le sang des nez, à faire éclater les lèvres. Ceux qui avaient voté le matin, après s'être saoulés longuement aux boutiques des chinois, battant aux comptoirs et brisant les verres, arrivaient par escouades, dans la fureur de cogner aux retardataires, pour obstruer les portes, avec l'instinct d'empêcher les autres de se faire payer. Ils vociféraient :

« Vive Rivière ! A bas Moulinet ! Moulinet l'est mort ! »

Puis chantaient avec tendance au roulis de corps dandinants, se pâmant sur le « ah » :

*Rivière, z'enfant la misère va 'rriver*
*va 'rriver*
*ah ! va 'rriver.*

— Oui, Rivière va 'rriver.— Tais-toi : toi c'est un Malabar.— Et toi ? tout le monde *y* connaît bien que toi c'est un bâtard de Chinois — Vlan ! voilà pour ton gueule ! — Et vlan ! voilà pour ton maman ! — ... Et toi, quouque ti l'es ? — Toi, c'est un Mozambique. — Mon papa *y* sort de la Guinée. — Ça *y* vaut mieux qu'être un Malabar. — Malabar z'anglais n'a point la tripe.

*Rivière z'enfant la misère va 'rriver*
*va 'rriver*
*va 'rriver...*
*ah ! va 'rriver.*

« Savoir si li va 'rriver ! savoir ? — Sûrement ! mi parie cinq francs. — Où qu'il est ton cinq francs ? — Moi mi parie mon petit cochon. — Tiens beau là. »

[illegible] d'un seul coup, écla-
[illegible] poudre montait aux
[illegible] Ô té, bâtard de ca-
[illegible] y fait à toi? — Nous
[illegible] Rivière. Rivière aussi c'est un
[illegible]

[illegible] la grande salle s'ouvraient li-
[illegible] les électeurs faisant défaut
[illegible] de temps à autre, un rare
[illegible] la salle morne et encore bourdon-
[illegible] Dehors, dans la vaste cour ordi-
[illegible] avaient croulé sur le sol, dans les
[illegible] comme en une fin de marché.
[illegible] des gueules rosâ-
[illegible] le sourds « va'rriver, va
[illegible] définitive. Bettine, re-
[illegible] n'avait même plus l'idée de
[illegible] assis supplément sur un perron,
[illegible]

VI

[illegible] l'Hôtel-de-Ville où
[illegible] fourbu et abruti du fracas des
[illegible] les gendarmes au pied des
[illegible] dans la réverbéra-
[illegible] des villas, d'une blan-
[illegible] et propres. D'autres
[illegible] jolis et parés.
[illegible] murs bancals,
[illegible] nègres de 48.
[illegible] de piques
[illegible] étaient chargés
[illegible] il se trouvait des
[illegible] manifestations
[illegible] barreaux por-
[illegible] Et les arbres qui
[illegible] de
[illegible] en pers-
[illegible] réseau de
[illegible] reflété
[illegible] des bandes de
[illegible] mon-

taient comme un bruit de raz-de-marée. La lumière était celle d'une énorme pierre blanche chauffant la ville par réverbération.

Saoulé de lumière, Florin arrivait bredouillant et rouge : « Tu sais, moi *l*'a rencontré Charlotte : elle sortait de l'Immacu. Z'affaires *l*'a pété entre nous. Elle avait bataillé hier dans la cour des Sœurs avec la nièce de Moulinet : jourd'hui elle *l*'a regardé à moi d'un air moqueur. Moi n'a même pas salué à elle...

— Ah bah ! fâcherie-là y dure pas.

— Si ! moi *l*'es décidé à plaque à elle..

Il se raidit et se tut. Soudain il dit, détendu :

— Au fond, Bettine... Mettons que Moulinet arrive, il se fout de moi... S'il n'arrive pas, il se fout encore de moi... Quant à Rivière, ne parle plus, il se fout toujours de moi...

» Et ce que, moi, j'aurai gagné dans toutes ces affaires d'élections, c'est d'avoir cassé la paille avec Charlotte... Quand je pense à ce que ce pauvre bougre de Florin a perdu, je me traite d'idiot à fond... Ça, plus je vais, plus je vois que Florin n'a été taillé que pour l'amour ! »

Il s'arquait sur le sol, en mousquetaire piteux, les bras chevaleresques et les yeux bleus élégiaques tournés au ciel... Puis il ouvrait large la poitrine dans un soupir, s'étirait sur place : « Ah ! vive l'Amour ! N'y a que ça de vrai, Bettine ! »

Une voiture chavira des noirs devant la porte : « Vive Rivière, Rivière, Rivière ! »

## VII

Par de petits drapeaux rouges, jaunes et bleus, la Vigie annonçait l'apparition d'un navire à l'horizon de l'île. Et il glissait des montagnes vers la mer, par bancs, de grands nuages blancs qui avaient l'air de descendre en ville. Une odeur de vieilles feuilles, résineuse et térébenthinée, brûlait aux cours, dans l'après-midi des hauts.

A trois heures, Bettine était réveillé, hagard : en bataillon, deux cents noirs, drapeau en tête, fleuris comme s'ils revenaient du Brûlé entraient dans la cour du Tribunal, rythmant leur ardeur au pas militaire :

*Vive Rivière*
*— Rivière va 'rriver*
*Vive Rivière*
*— Rivière va 'rriver !*

Et ils se précipitaient à l'urne. Les gendarmes, ranimés, bri-

[illegible] extraordinairement, ils défi- [illegible] le nom de Rivière. Tambilla, [illegible] près de Bettine, ne sur- [illegible] bulletins. sûr cette fois de ces [illegible]

[illegible] on ne sait d'où, accourait se frotter à lui, [illegible] mon petit noir, donne à moi encore

[illegible] on meule y pue le rhum.

[illegible] triomphe. Moulinet va crever [illegible] argent.

[illegible] encore ?

[illegible] voiture ! [illegible]

[illegible] deux mains comme un éventail, elle [illegible] la tignasse fauve couleur de [illegible] Rivière, donnant du coude aux groupes, [illegible] rencontrés.

[illegible] revenaient de l'urne comme de la Fon- [illegible] provoquant Bettine, s'accostant [illegible] à peine éclairés d'un peu [illegible] Ils avaient été payés par Tam- [illegible] qu'ils avaient voté, et ils dévisa- [illegible] de voix ordinaires, par groupes, [illegible] Ah ! bah ! Z'autres l'a beau dé- [illegible] un sou, mais Rivière même sera [illegible] autre argent, mais *y* votent [illegible] le corps cambré en arc, transpo- [illegible] Oui, la Rivière *y* déborde bord en bord, [illegible] Acoute : *y* fait chiachiaaaa...

[illegible]

[illegible] comme d'un camélia et demeu- [illegible] intimement campagne et

VIII

[illegible] des moineaux aux [illegible] de pro- [illegible] du scrutin. [illegible] acclamations [illegible] On se passait [illegible] con- [illegible] Moulinet n'avait

pas une voix ; à Saint-André la majorité était pour Rivière, mais à Sainte-Marie les gros propriétaires avaient eux-mêmes surveillé le vote : Moulinet passait...

Les sifflets de train, au bas-fond de la gare, faisaient allusion, laconiquement, aux quartiers du tour de l'île... Les clochettes des voitures surprenaient les attentes comme une tinterie de télégraphe.

... On ne savait rien de Salazie ni de Sainte-Rose. On se provoquait, comme s'il était encore le temps des activités, mais les défis n'allaient pas au delà des paroles. Patte-de-Coq avait disparu depuis midi ; le mystère des soirs montait de derrière la montagne obscure ; tous les quarts d'heure, Bettine traversait rapidement les masses, sans regarder, l'air affairé, Tambilla causait assis sur le perron, dans la gloire d'un gros entourage.

« Nous mêmes qui gagnent la bataille. Quand Bettine *l*'a découvert le coup, moi l'avais encore mes cinq mille francs intacts dans ma poche, et moi n'a pas gardé cinq francs pour moi.

— Ti peux dire, Tambilla, cria Abel, tout le monde y sait bien que toi n'es pas un voleur. » Il se tenait debout, court et trapu, contre le tronc d'un palmier obèse comme un baobab. Il n'en bougeait pas, ainsi que d'un poste de guerre. La noblesse de l'arbre décorait sa stature sauvage.

— Pour sûr, mi vole pas, mi veux pas tirer un sou de Rivière. Bettine y dit partout que moi l'a volé : mais c'est li, li l'a gardé au moins deux mille francs dans son poche. Sans compter ce qui li *l*'avait volé avant les élections. »

L'obscurité était venue à petits coups. Dans la cendre d'ombre les silhouettes boitaient en blanc et en noir. Bettine repassa, le canotier renversé sur la tête grave. « Ah bah ! Bettine, cria une voix ; vide ton poche, voleur.

— Vide ton maman, répondit-il.

— Voleur !

— Mi fous de z'autres.

— Tiens beau, voilà pour ton sale gueule. » Et d'un fourré une brique frappait à sa mâchoire. Etourdi, la joue sanglante, Bettine criait : « Tas de cochons ! » et voulait s'enfuir. Mais les petits créoles, revenus féroces, se le poussaient de l'un à l'autre, et il ballottait, pleurait de rage, le canotier brisé, le veston blanc maculé de terre et de sang. Abel cependant, rapproché de Tambilla, lui mettait la main au bras avec une tendresse de singe :

— Eh ben ! toi *l*'es content? moi *l*'a pas raté à li, li n'a son z'affaire au moins pour quinze jours au lit, » et il disparaissait se terrer chez soi.

[illegible] ...darme approchait. Alors Tam- [illegible] amis, le recueillit, le soutint, [illegible] recouvrant minutieusement l'os [illegible] foulard. Et avec le gendarme [illegible] jusqu'à la pharmacie d'Azaure. [illegible] noirs.

[illegible] des hauts dans un bruit de [illegible] silhouettes vagues. Les négrillons sui- [illegible] parlait d'un homme qui avait été tué [illegible] était encore chaud... Son corps était en

[illegible] et traînante, arrivait en voiture, [illegible]. Chaleureuse et ivre, elle cherchait [illegible] Où l'est mon petit Tambilla?...»Et [illegible] des mâles, jusqu'à son retour. « Ah ! [illegible] que z'autres l'a cassé la mâchoire de Bet- [illegible] li fera plus embarras avec son figure [illegible] autour de Tambilla, injuriant les vain- [illegible] Elle s'éloignait, quêtant une querelle ; [illegible] C'est pas pour dire, mais c'est toi qu' [illegible] à moi de mon petitnoir : sans lui tout le [illegible] Elle tournait, ramassant sa jupe, les petits [illegible] dans la tignasse mi défaite. « Ah ! si ti voulais [illegible] Tambilla, quoique ti n'aurais point avec ton [illegible] dans la Marne. Moi-même, mi serais la [illegible] Président de la République ! » Elle dan- [illegible] Tambilla, s'accrochant à un jeune blanc qui [illegible] quoique ti fais ton z'embar- [illegible] toi peut être ? Espèce de rat [illegible] que ton sœur, tas de blancs [illegible] parades, elle entraînait Tam- [illegible]

IX

[illegible] des autres quartiers étaient [illegible] dans le triomphe du sombre [illegible] surprenants et [illegible] partout. [illegible] presque [illegible] voix de [illegible] touffus et [illegible] avec une fé-

condité de paradis terrestre, envoyant à la capitale les suffrages par masses comme des cargaisons de letchys et de bananes ; même à Sainte-Marie il avait la majorité, Sainte-Suzanne seule n'avait pas rendu, on pouvait espérer encore une descente de voix du côté des montagnes de Salazie. Et rien de tel, pour aucun député, de la partie-du-vent, ou de la partie-sous-le-vent, rien de tel n'avait été depuis vingt ans.

C'était une très antique scène. Au milieu des personnages blancs, Rivière était petit et invisible. On apercevait à peine un bout de sa barbiche, on entendait seulement un bout de sa voix d'entrain et d'amitié chantante. Au centre de l'affluence mouvante, le vieux fétiche restait immobile. Et les gros nègres riches, aux ventres énormes comme des nababs, avec leurs joues luisantes rebondies en coffres-forts, avec la vénérabilité des barbes, l'or des lorgnons, l'éclat du linge blanc, se frayaient un chemin jusqu'à lui, secouaient leurs épaules rondes pour accentuer l'hommage de leurs poignées de mains, avec des larmes contre les joues graisseuses. Et les petits métis, plus insinuants, par leur subtilité de Célestes, parvenaient aussi à lui, se montraient à ses regards, grandis et allègres, se sentant des âmes claires. Et la blouse des femmes venait en débraillé antique : la cafrine en sa robe malakoff, la créole en sa jupe longue, la malabarde en schall frangé. Elles demandaient passage, ardentes au pèlerinage. Et contre Rivière, pénétré on ne sait comme, se tenait indérangeable un banc de négrillons coureurs des rues qui le regardaient d'en-dessous, à la hauteur du gilet. Les rangs se déformaient par de nouvelles venues. Il restait immobile, serrant les mains, la barbiche pleurarde, les petits yeux divinisés d'affection universelle.

On entendait les gueules nocturnes qui sous les étoiles annonçaient :

RIVIÈRE L'A 'RRIVÉ

Elles l'annonçaient à vergers, cases, rues lointaines, terrasses et balcons, savanes aériennes des nuits créoles promenées d'odeurs légères, — criant sur une longue étendue et pour quatre ans, dans l'avenir, — vers les cimes de l'île et vers la France. Les voix se dispersaient portant la bonne nouvelle aux limites parfumées de la nuit. Les étoiles illuminaient d'allégresse. Les mages nègres dans la tiare du melon, les mages blancs, les petits métiers humbles et fatigués, les petits noirs faisant hommage à coups de pétards qui sont des manières d'étoiles pour la poussière des rues, vieux grands-mondes de quatre-vingts ans et jeunes

[illegible] défilaient devant Rivière, ve-[illegible] jeunesse nouvelle. Et il les renvoyait [illegible] mots sentis, le petit doigt [illegible]

[illegible] l'eau embaumaient les bel-[illegible] nouveau. Les cabanons [illegible]. Les grelets chan-[illegible] musicales. Les musiques [illegible]

[illegible] montagnes humides, [illegible] rêvent des âmes de lacs. [illegible] les flambeaux, il vint [illegible] était déjà au berceau natal [illegible] joie. Il était immensément [illegible] de sa vie d'Elu, ne [illegible] cette adoration d'un peu-[illegible] se percevoir l'homme pré-[illegible] chérie et curieuse, de cette [illegible] voilà l'apôtre. Il était touché [illegible] parfum des géraniums et les fra-[illegible] embaumant les versants, [illegible] mangues, le sucre enfantin des can-[illegible] et la couleur des liane-aurore, [illegible] la pourpre des flamboyants. [illegible] souvenir des réceptions de tels [illegible] l'évocation des familles, de leurs [illegible] souvenir évanescent de leurs hori-[illegible] de tous ceux qui aujourd'hui le [illegible] pensent à lui à cette heure dans la [illegible] des campagnes, devant [illegible] plus ému et plus simple, [illegible] que l'homme est bon, que la [illegible] d'une tendre humanité cor-[illegible] vivement Bourbon comme [illegible] et la jeunesse de la terre [illegible] embaumée d'étoiles qui vient à [illegible] de joie à vouloir mourir en [illegible] de joie et de tristesse à devoir la [illegible] qui n'y devra [illegible] devait exiler [illegible]

[illegible]

« Merci, merci, mes chers compatriotes ! Merci Bourbon... Merci petite patrie créole... Merci perle de l'Océan Indien. »

Et la foule cria avec une âme d'enfants : « Dors bien, papa Rivière ! Fais pas mauvais rêves. Dors bien papa Rivière ! »

MARIUS-ARY LEBLOND



# Le Livre du Voisin

A Marcel Boulenger

[illegible]

[illegible] a S[illegible] est fâché avec son frère, le peintre. Il ne peut [illegible]. Il serait vexé qu'on lui en dît le moindre [illegible]. Mais il serait plus vexé encore si par hasard vous ne le connaissiez [illegible].

*
* *

[illegible] fait profession de détester les femmes. Par malheur, c'est la seule qu'on lui connaisse. De quoi vit-il donc ?

*
* *

Madame de S** a les plus jolies dents du monde. Elle le sait et [illegible] bien de le savoir ; car, le sachant, elle sourit et son sourire [illegible]. Ses amies femmes s'en affolent. Mais ses amis hommes en raffolent ; cela compense.

*
* *

La petite Andrée de Helles étudie le chant. Personne ne lui conteste ce droit. Pourquoi donc, aux soirées de ses père et mère, a-t-elle l'air de prendre personnellement à partie les malheureux invités ?

« Ah ! on prétend que je n'ai pas de voix ! attendez ! que je ne fais pas de progrès ! attendez ! que je n'ai aucun talent ! attendez ! vous allez voir ! »

Hélas ! ici, voir, c'est entendre et les preuves sont séparées. Deux ariettes lui sont nécessaires pour prouver l'existence de sa voix, deux cavatines attestent les progrès accomplis. Elle nous [illegible] plusieurs grands airs pour nous assurer de son talent.

Et la maison coûte tout de même cinq louis de fleurs au jour de l'an.

*
* *

Madame de Henne est née irascible. Elle jette à certains moments de gros bouillons de colère. S'y expose qui voudra. Il ne s'est point encore trouvé de servante assez rustique, assez lour-

daude, assez enragée de gain pour tenir près d'elle plus d'un mois. Elle a découragé jusqu'à celles qui, d'épiderme peu susceptible, ne se formalisaient pas d'une gifle accidentelle.

Mais si Madame de Henne ne peut garder à son service aucune fille domestique, elle a conservé et, malgré ses explosions, conservera tous ses amis. La gratuité de leur présence fait qu'ils ne la peuvent marchander. Quel que soit leur désir de relâche, ils n'y peuvent céder sans manquer aux bienséances. Les conventions mondaines sont là, dont continuera à bénéficier Madame de Henne, aussi longtemps que la rage ne l'aura pas étouffée. Les amis peuvent d'ailleurs d'autant moins se reprendre que le sage M. de Henne s'est, depuis quelques mois découvert une soudaine vocation de voyageur et que, pour l'instant, il explore, sans se presser, des régions difficultueuses.

*
* *

La forte Madame Zède a la trentaine, des muscles et de naissantes moustaches. Son chétif mari s'étrique de jour en jour, s'amincit de poitrine, se rétrécit de toutes parts et se ferme tout doucement.

C'est que Madame Zède, avec sa trentaine, ses muscles et ses moustaches naissantes, n'a pas moins de vertu que de tempérament. Il ne saurait être question de ménager un époux chancelant par un recours scandaleux à quelque ami plus vivace. La forte Madame Zède est un dragon dragonnant et jamais elle ne transigea avec les principes. Elle massacrera son mari, légalement et selon ses droits incontestés, mais elle ne faillira pas.

Que ne le consulte-t-elle ?

*
* *

Clara Clairette a peut-être aimé les hommes : ce ne fut chez elle qu'un goût passager. Elle s'est aujourd'hui toute donnée aux chattes : les chats mêmes sont pour elle sans attraits.

Si l'une de ses aimées se met à dépérir, voici Clara Clairette au désepoir et qui refuse le sommeil: elle éprouverait de vifs remords d'une somnolence prolongée; elle aurait l'impression toute maternelle d'en priver la tendre Moumoute.

Bien que la campagne lui soit antipathique et pour ses rhumatismes funeste, elle y a cependant, l'an dernier, passé six mois consciencieux, de l'avril naissant au défaillant octobre ; le médecin avait fait les plus expresses réserves, mais le vétérinaire avait été catégorique. Pouvait-elle hésiter ? Il fallait à tout prix

# Le Livre

*LES SALONS*

Sylvain de la Sylve est fâch…
souffrir qu'on lui en parle. Il s…
dre bien. Mais il serait plus v…
connaissiez pas.

Jehan fait profession de…
c'est la seule qu'on lui con…

Madame de S** a les pl…
fait bien de le savoir ; ca…
est délicieux. Ses amie…
hommes en raffolent ; cel…

La petite Andrée de …
conteste ce droit. Pourqu…
a-t-elle l'air de prendre p…
invités ?

« Ah ! on prétend que…
fais pas de progrès ! at…
dez ! vous allez voir ! »

Hélas ! ici, voir, c'est…
Deux ariettes lui sont…
voix ; deux cavatines a…
assène plusieurs grand…

Et la maison coûte to…
l'an.

Madame de Henne…
ments de gros bouill…
s'est point encore trouv…

*LES LETTRES*

Pour avoir droit au titre de *Maître*, au temps lointain des corporations, il fallait avoir fait son chef-d'œuvre.

Il y a beaucoup de maîtres aujourd'hui. C'est un titre auquel on a droit, dans toutes les professions libérales, dès que la barbe s'argente ou que la tempe se dégarnit. Il suffit d'avoir eu quelque fois son nom cité par les gazettes, qui ne refusent guère cet honneur à qui le sollicite avec quelque persévérance.

Est-ce à dire toutefois que les œuvres manquent? Non certes. Les chefs ? pas davantage.

Le trait d'union seul se réserve.

*
* *

On dit volontiers aujourd'hui : « Tout le monde a du talent. » Cette proposition n'est peut-être pas évidente par elle-même, mais comme il est impossible de la démontrer, elle a déjà de ce fait un des caractères de l'axiome. C'est presque un axiome. C'est un axiome. On dit alors avec autorité : « Tout le monde a du talent aujourd'hui. » Et personne n'est assez bête pour protester. Au profit de qui, s'il vous plaît ?

*
* *

Nos jeunes littérateurs ont coupé leurs crinières. Ils ont bien fait ; elles sentaient terriblement *leur* brasserie.

Ils hâtent maintenant leur calvitie. Ils n'ont pas tort; cela fleure agréablement *son* académie. Et puis, les salons où ils fréquentent maintenant préfèrent les collets propres. Méritent-ils encore le nom de littéraires ?

*
* *

Paquita est une dame de lettres. Elle n'aime pas qu'on dise « femme de lettres », qui lui paraît méprisant. Elle écrit, écrit, écrit, sans arrêt, sans répit, sans pitié ; elle publie, publie, publie sans repos, sans relâche, sans indulgence. Elle préface, élabore, dédicace, collabore ; on ne rencontre qu'elle dans les antichambres des grands journaux; on ne heurte qu'elle dans les escaliers des grands éditeurs. Elle est partout ; elle est toujours. Paquita, bien entendu, n'est ni jeune ni vieille, ni belle ni laide, ni petite ni grande, ni grosse ni fluette, ni blonde ni grisonnante, ni mariée ni célibataire : elle est dame de lettres.

*
*

Le jeune Bolidor est un enfant prodige. Il en est encore, hélas ! Il n'a pas vingt ans ; on n'est même pas certain qu'il ait fait sa première communion ; et déjà il a deux romans sur les rayons des libraires.

Bolidor connaît la vie, les femmes et il a deviné comment se font les enfants. Il abuse de sa découverte. C'est un des meilleurs naturalistes que nous ayons pour le moment.

*
* *

Corbier n'a jamais le mot pour rire ; le mot pour sourire lui suffit ; sa délicatesse souffrirait d'un éclat ; il ne veut pas qu'on s'esclaffe ; il est pour l'épithète atténuée ; sa rosserie aime l'estompe ; il médit au pastel.

*
* *

Liand accoste sur le Boulevard un littérateur de ses amis ; il s'informe de sa santé, s'enquiert de ses travaux, interviewe ses hésitations et ausculte jusqu'à ses réticences.

Liand a le goût de l'investigation psychologique. Il tient à savoir ce que vous devenez, ce que vous préparez, ce que vous pensez, ce que vous craignez, ce que vous espérez. Si vous vous expliquez bénévolement, il vous grave en lui ; si vous répondez évasivement, il vous scrute ; si vous essayez de vous dérober, il vous poursuit ; si vous vous voilez de ténèbres, il vous pénètre. Vous ne sauriez lui échapper et, tout compte fait, le moins imprudent est peut-être de lui dire tout net la vérité. On risque moins.

*
* *

Solstice est un aimable garçon. Il a la réputation d'avoir du talent à revendre. Pourquoi pas ? Si son talent trouvait acquéreur, du coup notre homme serait sauvé. Il en recevrait sans doute un prix confortable et personne n'exigerait plus de lui qu'il en fît quelque chose. Pour son malheur, Solstice continuera à n'en rien faire, à ne savoir qu'en faire et à promener par le monde une marchandise pour laquelle le chaland se tient sur une réserve inexplicable.

*LE THEATRE*

Le petit Godefroy est la coqueluche de ces dames. « Il est charmant, » disent-elles ; et ce mot exprime au juste leur gratitude, car elles sortent charmées du théâtre où le jeune Godefroy se manifeste.

Il est très gentillet d'ailleurs, ce cadet de Bourgogne de l'hôtel de Bourgogne ; malheureusement, ses succès le rendent déjà un peu fat ; ces dames nous le gâteront ; elles lui ont trop dit qu'il avait des yeux pleins de langueurs et que ses regards passaient la rampe, délicieusement.

Les maris de ces dames attendent avec résignation que la voix du petit Godefroy consente à en faire autant. Leur patience ne sera pas mise à une trop longue épreuve. Il muera bientôt.

*
* *

Nous connaissons Stentor. Ce n'est plus un héros mythique, c'est Borromée, le tragédien. Quand il déclame sur la scène, les corridors résonnent ; les ouvreuses sont fort empêchées ; le vestiaire s'embrouille. Un malaise indéfinissable s'empare des auditeurs qui craignent obscurément. Est-ce pour leurs tympans ou ses cordes vocales ?

Le jour où Borromée jouera le rôle de Samson, il pourra se faire attacher les mains derrière le dos, il n'aura qu'à ouvrir la bouche pour faire osciller les colonnes du temple et, peut-être, par dessus le marché — les piliers du théâtre. Le risquerons-nous ?

*
* *

Il y a dans un théâtre de Londres, qui n'est pas situé dans le Stand, un comédien que l'on vient voir. On pourrait venir l'entendre ; on le vient voir. On le vient voir parce qu'il sait s'habiller mieux que ne savent *la fashion*, Brummel fils et le prince héritier. Quel tailleur emploie-t-il donc et quelles coupes secrètes ?

On parle de ses redingotes à la cour ; la conversation s'empare de ses jaquettes et les *five o'clock* commentent ses raglans. Les périodiques précisent l'angle où ses cols daignent se casser et les clubs meurent de ses chapeaux qui ont des reflets tournants, comme les phares.

Il serait injuste et presque déplaisant qu'un tel homme ne fût point gâté par les femmes et qu'il comptât ses bonnes fortunes. Rassurez-vous : on ne lui en laisse même pas le temps. On ne précise pas, mais on sait nombreuses celles qui ont sacrifié à ses élé-

gances. Sans doute elles espéraient en distraire quelque parcelle au profit d'un amant, d'un frère, d'un mari.

On dit qu'elles en ont toutes été pour leur courte et délicieuse confusion. Car si le comédien s'est déshabillé, il ne s'est pas pour cela déboutonné.

*
* *

Le nez de Gaffarit.

Il n'est pas moins philosophique que celui de Cléopâtre et il n'y manque qu'un Pascal. Le nez de Gaffarit, s'il eût été plus court ou seulement moins enchifrené, la face de sa vie eût été changée.

Mais Gaffarit a un appendice qui fait rire et sa voix, en le ramonant, prend des tonalités joviales. On s'esclaffe dès qu'il entre en scène et ce n'est pas à ses dépens. Cette toute petite nuance lui assure cent mille francs par an au Théâtre-Bouffe et lui épargne la grêle de coups de pied injurieux à quoi était destinée telle partie obscure de son individu, s'il avait dû, pitre, vivre de son talent forain.

Heureusement son nez ne diminue pas et il mourra enrhumé.

Romain Coolus



*VISIONS DE BENARES*

# La Fête du Printemps

Je me suis attardé ici ; j'ai oublié que l'hiver est, dans l'Inde, la seule saison innocente pour le voyageur. Le dieu Chrisna, l'incarnation du soleil, de ce soleil terrible et bienfaisant, qui féconde la terre et enfièvre les corps, vient m'en avertir lui-même par ses jeux populaires.

C'est « Oole Jatra Chrisna » la fête du printemps, la commémoration du dieu d'amour. Une rumeur lointaine, musique et chants, traîne dans l'air venant des quartiers natifs jusqu'aux « civil lines ». On cuit d'énormes gâteaux dans les rues au son d'un orchestre fantasque. De temps en temps, c'est une ruée de prêtres, les yeux ivres, le front tatoué des signes vichnouïques, chantant et gesticulant, possédés par la Secrète Influence, agités par la renaissance des sèves.

Je suis retourné vers le Gange, de très grand matin, cette fois, accompagné d'un jeune brahmane, initié aux rites mystérieux de sa religion puérile et savante ; au nom de son maître, le maharajah de Bénarès, il doit me montrer la vénérable déesse Ganga, en fête sous l'aurore, quand elle est étreinte par les bras pieux des pélerins qui s'y baignent. Je l'examine : c'est un petit hindou de seize ans, dont le vocabulaire anglais est très restreint, dont le cerveau est faible et gentil, et la bouche pépiante comme le bec d'un oiseau matineux. Il n'a pas de turban et, avec ses joues presque claires, son corps incertain, tout enveloppé de mousseline blanche çà et là trouée, il semble une jolie poupée mécanique, plutôt qu'un guide sacré. Il est tout joyeux de se mêler avec un Européen — qui paiera les bakchichs, — à ces fêtes païennes.

Dès que la voiture cahotante nous dépose au bord du fleuve, on l'acclame : « Babou, babou (Monsieur, monsieur), ne vous fâchez pas. C'est fête aujourd'hui ! » Et les bateliers tachent sa mousseline immaculée d'un jet rouge qui fait songer aux mûres écrasées. Le jeune brahmane ne se fâche pas, il rit, frissonne un peu, frileux sous sa draperie transparente... Nous revoilà dans le bateau lourd et lent qui nage le long des ghâts, frôle presque les escaliers énormes, les piliers des temples que l'eau a recouverts,

les murailles des palais, des troupes rieuses jouant autour de nous dans le Gange. L'odeur est moins insupportable que vers le soir, à la chute du soleil. Les bûchers qui brûlent les morts sont éteints. Ces vieilles pierres magnifiques et écroulées, ces terrasses, ces galeries, ces pagodes pointues et agglomérées, que dominent les deux colossaux minarets de la mosquée d'Aureng-Zeb, ces ruines qui s'écrasent et s'épaulent les unes les autres, comme si le marbre, l'or, le granit étaient ivres eux aussi de vieillesse éternelle et de ce printemps éphémère, — tout ce décor somptueux et misérable, solennel et délabré se farde avec la rose précaire de l'aube. La population semble les acteurs naturels évoluant dans ce décor de féerie millénaire, tellement sénile que la grandeur survivante n'excite plus que la pitié... Chétifs, diabétiques, précocement vieillis par les fièvres et les congestions du foie, n'ayant guère gardé de leur beauté légendaire que les yeux immenses, mouillés et sombres, ils grouillent, hommes, femmes et enfants, dans l'inconscience de leur dégradation, uniquement soucieux de laver dans l'onde maternelle et hideuse le péché de leurs âmes plus que la poussière de leur corps. C'est un mysticisme de baigneur et de lavandière, agrémenté aujourd'hui de cette allégresse encore débile qui accompagne les convalescences et qui seule, chez un observateur, peut évoquer par comparaison les frétillements las de ce carnaval hindou.

Ils s'enfoncent jusqu'à mi-corps, dans cette eau gris-verte, comme lamée de décomposition ; ils y tordent leurs linges, y frottent leurs enfants qui résistent faiblement et gentiment. Dans ces membres émasculés, règne l'anémie gracieuse, réservée aux végétariens et aux asiatiques. Les marchands se reconnaissent à leurs ventres énormes, signe d'opulence ; les brahmanes, à un cordon sacré agrémenté parfois d'amulettes, à la mèche qui, unique, retombe de leur tête rasée, dans le dos. Des sannyasis, terribles, hagards, les cheveux pareils à des broussailles méchantes, méditent tout nus, sur quelque tréteau installé dans le fleuve, île improvisée de robinson extatique, depuis plusieurs jours peut-être, ne vivant que des bouffées de leur pipe et de graines. Les pèlerins ont installé des tentes de zinc contre les murailles écroulées.

Le Manikarnika-Ghât est le quai sacré le plus touffu en temples en terrasses, en population. Là s'entassent en plus grand nombre ces parasols en paille tressée, qui dressent sur les débris des édicules, où l'eau rongeante pénètre, une végétation de larges champignons gris.

Avec une longue gaule nos bateliers poussent l'esquif aussi paresseux qu'eux-mêmes. Quelques enfants, dont les têtes tour-

billonnent en poupe et en proue dans les flaques malsaines, crient : « Amusez-vous ! Amusez-vous ! » D'autres, sur la rive encombrée d'édicules et d'escaliers, bondissent tels des cabris, se poursuivent, nus comme des fresques de temple, se jetant au visage cette eau rose. Une gaîté spéciale est dans l'air, sans éclat, à peine bruyante, d'un peuple qui sait la vie vaine et que tout, même le bonheur, est une illusion, d'un peuple philosophe et mystique, esclave depuis des siècles, décadent à force de civilisation, doux et efféminé par lassitude. Les filles se baignent et se rhabillent aux yeux de tous, selon une pudeur experte et charmante, sans l'hiératisme des égyptiennes, avec une souplesse qui vient de la résignation ; et leur corps frêle et brun, aux royales délicatesses, plonge respectueusement dans l'eau pestilente qu'alimentent les ruisseaux d'égout cascadant sur les marches des palais.

Le jeune brahmane, frileux et blanc, cherche à m'expliquer l'histoire charitable ou tragique de ces temples phalliques élevés par de pieuses reines, de ces observatoires, de ces forts, qui ne se pressent tant, semble-t-il, les uns contre les autres, comme des Œdipes sans Antigone, que pour moins fléchir... Je comprends mal ses contes, dont le récit s'embrouille ; on dirait, dans la cage de son cerveau superstitieux et léger, que les idées chantent, en désaccord et froufroutant des ailes, comme des bengalis. Mais quand nous nous arrêtons, devant des piliers énormes inachevés et que le Gange enveloppe, au pied d'un ghât magnifique aux escaliers démontés par quelque secousse terrienne, les idées-volière du petit brahmane taisent leur jacassement pour un hymne mystique au Dieu Shiva :

— Vous voyez, sâb (seigneur), ce palais rompu, ces colonnes incomplètes et noyées... un rajah voulut élever ici un monument immortel. Or un sannyasi était accroupi depuis plusieurs années sur une pierre de la rive, montant les degrés intérieurs de Samadhi, que vous appelez l'Extase. Le rajah lui dit : « Saint, lève-toi, va méditer sous la porte d'un temple, j'ai besoin de cet emplacement. — Pourquoi me troubles-tu, ô roi? répondit le sannyasi, les prunelles révulsées toujours et parlant d'une voix fantômale, comme en rêve. Je veux laisser un témoignage marmoréen de ma gloire près du Gange divin.» Et les ouvriers chassèrent le mendiant. Alors celui-ci se leva sur ses pieds immobiles depuis tant d'années. — « Tu as insulté par ton vain orgueil, ô Roi, s'écria-t-il, le Dieu Shiva lui-même qui médite dans mon cœur. Je maudis ton œuvre, elle ne sera jamais achevée ! »

La baignade sainte est maintenant quasi terminée. Le Soleil

Chrisna monte dans le ciel, pur comme une immense prunelle virginale. Les pigeons bleus sortent des vieux volets noircis où ils ont construit leur nid. Ce sont les messagers de la saison nouvelle. L'air calme n'est troublé que de leurs ailes chimériques. Maintenant les pèlerins se rhabillent et rient et s'amusent au milieu de ces désastres de pierre. Et ils procèdent à leur toilette, faibles comme des malades, avec des grâces de millénaire fatigué. Des jeunes gens se regardent dans des glaces, de pauvres glaces, venues sans doute d'horribles bazars allemands. Des filles se servent comme peigne, pour lisser leurs cheveux gras, de leurs doigts longs vêtus de bagues. De temps en temps, le jet rose traverse l'air, la liqueur parfumée de Chrisna. Deux esquifs se poursuivent, se battent en une querelle de carnaval; et je comprends, à la cargaison de bois qu'ils portent, que ce sont les vaisseaux de la mort... Ils alimentent le « burning ghât », le quai sacré entre tous où reflambera, dès ce soir, le brasier libérateur, qui émancipe à jamais des incarnations et des renaissances... Celui dont le cadavre a été brûlé à Bénarès, au bord du Gange, entre aussitôt dans le paradisiaque nirvana. En attendant la cérémonie nocturne, les prêtres de ces barques funéraires jouent à s'ondoyer de cette frivole essence ; et les voici tachés de rose eux dont les mains vont bénir tout à l'heure des chairs carbonisées.

Cette flottille de deuil laisse derrière elle un sillage de joie. Le sang du printemps colore le Gange gris et putride. La vieille déesse aquatique semble rajeunir à cette blessure qu'elle traîne en flaques sur son ventre malpropre et ridé. C'est la sueur amoureuse de Chrisna, le sanguinolent stigmate du printemps éternel qui vivifie la matrice mouvante des Choses.

JULES BOIS



# L'Otmika

Sur le pré, proche les vergers aux pruniers fleuris, qui entourent le village bosniaque, le kolo tournait, ronde échevelée et chantante. Les croupes s'agitaient en cadence: celles des garçons sautaient, nerveuses et étroites, celles des filles roulaient, lourdes et bulbeuses et tendaient le jupon court. Les chansons s'envolaient, lyriques ,satiriques ou gaillardes et en ce cas les filles faisaient semblant de ne pas comprendre. On chantait :

Le premier disait : « Tu es une rose. »
Le second disait : « Tu es une étoile. »
Le troisième disait : « Tu es un ange des cieux. »
Mais le quatrième m'a contemplée sans rien me dire.
De par mon miroir, je ne suis ni rose, ni étoile, ni ange
De par mon miroir les trois ont menti.
Et celui qui s'est tu sera mon bien-aimé.

Le kolo tourna un instant en silence. Les croupes remuaient, sautillaient, frétillaient, se tortillaient. Les tsiganes, hommes et femmes, assis sur le talus du chemin qui borde le pré, préludèrent un autre air sur leurs guitares et la troupe dansante entonna :

Le vieux beg turc de Sarajevo
Pesait cent dix okes (1).
Sa fille qui n'en pesait que trente
S'est enfuie chez les Serbes pour danser la postkotznika (2).

Puis les garçons chantèrent :

La fiancée n'était pas vierge,
Elle était comme un sac troué...

A ce moment un cri retentit, sauvagement : « Otmika ! » et une troupe de garçons, qui, probablement avec la complicité des tsiganes, s'étaient tenus cachés derrière une haie, de l'autre côté du chemin, s'élancèrent vers les danseurs de kolo.

Au cri d' «Otmika» tous avaient compris qu'il s'agissait du rapt

(1) Oke : poids turc, 1280 gr.
(2) Poskotznika : ronde, kolo des serbes.

traditionnel chez les sud-slaves. Un amoureux éconduit sachant que sa bien-aimée dansait le kolo sur le pré, avait réuni une troupe d'amis et ils étaient venus décidés à ravir la dédaigneuse. Mais le moment avait été mal choisi.Les danseuses avaient poussé un cri de terreur et s'étaient placées derrière les danseurs parmi lesquels il y avait peut-être l'amant favorisé. Voyant qu'une résistance s'était organisée si promptement, les ravisseurs s'arrêtèrent, interdits. Ils n'étaient que six, tandis qu'il y avait onze danseurs avec autant de filles. Celles-ci chuchotaient : « C'est Omer le petit tailleur .Il veut enlever Mara (1) » Omer était au premier rang des otmikari, petit, brun, fort comme un taureau, il tremblait de rage. Les tsiganes pincèrent leurs guitares. Les yeux d'Omer brillèrent. Il fit un pas en avant et entonna :

*Igra kolo, igra kolo nadvadeset idva.*
*U tom kolu, u tom kolu, lipa Mara igra.*
*Kakva Mara, kakva Mara medna asta una...*
Le kolo tourne composé de vingt-deux personnes.
Dans la ronde balle la jolie Mara.
Quelle bouche de miel a Mara...

Un joli garçon, grand et maigre, défenseur des filles, l'interrompit : « Omer, tu sais que chez nous, lorsqu'on ne sait pas le nom d'une fille ou qu'on ne veut pas la nommer, on l'appelle Mara. Dis pour quelle fille tu as crié, Otmika ! afin qu'elle puisse se défendre. » Omer cria : « Mara, la fille du vieux Tenso (2) » Mara passa sa jolie tête brune et peureuse entre ses défenseurs en disant : « Omer, je ne te veux pas de mal. Tu as assez longtemps chanté sous mes fenêtres, en toute saison. Mais je n'ai jamais répondu. Tu sais de belles chansons, mais je ne veux pas me marier avec toi. » La troupe des danseurs de kolo cria : « Adieu, Omer ! » et se mit alors en marche vers le village. Les otmikari ne s'opposèrent pas à cette retraite. Mais les tsiganes, sur la route, ayant commencé l'air des *litanies de Marco*, les ravisseurs psalmodièrent pour insulte à la belle Mara, ce chant misogyne :

Marco, des femmes délivre-nous.
Marco, de ces vipères délivre-nous,
Marco, de ces putains délivre-nous,
Marco, de ces charognes délivre-nous,
Marco, de ces traîtresses délivre-nous...

Ensuite Omer se tourna rageur vers ses compagnons : « Dire,

(1) Marie.
(2) Antoine.

que j'étais si empressé auprès d'elle. L'année dernière, elle se laissait faire encore. Après le kolo, elle acceptait les *gurabié* mielleux, les tartes aux prunes, les *alvé* de froment, saindoux et miel que je lui apportais. Mais depuis, elle a été à la ville. Elle y a vu des Italiens, des Juifs, des Turcs, des Viennois, qui sait? et peut-être de ces Grecs que je déteste et que je ne peux voir sans leur montrer les cinq doigts de la main droite en disant : « *Pendé !* », ce qui est la plus grave injure qu'on leur puisse faire ! » Un des Otmikari répondit : « Si elle connaît la ville, elle ne sera pas facile à prendre. De plus, son père a aussi des idées de la ville. Il en est venu à mépriser les institutions séculaires de notre race et il sera dans le cas de se plaindre. L'otmika traditionnelle est sévèrement punie quand il y a plainte et il ferait ramener sa fille chez soi par les gendarmes. » Les tsiganes s'étaient approchés et tendaient leurs mains ouvertes. Ils étaient beaux, mais sales et sournois. Omer leur jeta quelques pièces. L'un d'eux dit en ricanant : « Les jours les plus heureux pour l'homme sont celui où il se marie et celui où sa femme crève. » Une vieille tsigane à face desséchée, avait tiré de sa poche une longue chevelure noire, coupée par surprise à quelque misérable gardeuse d'oies, endormie dans une prairie. Avec un vieux peigne cassé elle peignait cette chevelure triste comme une relique de morte, en marmonnant inintelligiblement. Elle releva la tête et regardant fixement Omer, elle lui dit en chevrotant : « Pourquoi ne fais-tu pas l'otmika sur une fille d'un village voisin comme celà se pratique ordinairement ? Si tu veux, je t'en volerai une dont les cheveux seront plus beaux que ceux que je tiens. » Mais Omer, répondit : « Un héros ne vole pas, il ravit. Je veux Mara. » La vieille continua : « Si tu me donnes bien de l'argent, je ravirai pour toi Mara. Car tu n'es pas rusé, mais je suis fine comme les aiguilles de sapin, moi. » Omer réfléchit, puis consentit le prix voulu par la vieille, lui donna des arrhes et s'en alla avec ses compagnons, tandis qu'en signe de joie pour l'aubaine, les tsiganes, au son d'une guitare, dansaient la *khaliandra* ; sautant et se battant les semelles sur les fesses en se tenant d'un main par l'oreille et de l'autre par l'organe génital.

Le lendemain, Omer ne se montra pas dans le village. Il passa sa journée à coudre et à broder, accroupi à la turque. Dans les rues les gens parlaient de l'otmika et beaucoup désapprouvaient Omer d'avoir interrompu le kolo. Bandi, le marchand de cochons, annonçait qu'il ferait désormais dix lieues, quand il aurait besoin d'un tailleur, plutôt que d'avoir affaire à Omer. Le vieux et riche Tenso, veuf pour la seconde fois, avait paru un instant dans la rue et avait juré qu'Omer n'aurait pas sa fille, qu'elle ne quittait plus

la maison et qu'il était décidé à recourir à la gendarmerie en cas de violence. Le soir, le vieux curé entra dans la maison de Tenso. Lorsqu'il en sortit, au bout d'une heure, ceux qui le virent assurèrent qu'il avait l'air fort agité et qu'il avait répondu d'une voix brisée par les sanglots refoulés, à ceux qui lui avaient parlé.

Dans l'après-midi, le village est presque désert. Le surlendemain vers deux heures, le vieux Tenso, dans sa chambre, souffrait d'une rage aux dents. Mara, dans la cuisine, surveillait la cuisson du remède infaillible contre le mal de dents : des figues bouillies dans du lait. A ce moment ,on frappa à la porte de la maison. Mara regarda par la fenêtre et vit une vieille tsigane qui cria : « Frajle ! Frajle ! (1) » Mara descendit ouvrir et la vieille lui dit : « N'as-tu pas besoin de mes services, la belle ? » — « D'où viens-tu? » demanda Mara. — « De Bohème, le pays merveilleux où l'on doit passer mais non séjourner, sous peine d'y demeurer envoûté, ensorcelé, incanté. »—« Que sais-tu? » — «J'enseigne à danser, chanter. Je sais jeter les sorts les plus insidieux. Je sais lire l'avenir dans la main, dans les cartes. Je sais coiffer, épiler, et même repuceler une nourrice. » Mara lui tendit la main gauche en disant : « Regarde » ! La vieille l'examina et répliqua : «Tu te marieras sous peu. » Mara lui donna une pièce de monnaie en disant : « Va-t'en, vieille ! Je sais danser, chanter. Nul n'a encore écarté mes jambes. Je me coiffe seule et je ne veux pas être épilée. »

La vieille ricana : *Téremtété!* J'ai épilé de belles musulmanes dans l'Herzégovine et des chrétiennes aussi. Le goût de la chair lisse se propage, ma fille, et les touffes de fenouil aux endroits secrets d'un corps poli répugnent à plus d'un homme, même parmi les chrétiens. » Mara tapa du pied et cria : « Va-t'en ! » Mais la vieille leva la main et d'un coup défit la chevelure de Mara dont les nattes retombèrent sur les épaules : « Vois-tu, la belle, tu ne sais pas te coiffer. Je vais te recoiffer pour rien. Tourne-toi. » Honteuse de son impatience. Mara se retourna docilement. La vieille tira une paire de ciseaux, mais à ce moment une main nerveuse la saisit à la gorge : La vieille se retourna avec un cri, laissant tomber les ciseaux qui firent un bruit métallique sur le pavé, Mara se retourna aussi et vit d'un coup d'œil les ciseaux ouverts sur le sol, le curé serrant la tsigane à la gorge. Omer, à qui la vieille avait promis de retenir Mara à la porte afin qu'il pût l'enlever, arrivait en courant. L'apercevant, Mara poussa un cri et referma violemment la porte qu'elle verrouilla. Omer s'arrêta désespéré

(1) Mademoiselle.

en murmurant : « Trop tard ! » A ce moment il y eut un vacarme étrange, une troupe de cochons déboucha à un tournant. Les bêtes flaireuses, aux petits yeux, aux jambes courtes, grognaient, gargouillaient, ronflaient, renaclaient, reniflaient. Puis derrière le troupeau grouillant et rose sale, venait Bandi qui, armé d'un gourdin, dirigeait les cochons en se dandinant, sifflotant et faisant le beau. A la vue d'Omer, Bandi fit tournoyer son gourdin en menaçant le tailleur. Mais le curé lui cria : « Hé, Bandi ! laisse Omer, j'en fais mon affaire. Occupe-toi de cette vieille qui voulait voler la chevelure de Mara. » Le curé se dirigea vers Omer qu'il saisit par l'oreille et l'entraîna. De l'autre côté, la vieille courait ; les cochons la suivaient de près en trottant plus vite et frétillant de leur queue tortillée. Bandi en quelques sauts la rattrapa et lui administra une volée, qui bien que rudement appliquée ne sembla pas retarder la fuite de la tsigane. En courant, elle poussait des hurlements à chaque coup de rotin, en criant des malédictions et vomissant des jurons immondes.

Le curé tira Omer par l'oreille jusque devant le presbytère. Là, il le lâcha et parla enfin : « Omer, tu es le scandale de ce village. Tu veux enlever une fille qui ne veut pas de toi. Séduire une fille est une mauvaise action, mon fils ! » Omer se récria : « Je ne veux pas la séduire, je veux l'épouser. Qu'importe qu'elle ne me veuille pas? L'homme doit-il s'embarrasser des volontés des femmes qui pleurent quand elles veulent et rient quand elles peuvent? » Le curé l'écouta d'un air attendri : « Ainsi, c'est différent. Omer, mon enfant, tes intentions sont donc pures... L'as-tu demandée à son père ? » « Oui, cria Omer, Tenso a juré que je n'aurais pas sa fille. Mais je veux épouser Mara. D'ailleurs vous savez tout. Vous êtes resté plus d'une heure, hier, dans sa maison. » « Oui, répliqua le curé, je sais tout ce qui s'est passé avant. Mais j avais pensé, comme croit Tenso, du reste, que, ne pouvant avoir Mara pour épouse, tu voulais l'enlever pour la déshonorer et l'abandonner. » « Le vieux Tenso mépriserait-il assez nos coutumes, dit d'une voix sombre Omer, pour me refuser sa fille au cas où, l'otmika ayant réussi, j'aurais enlevé Mara? » — « Hélas ! dit tristement le curé. Hélas, mais toi, Omer, méprises-tu assez les divertissements de notre race, pour venir interrompre le kolo, la danse nationale et crier : « Otmika ! » pendant les rondes ».

— Je croyais que le clergé, considérait la danse comme mauvaise.

— Quoi? Il en est, c'est vrai, qui croient que la danse est l'œuvre de Satan. Moi, je suis de l'avis du curé Spangenberg qui en 1547 prêcha que la danse est bonne. Car on dansa aux noces de Cana

et Jésus y dansa peut-être aussi. Mais toi, Omer, qu'as-tu fait ! N'ayant pas réussi l'enlèvement pendant la danse, qu'as-tu imaginé, Omer ! Car j'ai tout deviné. Tu as pris pour complice une possédée, un être infâme, une receleuse de démons, une tsigane voleuse de chevelures.

— Le diable couche avec! dit Omer, elle m'a induit en lâcheté. Mais aussi comment avoir Mara maintenant? Elle ne sortira plus, sinon accompagnée pour aller à la messe. Le vieux Tenso, dit-on, veut aller habiter en ville. Je suis forcé de recourir à la ruse. » Le curé réfléchit : « Non, il n'y a rien à faire du côté du vieux Tenso. Mara veut se marier à la ville. Mon pauvre Omer, renonce à l'otmika, désaime Mara. Marie-toi avec une autre. — Jamais ! Je veux Mara ! »

A ce moment des enfants qui passaient vinrent baiser les mains du curé. Quand ils furent passés, il sourit : «Omer ! la place de Mara a l'église est à gauche près de la petite porte. » Omer tressaillit : « Mais... le péché... un rapt dans l'église... pendant la messe.

— A ta place, Omer, je commettrais ce péché. Sois héroïque, mais demande pardon à Dieu, avant et après. Moi, je t'absoudrai quand tu viendras te confesser ». Omer parut hésiter : « Mais... les gendarmes. — Sois héroïque. Omer, le ciel ne t'abandonnera pas. Moi je te bénis. » Il le bénit en souriant et disparut derrière la porte du presbytère. Omer fixa un instant le sol ; se gratta la tête, fit un grand signe de croix et revint dans son atelier. Le soir tombait. De suite et plus tôt que de coutume il alluma la lampe. Il tira des ballots d'étoffes et coupa deux vêtements, l'un d'homme, l'autre de femme. Puis avant de s'accroupir pour coudre, il se signa et murmura : « Notre père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive, que l'otmika réussisse... »

Le dimanche suivant fut un beau jour sans nuages. Sur la place de l'église s'était installé un de ces hommes qui promènent des phonographes, de village en village. Il avait placé, pour donner l'exemple, deux des tubes de son appareil à ses oreilles et invitait les passants à en faire autant, moyennant dix kreutzer. Des enfants, rangés autour, le regardaient.Des hommes groupés plus loin parlaient de la partie de quilles de la veille. Quelques femmes babillaient en tricotant. L'une d'elles, vieille, édentée, qu'on appelait : « Croix de Hongrie » parce qu'elle était penchée comme la croix qui termine la couronne figurée sur les monnaies hongroises, déclara : « Omer aura Mara, allez ! qu'un homme vienne à aimer une femme, il n'y a rien à faire; il l'aura et il faudra qu'elle l'aime. »

A ce moment, la cloche sonna pour la messe et sur la place apparut Mara donnant le bras au vieux Tenso. Près d'eux marchaient Bandi le meneur de porcs, fier et digne, et le joli garçon qui avait interpellé Omer sur le pré. Ils entrèrent dans l'église qui s'emplit bientôt detous les habitants du village ,endimanchés. Selon la coutume, les hommes se placèrent d'un côté de la nef, les femmes de l'autre, Omer était venu aussi avec ses compagnons. Mara l'aperçut au fond de l'église et remarqua qu'il était richement vêtu. Puis, elle le vit sortir avec ses amis. L'office commença...

A l'évangile, tout le monde se dressa. Tout à coup, la petite porte près de laquelle était placée Mara, s'ouvrit pour laisser passer Omer qui saisit la jeune fille à bras le corps, la souleva et s'enfuit en un clin d'œil. Les femmes poussèrent des cris et se sauvèrent du côté des hommes où des jurons tonnaient formidablement. Le vieux Tenso, plusieurs jeunes gens, dont Bandi, se précipitèrent vers la sortie pour rattraper les ravisseurs.

Mais le vieux prêtre, à l'autel, s'était tourné. Il cria : « Arrêtez-vous, païens ! arrêtez-vous. » A la voix de leur pasteur, les hommes s'arrêtèrent, interdits. Seul, le vieux Tenso sortit. Le prêtre continua : « Quoi ! Païens ! voudriez-vous manquer la messe parce qu'un garçon enlève une fille qu'il veut épouser? » Il y eut des murmures.Le prêtre reprit plus fort: «L'otmika n'est-elle pas une de nos coutumes? » Il y eut alors des exclamations approbatives et tous reprirent leurs places tandis que le vieux prêtre parlait : « Ferez-vous votre salut en poursuivant les otmikari, ou en assistant à la messe? Omer et ses amis manquent la messe,c'est affaire à leur âme. Mais, vous autres, voudriez-vous que votre pasteur n'achève la cérémonie que devant des femmes? Pécheurs, Satan a trouvé cette nouvelle ruse pour vous induire en péché mortel. Je ne ferai pas d'autre sermon aujourd'hui. Ayez confiance en Dieu et repentez-vous. C'est la grâce que je vous souhaite. »

« Amen ! » répondit d'une voix cassée la vieille *Croix de Hongrie.*

Le prêtre se tourna et dans un silence édifiant reprit la lecture de l'évangile. Le vieux Tenso rentra bientôt en gémissant. Des rires étouffés du côté des femmes accueillirent son retour.

Après la messe, les groupes se reformèrent sur la place. La vieille *Croix de Hongrie* parlait en faveur d'Omer, disant que l'otmika était un fait accompli,qu'il fallait que Tenso se résignât. Les filles disaient qu'Omer était un héros. Les garçons l'enviaient en constatant que Mara était une bien belle fille. Bandi et d'autres jeunes gens étaient partis pour chercher la retraite des otmikari.

Le vieux Tenso, la messe finie, s'était dirigé vers la sacristie.

Le curé se dévêtait des habits sacerdotaux. Il rit en voyant entrer Tenso. Le paysan, d'un air finaud, lui dit : « C'est vous, notre pasteur, qui avez donné cette idée à Omer. Je sais bien. Vous êtes pour les vieilles idées. Mais les idées pour lesquelles je suis ont les gendarmes pour elles et Mara me reviendra, morte ou vive. » Le curé sourit : « Tu as tort, Tenso. Tu as eu ta première femme, celle avec qui tu seras au ciel — si tu y vas — par l'otmika. » — « Dieu ait son âme, interrompit Tenso, j'ai mal agi. » — « Bien, répondit le curé, mais tu sais qu'au pouvoir d'un garçon, une fille ne reste pas intacte. Que feras-tu de ta fille enceinte? Personne ne voudra l'épouser et c'est aussi une idée de la ville. Et l'enfant qui viendra, qu'en feras-tu ? Et puis, Mara ne déteste pas Omer, comme elle le prétend.Elle m'a dit, au contraire, qu'il lui plaisait assez, mais qu'elle préférait se marier à la ville pour devenir une dame. Demain, Mara sera folle d'Omer. Ce ne sera pas elle qui refusera de se marier avec lui. Tu es riche, marie les jeunes gens, puis achète-leur un bon commerce à la ville. Ainsi Mara pourra devenir une dame et ses vœux seront comblés. Mais, sur ton âme, souviens-toi de ta jeunesse.Respecte l'otmika, le rapt sacré de notre race. » Le vieux Tenso hésita, toussota et finalement éclata en sanglots, gémissant des phrases brisées : « Ah ! oui... l'otmika... l'otmika... Ma première femme, ma Njera... la mère de Mara... Ma Njera qui sera ma compagne au ciel... j'espère... oui, il faut les marier... ce sera une belle noce... » Et le curé accompagna Tenso jusqu'au portail de l'église en disant : « Oui, ce sera une belle noce. Les vêtements sont déjà prêts. Tu seras heureux, ensuite, vieux Tenso, d'avoir marié ta fille à un homme de ta race. Après, tu pourras t'endormir doucement dans la paix du Seigneur et tes petits enfants, de ta race, eux aussi, viendront prier sur ta tombe plantée de romarin. »

Sur la place, des tsiganes étaient venus, jouant de la guitare. Les filles et les garçons dansaient le kolo et la vieille *Croix de Hongrie* ballait avec eux.

Ils chantaient :

> Il faut les marier, il faut les marier,
> Car après l'otmika la fille est enceinte,
> Il faut les marier, Tenso, ou la tuer...

Le vieux Tenso regarda un instant le kolo, puis délibérément il prit part à la ronde. Et il faisait sauter sa croupe nerveusement, en chantant :

> Il faut les marier...

GUILLAUME APOLLINAIRE

# La Quinzaine

*NOTES POLITIQUES ET SOCIALES*

**Soucis de rentrée.** — La dernière session parlementaire, fort écourtée, a été vide de tout travail notable. Aujourd'hui que les élections sénatoriales sont faites, que le corps électoral, même restreint, ne s'est pas montré effrayé par les tendances nouvelles, il serait grand temps de se mettre à la besogne.

Le parti démocratique sincère pouvait craindre que la déviation tentée, de plus en plus ouvertement, par M. Doumer et quelques-uns de ses amis n'eût un trop rapide et trop compréhensible succès. Le parti radical n'a point, par ses origines ni par son histoire même récente, une unité indissoluble de tendance et d'esprit. En présence des embarras incontestables d'une politique de réformes, surtout en matière sociale la solution qui consistait à écarter ou au moins à ajourner l'examen des problèmes urgents, — difficiles sans doute, mais difficiles parce qu'urgents, — avait chance de plaire à la passivité et à la courte vue des partis moyens, de répondre à la tendance secrète de ceux de nos démocrates qui le sont un peu malgré eux. L'échec retentissant, subi en des régions très diverses par les deux tenants déclarés de M. Doumer, refroidira quelque peu, j'imagine, les enthousiasmes trop hâtifs et donnera à penser que l'opinion demande à être encore un peu plus — et surtout encore un peu plus adroitement — « travaillée », avant que l'élan démocratique de ces dernières années ne se laisse énerver par de fausses impuissances et détourner vers quelque impérialisme rétrograde et présomptueux.

La besogne, qui s'impose, est grosse. En même temps que la situation des congrégations qui demandent l'autorisation devra être réglée, la question financière se posera avec une instance décisive. La gêne budgétaire, où essaient de parer, depuis quelque temps, tous les expédients traditionnels, — aussi mauvais pour la plupart qu'ils sont insuffisants — est une situation intenable. Il n'y a pas une réforme importante, refonte de l'impôt, établissement des retraites ouvrières, reprise de l'œuvre scolaire et amélioration indispensable du sort du personnel, mise en train d'un système d'assistance laïque complet et satisfaisant, qui n'exige, pour être accomplie et même pour être abordée avec sérieuse volonté d'aboutir, une aisance financière dont, pour le moment, nous sommes tout à fait dépourvus et dont même, sans quelques hardies et franches innovations, nous ne pouvons guère espérer, un retour prochain.

Le parti radical va montrer s'il est capable de l'œuvre qui lui est offerte. Il est maître des deux chambres et du gouvernement. La ran-

cœur, plus ou moins dégrisée, des modérés impuissants voudrait bien le voir s'enlizer dans la jouissance béate des positions acquises, qui perdit naguère l'opportunisme, et décevoir, lui aussi, l'attente démocratique. Saura-t-il se garder assez de ces avis trop amicaux prodigués par des adversaires? Saura-t-il comprendre largement les suggestions fécondes, sans se soucier qu'elles viennent du parti plus avancé? Saura-t-il être au-dessus d'un vain amour-propre, et faire sa tâche propre, même si elle lui est rappelée par d'autres? Saura-t-il, de lui-même, se tenir en haleine et poursuivre avec méthode et volonté le plan d'action qui lui est tout tracé? Voilà ce qu'au plus tôt nous devons, à quelque signe décisif, pouvoir connaître.

FR. DAVEILLANS

**Un tournant de l'histoire sociale.** — I. — L'année 1903 ne passera pas inaperçue dans l'évolution économique et sociale des nations dites civilisées, c'est-à-dire soumises au système de la grande industrie capitaliste. Les conventions d'échanges entre les puissances arrivent à terme : leur renouvellement préconisé par une minorité dans les conseils dirigeants, combattu par une forte majorité, apparaît plus que compromis. Le régime de l'orthodoxie et du libéralisme manchestérien, inauguré dans la phase moyenne du second Empire,est définitivement déserté ; partout les frontières se ferment ; les gouvernements, pour plaire aux classes conservatrices et aux « soutiens de la société » se révoltent contre le mouvement organique de la production et de la circulation qui entraîne les peuples à une interdépendance de plus en plus étroite des intérêts. Alors que de toutes parts, les voies ferrées et les lignes de navigation se multiplient, que les vitesses s'accroissent, que par suite la solidarité concrète des Etats s'accentue, les pouvoirs constitués se cantonnent dans un nationalisme strict; on se croirait revenu au temps de Colbert et des Hollandais, et jamais peut-être les chancelleries, les souverains et les Parlements ne montrèrent pareille indifférence ou plutôt semblable dédain des conditions logiques, nécessaires, inéluctables de la vie mondiale.

La Triple Alliance est un rouage dominant du mécanisme économique continental. Il y a douze ans, à l'heure où le chancelier de Caprivi s'efforçait de réagir contre le prohibitionnisme bismarckien, et de substituer à la muraille qui entourait l'Allemagne, une clôture plus fragile et moins sévère, la coalition de l'Europe Centrale n'offrait pas la même puissance d'échanges qu'aujourd'hui. En 1891, elle achetait et vendait pour 15.750 millions, c'est-à-dire pour beaucoup moins que l'Angleterre ; en 1901, ses totaux s'élevaient à tout près de 20 milliards, c'est-à-dire à un chiffre supérieur à ceux du Royaume-Uni. Pour cette raison, elle put, au moment même où la France se jetait à corps perdu dans le protectionnisme, où la Suisse, l'Espagne, la Russie, l'Amérique prenaient la même orientation, se singulariser par son demi-libéralisme, sans qu'il exerçât la moindre répercussion au dehors. A l'heure actuelle, la Triplice écrase toutes les contrées des deux Mondes,l'Union comprise, par son importance commerciale, et c'est pourquoi les déci-

sions qui viennent d'être arrêtées simultanément à Berlin, à Vienne et à Rome ne demeureront pas sans influence à l'extérieur.

Le Reichstag germanique, après un long et difficile débat qui durerait encore si la droite n'avait pris l'initiative d'une sorte de coup d'Etat parlementaire, a jeté à terre l'œuvre du chancelier de Caprivi. Les tarifs sur les blés, les seigles, les bestiaux, les chevaux, les viandes ont été relevés à des taux presque sans précédents. Les droits sur les marchandises manufacturées ont subi le même sort, sans que le gouvernement, qui eût préféré une méthode de conciliation, pût faire prévaloir la moindre de ses vues. La même ardeur rétrograde s'est affirmée en Autriche, par la dénonciation de la clause spéciale qui permettait à l'Italie d'importer ses vins à taxes réduites. La Péninsule ne demeurera pas en reste, et si les bonnes relations entre les états tripliciens peuvent s'en trouver atteintes, un phénomène beaucoup plus général et beaucoup plus digne d'attention va se dégager de ces premiers incidents : c'est la rupture totale, violente de l'Europe avec le principe de la théorie manchestérienne.

La Suisse, elle aussi, s'arme d'une législation nouvelle et plus draconienne que l'ancienne ; la Russie menace l'Allemagne de représailles terribles qui se répercuteront forcément sur ses autres fournisseurs ; l'Angleterre glisse insensiblement sur la pente du protectionnisme; quant à la France, il y a longtemps qu'elle a dit leur fait aux derniers disciples des J.-B. Say, des Bastiat et des Michel Chevalier. M. Méline groupant derrière lui tous les intérêts conservateurs coalisés, la métallurgie de l'Est, la filature des Vosges et de la Normandie, les éleveurs d l'Ouest et du Centre, les cultivateurs de partout, grands agriculteurs soucieux d'exercer leurs reprises sur la masse, petits agriculteurs entraînés par les seigneurs fonciers — a imposé ces tarifs pesants qui subsistent toujours, et qui demain se renforceront encore. On célèbre dans les cérémonies officielles la solidarité des nations; jamais on ne s'est autant efforcé de subdiviser la terre en compartiments et d'entraver la pénétration des produits. Il est vrai que dans les chaires des Facultés, des professeurs, appointés par l'Etat, enseignent l'orthodoxie économique, vantent la liberté des échanges, et démontrent les progrès de la civilisation par la croissance des relations entre les peuples. Dernier hommage rendu à un culte défunt!

II. — Le retour du protectionnisme se lie étroitement au développement du trafic universel. On a calculé que depuis 1890 le commerce des deux hémisphères s'était accru d'environ quinze milliards. A elle seule, la Triplice a gagné plus de quatre milliards : l'Angleterre s'inscrit pour 1 1/2 ; l'Union américaine pour 3 ; la Russie, la Hollande, l'Australie, la Belgique, l'Argentine, le Japon, la Chine enregistrent aussi des plus-values considérables.

Si les nations étaient raisonnables, ou plutôt si elles se gouvernaient elles-mêmes et selon leurs besoins, elles se féliciteraient de ce résultat; elles s'efforceraient de l'entretenir et de le fortifier, en supprimant les barrières douanières. En réalité, les dirigeants constatent avec ennui cet élan ininterrompu. Il n'est plus douteux pour personne que si une

puissance vend davantage, elle achète aussi davantage, et que si elle restreint ses entrées, elle resserre aussi ses sorties, et les exceptions ne sont d'ordinaire qu'apparentes ou transitoires. On est traité comme on traite autrui. Or les ministres et les capitalistes, propriétaires fonciers ou manufacturiers, qui dominent les nations, se préoccupent beaucoup moins du marché extérieur que du marché intérieur, des exportations que des importations. Leurs tendances générales, et elles sont identiques en France et en Russie, en Bohême et en Pologne, dans le royaume de Naples et en Pensylvanie, consistent à accaparer la clientèle nationale, et voilà pourquoi ce grossissement mondial des échanges, qui ne peut résulter que d'une augmentation des entrées et d'une croissance des sorties, ne frappe que par l'un de ses éléments. Plus le commerce universel grandit, et plus s'affirme la velléité prohibitionniste. La conclusion est absurde et elle est exacte. Non moins illogique, si l'on ne connaît pas les dessous du régime capitaliste, apparaît le contraste entre la poussée du paupérisme et l'essor de la richesse publique, que Henry George a mis si admirablement en lumière après les socialistes français, de Saint-Simon à Considérant et à Louis Blanc.

III. -- Pendant longtemps, au moins dans les pays de forte activité, l'agriculture et l'industrie ont été en lutte. Si on laisse de côté la grande production de céréales de l'Union, les cultivateurs des Etats de tout ordre revendiquaient énergiquement une protection douanière rigoureuse. Un peu partout, se sont formés des partis agrariens dirigés par les hoberaux fonciers et qui visaient à obtenir pour leurs blés, leurs seigles ou leurs avoines, les prix les plus élevés. Il ne s'agissait même pas pour eux d'assurer un marché à un trop plein de produits. Car il n'est pas de contrée d'Europe, sauf la Russie, la Roumanie et la Serbie, qui puisse suffire à sa propre consommation. L'Allemagne est de toute nécessité entraînée à s'approvisionner au dehors en céréales, et la France, dans ses mauvaises années, achète encore pour des centaines de millions de froment. Le protectionnisme tendait donc uniquement à établir des cours dits rémunérateurs.

Mais en repoussant les marchandises étrangères, on fermait les entrepôts étrangers à ses propres denrées. Tant que l'industrie a été morcelée, qu'elle s'est distribuée entre mille mains, elle a tenu pour le libre échange, ou tout au moins pour les traités de réciprocité. Une partie de la fabrique française, en 1891, a encore combattu les tentatives du mélinisme; aujourd'hui elle déserte de plus en plus la lutte. Les manufacturiers britanniques qui au temps de Cobden et de Bright se signalaient par leur libéralisme passionné, qui, il y a 20 ans encore se fussent levés en masse contre un rétablissement des taxes d'entrée, sont à demi conquis à cette restauration. Outre-Rhin, les métallurgistes, les fabricants de produits chimiques, les filateurs viennent de faire cause commune avec les agrariens. L'évolution est générale. Elle s'explique sans peine, si l'on envisage le changement qui s'accomplit de jour en jour dans les conditions de la production industrielle: lorsqu'une industrie était exploitée par des milliers d'individus, l'entente était trop diffi-

cile entre eux, pour qu'ils pussent faire la loi sur le marché intérieur. Mais la concentration s'opérant graduellement, en dépit des affirmations que Bernstein a multipliées dans ses livres,articles et conférences, il s'est trouvé que les grandes usines, en petit nombre, ont pu accaparer toute une transformation manufacturière. L'accord était aisé ; il s'imposait,parce que la concurrence était ruineuse et que le monopole devenait lucratif. Or, pour que le cours des denrées pût être relevé arbitrairement au dedans, à la volonté des sociétés syndiquées, il fallait que le droit de douane rehaussé écartât les rivalités du dehors. Ainsi l'industrie a lié partie avec l'agriculture. Les maîtres des hauts fourneaux ont signé un pacte avec les propriétaires fonciers. L'ère des cartels et des trusts a commencé. La fabrique a répudié le libre échange. Les fractions de la classe capitaliste, un instant disjointes par la force des choses, ont été rapprochées par l'évolution. La division des intérêts, sur laquelle certains socialistes prétendent fonder des conceptions nouvelles, a disparu à l'heure même où se formulaient ces théories étranges. Le bloc de la propriété se reconstitue, et le triomphe de la prohibition atteste sa solidité.

IV. — C'est la masse des consommateurs qui porte le poids du système douanier aujourd'hui répandu sur tout le vieux Monde. L'ouvrier paie plus cher les produits indipensables à sa subsistance, à son habillement, à son éclairage, et,d'autre part, le travail se fait plus rare,parce que les relations internationales sont nécessairement atteintes. On citera sans doute en sens inverse l'exemple du sucre qui vient d'être affranchi par le protocole de Bruxelles et que les prolétaires en France, en Allemagne, en Autriche achetaient à un prix double de sa valeur. Or, l'exemple ne fait que confirmer la règle. Une solution au vieux problème des sucres a été imposée par acte diplomatique, non point dans l'intérêt des consommateurs, mais dans l'intérêt des producteurs. Si l'Angleterre est intervenue, elle a visé uniquement à réserver son propre marché, jusqu'ici envahi par les sucres primés du continent, aux sucres de ses colonies. Le protocole de Bruxelles n'ouvre pas une ère nouvelle, comme l'a affirmé un peu pompeusement M. Caillaux, et il ne mérite nullement d'être signalé comme un grand fait historique. Parmi les négociateurs qui se sont assemblés dans la capitale de la Belgique, aucun n'a songé un seul instant aux millions de consommateurs qui paient la dime commerciale à la grande industrie. Le cabinet de Londres, par son initiative, a tout simplement privé ses nationaux du sucre à bas prix que la France, l'Allemagne et l'Autriche leur prodiguaient jusque là.

Le Trust et le Cartel sont les mattres du monde moderne. Ils s'embusquent dans leurs magasins somptueux pour exiger tribut de la classe ouvrière, comme jadis les barons du Rhin guettaient du haut de leurs forteresses les caravanes marchandes. Ils revendiquent le laissez-faire pour eux; ils refusent le laissez-passer aux frontières. Jamais encore l'exploitation capitaliste ne s'était aussi impudemment affichée ; jamais le prélèvement légal de la minorité sur la majorité n'avait revêtu une forme si audacieuse.

V. — Les syndicats de la grande industrie ont déterminé le revirement douanier qui, à l'heure présente, s'accuse ici, et se dessine là. Comment la masse des prolétaires ne riposterait-elle pas à leur défi par une cohésion plus ferme et plus consciente? Ce n'est pas un fait indifférent que les partis, dans le grand débat du Reichstag allemand, aient pris parfois des positions différentes de celles de 1891. M. Richter, qui au temps de M. de Caprivi militait pour la liberté, s'est rangé maintenant du côté des protectionnistes. Défenseur des industriels, — progressistes d'étiquette, mais soucieux avant tout de leurs intérêts capitalistes, — il a trahi une partie du corps électoral de sa circonscription. Ce farouche adversaire du socialisme — adversaire au nom de la liberté — a violé la liberté sous deux au moins de ses aspects.

La Social Démocratie d'Outre-Rhin s'est tenue strictement sur son terrain ; demain, s'il le fallait, les représentants ouvriers des deux Mondes suivraient son exemple dans les Parlements de leurs pays respectifs. Rien nè peut mieux servir la cause du prolétariat organisé que les excès d'arbitraire de la classe dirigeante. Le manifeste des Communistes de 1848 annonçait au capitalisme qu'il périrait par le seul développement de son principe. La grande transformation économique qui se prépare, accélérera l'évolution sociale.

PAUL LOUIS

## *GAZETTE D'ART*

**Marcellin Desboutin.** — Familiers des agapes impressionnistes du Père Lathuille et des réunions du Guerbois, on vous eût bien étonnés si l'on vous avait prédit que Marcellin Desboutin, le bon compagnon au proverbial laisser-aller aurait l'honneur posthume d'une exposition à l'Ecole des Beaux-Arts. Et cependant, cela est, les amateurs d'art franc ne s'en plaignirent pas, encore qu'un peu d'étonnement leur fût réservé lorsqu'ils virent l'œuvre considérable du bon graveur. Pour beaucoup, même parmi les mieux intentionnés, il n'était que l'auteur de l'Homme à la Pipe et de quelques petites pochades à la pointe-sèche. Et voilà qu'il faut reconnaître que son œuvre est considérable et diverse. Il a été un beau peintre, maître de sa touche et de sa couleur, Lui, l'outrancier, savait, quand il voulait, tirer parti des gammes sourdes, des harmonies rapprochées, nuancer les gris. Il faut, au reste, distinguer deux manières dans ses œuvres peintes : la première, dorée, ambrée, assez voisine de celle de Ricard; la seconde, celle des dernières années, un peu crayeuse et brutale, inférieure à la précédente.

M. Bénédite, de qui Desboutin a peint naguère le visage adolescent, a sagement agi en acquérant pour le musée du Luxembourg un portrait de femme âgée appartenant à l'ancienne manière. La tête est entourée d'une mantille noire dont la dentelle légère s'harmonise bien avec les traits fins d'un doux visage rayonnant en lumière sur le fond d'ombre.

Un portrait de M. Grison, doré, ambré, fait penser aux plus belles

effigies peintes par Fantin-Latour, même à un portrait de Fantin par lui-même. On revoit celui de Mme Rivals qui figura à la Centennale et, non loin de là, une étude assez poussée, d'après une femme en noir, de physionomie jeune et triste, d'un charme infini. Mais ce n'est pas ces trois, quatre portraits qu'il faudrait citer; d'autres requièrent non moins légitimement : par exemple l'admirable Degas lisant qui a la franchise de facture de Daumier.

Marcellin Desboutin n'usa guère de modèles vénaux. Lorsqu'il ne fixait pas les traits d'un ami, c'était au milieu de sa propre famille qu'il cherchait l'inspiration. Les portraits de Mme Desboutin et de ses deux fils abondent : il prend ceux-ci à tout âge, dans leurs jeux et dans leurs joies. Son fils André manie des guignols, des polichinelles pour la plus grande joie du plus petit. Dans une pochade merveilleuse de couleur on voit celui-ci, perché sur une chaise haute, qui se désole au milieu des jouets que sa fantaisie a jetés à terre. L'anecdote n'est ici qu'accessoire : ce qui plaît c'est l'observation aiguë des gestes enfantins, le naturel de l'expression et du décor. Ailleurs encore, dans une admirable pointe sèche qui a la distinction de Velazquez, on verra le tout petit enfermé dans un cerceau poursuivant le grand frère qui a pris comme jouet un pauvre chien ahuri.

A ses pointes-sèches qui ont fait oublier le peintre, Desboutin, après tout, doit sa gloire : elles sont vraiment admirables.

On ne se lasse pas de regarder le Degas, en chapeau haut de forme, dont les yeux, gros comme une tête d'épingle, sont inoubliables. Et puis, c'est Renoir, osseux, un peu colérique peut-être, Puvis de Chavannes expressif, Duranty, Hoschedé, Manet, Zola, Alphonse Daudet jeune. Et quel curieux métier! à la fois vif, rapide, impressionniste et savant, capable de saisir les nuances les plus délicates, de se modifier selon l'œuvre à interpréter!

Les cinq Fragonard de Grasse sont, en ce sens, un des plus extraordinaires tours de force que graveur ait jamais exécuté. Par moments, on a l'illusion de sanguines originales, — et de sanguines de Fragonard. On retrouve dans ces pointes-sèches la légèreté, le vaporeux, le velonté des dessins du maître, ce frôlement du crayon sur le papier qui fait le désespoir des pasticheurs de Frago.

Travail colossal à l'estimation des gens du métier et qui n'a été pour Desboutin qu'un délassement de quelques mois.

**Le Musée Gustave Moreau.** — Gustave Moreau est mort à Paris, le 4 avril 1898. Le curieux artiste n'était pas encore enterré que le monde des arts savait déjà qu'il léguait à l'Etat son hôtel particulier, — reconstruit par ses soins à destination de musée, — et les tableaux, esquisses, aquarelles, dessins qu'il contenait.

Voilà presque quatre ans de cela et le musée Gustave Moreau, aménagé et préparé à recevoir les visiteurs, n'est pas encore inauguré. Aussi l'exécuteur testamentaire, conservateur du nouveau musée, M. Rupp, a-t-il fait sagement, en notifiant à ceux que l'œuvre de Moreau intéresse, que l'hôtel de la rue La Rochefoucauld est dès mainte

nant ouvert à tous. Point de demande à faire, de carte à présenter. Des gardiens aimables sourient au visiteur sans l'importuner. C'est merveille!

Ridicules et odieux tout de même, ces délais! Il s'agissait là d'une gloire consacrée, louée en prose et en vers. L'Institut avait accueilli Gustave Moreau et, ce qui est mieux, des écrivains indépendants, Huysmans par exemple, s'étaient faits garants du bon aloi de sa renommée.

On accepte presque, du jour au lendemain, au Louvre, une poterie qui peut être fausse ou truquée, il faut quatre ans pour se décider à faire un sort à l'œuvre de Gustave Moreau.

Le hall du premier étage contient nombre de compositions inachevées et l'on se méfie de ces ébauches, de ces répétitions, de ces coulées de couleurs somptueuses qui ne riment à rien. Puis l'œil se fait à ce kaléidoscope; on a un peu examiné les dessins et l'on s'est convaincu de la rare conscience de leur auteur, du fébrile souci qu'il avait de la beauté. La première impression était fâcheuse; à plus attentif examen. l'admiration naît, indécise encore. Mais lorsqu'on atteint le hall du second étage, où se trouvent concentrées toutes les œuvres terminées, on est conquis. Quelque chose d'imprévu est tout à coup révélé au spectateur. Neuf, pas positivement; ancien, encore moins. Qu'est-ce donc? — Un extraordinaire mélange de tous les arts fondus, harmonisés par une atmosphère magique assez semblable à celle qui rend à la fois si précis et si vagues les rêves.

Gustave Moreau chercha le ton rare, il ne le trouva pas toujours; aussi les toiles les plus travaillées ne sont-elles pas les plus séduisantes. La coloration est riche, mais souvent non exempte de lourdeur, laissant l'impression d'un tapis d'Orient, plus somptueux qu'éclatant. La Galathée que vient de donner M. Goldschmidt est, en ce sens, une déception. Cependant il est telles toiles d'une précision aussi grande et d'une touche plus libre, parce que moins travaillée, — comme le Triomphe d'Alexandre, opulent décor de palais, de montagnes et de chutes d'eau — qui donnent au paroxysme l'effet voulu.

Il en est d'autres où l'émotion a une large part et celles-ci sont les plus belles. Parmi elles, je mettrai Hésiode et les Muses, gracieuse vision grecque, et surtout les Licornes, une œuvre qui joint la précision d'un manuscrit persan à la délicieuse fantaisie d'une miniature de Jehan Foucquet.

Voilà bien le Moreau enchanteur, le Moreau inconnu qui, dépouillant les oripeaux théâtraux qui encombrent trop souvent son œuvre, se montre peintre ému, délicat, amoureux de beaux types, notateur de gestes distingués et de fraîches colorations.

Si, quittant les peintures on consulte les cadres tournants si ingénieusement disposés pour l'examen des milliers de dessins et d'aquarelles, on est émerveillé des ressources que Gustave Moreau sut tirer des couleurs à l'eau. Il fut un merveilleux aquarelliste et si maître du procédé ou, si l'on veut, si pris peut-être par lui, qu'il oubliait son attitude olympienne pour peindre ce qu'il voyait : une fleur, un pot, un pay-

sage, une Parisienne même avec capote et crinoline. Ses ciels valent ceux de Ravier, sa Parisienne ferait honneur à Manet ou à Forain.

Certes l'homme fut orgueilleux; certains qui eurent à subir ses sarcasmes polis ajouteront qu'il faut bien de la fatuité pour s'élever à soi-même ce temple qu'est un musée; mais l'œuvre reste curieux, plein d'enseignements et d'aperçus nouveaux.

CHARLES SAUNIER

## *LES THEATRES*

*Gymnase :* **Le Secret de Polichinelle**, de M. PIERRE WOLFF. — [Gestes] : **Le Secret de Polytechnique**, de M. HINSTIN.

Le secret de Polichinelle, d'après les plus éminents algébristes, par nous consultés, se définirait bien : un système d'équations où toutes les inconnues seraient de vieilles connaissances. Une vieille connaissance dont M. Pierre Wolff a su nous épargner la rencontre, fâcheuse au théâtre du moins, c'est l'adultère. Personne ne se plaint qu'il soit remplacé par le spectacle — selon la propre expression de l'auteur — « d'une humanité indulgente, perfectible et compatissante. » C'est là un sujet si vieux qu'il y a très longtemps qu'il n'a point servi et qu'il est redevenu en vérité tout neuf. Il est aussi peu cassé que la sénilité souriante des époux Jauvenel. Et que M. Jauvenel est heureux d'avoir son bon fauteuil tous les soirs chez Henri et son amie! soupirent les spectateurs qui ne trouvent plus de place.

C'est assurément un pastiche du succès de M. Pierre Wolff, que l' « affaire de Polytechnique », dont nous entretiennent les journaux. Il est naturel qu'une école spéciale n'ait point voulu laisser au théâtre un titre, en somme, de son domaine mathématique, ainsi que nous l'avons exposé. Mais quelle étrange idée de choisir pour fabriquer des pièces, autres que comptables, un trésorier! Ce débutant a tout compliqué à plaisir : *le Secret de Poly...* Il a écrit Polychinelle avec un *y*, ce qui a donné : Polytechnique. Une erreur grossière s'est d'ailleurs glissée dans la confection de ce titre : la présence d'un *y* suppose qu'il y a deux inconnues. Le polytechnicien aurait dû, en se jouant, vu que l'équation n'est que du premier degré, nommer en une seule lettre l'inconnue, la pièce et son Ecole par leur vrai nom, écrivant : *le Secret de l'X*, ou mieux *l'x de l'X*, ou plus clairement encore $\mathrm{V}\frac{}{x}$. Ces invraisemblances nous rassurent : il n'y a eu ni pièce ni sujet de pièce à l'Ecole et l'honneur militaire est sauf.

L'honneur militaire ne saurait mieux se comparer qu'à un lac, de niveau élevé, tel que nous nous plaisons à nous figurer, d'après son appellation, en Amérique, le lac Supérieur. Son trop-plein s'épanche vers les simples « hommes » (de troupe), de qui la mission est de recueillir les gouttes répandues, cet honneur mis au pluriel, ces honneurs, et de les « rendre » à leur source. On se fera, croyons-nous, une idée approximative de cet idéal mécanisme d'échange, en considérant mûrement une rôtissoire automatique à arrosage perfectionné.

Pour que le sujet exposé dans la rôtissoire soit militairement doré, il est capital que la distribution du jus se fasse verticalement, sans se laisser distraire de la bienveillante influence de la pesanteur. A cette pesanteur, à cette « gravité », dans tous les sens du mot, se conforment les démonstrations honorifiques du maniement d'arme. L'honneur, que le canon du fusil dirigé vers le ciel garantit inoffensif, flatte le noble instinct de la conservation. Réciproquement, on sait que le mouvement horizontal « en joue » n'est pas un « honneur ».

Nous nous réjouissons que le ministre de la guerre, tout en supprimant de porter et de présenter l'arme, n'empêche point qu'on la mette sur l'épaule. L'exercice est hygiénique d'abattre l'arme de dessus cette épaule, au premier temps de « reposez arme », en faisant, selon le rite, claquer la bretelle. Cette bretelle est un vestige du passé, une sorte d'appendice vermiculaire. On était tenu, à l'âge de pierre, de faire, patriotiquement, claquer dans la violence de l'effort, claquer pour ne pas dire un pire mot, *ses* bretelles. Les progrès de la science ont reconnu qu'il était malaisé, au cours d'une manœuvre, et attentatoire à la dignité de l'homme, fût-il de troupe, — de vérifier ainsi à tout propos l'état de ses dessous intimes. La bretelle fut désormais portée à l'extérieur, fixée, pour plus de visibilité, sur le fusil même dont son claquement devait enregistrer le choc. L'administration militaire pouvait, dès lors, si elle eût été sage, réaliser une économie d'exactement 50 % et affirmer avec plus de force la solidarité de la Grande Famille, en ne distribuant plus à chaque recrue qu'*une* bretelle. Mais elle dut s'incliner devant la loi biologique de la disparition des organes parasites dans l'armée : là, *ils s'atrophient* PAR MULTIPLICATION : l'examen anatomique révèle la présence, chez un porte-fusil bien conformé, de TROIS bretelles!

Certains virtuoses obtiennent de leur bretelle, convenablement tendue au moyen d'une boucle, une vibration prolongée : les bourreliers militaires préconisent et préparent, à cet effet, un cuir « de fantaisie » dit « fibre patriotique ».

S'il n'est pas oiseux de vérifier l'utilité, si évidente, des honneurs militaires, disons qu'ils ont ceci de bon, d'apporter en quelque sorte un témoignage permanent du zèle du subordonné : ils sont un certificat perpétuel, de même que la conscience est une livrée intérieure. Il est souvent difficile de trouver les mêmes garanties chez des serviteurs civils. Toutefois nous employons volontiers, pour nos messages, quand nous villégiaturons hors Paris, des maires. Leur fonction affirme leur honorabilité, leur écharpe l'illustre. Trop volumineux souvent pour être commodément emportés, en cas d'excursions, par exemple à bicyclette, ils remédient d'eux-mêmes à ce défaut, s'échelonnant par unité dans chaque commune, dans des garages *ad hoc*, selon un véritable système de relais. Cet hiver, nous acceptâmes aussi, à titre d'essai, un prince, pour un travail facile, transmettre des parcelles de nos œuvres complètes, mensuellement, à un imprimeur. Mais nous le surprîmes qui gaspillait une notable fraction du temps assigné par nous à ce service

de transport, en lisant, indiscrètement d'ailleurs et sans notre permission préalable, notre propre manuscrit!

ALFRED JARRY

## *LES LIVRES*

HENRI VARENNES: **Un an de justice,** deuxième série, 1901-1902 (Garnier, in-18 de 572 pp. 3 fr. 50). — Les chroniqueurs judiciaires, habituellement, nous racontent les choses du Palais de telle façon que l'on dirait qu'il n'y a pas, sur terre, de lieu plus gai, plus amusant et plus comique... Il n'y en a pas de plus tragique, de plus douloureux, de plus désespérant. Voilà l'impression, la certitude que nous communique M. Henri Varennes. Et cela suffirait à constituer l'originalité parfaite de son « an de justice », s'il n'ajoutait encore à ce noble souci de la vérité, à ce don de saisir le réel avec exactitude, de belles qualités d'écrivain. Il ne se contente pas, lui, de rapporter les incidents bien parisiens de ces grandes affaires que l'on dit, en jargon journalistique, « sensationnelles ». Il est plus attentif peut-être à ces petits procès obscurs, dont les héros ou les victimes n'ont rien à démêler avec le Tout-Paris et, quotidiennement, défilent devant les magistrats, accusés de crimes sans magnificence, de déplorables délits, et plutôt échouent là, après la malechance, ou la faiblesse... Ces existences, qui soudain se résument en cet épisode judiciaire, exhibent toute la douleur de la destinée humaine, témoignent du peu de place qu'y tient la volonté, effraient par l'incertaine responsabilité... Et les juges, ayant pesé le pour et le contre, dans leur balance peu subtile, décident : cela émerveille! Mille et mille questions se posent, cependant, qu'il faudrait résoudre pour être sûr qu'on a le juste droit de punir. Elles ne seront jamais résolues. Provisoirement, la société se défend. Il le faut bien, paraît-il. Elle se défend comme si elle était sûre d'en valoir la peine. Sa défense est terrible, redoutable et, quelquefois, un peu sinistrement ridicule...

IVAN STRANNIK: **La Statue ensevelie** (Calmann Lévy, in-18 de 282 pp., 3 fr. 50). — Nous devons à M. Ivan Strannik la première révélation de Gorki, de belles études littéraires qui ont paru dans la *Revue de Paris* et ailleurs, un admirable roman, l'*Appel de l'eau;* et le roman que voici, *la Statue ensevelie*, est l'une des œuvres les plus profondes, les plus émouvantes et les plus originales qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. Le cadre est russe. C'est la brillante et l'inquiète société pétersbourgeoise qu'évoque l'auteur, et parmi l'agitation douloureuse que soulevèrent, l'autre année, les révoltes d'étudiants. Thécla, l'héroïne de ce roman, est une grande âme aux prises avec les vulgarités, les méchancetés, les taquineries de l'existence quotidienne. Une terrible catastrophe ne frappe pas sa destinée; mais elle est torturée par le supplice continuel d'une vie inégale à son rêve, inégale à sa volonté. Elle souffre d'un ardent désir de solitude et de hautaine indépendance. L'art lui est un refuge. Elle s'y exalte. Elle modèle dans la glaise sa pensée, les symboles tragiques de son déses-

poir et de son incertitude, et d'abord la silhouette d'une femme aveugle effarée d'être au bord d'un précipice... Plus tard, Thécla ensevelira la statue, ensevelira son art, s'étant aperçue que, loin de lui donner le repos, il la tourmentait davantage, augmentait sa capacité de souffrir, multipliait son [illegible]. Elle essayera de vivre; elle confiera son âme malade au soin [illegible] et attentif de ce Fédia qui n'est point génial comme elle, mais qui est raisonnable, qui l'aime, qui tâchera de l'apaiser. Est-il assez encore de la sauver? Elle ne le sait pas, elle ne le croit pas, [illegible] abandonne... Je ne connais pas de drame plus pathétique [illegible] que cette crise morale. Et elle est rendue plus intense par [illegible] de la révolution dans les rues. M. Ivan Strannik nous fait assister aux plus terribles épisodes du soulèvement universitaire et, [illegible], à la sanglante bagarre de l'église de Kazan, lorsque les [illegible] policières mirent leurs brutalités à l'abri des deux longs bras de cette église, semblable à un petit Saint-Pierre de Rome. Etc... Mais l'œuvre de M. Ivan Strannik n'est pas spécialement russe, en dépit de ce beau décor effrayant et des paysages magnifiques de plaines vastes et de fleuves débordés qui, à la fin du volume, émerveillent par leur vérité pittoresque. C'est la souffrance essentielle de l'âme humaine qui se trouve ici analysée plus délicatement que jamais, et non point avec les procédés lents et artificiels des psychologues : l'auteur sait bien que ces méthodes n'atteignent point le fond même de l'âme; il ne s'efforce pas, lui, de tout expliquer logiquement, et, au-delà de ses constatations dernières, il laisse intacte et il réserve l'âme subconsciente et mystérieuse où se fait l'intime travail, subtil et désordonné, de la pensée et du sentiment...

J. J.

Valère Bernard : **Bagatouni**, roman provençal traduit par Paul Souchon (*La Plume*, in 18 de 304 pp., av. frontispice de l'auteur, 3 fr.50).

*Bagatouni*, c'est le pittoresquement hideux vieux quartier de Marseille, « le refuge de la gueuserie et de la prostitution », Cour des Miracles gigantesque, cloaque où fermente une immondice par toutes les nations suée, grouillement énorme de vermine humaine, guenilles, [illegible] et coups de couteau, mais d'une couleur endiablée, d'une intensité de vie, et tout le soleil de là bas cuisant superbement cette putréfaction. Le romancier, également poète, peintre et aquafortiste remarquable, garantit son traducteur à la fois son préfacier, a du moins réalisé ici avec toute cette ordure une œuvre de quoi le mérite ne réside pas seulement dans la verve crue et riche, le surprenant mouvement, la flamboyante et tourbillonnante bigarrure, mais dans une poésie inattendue de se faire lyrique, attendrie, élégiaque, et sereinement apitoyée. La traduction doit être excellente, pour que l'ouvrage y conserve si bien ses qualités originelles ; il n'en faut pas moins regretter que le parti pris d'écrire dans une noble langue mais plus qu'éteinte puisqu'elle ne représente même plus un patois, mort naisse sans la res-[illegible] où se rencontrent peut être des chefs-d'œuvres.

Remy de Gourmont : **Le Problème du Style** (*Mercure de France*, in-18 de 282 pp. : 3,50). Quand, pour employer une expression à lui chère, l'œuvre de M. de Gourmont se sera « dépouillée », après le dernier écorçage ce qui certainement demeurera, sera le lexicologue et l'écrivain. On le sent évoluer là dans son eau naturelle ; les singularités, les monstuosités de la langue et du style le ravissent : avec volupté il les pourchasse, les capte avec ardeur et délicatesse, les décape et fourbit comme un numismate les monnaies périmées, perquisitionne leurs obscurités, vérifie leurs filiations incertaines, authentifie leur état-civil ; puis se haussant davantage, considère la vie mystéreiuse des idiomes et leurs merveilleux concubinages, et leurs admirables acoquinements, et puis l'éternel ménage de l'inculte et fécond verbe peuple avec les ondoyantes et précieuses inventions littéraires : logiquement capricieux filons de vif argent et d'or à même une roche informe et multiforme. Il reste bien entendu qu'aux écrivains-nés, il n'enseignera rien, même il ne détournera aucun faux écrivain d'écrire, mais fortifiant son lecteur dans la piété de la belle écriture, il doue ceux qui se vouent à elle d'un réconfort rendu nécessaire par l'effroyable, l'impudente invasion des autres.

Louis Bertrand : **Gaspard de la Nuit**, *fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*. Edition nouvelle (in-18 de 226 pp. 3 fr. 50, *Mercure de France*). — « C'est en feuilletant, pour la vingtième fois au moins, le fameux Gaspard de la Nuit... que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue... Je restai bien loin de mon mystérieux et brillant modèle » : qui ne connaît ce début de Baudelaire à sa préface des *Petits Poèmes en prose?* Le souffrant et acéré romantique bourguignon mérite toujours un si magnifique éloge : depuis soixante-dix ans, rien n'a bougé, rien n'a terni de ces « petites coupes d'une délicatesse infinie et d'une invention minutieuse (Sainte-Beuve) ». Le suranné même de la phraséologie 1830 et de son lyrisme (*Cependant un héraut sonne de la buccine sur la tour du logis du duc... — Et l'art? — Il existe. — Mais où donc? — Au sein de Dieu!...*) en vieillissant se dore et se patine. Pourquoi? à cause de l'excellence de la matière, du goût de la mesure, de la discrétion de l'art, de la solidité, du soin dans le travail : œuvre d'orfèvre. Et un talent merveilleux d'enlumineur, d'aqua-fortiste chez ce précieux poète en prose. Le roi Pialus et la reine Wilberta, le nain Scarbo, le grillon qui vaticine, Ondine, Jean de Tilles qui est Till Miroir-aux-Chouettes, Pierrot, les sorcières, les nobles seigneurs, les muletiers et les brigands, le pendu du gibet, l'archer et le juif, le rebec et la hacquebute, tout cela se mêle, se disjoint, crie, tempête, susurre, chatoie, ondule, collier d'opales changeantes dans leur monture d'or. — Et j'ai prié, et j'ai aimé, et j'ai chanté, poète pauvre et souffrant ! et c'est en vain que mon cœur déborde de foi, d'amour et de génie! — C'est que je naquis aiglon avorté!

l'œuf de mes destinées, que n'ont point couvé les chaudes ailes de la prospérité, est aussi creux, aussi vide que la noix dorée de l'Egyptien... » Le doute est sans raison, sur quoi s'achève le livre que son auteur n'eut même pas la consolation de voir paraître (il mourut à l'hôpital comme on sait). Il a vérifié sa noble définition : L'homme est un balancier qui frappe une monnaie à son coin. Depuis Baudelaire, d'autres écrivains, Jean Dolent, Marcel Schwob, Jules Renard, et, plus jeune, Tristan Klingsor, retravaillent avec éclat la magnifique et périlleuse matière du « petit poème en prose ». Aucun, même Baudelaire, n'a fait mieux que leur « mystérieux et brillant modèle. »

FAGUS




*Le Gérant* : A. MARLET.

Paris. — Imprimerie O. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 15852

# La Mano Negra

Il y a une vingtaine d'années qu'on entendit parler pour la première fois, en France, de la « Mano Negra ». A cette époque on s'occupait des choses de l'étranger beaucoup moins encore qu'à présent, et il est probable que ce nom aurait été aussi vite oublié qu'entendu, si, par tous pays, les honnêtes gens et les hommes d'ordre n'avaient, à ce moment, mené grand bruit et témoigné grande inquiétude du mouvement anarchiste qui mettait en péril l'existence même de la société.

Peu de mois auparavant en France, à Montceau-les-Mines, la dynamite avait abattu quelques croix de pierre, et à Lyon venaient de se terminer les débats du fameux « complot anarchiste » roman judiciaire qui coûta la liberté à Kropotkine et à de nombreux accusés. Tous avaient été condamnés pour participation à l'Internationale, qui ne comptait pas alors d'affiliés dans la région lyonnaise, et dont le révolutionnaire russe, seul, faisait partie. Or la Mano Negra était précisément une association anarchiste, un complot permanent contre la sécurité publique et la propriété, une charbonnerie féroce et mystérieuse qui ne reculait devant aucun crime, assassinat, pillage, dévastation, viol et incendie. Elle reluisait d'un certain vernis romantique qui la rendait plus formidable et plus obsédante. Aussi prêta-t-on, chez nous quelque attention aux rapports lointains qui venaient de l'Andalousie. On goûta quelque plaisir à frissonner à l'idée de cette main noire, emblême de conjuration, menace de mort, qui, empreinte sur les demeures, les signait sinistrement pour la destruction. Cet effroi, voluptueusement savouré à distance, aviva la satisfaction qu'on eut à connaître l'action énergique et salutaire de la police, l'œuvre protectrice des tribunaux. On apprit avec soulagement que de nombreux adeptes avaient été arrêtés, interrogés, convaincus et que la sévérité de la répression s'était haussée à la noirceur des forfaits. Beaucoup des accusés étaient montés sur l'échafaud, le bagne s'était fermé sur les autres : on put respirer et penser à autre chose; mais le souvenir de la Mano Negra demeura, imprécis mais d'autant plus formidable, comme d'un terrible péril social, heureusement conjuré par l'énergique prudence de l'autorité.

... ...er de nouveau de la « Mano Negra » ... ... que cette formidable association. dont ... ... ans, souffraient encore dans les bagnes ... ... jamais existé.

I

... est un fort beau pays, que chantèrent les poètes ... les voyageurs. C'est en outre une terre d'une fer-... tileuse, qui, bien cultivée, pourrait donner les fruits ... variés, blé, vignes, olives, et nourrir tout un peuple. ... malheur, la petite propriété y est presque inconnue, et d'im-... domaines sont l'apanage de propriétaires qui, faute de ... intelligence ou d'une première mise de fonds suffisante, en ... ent en friche la plus grande partie, ne cultivent le reste ... avec les procédés les plus routiniers et les plus sommaires, et n'accordent à la main-d'œuvre que des salaires dérisoires. Ceux-ci varient de deux à six réaux par jour, le réal valant vingt-cinq centimes. Dans les années de sécheresse, la misère des ouvriers agricoles devient extrême, car il ne faut pas oublier qu'ils sont obligés d'acheter tous leurs aliments, n'étant pas nourris par les propriétaires qui les emploient et ne possédant aucun lopin de terre individuel. Cette misère fut à peu près constante de 1878 à 1883. En 1882, la livre de pain valait deux réaux, ce qui était exactement le salaire d'une journée de travail ; les paysans déclaraient qu'ils préféraient « mourir à l'ombre, par la famine, que de mourir en travaillant, frappés d'insolation et pareillement affamés ». Il n'est pas étonnant que ces paysans aient cherché tous les moyens possible d'améliorer leur sort ou plutôt de sauver leur existence et celle de leurs enfants. « De 1870 à 1873, écrit l'un d'eux, Cristobal Duran Gil, au début de la révolution qui se produisit alors, le paysan de Xérès comme celui de beaucoup d'autres régions croyait voir réaliser son bel idéal avec l'établissement de la République... Ainsi nous nous dépensions sans trêve ni repos en manifestations, en élections, y consacrant notre chétif pécule : ce n'était que temps et argent perdus. » Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que la république éphémère ne fit pour eux rien de plus que les gouvernements précédents, et que ceux qui suivirent ne firent pas davantage que la république. Ces Andalous ne manquent ni de sagesse ni d'énergie, ils comprirent que députés républicains ne se souciaient d'eux ni plus ni moins que députés monarchistes, et, logiques, ils renoncèrent aux comédies élec-

torales et aux bulletins de vote. Ils devinrent dès lors suspects aux professionnels de la politique, ils ne purent compter sur aucun appui de la part des tyrans locaux qu'on appelle en Andalousie *Caciques*.

Ils n'y a pas que les *caciques* politiques, il y a d'autres caciques qui doivent leur position à leur fortune; c'est ceux-là qui faisaient peser sur les habitants le joug le plus lourd. Pour s'en affranchir ou du moins le rendre moins pesant, les Andalous eurent recours à l'association, formèrent des syndicats, qui ne tardèrent pas à se fondre dans la *Fédération des travailleurs de la région espagnole*. Cette Fédération tint un congrès à Séville, elle fit connaître qu'elle comptait 59.711 adhérents répartis en 10 *comarcas* ou fédérations provinciales. Sur ce nombre les deux comarcas andalouses comptaient 30.000 fédérés. Ces fédérations ne conservaient guère d'espoir qu'en une transformation du régime de la propriété, car à toutes les revendications, à toutes les demandes d'augmentation de salaires, les détenteurs du sol avaient répondu par un refus brutal. Les menaces de grève avaient provoqué les fusillades de la garde civile. L'année de république (1873-74) n'avait été signalée que par des déportations en masse et la fermeture de nombreux cercles ouvriers. La fédération espagnole adhéra à l'Internationale ; les plus instruits des ouvriers prêchèrent à la masse la doctrine communiste anarchiste. Si tous n'en concevaient pas d'une façon bien nette ou n'en admettaient pas toutes les conséquences, tous du moins sentaient le besoin d'une étiquette sous laquelle grouper leurs communes aspirations. Il ne faut pas oublier que la première, la plus essentielle de ces aspirations était de vivre. Une prétention aussi excessive ne pouvait manquer de choquer la classe des possédants et des dirigeants. L'Internationale fut déclarée dissoute, mais on ne pouvait dissoudre la Fédération régionale, association parfaitement légale, et dans la lutte entre les prolétaires organisés et l'élément patronal, les premiers manifestaient assez de méthode et de décision pour donner de l'inquiétude au second. Et aux forces judiciaires et militaires qui ne demandaient qu'à se montrer, la fédération donnait peu de prise. Les affiliés taisaient les noms de leurs compagnons, leur action s'exerçant surtout par des causeries, des conférences ; réunions que de temps à autre on dispersait brutalement, mais sans trouver le prétexte à ces exécutions retentissantes, à ces coupes sombres qui auraient pour longtemps terrifié la masse des travailleurs agricoles. Juges et propriétaires cherchaient des expédients, ce fut le *commandant rural*, chef de la gendarmerie de Jerez de la Frontera, don Tomas Perez Mon-

[illegible] et l'audace de moyens qui [illegible]

[illegible] de cet homme vraiment provi- [illegible] le témoignage d'un des témoins [illegible] ouvrier rural, Manuel Sanchez Al- [illegible] directe avec le commandant, et paya [illegible] vingt mois de détention préventive. On [illegible] même genèse, la légende de la Mano [illegible] quelles intrigues sept hommes ont [illegible] au bagne où huit survivent encore. [illegible] Manuel Sanchez Alvarez qui fournit par [illegible] qu'on va lire, témoignage corroboré [illegible] d'autres, est vivant : il habite Jerez de [illegible] interroger, contrôler ses dires, et le con- [illegible] qu'il invoque. Au commencement de 1902, il [illegible] au journal *Tierra y Libertad*, de Madrid.

[illegible] plus quel mois, je travaillais dans un [illegible] Notre contremaître était alors Fer- [illegible] l'heure du déjeuner se présenta un gen- [illegible] appelé Pedro Gomez ; par ordre de [illegible] il demanda au contremaître qui il avait [illegible] en même temps la liste, qui lui fut [illegible] le gradé Gomez demanda qui [illegible] répondit que, souffrant d'une [illegible] se faire soigner à la vigne voisine, où [illegible] mais qu'il reviendrait bientôt. [illegible] les yeux sur moi et quand le [illegible] le gradé me dit : « Vous [illegible] par ordre du commandant Monforte, [illegible] non pas en qualité de prisonnier, [illegible] Comme je lui répliquais que j'étais [illegible] blessé serait pour lui une cause [illegible] qu'il me faudrait mettre à [illegible] que je ressentirais, il me répon- [illegible] de fatigue, je m'assiérais pour me [illegible] arrivant à l'entrée de Jerez, il me dit : [illegible] allez donc en avant jusqu'à [illegible] auprès du commandant Mon- [illegible] et me tendant la main, me dit : « Je [illegible] Vous êtes Manuel Sanchez ? [illegible] car vous [illegible] pour le [illegible] : nous [illegible] la nuit venue, je [illegible] distrait,

j'avais à la bouche un cigare et il me dit aimablement : « Ne savez-vous pas où vous êtes ? Ne savez-vous pas qu'on n'entre pas ici avec un cigare allumé ? — Non, je n'y avais pas songé. D. Tomas ! — Bon ! allons, asseyez-vous ici près de moi », et, approchant lui-même une chaise de son fauteuil, et fermant au verrou la porte de la chambre, la séance commença.

Le commandant tira de la poche de son américaine un étui à cigares et allongeant le bras, me donna un cigare ; sans me donner le temps de prendre ma boîte, il me tendit une allumette flambante, en même temps qu'il me demandait : « Combien d'enfants avez-vous ? — Quatre. — Combien de temps avez-vous été aux îles Mariannes ? — Trois ans. — Que mangiez-vous là-bas, et comment viviez-vous ? — Nous vivions des produits du pays. — Comment fûtes-vous déporté là-bas ? — Par un acte d'arbitraire de l'autorité. — Quoi ! Par un acte d'arbitraire de l'autorité ? — Oui, Monsieur. — Savez-vous pourquoi je vous ai fait appeler ? — Je l'ignore. — Je vous ai fait venir parce que je suis au courant de votre attitude révolutionnaire et de la sympathie que vous trouvez chez les travailleurs : de façon que nous puissions causer ici, seuls, comme en famille, comme un fils avec son père, *mais dites-vous bien que je suis le père*. Voulez-vous que, comme travailleur et besogneux, je vous emploie à un travail qui ne sera pas pénible, mais qui me conviendra ; je vous donnerai un douro par jour, ou ce que vous demanderez, plus le médecin et la pharmacie ? — Cela dépend du travail. — Je voudrais que tu travailles de temps en temps, ne rien faire le lundi et, un autre jour, travailler toute la journée. Quand tu le jugerais bon, tu feindrais d'être malade, et comme tu es aimé de tes compagnons, ils viendraient à ton aide, les uns te soutenant, les autres prépareraient la bête, et finalement tous conviendraient de te transporter chez toi : deux ou trois jours après tu répéterais la même scène, de façon à laisser tes compagnons convaincus que tu n'es plus bon au travail ; à supposer que l'on te soupçonnât, tu pourrais partir pour un autre endroit, à la condition que quand je le jugerais bon, je prendrais mes dispositions pour que tu me fasses venir les hommes les plus en vue, tu me donnerais leurs noms et domicile habituel. Tu introduirais mes hommes au préalable, et toi tu les catéchiserais pour qu'ils aillent mettre le feu à tel champ de céréales ou couper les ceps dans tel plant. Voilà notre première entrevue terminée, me dit-il, tu peux te retirer pour te reposer, et demain soir je t'attends chez moi, rue San Marcos, n° 15. Avant que tu sortes, j'ai à te faire une observation : c'est que partout où nous aurons eu un entretien, nous n'en aurons jamais un second. »

Manuel Sanchez raconte ensuite avec la même précision naïve et colorée une seconde entrevue qu'il eut avec le Monforte, à l'issue de laquelle il lui signifia un refus catégorique. Le résultat ne se fit pas attendre et la lettre se termine ainsi :

En effet, la menace s'accomplit. Quelques mois après, un procès

[illegible] communes voisines, sous l'in-
[illegible] et de destruction de vignes.
[illegible] je sais d'où : interrogé par
[illegible] que j'ai déjà fait connaître dans
[illegible] Madrid. Je restai en prison
[illegible]

Signé : Manuel Sanchez Alvarez.

[illegible] aussitôt celui-ci, il émane d'un
[illegible] M. Reguera, qui habite aujour-
[illegible]

[illegible] arrêtés pour des vétilles, il (Monforte)
[illegible], leur offrant en même temps trois pese-
[illegible] des meules de blé ou d'orge, les mena-
[illegible] sévère : quelques-uns acceptaient par
[illegible] désigné : là, ils trouvaient des gen-
[illegible] pour leur mettre la main au collet. Le cas se
[illegible] un grand nombre de fois.

[illegible] promit, outre l'argent, un bon dîner, mais
[illegible] pas, la hyène de Monforte les faisait con-
[illegible] province, jusqu'à ce que lassés de cheminer, ils
[illegible] suivant le caprice d'un gouverneur.

[illegible] *comme je l'ai dit plus haut, étaient traités*
[illegible] *Mano Negra.*

[illegible] cite encore les faits suivants :

[illegible] d'un individu nommé Antonio Gallardo, dit « Ta-
[illegible] celui-là, qui lui procura des hommes pour faire un
[illegible] les conduisant à l'une des caves de D. Manuel Gon-
[illegible] Alameda vieja ; dans la cave étaient postés d'avance
[illegible] aux ordres du *noble* Monforte ; ils tuèrent le
[illegible], et arrêtèrent les autres, qui furent condamnés
[illegible]

[illegible] employé d'une boutique de la rue Sol, appe-
[illegible]

[illegible], pour que quelque jour il ne pût nuire à
[illegible] à Tanger (Maroc).

[illegible] encore M. Reguera, que *l'inviolable* garde civile,
[illegible] capitaine, tirait de la prison en pleine nuit de
[illegible], les conduisait aux champs d'oliviers voisins de
[illegible], les ramenait à la prison pour leur faire
[illegible] appartenaient à la *Mano Negra*. En même temps on les
[illegible] reconnaître coupables d'actes auxquels ils n'avaient
[illegible] les coups de branches d'olivier et les mille tour-
[illegible] des aveux [illegible] que dans l'esprit de
[illegible]

[illegible] au grand œuvre de Mon-

forte. Dans les années de pire misère, 1881-82, celui-ci eut beau jeu. Il n'avait plus besoin de tout créer de toutes pièces. Il lui suffisait d'attribuer ou de faire imputer à la Fédération les désordres qu'entraîne infailliblement la famine. Il trouva un homme digne de le comprendre en la personne du gouverneur de Cadix, M. Lonia y Santos, « libéral de bonne source », qui décréta lestement que « pour toute dégradation, incendie qui ne seraient pas prouvés accidentels, seraient considérés comme auteurs les habitants du lieu, ou à défaut ceux qui composent le comité local de la dénommée Association des Travailleurs. »

Mais jusqu'ici Monforte et ses acolytes ne sont révélés que comme des policiers experts en toutes les finesses de leur art : organiser des provocations, atteindre une fédération révolutionnaire sous l'inculpation banale d'association de malfaiteurs, c'est le jeu classique et connu. Il fallait la faire vivre dans l'opinion publique terrifiée, cette association de malfaiteurs, lui donner une existence à la fois concrète et mystérieuse, la rendre visible par un signe aux yeux épouvantés des populations crédules, lui imposer un nom qu'on balbutiera d'une voix tremblante, à la veillée, en épiant dans la nuit le pas du chauffeur. Un de ces hasards qui ne font jamais défaut au génie alluma l'étincelle dans le cerveau de don Tomas. Un jour, dans un des villages où la propagande ouvrière était des plus actives, à Villamartin, il aperçut sur un mur l'empreinte, à l'encre, d'une main. Cette empreinte se reproduisait plusieurs fois. Un individu quelconque s'était renversé un encrier dans la main, et n'avait pas trouvé pour s'essuyer de procédé plus simple. Don Tomas tressaillit. Quel signe de ralliement, quel symbole pour la terrible association ! La Mano Negra, la main noire, quel titre ! Si Don Tomas avait été feuilletoniste, il aurait fait tirer dix mille affiches portant simplement une main noire sur fond blanc, les aurait fait placarder sur tous les murs, et au bout de huit jours, il aurait lancé son roman, précédé d'une incomparable réclame. Don Thomas était policier, il se contenta d'annoncer qu'il avait vu la main noire, et tout le monde crut l'avoir vue ; de plus son bras droit, le fidèle capitaine Oliver, découvrit les statuts de l'association qui ne rêvait que massacre et pillage : il les découvrit par un hasard *providentiel* : il les découvrit soigneusement rédigés; il les découvrit sous une pierre, où un affilié les avait cachés ou bien oubliés par une négligence non moins providentielle. La presse officieuse s'évertua : la niaiserie, la crédulité et la peur firent le reste, la légende était créée. L'outil forgé et emmanché, voici comment on s'en servit.

## II

Les procès criminels auxquels a donné lieu l'invention de la Mano Negra sont au nombre de trois, désignés par le nom du lieu où se passa le fait incriminé : procès de la Parilla, procès d'Arcos, procès des Quatre-Chemins. Quelques détails sur le premier feront connaître dans quel esprit tous les trois ont été instruits, conduits et jugés.

Le 4 décembre 1882, auprès du moulin de la Parilla, Bartolomé Gago Campos fut tué par son cousin Manuel Gago. Tous deux étaient membres de l'Association des Travailleurs, mais Bartolomé, blàmé pour avoir entretenu des relations avec la femme d'un compagnon, en avait été expulsé. De là, brouille, en particulier avec son cousin. Au jour dit, il rencontra ce dernier dans la campagne, en compagnie de Cristobal Fernandez Torrejon. Dispute, rixe, bataille, Bartolomé fut tué. Le meurtrier ou les deux meurtriers enterrèrent le corps sur place.

A propos de ce fait divers, qui avait entraîné la mort d'*un* homme, il fut fait CENT arrestations. Le ministère public demanda *quinze* condamnations à mort et il en obtint *sept*, plus sept condamnations aux travaux forcés à perpétuité. Tous les condamnés bien entendus, étaient parmi les membrés les plus actifs de l'Association des Travailleurs. Les pièces de ce premier procès ne nous sont pas parvenues. Mais une demande en Cassation ayant été introduite devant la cour suprême de Madrid, le ministère public près cette cour, don Manuel Azcutia, reprit la première accusation capitale contre les quinze accusés. Voici quelques passages de son discours : il faut se souvenir que ces niaiseries ampoulées et féroces, ont été débitées devant le premier tribunal d'Espagne, en présence d'un auditoire lettré.

De quoi s'agit-il donc ?

Le Tribunal le sait déjà. Il s'agit de l'assassinat le plus horrible, le plus épouvantable, le plus inhumain et le plus impie que l'on ait noté dans les annales du crime, d'un assassinat où, à la préméditation la plus raffinée, la plus cruelle perfidie, se sont ajoutées les circonstances génériques aggravantes, le ministère public ne dira pas, avec le ministère public de la Audienca de Jerez de la Frontera, celle d'abus de supériorité, car il est, dans le cas présent, inhérent à la trahison, mais celle de l'exécution nocturne, dans un lieu désert, et en bande, avec ruse et tromperie ; il s'agit d'une société illicite et clandestine, d'un tribunal secret et mystérieux, dont les moyens d'action pour l'exécution de ses barbares et de ses iniques projets étaient le feu, le fer et le poison ; de sorte que ni le père ne pouvait se refuser à plonger le poignard

dans le cœur de son propre fils, ni le fils ne pouvait se refuser à plonger les mains dans le sang de son propre père, si le Tribunal le lui ordonnait : il s'agit, enfin, de rechercher, d'éclaircir, de résoudre et de décider si sept seulement des quinze accusés responsables furent les auteurs de l'assassinat, et les huit autres seulement complices, comme le prétend la sentence à laquelle nous nous référons ; ou bien si, comme nous voulons le prouver, tous furent auteurs pareillement et se trouvent par conséquent dans une situation égale.

Le magistrat échafaude son accusation en entassant les épithètes indignées. Il n'entrera pas, dit-il, dans le détail de ces forfaits, « parce que, ni avec la plume de Victorien Sardou, ni avec la plume de Bouchardy, ni avec le pinceau de Casado ou de Pradilla, on ne pourrait lui donner le véritable et horrible coloris qui lui est propre. »

Le dramaturge romantique Bouchardy est assez oublié en France. Il paraît qu'on a la mémoire plus longue en Espagne où vers 1840, Th. Gautier voyait afficher *le Sonneur de Saint-Paul*, à Jaen, sous ce titre ronflant : *El Campanero de San Pablo por el illustrisimo señor Bouchardy*. Cependant don Manuel Azcutia ne manque pas de talent mélodramatique; écoutez-le décrire la marche des conjurés qu'à découverts l'imagination du magistrat instructeur.

Arrivés à une ornière ou fondrière que formait le ruisseau, ils se portèrent là, s'embusquèrent, guettant leur victime, comme aurait pu se poster ou s'embusquer un parti de chasseurs guettant un sanglier, un daim ou un cerf.

Et une horde de sauvages n'eût pas fait autrement non plus ; une horde d'Aztèques, de Bédouins ou de cannibales à l'affût d'une prise humaine, pour se jeter sur elle, sucer son sang et la dévorer ; Atzèques, Bédouins, sauvages, ceux-là !... chrétiens, fils de chrétiens, nés, enfantés et éduqués dans un pays civilisé, ceux de Jerez de la Frontera !

Il semble que le cœur se brise en morceaux, à se rappeler, considérer et rapporter de telles scènes ; scènes malheureusement espagnoles, si cruelles, si atroces, si inhumaines et si barbares !

Cette éloquence fait lever les épaules. Elle n'en coûta pas moins la vie à sept malheureux qui subirent le garrote. Parmi eux étaient Francisco Corbacho, et Juan Ruiz, secrétaire de la Fédération de Séville. Ce dernier portait l'honorable surnom de Maître d'Ecole, témoignant sans doute du zèle qu'il mettait à instruire ses compagnons. Le ministère public ne put rien trouver contre eux que de vagues déclarations, mais il avait fait connaître leur qualité, et c'était assez.

Il fallait pourtant étayer sur quelque chose ces inculpations.

[illegible] les aspect les plus répugnants de ce [illegible] arracher aux hommes arrêtés arbitrairement [illegible] eux-mêmes, des témoignages contre leurs [illegible] ne reculèrent pas devant les traitements [illegible] Les traditions inquisitoriales se retrouvent [illegible] classique du Saint-Office : on eut recours à [illegible] portant des tombes profondes, des lettres sont [illegible] qui racontent ce que les accusés eurent à souffrir [illegible] citer de courts passages. Antonio Valera écrit [illegible] de la Gomera.

[illegible] de la garde civile, dont je ne me rappelle pas le [illegible] longtemps, avec une paire de pharisiens à ses ordres, commença l'interrogatoire de Salvador Moreno et de Manuel Gago, et ces malheureux voyant qu'on les chargeait d'accusations inconnues, les déclarant voleurs et incendiaires, refusèrent absolument de faire une déposition, parce qu'ils étaient innocents et n'entendaient rien à ce qu'on leur demandait. A ce refus, ces bourreaux répondirent par des coups de garrote, et le lieutenant, mécontent de voir que les choses n'allaient pas à son goût, leur dit :

« Tapez dur, jusqu'à ce qu'ils disent oui à tout ce qu'on leur demande », et quand ils virent qu'ils n'en pouvaient tirer ce qu'ils voulaient, ils les mirent dans une chambre qui leur servait de cachot.

Quand ils pensèrent que les plaies qu'ils avaient faites en frappant de façon si barbare, ces deux malheureux, devaient avoir affaibli leur résistance, ils revinrent vers eux et, réitérant les mêmes questions, ils doublèrent les coups sur la trace de ceux qu'ils avaient déjà donnés. Comme un muletier en fureur crible de coups sa bête, les barbares de la *benemerita* s'acharnaient sur ces malheureux. La nuit venue, ils les tirèrent de la ferme, les menèrent à un endroit retiré où personne n'entendrait leurs plaintes, leur donnèrent une nouvelle bastonnade ; ils les éloignèrent l'un de l'autre de façon qu'ils ne puissent plus se voir, et, tirant des coups de fusil, ils dirent à chacun que l'autre était mort et que s'il ne disait pas la vérité, on le tuerait de même.

Du pénitencier d'Alhucemas, Salvador Moreno écrit :

S'il était possible de raconter, un par un, les tourments cruels dont nous fûmes victimes, on verrait que nos bourreaux, plutôt que des êtres humains, devaient êtres des hyènes altérées. Qu'il suffise de dire que la garde civile ne se donnait pas un moment de repos, frappant les gens dans les champs, commettant sur eux les plus atroces brutalités et ils frappèrent tant et tant quelques-uns d'entre nous qu'au moment de les soigner leur peau s'enlevait, collée aux vêtements, comme si on les écorchait ; pour moi, après une abondante bastonnade, ils m'envoyèrent une décharge de leurs fusils pour m'épouvanter et me forcer à faire une déposition. Lâches ! que pouvais-je dire, si je ne savais rien ? Il en fut de même pour les autres que pour moi. Nous

n'avions commis d'autre délit que celui d'être d'honnêtes travailleurs ; cependant, malgré cela, nous fûmes condamnés, les uns à mort, les autres au bagne.

A qui objecterait que ces témoignages émanent uniquement des condamnés, il serait facile de répondre que l'accusation n'a produit contre eux aucun témoignage libre et désintéressé.

Les procès d'Arcos et des Quatre-Chemins furent analogues. La place manque pour en indiquer les détails. Le premier entraîna deux condamnations au bagne, le second quatre condamnations à mort. Mais les ouvriers de Puerto de Santa Maria, en apprenant l'imminente exécution de leurs camarades, firent savoir à la bourgeoisie que des représailles seraient exercées. Celle-ci s'entremit aussitôt et obtint la *grâce* des quatre condamnés, c'est-à-dire la commutation de leur peine en celle des travaux forcés à perpétuité.

On voudrait refuser de croire à de pareils expédients. Malheureusement ces atrocités ne sont pas sans exemples. Il y a quelques années, au su de tout l'univers civilisé, des aveux analogues furent arrachés à des innocents, à Montjuich, par des tortures plus effroyables encore et plus raffinées. M. Tarrida del Marmol, dans cette revue même, en a le premier, je crois, fait l'écœurant tableau. Rétractés sitôt que cessait le supplice, ces aveux n'en ont pas moins conduits leurs auteurs sous les balles du peloton d'exécution.

Et quand on relit les débats de ce procès de Lyon qui se déroulait à l'époque de la Mano Negra, on aperçoit chez les magistrats et dans les commentaires de la presse bien pensante, un état d'esprit analogue à celui des juges espagnols. Les tortures préalables font défaut, il est vrai, nos lois, alors, ne permettaient au juge que l'instruction secrète. Mais n'était-il pas cousin de don Manuel Azcutia, le procureur de la République qui criait tragiquement aux accusés : « Vous êtes de ceux qui voudraient combler le Rhin avec les cadavres des bourgeois pour rendre plus faciles vos coupables relations cosmopolites ! » Et toute la machination de don Tomas Monforte ne tient-elle pas en germe dans cette appréciation que donnait des débats le choniqueur judiciaire du Figaro : « L'impression générale est que l'instruction a été déplorablement faite et que devant un jury beaucoup des prévenus seraient acquittés. *Il y a quelque chose, mais le parquet n'a pas été assez malin pour trouver ce quelque chose.* Il faut pour ces sortes de procès un gouvernement fort, autoritaire, respectable, qui représente l'ordre et qui ne soit pas composé d'anciens bohêmes enrichis aux frais des contribuables. » Il est impossible de donner

[illegible] politiques don To- [illegible] main pour trouver ce quelque chose. [illegible] remarquable à d'autres points [illegible] vingt ans, et les direc- [illegible] passer, étaient des jour- [illegible] ou non de l'ironie énorme [illegible] Flaubert ou de Villiers de [illegible] servir à leur clientèle. Je ne [illegible] journaux l'oserait aujourd'hui.

[illegible] bagnes espagnols huit survi- [illegible] ce sont :

[illegible] ou à la suite des mauvais traitements [illegible] envoyé à l'infirmerie du pénitencier [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Ihacunas

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] tous les quatre à Ceuta.

[illegible] Gustavo Soledad, qui de janvier à [illegible] de trente numéros du journal ouvrier [illegible] lettres, et tous les documents et [illegible] la lumière sur cette grande in- [illegible] son effort au milieu du plus complet si- [illegible] C'est un bel exemple de persévé- [illegible] et isolé. Michelet l'aurait admiré, [illegible] dont le patient et intrépide dé- [illegible] arracha Latude à la Bastille. [illegible] la puissance de cet effort, car la cam- [illegible] par éveiller l'attention de la [illegible] et dès lors la question fut portée [illegible] de tous les pays.

[illegible] de Paris qui, le premier [illegible] d'un [illegible] de Tou- [illegible] parla dans [illegible] ce qui [illegible] exhu-

mait cette affaire que pour nuire à la France et faire le jeu de l'Angleterre au Maroc.

L'*Européen*, et plusieurs autres journaux français de Paris et de province consacrèrent des articles à cette question. Les principaux organes espagnols, à la suite de la presse révolutionnaire se décidèrent à s'en occuper. Il en fut de même en Italie, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Allemagne et en Suisse, en Algérie et au Brésil.

On vit un historien, dont la conscience égale la valeur scientifique, M. Seignobos, reconnaître qu'il avait pu se tromper en mentionnant, même sous une forme dubitative, l'existence de la Mano Negra.

Après avoir vu l'effort individuel, provoquer à force de ténacité et de persévérance, un effort collectif, il est permis d'espérer que cet élan de la solidarité ne sera pas inefficace. Le *Heraldo*, de Madrid, du 13 janvier annonce que M. Dato, ministre de Grâce et de Justice, vient de donner des instructions pour qu'on réunisse les dossiers des forçats condamnés dans les procès connus sous le nom de *la Mano Negra*. M. Dato se propose de soumettre l'affaire à l'un des prochains conseils des ministres.

C'est à M. Dato qu'on doit déjà la mise en liberté de plusieurs des condamnés de Monjuich. Le gouvernement actuel de l'Espagne s'honorera en désavouant l'injustice commise par un de ses devanciers. Je dis en désavouant et non en réparant, car pas plus qu'on ne peut ressusciter les victimes du *garrote*, il n'est au pouvoir de personne d'offrir aux condamnés une compensation suffisante pour les vingt ans de leur vie qu'a dévorés l'horreur du bagne. Mais leur mise en liberté, la proclamation de leur innocence et de l'infamie de leurs bourreaux sera un soulagement pour la conscience de l'humanité, devant qui la justice ne se prescrit pas.

MARCEL COLLIÈRE

# Trois Vieilles filles

Ma tante Jacqueline est la plus vieille personne que je connaisse, à présent que ma tante Sophie est morte et que Mlle Lefèbure, paralysée et privée de raison, n'a plus d'âge. Ma tante Sophie était la cousine germaine de ma tante Jacqueline ; Mlle Lefèbure était seulement son amie. Elles s'étaient connues au couvent des Visitandines, quand elles y faisaient leur éducation : car il y eut un temps, jadis, vers l'empereur Napoléon qu'un air de légende environne, où ma tante Jacqueline était une toute petite fille aux cheveux blonds, qui faisait des pages d'écriture et qu'on grondait quand elle n'était pas sage. Elles furent amies dès l'enfance, et puis la vie les sépara. Le dernier jour des Visitandines, au moment de se quitter, elles échangèrent de belles images gravées qui représentaient la résurrection de Lazare par le Christ, avec cette inscription : « Nos credimus caritati » et au bas elles écrivirent : « Souvenir d'éternelle amitié. »

Est-ce qu'elles entrèrent dans la vie avec gaieté, avec de belles espérances de bonheur ? — Oui, sans doute, comme tous les enfants d'à présent et de toujours ; mais je les ai connues seulement si vieilles, si écrasées de souvenirs mornes et lointains, que je ne puis me les figurer toutes jeunes, avec l'insouciance et la joie des petites filles d'aujourd'hui. La vie ne leur épargna ni les déceptions ni les tristesses. Elles ne se marièrent pas, elles perdirent peu à peu tous les leurs, tout ce qui les attachait à l'existence, tout ce qu'elles aimaient. Alors, quand elles eurent à peu près cinquante ans, elles se sentirent si seules que l'idée leur vint de se rapprocher et d'être au moins toutes les trois ensemble, puisque tout le reste leur avait manqué. Ma tante Jacqueline et ma tante Sophie se réunirent d'abord, et puis leur ancienne amie de pension vint les rejoindre.

Elles s'installèrent dans une vieille maison de province, en Normandie, une vieille maison grise au toit de tuiles moussues avec des lucarnes, des fenêtres grillées et de gros murs bossus dont les platras s'écaillent et verdissent. C'est là que je les ai vues, pour la dernière fois, toutes les trois ensemble, il y a quatorze mois, toutes les trois en noir, non pour un deuil précis, mais pour tous les deuils anciens de leur longue existence dou-

loureuse, — et comme pour le deuil d'elles-mêmes, de leurs rêves défunts, de leurs espérances déçues, de toute leur vie manquée.

On les appelait dans le pays « ces trois demoiselles Saint-Martin », — c'est le nom de famille de ma tante Jacqueline, — ou simplement « ces trois demoiselles ». On les prenait pour les trois sœurs, tant elles étaient, au premier abord, pareilles, toutes les trois vieilles et tout en noir. Mais, au fond, elles ne se ressemblaient pas, — ma tante Sophie grande et maigre, les traits accusés, les yeux et les cils très noirs donnant une certaine dureté à la longue figure encadrée de cheveux blancs et de papillotes, — Mlle Lefèbure plutôt boulotte, indolente et douce, avec le plus joli sourire de mélancolie calme et de tristesse sans amertume, — ma tante Jacqueline distinguée et fine, encore un peu coquette, avec aux doigts de belles bagues de perles et de brillants et sur la tête une élégante mantille de dentelle.

Il y a quatorze mois. Maintenant, ma tante Sophie est morte ; et Mlle Lefèbure, clouée dans son fauteuil, les yeux éteints, pleure et rit comme un enfant et divague. Et ma tante Jacqueline, toute seule, dans la vieille maison grise au toit de tuiles moussues, passe tristement ses derniers jours, les derniers jours si lents des pauvres et mornes vies qui se survivent à elles-mêmes.

Je suis allé la voir. Je l'ai trouvée dans son salon, assise sur une chaise de bois doré ; c'est sa coquetterie de ne pas vouloir de fauteuil. Elle est toujours svelte et gracieuse malgré ses quatre-vingt-trois ans ; sa taille est droite, elle a conservé sa voix charmante et toute jeune, et ses yeux s'égayèrent gentiment quand elle me dit en me voyant entrer : « Bonjour, l'enfant, comme c'est bien à toi de venir me voir !... » Mlle Lefèbure était assoupie entre des coussins sur un fauteuil de reps vert à oreillettes... « Seulement tu vas t'ennuyer, nous sommes si vieilles !... » Un pauvre salon peu luxueux, mais si propre et si bien rangé. Des meubles d'acajou du temps de la Restauration, couverts de velours grenat ; sur la cheminée, une petite pendule Louis XVI en cuivre avec un soleil rayonnant au balancier, des vases de Chine et des flambeaux de bronze doré ; au mur, dans un joli cadre ovale, un pastel charmant : ma tante Jacqueline quand elle avait seize ans !...

— Tu vois, l'enfant, voilà que c'est bientôt fini des « trois demoiselles Saint-Martin » ! Notre pauvre Emmeline est pire que morte ; et moi, je vais sur mes quatre-vingt-quatre ! Notre existence à toutes les trois n'aura pas été bien gaie ; que veux-tu, elle a tout de même passé. Si les jeunes gens savaient comme la vie est courte, même quand on vit quatre-vingts ans, les chagrins qui leur

[illegible]eraient moins insupportables ; ils n'auraient [illegible] qu'ils ont. Il est vrai que leurs plaisirs les char-[illegible] le moins... Oui, tout est pour le mieux, au fond, [illegible] me mêler ? La vie, en somme, est comme on [illegible] et, toutes les trois, pauvres vieilles filles que nous [illegible] nous avons été plutôt maladroites. C'est un peu notre faute si nous n'avons pas été très heureuses ; les circonstances ne furent guère favorables sans doute, — mais c'est surtout notre faute !...

Et pour me faire profiter de son expérience, ma tante Jacqueline entreprit de me raconter leurs existences à toutes les trois.

*
* *

...Seulement, tu ne te moqueras pas. Tu vas nous trouver ridicules et mes histoires de vieilles filles te donneront à rire. Enfin !... Sophie d'abord, puisqu'elle est l'aînée.

Je crois bien que c'est elle qui fut le plus maladroite. Pauvre Sophie, elle n'a jamais été raisonnable ! Les demi-bonheurs ne comptaient pas pour elle, c'était tout ou rien, — et tout le bonheur, ici-bas, c'est trop demander, tu sais. Elle n'a pas voulu des petits bonheurs qui se présentaient à elle : alors elle est restée sans bonheur du tout, c'est ce qui arrive ! Son existence n'est pas compliquée : c'est une histoire d'amour... qui s'arrête en chemin. D'ailleurs je te préviens, il y a de l'amour dans nos trois histoires... Voilà déjà que tu souris, méchant enfant ! Crois-tu donc que nous avons toujours été vieilles?...

Je me rappelle Sophie au couvent, une toute petite fille pâle, un teint de blonde et de grands yeux noirs qui, par instants, étincelaient ou s'alanguissaient avec une expression perpétuellement changeante de souffrance et de tendresse. Singulière fille ! elle avait des moments de brusquerie et des gentillesses qui déconcertaient. Un jour, en étude, elle m'écrivit un petit billet sur un morceau de papier pour m'annoncer qu'elle avait quelque chose de grave à me demander : elle me suppliait d'être franche et de ne lui répondre que l'exacte vérité. A la récréation, elle me prit dans un coin, et, me regardant bien en face, les yeux dans les yeux, elle me dit : « Jacqueline, veux-tu être mon amie?... » Dame, nous avions été élevées ensemble, nous étions depuis longtemps toutes les deux dans la même classe : je lui répondis que j'étais son amie depuis toujours et qu'elle ne devait pas en douter. Alors, elle se fâcha tout rouge : « Voilà, tu es bien comme les autres, tu ne comprends pas un sentiment profond et sincère. Tu es mon amie comme tu es l'amie de n'importe qui : alors ça n'est pas la

peine ! Elle pleurait, j'ai voulu la consoler : je lui ai juré que je l'aimais. « Tu me dis cela en l'air ! — Mais non, je te le « jure ! — Alors, puisque tu prétends que tu es mon amie, te « brouillerais-tu bien avec toutes les autres si je te le deman- « dais ?... » Tu juges de mon embarras ; je n'ai jamais compris l'amitié d'une manière si exclusive. J'étais une douce petite fille affectueuse et j'aimais tout le monde à peu près autant, avec tendresse, mais sans passion. Seulement, j'avais horreur de faire de la peine à personne. J'ai promis à Sophie tout ce qu'elle a voulu, et je m'entendis avec mes autres amies pour avoir l'air brouillée avec elles — sans l'être. Mais Sophie s'aperçut bientôt de mon manège et brusquement elle renonça sans me le dire à l'exclusive amitié qu'elle avait rêvée entre nous deux. Ce n'est que plus tard, après des chagrins et des chagrins, que nous nous sommes intimement rapprochées, cette fois pour toujours. Encore, je ne sais pas trop comment cela s'est fait, car ni les déceptions ni toutes les tristesses de la vie n'ont jamais rien enseigné à ma pauvre amie : elle est restée jusqu'à la fin romanesque et chimérique.

Elle a failli se marier ! Avec son caractère, il vaut peut-être mieux qu'elle soit restée fille. Elle avait dix-sept ans, jolie comme les amours et séduisante surtout, quelque chose d'ensorcelant avec ses allures singulières et la candeur de ses grands yeux. Ses parents lui donnaient une grosse dot : Sophie s'en désolait parce qu'elle craignait qu'on la désirât pour son argent plutôt que pour elle-même. Elle refusa plusieurs partis. Dieu sait tout ce qu'elle inventa, la pauvrette, pour se mettre en garde contre les amoureux de sa fortune. Une fois, elle se fiança : c'était un officier, qui paraissait lui plaire. Elle me disait : « Je vais être heureuse toute ma vie ! » Mais décidément, elle n'avait pas d'aptitude pour le bonheur : tu sais, on naît comme cela, pour être heureux ou malheureux ; c'est une disposition qu'on apporte avec soi quand on naît, les circonstances n'y peuvent pas grand'chose. Il fallait que Sophie se tourmentât, se torturât. Huit jours avant la date convenue pour le mariage, elle imagina d'éprouver son fiancé : elle lui annonça brusquement qu'elle était ruinée et qu'elle lui rendait sa parole. Cela n'avait pas le sens commun. Quant à moi, je n'ai jamais voulu mettre mes amis à l'épreuve, — c'est trop imprudent ! Et puis, l'invention n'était pas très neuve. Toute la famille était gaie, en dépit des airs tragiques de Sophie ; le jeune homme flaira-t-il la vérité, ou bien aimait-il sincèrement Sophie ? Après tout, c'est bien possible. Toujours est-il qu'il refusa d'être délié de sa

promesse. Sophie triomphait : tu ne peux imaginer sa joie de se sentir aimée pour elle-même, d'avoir trouvé le grand amour éternel qu'elle rêvait ! Le mariage devait avoir lieu le jeudi. Le mercredi soir, pendant que j'essayais ma robe de demoiselle d'honneur, on me remit un petit mot de mon amie : « Tout est rompu, plains-moi. » Que s'était-il passé ? Je l'avais vue le matin même, radieuse, rayonnante de bonheur. J'allai la voir, mais elle s'était enfermée dans sa chambre et ne voulait recevoir personne. Sa mère elle-même ignorait la cause de son coup de tête, car c'était Sophie qui, sans donner plus d'explications, refusait à présent le mariage. Je n'ai su la vérité que longtemps après. Sophie avait appris le jour même — (il y a toujours de bonnes âmes toutes prêtes à troubler le bonheur d'autrui !) — elle avait appris, dans l'après-midi, que son fiancé avait, jadis, dû épouser je ne sais qui, — une cousine, morte accidentellement... Or, l'idée qu'elle n'était pas la première et la seule aimée fut insupportable à notre Sophie.

Voilà comme elle était !... A la suite de cette déception, elle n'osa plus tenter l'aventure du bonheur ; son premier essai lui avait trop mal réussi. Une grande tristesse la prît mêlée de révolte et d'amertume. Elle sortait peu, moi-même je ne la voyais presque jamais. Son amitié pour moi semblait avoir souffert aussi de la triste expérience qu'elle avait faite des affections humaines. Dans tout ce qu'elle disait, dans le ton de ses phrases, dans l'espèce d'affectation qu'elle mettait à me parler d'un air distrait, sèchement, sans me regarder, se manifestait sa désillusion : elle ne croyait pas davantage désormais à l'amitié qu'à l'amour ; tous les sentiments lui paraissaient également faux et mensongers : elle s'étudiait seulement à ne plus être dupe. Pauvre fille, la plus passionnément affectueuse que j'aie rencontrée, quand à peine elle s'ouvrait à la tendresse, une brusquerie de l'existence l'avait repliée sur elle-même. Elle resta pour toujours incapable de confiance, d'épanchement et d'abandon ; elle s'efforça d'enfermer en soi ses sentiments et ses émotions et de paraître indifférente. Elle n'y parvint jamais : au beau milieu de ses bouderies, tout à coup sa nature tendre et généreuse apparaissait, mais elle la cachait bien vite. Elle n'a jamais réussi à ne pas m'aimer, ni même seulement à me faire croire qu'elle ne m'aimait pas. Mais les étrangers la trouvaient sèche et revêche.

Il y a trente ans environ (nous vivions ensemble depuis quelques temps déjà), le colonel des hussards qui arrivaient en garnison ici se présenta chez nous et fit passer sa carte à Sophie.

C'était son ancien fiancé. Le pauvre homme, marié depuis cette aventure, père d'un grand garçon qui venait d'entrer à Saint-Cyr, pensait sans doute que les années avaient adouci les regrets et enlevé leur amertume aux souvenirs ; il devait trouver une mélancolie douce à revoir, aprés si longtemps, celle que dans sa jeunesse il avait aimée loyalement, somme toute. Sa démarche, quant à moi, me paraissait tout à fait correcte et courtoise. Ah, bien ! ce ne fut pas l'opinion de Sophie : elle refusa de le recevoir, elle entra dans une de ses belles colères. J'ai tâché de la raisonner, mais... va m'attendre sous les saules ! Elle m'a répondu tout carrément que ce monsieur n'était qu'un monstre. J'ai voulu faire des restrictions. Jésus, Marie ! elle m'en a raconté de toutes les couleurs : « Quand on dit des paroles d'amour à plusieurs femmes, on les a toutes dupées ! » Moi qui suis immorale, je lui disais qu'à mon avis il pouvait bien avoir été sincère toute sa vie, et l'avoir aimée elle-même, ainsi que celle qui l'avait précédée, et celle qui l'avait suivie..., et d'autres encore peut-être, successivement. — « Crois-tu donc qu'on aime deux fois ? m'a-t-elle dit. — Ah ? parbleu, oui, dix fois, vingt fois, pas de la même manière, voilà tout ! — Mais il n'y a pas deux manières d'aimer : on aime tout à fait, ou bien on n'aime pas du tout, et toutes les singeries de l'amour ne sont pas plus de l'amour que rien du tout ! » Je n'ai pas pu la faire sortir de là.

Voilà ce qu'à cinquante ans passés pensait encore ta pauvre tante Sophie. Tu t'imagines bien qu'avec de telles idées elle n'était pas faite pour être heureuse ; aussi ne l'a-t-elle jamais été. Seulement, il ne faut pas qu'on se moque d'elle, car elle avait une âme très élevée et très noble, et justement tout son malheur lui est venu de n'avoir pas su s'adapter aux conditions mesquines de l'existence. Il est fâcheux, vois-tu, qu'on ait l'air ridicule parce qu'on essaye de réaliser dans sa vie un rêve très pur et très beau. J'ai toujours eu du goût, quant à moi, pour les naïfs, et je sens bien que don Quichotte serait mon héros si j'étais meilleure que je ne le suis. L'expérience de la vie m'a donné de l'indulgence, un peu trop peut-être, et mon idéal est désormais bien imparfait !... Mais elle, je te l'ai dit, c'était tout ou rien... Pauvre fille, j'espère qu'elle est au Ciel, — parce que le Purgatoire, telle que je la connais, elle n'y serait jamais restée ! »

Ma tante Jacqueline souriait de son joli sourire si mélancolique et si doux. Elle se tut, et, pendant quelques instants, elle sembla rêver ; son front s'inclina, et machinalement elle se remit à tricoter.

« Mais, ce n'est que la première de mes trois histoires. Peut-

être que je t'ennuie ? Tu es gentil de ne pas me le montrer. J'ai du plaisir à te raconter tout cela, pour que ce passé, qui fut toute notre vie, ne soit pas tout à fait perdu. Je n'ai plus beaucoup de mois à vivre, apparemment ; mais, toi, tu te souviendras encore un peu de ces trois pauvres vieilles filles... Tiens, verse l'eau dans la théière, mets du sucre dans nos tasses et approche la petite table...

*
* *

« L'histoire d'Emmeline Lefèbure, lourdement appesantie à présent dans son fauteuil d'impotente, est d'une mélancolie plus douce et d'une tristesse moins amère. Non que sa vie ait été plus gaie, mais elle l'a supportée avec plus de patience : maintenant encore qu'elle n'a plus sa raison, elle est toute souriante, tant la bonne humeur lui est naturelle. Elle a pratiqué constamment cette adorable vertu : la résignation. C'est la plus belle vertu d'ici-bas, et la plus utile : elle est d'un emploi journalier, puisque nous souffrons, sur terre, journellement. Un soir, elle voulut faire la leçon à Sophie et l'encourager à la patience. Son sermon n'eut pas grand effet, je n'ai pas besoin de le dire. Elle lui expliqua avec douceur que la souffrance est une chose toute naturelle et contre laquelle il ne faut pas se révolter. « La révolte, disait-elle, implique une prétention au bonheur tout à fait déplacée en ce monde. De quel droit voulons-nous donc être heureux ? Est-ce que cela nous a jamais été promis ? Est-ce que cela nous est dû ? L'avons-nous mérité par de beaux exploits ?... Et puis d'abord, le Bonheur, le Bonheur, c'est facile d'en parler, mais on ne sait trop ce que cela veut dire. Et puis, je suis sûre qu'on en reviendrait bien vite et qu'on s'en ennuyerait... » Et elle concluait en souriant : « La douleur est plus variée ; on finit par y trouver de l'agrément, mais il faut l'accepter telle qu'elle, sans révolte... Seulement, tu ne seras jamais raisonnable, mon amie. » Sophie ne se fâchait pas, tant elle la savait bonne et compatissante.

Elle devint orpheline presque en naissant. Un oncle dont elle était la filleule la recueillit. Ce brave homme était veuf et père d'un petit garçon du même âge à peu près qu'Emmeline. Les deux enfants furent élevés ensemble jusqu'à huit ou dix ans, et puis Emmeline fut mise au couvent pour y terminer son éducation. C'est à ce moment-là que je l'ai connue : elle était déjà très sage et bien tenue, comme une petit femme, et si gaie, si en train ! Toujours prête à se sacrifier pour les autres, oubliant toujours de penser à elle-même : on l'appelait : « la bonne Emmeline ». A quatorze

ou quinze ans, elle quitta le couvent pour se réinstaller chez son parrain. Il y avait entre son cousin et elle la plus gentille affection, l'affection d'un frère et d'une sœur, avec un peu de coquetterie pourtant, et déjà presque (sans qu'ils s'en doutassent, les pauvres enfants !) un petit commencement d'amour, — ou bien, pas de l'amour tout à fait, si tu veux, mais de l'amitié tendre et câline. L'oncle, un ancien capitaine de frégate, aimait que tout fût en ordre et bien organisé chez lui, mais sans avoir à s'en occuper lui-même. Emmeline devint la maîtresse de la maison et pour Henri, son cousin, elle fut une mère très affectueuse et prévenante, une petite mère du même âge, infiniment attentive et indulgente. Le capitaine avait la bonté plutôt brusque et ne perdait pas son temps en caresses. Où la pauvre Emmeline trouva-t-elle, pour l'enfant sans mère, les tendresses maternelles dont elle-même avait été privée dès le berceau ? Dans son cœur, tout simplement, dans son instinct de femme, car les femmes sont avant tout des mères. C'est ce qui fait la singularité et le ridicule de notre position à nous, les vieilles filles : nous sommes des mères sans enfants, des mères manquées. Nous avons toute une réserve d'affections inemployées qui tournent à la minauderie parfois, ou bien que nous dissimulons avec gaucherie sous des airs de sécheresse et de mauvaise humeur... Elle était debout dès l'aube, occupée à tout préparer pour le départ de l'enfant au collège ; elle lui faisait réciter ses leçons ; elle le grondait quand il avait eu de mauvaises notes et jouait avec lui aux heures de récréation. C'était une intimité de toutes les minutes.

Les années passèrent. Bien que très doux au fond et plutôt fille, Henri prit des airs bravaches et la brusquerie exubérante des garçons de dix-sept ans. Il affecta de mépriser tout ce qui l'avait intéresssé naguère, les broderies que faisait Emmeline, assise à côté de lui pendant qu'il travaillait, les livres qu'ils lisaient ensemble et que maintenant il trouvait fades, — jusqu' la conversation de sa cousine, leur tendre et vain bavardage à propos de tout, à propos de rien. Emmeline s'aperçut de ce changement ; elle en souffrit infiniment, sans le dire et sans le laisser voir. Henri, d'ailleurs, avait des retours affectueux qui la remplissaient de joie ; c'était un excellent garcon, incapable de méchanceté, et toutes les sottises qu'il a faites par la suite n'étaient dues qu'à la faiblesse de son caractère. Et puis, comme il arrive, je crois bien que c'est à force de souffrir par lui qu'Emmeline se prit à l'aimer davantage et que son affection devint insensiblement de l'amour, sans qu'elle s'en aperçût. Ses études finies, on ne savait trop que faire de lui ; il parlait vaguement d'entrer dans

les affaires, mais rien ne se présentait, et le capitaine qui n'aimait pas qu'on restât inoccupé dans la vie commençait à se fâcher. Il fallut qu'Emmeline, confidente de l'un et de l'autre, s'appliquât à ménager les susceptibilités, à arranger les choses, à tout concilier. Henri se mit à courir de tous les côtés et à « faire le jeune homme ». Ce fut un grand chagrin pour Emmeline, bien qu'elle ne se rendît pas très bien compte, la pauvrette, de ce qui se passait. Mais elle devinait vaguement ; en tout cas, elle comprenait bien qu'il s'éloignait d'elle et que leur douce intimité se défaisait chaque jour davantage. Elle souffrit de voir son enfant qui se conduisait mal. Elle souffrit aussi d'une sorte de jalousie obscure qu'elle ne s'avouait pas à elle-même, qu'elle ne discernait pas bien, mais qui la minait.

Enfin, une situation avantageuse se p ésenta pour Henri : il entra chez un fabricant de produits chimiques et, six mois après il épousait la fille de son patron. Je ne sais pas comment te dire les sentiments divers qu'Emmeline éprouva. Ce fut d'abord de la stupeur, et puis une immense détresse. L'idée du devoir et de la religion la redressèrent, mais elle eut de douloureuses alternatives entre la satisfaction qu'elle voulait avoir de l'établissement de son enfant, et l'immense douleur qu'elle ressentait à voir lui échapper pour toujours celui qu'elle aimait, qu'elle adorait — il fallait bien qu'elle se l'avouât, à présent — jusqu'à la folie ! Personne au monde, pas même Henri, n'a jamais soupçonné sa souffrance : j'ai été sa seule confidente. Si je te raconte aujourd'hui cette aventure, c'est que tout cela n'est que de l'histoire ancienne. On a beau faire, on est moins respectueux des très vieilles choses que des récentes. Tu sais avec quel sans-gêne on désentortille les momies des antiques pharaons : et on les déclare à la douane comme salaisons, et puis on les met dans des vitrines de musées avec des numéros d'ordre et des étiquettes pour amuser les promeneurs sans parapluie qu'une averse a surpris. Mais je ne parle de toutes nos vieilleries qu'avec piété ; je sais bien que tu m'écoutes de même, et c'est comme la veillée de notre passé mort qui sera bientôt à tout jamais enseveli, que je fais ce soir avec toi dans cette chambre familiale que ma vieille lampe éclaire bien mal, — toi, le dernier qui te souviendras de nous... Remonte un peu la lampe, veux-tu ? Et puis lève-toi, ouvre avec cette clef le grand panneau de mon secrétaire ; là, dans ce coin, tire le troisième tiroir à droite, et prends-y un paquet de lettres entouré d'un ruban bleu, sur lequel j'ai écrit : « Emmeline 1834. » Apporte-le-moi. C'est cela...

Ce sont les lettres que m'écrivit Emmeline au moment du ma-

riage de son cousin. Voici la première. Elle est datée du 7 avril 1834. Nous étions à cette époque-là bien loin l'une de l'autre, elle en Touraine, moi en Normandie :

« Chère Jacqueline, je viens t'annoncer, sachant la part que tu prendras à notre contentement, un grand bonheur qui nous arrive. Notre Henri se marie. Il épouse la fille de M. Dupoutet, le fabricant de produits chimiques. C'est son avenir assuré. La jeune fille est charmante, très bien élevée et de bonnes manières, excellente musicienne et suffisamment jolie. Mon oncle est très satisfait. J'ai bien quelque regret, je te l'avoue, de voir ce grand enfant nous abandonner ; il va laisser un grand vide après lui. Mais on doit aimer les siens pour eux-mêmes et je serais une vilaine égoïste si je n'étais pas parfaitement heureuse du bonheur d'Henri... etc.... »

La suite n'a pas d'intérêt. Mais, le lendemain, voici ce qu'elle m'écrivit :

« Chère petite amie, plains-moi et sois indulgente à l'aveu que je vais te faire, que je ne puis m'empêcher de te faire. Car c'est plus fort que moi, je n'ai pas le courage de garder ce secret douloureux pour moi toute seule. Je ne t'ai pas dit hier combien je souffre et de quel étrange et mauvais sentiment. J'ai beau faire, je ne puis supporter la pensée qu'Henri va devenir le mari d'une autre femme ! J'ai honte de t'avouer cela ; tu vas me mépriser, je le mérite. Surtout, tu ne vas pas me comprendre. Hélas ! je ne me comprends pas moi-même. Je ne savais pas, je te le jure, jusqu'à ces derniers jours, à quel point je l'aime. C'est l'impossibilité de le posséder jamais qui m'a révélé subitement tout l'amour que j'ai pour lui. Car c'est de l'amour, ma Jacqueline, du plus ardent amour. Je savais bien qu'il était tout au monde pour moi, pauvre orpheline, mais je croyais n'avoir à son égard que de l'affection, une tendresse fraternelle, — et maternelle aussi. Ou plutôt, je n'essayais pas d'analyser mon sentiment ; je l'ai, sans m'en douter, laissé naître et se développer dans mon cœur. »

Du lendemain encore, 9 avril, — car elle se mit à m'écrire presque tous les jours. Nous n'avions pas encore la poste, en ce temps-là ; c'était comme le journal de sa souffrance qu'elle m'envoyait par petits paquets :

« ...Je ne sais si je souffre plus de mon chagrin ou du remords qu'il me donne. Pauvre petit, il m'a toujours considérée comme sa sœur et un peu comme sa mère. J'avais un an de plus que lui seulement, mais une femme a plus tôt l'expérience de la vie. Moi aussi, je le considérais comme mon enfant, et jusqu'au fatal jour où il m'a fait part (à moi la première, tant il se fiait à moi!) de ce projet de mariage, je ne me suis aperçue de rien. J'ai vécu sans trouble auprès de lui, sans songer à rien d'autre qu'à la joie de l'avoir auprès de moi. Je ne pensais pas, folle que j'étais, qu'il faudrait bien un jour qu'il s'en allât. Je

[illegible] jusqu'au jour où j'ai vu qu'on me

[illegible] ioute de rien. Dieu veuille le préserver [illegible]. Je ferai tous mes efforts, pour ense[illegible] amour. S'il le savait, peut-être qu'il [illegible] qu'il souffre. Il faut qu'il soit heureux; je [illegible] dans l'existence que de travailler à le [illegible] bien avec l'aide de Dieu... Peut-être [illegible] cette pensée est déchirante !... »

[illegible] comme son écriture est tremblée ! Pauvre

[illegible] en moi qu'il me prend à chaque instant pour [illegible] Ce matin, il m'a dit : N'est-ce pas, qu'elle [illegible] comme belle sœur ; car nous sommes [illegible] Aimes-tu les yeux bleus et les cheveux [illegible] Si tu savais combien je suis heureux, Emme[illegible] que tu te maries aussi ; cela me fait de la [illegible] Le pauvre cher enfant me parlait de [illegible] la main qui voudrait caresser [illegible] à pleurer et j'ai eu beau lui dire que [illegible] peur qu'il ne m'ait pas crue !... »

[illegible] réceptions, présenta[illegible] Il faut toujours que je sois là. Je souffre [illegible] mon avis pour le choix des étoffes ; on [illegible] Henri m'a prié de l'accompa[illegible] qu'il envoie à chaque [illegible]

[illegible] pour ne pas l'ennuyer.

[illegible] Je crois que j'aurai la force [illegible] dix jours. Que Dieu [illegible]... »

[illegible] à ce moment [illegible] semaines sans

[illegible] de me [illegible] moi [illegible] me trouver mal

Le mariage eut lieu, et c'est tout. Henri perdit sa femme après un an de ménage, et puis il a fait de mauvaises affaires, et puis il est mort lui-même. L'oncle était mort, lui aussi, dans l'intervalle. Emmeline ne les abandonna pas ; elle les a tous soignés les uns après les autres ; pour éviter une faillite, elle a donné le peu de fortune qu'elle avait. Elle reprit son calme et son admirable tranquilité dès qu'on eut besoin d'elle. Elle était une femme à l'énergie douce, — variété d'énergie qui n'est pas commune. Les « maîtresses femmes », comme on dit, sont bien désagréables avec leur volonté toujours tendue et leur incessante activité. Emmeline savait être partout présente et agissante sans en avoir l'air et sans faire de bruit. Comment l'apaisement lui est-il venu, comment le silence s'est-il fait dans son pauvre cœur agité ? Mais tu te la rappelles : l'année dernière encore, quand tu es venu nous voir, comme elle était souriante et sans rancune contre la vie ! Son secret est resté enfoui dans son souvenir : personne ne l'a jamais soupçonné. Ceux qui la voyaient si aimable et d'un caractère enjoué se figuraient, bien sûr, qu'elle avait été toujours heureuse. C'était sa doctrine qu'il faut être gaie ou tout au moins en avoir l'air et garder pour soi sa tristesse : « C'est une petite hypocrisie, disait-elle, qu'on doit à son prochain... »

Voilà toute l'histoire d'Emmeline Lefèbure. Tiens, remets à sa place ce paquet de lettres, dans le tiroir de droite de mon secrétaire : il n'en sortira plus qu'à ma mort. Et je te charge alors de le détruire... Cela ne tardera pas, tu n'auras pas le temps d'oublier.

A ce moment, Mlle Lefèbure se réveilla. Ses yeux pâles et troubles s'entr'ouvrirent et sa pauvre bouche toute contournée essaya le bon sourire indulgent d'autrefois qui maintenant grimaçait lamentablement. Elle ragarda vaguement, à droite et à gauche, elle s'amusa de la lumière de la lampe et, de sa petite voix grêle et cassée, elle se mit à chanter très bas :

Le ciel est bleu les merles sifflent
Chevalier, que veux-tu de moi ?...

La vieille servante vint la prendre pour la coucher. Elle ouvrit à deux battants la porte du salon et poussa devant elle le lourd fauteuil à roulettes qui grinçait, qui geignait ; et, quand elle était déjà loin, à travers le corridor dallé de briques j'entendis encore la pauvre demoiselle qui chantait :

Chevalier, mon écharpe est bleue,
Et ton étendard flotte au vent...

« C'est ainsi tous les soirs », dit ma tante Jacqueline, et, quand la vieille Marie-Anne eut refermé la porte, un lourd silence tomba dans le salon triste. La soirée avançait. Je dus remonter encore la lampe. Le vent d'hiver heurtait et secouait les contre-vents mal joints. Ma tante Jacqueline releva sur ses épaules un petit châle de laine qu'elle avait déposé sur le dossier de sa chaise.

« Il est tard » dit-elle en se levant. Elle alla regarder la pendule. « Onze heures. Je vais te fatiguer et t'ennuyer avec mes histoires... Et puis, il commence à ne pas faire chaud. Approchons-nous du feu, prends une bûche dans le coffre à bois et dépose-la, bien gentiment, ici, sur ce tison. J'ai bien peur que ça ne s'éteigne ; passe-moi le soufflet. »

Nous avions laissé la lampe sur la table auprès de la fenêtre et nous étions assis devant le feu sur de petits fauteuils bas en tapisserie ; nous n'étions guère éclairés que par la flamme incertaine et grêle qui dansait sur le bois à demi-consumé du foyer. Ma tante Jacqueline était lasse, sans doute : elle me parut plus vieille, effondrée ainsi dans son fauteuil. Elle appuya, quelques instants, son front sur sa main et, quand elle releva les yeux, elle sembla si profondément triste, occupée de souvenirs si lointains et si mornes qu'elle avait l'air appesantie sous le poids d'un éternel passé.

*
* *

« Mon histoire, à présent, n'est pas la plus gaie, mais elle est bien la plus frivole et la moins édifiante. Oui, la frivolité, — tout mon malheur est là. J'ai manqué de sérieux et de réflexion ; je n'ai pas su discerner dans la vie ce qui est important et grave de ce qui n'est que vanité, sottise et colifichet. Ou plutôt, si, je discernais, mais on eût dit que le colifichet seul m'intéressât. C'est comme un fait exprès : je lui ai sacrifié tout le reste. Maintenant encore que je me suis assagie, — il a bien fallu ! — tu vois, j'aime les dentelles et les bagues et je serais volontiers coquette, n'était ma vieille figure ratatinée ! Je me le reproche parce que c'est un péché, — et puis c'est ridicule. Pourtant, puisque je suis sincère avec toi, je te l'avoue, j'ai beau faire, la vie ne me semble pas si grave, ni les choses de la vie si importantes qu'elles vaillent de grands sacrifices et qu'elles imposent des devoirs bien stricts. C'est mal ce que je te dis-là, et ce n'est pas ainsi qu'une grand' tante devrait parler à son neveu. Mais mon neveu sais bien que je ne suis qu'une vieille radoteuse et n'a pas l'intention de me prendre pour directrice de conscience. D'ailleurs, je sais que mon opinion n'est pas juste, puisqu'elle n'est pas conforme à ce que la

religion nous enseigne : je n'ai pas d'orgueil et je m'incline. Ce n'est pas un exemple à suivre que je te donne, c'est tout simplement ma vie que je te raconte. En tous cas, il est bien certain que mes principes ne m'ont pas réussi, et si j'en avais appliqué d'autres, je n'aurais pu qu'y gagner !

Mon père était huissier, ici même, dans cette maison. Ma mère avait eu quinze ou vingt mille francs de dot. Cela ne donnait pas un gros revenu et nous n'avions guère pour vivre que ce que gagnait annuellement mon père. Les enfants arrivèrent ; nous avons été quatorze. Trois sont morts en bas âge ; le reste a vécu plus ou moins longtemps ; je reste la dernière, comme tu sais. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de mes toutes premières années, et ceux que j'ai ne sont pas tous très authentiques. Les récits qu'on m'a faits se mêlent aux véritables impressions que j'ai eues. J'ai si souvent entendu parler d'une arrière grand'mère qui fut dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette que je me figure l'avoir connue ; or, elle est morte l'année même de ma naissance. Il me semble bien que je me rappelle la mort d'une petite sœur que j'ai perdue quand j'avais trois ans : je vois encore mon père essayant, ici, devant cette glace une redingote noire qu'on venait de faire teindre pour son deuil. Un autre jour, je me rappelle une distribution de confitures que ma mère nous a faite pour notre goûter. C'était un après-midi d'automne. Des cloches sonnaient à toute volée ; on entr'ouvrit la fenêtre un moment pour fermer les contrevents : le carillon nous emplit les oreilles et s'éteignit quand la croisée fut close. Je me rappelle aussi des sifflements de martinets dans le ciel lumineux des soirées d'été que j'entrevoyais à travers une certaine fenêtre du second étage. Et puis, c'est à peu près tout ce dont je me souviens de ma petite enfance.

Ma famille était de plus en plus gênée à mesure que les enfants devenaient plus nombreux. On me mit en pension chez les Visitandines, à Paris. Je n'avais pas tout à fait sept ans. Oh ! l'arrivée dans ce couvent après un épouvantable voyage en diligence ! On m'avait confiée à je ne sais plus quelle bonne femme du pays qui venait pour affaires dans la capitale, et je sentais à chaque tour de roues que je m'éloignais davantage de tout ce qui m'avait jamais aimé, guidé, protégé. La triste, la douloureuse impression de dépaysement, quand j'eus passé le tour et que je me trouvai subitement au milieu de petites filles joyeuses qui chantaient et qui jouaient ! Je me sentis si seule, perdue dans un tel isolement qu'après le premier étonnement passé, ce fut comme une sorte de peur qui me prit, une sorte d'effroi. Je me mis tout à coup à pleurer, à pleurer sans fin de grosses larmes brû-

lantes, et telle était l'infinie détresse où je me trouvais irrémédiablement que j'aurais voulu pleurer toujours jusqu'à en mourir. J'avais en haine la pauvre religieuse, très douce pourtant, qui, de mon mouchoir, étanchait mes larmes sur mes joues. Oui, je me le rappelle à présent, j'ai souhaité mourir : je voyais très nettement le blanc cortège qui avait emmené ma petite sœur morte et j'aurais voulu être comme elle mystérieusement transportée au ciel. Je n'avais pas sept ans. Il semble qu'une enfant ne puisse pas éprouver une impression plus forte et qu'une telle émotion doive laisser à tout jamais une trace dans son esprit. Eh ! bien, non. les enfants sont si légers et j'étais déjà sans doute d'une particulière légèreté !... Au bout de peu de jours, tout était oublié : ce n'est qu'assez longtemps après, avec quelque effort de réflexion que j'ai pu reconstituer ce souvenir. Les bonnes Visitandines ont été très affectueuses et très douces pour moi ; mes petites compagnes ne tardèrent pas à m'adopter, à m'admettre à leurs jeux. J'avais beaucoup d'amour-propre et je travaillais avec assiduité, pour être toujours la première et mériter aux fins de mois « le grand témoignage ». Tout cela suffisait à m'occuper, à me distraire. Que veux-tu que je te dise ? j'oubliai tout à fait ma mère, mon père, mes frères et sœurs et ma maison natale, tout à fait ; je suis sûre que je ne pensais jamais à eux. Je ne venais pas en vacances ici : les communications étaient trop difficiles et trop chères. Trois ou quatre fois, pendant les sept années que j'ai passées au couvent, ma mère est venue à Paris. Je la voyais d'abord au parloir à travers une double rangée de grilles, car nous étions cloîtrées comme les bonnes sœurs, mais on me laissait tout de même sortir avec elle un ou deux après-midi. Je l'accompagnais dans ses courses. La pauvre femme m'embrassait, me dévorait de baisers et, quand il fallait partir et nous séparer, elle sanglotait. Moi, je n'avais pas de chagrin. Je crois bien que je ne la reconnaissais pas, ou plutôt, si, je la reconnaissais, mais elle m'était devenue étrangère. Ma vie était désormais détachée de la sienne. Quand elle me demandait, en s'en allant : « Qu'est-ce que je dirai de ta part à ton petit père, à ta petite sœur Jeannette, à Suzanne, à tes frères ? » cela ne me représentait rien de très précis et je répondais presque machinalement : « Bien des choses ! »

Un jour, la supérieure m'apprit avec beaucoup de ménagements qu'un de mes petits frères venait de mourir. Cela m'a fait de la peine le premier jour parce que, à l'air de tristesse de la bonne sœur, aux encouragements qu'elle me donnait, j'ai compris vaguement que j'étais malheureuse ; cela me causait quelque

attendrissement sur moi-même. Mais dès le lendemain, ma tristesse avait disparu ; j'étais surtout gênée de la contrainte que je devais m'imposer pour avoir l'air moins joyeux que d'habitude ; mes compagnes semblaient me plaindre : il était convenable que je me fisse une attitude de circonstance. Cela me fut très désagréable, et d'ailleurs ne dura pas. Hélas ! j'étais vraiment une méchante fille ! J'ai souvent, depuis, pensé avec tristesse à ce pauvre petit Pierre que je n'ai pas su pleurer quand il est mort, dont j'ai tout à fait oublié le visage, dont aucun souvenir ne me reste !

On me faisait bien écrire à ma famille de temps en temps ; mais c'était une tâche comme les autres devoirs qu'on m'imposait. Je ne sais pas trop ce que je mettais dans mes lettres, en tout cas rien de mon cœur. Emmeline et Sophie étaient, quelque temps après moi, entrées au couvent, et nous formions un cercle étroit de camaraderie et d'amitié.

Ce fut le 7 mai 1829 que se décida ma destinée. J'avais un peu plus de quinze ans. On me prévint qu'une dame de ma famille me demandait au parloir. J'arrive et je vois une personne d'une cinquantaine d'années, très élégante et que je ne connaissais pas du tout. Elle me raconte qu'elle est la cousine germaine de mon père, qu'elle s'intéresse à moi, qu'elle m'a vue une fois quand j'étais toute petite, qu'elle habitait jusqu'alors un château de Touraine, mais qu'après avoir perdu son mari, toute seule depuis que son fils s'était établi en Algérie, elle s'installe définitivement à Paris. En s'en allant, elle me promet de revenir me voir. Je ne sais pas exactement ce qui se passa dans la suite, ni quelles négociations elle entama avec mes parents et la supérieure. Toujours est-il qu'un mois après elle m'adoptait et me prenait chez elle. J'avais bien un peu de chagrin de quitter mes amies et la vie calme à laquelle j'étais habituée. Mais cela ne pouvait pas toujours durer, et puis, faut-il te l'avouer ? l'élégance de ma cousine et les beaux bijoux dont elle était parée, me séduisaient.

J'ai vécu cinq ans dans le luxe et ce sont les plus belles années de ma vie, sinon les plus nobles, car je me rends compte aujourd'hui du parfait égoïsme sur lequel reposait mon bonheur. Chez mes parents la gêne était de plus en plus grande, l'étude ne marchait pas et les santés laissaient à désirer. Je savais cela vaguement, et je n'y pensais jamais ! On m'avait installé la plus jolie chambre, toute blanche et bleue, avec des cretonnes à fleurs et des meubles d'acajou verni. J'appris à peindre des guirlandes sur de la soie, j'appris à chanter et à pincer de la guitare ; je n'eus jamais un talent original, mais je faisais tout cela gentiment

comme il convenait que le fît une élégante jeune fille. Et je devins sans difficulté une petite chatte proprette et souple, —et jolie, je peux bien le dire maintenant sans vanité, n'est-ce pas ? — une petite chatte très vive et remuante à ses moments, mais langoureuse et paresseuse. Ma cousine était très bonne, mais sans beaucoup de plomb dans la cervelle ; à nous deux nous ne faisions pas quelque chose de bien sérieux ! Nous passions notre temps à parcourir les magasins, à recevoir et à rendre des visites ; nous dînions en ville, nous allions au bal. Nous nous occupions aussi de charité parce que cela faisait partie d'une vie mondaine bien organisée, comme la couturière ou la comédie ; mais je ne me rappelle pas avoir eu jamais en visitant les pauvres l'impression qu'ils fussent des personnes comme nous qui souffrent et qui nous sont attachées par les liens fraternels. Il me semblait tout naturel qu'il y eût des pauvres afin que les belles dames fissent à leur petites filles des jupons de tricot et leur portassent quelques aumônes enveloppées de bonnes paroles. Je n'avais pas l'idée d'une existence différente de la mienne, dans laquelle on dût luttler et prendre de la peine : j'acceptais mon bonheur comme une chose dûe, — sans étonnement et sans reconnaissance. J'était partout très fêtée, très adulée, parce qu'on ne me trouvait ni laide ni sotte toutes les qualités sérieuses qui me manquaient ne sont pas de mise dans la vie de société. J'avais beaucoup de succès au bal. Dans ce temps-là, les jeunes gens étaient très attentifs auprès des jeunes filles... Il paraît que vous avez changé ça, — mon Dieu cela vaut peut-être mieux, à des égards : mais les manières d'autrefois avaient leur grâce et leur agrément. J'ai reçu force madrigaux en prose et en vers, où j'étais comparée à toutes ces dames de la mythologie, à toutes les étoiles et à toutes les fleurs de la création. Folle que j'étais, je prenais tout cela pour argent comptant, et j'en arrivai bientôt à concevoir de moi l'opinion la plus flatteuse. Je me considérais comme une petite personne tout à fait précieuse et particulière, autour de qui tournait le monde et pour qui rien n'était assez joli. Je me suis mise dans un écrin comme un bijou merveilleux, et je permettais qu'on m'y admirât, mais sans toucher... C'est pour cela que je ne me suis pas mariée. On m'a demandée plusieurs fois : — jamais ce n'était assez bien. On aurait dit que j'attendais un prince charmant, un fils de roi ou d'empereur, filleul dés fées. L'oiseau bleu n'est pas venu :... tu vois le résultat. Tous les beaux jeunes gens qui me faisaient la cour me semblaient suffisamment gentils pour m'accompagner à la contredanse et tourner les pages de mes romances quand je chantais : mais c'était tout ! je n'ai jamais eu pour aucun d'eux

le moindre petit bout de sentiment. D'ailleurs, si j'étais devenue la femme de l'un d'eux, tous les autres m'auraient manqué, et j'aimais avoir autour de moi ma petite cour de soupirants.

Au printemps de 1833, quelques jours avant mes vingt ans qu'on devait fêter par un grand bal, ma cousine fut appelée auprès de son fils dont la femme venait de mourir en Algérie et qui se trouvait seul là-bas avec deux petits enfants. Je fus retournée à mes parents pour un temps indéterminé; quelques semaines plus tard, nous apprenions que ma pauvre cousine était morte subitement en arrivant à Constantine. J'ai entrepris de te raconter très sincèrement mon histoire au risque peut-être de te voir perdre un peu de ton respect pour moi. Cette nouvelle m'a fait beaucoup de peine, mais le chagrin que j'éprouvais était mêlé de regrets divers qui n'avaient pas pour cause la mort de ma cousine : je pensais que ma vie heureuse était à jamais finie; j'allais maintenant rester enfermée dans la chétive existence de ce petit pays, de cette triste maison.

Oh! l'horrible impression d'angoisse que j'éprouvai quand je me sentis subitement transplantée dans cette vieille maison lamentable, affreuse, que j'avais quittée tout enfant et que je retrouvais après avoir goûté le luxe le plus délicat et le plus raffiné! Tout m'en déplaisait, les vieux murs sur le jardin qui se couvraient de salpêtre et de moisissure, les papiers de nos chambres tout écorchés et délabrés par l'humidité, les pendules et les gros coquillages roses qui ornaient les cheminées, les meubles râpés et le médiocre éclairage de chandelles; nous n'avions qu'une lampe pour toute la maison. Mes frères et mes sœurs, avec un regrettable accent normand, chantaient la fin des mots ; ils étaient bruyants et sans distinction. Hélas! mon père aussi me semblait commun de manières et de goûts; il était aigri par l'infortune; il avait, à propos de rien, de grandes colères, il s'emportait et jurait, et cela me paraissait inexcusable. Et ma pauvre mère!... Oh! je n'étais qu'une folle, qu'une insensée !.. Son existence d'incessant labeur et de constante économie, avec ses dix enfants à élever, presque sans argent, je n'y ai rien compris, je n'en fus pas touchée ! Une femme de ménage venait, pendant une heure, après chaque repas pour la vaisselle et le gros ouvrage. Ma mère faisait elle-même la cuisine, aidée de mes deux sœurs aînées. Je me la rappelle assise sur une petite chaise de paille devant le fourneau, raccommodant du linge et s'interrompant de temps à autre pour écumer le pot-au-feu. Je me la rappelle debout devant la table à toile cirée de la salle à manger, taillant des robes pour ses fillettes avec des patrons de papier épinglés sur de pauvres

étoffes de lainage sombre. Je la vois encore. un matin, de bonne heure, cirant les souliers de son petit dernier qu'elle avait laissé paresser au lit et qui maintenant se trouvait en retard pour aller à l'école. Tu ne peux imaginer son extraordinaire activité!... J'aurais dû m'agenouiller devant elle, mais je trouvais vulgaire la besogne à laquelle elle se livrait, je trouvais médiocres ses préoccupations, et sa conversation sans élégance. J'aurais voulu causer avec elle musique et peinture, me promener avec elle en falbalas chez les modistes et les joailliers!... J'aurais dû m agenouiller devant elle. Je suis maintenant à genoux devant son souvenir et jusqu'à mon dernier jour je pleurerai de l'avoir, tant qu'elle a vécu, méconnue et négligée. Vois-tu, c'est la pire peine et le plus irréparable chagrin que de se sentir des torts envers les pauvres disparus et d'implorer de vains pardons auprès des chers absents. Nulle femme plus que ma mère n'était digne de laisser après elle une douce et consolante mémoire. Hélas! sa mémoire est attristée pour moi de tout mon remords. Je ne peux pas me souvenir d'elle avec tranquillité; je ne peux pas voir sans pleurer, dans l'ombre toujours croissante du passé, son joli profil, sa bouche si fine et ses pauvres yeux qui, plus d une fois, sans doute se sont assombris et mouillés de larmes par ma faute. Car elle a dû beaucoup souffrir à cause de moi, je le comprends à présent, elle si affectueuse et si tendre. Elle a souffert de se séparer de moi, toute petite, quand il a fallu me mettre au couvent. Elle a souffert de m'abandonner ensuite à sa cousine et de penser que j'étais prise peu à peu par une existence différente de la sienne et qui m'écartait d'elle, qu'elle ne connaissait pas et qui lui faisait peur. Et puis, je suis revenue à la maison comme une étrangère, moi, l'enfant aînée, qui aurais dû l'aider dans sa besogne incessante, être la confidente de ses peines et l'amie de toutes les heures, qui porte la moitié du poids de la vie. Elle ne m'a jamais fait un reproche. Les premiers jours, elle tenta de m'initier aux soins du ménage, la cuisine, les racommodages, le linge de la blanchisseuse à compter;— et comme j'étais très maladroite, elle me disait en riant : « C'est du nouveau pour toi, ma Jacqueline, mais tu t'y mettras; c'est moins difficile que toutes les belles choses qu'on t'a enseignées; qui peut le plus peut le moins. » Et moi, j'essayais de rire aussi, mais je ne pouvais pas, mes yeux pleuraient. La pauvre femme s'en aperçut et dès lors ne me demanda plus rien, renonça à m'associer à sa vie de chaque jour. Elle ne parut pas m'en vouloir, tant elle était résignée et bonne. Seulement, mes frères et sœurs n'avaient pas la même indulgence, et cela se comprend; ma présence à la maison n'était

pour eux qu'un embarras de plus et voilà tout. Ce qui les intéressait me semblait insignifiant ou ridicule, et mes sentiments ne leur échappaient pas; j'étais une gêne, une ennuyeuse contrainte dans leurs conversations et dans leurs jeux.

Un soir, au moment d'aller à la cave tirer du cidre dans les cruches, ma petite sœur Anne-Marie ne pouvait attraper la chandelle sur le grand bahut de la salle à manger. Mon père dit de sa voix aigre en me regardant : « Eh! bien, mais si la Princesse se dérangeait un peu? ce serait peut-être quelquefois son tour? » Cette parole brusque éclaira pour moi tout d'un coup l'impossible situation dans laquelle je me trouvais vis-à-vis des miens. Autant les robes à dentelles que j'achevais d'user étaient singulières dans ce pauvre intérieur, autant mon âme y était isolée et dépareillée. La maison familiale est douce aux enfants sages qui n'ont jamais quitté le tranquille foyer, qui se sentent chez eux entre ses murs intimes et qui ne rêvent pas d'être heureux ailleurs ; mais elle est bien amère à ceux qui, pour l'avoir abandonnée, s'y retrouvent au retour comme des étrangers!

J'ai pris la chandelle sur le bahut et je suis descendue à la cave, et c'est là, je m'en souviens, pendant que le cidre coulait à gros bouillons dans les pots de grès, que je décidai de ne pas rester auprès des miens et, je ne savais trop comment, mais à tout prix, de m'en aller! J'y ai pensé toute la nuit. L'idée me vint de me placer comme institutrice chez quelque amie de ma cousine. Le lendemain matin, j'allai trouver ma mère dans la salle à manger et je lui annonçai mon intention. D'abord, elle ne me répondit pas et je la vis, rêveuse, abandonner son ouvrage. « Est-ce que tu trouves que j'ai tort ? T'opposes-tu à mon projet. — Non, fais comme tu voudras. » Mais ses yeux se remplirent de larmes. elle s'assit sur une chaise et pleura longuement en silence... « Si tu trouves cela mauvais, n'en parlons plus; je n'ai pas voulu te fâcher. — Je ne me fâche pas, tu vois bien que je ne me fâche pas, me dit-elle, seulement tu ne peux pas empêcher que je n'aie du chagrin. Ce n'est ni ta faute ni la mienne; ce sont les circonstances qui le veulent. Fais pour le mieux... — Mais que me conseilles-tu? — Je ne te conseille rien, je ne sais pas. Vois-tu, c'est mon plus grand chagrin d'être incapable de te conseiller. Tes habitudes et tes goûts sont maintenant tout différents des miens: tu rêves d'une vie tout autre que celle que je connais. Que veux-tu que je te dise?... je ne sais pas. »

J'aurais dû rester, en dépit de mes désirs insensés et de mes folles ambitions. A vingt ans. on se refait. on n'est pas à ce point l'esclave de soi-même!... Je n'ai pas pu. Il ne me semblait

[illegible] possible de vivre ici, entre ces murs étroits ; j'avais de la [illegible] pour les pauvres existences confinées dans ce petit pays : j'avais pitié de moi-même et je m'attendrissais sur ma destinée. C'est un sentiment ridicule, mais qu'on a bien de la peine à vaincre. Un mois après, j'étais installée rue du Bac, comme institutrice de la sœur d'une de mes anciennes amies.

On me fit le meilleur accueil, le plus délicat. On s'appliquait à m'éviter les plus petits froissements. Il me fut cependant pénible de me retrouver pauvre et salariée au milieu de tous ceux qui m'avaient vue jadis dans le rayonnement de ma jeunesse heureuse. Malgré tout, j'étais plutôt contente, car je me voyais entourée, de nouveau, des délicatesses et des raffinements que j'aimais, et je prenais ma petite part de la vie heureuse des autres. Mais j'avais aussi mes heures de tristesse. Dans les bals où j'accompagnais ma petite élève, je n'étais plus fêtée comme autrefois ; j'ai rencontré souvent [illegible] d'un de mes anciens danseurs qui faisaient semblant de ne pas me voir et je suis restée plus d'une fois sur ma chaise [illegible] tapisserie avec les grand'mères. Quand il [illegible] que j'étais là par hasard, on me présentait [illegible] me regardaient avec étonnement : « Mlle Saint-[illegible] bien s'occuper de nos fillettes. » Et, je ne savais [illegible] pour ne pas laisser voir mon humiliation. C'était la [illegible] légèreté d'esprit. Je n'avais pas assez connu la [illegible] et difficile pour comprendre la dignité de l'effort [illegible] pour se tirer d'affaire, pour gagner son pain quotidien. [illegible] ne vivais que de vanité mesquine et de satisfactions [illegible] les plus insignifiantes petites blessures à mon amour-[illegible] étaient aussi de vrais suplices.

[illegible] mois passèrent. J'allais avoir vingt-huit ans quand ma [illegible] élève fut fiancée. Et ce furent des fêtes, et des bals. On m'emmenait partout, par amabilité. C'est alors, je crois, que j'éprouvai le plus mauvais sentiment qui m'ait atteinte dans ma longue vie, où je n'ai pourtant jamais été très héroïque. Je fus jalouse, sans sujet précis et bien défini, mais jalouse d'être heureuse comme je voyais qu'on l'était autour de moi. Il est dangereux de côtoyer de trop près le bonheur quand on n'a pas une grande âme de renoncement et d'abnégation. J'ai passé de douloureuses semaines auprès des fiancés dans cette atmosphère d'amour qui me grisait. Au milieu de ces réunions joyeuses de jeunes filles parées et fêtées, je me sentis pour la première fois une vieille fille qu'on n'épouserait pas et qui serait laissée pour compte dans la vie, après le temps des épousailles. J'ai traversé de pénibles alternatives de morne découragement et de révolte

intime, des heures inquiétantes d'affolement où... je ne sais pas ce que j'aurais fait : je serais partie n'importe où avec le premier venu qui m'aurait aimée!

Mais nul ne m'a aimée... Au fond, cela vaut peut-être autant !... Non, nul ne m'a jamais aimée et je me suis vue vieillir tout doucement et sans bruit. Les premières petites rides sont venues au bord de mes yeux et sur mon front : mes joues ont perdu leur fraîcheur et j'ai senti l'approche, à pas de loup, dans l'avenir moins lointain, de l'heure d'automne où j'allais me faner et n'être plus qu'une pauvre ridicule créature sans attache nulle part, sans raison d'être aucune, et qui n'a pas su trouver dans la vie le coin tranquille où s'arrêter!

Mon élève mariée, j'ai dû changer de place. Je suis entrée ici et là sans jamais m'installer définitivement. Et puis j'ai pris un appartement et j'ai couru le cachet. J'ai passé lugubrement les années, heureuses pour d'autres, de la maternité, avec l'amer regret de la maternité manquée. Un âge vient où les bras des femmes ont comme une douleur physique de n'avoir pas d'enfants à bercer. J'ai connu des jours d'extrême pauvreté, j'ai souffert toutes les petites misères des infortunées qui reprisent leurs robes jusqu'au dernier fil et recouvrent, l'hiver, de vieux morceaux de velours les chapeaux de paille de l'été. Entre temps, j'ai perdu mon père et ma mère; mes frères et mes sœurs se sont mariés, établis à droite ou à gauche; mes amies d'autrefois se sont dispersées ou m'ont oubliée. Je me suis trouvée finalement seule dans la vie, plus seule chaque année, jusqu'au jour où j'ai retrouvé, tu sais à la suite de quels chagrins et de quelles déceptions, Emmeline et Sophie, — comme des épaves venues de naufrages divers se trouvent enfin rassemblées sur les grèves où viennent mourir les derniers flots. Nous avons vécu dans la plus grande intimité — tu nous a vues ensemble —, et nous avons eu de bonnes années tranquilles à dorloter toutes les trois nos trois misères. Avec quelques économies qui nous restaient et grâce à quelques petits héritages, — quand on vit très vieux, on hérite de tous les siens! — nous avons pu vivre doucement notre fin de vie dans cette vieille maison familiale où je suis née, où je n'ai pas su rester, où je suis revenue enfin comme au port tranquille après tant d'agitations et de vains remuements. Emmeline était notre gaieté. Nous faisions du tricot, nous jouions au bezigue et au jaquet, un peu de musique de temps en temps, nos vieilles romances d'autrefois qui te sembleraient ridicules, quelques promenades et d'interminables causeries; — et le temps passait! Il n'a passé que trop vite. Et me voici seule de nouveau, mais cette

... au jour des « revoyures », comme di-

... petit Jean. Elle n'est pas belle. Ce qui m'a ... d'avoir une passion, une passion quel-... une mauvaise. Je le sens bien maintenant: ... pour embellir une vie. Mais aussi, c'est une ... passion, pour une petite personne, comme ... ne veut s'embarrasser de rien, que d'être jolie ... je lis, dans mon journal, aux *Faits divers*, les ... amour », je m'étonne et j'admire... avec un peu ... (je te le jure !). Je n'ai jamais aimé personne. ... vraiment, ce qui s'appelle aimer. Alors, on ne ... non plus. C'est tout naturel, mais ce n'est pas gai!... ... il n'y a pas de grands événements dans nos trois des-... n'avons pas éprouvé de catastrophes. Simplement ... été déçues par la vie, sans doute parce que nous ... d'elle plus qu'elle ne donne d'ordinaire... ... Crois-tu que je radote et que je n'en finis pas! ... péché mignon des vieilles gens. Je t'ai fait un récit bien ... que tu as dû te pincer pour ne pas dormir!... ... bien long, mais pense que c'est trois existences, trois ... de plus de quatre vingts ans chacune, deux cent cin-... de vie, que je t'ai racontés en quelques quarts d'heure! ... dit tout l'essentiel, et voilà que le récit de deux cent cin-... ans de tristesse tient en si peu de temps ! Ce n'était pas la ... de vivre si lentement... »

Ma tante Jacqueline m'a conduit dans ma chambre. Elle a ... allumer elle-même ma bougie, s'assurer que les fenêtres ... bien fermées et que le garde-feu était devant la cheminée... ... que tu ne vas pas avoir froid. Bonsoir, l'enfant !... »

... le lendemain matin j'ai dû partir et laisser ma tante Jacque-line toute seule, avec la pauvre Mlle Lefébure, toujours souriante ... son fauteuil, toute seule au coin de son feu dans la vieille ... au toit de tuiles moussues, triste avec ses lucarnes, ... fenêtres grillées et ses gros murs bossus dont les plâtras ... et verdissent.

André Beaunier

# L'Existence actuelle de l'Avenir

Le docteur Socrate Trublet, dans l'*Histoire Comique* d'Anatole France, émet une opinion singulière :

Comme nous percevons les phénomènes successivement, nous croyons qu'en effet ils se succèdent les uns aux autres. Nous nous imaginons que ceux que nous ne voyons plus sont passés et que ceux que nous ne voyons pas encore sont futurs. Mais on peut concevoir des êtres construits de telle façon qu'ils découvrent simultanément ce qui pour nous est le passé et l'avenir. On en peut concevoir *qui perçoivent les phénomènes dans un ordre rétrograde et les voient se dérouler de notre futur à notre passé...* Croire que l'avenir n'est pas, parce que nous ne le connaissons pas, c'est croire qu'un livre est inachevé parce que nous n'avons pas fini de le lire.

Maeterlinck est du même avis :

Il est à certains égards tout à fait incompréhensible, écrit-il dans le *Temple enseveli*, que nous ne connaissions pas l'avenir. Il suffirait probablement d'un rien, d'un lobe cérébral déplacé, de la circonvolution de Broca orientée de façon différente, d'un mince réseau de nerfs ajouté à ceux qui forment notre conscience, pour que l'avenir se déroulât devant nous avec la même netteté, avec la même ampleur majestueuse et immuable que le passé s'étale, non seulement à l'horizon de notre vie individuelle, mais encore de celle de l'espèce à laquelle nous appartenons... Du point de vue absolu où notre imagination parvient à se hausser, bien qu'elle n'y puisse vivre, il n'y a aucune raison pour que nous ne voyions pas ce qui n'est pas encore,, attendu que *ce qui n'est pas encore par rapport à nous, doit forcément exister déjà et se manifester quelque part.* Sinon, il faudrait dire que, en ce qui concerne le Temps, nous formons le centre du monde, que nous sommes les témoins uniques qu'attendent les événements pour avoir le droit de paraître et de compter dans l'histoire éternelle des effets et des causes.

Il est bien difficile de ne pas accorder quelque fondement à une assertion aussi clairement exprimée par deux auteurs de tendances si différentes ; et cependant, en y regardant de près, on voit que la magie du langage dissimule un sophisme. Puissé-je

... peu de la limpidité avec laquelle le ... ses amusants paradoxes !

... suis pas scandalisé de la nécessité où me ... de me considérer comme le centre du monde ... temps comme en ce qui concerne l'espace. ... autre pour moi qu'il n'est pour l'empereur de ... *le monde que je connais*, car je ne connais du ... qui, du monde, se reflète en moi et je suis tout à ... ce qui se passe dans une île, non encore décou- ... hémisphère austral. Je ne dirai pas cependant que ... existe pas, mais seulement que tout se passe pour moi ... elle n'existait pas ; elle n'existe pas pour moi, elle n'est ... monde dont je suis le centre parce que j'en suis le reflet. ... pauvre centre d'ailleurs ! qui se déplace dans le temps et dans ... espace et qui, de plus *se modifie* sans cesse, et perçoit différem- ment à des moments différents le reflet des choses qui l'entou- rent. Le monde change et je change aussi, et je ne crois pas que les événements extérieurs à moi attendent mes changements per- sonnels pour se produire, pas plus qu'ils n'attendaient naguère les changements de mon grand-père qui, lui aussi, était sûrement un centre de l'univers. Il se produisait des événements du temps de mon grand-père comme il s'en produit de mon temps ; je pense qu'il s'en produira encore quand je ne serai plus, et qu'il y aura alors d'autres êtres vivants (je dis être vivant et non homme, car tout être qui perçoit le reflet des événements est par là même le centre du monde que limite sa perception), il y aura, dis-je, d'autres êtres vivants qui seront d'autres centres du monde et les événements continueront de se dérouler et chaque être jouera, à chaque instant, dans ces événements futurs, le rôle que lui assi- gnera sa nature propre.

Quoique centre du monde qui se reflète en moi, je n'ai pas la prétention de jouir des mêmes prérogatives centrales dans le monde qui se reflète en mon voisin ; pour mon voisin, ma vie est une succession d'événements *extérieurs* au même titre que la rota- tion de la terre et le temps qu'il fait : si je me trouve à un certain moment en dehors de sa sphère de perception directe, il ne s'in- téresse guère à mon activité ; si je le rencontre dans la rue il est frappé du synchronisme de notre présence en ce point, comme il serait frappé, s'il recevait une tuile sur la tête, du synchronisme de sa présence en un lieu donné et de la chute de la tuile en ce lieu précis. Je pense cependant qu'il ne croirait pas que la tuile a attendu son passage pour tomber ; du moins, je ne le croirais pas si j'étais à sa place...

A propos de ce synchronisme, le docteur Trublet fait une remarque intéressante :

Nous-mêmes, par une nuit claire, le regard sur Véga de la Lyre, qui palpite à la cime d'un peuplier, nous voyons à la fois ce qui fut et ce qui est..... L'astre qui, de loin, nous montre son petit visage de feu, non tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était lors de notre jeunesse, peut-être même avant notre naissance, et, le peuplier dont les jeunes feuilles tremblent dans l'air frais du soir, se rejoignent en nous dans un même moment du temps et nous sont présents l'un et l'autre à la fois. Nous disons d'une chose qu'elle est dans le présent quand nous la percevons précisément.

Voilà une remarque que n'eût pas pu faire un philosophe à une époque où l'on croyait aux actions à distance et où l'on ne pensait pas à la nécessité du transport de *quelque chose* de Sirius à nous pour que nous vissions Sirius. Nous savons aujourd'hui que ce transport est nécessaire et qu'il n'est pas extemporané. L'espace à travers lequel nous nous mouvons est sillonné en tous sens de mouvements ondulatoires qui se transmettent avec des vitesses très grandes; c'est la rencontre de notre œil et de ces vibrations qui fait que nous voyons les objets : mais si le synchronisme existe entre la présence de notre œil en un point et la vibration qui s'exécute en ce point, la vision qu'il nous donne d'un objet éloigné nous représente forcément cet objet tel qu il était *quelque temps auparavant;* quoique rapide, la transmission de la lumière n'est pas immédiate. Le son est beaucoup plus lent et nous entendons le tonnerre longtemps après que nous avons vu l'éclair briller. La connaissance que nous avons, à un moment donné, du monde dont nous sommes le centre se compose donc d'un ensemble de renseignements qui sont *tous en retard,* mais d'un retard variable avec la distance des objets. Pratiquement, pour les objets terrestres, pour l'observation d'un paysage par exemple, la vitesse de la lumière peut être considérée comme infinie; si ce paysage très vaste a huit lieues d'étendue, le synchronisme s'établit entre lui et notre perception à moins d'un *dix millième* de seconde près, et, pendant ce temps très court, nous n'avons pas pu changer suffisamment pour nous en apercevoir. C'est pour cela que l'œil nous renseigne si bien sur le monde terrestre; si la lumière n'allait pas plus vite que le son, un chasseur ne pourrait pas tirer une perdrix au vol.

Pratiquement donc, pour la vie terrestre, la vitesse de la lumière est suffisante parce qu'elle est infiniment rapide par rapport à nos déplacement et à nos changements. Il n'en serait plus de même pour un être qui se mouvrait lui-même avec une

[illegible] celle de la lumière [illegible] se ferait de la [illegible] celle que nous [illegible] Il n'avait pas le [illegible] les vibrations lumineuses [illegible] du tout. Quand [illegible] verrait plus, par suite de l'exagération [illegible] Doppler; quand il s'en éloignerait [illegible] par suite de l'exagération du même phénomène en [illegible]

[illegible] le bon docteur [illegible] Il nous laisse [illegible] cet individu se déplaçait plus vite que la lumière, il la [illegible] avant qu'elle fût produite; il entrerait alors dans la catégorie [illegible] ceux qui percevraient les phénomènes dans un ordre [illegible] et les verraient se dérouler de notre futur à notre passé ».

[illegible] me rappelle qu'étant enfant, j'eus un jour à traiter le problème [illegible] suivant : Un train part de Brest pour Paris à 6 heures du [illegible] avec une vitesse de 20 km. à l'heure; un autre train est parti [illegible] heures du matin de Paris pour Brest avec une vitesse de 40 kilomètres à l'heure; et la distance de Paris à Brest est de 600 km : [illegible] rencontreront les deux trains? Ayant mal pris l'énoncé du problème, j'attribuai au train partant de Paris une vitesse de 400 kilomètres au lieu de 40 et j'en conclus, par l'application de ma formule algébrique, que la rencontre aurait lieu dans l'Océan

---

[illegible] au bord de la mer, nous attendons, sans bouger, les vagues qui [illegible] par exemple, six à la minute; si nous marchons vers [illegible] à la fois nous en recevons douze dans le même temps.

[illegible] locomotive vient vers nous en sifflant, si sa vitesse est considérable, [illegible] par rapport à celle du son, nous recevons *à la seconde* bien plus de vibrations [illegible] reçu de la locomotive au repos dans le même temps; [illegible] plus aigu quand la locomotive s'approche, plus grave au contraire [illegible]

[illegible] les vibrations sont beaucoup plus rapides et se transmettent bien plus [illegible] cependant Doppler a remarqué que quand certaines étoiles sont dans des conditions [illegible] de nous ou s'éloignent de nous avec une vitesse comparable à [illegible] leur couleur change; c'est l'équivalent de la hauteur du son pour le [illegible]

[illegible] capables de nous mouvoir avec la vitesse de la lumière; si [illegible] un point lumineux, notre œil au lieu de recevoir 600 trillions de vibrations [illegible] ce qui est en dehors du spectre visible; [illegible] Au contraire si nous nous éloignons de ce point, les vibrations ne [illegible] Notre vision des objets dépendra [illegible] renseignés sur les faits extérieurs [illegible] ne percevraient pas de mouvements [illegible] de la mer. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que si [illegible] les hommes, [illegible] seraient, eux aussi, [illegible]

Atlantique, en un point où ni l'un ni l'autre train n'avaient jamais été attendus.

Il y a des cas où, en mathématiques, les solutions négatives ont une signification; dans le cas de mes trains de chemin de fer, comme dans celui de l'individu imaginaire du docteur Trublet, ces solutions n'ont aucun sens. Il faut se défier des généralisations.

Ce n'est pas que nous ne puissions nous faire une représentation d'un monde identique au nôtre et où tout marcherait à rebours; rien n'est amusant comme de voir fonctionner à l'envers le cinématographe Lumière; on admire des plongeurs qui sortent de l'eau les pieds en avant et sautent d'un bond sur le rivage; on voit des buveurs qui vomissent dans leur verre. Les boîtes à musique aussi permettent de moudre en commençant par la dernière note le célèbre morceau de *la Traviata*. Puisqu'il est si facile de nous donner une image du monde renversé quant à l'ordre chronologique des faits, il est encore plus facile de le raconter avec des mots, mais il faut se défier des mots ! « *On peut concevoir*, dit le docteur Trublet, des êtres construits de telle façon... etc. »; « *il n'y a aucune raison* pour que nous ne voyions pas ce qui n'est pas encore », dit M. Maeterlinck. Ce sont là des phrases très faciles quant à la construction grammaticale, mais la construction effective de l'être idéal qui verrait l'avenir est plus difficile. Le poète de *Pelléas* nous laisse entendre qu'il suffirait d'orienter autrement la circonvolution de Broca, et je crois que, présentée ainsi, l'erreur est manifeste.

Comment, en effet, *connaissons-nous*? Nous ne devons pas oublier d'y penser quand nous nous demandons ce que nous pouvons espérer connaître. Nous connaissons directement et indirectement. Etudions d'abord les procédés de connaissance directe : centre du monde que je connais, je perçois par mes organes des sens des mouvements (vibrations lumineuses, sonores) ou des apports de substances (goût, odeur) qui proviennent de l'extérieur et mettent plus ou moins de temps à arriver jusqu'à moi. Je reçois de ces mouvements ou de ces apports de substance des impressions actuelles, mais elles me renseignent sur des faits qui sont *passés* au moment où je reçois ces impressions, c'est-à-dire que je suis toujours forcément un peu en retard dans la connaissance des événements du monde extérieur; des événements que je connais au même moment peuvent être plus ou moins anciens : ainsi le docteur Socrate Trublet voyait à la fois Sirius et un peuplier, le premier ayant mis de nombreuses années, le second un millionième de seconde à lui envoyer sa lumière ; il

voyait donc des choses inégalement anciennes, *mais passées ;* et quand il disait qu'il voyait ainsi « ce qui est et ce qui sera, car si l'étoile, telle qu'elle nous apparaît, est le passé par rapport à l'arbre, l'arbre est l'avenir par rapport à l'étoile », le bon docteur raisonnait comme celui qui aurait prétendu connaître l'avenir parce qu'il avait vu le général Boulanger qui est postérieur à Louis XIV et qui par conséquent est l'avenir pour Louis XIV. Il nous est facile de connaître des choses passées plus récentes que d'autres plus anciennes, mais ce n'en sont pas moins, pour nous, observateurs, des choses passées. Si les habitants de Sirius voient jamais le peuplier du docteur Trublet, ce sera dans bien des années, mais de ce qu'ils ne l'ont pas vu plus tôt, il ne s'ensuit pas que le bon docteur a connu l'avenir. A des voyageurs débarquant en 1848 dans l'Ile des Chasseurs, les habitants demandèrent des nouvelles de Bonaparte, et ces voyageurs, qui n'avaient pourtant pas la double vue, ne furent pas embarrassés pour répondre.

Il ne s'agit plus d'ailleurs ici de connaissance directe; le mode de connaissance qui consiste à recueillir le témoignage d'un autre individu est essentiellement indirect, mais entre le premier mode de connaissance et le second, il y a un intermédiaire, *la mémoire*. Notre connaissance *directe* est actuelle et extemporanée. Je connais à chaque instant ce que je perçois à cet instant même par mes organes des sens; je suis ainsi à chaque instant le centre d'un monde qui m'envoie des mouvements et des substances. Un instant après, je suis devenu autre, en un endroit différent, et je me trouve centre d'un monde différent, dont j'ai encore à ce moment précis la connaissance directe; je suis ainsi une succession d'états momentanés dans chacun desquels je suis au courant de phénomènes extérieurs par connaissance directe; ma connaissance directe de chaque instant est comparable à chacune des photographies successives du cinématographe. Mais je suis une machine plus intéressante que le cinématographe; *je me construis moi-même*, au cours de ces états successifs et j'appelle à chaque instant *mon passé* l'ensemble des faits qui ont influé sur moi et dont la répercussion s'est gravée en moi.

De ces faits passés, quelques-uns ont laissé dans ma mémoire une trace solide, d'autres ont effleuré sans graver. Je *connais* donc, à chaque instant de ma vie, d'abord, *directement*, tout ce qui, à ce moment précis, frappe mes sens, ensuite, par la mémoire, tout ce que j'ai retenu de ce qui a frappé mes sens précédemment. Je ne connais donc que le passé, par suite même de

mon moyen de connaître, et l'on modifierait ma circonvolution de Broca, que cela ne me ferait pas connaître autre chose.

Mais nous avons dans notre organisation un mécanisme merveilleux, le langage articulé, qui nous permet de représenter par des mots des choses qui n'existent pas; nous parlons donc de l'avenir *qui n'existe jamais* pour celui qui parle.

Autre point de vue : « Les choses futures sont déterminées, elles sont dès lors terminées » dit le docteur Socrate. et il conclut que « nous sommes tous morts depuis longtemps. » L'excellent docteur me fait l'effet d'un agréable fumiste.

Evidemment, dans cent ans, tout ce qui doit se passer d'ici là se sera passé, en vertu des lois naturelles, et aucun de nous ne sera plus à même de recueillir par connaissance indirecte le souvenir de ce qui est aujourd'hui le présent; n'attachons donc pas trop d'importance à nos petites querelles ou à nos ambitions mesquines; voilà de bonne philosophie; mais n'en concluons pas que cette cartouche de fusil a déjà éclaté parce qu'il est vraisemblable qu'elle éclatera le jour où on voudra bien s'en serv[illegible].

Les phénomènes sont déterminés et si nous connaissions [illegible]*tes* les conditions d'un phénomène, nous pourrions *prévoir* ce phénomène en toute sécurité. Cela arrive dans les expériences bien conduites; « Savoir c'est prévoir » a dit Auguste Comte. Encore reste-t-il, même dans les cas les mieux étudiés, la possibilité de l'imprévu. Le meilleur tireur n'est pas sûr de tuer l'oiseau posé sur la branche tant que la chose n'est pas faite; la terre peut trembler au moment même où il pressera la détente. Il y a de l'imprévu, même dans les cas très simples où nous nous sommes entourés de toutes les précautions imaginables. Comment alors se proposer de prévoir ce qui arrivera dans quelque chose d'aussi complexe que la vie d'un homme, problème dans lequel entrent tellement d'éléments divers qu'il ne s'y trouve plus, pour ainsi dire, que de l'imprévu et du hasard? Quel est celui de nous qui peut affirmer connaître aujourd'hui l'être dont l'influence changera peut-être demain toute sa destinée.

Les choses sont déterminées, cela est sûr : il n'y a pas d'exception aux lois naturelles et nous sommes tous des pantins soumis à ces lois; mais il y a trop de ficelles et personne ne peut les tenir toutes à la fois; c'est pour cela que nul ne peut prévoir l'avenir.

Quant à admettre que « ce qui n'est pas encore par rapport à nous doit forcément exister déjà et se manifester quelque part », cela revient à *affirmer* que ce monsieur qui tombe de cheval sous

[illegible] moment même où j'écris est déjà tombé de cheval [illegible]emment, et cela, d'ailleurs, n'est pas impossible...

[illegible] chantre des abeilles *veut* croire aux sorcières qui [illegible] l'avenir, mais il ne me semble pas que le joyeux doc- [illegible] parle serieusement quand il a dit que « les choses [illegible] déjà ».

FÉLIX LE DANTEC



# Le Legs Dutuit

MM. Dutuit avaient formé une admirable collection d'amateur. Mais, pour belle que soit cette collection, on ne saurait en parler sans critiques. Elle manque de personnalité. Si l'on excepte, en effet, les eaux-fortes de Rembrandt réunies fort intelligemment par le premier Dutuit, Eugène, — pièces qui à elles seules feraient la gloire d'un cabinet —, on ne sent pas un goût, une préférence, moins encore, une faiblesse, ayant dirigé ces amateurs vers une catégorie d'objets plutôt que vers une autre. Ils voulurent, Auguste surtout, la pièce rare, impeccable, par conséquent hors de prix. Comme ils étaient riches, ils l'ont eue ; se souciant si peu d'en jouir, qu'ils la laissèrent parfois, des années, chez un dépositaire ou ne la déballèrent jamais.

Telle quelle, la collection Dutuit est une admirable réunion de pièces d'amateur ; et cependant, elle forme un musée sans nouveauté. Ces pièces, les plus belles, on les a vues ailleurs, au Louvre, à Cluny. Et là il y a le nombre, fait d'échantillons moins impeccables et célèbres, mais parfois d'une beauté plus réelle, et d'autres qui, malgré leur imperfection, disent mieux une époque que tel joyau qui n'a pour lui que sa rareté. Et je pense aux faïences dites autrefois d'Oiron et maintenant, de Saint-Porchaire. Il faut avouer que leur élégance ne va pas sans sécheresse et que leur décor manque de cette ampleur qui est un des caractères de la Renaissance. J'ai peu d'admiration, aussi, pour les quelques faïences peintes d'Urbino, mais parlez-moi des faïences à reflets métalliques de Gubbio. Quel éclat, quelle richesse ! On ne se lasse pas de regarder, d'admirer. A chaque mouvement du spectateur, les reflets changent. Il ne faut cependant pas user devant elles toutes les formules élogieuses, car non loin, figurent quelques-unes de ces faïences de Rouen ,de Moustier, de Strasbourg, qui joignent à la distinction exquise de la forme l'attrait d'un décor impeccable. Oh ! ces fines guirlandes de roses qui décorent les porcelaines de Sceaux, cette aristocrate élégance des verreries de Venise ! Et voici de beaux spécimens des plus rares familles de porcelaines chinoises.

Un peu plus loin, une vitrine réunit des ivoires, des bois sculptés, des émaux. Des figures hiératiques, des symboles apocalyptiques font dater crosses, reliquaires et diptyques des x^e^, xi^e^, xii^e^

... émailleurs du XVIe siè-
... Pénicault se ré-
... émaillaires, tandis que
... représentée par un échantil-
... femme.

... œuvre est sensible à tous.
... les pièces contemporai-
... En 1900, dans ce même
... intéresser à ces crosses, à
... romans ou romans, car ils
... l'un par l'autre. Mais réduits
... éclectisme de MM. Dutuit
... les avoir fait entrer dans
... les statuettes de Clodion
...

... livres. Ils sont ouverts ou fer-
... leur perfection typographique ou par
... Ouverts, nous rencontrons Cor-
... Fontaine, en des éditions qui sont ré-
... typographique. Des planches
... dessins originaux signés de Boucher,
... rehaussent l'attrait. Ouverts aussi,
... quatre eaux-fortes de Rem-
... puissantes estampes burinées par Van

... manuscrits avec enluminures. Une
... perfection des miniatures et la beauté
... Alexandre, requiert. Puis c'est un
... l'Hermine regrettée,
... feuilleter.

... encore devant les glaces
... un habillage somptueux.
... des Canevarius ornés
... dont les habillages exécutés
... garantissent des exemplaires sans
... Ce porc-épic, ces lys disent
... François Ier, d'un Henri II qui
... bibliothèque de médailles
... d'un Charles IX,
... Henri III, les chif-
... Les hauts personnages
... le chiffre du
... Colbert, le cardi-

nal de Retz, le connétable de Montmorency. N'oublions pas enfin, les livres précieux, non du fait de leur possesseur, mais à cause de l'artiste qui les para ; livres ou l'amateur reconnaît le faire d'un Le Gascon, d'un Pasdeloup ou d'un Derome.

Las ! ces livres si bien habillés sont maintenant choses mortes, inutiles, comme poupée trop belle que la maman met sous globe ! Jamais plus, un œil studieux n'en déchiffrera les caractères. A peine, en passant, quelque monarque ennuyé conduit par un fonctionnaire obséquieux, posera-t-il son doigt sur un des feuillets, avec le geste distrait d'un curieux qui, par politesse, palpe sur invitation le mollet inesthétique d'une femme colosse.

J'imagine que les numismates auront beaucoup de joie devant les casiers où se pressent, en beaux specimens, les monnaies d'or, d'argent et de bronze, des époques disparues. M. Feuardent les a fort sagement disposées, suivant un ordre chronologique. Cette joie, je l'éprouve devant les deux vitrines où sont réunis des échantillons admirables du faire des médailleurs italiens et français de la Renaissance.

Certes, notre Cabinet des Médailles est fort riche, les exemplaires qu'il possède sont souvent très beaux. Mais justement parce que les richesses y abondent, toutes ne sont pas exposées et il est fort difficile au passant de jouir de cette « propriété nationale ». Par contre, le peu qu'a le Louvre est exposé au grand complet ; mais les spécimens en sont déplorables : usés, percés, tronqués, oxydés. Là, tout est parfait : qu'il s'agisse de l'œuvre de Vittore Pisano (1) et de ses continuateurs ou de celui des médailleurs français de la Renaissance : Benvenuto Cellini, Germain Pilon, dont on compte ici trois rarissismes médaillons, Guillaume Dupré. Oh ! la belle Marie Stuart, l'inoubliable Catherine de Médicis, ce Duprat, ce président Jeannin, ce Méric de Vic, de Frémy, et cet Henri IV qui, sous des dehors nobles, cachait un personnage assez grossier et peu soigné. Car, raconte Tallemant, « il avoit les pieds et le gousset fin, et quand la feue Reyne mère coucha avec luy la première fois, quelque bien garnie qu'elle fust d'essences de son pays, elle n'en laissa pas que d'estre terriblement parfumée. »

Et comme en cet âge d'or de la médaille les types sont vrais et fine l'allégorie. Quel sous-préfet consentirait à être accommodé ainsi que tel prince d'Este ? Et cette surprise de trouver au revers de l'effigie rude d'Altobello Averoldo la jolie allégorie où la vérité est si violemment, mais si artistement mise à nu. Parmi ces mé-

1) Voir notre Vittore Pisano, peintre et médailleur (*La revue blanche* du 15 septembre 1899).

[illegible] de plus, quelques raretés qui font le [illegible] conservateurs du Cabinet des Mé- [illegible] vaient certain François Ier jeune, de la col-

[illegible], je l'ai dit, n'étaient rebutés par aucune épo- [illegible] dans leur collection, — et ce n'est pas les moins [illegible] enlevés aux pyramides. D'autres proviennent [illegible] diverses. Les vaisseaux [illegible] l'ancienne [illegible] leur ont apporté une [illegible] statuette en [illegible] égyptienne [illegible] décorés, des [illegible] Tanagra, des [illegible], des miroirs. [illegible] cette admirable [illegible] tragique, sculp- [illegible] aux héros d'Eschyle [illegible] bergers d'Arcadie a [illegible] d'un si beau carac- [illegible] ornements de lit qui [illegible] artisans de l'ancienne [illegible] a, elle aussi, livré des tré- [illegible] bonne époque, masques de

[illegible] semblent avoir eu des pré- [illegible] les petits maîtres hollan- [illegible] leurs manifestations : ac- [illegible] trouvaient; choyant avec non [illegible] Rembrandt, un portrait de [illegible] de jeunesse [illegible], n'est pas leur [illegible] de la Servante de Janssens. [illegible] Hoogh [illegible] une admirable réunion [illegible] un beau Gonzalès Coques, [illegible] Metsu, Van Ostade, Pala- [illegible] Hackaert et de bien d'au- [illegible] peintures, sinon plus. Si [illegible] attribues disent, à [illegible] peu de chose, par con- [illegible] de Koninck [illegible] Corneille Vis- [illegible] Ruysdael [illegible] de Clène. [illegible] pas [illegible]

ment employer ce mot, pour qualifier les quatre vues de Venise, dessinées à la plume par Guardi. C'est là de l'impressionnisme absolu. La plume semble avoir couru rapide, cernant une tour, un campanile, faisant clapoter l'eau du grand canal ; une tache d'encre modèle un personnage, fait flotter les basques d'un habit. Il faut réfléchir un peu devant le dessin de Ruysdael ; ici la sensation est immédiate et définitive.

Ah ! une sépia de Claude Lorrain, un dessin de Van Dyck, une scène bachique de Jordaens. On a placé, assez mal, un bien beau Massacre des Innocents, du Poussin. Cette peinture est, me semble-t-il, fort bien conservée ; elle n'a pas poussé au brun comme la plupart de celles du Louvre et peut donner une idée assez exacte du coloris vigoureux — à la façon du Caravage et du Valentin — auquel se complaisait le Poussin. Ajoutez que ce tableau se recommande encore — et naturellement — par un dessin hors ligne et une composition d'un beau dramatique.

Voici les estampes de Rembrandt. Là, le régal est immense, inouï. Point de cartons à feuilleter. Sur les murs, côte à côte, les pièces les plus précieuses, en divers états, se présentent au spectateur charmé. On compare, on hésite. Pour les Trois Croix, le premier état me semble préférable ; il me révèle une foule de personnages que voile la masse d'ombre de la pièce définitive. Et puis, c'est la Pièce aux cent florins (Jésus guérissant les malades), le Couronnement d'épines, la Petite Tombe (Jésus prêchant), la Samaritaine. Mais voilà qu'une surtout, retient. Jamais elle ne me parut si belle : c'est le Saint Jérôme avec son lion colossal qui semble défier l'humanité entassée dans les villes lointaines. Viennent les portraits : Abraham Frantz, Lutma, Jan Asselyn, Jan Six, le docteur Tholinx, Rembrandt lui-même. Des paysages où tout se trouve. Les Trois Arbres, un maximum d'effet avec un minimum de moyens. Rembrandt ! Rembrandt ! homme colossal. Et voici qu'on pardonne à Auguste Dutuit d'avoir entreposé maint chef-d'œuvre chez ses correspondants et que l'on pense qu'il n'avait pas trop de ses journées, de tous ses instants, pour voir et revoir cette collection unique, que son frère Eugène, poussé naguère par un sentiment altruiste, trop rare, fit libéralement reproduire en fac-simile par Amand-Durand, afin que tous puissent, pour quelques francs éprouver des joies identiques aux siennes. — Avare prodigue qui, parfois, avait dû couvrir d'une quintuple épaisseur de banck-notes, l'original de l'œuvre offerte à tous par son généreux enthousiasme.

Charles Saunier

# Teintes du Nord

Réserve d'étonnement, réserve de solitude, étrangeté triste des ciels clairs des mois entiers, qui nous reposeront de la monotonie du jour et de la nuit, Norvège, Nord Land! — terre qui répandait sur l'Europe et au-delà la terreur de ses longues barques pleines de guerriers, et où maintenant de l'Europe et de l'univers les bateaux viennent chargés de touristes paisibles venus chercher un peu de terreur sans danger...

Tranquille et sûr comme une mouette sur la mer, le bateau va au delà de toute demeure humaine, au delà même, s'il veut, de tout dernier abri des plantes et des bêtes. Voici l'inhabitable à portée de la main. Aux solitudes toutes proches de l'inconnu polaire, il promène avec les touristes qui sont gais, le vin de France, le thé de Chine et les fruits des tropiques... Désert glacé, terres de froid et d'horreur, îles mortes, neiges et neiges, montagnes désolées... — quel est donc ce mystère : vous êtes devenues belles?

Vous ne nous effrayez plus, cimes couvertes de neige, — de neige toujours et de nuit des mois entiers — pluies glaciales, brouillards denses, roches que la glace a brûlées et faites plus nues que les sables africains, amas déchiqueté de pics et de nuages, hérissement hideux d'épines sur la terre, dressées pour terrifier et chasser à jamais l'homme de vos solitudes... Vous étiez la terreur, vous voici le refuge. Vos masses menaçantes ne sont plus qu'un jouet. Vous opprimiez : on vient à vous pour être libre pour être seul, pour avoir froid! et l'on ne vous trouve plus assez hautes, montagnes ! ni assez tristes, déserts ! Etre libre, face à face des pics et nuages, libre comme un animal, heureux comme une bête, et l'âme lavée par toute la blancheur, ô neige!

Mais ce n'est plus la vraie nature qu'on regarde. C'est une sorte de vaincue enchaînée et maussade, qu'on agace, l'été, comme un chien muselé, où l'on se promène, enfant qui chante, dans le bois, pendant que le terrible loup de l'hiver n'y est pas. Montagnes Croque-Mitaine! Vous voici donc maintenant belles! Belles comme les casernes, châteaux-forts, vieux donjons, — horreurs où la beauté n'entre qu'avec la ruine!

Hier encore la longueur des étapes sans abris, la saleté des tentes où nichent les Lapons, la chiche nourriture, le dégoût du pain-carton et des conserves, et les moustics empoisonnant l'eau des marais que forme la neige qui fond, sur la pauvre herbe qui pousse, montaient encore la garde autour du cercle arctique. La douceur, l'honnêteté des gens hospitaliers rachetaient mal la misère et la peine du voyage. Aujourd'hui même les neuf-dixièmes de l'humanité auraient au-delà des zônes où la verdure peut naître l'impression que tous, de tous les siècles auraient eue! l'impression de détresse, d'ennui noir ou de peur — l'idée que s'il ne se peut pas que la nature soit laide, du moins ici elle atteint son paroxysme de monstruosité et de monotonie.

Et maintenant, « spectacle! » Confortable spectacle! Pas même tragédie! Longue suite de « tableaux morts » où une curiosité attristée se promène, n'arrivant qu'à force de vitesse à cacher au spectateur qui passe devant, l'immuable uniformité de sa longueur.

Tout n'est-il pas pourtant à plaisir réuni pour faire ce qui « fait » des sites magnifiques! Tout! Le pittoresque s'entasse à l'exagération. Tout! les monts et la mer, les cascades et les lacs et les îles et les îles... la mer se joint à la montagne pour faire du grand. Toutes les immensités s'entrecroisent et se gênent. La Suisse était trop simple, on y a jeté la mer. L'eau recouvre les prés, les coteaux, les villages. L'eau monte jusqu'à la dernière limite de la vie. Là où de rares lichens cramponnés au rocher disputent un coin de pierre à la neige, elle s'arrête. Il n'y a plus que des pics nus qui sortent de l'eau. Ils sont serrés, serrés, et la mer est profonde. Il y en a des milliers et des milliers. Les uns érigent très haut des aiguilles ambitieuses; les autres font le gros d'eau, comme des squales, à fleur d'eau. On dirait, toutes ces îles, qu'il passe sur la mer une armée de montagnes...

Mais tout cela est mort. Rien ne bouge, même pas le soleil. Il rampe si bas et si lentement sur l'horizon, qu'on dirait, toute la nuit, qu'il demeure immobile.

Et tout cela est drôle. Tout cela n'est pas très grand.

Mais ose-t-on critiquer les sites et la nature! Ose-t-on dire d'un ciel qu'il est mal peint, d'une montagne qu'elle a des allures prétentieuses, que les lignes d'un pays manquent de simplicité... O blasphème! — Non, mais je songe aux beaux champs de chez nous, tout dorés de soleil, aux plaines admirables, de mille teintes profondes, moelleuses, imbibées — et si fines — celles de la Hollande, ou les Landes, ou les dunes... ou alors les montagnes —

identiques — de la Provence! Ah! le romantisme d'ici n'a rien d'oriental, romantisme figé des gravures allemandes — fraîcheur, sentimentalisme, petite poésie. Couleurs niaises, pignochages, lignes bien nettes. Du « vague » soigné.

C'est pourtant le même « celui qui colore », il est là! Des mois entiers, sans se coucher, le Soleil travaille... Mais il travaille si souvent voilé de nuages!

Voici Stalheim, d'où le Nærodal, gorge célèbre, apparaît, point de vue invraisemblable que tous les guides reproduisent, exploité par une sorte d'immense hôtel suisse... Stalheim, bout de vallée, d'où deux cascades énormes se précipitent dans une vallée inattendue, une autre, en bas, comme dans un trou, étroite et longue, bouchée au fond, car le tournant cache le fiord encaissé qui la prolonge jusqu'à la mer. A droite c'est une immense muraille de pierre nue, à gauche un premier plan de roche abrupte, sous laquelle pourtant la cascade fumeuse laisse vivre quelques arbustes. Il y a même en bas une tache d'herbe verte. Tout en bas le torrent et la route s'entrelacent...

Est-ce un fond de canal d'où l'eau s'est retirée? Une longue fissure serrée entre deux mauvaises murailles, ébréchées, lézardées. Une seule montagne, bizarre, se dessine sur la gauche; c'est une sorte de membre géant, un gros bloc isolé à la cime arrondie.

Il se dresse tout droit, bête, énorme, boursouflé. Il a une forme de genou; c'est une vieille tête chauve, caillou plein de rides...

Voilà ce paysage, gris, ravagé, carié; beauté d'une vieille dent vue dans un microscope; ce site pittoresque est le grossissement hideux d'une pourriture d'où le squelette se dégage, os à demi desséché où pendent des loques de chair, ronces et mousses agrippées comme une lèpre au rocher.

Mais le soleil entre ici vers le soir, — un instant.

Le soleil entre et le sourire qu'il jette sur quelques pierres jette dans l'ombre toute la droite de la vallée. L'ombre se glisse, enveloppe les pauvres murailles nues, cache les cailloux usés, les scories misérables, elle endort, dans des bleus très doux, les tristes rochers. Le soleil entre, et les eaux, les cascades, les herbes trempées de neige, le saluent, du fond de la creuse vallée, par des brumes argentées qui montent comme un encens. Le soleil! Et l'on dirait que les monts lointains tremblent. Leur masse se recule, l'oppression de leur hauteur s'abat; ils font la place, on dirait que d'un geste lumineux le peintre subit de ces fastidieuses grisailles a rejeté les cimes qui écrasaient le fiord au bout de la vallée, et dans la gorge étroite versé de l'immensité.

Les premières roches font ombre ferme devant nous. Des bleus sombres noient les masses tout près, et des bleus clairs repoussent les masses lointaines de plus loin en plus loin. Il ne reste plus bientôt que la cime isolée, ronde — et presque ridicule, la grosse cime grise... — mais elle n'est plus grise, elle est de feu et d'or. La tête chauve s'est faite un dôme éblouissant. Elle n'est plus une scorie, boursouflure des rocailles chenues; seule, toute en or dans la vallée maintenant sombre, rayonnante comme une cathédrale vers le soir, elle domine et rayonne sur la vallée.

Toute la nuit, toute la nuit, elle reste dans la lumière, — pour retomber au jour dans les gris incertains.

La suprême beauté de la nature, c'est l'étendue. Le soleil peint tout sur la surface blanche du ciel, il peint tout sur la mer nue, devant lui.

Ici la place lui manque.

Pittoresque de camelote; — quelquefois si joli...

Fiords contournés, gorges sauvages, cascades éclatantes, complications de golfes, d'îles, de villes, de montagnes. — Etonnement! Parfois un charme mignard et triste...

Mais le grand art n'a que faire de ces complications. Il ne lui faut que de l'espace et du soleil...

Lorsqu'il dessine avec du noir — rien que du noir — Rembrandt érige des monuments, des sites inouïs, des fouillis de foule... et l'imagination la plus folle, la plus grande, compose les plus grands petits dessins qui soient.

Mais dès qu'un peu de grandeur et de couleur est possible, dès qu'il détient un peu de soleil au bout de son pinceau, le même peintre fait grand sur simples sujets.

Ce pays, pourtant, est le plus pittoresque du monde!

Mais sans espace.

***

Effet de soir, ou d'aurore, on ne sait... Nous approchons. Le bateau glissant sur l'eau unie semble monter sur la surface courbe de la mer jusqu'au point assez haut d'où l'on voit le soleil. Nous gravissons la mer, lisse comme un champ de neige.

De la lourdeur de nuit qui devient de l'allégresse matinale, des roses d'or mourant où s'argente de l'aube, un voile de brume qui vient cacher pudiquement l'union de l'aube avec le soir au ras de l'eau.

Des vapeurs roses comme des amours d'apothéose, volent ça

et la, et enguirlandent le soleil qui baisse tout en douceur, glisse insensiblement, pâle, virginal, timide, honteux de laisser voir le mystère de sa mort et de sa renaissance, et ramènent sur lui les [illegible] laces que la nuit étendue sur le reste du monde laisse [illegible] transparents, sur la face nue du pôle.

C'est la nuit qui suit une belle journée bleue: mais quelle [illegible] tombait de ce ciel d'azur candide! quel vague ennui! [illegible] matinale réveille! Les passagers qui dormassaient, se [illegible] et s'étirent. Ils ont soudain des idées et des affaires, et des choses à se dire comme en ont au matin les feuilles qui s'animent; le pont devient gai comme une forêt à l'aube...

La nuit qui devait tomber s'incline seulement.

La nuit se penche, la nuit se mire dans la mer. Presque sombre, bientôt minuit. Si lisse, si morte, si claire qu'elle semble plus transparente que l'air, la mer tiède s'évapore comme dans un vase clos. Est-ce l'aurore, ce brouillard lourd qui se lève? Buée qui rampe, semble chercher une bise qui la souffle, et s'alanguit autour de la place du soleil dont elle encadre de ses moutonnements violacés les doux reflets de cuivre sombre et d'argent terne.

La brume caresse la mer.

C'est comme une flamme froide. Un fluide lumineux, trouble, et qui, comme une gélatine vivante, se meut en se déformant, sépare le ciel lisse de la mer lisse. Et le bateau n'est plus une masse qui glisse sur la mer : au-dessus de la mer il nage dedans la brume.

L'homme n'est pas écrasé par le ciel bleu tendu sans pli au-dessus de lui. Il ne sent pas l'immensité de la nappe sans pli de l'océan. Il ne sent pas ce gouffre, là, sous lui, qui est une chose proche, et cette chose si lointaine et si grande : le ciel. Il n'y a qu'une chose trouble, mer et ciel mélangé et dans laquelle il baigne, nuage familier qui vient tout près, tout près... ainsi que les oiseaux qui se jouent sur la mer comme sur le gazon d'un parc abandonné.

On tâte du ciel, on tâte de la mer autour de soi. Cependant on les voit nets, au-dessus, au-dessous. On les voit : ils se dorent à l'aube et ils sourient. Ni haut, ni bas, dans la buée du ras du ciel, le bateau nage, on vogue, on glisse, on ne sait pas...

*
* *

D'ailleurs tout est si calme. Est-ce bien nous qui bougeons?

Non! ce n'est pas le rêve que ce pays évoque. Il n'y a pas ici de lointains imprécis. Le brumeux, le nébuleux, le mystère du

Nord, çà c'est dans l'unique brume de nos étonnements. C'est nous qui voyons trouble. Ce pays voit juste et net. C'est de la brume au ras de l'eau qui laisse le ciel clair, précis. Ce sont des nuages compacts qui se promènent tout près de vous, vous masquent un fiord, une cime, mais laissent tout le reste de la terre défini, d'arêtes vives, sans recul. Non, pas de ces fines brumes intimes, ces glacis de lumière qui flottent sur les lointains, ces transparences, ces tendresses de l'atmosphère... Non, sur cette mer étroite, trop près de ces nuages, pas de ces brumes de rêve, qui adoucissent et teintent les lignes et couleurs, reculent profondément les lointains qu'elles voilent, et n'effacent pas, pourtant, les choses qu'elles grandissent.

Les yeux des femmes sont toujours tels que la mer. Aussi sont-ils très purs, très nets, très calmes. Cela aussi est de l'eau morte. Bleu d'azur pâle! Bleu froid de pierre précieuse! Bleu fixe. Ici minuit est bleu du bleu clair de midi. Cela est étrange, certes, mystérieux aussi, et on ne comprend pas puisqu'on ne comprend jamais... Mais c'est le mystère d'une porte solidement fermée et non d'une profondeur qu'on n'ose pas sonder.

Ces yeux se posent sur vous, on dirait qu'ils vous touchent... Mais il ne vous suivent pas. Eau claire sur des rochers.

Candides, tendres, féroces.

Rudes hommes actifs, petites filles garçonnières. Besoin d'espace, l'indépendance, de gestes qui accomplissent des besognes précises. Ils veulent, sans même raison de vouloir quelque chose. Paysans ou pêcheurs, ces messieurs et leurs demoiselles sont instruits et pratiques et porteurs de cols blancs. D'avoir été jadis de terribles bêtes de proie il leur reste au menton dur et dans l'éclair de l'œil quelque chose de farouche qui devient très gentil chez les jeunes filles. La race apprivoisée garde des allures fières. Elle reste bienveillante, d'une honnêteté profonde, d'une droiture qui étonne. Ah! l'air des villes est pur comme celui des fiords. Renfermé mais si pur! Il traîne au moins dans les romans et le théâtre des restes de désirs... L'au-delà, le mystère, la liberté, « l'air » avec tout ce qu'Ibsen fait rentrer dans le mot, tout cela c'est du Wiking qui grogne en s'endormant. Il s'endort cependant...

Ce fiord est borné, la maison étroite, la ville petite. Il faut vivre là. On ne massacre plus que les poissons. On voyage beaucoup, mais si facilement... Voyager... il semble qu'on tourne dans sa cage. Se battre... Dans les gazettes on se chamaille beaucoup. Il y en a deux ou trois par ville de quatre mille âmes. Mais c'est

de la chamaillerie d'un sou et qui ne crie pas. On ne se cogne même pas, on ne s'injurie même pas — comme aux pays où il y a du vin dans les verres !

Ce peuple ne boit plus...

Le calme des neiges descend en lui. Le sang artificiel qui fermentait s'éteint. Restons sages. Buvons du lait et prions Dieu...

Et l'on croit voir le trouble et la fumée de l'avenir dans ces œuvres où le génie se souvient seulement ! et où la fièvre, toute l'exaltation sauvage des ancêtres passent sur la surface calme, unie et sobre des petites villes étroites au fond des fiords fermés... — ces villes où pour de tout petits publics des gens convenables, qu'on nomme « docteurs », écrivent des drames consciencieux, sérieux, âpres, parfaitement réalistes et très réactionnaires, où le génie, atavisme sauvage, se débat, libertaire, jaloux, candide, et cancanier, — sagesse protestante sur des âmes de bandits.

*
* *

Une civilisation toute neuve et aussi fraîchement peinte que ses maisons de bois, tend ses fils télégraphiques comme une toile d'araignée sur ces montagnes désertes et ces baies poissonneuses. Ce n'est pas encore un peuple tout à fait sédentaire que celui qui s'est glissé entre les jointures serrées de la mer et des neiges pour guetter le poisson, et qui dans les déserts où les derniers Lapons mènent leurs troupeaux de rennes vers le lichen blanchâtre des rochers effrités bâtit de jolis hôtels pour guetter l'étranger. Les coins de prairies et de bois qui se nichent au fond des fiords ne sont que des souvenirs de joie sur une triste réalité... Même ces longs goulets de mer gardent leur air de retraite, coquille où se cache et guette la bête dangereuse. C'est dans ces fiords du Sud parfois verts et riants, c'est dans ces retraites calmes, silencieuses comme des caves, que les guerriers étaient tapis jadis, pour lancer leurs longues barques jusque vers les Amériques. Ce n'est pas parce que des sortes de bateaux à l'envers sont amarrés à terre sur des tas de cailloux, et prennent le nom de maisons, que ces flottilles retournées sont tout à fait des villes. Bien rarement elles se tassent assez pour faire une rue. Le plus souvent la baraque blanche de l'église n'a près d'elle que la maison du télégraphe. Les autres, en tirailleurs à la grande distance, s'éparpillent sur les monts, et se tournent le dos.

En bois, comme les navires, elles flottent sur la terre. Encore les bateaux trempent-ils un peu dans l'eau. Ici, sur quatre pattes,

les maisons se tiennent au-dessus. Elles sont posées là, on peut les enlever.

Parfois, au ras de l'eau, sur des bandes de terre plate, elles sont là, si distantes les unes des autres, que l'horizon cachant le sol au niveau de la mer, elles flottent réellement, à l'ancre dans l'eau morte.

Toutes ces villes sont des choses de la mer. Elles sont sur l'eau, dans l'eau. Leurs docks y baignent, et les étages du dessus surplombent pour y puiser de leur poulie avancée sous le toit à pignon. Les maisons ont les tons des poissons de la mer, verdâtre, blanchâtre, rouge. Le plus souvent c'est rouge, et cela s'agglomère en corail à fleur d'eau. Compliquées et bizarres, chevauchant sur des îles, des rades, grimpant des roches, se rentrant sur elles-mêmes, ayant des coudes, des creux, des tentacules, des sortes de bras immobiles, se prolongeant par des môles, bosselées et torses, elles ont des allures d'algues, de carabes à l'affût, ou de méduses, ou d'autres bêtes-plantes de la mer, qui étonnent d'être vivantes dans l'immobilité.

En dedans elles ont des jardins dressés, des ruelles propres, des places nues, une activité de fourmilière. Elles sont ornées comme un autel de petite fille. On a posé un petit jardin sur la table.

Les demoiselles très gentilles qui ont la grâce de nos modistes, avec des allures crânes sous le chapeau canotier, ont à faire, passent très vite. Dans de si petites villes. Qu'ont-elles à faire donc? Quoi, pas un commérage, pas un pas qui s'attarde... Dans les villes où le temps est si long des paroles brèves ! Là où ne se passe rien, on a tant à s'apprendre !

L'atelier! Une longue table, autour de laquelle des demoiselles blondes, maniant d'un coup sec leurs petits ciseaux, — ainsi qu'on pique des fleurs sur un chapeau, rangent de petits objets dans des boîtes... des sardines. Toc! la tête! toc! la queue, et youp! dedans la boîte. On se hâte comme rue de la Paix la veille du Grand Prix...

Voici l'heure du repas et dehors le soleil brille. Mais elles ont de la volonté, des affaires urgentes, un but. Quel? Pour le moment manger. Elles ne sont pas gourmandes, et elles mangent fort peu... Elles se dépêchent, elles se dépêchent parce que...

On dirait qu'elles fuient quelque chose... — la joie peut-être?

En dedans des maisons, armées pour le grand hiver, il y a, sous double verre, des pots de fleurs. Les portraits de Nansen et de Grieg pendent aux murs. Il y a aux plus petites villes, des théâtres sérieux.

[illegible] Armée du Salut troublent [illegible] silence blanc.

[illegible] bateau tourne, retourne, con- [illegible] ongle. C'est le Sud, c'est juillet, [illegible] ures sur la mer, que de fleurs [illegible] peuple jaune des boutons d'or, le [illegible] ardins ont les lilas pâles, les pavots [illegible] les roches criblées de ronces. C'est [illegible] ochers se battant contre l'armée des [illegible] mais un Fontainebleau éparpillé [illegible] couvre un paysage compliqué. [illegible] un beau fleuve bleu coule: c'est fête! des [illegible] aux belles forêts. Des maisons me rap- [illegible] jadis où les canotiers joyeux du dimanche [illegible] leurs amours et leur barque... O joie! des [illegible] de l'eau claire... O fleuve! — Mais ce n'est [illegible] de l'eau de mer, c'est un fiord. Morte, cette [illegible] comme ces maisons. Elles ne sont pas posées [illegible] une fête, elles sont là pour toute la neige [illegible] long hiver.

[illegible] le long beau jour du court été. Ce ciel [illegible] bleu et clair au-dessus des bois, au-dessus [illegible] ne se termineront pas. Est-ce là le Paradis? Du « tou- [illegible]

[illegible] le crépuscule matinal éclaircira en- [illegible] mer, collines et ciel... Le ciel plus loin [illegible] des heures délicieuses.

[illegible] des flammes allumées çà et là, de col- [illegible] peu de vie brillait sur les bois [illegible] se mirait dans l'eau calme.

[illegible] Sud, au Flekkefjord. Une [illegible] sur la mer, ramait en gestes [illegible]

[illegible] vaguement de rose [illegible] ne se voyait...

[illegible] que ce pays [illegible] son peu de [illegible] Pas de flâ- [illegible] c'est vous

seul qui animez la terre. Les distances sont énormes, passez très vite...

Patience! Au retour de la Scandinavie devant la mer libre aux vagues agitées, ou devant les grandes plaines aux herbes frémissantes, vous vous arrêterez et vous regarderez agir.

Ainsi, filant, rapide dans les dernières karyoles où les jambes écartées derrière le cheval, on se sent un centaure qui serait homme en croupe — karyoles qui font places à d'ordinaire voitures — ou remorquant tant bien que mal des bicyclettes poudreuses qui vous rendront si elles sont honnêtes, l'effort de la montée aux aises de la descente, — on verra défiler devant ses yeux étonnés une variété invraisemblable de sites bizarres.

Spectacle shakspearien où la pensée halète devant des impressions qui saisissent brutalement et ne vous arrachent à d'autres que pour vous jeter à de plus vives... Kaleïdoscopie où s'arrangent en tous sens l'argent clair des cascades, le bleu intense des lacs, le vert des bois, le gris des roches, le blanc des neiges !

La marche est pénible sur les routes étroites que nul sentier n'abrège. Le beau temps change de suite la boue habituelle en une poussière digne des zônes méridionales. Oh! un sentier des bois, ou un sentier de roches, un chemin ou même un pas-de-chemin praticable! Non! c'est là, pas ailleurs, que chevaux et gens doivent passer. L'ancienne et noble faculté d'aller à pied ne confère pas de privilège ou de liberté spéciale. L'eau du lac est profonde à gauche du chemin. Le mont qui le borne à droite et sur lequel il est pris, est une muraille à pic et ne s'escalade pas. Si, bravant un amas de rochers et de pierres branlantes où les ronces s'enchevêtrent, on parvient à gravir une cime moins escarpée, — à s'affranchir de ces visières des montagnes, voir par-delà, voir au-dessus ! — on n'atteindra que des prairies où un peu d'herbe nage dans les mares d'eau à peine dégelée... et si le lac est plus beau vu d'en haut, si la montagne vue de ce haut-là est bien plus haute, l'horizon de devant est à peine agrandi. Il faut gravir encore, inventer des chemins, suppléer au manque d'ailes par le piolet et la corde... Or dans la solitude des hautes neiges d'ici, l'alpinisme est sans gloire n'ayant pas de témoin.

Marcher est bon pourtant, monter du fiord au lac, et du lac au torrent et du torrent à la cascade, à d'autres lacs, jusqu'au glacier. Marcher! L'air est sans fièvre. L'eau claire coule près de vous. Confortables et propres, et peints de jolies couleurs les hôtels relais tous les vingt kilomètres environ vous attendent. C'est peu pour une journée, doubler l'étape est dur. Mais on n'a point souci d'heure ni de repos! Midi n'est pas trop chaud.

Minuit n'est pas trop sombre. Il y en a un près d'une cascade, un autre près de trois cascades! Il y en a un peint en vert pâle dans du vert sombre! Oh! c'est beau! C'est auprès d'un lac bleu qui se fait vert aussi. Tout autour les sapins sombres!

Il y en a encore dans une contrée nue. Très haut! Là, à minuit le ciel est encore en or! Des plaques de neige croupissent à côté de la route. C'est la cime: elle n'a d'ailleurs aucun point de vue. Un grand champ de neige la domine. On entend le galop, au loin, d'un troupeau de rennes. La route vers le Nord mène tout de suite à la mer. La route vers le Sud mène tout de suite à la mer.

Vie brève des ruisseaux qui découlent de ces glaces! quelques étages de lacs reliés par des cascades, et c'est tout.

La mer entrant sournoise jusqu'au fond des vallées va les chercher au berceau même, et tend pour les recevoir les longs bras de ses fiords. Et ils s'y jettent.

Marcher — surtout la nuit, surtout le « beau jour » des nuits!

Après les poissons froids et variés de l'hôtel, les fromages secs qu'entourent des serviettes à dessin bleu, le beurre à profusion, les jambons cuits ou crus, le pain noir, le pain blanc, le pain carton, les biscuits et le thé qui, comme le soleil éternel et l'air frais, chasse le sommeil, — partir au soir, marcher, se reposer n'importe où, dans l'herbe sans rosée. Des gens passent, la nuit. De frêles et énergiques jeunes filles franchissent, la nuit, seules, ces déserts. Leurs cheveux sont blonds, leur corsage est rouge. Dans la grande solitude et la grande paix des cœurs, l'homme est confiant dans l'homme comme l'oiseau dans le grobend sur lequel il se repose.

On voit derrière les monts bleus se cacher le soleil. Les cimes étendent des ombres qui sont des ombres légères. On va, on peut aller sans fatigue ni sommeil. L'eau des ruisseaux qui bruissent s'arrête-t-elle pour dormir? L'eau des cascades qui hurlent se tait-elle, fatiguée? Le soleil même n'est point las et ne se couche pas. Il s'assied seulement, à l'ombre, derrière les monts. Un instant! Et il repart de suite, clair et joyeux...

Minuit! Les oiseaux chantent, et le soleil se lève!

∴

Un lac: des monts autour, haute barrière sombre, cercle boisé que domine la région des rochers et de la neige. L'eau calme est d'un bleu vert, le ciel est d'un bleu verdâtre, et toute la forêt est de vert bleu et de bleu vert. Il y a des bouts de prairies vert cru au pied des arbres vert sombre: et de l'eau

jaillissant des herbes d'un vert tendre. Il y a les ronces vertes, les mousses vertes qui couvrent les rochers invisibles et la verte — presque blanche — moisissure des lichens, puis les bouleaux d'argent, les sapins bleus et noirs...—verts! et leur verdure escalade les monts. Pour faire le grand cercle uni autour du lac, des monts sans nombre se tassent comme un troupeau aux abois, enchevêtrent leurs pentes et présentent au soleil, ainsi qu'un œil d'insecte, toutes les faces de leurs milliers d'yeux de verdure. Lointains bleus, approches d'or! Plus vert, moins vert, — du calme ardent, du calme tendre...

Sur cette couleur qui dort dans toute l'étendue les rêves qui passent ne sont pas partout les mêmes rêves : il y a des rêves dorés, des rêves du matin, il y a des souvenirs bronzés comme des vieillards, il y a des rêves d'enfant, des choses argentines. Vert roux, vert bronze, vert or, vert acier, vert azur... et lointains roux bleuté, grisailles de verdure! et sur le roc, face à face avec le soleil horizontal la mousse moite et profonde lance les éclairs de bronze d'élytres de carabe, et quelques sous-bois d'or tapis dans l'ombre épaisse comme des insectes de feu éparpillent des tons chauds, une flamme orientale, dans la nappe très calme de cette nature virginale.

*
* *

L'horizon blanc de la grande neige pèse sur les monts. Ils sont comme une coupe pleine, qui déborde çà et là. Ils portent plein de neige. Des coulées se sont figées sur les parois : ce sont ces glaciers qui tombent parfois jusqu'à la mer, masses énormes, gluantes, qui ont, toutes blanches, des attitudes de grandes fauves se ramassant pour bondir.

Ces « fonds » immenses, doucement bombés au-dessus des monts, ces dômes très plats et blancs du Sud de la Norvège, et qui la recouvraient toute jadis, s'interposent comme un élément entre le ciel et l'eau, et s'étonnent de n'avoir plus à eux toute l'étendue.

On entrevoit du bas des gorges et des fiords ces grandes nappes coiffant les cimes comme un nuage. Et quand on escalade et qu'on se croit au faîte d'où l'on pense découvrir les vallées d'au delà on se trouve devant ce continent imprévu de la neige. Dais de soie blanche porté par l'armée des montagnes. Dessous se cachent peut-être des vallées et des lacs, et des pays fertiles et des villes possibles. Elles dorment du profond sommeil d'avant la vie comme jadis nos pays ont dormi sous la mer.

[illegible] on voit

[illegible] Alors la [illegible] dans [illegible] rem- [illegible] de [illegible] question [illegible] de ses [illegible] se la [illegible] dans la [illegible]

[illegible] on a [illegible] ciel [illegible] de [illegible]

ront, brochés de dessins étranges... Il y aura des féeries de flammes, apothéoses !

Et tout — cela sans bouger — demeurera des heures...

Soleil de minuit ! Immobilité de l'étrange ! Il semble que le temps s'arrête et ne bouge plus, et que seule la mécanique de la montre que vous sortez de votre poche continue à marcher dans le monde détraqué.

Vous savez, ces jours faux, ces minutes indécises, ces splendeurs d'une seconde, vives comme un éclair qui passe dans un œil, frisson qui secoue un être d'une seconde d'aveu, — cela, immobile, cela constant, — longuement, jusqu'à la détresse ! La nature rugissante au soir s'est figée net, telle qu'un cadavre crispé que la mort arrêta raide dans une convulsion.

Rare splendeur ! Mais rare ici même, bien rare ! La nuit couvre des mois ces régions, et un beau jour d'été a plus d'heures brumeuses que d'heures ensoleillées.

Acre ennui. Si du moins la mer était vivante ! Si l'horizon était de la libre étendue ! L'au delà du Cap Nord est moins triste déjà ! Devant la mer libre — même glaciale — l'on respire.

Des monts sont sur la droite, des monts sont sur la gauche. Devant, derrière il y a des monts, — des monts, des îles.

Le ciel gris comme la mer et les montagnes sont grises, du gris plus pâle de la neige, plus sombre des rochers. Et l'on ne voit rien de ces roches déchiquetées où des bribes de verdure se cramponnent pourtant, — rien qu'un mur gris, uni... On ne voit des plans enchevêtrés de ces îles, où les cascades se jettent droit du glacier dans la mer, — rien qu'un mur gris, un long, très long mur de tristesse, serrant à droite, à gauche, et devant et derrière, le chenal où le bateau glisse vers l'horizon barré.

*
* *

Un soir gris brouillassant. Un soir triste à pleurer... Ce n'est pas même un soir, puisque la nuit ne tombera pas...

Dans l'espèce de silence du bruit assourdissant que font, mêlés, le vent et la machine du navire — des bouffées de musique vulgaire passent, et c'est si triste, si vague, — qu'on ne sait plus... Est-ce en soi-même, est-ce un souvenir ? Est-ce une fête dans une ville proche qu'on ne voit pas... Mais les cartes disent qu'ici plus personne ne réside...

Des mouettes crient.

O chant de joie -- comme il serait doux de pleurer !

Ici, tout près, quatre pauvres Bavarois jouent du piston. Ils

jouent pour le vent, la neige. — tout seuls sur le navire. Tapis près de la machine, qui tient chaud, quelques Finnois écoutent.

Plus étrange que de la glace dans le désert africain, des airs de joie passent dans le désert du Nord. Mais ils ont honte, ils ne volent pas loin et retombent. Le vent les étouffe. Du bout du pont, on ne les entend déjà plus.

Quand le bateau d'Hammerfest reviendra à Tromsœ, une musique moins triste parce qu'elle sera sans joie, viendra de la rive. Les gens du navire répondront...

On aborde. Tous se sont mis à chanter. Les parents qui attendent comme ceux qui arrivent.

Cela n'est pas attendrissant, ce sont des cantiques. Cela n'est pas joyeux, ce sont des cantiques — des cantiques... est-ce que c'est même religieux ? Cela est bien. pas attendrissant, et énergique. Si l'on riait, on pleurerait, il ne faut pas. C'est bien ; on se revoit ; on ne s'embrasse pas, on prie.

* * *

Procession de montagnes ; noires et coiffées de blanc, telle des religieuses, sous ce ciel gris, morose comme des murs de couvent, au dessus de la mer maussade et terne, elles s'avancent revêches et pointues, en silence. La bure de leur robe est d'un sale gris-terreux. Les marbrures de neige y font des trous blancs, comme des lézardes qu'on a bouchées avec de la chaux. Elles vont trois par trois, ou par groupes. — Elles ont des devoirs stricts, une volonté opiniâtre. Elles n'ont point de sourire, elles n'ont pas d'extase. Dans ce couvent on ne voit pas le ciel entre les murs. Le ciel c'est très grand, et c'est vivant. Le désert même par son immensité serait vivant... Ça, c'est de la mort étroite, de la mort dans un sépulcre.

Blanche neige de chez nous où couvent les semailles ! — Non ! cette neige est un linceul : rien ne germe en dessous. — Montagnes de chez nous d'où coule toute une vie ! — Non, c'est ici de la montagne vieille fille. Stériles sont ces cascades qui tombent à la mer. Vaine l'œuvre des eaux qui rongent la roche noire. Vaines cascades ! Inutiles glaciers, qui jettent à la mer les torrents nouveaux nés.

Là dedans un gros être noir, et comme ivre bourdonne : le steamer semble une chauve souris égarée et l'on ne sait, voletant au milieu de tant d'îles, s'il ne va pas se cogner à toutes ces religieuses en prières dans le caveau que forme le ciel plâtreux.

Il mugit subitement et s'arrête. Long grondement, ce sifflet se

heurte de montagne en montagne... Et les montagnes s'étonnent et les cimes et tous ces silences se répètent : Miracle !... chez nous quelqu'un a dit quelque chose...

A cet ululement, le village sort de ses pierres. Oui, comme une dalle levée dans un cimetière réveille les cloportes, un village — qu'on ne voyait pas — s'en vient en ramant sur ses couples de pattes.

Village ! il y a, posée sur quatre pierres une église de bois. Il y a un drapeau. Il y a le télégraphe, qui annonce l'arrivée des peuples de poissons. Très loin, derrière ces monts il y a une maison, très loin une autre, peut-être à deux ou trois lieues de là, il y a aussi un glacier. Mais le ciel pâteux et bas l'emmitoufle à mi-côte.

Et si, ne fût-ce qu'un instant, le soleil vient à sourire, vite, quittant le bateau l'on grimpe ces hauteurs, et tout de suite le pays prend un charme gentil, pimpant... une petite joie fraîche de couleurs vives et nettes...

Courte halte — le convoi des montagnes repart. Catafalques qui s'en vont dans les nuées grises de la mer.

Non ! Pas grand ! Non ! pas grand ! Un pays n'est pas grand qu'on ne voit pas la nuit.

La fourmi, dans un champ, voit-elle l'immense ? elle est petite, les brins d'herbe sont géants, mais tout au fond, la terre est resserrée entre eux... on les voit un à un, comme des murs de prison, elle est dans le fond, dans le noir... elle ne voit pas même le ciel, elle ne voit rien de grand !

Sur les sommets des Pyrénées, dans les solitudes ensoleillées du ciel, les cimes causent entre elles, et dominent la vie. Elles sont de grands vieillards qui ont vu bien des choses, et qui ont des petits enfants jouant à leurs pieds. Nous autres, partis d'en bas, où le gave chante dans les bois, nous n'atteignons ce calme qui est aux têtes blanches qu'après un long effort, image de la vie. Effort de la montée, orgueil du but atteint, joies saines dont il ne faut pas sourire, même de dédain, puisqu'elles sont de la vraie joie d'homme face à lui-même.

Nordland ! Voici des cimes au ras du sol, voici des neiges. Cheveux blancs dès la naissance. Solitude terre à terre.

Pourtant la vie existe...

Même ici elle existe, les grandes vallées vivantes, pleines de peuples, existent... Mais pas de notre monde, nous n'y pénétrons pas. Penchons-nous, par la vitre transparente de l'eau, — un peu, très peu seulement — on peut apercevoir.

Eau claire aux transparences métalliques, si profonde ! On voit des algues, on voit des plaques de sable fin. Oh ! des soles à points rouges s'y soulèvent à plat. D'énormes choses noires... vivantes. Des gelatines se meuvent...

Il y a des poissons bleus d'azur, et des verts, et des rouges, et des monstres ! De toutes tailles, de toutes mœurs, pacifiques, guerriers...

C'est le monde fleuri des poissons multicolores... que les barques aux grandes voiles mèneront frissonner jusqu'aux villes du sud... Oh ! un printemps esclave s'épanouit dans les enfilades de cuves du marché de Bergen, longue suite de viviers où on peut admirer, comme dans des serres, les poissons aux tons de fleurs, et les monstres rugueux et sombres comme des arbres...

Ils occupent le pays, les vallées et les villes. Ils sont là des millions qui grouillent et se battent.

Là-haut, sur la mer vaste et déserte comme le ciel, — au-dessus, très haut — passent les barques, oiseaux de proie.

*
* *

Les Lofoten dressent leur échine coriace aux confins du cercle polaire, plus haut que l'Islande et que le Labrador, mais dans un climat stable que le Gulf Stream fait plus doux.

Sur une mer agitée, quand on les voit paraître, il semble que ce sont des vagues plus hautes et très lointaines qui figées brusquement se tiennent droites, à l'horizon, et leurs neiges semblent de l'écume solidifiée.

Tout ce pays n'est-il pas fait de grands gestes qui ne bougent pas ?

Toute l'aube-soir, qui est ailleurs la nuit — les Lofoten, par un ciel pur, courent au ras de la mer comme des nuages roses...

Déchiquetage de pics, de monts, de cimes fantasques, de golfes, d'îles les unes dans les autres, silhouettes de monstres, échines bizarres, avec des cornes, des arêtes, des épines, carapaces d'insectes biscornus, bêtes à écorce, caméléons rugueux, qui changent aussi de couleur, — ces monts sortent de l'eau d'étranges têtes pointues, striées, protubérantes, écaillées, squelettiques, guerriers japonais noirs, hérissés, rébarbatifs...

C'est une étoffe déchirée qui claque au vent, un lambeau de drapeau qui s'effrite dans la neige...

Là, sous le ciel nu, la mer prend un bleu prodigieux, un bleu d'œil de Norvège, intense et clair, limpide, qui forme plaque au bord des roches bariolées et de tout le cailloutage d'un sol tombé en une pluie d'îles sur la mer, — éclaboussure figée, gouttelettes

d'îles, traînée de roches, poussières d'îles, — buées d'îles, sol en furie perçant la face calme de la mer.

Les Lofoten deviennent le Barbizon du Nord. Des alpinistes peintres y débarquent avec pinceaux et piolets. Motifs de tableaux allemands. Dans un cadre médiocre il tiendra des nuages, du ciel pur, de la brume, des montagnes, des îles, de la neige, des lointains, des rochers, des cailloux, des arbres, des prairies, des cascades, des cheminées, de la mer et des lacs, et des bœufs, et des gens, et des bateaux à proue et poupe recourbées, des étables, des phares, un port et des maisonnettes rouges posées sur quatre pieds... Et tout cela sera calme, sans dessous de teinte, — exact — tout cela sera plat, tout cela sera mort.

Mais de Svolvær à Kabelvaag — en passant un détroit — une route admirable serpente dans de sombres et rases verdures, avec des vues de golfes, des lointains de mer et d'îles, et de colossales montagnes dressant des pics pointus. Les monts, là-haut prennent — pourquoi ? — des formes de cirques, ouvrent des gueules rondes, béantes, au-dessous des pics aigus, moins abrupts, on dirait des cratères de volcan.

Paysage lunaire.

La lumière insolite, le soleil radieux des nuits, ces monts en cercle, ces neiges, ce poudroiemnt d'îles au loin... Où suis-je ? Cela semble plus net que la réalité ! Il n'y a plus de distance... Comme l'aveugle-né je tâte sur mes yeux ces taches rouges, cette herbe vert cru, ces placards de neige, cette eau bleue. Tout cela est dur, net ,découpé, en plaques. Les nuages, les brumes mêmes sont précises et fixes : elles tranchent, n'estompent point l'azur raide du ciel. Le clapotement au vent, les transparences profondes amènent des violets vifs, des verts glauques sur la mer. Les maisonnettes fraîchement peintes piquent leur tâche intense ; leur toit est d'herbe verte ; aux séchoirs les morues miroitent, les cailloux des rivages lancent des éclairs multicolores, les barques de couleurs dressent tête et queue comme des scorpions. Les golfes et les îlots se compliquent de paysage de paravent japonais. L'eau partout ; même vision par ce temps clair et dur que dans le gris : une chaîne de montagnes inondée. Les fabriques et les êtres se posent dans ce paysage d'enfant comme des jouets sur une table : ici une maisonnette, là l'art scandinave sauvage, — qui va de l'âge de bronze à celui où nous sommes, — n'a qu'à mettre dans ces lignes un peu de géométrie, faire des ronds plus ronds et mettre quelque symétrie dans le dessin « qui ne veut rien dire » de ce paysage, pour faire ces ornements raides dont les motifs sont hors de toute imitation

les bêtes, des plantes, de toute la vie — cases géométriques remplies de couleurs voyantes... Paysage barbare et mesquin, nature terrible qui s'arrange gentiment... Choses formidables qui, dès qu'elles sortent du gris, de l'ennui de la nuit... soudain s'éclairent et prennent une grâce jeunette, s'égayent, pas tout à fait pourtant, jusqu'au sourire, frêles, fraîches, claires.

Miracle permanent ! C'est la nuit qui se lève... On s'éloigne.

Alors montagnes blondes aux beaux yeux de mer bleue, cascades et verdures, ensoleillement candide où le plein jour a une virginité d'étoiles... alors plus loin surtout, reprenant la mer lisse, quand déjà ces îles multicolores comme des pierres précieuses s'enchâssent sur l'horizon — oh ! c'est beau, c'est beau et clair toute la nuit ! — Oui, ces neiges que le soleil caresse toute la nuit, — roses ! d'or et de vert le ciel limpide se teinte, les vapeurs roses rougissent un peu, les lointains mauves se font violets, les cimes grandissent...

Les Lofoten s'enfuient en grandissant sur l'eau...

Elles grandissent, grandissent, les cimes noires plaquées de neige! Elles grandissent, se dressent comme des mâts démesurés, à mesure qu'on s'éloigne on dirait qu'elle s'approche... — cette flotte de montagnes à l'ancre sur la mer.

*
* * *

Vers la Suède ! — ici recommence l'immensité. Plus large, plus simple le paysage s'ennoblit. C'est une tristesse bien moins pesante et bien plus vaste. C'est une ample, digne et fière désolation.

Après l'âpre montée de vallée en vallée que séparent les cascades, voici les grands plateaux d'herbe et de neige et de vastes solitudes claires dans les jours très pâles et dans les nuits très blanches. Les croupes des montagnes s'arrondissent et se dénudent. Les lignes se simplifient et les choses s'espacent. Le ciel respire. Ici il n'y a plus rien : c'est grand.

O repos des forêts, admirable monotonie ! Lignes douces et infinies ! Mer de sapins, mer verte et encore verte et toujours verte, Suède ! O longs chapelets de lacs ! Rapides où s'entassent les longs trains de bois flottés ! Repos ! Calme ! Bienfait de la belle étendue ! Lacs et forêts ! joie fraîche verte et bleue, riante sous le soleil, — joie fraîche, verte et argent, souriante dans la pluie !

*
* *

Des tas de loques, comme pour faire peur aux moineaux, pendant après des pieux dans la plaine. Ces sortes de tentes, couvrent

un amas de saletés, de vieilles peaux, détritus, mangeailles. Un chaudron pend en haut. De nombreux cônes semblables sont épars. Rien ne bouge. Pas d'habitant visible sur ces plateaux. L'herbe nouvelle y trempe dans la neige fondue. Il passe des nuages de moustiques féroces.

Très tard dans le jour, on voit ces tas de peaux grouiller. Un bras sort de là-dedans puis des poils blonds où l'on distingue une vieille face embroussaillée, qui est une face humaine. Le bras s'étend, saisit près de lui, un vieux bout de carton, qui est du pain. Il mange. Un chien que nulle approche n'éveille se décide à son tour à remuer et distingue ses poils fauves des peaux de renne étendues. Plus tard il sort du tas d'autres amas de peaux qui sont des humains de sexe et d'âges différents, bien que cela soit difficile à reconnaître. Les peaux cousues autour de leurs jambes les emmaillotent en tirebouchonnant. C'est une humanité rouillée qui se meut avec peine ; — l'habitude des patins à neige ou endormement.

Leurs bonnets à houppe rouge ou les toques bleues à quatre coins font rêver au moyen âge. On voit vivre ces costumes des manuscrits et des vitraux que l'opéra nous empêche d'imaginer en vrai.

Ils sortent de l'âge de pierre depuis quelques années. Ils ont un état civil et savent lire. Ils ne sont plus bien nombreux. Ils se dégoûtent de leur état de phénomène. Ils n'ont aucun orgueil à se dire « les Lapons ». L'hiver en Suède, l'été sur les bords du Nordland norvégien, ils suivent encore les troupeaux de rennes mangeurs de lichen. Ils sont les parasites des bêtes semi-domestiques, qui leur donnent tout, le lait, la viande, la peau de leurs habits et les draps de leur lit, le toit de leur demeure d'été, les instruments d'os qu'ils savent sculpter, et qui les traînent encore par les routes de neige.

Paléontologie ! ethnologie ! — Que veux-tu savoir ? Quoi ! des compas, des pierres douteuses dans des musées, des livres à systèmes et des académies... Couche-toi là, ne te lave plus, mange et marche comme eux ! Que peux-tu apprendre de plus ?

Ils s'effacent du monde et se mêlent à lui. Races attardées, maintenues par le climat très dur et par des mœurs très douces dans un état très simple. Eux aussi perfectibles, et très rapidement, prochainement auront des demeures stables, des faux-cols, cracheront dans des vases spéciaux, auront des chapeaux noirs de forme hideuse, et l'été feront des chemins invraisemblables pour trouver quelques jours d'air pur, de liberté, et de cette vie simple de « tout ce qu'il me faut est avec moi », de cette vie

errante qu'ils ont la honte de vivre quand ce n'est plus la saison.

Quelques années encore et tout cela ne sera plus. La vie des Lapons a prolongé jusqu'à nos jours en pleine civilisation les secrets qu'on arrache aux cavernes de la terre. Voyez... mais dès qu'on voit, cela disparaît si vite...

Les musées de Stockholm, Copenhague, Christiania se forment en toute hâte, vite ils entassent ce qui va disparaître. Même il semble que Stockholm empaille des vivants. Le *Skansen* montre des Lapons frais et propres bien en vie... Au Skansen de vrais Lapons viennent voir les faux...

Les costumes nationaux si rares partout, même dans le Hardanger et la Dalécarlie, subsistent aux jours de fête. On les impose dans les hôtels aux domestiques. Le gouvernement subventionne les hôtels comme les musées, on peut y voir « servir » ces corsages rouges qui vont si bien aux blondes... Mais ce n'est plus le costume national, c'est une livrée ! — Et l'univers ne sera plus que des habits noirs et des musées.

Ce pays qui si vite s'américanise, s'empaille lui-même. Il met vite au muée la chemise qu'il quitte. Le beau costume qu'il portait l'année dernière et qu'il n'ose plus mettre, ayant une redingote, le dimanche il va le voir sur un mannequin, dans une vitrine. Et il admire.

Musées, de choses barbares et modernes ! plus antiques d'apparence que ce qu'on voit dans les vitrines égyptiennes... Le même siècle a fabriqué et étiqueté, catalogué comme reliques ces sauvageries...

O bonnets pointus des belles Suédoises ! On en voit pour une demie-couronne d'entrée. Quant aux Lapons, en route vers l'Américanisme à Tromsœ, dernier abri d'humanité et de verdure vers le Nord, on les voit sédentaires, n'errant plus que dans la ville. Ils « s'élèvent » de l'âge de pierre à la mendicité.

*
* *

Copenhague est la ville. Stockholm est le palais. Larges beaux lacs de Stockholm, rochers couverts de bois, rochers couverts de palais, lacs couverts de navires !

Est-ce ici la plus belle ville du monde ? Elle se dévoile rarement, aussi son teint est pur, et, quand un rayon de soleil donne, c'est blanc, c'est grave et souriant, c'est une majesté discrète et rayonnante, un calme somptueux et simple, une allure de grand parc... Venise du Nord ? Non pas... Un Versailles très pâle, pur comme de la porcelaine.

L'art nouveau s'est greffé de suite sur l'art barbare. Il n'a pas eu de peine ici à retrouver ses goûts d'ornements hors nature, ses racines, ses cercles, ses plaques superposées, sa grande simplicité, et la rareté extrême de la figure humaine. Il semble que les agrafes et ceintures de bronze, les vases d'or préhistoriques du musée de Copenhague, se soient à travers l'âge des Vikings perpétués, et qu'ici l'invasion de l'art anglais moderne n'a que mûri et continué l'art national. Une sorte de goût candide et simple a préservé des lourdeurs et grossièretés allemandes. Une tradition de grand siècle règne sur la Suède. Plus mièvre, mais élégant toujours est le Danemark.

Pays de la porcelaine et de la mer onctueuse, grasse et calme dans ses *Sunds* unis comme des prairies, voici greffée sur le tronc lourd de l'Allemagne plus près de la Suède, plus semblable à la Norvège la capitale des trois sœurs qui ne s'aiment pas entre elles.

Et voici les petites Danoises équivoques, chastes, nues et garçonnières que Thorwaldsen rêva imiter de l'antique, Grave, archéologique, sentimental, docte, consciencieux, il alla à Rome se mettre devant des antiques pour sculpter les petites filles qu'il avait en lui-même. La neige de son pays n'est pas assez froide : l'été elle fondrait ! aussi il prit du marbre.

Et ce marbre ne s'est point doré ; il reste blanc. Il semble dans les boutiques où la cerise est rare, que s'étalent des choses exotiques et chères, des bananes, des oranges ! Non pas de ces tas de fruits mûrs, opulents et sales, ces grouillements d'or dont les ruelles de Naples resplendissent — mais de petites raretés pâles, sous verre, choisies, propres et nouées de faveurs.

Ce marbre est resté blanc. Il était fait pour les musées : il y est entré de suite. Les professeurs sont professeurs dès que, sortis de de l'école, ils ne sont plus élèves. Il y a entre ces deux états une porte secrète et souterraine qu'ils connaissent, et qui évite que l'on passe par la vie.

Compotes au lait ! Blancheur sucrée sur de la rhubarbe vert pâle. Fraîcheur d'ombre très claire, le calme froid de l'ombre avec une clarté candide et matinale. Grâces danoises. Airs malicieux de renards blancs.

Il y a là aussi, de la grande sculpture faite pour les Allemands qui savent réfléchir. Il y a du grand ennui de montagnes qui devant le jardin qui sourit à leurs pieds, sont là comme des pions à la récréation.

Jardins du Danemark... Parcs au bord de la mer. Bois denses, aux très vieux arbres lourds et graves au bout des larges prairies grasses. Bandes de cerfs rôdant autour de l'Ermitage.

Et c'est l'eau claire du Sund, le blanc bleuté frais, visqueux ; des lignes de vert au loin, — la couleur imbibée dont ils savent revêtir aussi le kaolin.

O le pays gentil ; aux grâces d'étagères, les très douces collines, et les marais pesants touffus... Le soir s'abaisse... Oh ! une étoile ?

C'est vrai... la nuit. Voici que les arbres sont immenses. Ceci, un chêne, est beau comme une montagne. Ceci, un frêne, est vaste ; ceci, un hêtre, est vivant !

L'ombre qui s'épaissit, le ciel qui s'agrandit... je vois loin, loin, je vois, derrière le ciel — des étoiles ! — Le retour, déjà...

Chez soi, dans l'ombre, la nuit, la seule immensité.

EUGÈNE MOREL



# La Quinzaine

*NOTES POLITIQUES ET SOCIALES*

**La Peur des Coups.** — Les événements du Maroc portent un enseignement saisissant. Pour la première fois, depuis bien longtemps, les grandes puissances ont décliné l'occasion offerte d'une intervention armée et d'un partage d'Etat barbare.

Le cas de l'Empire du maghzen est fort curieux. De tous les sultanats nègres ou musulmans du Continent Noir, il demeure le seul indépendant. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, l'Afrique a été sillonnée par des expéditions militaires, dépecée par des conventions qu'on n'a jamais songé à étayer sur le plébiscite des tribus. La France,l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, le Portugal et la Belgique même,indirectement,ont poussé leurs colonnes et planté leurs drapeaux jusque dans les recoins les plus perdus des réseaux compliqués du Nil, du Niger et du Congo.

Et pourtant, la fureur coloniale des blancs a respecté le Maroc, dont le littoral est à quelques tours d'hélice de Gibraltar et d'Algérie, à quelques dizaines d'heures de Marseille et de Malte.Et nulle chancellerie n'a tenté d'y débarquer des troupes, quoique de temps à autre la vie des chrétiens soit menacée dans la cité cosmopolite de Tanger, et qu'on n'ose point s'acheminer vers les capitales Fez, Méquinez ou Marakesch, sans une forte escorte. L'indépendance du Maroc est presque un paradoxe, et cependant les impérialistes de France, d'Angleterre et de partout n'ont jamais préconisé sa brusque suppression. On admire même leur prudence, leur modération, leur mansuétude au cours de la crise violente dont ce pays n'est pas encore sorti.

A coup sûr, ce n'est point à des sentiments généreux, au respect des droits d'une collectivité qu'ils ont cédé : toute idée de solidarité, de nationalité fait défaut aux quelques millions d'hommes qui habitent le Maroc et leur seule industrie consiste dans le pillage mutuel. Le Sultan n'est pas plus le maître de la contrée que le Dey d'Alger ne commandait aux féodaux Algériens en 1830, et les gens de Fez sont aussi étrangers à ceux de Marakesch que les Basques aux Cosaques ou les Lapons aux Siciliens.

Les puissances n'ont pas davantage voulu s'incliner devant les droits de la Turquie qui sont fort incertains et fort aléatoires à Tanger et qu'elles ont violés avec une sérénité totale à Tunis, à Alexandrie ou ailleurs. La Porte ne compte plus dans les considérations politiques, hors les cas où l'intérêt commande de l'admettre comme unité participante. Si le Maroc ressemblait à la Tripolitaine, il y a longtemps que

[illegible] enfin une [illegible] service des postes [illegible]

A la vérité [illegible] plus Empire que le [illegible] différentes, ne doit le privilège [illegible] nouveau : la peur des coups. [illegible] ne soient capables de [illegible] tout la France a [illegible] Transvaal, mais parce qu'ils [illegible] militaire et surtout pécuniaire. [illegible] nous, et peut-être plus tôt encore [illegible] on a préparé des plans d'investissement [illegible] par Tanger ou Mogador. Ce [illegible] le courage moral d'entamer une [illegible] complications parlementaires, financières et [illegible]

[illegible] seraient pas de trop — ils seraient [illegible] occuper à titre définitif les fameuses mosquées [illegible] rayonna si largement dans une splendeur de [illegible] sortirait du Trésor du pays qui se lance- [illegible] aventure. L'exemple de l'Abyssinie est là tout [illegible] plus lointain du Mexique, pour enseigner ce [illegible] des entreprises aussi aléatoires. Si l'absolutisme [illegible] des États, si les chancelleries pouvaient impo- [illegible] aucune consultation préalable, la rébellion du [illegible] eût été le signal d'une croisade espagnole, fran- [illegible] mais les Parlements tiennent les cordons de la [illegible] partout se déchaîne contre les impérialistes qui ne [illegible] et bornes, et c'est un des bienfaits de la démocratie [illegible] de plus en plus consciente — que de conjurer les [illegible] et désastreuses dans le passé.

[illegible] les considérations d'équilibre prennent une place [illegible] plus marquée, de par la force même des choses, dans les [illegible] politiques. En un autre temps, l'Angleterre eût bombardé [illegible] l'Espagne eût ouvert les portes de ses présides africains [illegible] des divisions, mais cette fois, nul n'a usé d'initiative, [illegible] sait que le problème marocain, passionnant pour quatre [illegible] est gros de complications internationales. Tanger est [illegible] Constantinople, la révolution marocaine est indéfini- [illegible] comme la révolution balkanique ou la révolution chi- [illegible] l'antagonisme des ambitions.

[illegible] sentiment de haute moralité — la peur des coups — la [illegible] conflits intérieurs et extérieurs — a fini par dominer les [illegible] la diplomatie. Les puissances arrivées à la dernière étape du [illegible] capitaliste ressemblent de plus en plus à des malan- [illegible] attaquer le passant, parce qu'ils ne sont pas en force [illegible] méfient les uns des autres. Quand surgit la rébellion de [illegible] la presse européenne exprima le regret qu cet événement [illegible] de graves litiges. Le lendemain on apprenait que

l'Allemagne se désintéressait de l'affaire, que l'Angleterre pressait l'Espagne d'armer, que l'Espagne regardait vers la France, et que la France dépêchait trois compagnies à la frontière menacée. Voilà pourtant un progrès de la civilisation.

PAUL LOUIS

## *GAZETTE D'ART*

**Les Fleurs de Lisbeth.** (Madame Delvolvé-Carrière) (1). — La presque unanimité des peintres peignent moins la fleur que leurs gourmandises pour sa couleur succulente. Ceux — celles : ce sont alors généralement des dames — qui dans la fleur cherchent la fleur elle-même, non plus un thème à féeries, ne savent qu'en réciter la botanique, avec l'exactitude implacable et l'organe anémique de l'écolier sage. Lisbeth aime les fleurs comme on aime des personnes, et les connaissant bien, fait-elle mieux que les connaître : elle les devine. Tous les efforcements de science apprennent moins qu'un éclair de véritable amour. Elle pénètre ces petites âmes diaphanes et volatiles, qui s'expliquent par une inflexion d'une tige, le grain des pétales, un rapport spécial entre une corolle et la feuille qui l'avoisine, et les exprime : ses tableaux, à travers l'apparence matérielle, relatent l'accent par quoi se révèlent ces âmes mystérieuses. Elle comprend (le mot est de Roinard) le geste de chaque fleur. Geste veut être pris et au sens moral, et au sens propre : toute fleur, contexture et plastique à part, même coupée, s'offre d'une façon qui lui est personnelle; c'est un rien, insaisissable autant que le parfum, et que cependant le traducteur doit surprendre, aussi bien que le parfum : dans ce rien toute la fragile âme est réfugiée. — Non que Lisbeth en faveur de ces épanchements tendres, délaisse son métier qui est peindre : au contraire, on pouvait s'y attendre, c'est par le sérieux travail du peintre qu'elle parvient à si parfaitement en rendre l'exquisité. Et si d'une azalée, d'un œillet, d'une rose, elle entend et sait faire entendre la confidence choisie, du rose et du jaune et du blanc et du mauve selon quoi elle se chante, elle cultive la mélodie, et s'enamourant d'elle à son tour elle l'orchestre, lui trouve ses variations et la développe, telle la symphonie dans les gris satinés, veloutés et moirés, que jouent les *Chrysanthèmes à contre jour*, morceau le plus réussi peut-être de son exposition.

**Caro-Delvaille** (2). — Ceci c'est le faux art, la fausse science, la fausse élégance et la trop réelle habileté; peinture pour faux amateurs et pour fausses gens du monde; cela vient de Manet, de Helleu, de la Gandara, de Boldini; cela n'ignore rien des effets inventés par Bonnard, Vallotton, Vuillard. C'est appelé au plus grand succès, cela réclame l'éloignement absolu de toutes les personnes de conscience et de goût.

**Aquarelles d'Adolphe Dervaux** (3). — « A Saint-Blaise, à la Zuecca... » nous voulons dire à Valmondois, à Tunis, à Bruges, au

(1) Galeries Durand-Ruel, rue Le Peletier, 16.
(2) Galerie Silberberg, 28, rue Taitbout
(3) Galerie Bing, 22, rue de Provence.

quai de Javel, à Flessingue, s'est transporté un œil qui retient de tous les paysages l'enchantement diapré des toits rouges sur une prairie laquée vert, au-dessus de quelque eau courante azurine et argentine au dessous des ciels de moire mouvementée. Polychromie vivace et riche, sertie par une main sûre et légère au service d'une juste prunelle, elle chante avec une harmonieuse limpidité. Nous n'en dirons pas autant de la préface au catalogue (Henry Bérenger scripsit), laquelle exprime que « le caractère essentiel de l'exposition, c'est 50 fenêtres ouvertes, sur la lumière authentique des mers, des verdures et des cités, 50 fenêtres claires, et neuves, d'où *quelqu'un* regarde les quatre saisons de la Lumière avec des yeux aigus et un cerveau complexe... » etc., etc.

**K.-X. Roussel** (1). — Soixante-huit pastels, généralement vus déjà, ici, là, autre part, — et nous en parlâmes alors — mais pour la première fois assemblés d'ensemble. Et ce groupement vérifie les qualités admirables que chaque œuvre par elle-même avérait, les vérifie et unifie. En effet, l'impression se fait celle d'une longue tapisserie : chaque pastel à son voisin se lie, s'enchaîne, le continue, à la manière d'une suite de phrases symphoniques. C'est éclatant, chatoyant et moelleux, c'est velouteux et sonore, et tous ces paysages modernes s'ordonnent comme une procession antique le long d'une frise de temple : tapisserie ou frise, c'est tout un, c'est une architecture, c'est un décor harmonieux.

FAGUS

## *LES THEATRES*

*Gaîté :* **Le Chien du régiment,** de M. PIERRE DECOURCELLE. — *Folies-Dramatiques :* **La Famille du Brosseur,** de M. TRISTAN BERNARD.

Nous ne savons si la censure s'est montrée sévère à la pièce de M. Decourcelle, mais nous nous ébahissons de l'incurie grande d'une autorité de qui relève plus immédiatement ce genre de spectacle : nous voulons dire la Société protectrice des animaux. Nous avons, en effet, vu un chien, Moustache, coiffé du tricorne, assis sur un tambour et l'arme à la patte, involontairement volontaire dans le régiment de Pomponne. Ce souffleur spécial, une cravache, assez habilement dissimulée à la sensibilité des spectateurs, soutenait les défaillances de sa mémoire. Ajoutons qu'à la fin, il est précipité du haut des remparts de Pompernikel, après quoi seulement on lui permet de s'aller coucher — fort tard. Nous avons contemplé aussi deux ours, dans l'intérieur desquels — ainsi que dans un cheval de Troie « d'une personne », dirait-on à Bruxelles et prononce-t-on sans doute dans la vieille cité hollandaise de Pompernikel — dans l'intérieur desquels se « fourrent » des militaires français et jusqu'à un bourgmestre l'épée au côté.

(1) Hôtel des Ventes.

Cette scène du troisième acte est, du reste, l'une des meilleures. D'un comique non moindre, sans doute, mais plus difficilement représentable eût été un jeu inverse : l'intromission de l'ours dans le bourgmestre : « ne faites pas aux truies... » édicte, évangéliquement, une légende de Rops. Aussi ne rappellerons-nous point qu'un de nos éminents académiciens se flatte d'avoir insinué non pas un ours entier, il est vrai, mais un bonnet prélevé sur le pelage de ce plantigrade, au plus profond de son cœur : il est présumable qu'il l'y aura fait pénétrer dans le sens des poils, afin de faciliter le glissement, et que ceux-ci ne se sont hérissés, de façon à empêcher toute extraction, que le jour où il fut tenté de céder à la pensée coupable de retirer cette coiffure intime.

Louons Mme Simon-Girard dans le rôle de Jacquotte ; M. du Tilloy, qui excelle à passer de la raideur militaire du capitaine Brétigny à la souplesse obséquieuse de son déguisement en bohémien, M. Brunais, que nous avions applaudi dans l'Oncle de *Claudine à Paris*, n'a pas été moins divertissant dans Benoist.

Mais — mises à part les qualités individuelles des interprètes — que ces pièces dites à spectacle sont donc vides! Il est vrai qu'y assister constitue une excellente cure de repos pour l'esprit. Que leur public habituel est donc doué d'une puissante imagination ! car l'agrément qu'il y trouve, sa propre bonne volonté l'y a mis sans doute. Afin de ne point l'entraver dans cette tâche, on sent que l'auteur s'est ingénié, dès qu'une situation menaçait de fournir un développement original, à tourner court.

Nous n'avons point de critiques de ce genre à faire au vaudeville de M. Tristan Bernard, *la Famille du Brosseur*, et notre joie y fut sans mélange, si cette expression peut être employée alors que l'hilarité naît de la « salade » la plus épileptiquement bouleversée. Epicure, qui était assurément en son temps un excellent vaudevilliste, expliquait la fabrication des mondes par des quiproquos entre atomes. Mais pour capricieuses que fussent les collisions de ceux-ci, elles ne réalisaient point encore d'enchevêtrements assez scéniquement embrouillés. C'est pour satisfaire à cette exigence dramatique que fut imaginé, ainsi qu'on sait, le *clinamen*. Le *clinamen* de Tristan Bernard fonctionne à merveille. Il ne se pare point ostentatoirement de ce nom latin : il ne veut être « qu'un vieux berger, un vieux homme (avec un *h* aspiré) de la campagne. » Il n'a jamais gardé de moutons, parce que ces bêtes lui déplaisent, mais, comme il faut bien étiqueter sa fonction sociale, il est berger, quoi ! Il totonne et tibule à travers les péripéties comme une grosse toupie hollandaise parmi de frêles quilles. Il a bien soixante-seize ans, dit-il, ou cinquante-quatre, ou soixante-dix-huit, il ne sait pas, car il ne sait compter qu'avec des petits verres, et pour supputer tant d'années il lui en faudrait trop. M. Modot a fait tout simplement un chef-d'œuvre de ce sympathique ivrogne. Epicure et Lucrèce lui auraient payé à boire.

... que la pièce : nom-
... Louise Bignon, Templey,
... vicomte Victor : L. Bert, le

... selon nous, — à M. Co
... ge de Colfat fils. Il nous
... que l'acteur l'a fort intelligem-
... Tristan Bernard, comme celles de
... qu'elles tirent le rire d'un sujet
... trahisse quelque préoccupa-
... est celui-ci : le commandant Dal-
... avec ses infaillibles pistolets ?
... de ne jamais voir, en dehors du
... à un être humain vivant, celui-ci
... de sa couardise naturelle, avec
... : il ne pourrait plus légitimement
... humain vivant.

... Brasseur, *l'Anglais tel qu'on le*
... saisit la transposition du tragique en
... et anglais sont comme les clairs et
... que. Si, à l'inverse du désopilant
... que les parties du texte anglaises et pas
... obtiendrait une pièce nouvelle, épreuve
... d'édifiantes tirades sur le respect
... Mais nous perdrions à cette inter-

ALFRED JARRY

... **Les Trois Legrand ou les Dangers de la Littérature** ... Charpentier, in-18 de 348 pp., 3 fr. 50). — ... histoire d'une famille pendant l'Affaire, ... M. Beaunier amuse par mille traits d'un *humour* ... çà et là, quelque scènes d'un plus franc ... Pierre, qui, à Saint-Joseph, passait pour un bon ... en version latine, vingt-neuvième. Mme Ca... comme les Pères les font mieux travailler. Voilà ... de la classe, chez eux !... M. Legrand ... les études sont plus fortes. » C'est par ... avec une telle ironie tranquille, que M. Beaunier ... provinciale à la parisienne; et les gens de ... pas sans profit sa satire du lyrisme et du ... trouve à désirer qu'un peu d'excès. ... ne s'attache pas à la réalité, ... plus hardiment, animer ...

... **Les Bâtisseurs de Ponts**, traduit par Louis ... Mercure de France, in-18, de 303 pp.,

3 fr. 50). — Après le roman de *Kim*, après les deux *Livres de la Jungle* et tant d'autres récits de l'Inde, voici d'autres aspects encore de ce vieux monde riche en merveilles. *En Famine* est pour nous montrer, non sans un parti pris d'admiration, comment les maîtres anglais savent porter le Fardeau du Blanc. Dans *les Bâtisseurs de ponts*, les divinités indigènes tremblent devant l'énergie et l'industrie anglo-saxonnes. Mais où triomphe le plus l'imagination concrète de Kipling et son génie dramatique, c'est dans les deux récits fantastiques que peut-être il eût mieux valu joindre aux autres déjà publiés. *Au fond de l'impasse* égale *la Marque de la Bête* par l'évocation de terreurs inconnues; et la *Cité des Songes*, autant que *la Plus belle histoire du monde*, fait sentir l'intrusion troublante du Mystère s'imposant à des âmes qui ne le cherchent pas. Quand il choisit de tels sujets, Kipling ne s'amuse point, comme Mérimée, à mystifier son lecteur par une vraisemblance paradoxale ; il ne travaille pas à créer, comme Poe, une vie au-dessus de la vie, harmonieuse et surnaturelle. Chez lui, le prodige n'est ni un jeu, ni un rêve — c'est un fait. Les êtres que le prodige visite ne sont pas des songe-creux, mais des hommes de bon sens et d'énergie, fermement attachés à la terre ; aussi leurs visions et leurs cauchemars prennent-ils pour eux et pour nous la précision, la vigueur, l'autorité du réel.

A.-N. Apoukhtine : **La Vie Ambiguë**, traduction du russe par W. Bienstock (Bibliothèque-Charpentier, in-18 de 295 pp., 3 fr. 50). — Né en 1840, mort en 1896, connu de son vivant pour ses poèmes, Apoukhtine n'a laissé que trois récits en prose, qui sont ici réunis. Ce sont des œuvres de culture, et qui valent non par un parfum de terre russe, mais par de fines observations de psychologie mondaine. *Le Journal de Pavlik Dolsky* décrit la crise que traverse un homme aimable avant de se décider à vieillir : on y sent l'influence de Tourguéniev. Les deux autres récits imposent sans désavantage, une comparaison avec Paul Hervieu : *Entre la Mort et la Vie*, développant les impressions d'un mort, rappelle, avec plus d'émotion et moins d'accent, quelques pages de l'*Inconnu*. *Les Archives de la Comtesse D**** ont chance de survivre, comme le *Peints par eux-mêmes* de la haute société russe.

Joseph Reinach : **Histoire de l'Affaire Dreyfus** ; *II*, *Esterhazy* (Eugène Fasquelle, in-8° de 718 pp., 7 fr). — Le tome Ier (*Le Procès de 1894*) finissait par la déportation de Dreyfus. Le tome II, après un chapitre sur la famille et les antécédents d'Esterhazy, raconte la vie de Dreyfus à l'Ile du Diable, les recherches de Picquart, les manœuvres d'Henry, l'enquête de Scheurer-Kestner, la collusion, et s'arrête à l'heure où Mathieu Dreyfus dénonça le commandant comme auteur du bordereau. On a d'abord peine à croire que si peu de temps ait suffi pour tirer une œuvre solide d'une telle masse de documents. Et pourtant le livre est bien une Histoire, élaborée avec méthode, d'une composition nette et souple, écrite sans vaine éloquence, où l'émotion naît

[illegible] faits sont ceux que [illegible] de 1898 et de 1899; [illegible]gique, ils s'éclairent, [illegible] paraître à la fois tout [illegible] se dessine plus actif et [illegible] ses motifs seuls, je tiens à le [illegible] pretendront ne trou[illegible] de l'histoire. Mais puis[illegible]cument que M. Reinach n'ait [illegible] point de vue, une inter[illegible], un récit où n'éclate [illegible]

[illegible] **Républicaine et Sociale** (Biblio[illegible]. — Ce recueil de dis[illegible] *et Congrégations*, et [illegible] ses details l'activité du [illegible] d'une pensée politique. [illegible] pas la belle tenue d'un système [illegible] qu'elle ne les domine; [illegible] Mais le mot implique autant [illegible] récente, M. Ernest-Charles [illegible] au portrait de M. Waldeck-[illegible] d'un grand et mystérieux [illegible] rien moins que M. Paul [illegible] jugeront que M. Waldeck-[illegible] tout le soin, tout l'effort que [illegible] socialiste, soutenu par une Cham[illegible] ce sens, il ne l'a pas fait malgré [illegible], avec pleine conscience [illegible] la seule que des républicains [illegible]

[illegible] **nationaliste** (Bibliothèque-Char[illegible] à la mémoire d'Emile Zola, [illegible] la *Campagne Nationaliste* de [illegible], non pour M. Soury, [illegible] et si pauvre en arguments. [illegible] pas non plus que l'auteur [illegible] du dedans, par [illegible] son adversaire. Car je ne [illegible] de son œuvre [illegible]sme fran[illegible]

[illegible] ARNAULD

---

[illegible] A. MARLET.

---

[illegible]

# Le Jeune homme à l'Ouled-Naïl

*LA PORTE DE L'OASIS*

Luc Hêtre mit pied à M'sila le dimanche d'un décembre au commencement tiède de l'après-midi. Il se sortit comme une bête du coupé étroit de la diligence, l'oreille occupée encore de la rumeur métallique de l'attelage, la narine et tout l'épiderme pénétrés d'une senteur de paille dorée, paille d'étable humble et chrétienne. Et ses premiers pas eurent dehors la puérile hésitation d'un animal qui marche pour les premières fois, s'aventure à quitter le chaume, les flancs mobiles.

La lumière ample et glorieuse l'exhaussa peu à peu devant lui-même et il se vit en mirage à l'horizon de sa méditation, heureux, jouissant de toutes choses avec profondeur, délices suaves et harmonie ; il se contempla enrichi d'une expérience assez pénétrée de la race musulmane ; il s'enivra rapidement et avec sauvagerie des promenades futures, des excursions en lointaines terres, des conversations et des visages nouveaux dans leur primitivité ; il goûta comme un champagne exotique l'allégresse d'aller vivre au milieu d'une vie inconnue et de simplicité sûre. Son crâne lui parut la coupe fine et transparente où se verserait la liqueur d'une existence originale et savoureuse.

La foule d'arabes sur la place lui fut compacte et silencieuse : les burnous n'y sont pas d'une blancheur éclatante et immaculée . leur laine est jaune et comme saturée de poussière. A cause du marché qui s'était tenu le matin, des bandes de chameaux assez fréquentes erraient avec mollesse comme de bas nuages et sombres. Ah ! les caravanes tranquilles où la bête est tant plus haute que l'homme, les caravanes patientes et silencieuses rythmées au pas des chameaux portant des fardeaux qui leur bouffissent les flancs ou leur soulèvent l'échine monumentalement, les caravanes parcoureuses de sable, nomaderie associée de l'homme et du quadrupède !

Hêtre eut l'âme allongée suivant le fil de l'étendue : une humeur nomade le grisa soudain, lui donna l'illusion d'une puissance de marche et l'assura d'un coup d'une intrépidité et d'une ténacité inébranlables. Il fut heureux qu'à cette vision de désert et de caravane se superposât avec netteté le souvenir des tentes rencontrées le long du voyage. Elles sont brunes et basses.

brunes de la couleur même du chameau, basses en humbles tumulus triangulaires, si craintives de bosseler l'horizontalité pacifique du sol. Parfois un lambeau rouge, tel un quartier de viande, pend au seuil de la demeure, pagne de petite fille, vigile et curieuse, prudemment serrée contre la famille, en défiance de la route. Vie de la tente, vie de caravane, vie au bon milieu des troupeaux et des chiens, vie patriarcale aux pieds des chameaux ou au sommet des chameaux, vie sculpturale de burnous et de dévotion, vie d'armes et des mets de dattes. Vie de tant de largeur que la sienne, à la simple évocation, paraît étroite, petite, mais se soulève du grand désir de s'amplifier comme une outre qui va se gonfler d'eau démesurément. La lumière là baptise Luc pour une nouvelle existence.

Que de réticences cependant à ce bonheur de première intuition ! Luc s'est engourdi au court repos dans une vétuste hôtellerie. Même le café maure, au lieu d'entretenir l'excitation, enveloppa de fumée et de paresse sa pensée. Il est mécontent de la médiocrité européenne de la salle et du meuble du restaurant, de la froideur du lieu, de la stupidité bavarde d'un marchand ambulant. Pour s'en affranchir il veut si tôt malgré la fatigue parcourir l'oasis. Cependant le soleil a décliné. Après l'enthousiasme des premières heures la lumière semble changer et, au lieu de la tiédeur, [illegible] un froid qui pénètre, un froid de doute, un commencement de déception qui transit l'esprit. Hêtre a salué la beauté de la [illegible] ville africaine ; sa méditation, par elle, fut [illegible] d'un entrain heureux : mais voici que de tout, de la [illegible] couleur de boue et aux rares ouvertures, de l'Arabe [illegible] et rejette d'un geste athénien un pan de burnous [illegible] l'épaule, des sortes de perrons qui devancent les [illegible] s'assoient minusculement à croppetons sur des [illegible] trou, de la séguia aux eaux d'absinthe, se [illegible] de décor d'abord ordinaire et déjà vu, en- [illegible] hermétique qui arrête les déclarations enthou- [illegible] l'autre âme, et naïve, qui a cru que, s'étant vite [illegible] même au milieu, le milieu s'était aussi livré tout entier [illegible] ment

[illegible] soi même, rester soi même, se conseilla Hêtre, [illegible] même d'hostilité. « Oui, rester soi-même ! »

[illegible] farouchement, épris de verdu- [illegible] par les toits, balbutiant sa reconnaissance [illegible] s'excitant au souvenir fluide des [illegible] des prairies fardées d'une douce culture [illegible] des délices de la brume [illegible]

M'sila est un jardin. Mais à cause de l'automne c'est un jardin d'arbres secs aux branches grises parfois écorcées d'argent. Au printemps la feuille large et trilobée du figuier verdoie entre les grenadiers dont la feuille petite et orfévrée naît couleur d'or. C'est maintenant un léger cimetière d'arbres où l'oiseau filtre en importunant les feuilles éteintes, où les reliefs de quelques abricotiers sont un feuillage clairsemé d'un triste chrome anémié. Le jardin est le tas de cendre d'où, Phénix, jaillira l'oiseau-printemps. La mélancolie d'un automne européen habite les enclos. Hêtre revêtit cette mélancolie comme un vêtement connu.

Il s'intéressa dès lors aux végétaux voisins, fut curieux de leur histoire et de leur destinée ; il mit à sa bouche et à son esprit la saveur des fruits qu'il évoqua, réjouit ses yeux de vergers verdoyants et humides.

Et il songea de jardins assez longtemps pour que sa pensée y rencontrât la femme. Il en fut délicieusement touché. Cependant, tandis qu'il marchait sur la grand'route, il croisait des arabes dont la haute allure molle s'immatérialisait ; et procédaient devant lui maints longs trianges d'étoffes grisâtres qui se mouvaient avec une sereine monotonie, ainsi que des consciences en marche droite, introublée. Ils portaient des chaussures de cuir jaune d une forme ancienne. C'était l'apparence d'un préau de couvent où les moines en tunique de bure blanche se promènent sans vivacité ni pesanteur, sans entretiens violents ni sonores : l'absence de la femme s'y manifestait si complètement qu'on eût dit que c'était afin que chacun pût rêver une foule féminine suivant les caprices amoureux de sa fantaisie. Rarement, il passait des enfants qui le regardaient avec curiosité ironique, porteurs attentifs de coupes de grès ou de plats de bois. Aussi des vieillardes voûtées et sales, au visage crochu et flasque, à la peau ridée et ténébreuse, à la forme déchue et humble, vieux animaux domestiques réintégrant le parc. Aux devantures des cafés maures, ainsi que de grandes bêtes vigiles au seuil des demeures, étaient couchés des musulmans longs. Et, tels que des amphores triangulaires reposant sur des degrés de terre, s'alignaient des arabes recroquevillés et immobiles.

La promenade se conformait aux bizarreries charmantes d'une qu'on fait en songe : lui-même ne parlait pas ; on ne parlait pas autour de lui ; et il sentait qu'il lui était impossible, presque interdit de parler à ceux qui autour de lui ne parlaient pas. A l'approche du soir, c'était un lent et doux endormement de béatitude qui s'éclairait encore de lumière scolaire. Il goûta le hammam de quiétude silencieuse et de fraîcheur. Il y eut des notions

qui alors s'imprécisèrent, s'égarèrent, s'évanouirent comme un encens vague au parfum déjà lointain : *sympathie, fraternité, avenir, vie, mort...*

La sécheresse de la terre répandait une odeur crue. Elle était un sol d'or par la dernière irradiation : les maisons se taillèrent massivement dans une carrière pesante d'or brut. Les ombres géométriques qui marquaient les portes et l'entrée des ruelles étaient des incrustations d'ébène violescent. Le village composa un jardin suspendu de cases aux profils fiers de monuments. Aux lignes des murs, sur le haut relief évident du ciel, des chiens s'agitaient, souvent persistaient immobiles, offrant la silhouette nette d'une peinture égyptienne. Les dattiers eurent un ruissellement merveilleux de dattes vermeilles le long des palmes courbes inclinées en gestes d'abondance. Et les troncs nus des arbres bleuirent comme des serpents dressés qui se décolorent.

Hêtre sourit de porter en lui la naturelle indifférence orgueilleuse des monarques asiatiques refusant de reconnaître par l'admiration la splendeur des fêtes apprêtées par une cour ingénieuse et artiste. N'était-il pas plutôt le plébéien septentrional feignant par amour-propre un blasement savant aux banquets d'un orient opulent et munifique ? Et il se consacra à l'énumération des pierres précieuses par un goût de parure pour les visions intérieures : onyx et porphyre, topaze et turquoise, grenat, améthyste, en sorte que lui-même en vint à considérer avec une joie fine son âme comme la plus précieuse des pierres.

Pierre précieuse de l'âme chaste, de la chair vénuste et vierge ! Hêtre a vingt ans, est blond et grand, candide et voluptueux. Il s'entretint pur et hautainement vierge afin de répondre à la fraîcheur naïve de l'Univers, de se repaître de feuilles et d'herbes, de pénétrer fraternellement le langage des eaux et des nuages, de percevoir en beauté les nuances de tout dont le vibrement onduleux n'est visible qu'à peu. Il est vierge afin de mieux et plus longtemps confondre le sien dans les moi d'ordinaire impénétrables des adolescentes dont la constante intuition, dont le pieux commerce psychologique, est dans la vie un incomparable régal, parce que réservé à quelques-uns seulement. Se fait marin qui veut connaître la mer ; renonce à la vie des plaines ou des vallées qui veut posséder la majesté tonique d'une vie de montagnes ; demeure vierge qui rêve connaître, fréquenter, en fraternelle familiarité, la vierge mille fois précieuse d'être éphémère, synthèse rapide d'une grâce spéciale. Hêtre vit de vivre au milieu des vierges, d'être l'adolescent élu au verger des vierges. Il est heureux et ne s'inquiète guère que de la coquetterie de prêter à

son âme des toilettes de plus en plus imprévues, d'une infinie variété d'étoffes tissées de mystère et de nouveauté. Ses yeux sont d'une eau bleue qui est, d'être connue de nombreuses vierges, une liqueur de lente et aristocratique énivrement. Par ses lèvres, ornées du désir discret de très nombreuses, il communie avec les fêtes d'innocence et de délicatesse, qui ondulent aux espaces du grand air, insaisissablement.

Il chercha dans le soir atomisé de couleurs avec le flair aigu qu'il doit à sa virginité, il chercha les parfums, il convoqua des senteurs espérées, il rêva avec enthousiasme de cassolettes, de brûle-parfum, de meubles en bois de senteur, d'étoffes trempées dans d'odorants élixirs. Il est des robes de femmes orientales dont la senteur est célèbre, il est des fleurs orientales, il est des fards... Seulement, de l'air il ne recueillit qu'une odeur de laine chaude, le musc de l'arabe et du chameau.

Au doigt des vieilles femmes, à leurs chevilles, aux poignets des enfants, il remarqua des bijoux d'argent mat et massif, cabo-ché de pierres bleues et rougeâtres, bracelets en apparence d'attaches de chaînes par lesquelles l'homme lierait à sa personne femmes et enfants. Bijoux ! poésies artificielles ornant la chair, rimes qui sonnent à la marche, musique familière des membres, clefs des contours, petits livres intimes où l'œil lit des lignes en arabesques et des mots de couleurs, amulettes portant des secrets de beauté. De qui rêve Hêtre sinon des bijoux orfévrés suivant l'art le plus décoratif, du bijou minutieux et léger des septentrionales modernes aux gestes spiritualisés, à la démarche d'une élégance ténue, aux membres amincis de souplesse nerveuse ? Pourquoi l'adolescent du Nord, seul et jeune, âme et chair tendres, se retrouva-t-il soi-même, plus seul et jeune, plus délicat, sentimental nostalgique, au milieu du paysage doux et rare, lointain comme au lever du rideau d'une féerie. Dans l'atmosphère de liquidité musicale, son esprit s'exalta en ivresse. Des souvenirs graciles de jeunes filles de là-bas dont les doigts longs aiment se griser dans la finesse impalpable des dentelles, comme de danser aux claviers des danses de lumière sonore, jeunes filles passionnées de fleurs, de pupilles et d'étoffes, adolescentes chérissant les eaux vives, les arbres, les jardins et les livres, sensibles aux mots et aux gestes harmonieux, — oh ! jeunes filles nombreuses et savoureuses ! — des souvenirs de jeunes filles friandes aussi des fruits qu'offrent les vergers du nord, des souvenirs tels se tissèrent sous les yeux de Hêtre, œuvre aimable sans doute de lointaines et chères incantations.

Et, comme des noms d'adolescentes allaient lui venir, un à un

l'un par l'autre appelé comme les vers d'un poème, il se trouva au seuil de l'étendue, un peu en dehors de la ville qui est marine d'être posée sur la plage d'une immensité étale. La vastitude terrestre était froide ainsi qu'un grand corps mis à nu et qui va grelotter puissamment. Le soleil déserta l'horizon : une pourpre ondulée, hachée de galons noirs parallèles, fixa des nuages allongés. Ce fut un tapis, évocateur de tapis orientaux, de palais somptueux, de réceptions divines, de cortèges fastueux et sans fin. Il s'étendait très au loin conduisant aux limites du ciel, avec pompe. Mais du bleu vastement sourça, intense et impatient, combla le bas du ciel comme une piscine, flua sans cesse, déteignit les nuages qui flottèrent en étoffes mouillées et viles. Et dans la piscine de bleu nocturne, par le mystère simplifié du crépuscule, Hêtre plongea droit et nagea et évolua avec une volupté chatoyante de poisson décoratif. Etre bleu, se sentir la chair couleur des fleurs dont les pétales sont bleus, sentir que non seulement ses yeux, mais tout son corps sont bleus à la façon des montagnes de lin, que l'âme même est couleur de ciel, sentir en bleu, raisonner en bleu, être vêtu de bleu transparent ! Le jour l'on est couleur d'or à cause de la lumière, mais la nuit quelle extase de devenir bleu, de régner en des espaces de bleuité édénique ! Il est des sauvages qui se peignent la peau. Ceux qui se colorent de rouge sont les guerriers aimant la lutte et la lumière diurne. Ceux qui se teignent de bleu sont des êtres nocturnes qui veulent goûter la joie de toujours se sentir bleus mystiquement, comme si toujours ils respiraient de l'encens bleu !

Les chiens aux toits des maisons aboient avec frénésie : leurs cris sont si forts qu'on dirait qu'ils ont à vaincre tout l'espace du désert. Les hauts dattiers dominant l'oasis sont les gardiens immobiles des jardins d'ombre. Des veilleuses uniques donnent aux chambres des cases l'apparence d'un temple où rôde l'esprit des prières.

Habitué aux crépuscules populeux des grandes villes, Luc croyait que l'isolement l'aurait ému vers la nuit. Qu'est-ce que l'isolement ? Sa sérénité se le demande :

« Isolé ? oui sans doute. Mais je crois que je le suis avant tout des étoiles. Ici on ne voit pas de semblables, on n'y pense plus ; on n'a que le spectacle de la foule astrale. De voir le remuement de ses frères on sympathise avec eux. De voir seulement le remuement du ciel, faubourgs d'étoiles, on perçoit seulement que l'on est sur une planète. L'aspect de cette terre nue aide à la continuité de cette pensée. Et, altruistes du peuple des étoiles, on regarde au-dessus de soi, très doucement. »

Et, la tête levée vers le ciel de nuit, l'âme épanouie en palmes, droit, Luc lit au manuscrit d'or, verbe à verbe.

*L'OMBRE DES RUELLES*

Grognements longs des chameaux révoltés des charges trop pesantes, râclement guttural de sons, ruminement de bruits intestinaux, cris rauques et monosyllabiques des arabes derrière de comiques petits ânes roux libres de tout harnais, sonorité des tapes appliquées sur les cuisses de la bête, cognement contre la pierre de la fontaine des vases de cuivre... Le bruit est vanité dans la magnificence de la Lumière. Les oiseaux qui chantent au jour septentrional se déconcertent à la vivacité du matin africain. Il ne faut point, parce que la lumière est éclatante, attendre d'autant plus la musique heureuse que la bête a coutume ailleurs de lui adresser. Les arabes ne s'agitent pas pour le réveil, ils continuent de dormir, après le sommeil d'ombre, le sommeil de lumière. Les roseaux qui bordent les séguias ne sont pas des roseaux qui chantent : ils ne vivent pas d'harmonie comme en Europe, ils vivent, longs et droits, de lumière. L'innocence des matins que Hêtre apprécie et recherche par douce habitude est absente ; leur allégresse aussi. Sur la place il se débite avec tranquillité les gâteaux de dattes pressées, les dattes séchées comme des cailloux d'ambre, la viande pourpre qui pend au sommet de piquets en faisceaux ; le soleil habite en paix les replis de burnous sereins.

Luc se demanda : « Et les troupeaux, les grands troupeaux de moutons et de chèvres qu'un berger, tantôt pédestre, tantôt monté sur l'arrière-train d'un âne docile, pousse au pâturage, observent-ils aussi ce silence ? Le mutisme des terres opprime-t-il leurs bêlements au lever du jour comme à la chute de la nuit ? »

Il marcha dans le village, ayant une curiosité qu'il espérait plus ardente et fiévreuse. M'sila fut une ville romaine. Hêtre sut trouver au coin des ruelles de longues pierres plates qui ont appartenu à des maisons latines, aux portes des cases et au seuil des vestibules des tronçons de colonnes et des chefs coupés de chapiteaux. Le musulman utilisa rapidement à ses propres demeures ces matériaux, vestiges d une civilisation plus active. Les colonnes romaines alternent dans les mosquées et dans les écoles avec des colonnes de simple bois vernies par le frottement des paumes. Souvent dans les murs aux briques d'argile et d'herbe, s'incrustent de polygonales tables de pierre. Ces ruines ne sont pas mortes: elles vivent d'être utilisées et assimilées. Enchâssées dans une grossière architecture de boue, elles charpentent les demeures ;

elles participent à leur vie familiale et secrète. La boue les conserve et les retient comme l'or brut fait des pierres de prix, sur d'anciens bijoux.

A l'horizon, les* longitudinales montagnes violettes, impalpables dans la transparence de l'air, furent des écharpes de mousseline pour des corps.

« — Quelle fut ici la famille romaine ? que conservait-elle des usages de la patrie d'Europe ?

« Sans doute les jeunes filles éprouvèrent ici, dans l'amour de l'éphèbe virilisé sous ce ciel, de nouvelles façons d'aimer qui leur montaient à la chair de ce sol et leur descendaient à l'âme de ce ciel chaud... Or, quelle précieuse et touchante science serait celle qui ferait l'histoire de l'amour aux diverses régions que l'humain habita ! L'amour part d'Orient, gagne lentement l'Occident d'Europe et l'Occident d'Afrique. Il y eut des régions capitales d'amour : l'Inde, la Perse, en Asie; la Grèce, l'Italie, puis récemment la France, en Europe. De celles-là nous connaissons un peu l'histoire. Mais nous ignorons complètement celle des provinces d'amour telles que la Sicile, la Mauritanie, la Numidie ! Quelle science précieuse et touchante et qui s'organisera jamais après des recherches, et qu'il serait agréable de pénétrer pas à pas, tandis que je vais par ces ruelles d'ombre couvertes de ciel comme d'un velum tendu et splendide, face à l'azur comme de déserts impluviums ! »

Les portes des maisons sont de grandes cloisons de bois qui s'ouvrent parfois sur de la lumière d'or et de la fumée de lin, vastes et rudimentaires comme des fermetures de parc auxquelles pend un anneau de fer. Des fillettes aux toilettes lâches s'assemblent avec des rires nains et des gestes de pudeur gauche aux angles des impasses, adhèrent au mur, groupées selon les bosselures inégales de la terre. Puis elles se déchaînent en fuite dans une rumeur flottante d'étoffes secouées en ailes, elles se précipitent en cascades de rires et de couleurs par les ruelles, par ces ravines au cours glacé et de mystère. Ce sont des couloirs qui canalisent un dédale on dirait de ruines, tant à l'ordinaire peu de bruit y coule au fil de l'heure ; tant peu de formes humaines y glissent. L'architecture des demeures est si simple qu'on dirait la réduction d'anciennes demeures peut-être superbes. Nulle fenêtre, même minuscule, n'est un nid d'ombre aux parois droites. La ruelle est un sentier pierreux et escarpé sans le détail rustique d'une herbe. Labyrinthe de boue durcie et dressée, on s'y conduit grâce au fil inépuisable et tortueux du ciel dont le déroulement flue entre la hauteur des murs.

Hêtre cherche l'origine de la rue, les raisons qui firent qu'on orna la façade des demeures, qu'on s'intéressa à la mode poétique des fenêtres où parfois poussent les curiosités d'une vierge et des lianes et des arbustes, où chante la captivité d'un oiseau ou la couleur d'une étoffe, puis il aime l'humilité naturelle de ces cases qui sont de la terre grossièrement ouvrée, qui disent innocemment leur origine brute, qui chancellent parfois dans un déséquilibre gauche, maisons presque humaines d'être élevées pour bientôt retomber, tentes de boue tendues par une volonté éphémère, êtres pétris du limon de la terre et dont l'âme est la lumière, maisons qui vivent parce qu'elles paraissent mortelles.

Virginité c'est simplicité, c'est le charme de la nature parée d'aucun alliage. Hêtre accepta vite et avec intelligence la simplicité des choses. Il pesa l'esprit du luxe, de l'ornementation exagérée : il le condamna ; il critiqua maints goûts personnels, caprices de toilettes, préférences de nuances et de senteurs.La simplicité est pureté. La simplicité se dessine aussi en élégance.

L'adolescent cueille l'harmonie et la splendeur d'une matinée placide. Dans sa promenade, parfois, il est retenu par un émoi vite survenu de jeune fille qui se surprend à marcher seule ; un afflux de scrupules charmants l'arrêtent pensif, les mains inquiètes et songeuses, comme qui va ouvrir, devant une porte close, au bas d'une de ces gouttières de bois qui ornent les angles des cases cubiques. Ces gouttières s'incurvent dans le vide avec l'originalité d'une goule végétale, expressive, barbarement animée. Elles sont des potences où pendre l'attention curieuse.Il stationne, penché vers un accident de terrain que surélève le corps d'une colonne tronquée, de la bottine évoquant la sonorité de l'argile. Derrière ou devant ses pas clapote encore, par bouillons, la fuite étoffée des fillettes espiègles dont les pieds en peur sonnent sur la terre comme des mains sur la peau d'un tambourin. Et les bandes joliment guenillées, hachurées de couleurs diverses, porteuses de bijoux et de gaités, enfances lâches et libres, sont des groupements de petites bohémiennes sur la terre d'Afrique.

Mais comme tout est simple ! Si simple qu'il semble que cela vous soit familier comme un geste, qu'il semble qu'on le voit sans regarder comme un souvenir diaphane. Ah ! le besoin de prononcer des mots de simplicité, d'avoir des gestes d'harmonie simple; d'entendre la voix simple de l'âme, de conserver avec la simplicité la chasteté... Le burnou est le plus simple des vêtements. La maison de terre est la plus simple des maisons. Et les outres de peau de bouc qui s'enflent lentement à la fontaine, reconstituant par leur plénitude le corps de l'animal robuste, sont la plus simple

amphore. Porteur de lait le ventre de la bête porte ensuite l'eau...

Hêtre, près de la fontaine — où, dans de grands baquets de bois larges comme des vans, des musulmans lavent le linge des femmes, repliés en batraciens, où descend la théorie de fillettes légères d'une outre non encore gonflée, — fait des rêves d'eau si transparente et merveilleuse qu'il examine longtemps, la face éclairée avec tact, l'eau radieuse de la bague qu'élève vers lui, qu'agite au soleil, sa main curieuse, nonchalante et enfantine.

*ALARME A TRAVERS L'ESPACE*

Vers la mi-après-midi, de l'horizon monte au zénith une révolution de nuances vertes qui attaquent acidement le bleu, le pervertissent, tentent de ronger les hauteurs du ciel, mais sont refoulées ; elles rampent en patience pâle au-dessus du sol, s'y maintiennent avec une volontaire fixité. Il paraît que la terre fume une fumée d'ivresse colorée qui sature nuageusement les limites du ciel. S'il est vrai alors que le ciel nu étreint la terre nue, c'est une transpiration de volupté, une sueur de sensualité aux teintes diluées.

A cette heure de charme un peu liquide, Hêtre faisant le tour du village et de sa conscience, l'allure spiritualisée, l'âme en cantique, visite le cimetière des arabes. Il n'a pas de clôture, nul arbre n'y vit exploitant la mort. Il gît sur un petit plateau exhaussé au bord de l'Oued el Ksob qui coule invisible sans le frisson d'un bruit. Un marabout de terre y règne avec originalité suivant la forme d'un cèdre tronqué après deux étages de branches horizontales. Les tombes ne soulèvent aucun tertre. Le sol est seulement pavé de petits rectangles de cailloux plats que surmonte une plus longue pierre enfoncée dans la terre comme un débris de glaive. Jaunâtre, il est mosaïqué des pierres grisâtres et violescentes. Ainsi, la mort dort à ras de terre, horizontalement dans l'effacement de ce qui n'est plus. Sur l'autre berge de l'Oued, les vergers, derrière de petits murs de pierres rondes qui ont des luminosités de crânes amoncelés, sont des ossuaires de tiges, de branchettes, fouillis d'osselets bleuissant ou rougeâtres, reliquaires de squelettes végétaux. Et les feuillages qui y persistent, roux et jaunes, simulent les débris d'étoffes qui s'attardent souvent impourris après des squelettes.

L'image de la mort est complète, mais si légère, si peu hostile à l'âme et à la chair, image de la mort qui est avant tout une *image !* La mort perd de sa signification ténébreuse : l'esprit en accueille l'impression aussi lucidement que l'œil constate le fluement de l'eau, le dépliement de la lumière. La jeunesse de Luc

qui est lumière n'est atteinte d'aucune osmose d'ombre, en sorte que la promenade reste celle d'une âme humainement sereine, méditative avec douceur, grave avec charme, heureuse avec ingénuité de la beauté de vivre, instruite en limpidité des joies qu'elle espère, ravie surtout qu'elle ait à espérer...

Il pense à sa mère avec une haute bénédiction du cœur, une allégresse que l'affection chatoie. Le souvenir de sa sœur le combla d'idées de distinction souveraine et familière, de beauté divinement transparente, d'esprit choisi. Ah ! sœur de beauté, sœur d'intelligence, sœur de sang et d'esprit en pureté; sœur de virginité, sœur avec qui, autour de la mère trop mélancolique devant le bonheur déjà long, il met dans la maison la blancheur de paix et d'affection. Il songe vaguement la famille avec une émotion joyeuse, puis se trouve seul, froidement. La perception de cette solitude lui viendrait-elle de s'être retiré au champ fruste des disparus ?

Désireux d'une image de vie, il se vanta encore sa sœur par des mots de poésie ; il se rappela des amis, analysant et appréciant leur commerce. L'amitié lui parut une liqueur délicieuse, réservée à des lèvres rares et expertes. Ce qu'on appelle « compagnie » et « société » firent valoir soudain des jouissances qui le reprirent parce qu'elles s'adressèrent aux fines susceptibilités de son être. Il en vint à saluer la grâce artistique de certains salons « amis » comme de tendres petits édens ; des jardins d'intelligence et d'élégance. Parce qu'il était seul, il poétisait avec adoration les rapports des hommes entre eux et des femmes avec les hommes et les jeux mondains des vierges et des jouvenceaux. Il s'exalta incontinent au penser des jeunes filles qui, au paradis des salons, sont d'idéales houris, servant les haschichs savoureux de leurs regards et de leurs gestes, composant en chœur une musique affolante de leurs voix et des attitudes de leurs élégances, réservant à quelques-uns les breuvages de leur sympathie ou les fines pâtisseries de leurs amoureuses confidences.

Il s'était accoudé à l'argile sèche d'un mur. Des jardinets figuraient au bas un lit de fleuve desséché où passe et disparaît tour à tour le flux de végétations polychromes. Cependant sa pose fut telle que s'il se fût accoudé au balustre d'une fenêtre de grande ville, au balcon forgé d'une rue, au barreau d'une haute chaise en un intérieur gracieux. Le coude exhaussait la main avec droiture et discrétion ; les doigts prenaient avec aisance le fruit duveté du menton. La chevelure était une tendre crinière fauve et aimable Les yeux pers s'attachaient à des sourires de femmes. La narine était émue avec délicatesse. Et la lèvre, patiente, allait tenir

... séduction. Luc était une jeunesse mondaine et mo... ...eux salon du désert.

... aux salons européens il rêvait de voyages au dé... ...au désert il songe aux salons. L'air est si subtil, le ... qu'il pense invinciblement aux finesses des socié... ...de l'Europe.

... la chair traversée d'ondes amoureuses ; il éprouvait ... doux qui y ajoutait des frissons lents. Il eût voulu ... tout cela d'alentour, dattiers et nuances au ciel, maisons ... frileux sur terre, à quelqu'un, à quelque compagne. ... rait plus loin, allongerait interminable la promenade ! Il ... violemment telle félicité et fut pris de paresse et de molle ... Les lointains furent des perspectives de découragement. ... montaient des terrasses comme si brûlaient les bor... de broussailles qui galonnent les maisons. Une pourpre ... par la forme d'une robe, se mouvait entre les colonnettes ... d'un étage ouvert et noircissant. Les burnous en marche ... long des murs éclairés s'en distinguaient avec peine.

Le jeune homme s'étira, les bras ouverts en aile devant l'espace. Une intense passion de volupté le tenait. Elle était trop habilement agréable pour qu'il tentât de la répudier. La chair et l'âme ... communiaient trop éperdument en des vœux exquis. Des tableaux de nudités, des paysages de sensualité le ravirent excellemment, en même temps que ses jambes s'extasiaient, que la longueur harmonieuse de ses mains se parcourait d'une folie de se répandre en musiques d'agitations et de caresses. La finesse de ses lèvres, celle de la nuque furent d'une redoutable fragilité.

Il crut que cette ivresse n'était que trop vive intuition des vierges adolescentes, trop parfaite sympathie imaginative, et se félicita de l'extrémité de ses correspondances : puis il douta, mesurant sa faiblesse, car si forte était la crise avivée de sa curiosité, si net ce besoin comme du doublement de soi par le vide des choses...

Avec un désir suppliant de sérénité, la fière terreur de perdre paix et candeur, le souci de ne point se départir du trésor de soi-même, il osa compter sur le refuge de la nuit proche qui serait l'apaisement des sens ; puis il reconnut que la nuit, celle-ci du moins, accumulerait la fermentante volupté dans ses fibres ; il tremblait un peu aux épaules, il remuait la nuque avec lassitude, point résigné à l'alanguissement de sa taille, à la dolence de ses mains, aux souhaits de sa poitrine : il percevait les choses avec célérité ; et c'était l'émoi d'une fièvre absolument première, exotique de survenir dans la nouveauté de la terre.

*AU FIL DE L'EAU ET DU SABLE*

Il brutalisa sa fièvre avec des mots durs et par des protestations multipliées. La crise lui avait déplu, rupture d'eurythmie, accident qui faussait les relations de l'âme avec les choses et l'exilait de l'harmonie universelle. Qu'elle se fût vite dissipée, il crut découvrir à tout un agrément nouveau le réhabilitant devant sa pureté. Il fêta le renouveau de sérénité, ne soupçonnant pas qu'elle pût être saturée de volupté comme l'est une eau marine des sels qui teignent son calme. Il se refia à l'ambiance — favorable par l'ingénuité de maints détails. Et nulle acuité de sens, nulle intensité d'émotion ne menaçait sa paix. Dans des pensées d'ablution, de purification générale, il suivait la grâce familière de l'oued m'silien.

Les lauriers-roses infleuris mais d'une verdure si passionnée descendent à l'eau se baigner. Leur troupeau, par touffes, hésite à la berge humide. Des dattiers, êtres longs, vivent par la précision de merveilleux reflets une limpide vie aquatique. L'ombre d'un arbre au feuillage roux-de-cuir se décompose plus loin au fil de l'eau et c'est une bande dense de poissons roux qui miroitent en place. Et glisse sur le miroir de la rivière un burnou qui gravit une ruelle lointaine partagée d'ombre et de soleil. Eau immobile, d'autant plus miroir d'être encadrée de haute terre dure comme métal et qu'une vie muette, une nature narcisse, d'alentour s'y regarde ainsi qu'en contemplation.

L'eau de l'oued est précieuse comme l'eau parfumée d'un bain réservé, versée par des vases de métal et des fioles de cristal. Hêtre s'y souhaita immédiatement nu et trempant dans la fluide fraîcheur — qui est une suavité de couleurs indélayées qui coulent. Et, ainsi qu'il a accoutumé devant les eaux vives suivies avec poésie aux prairies de France, et disciple exquis de Ronsard, il rêve de jeunes filles que mouillerait le liquide souple.

Or ce ne fut pas la boréale aurore d'une vision de nudités blanches, ce fut le spectacle imaginaire et complicement imposé de chérifas brunes aux chairs de crépuscule tiède, à la peau pigmentée d'ambre... Oh ! oued, rivière de harem ! Comment en vérité y songer les ébats humides de vierges septentrionales ? La vénusté des filles brunes subjuguait son attention. Puis elle l'intéressait en douceur, comme l'eau molle pénètre le sable, comme la fumée ténue sourd et s'élève des toits de terre... Ah ! depuis combien de temps était-il à M'sila ?...

L'heure était telle qu'on imagine la plus délicieuse des heures égyptiennes. Les jardins montent du lit de la rivière au plateau, puisant leur fécondité au voisinage de l'eau. Ils sont nombreux et

... géométrique. On se retrouve aisément ... autre Nil. Les pierres abondent et sont ... taillées de sorte qu'elles semblent les débris ... déchue. Le sable est de telle mollesse qu'il ...

... la sensibilité de ce sable fin, mémoire d'em... formes, jalouse de la plasticité des objets, enchâs... en poète. Ah ! rencontrer au devant des traces ... pour que son rêve y coule les statues, le moule de ... nudités qui s'y oublièrent quelque temps après un ..., petites aristocraties ninivites ou pucelles musulma... nostalgie des vierges qui appartinrent aux grandes civi... abolies l'attendrit pour la première fois. Et l'essence de ... s'éprouva flattée des combinaisons insaisissables de ... et de ses imaginations.

... entre la foule basse des lauriers, dans la sobriété la... de la rive, il fut le frère de tous les adolescents antiques ..., pour la première fois, il revécut les rêves, les propos, ... promenades, les aventures douces ou violentes, les succès ... ou les triomphes, desquels il partagea les emportements de ... et l'enthousiasme d'être beaux. Parce qu'il venait d'avoir ... des adolescentes évanouies, sa jeunesse, avec générosité, se rattacha à celle des adolescents qui ne sont plus. Alors la Jeunesse lui une très longue guirlande et il en fut la dernière fleur qui pend.

L'eau fluait en couleurs et telle qu'on la croyait toujours la même qui revenait ; le crâne du jeune homme était un clepsydre dont il sentait tomber la poudre des idées; ses mains, impondérables de soupeser l'impondérable, s'échangeaient par le filtre des phalanges le sable fugace. Les yeux mystiques jugeaient la balance des bras. Il était seulement attentif à ce rite, mais son instinct des lieux se réjouissait lucidement des pupilles vertes de l'eau variant entre les rocs, des nues polypodes rayonnées roséement, de la montagne magenta retirée des choses, des cérémonies de soleil au haut des cases.

Il revint par les ruelles qui sont un réseau curieusement ramifié par les jardins, lignes qui se coupent suivant la polygonie vertigineuse des ornementations arabes. L'étroitesse des jardins, leur solitude, leur simplicité composent un charme rare. De part et d'autre l'on pénètre leur intimité aride où luit le songe domestique d'une seguia verte. Il s'ouvre sur ces ruelles les plus minuscules d'entre les portes de jardins, sous lesquelles l'homme doit se courber et glisser à pic ; ce sont des portes de prison à cause

du symbole du cadenas simple qui les scelle. Ainsi le musulman emprisonne le jardin des arbres comme le jardin des femmes, son jardin de fruits et son jardin de voluptés.

Il inspecta la désuétude des végétaux. Leur silence pronostiquait les musiques de la prochaine agréable saison, leur décoloration grisâtre prédisait les harmonieux éclats du coloris printanier. L'abondance des troncs promettait l'abondance des fruits. Si bien que Luc s'enivra avec entrain et sympathie du souhait de printemps, sans nettement saisir quelle part y prenait sa sève pressée de verdoyer et de fleurir... Il litaniait le printemps à perte d'images. Puis sa solitude s'intéressa sans fin à la comparaison rythmeuse : « harems d'arbres et harems de femmes...

*PORTRAIT*

L'air était toujours tiède et la campagne nue.

Par ce printemps sans verdure il conservait un goût de société et se lamentait de sa solitude. La contemplation du ciel, l'inspection des perspectives de désert ou de montagne, la vision des mirages ignescents de la deuxième heure, les méditations du crépuscule rapide ,l'extase du soir ample, tout l'excitait dans son plaisir à désirer une compagnie. Il en composait une fastueusement, inspiré par la magie de la légende orientale qui enchanta toutes les enfances occidentales. Et, comme la richesse du ciel, la bizarrerie des nuées, le prodige des teintes, répondaient à ce qu'il en avait toujours rêvé, l'espérance naissait avec grâce que pourraient se réaliser pareillement les rêves de volupté orientale, les vœux d'abondance féminine. Il en naissait dans l'ombre de son cerveau des lueurs agitées de pierres précieuses. Sa chair s'encensait dans l'attente.

Sa vénusté attirait les images de nombreuses ardentes. Séduction de sa tête longue, yeux clairs et purs de velours léger, sourcils mincement arqués de sourire mobile entre le front haut et blanc et la transparence des paupières — soleil dans les sourires et jour dans les paupières, — nuque blanche, port un peu frêle du crâne, avancement grêle du menton, douceur fuselée des joues imberbes, nez fin et long à peine mutinement relevé à la pointe et surtout chevelure un peu bouclée, ondulée comme des eaux de rivière, chevelure abondante s'élevant haut sur la tête pour un entier cadrement, lui donnent un charme de féminité qui doit le rendre plus séduisant encore pour les femmes, et l'amour qu'elles goûteront dans ses bras aura un piquant de saphisme.

Alors, de sa marche ondulante des jeunes amants vite fatigués, il marchait par la jolie oasis, coquette d'enfermer ses charmes

derrière la grille de mille murs. Il allait lentement comme pour attendre que, venant derrière lui, le merveilleux le rejoignît. Et il s'arrêtait souvent au milieu des places semblables à des mares [illegible] un flamant de sa sveltesse érigée. Il attendait.

Le col était un ornement d'éclat et de forme tout urbains. Le mouchoir, un peu en rejet hors de la poche contre le cœur, était tel qu'une parole de bienséance, un compliment à propos. Les revers de la veste montraient une chute douce près de la rectitude un peu sévère du col.

La cravate se distinguait belle et intelligente d'être la plus rapprochée de la face.

Il était devant un marabout. La main, gantée d'ombre ramagée, posait au bord d'une petite fenêtre de bois découpée en arabesque. L'ombre primitive du monument de boue naïve, carré à sa base, au sommet conique comme un gland fauve, gardait le promeneur, fixant son élégance. Elle y était légère et lumineuse : contre la paroi opaque et nue, près de la lourdeur fruste du petit édifice, elle croissait avec la sveltesse d'une colonnette, une grâce d'autre style. Mais la terre âgée du mur qu'avait cuite le soleil du désert n'était pas sans atteindre d'une décoloration provisoire le visage de Luc, la teinte du costume.

Cependant il discernait vite le charme très franc, fin et très complexe de faire contraste, de différer par mille qualités subtiles de ce qui l'entourait... Pourquoi tant d'autres à sa place souffriraient-ils, au contraire, de ne pas se confondre assez parmi les choses des régions nouvelles ?

Et il repartait, portant légèrement son originalité spécieuse.

*VISITES*

En même temps s'accentuait la curiosité des menus mystères de M'sila.

Luc, visita l'Orfèvre.

Les bracelets de vieil argent, massifs ou travaillés, bruts ou porteurs de cabochons colorés, furent l'occasion d'évoquer des bras et des poignets de femme. Par un jeu d'oisif et par instinct de manieur il se les ferma sur ses poignets nacrés et agita ses bras ouverts en branches de candélabres. Et il ne cessait, comme en attente de sons, comme si au seuil de ses paumes, devaient sonner les bracelets. Ils sont hauts et ils enserrent le poing ainsi que des manchettes de métal, des manchettes en feuilles d'argent tuyauté et brodé d'orfèvrerie. Les boutons de manchettes y sont des cabochons de corail.

Alors Luc se considère captif, les bras ouverts.

Le bracelet est la fermeture du beau début des bras. Ainsi, par les mains la femme est enchaînée, ses gestes sont prisonniers ; les anneaux aux pieds attachent la marche; le collier dit la dépendance de la tête ; les bijoux des doigts la servitude de la main ; ceux de l'oreille l'esclavage de l'ouïe ; ceux qui tombent sur les seins, la détention du buste ; ceux qui ornent le front la domestication de la pensée ; ceux qui retiennent la coiffure le servage de la chevelure.

La femme est un beau coffret dont les bijoux sont les serrures nombreuses et compliquées.

Luc ôta les manchettes de métal.

Le songe de la volupté des doigts sourça à l'examen des bagues. Il les prit une à une, posée au creux de la main comme une pièce dont il considère l'effigie. Il les essaya une à une à ses phalanges avec des phalangettes déliées. Et, quand la bague adhérait à la base du doigt, il levait la main ouverte comme qui va prononcer des paroles dont il atteste la sincérité par la franchise de la paume. Ces bagues ont un chaton gros comme une mouche de couleur. Sur l'anneau d'argent mat il est rond et turgescent comme un sein de brune à la gemme de corail. Cependant Luc par plusieurs fois élevait une main ouverte selon l'image de ces mains qui sont les porte-bonheur des femmes arabes. En sorte que le jeune homme paraissait au vieil orfèvre musulman un qui a les gestes en porte-bonheur.

Abd-el-Kader le considérait avec attention. Le cou droit, la tête vert-de-grisée, l'œil en poinçon, les dents en émail, vieux professeur de métal, il inspecte la face modelable du nouveau disciple. Miniaturiste accroupi, il a l'humilité de l'assis devant Hêtre debout. Musulman voluptueux qui se souvient des promesses d'Allah, il travaille de l'œil fauve la délicatesse maniable du chrétien. D'indulgence khalifale, il suit félinement le jeu de sa fantaisie.

Luc rencontra les agrafes après les bagues et les bracelets ; il abandonna le songe des doigts et des poignets pour celui des seins. Car les agrafes sont celles qui ferment le voile à l'angle de la poitrine. Elles semblent de petits glaives dont un triangle est la poignée, émaillé de turquoise, historié de corail, dont l'aiguille est le stylet aigu : ce sont des bijoux qui défendent la nudité des femmes ainsi que des armes.

Luc les mania comme des poignards légers mais expressifs de luttes tragiques pour l'amour, menus jouets-bijoux de pays où le baiser est toujours un peu un viol. Et il posait leur blancheur de dentelle d'argent sur l'étoffe plus sombre de sa veste, vers le cœur pour en apprécier l'éclat.

Les prunelles de l'arabe étaient de rubis.

Et il mit aussi sur sa poitrine, le tabzint circonférenciel, au ciel d'émail constellé de cabochons qui sont des lunes et des soleils de corail, de boutons de métal qui sont des planètes d'argent mat. Les femmes le disposent entre leurs seins. Or Luc l'établissait à tâtons au milieu précis du thorax. Et sa face curieuse s'y inclinait comme vers un miroir où à peine elle pourrait se voir. Et ses doigts maintenaient avec précision le tabzint étalé sous le penchement de la tête, pendant que la chevelure débordait le front, que le menton reposait vers la base du col, que les pupilles, l'arete du nez fluaient vers la poitrine.

Cependant le jeune homme mesurait la plénitude, l'élévation, l'exaltation bombée des poitrines de femmes.

Mais il eut peur de dérouler le diadème d'argent autour de sa chevelure haute. Il hésitait.

Le vieil orfèvre, subtil, dit en manière d'indication :

« Ce que tu tiens est pour les cheveux. »

Et il attend que le jeune homme s'en coiffe. Il en surveille les gestes légers et distingués, il examine l'aristocratie du visage, la rare matière de la prunelle et de la chevelure — turquoise transparente et or blondescent — le métal subtil de l'oreille et du nez, les [illegible] de la face qui sont les menus cabochons de la chair. Le pantalon net, la veste harmonieuse sont une parure de beauté nouvelle de révéler le contour des membres, de permettre la liberté [illegible], la nudité des lignes. Les dessins tissés sur le [illegible] sont comme de sombres et délicats entrelacs sur une feuille de métal. Et l'œil de l'artisan analyse l'orfèvrerie inconnue des boutons de la chemise, de la chaîne de montre qui pend en [illegible] des boutons incrustant leur or au marbre des manchettes. Et tandis que sourit l'indulgence de la face brune, il [illegible] les pays ignorés et merveilleux où les jeunes hommes [illegible] les bijoux avec des doigts habiles, les portent avec des [illegible] intelligentes sur des costumes judicieusement ordonnés. [illegible] la petite enclume basse, il imagine ces choses avec un [illegible] aussi aigu et aussi savant que le plus fin des poinçons.

Le diadème [illegible] se mouvait en feston entre les mains de Luc. Il [illegible] comme la lune deux branches. Et de son milieu [illegible] d'une gravité transparente, en longueur [illegible].

[illegible] il développait le rêve des chevelures, et de leur [illegible] peu à peu l'eau de ses yeux. Car le diadème [illegible] son écharpe, la bague et le bra-

celet de la chevelure, l'agrafe, le voile, la robe même de la chevelure, car le diadème est la main ouverte qui contient passionnément la chevelure ; elle en est la porte, elle en est la digue !

La terreur d'amour dramatisait ses traits...

Les prunelles de l'arabe étaient de topaze.

Luc toucha aux khalkhal. Ce sont les anneaux que les femmes portent aux chevilles : ils sont de fer et leur intérieur recèle parfois de petits plombs mobiles dont la musique s'éveille à la marche. Il les reçut au fond de sa main qu'il tient à distance du buste comme en attente d'un présent. Anneau de métal sombre et infermé, c'est un serpent aux extrémités en pince. Au creux de la main c'est un serpent enroulé et qui dort froidement. Et la sensibilité de la main, l'instabilité du bras tendu, l'attention un peu inquiète du visage sont telles qu'il semble que doive se dérouler le serpent brun, se dérouler, s'allonger pour ceindre le bras depuis le poignet délicat comme une nuque jusqu'à l'épaule sereine.

Alors la face était un bijou incomparable où s'entrelaçaient les lueurs bleutées de la pudeur et celles pourpres du désir.

L'orfèvre incubait fondu dans l'ombre charbonneuse. Le vieil homme surprenait de plus en plus en le jeune homme lumineux comme une éducation donnée par les femmes. Les gestes et le corps étaient ceux que les femmes connaissent et modèlent ; les yeux avaient des regards exercés par elles, la lèvre des sinuosités par elles apprises. Tout le jeune homme fleurait un commerce fréquent de femmes : il était l'œuvre séculaire de leurs gestes et de leurs propos, de leurs attitudes provocantes et de leurs convoitises. Luc représentait le type des adolescents de ces contrées où les femmes sont libres pour que les hommes les fréquentent et sachent s'affiner à leur contact.

Et longuement, encore, Hêtre maniait les bijoux avec des doigts supputatifs, comme s'il touchait à des reliques de femmes. Et leur métal semblait d'autant plus froid qu'il imaginait, pour les porter, des chairs tièdes et frémissantes.

Chez le marchand de toiles, il vêtit les corps qui lui plurent des étoffes qu'il palpait avec délices. Il apprit l'usage que les femmes en font et s'instruisit de l'ordonnance de leur toilette. Il aima inventer la façon dont s'entrecroisent sur la chair les cordonnets et s'appliquent les pans, et ce lui fut un régal épicé d'imaginer des gestes révélateurs par la gaucherie des juvéniles à arranger leurs charmes de ces vêtements inaccoutumés, la peau frissonnante de ce contact inconnu. La caresse des soies aux teintes amoureuses convint, d'après ses suppositions, aux régions les plus fines du corps et les plus aristocratiques. Et il se demandait

[illegible] connaître l'attouchement des étoffes nues [illegible] Il eut la douceur de rêver les formeuses [illegible] détail de toilette. Et les doigts embarrassés [illegible] bandelettes, il se perdit en des labyrinthes [illegible]

[illegible] miroirs [illegible] Luc à s'interroger sur le visage [illegible] accomplissait la nudité, puis la [illegible] finesse des attaches [illegible] race.

[illegible] femmes, une parure — étoffes [illegible] — [illegible] de la parure déjà portée [illegible] à une femme en suggère [illegible] pas encore dormi sur [illegible] inconnues entre [illegible] doit les répartir.

[illegible] de la parure [illegible] captive au gynécée [illegible] qui est le plus intime [illegible] du musulman [illegible] une broche, une étoffe, [illegible] spectacle de femmes cloîtrées…

[illegible] de ces hommes qui, vieux, [illegible] le commerce éternel des houris [illegible] l'ombre de leur boutique à aug- [illegible] ne voient ni ne verront [illegible]

[illegible] en sincère sollicitude : il [illegible] pureté, de diaphanéité, de blan- [illegible] virginité. Où donc l'allégresse [illegible] en échappe aujourd'hui. [illegible] desseins d'une raison bien [illegible] le mérite d'être resté [illegible] pour laquelle il ne saurait [illegible] est plus reconnaissant [illegible] correspondance avec sa [illegible] en lui en man- [illegible] ; et Hêtre [illegible] intensément que [illegible] foi en la vir- [illegible]

[illegible] pays et sa civi-

lisation, la perception continuelle lui en était nécessaire comme une arme de défense.

De participer à une civilisation qui ne le touche ni ne le menace, le sens s'en est émoussé. On dirait aussi que le soleil a épuisé les sucs de sa chasteté. Ici manquent les fleurs et la verdure septentrionales, ici s'éteint et se déparfume la virginité de l'âme et de la chair !

Luc accepte l'afflux provisoire des sensations de volupté exotique. Celle-ci qui lui semble rose succède à sa pureté qui fut blanche. Or le rose peut facilement se ramener à la primitive blancheur. Il est au contraire des voluptés de pourpre violette ou sanguine dont la coloration est intense et ne saurait se réduire. Ce sont celles redoutables à Luc, car lui sourient et le rassurent partout et avant toutes choses la clarté, la transparence, la sobriété. Même il appelle à lui sans scrupules cette sensualité harmonieuse à laquelle il s'initie depuis quelques jours et qui, de pénétrer lentement en la demeure de la pureté, est une visiteuse distinguée et amicale.

Toutefois il s'étudia par instants à détourner le cours accéléré de ses idées, à le diviser en canaux qui irrigassent des terres nouvelles. Il voulait échapper par fugues à toute obsession. Il s'imposa de s'intéresser aux mœurs des arabes, de se renseigner sur leur conception familière du monde, du ciel : que pensent-ils donc de la bête et de la plante, que leur signifient la grâce d'un oued, la ligne d'une montagne, le fard d'une nuée ? Il cherchait de nouveaux sujets de soucis ethnologiques pour mieux constater son incapacité à satisfaire par eux toute curiosité de science ou de poésie exotiques. Ah! de quel malaise il souffrirait, si faute d'en savoir l'idiome, il restait complètement étranger à ce milieu humain où il fut mené ! Mais louange à la volupté par quoi il a l'intuition de ces âmes! Il croit avoir pénétré la conscience amoureuse de l'arabe, posséder une partie de ses rêves sensuels qui sont toute sa vie. Ayant rompu le pain salé de volupté, il connaît l'hopitalité musulmane.

Vers ces jours, Luc trouva dans le hasard un précepteur aimable.

Il se fit à M'sila un mariage juif qui l'excita par la vive coloration des soies dansantes du cortège, par la musique crépitante qui le précédait. Le tout était une fête *de rue*, assez aphrodisiaque en sourdine dont les nerfs étaient réveillés ainsi que par une musique de jambes claquant comme des élytres dans un voltigement d'ailes vertes de cantharides pointillées de pourpre. Grincements enamourés de ghaïtas, cris plein-chantés, joie enfantine

et scintillante du peuple biblique en servitude, sonnaillerie monotone, douce et [illegible] vénérienne en promenade par les rues [illegible], ses [illegible] bestiaux d'un papillonnement de gestes [illegible] et d'une harmonie religieuse, procession d'un [illegible] amour un peu prostitué par tant d'agitation publique et tout de même charmant d'une vieille naïveté. Jamais tant il n'apparut à Hètre que la prostitution orientale, loin de la laideur cossue de l'européenne, a le plus souvent des joliesses enfantines.

Hètre fut invité à entrer dans la case où se célébrait la cérémonie. Les femmes étaient assises sur des nattes comme aux temps de beauté patriarcale, mère, grand'mère, jeunes filles et enfants. C'est parmi leur groupement soumis, amas familial d'étoffes rouges et lâches que Luc admira un visage : aristocratie innocente, subtile liaison des traits en une gerbe, franchise délicieuse de la chair, cassidés soignés du teint et du front, ardeur des yeux qui sont de petites tasses de café fumant et aromatique, perfection du menton, rondeur juteuse des joues impubes, grâce précise et violente de la bouche !

Depuis longtemps l'européen n'avait vu de femmes et il salua celle-là avec la frénésie d'un qui contemple la toute première femme ou qui, après des lustres, retrouve la compagne perdue. Et elle faisait oublier toutes les femmes complexes, d'être très belle et d'une beauté immobile de vieille race infusionnée, — ainsi simple, hiératique et troublante, un peu animale et un peu divine.

Son séjour à M'sila prit un sens captivant. L'adolescent blond du Nord s'arrêta, en vibration, devant la brune jeunesse d'Orient, avouant avec extase une défaite rapide et profonde, ornant par générosité le visage adorable de toute la beauté savante que peut dispenser une âme choisie. Elle était assise à ses pieds ainsi qu'une vaincue, esclave mais impénétrable : il convoita se coucher, être étendu, avoir pour ciel le visage de femme, le front pur impassible où ne flottait le nuage de nulle impression. Il la regarda avec la passion d'être dans l'intimité insondable de ce visage ; les oreilles, le menton, le nez furent des bijoux qu'il désirait manier comme de fragiles coquilles. Et la bouche et les yeux parurent des fleurs légères, sensibles aux caprices des doigts. Ce serait un commerce voluptueux très brun et où les lèvres parleraient de religion ancienne et inconnue ; ce serait une union où elle userait pour l'amour de rites liturgiques, ce serait un enlacement digne des prophètes !

« Elle a la chair de cire. — Il semble qu'elle sente le santal. — La chevelure est d'une beauté un peu huileuse. Elle est vernie

comme un très beau bois de palais. — Elle bouge très peu la tête et son expression de visage est si placidement noble qu'elle apparaît dressée, de toute sa hauteur de femme. — Sa chevelure, sur sa tête, est partagée également comme par un jugement de Sàlomon. — Assise, son giron ouvert. Et ce n'est point un giron berceau d'enfants, mais oreiller, coussin d'amant ! »

Alors il se sentit dans la nudité du dehors, par le silence de l'opaline nuit enveloppé de la résille stellaire. Le ciel était une eau langoureuse de demi-lune empyréenne. Et les étoiles progressaient comme des barques d'une pêche miraculeuse dans un lac miraculeux. Une brume rapide occupa l'espace.

Luc s'interpella d'avoir rêvé les imposantes vierges des civilisations disparues en négligeant le présent : « Qu'est donc l'évocation constante de la beauté dans le passé sinon la lâcheté d'affronter la beauté dans le présent ? Voyons et apprenons: qu'est celle-là sinon la plus ravissante des femmes ? Sachons qu'il existe autour de nous un peuple nombreux, divin, de formes aimables ! »

Et il la regardait avec l'intention de rapt, le jeune khalifa du Septentrion.

*MINUTES*

Dès lors l'Enfant atteint et solitaire pèse la vacuité des rues et l'absence de la femme. Luc erre longtemps par les ruelles : au-dessus des murs d'argile pend le tissu coloré des tapis qu'on aère, et c'est comme le débordement des joies de femmes tenues secrètes, du bonheur de gynécée au soleil, de la félicité amoureuse livrée en bouquets fanés aux profanes. Des fumées qui croissent au-dessus des terrasses, tiges de dattiers et frondaisons, sont les sinuosités nobles et gracieuses de fumée d'encens devant les idoles de chair. Les abois impétueux des chiens arabes projetés tels que des goules au haut des murs défendent tragiquement des prisonnières qui doivent être de prix.

Hêtre s'arrête aux portes pétries de boue, enchâsseuses de pierres et de troncs. Ah ! intérieurs des cases enchâsseuses de femmes ! Sa convoitise rêve d'aventures de rapt et de violences guerrières. Son caprice souhaite l'époque où une suzeraineté sera partout aux êtres beaux, où s'organisera une féodalité esthétique. L'or immonnayé du soleil qui s'immobilise aux murs est le trésor d'un amant, d'un jeune khalifa comblé de précieux hommages dus. L'azur de l'étoffe du ciel qui encourage la bleuité de ses yeux. le sacre prince.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Les écoles sont des volières où les jeunes arabes récitent en

même temps des phrases d'oiseaux qui regrettent la liberté de l'ignorance :

« Le musulman ne porte que le burnou afin d'être pluts tôt nu en face de la femme.

« Les mosquées sont les préaux où s'assurer par la prière des lèvres et les implorations des gestes la jouissance future des houris.

« Le muezzin voit, le soir, dans les étoiles un peuple de houris lointaines et il crie vers elles toutes.

« L'arabe aime la gazelle parce que ses yeux ressemblent à ceux des plus belles femmes, il goûte la grenade parce que vermeille et couronnée elle est gonflée à la façon d'un sein ; il estime la pâtisserie parce que les meilleures ont la saveur miellée des chairs. Que n'aime-t-il donc l'arbre puisqu'il a l'élancement et la grâce flexible de la femme ?

« Le musulman en plein air baise le musulman en signe de salut : c'est à cette fin que le baiser ne soit pas seulement un oiseau tenu en cage, car de fermer les femmes n'emprisonnent-ils pas le baiser ?

« Remarque-t-on que les fenêtres grillagées des maisons arabes ressemblent aux parois d'une cage d'oiseaux ? La femme dont on redoute la fuite a-t-elle des ailes ? »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il passe des fillettes pour intéresser Luc : souvent elles sont de même grandeur et un même voile de mousseline blanche mouchetée de pétales jaunes ou verts les abrite, vaporeuse niche. Leur marche jumelle est légère de naïveté et de charme : les voici soucieuses de ne point se séparer, de se diriger avec entente. Petit couple de fillettes égales sous le même voile, il est le futur couple de femmes égales dans le même amour d'un homme, une jeune idylle de polygamie.

De la femme, être caché en ces pays, il ne reste à la vie du plein air que le spectacle des fillettes en liberté : elles sont la femme et Luc la cherche, la découvre en elles, toutes petites femmes dont la jeunesse gonfle à l'oued l'outre noire d'eau destinée aux captives..., fillettes aux bracelets, fillettes aux traits fins, toujours agréables de porter, elles, les jeunes, l'outre de liquide jeune, toujours mystérieuses de pénétrer elles, les plus jeunes, aux cases hermétiques, petites porteuses d'eau et de mystère...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au ciel de sa vie Luc est une nuée.

La nuée fine et lépide vient d'une suprême frontière : la chasteté. Elle entre maintenant en une zone où elle se teint, craintive.

de couleurs nouvelles. La nuée, sous la loi du vent des destinées pénètre de plus en plus entraînée en un ciel aux teintes inconnues. Elle s'y étire selon une forme ténue et harmonieuse, elle s'y colore selon une essence exquise. Inconsciente des horizons des prochaines migrations, la nuée se fixe au zénith de volupté.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Relire les *Mille nuits et une nuit !* Luc s'en abstient. Mais son imagination est une Schahrazade aux lèvres plus sensuelles, aux yeux plus vénùstes, au démon plus orgiaque. Les pourpres de la luxure se déploient en nappes et resplendissent par des ondulations et avec des chatoîments marins. C'est une eau qui respire devant lui, si vaste, si profonde, à flots rythmés venant des confins des terres les plus pures, portant leur arome et leur voix, modelant par ses vagues des seins et des cuisses, des joues et des croupes, des chevelures et des bras. On y distingue aussi des flottements de tiges et de fruits, de fleurs, de tiges et de feuilles. Les étreintes des corps y composent un concert attractif sous une lumière propre et neuve. L'eau est teinte des essences mêlées des unions.

« La luxure a ses révélations comme la vertu et comme la beauté ! Il faut monter afin d'en être illuminé car la luxure est sublime comme le génie, cime dénudée de hamada d'où dominer le désert de la vie et de sa vie. Et la félicité qu'elle dispense est d'autant plus immense et riche que peu la partagent : la luxure est une des altitudes méconnues d'être trop élevées. »

..... Après celle de la fleur, avec celle de la femme, l'absence des fruits se marqua. Hêtre évoqua les rondeurs des fruits qui adhèrent aux branches, et leur donna des noms ; il évoqua les rondeurs des fruits qui adhèrent aux femmes et leur donna des noms très doux. Fruits de France, fruits pulpeux et veloutés, fruits doux aux doigts comme des chairs et cédant aux pressions menues, peaux aux nuances tendres sensibles aux jeux du jour comme des épidermes d'Européennes, pommes incarnadines rougies aux places des baisers, pêches formeuses aux contours finement velus, vermeils abricots juteux !... Les lèvres sapides, les yeux mi-clos, les joues fleuries du véhément désir, Luc songe à des jeunes filles françaises, Marthe, Marie, Lucile dont les lèvres rougissent en cerises, Paule ferme comme une pomme et Charlotte dont la saveur est celle des pêches, dont les regards coulent comme une liqueur végétale, dont le sourire est la fleur d'un pêcher mystique. Luc repasse son adolescence aux vergers européens où toutes les séductions étaient à portée de la main, où les fruits pendaient tentants aux branches inclinées pour l'of-

frande. Petite cousine, Marthe divaguait avec lui par les allées du grand parc de campagne. C'était par le sous-bois lumineux des hêtres : tous deux avaient treize ans, jumeaux de grâce replète. Marthe lui baisait les yeux clos, le cou gracile comme d'une fillette. Il mettait la main en son corsage ; ah ! la petite peau douce comme un laitage, les abricots durs des seins naissants. Marthe lui baisait les lèvres closes, le cou gracile comme d'une fillette. Il tremblait en plapant la jeune chair précise : le sang empourprait ses rondes joues, violent sous la peau fine ; il tremblait comme si c'était lui la petite fille. Et il repoussait ses baisers, s'enfuyait vers les parents... — Voici Lucile à ses seize ans. Elle marche par les sentiers de la montagne, devançant avec lui leurs parents, — haute et ferme, un peu flexible, le pas sauteleur, levant le pied subtil comme fait l'oiseau. Ses paupières arrondies en corolles abattent le regard ombreux vers les pommettes gonflées : au corsage de fine soie, transparente au bercement, ses seins sont deux paupières alourdies de l'ivresse printanière. Sa marche serrée est une lente procession de grâces, prudente de porter un saint-sacrement. Il passe son bras sous le sien ; elle le regarde d'étonnement; il implore d'yeux qui savent caresser ; elle sourit comme à un caprice d'enfant et poursuit ; il presse contre soi le bras de plénitude précieuse ; elle marche toujours silencieuse, les joues plus roses sous le duvet blond allongé, les paupières et les seins plus lourds de plus de délicieuse angoisse. « Comme vous marchez bien, dit-il. Votre marche est une musique qui fait se lever le désir... Et les ondulations régulières de vos hanches marquent la mesure de mon cœur. » Sa marche traîne après soi le cœur. Mais Luc se détache d'elle, poursuit une vanesse dont les ailes noires ondulées de feu palpitent comme des paupières, comme ses seins...

Celle-ci fut hardie, la brune Madeleine, bohémienne tropicale. Créole née d'Européens, elle est le sang de France attiédi au soleil des îles, l'arbuste transplanté du Nord et qui mûrit des fruits de plus capiteuse saveur, un suc fermenté par le plus chaud été. C'était au bord d'un étang, petite prairie d'eau calme émaillée de reflets occidentaux ; la paix universelle du soir tombait comme une mante aux épaules de l'impétueuse fille, énervée de ce vêtement de silence, plus chaleureuse de vouloir rejeter la fraîche draperie. Luc, alangui de flanelle claire dans le soir noircissant, comme un flambeau affolait son papillonnant désir. Il était long et frêle ainsi qu'une tige : elle voulut être la fleur qui fît plier cette tige : elle lui dit : Portez-moi, je lui lasse de trop de chaleur. Il la ceintura d'un bras pudique ; elle lui dit : Vous me laisserez tom-

ber ; il faut cueillir les fruits qui vont tomber. Et comme il hésitait, elle prit sa main et y posa elle-même le fruit pour qu'il ne chut pas plus bas. Et ses cheveux noirs où luisait le crépuscule furent lourds et tièdes au visage de Luc comme une pluie d'orage. Mais on les appela et Luc courut le premier.

Ah ! toutes les tentations qu'il repoussa, toutes les fleurs, tous les fruits, qu'il laissa, incueillis, se faner, se flétrir, au jardin des désirs. Luc soupire après les éphémères beautés ; il regrette son long renoncement. Ah ! tout ce temps qui ne fut pas vécu. Ah ! le mauvais jardinier qui laissa les fleurs et les fruits dépérir aux arbres, ainsi détournant une inutile sève. Luc n'en apprécie pas moins la fraîcheur de son âme, la force de son sang, la plénitude des réserves juvéniles. Il se sent riche inépuisablement. Mais il regrette et se demande :

D'avoir toujours voulu rester vierge, d'avoir toujours gardé la défensive devant les tentations, n'ai-je pas trop été petite fille, et le rôle de l'homme n'est-il pas toujours un peu l'offensive ? N'ai-je pas failli aux destinées de mon sexe ? Le flirt est une épreuve sélective : attaque de l'homme, défense de la femme, c'est un combat, une délicate escrime, pressante comme un duel mais où les armes sont mouchetées. Le fleuret du désir n'y perce point le sein ; seulement le sein touché, la lame s'arque suivant une courbe harmonieuse qui distrait les sens. Et par cette escrime les armes des deux sexes s'affinent, les valeurs s'éprouvent ; par la vertu de l'exercice les êtres se sont perfectionnés, préparés pour l'union décisive. Or, je dois épouser une femme et j'ai toujours été femme ; comment avec l'élue ferai-je jamais un couple parfait?

Oui, vraiment, si je me trouvais en présence d'une, que serais-je ?

Luc s'examine. Luc imagine les idylliques rencontres. Il appelle des visions de femmes futures, prochaines. Il songe des bals et des concerts. Il veut préciser une forme qu'il élira La vision reste vague. Il ne voit que tulles, parures de fleurs, légers bijoux, chevelures crespelées, penchements de bustes imprécis, sourires fuyants, yeux moqueurs qui ne sont pas des yeux d'amantes pour amant mais de compagnes pour compagne. Toutes celles que la fantaisie évoque rient avec lui comme avec une amie. Il se voit lui-même comme une amie de ces amies, svelte en les danses légères, les bras fluets et les mains molles, le cœur léger comme la plume. Il voit son visage fin, la fraîcheur satinée des pommettes où la pudeur rosit en fleurs frêles, ses transparentes paupières violettes abaissées en jupes discrètes sur le mystère féminin de ses yeux, ses prunelles bleues voilées comme un sexe

[illegible] de sa taille, l'aris- [illegible] de son âme, le [illegible] et s'il veut [illegible] c'est sa grâce [illegible] de

[illegible] du village. Et voilà [illegible] l'ombre céru- [illegible] par dessus [illegible] aux jupes blan- [illegible] sont nues [illegible] le soleil, comme une [illegible] repliée entre [illegible] un corps abandonné [illegible] eau parfumée de la [illegible] accroupie adossée [illegible] service.

[illegible] la regarde, les [illegible] les pygettes posées [illegible] arrondi comme un [illegible] en fermeté, l'arc dor- [illegible] comme de petites flèches, [illegible]. Très nettement [illegible] parfaite, comme d'une [illegible] connaîtra, la figure décise, [illegible] de corolle, le nez mince [illegible] les yeux sont les gem- [illegible] ciel incurvé des joues [illegible] et volupté, surtout le jeune [illegible] comme s'ils n'étaient point [illegible] qui couvent, où [illegible] où les pygettes sont des [illegible] s'étirent au souffle [illegible] en fusion. Ah ! ce corps [illegible] comme un visage [illegible] visage qu'on se rappelle [illegible] : mais des [illegible] au souvenir : on garde [illegible] le visage, entre [illegible] comme entre [illegible] chère, la palpi- [illegible] que la personna- [illegible] intellectuelle comme

une prunelle. Dans la merveille déployée toute du corps en révélation, la figure ne retient pas plus le regard que la tête chez la jument harmonieuse, que le chiffre au mouchoir de dentelles.

Hêtre sait le mensonge des mirages. Ces formes parfaites en précision n'existent que par delà les déserts aux oasis où il n'atterrira jamais. Il s'acharne à détourner son attention vers des pays plus sûrs. Troublé des voluptueuses offrandes des beautés orientales, il appelle des souvenirs européens, il se promet de prendre caresses et caresses aux jeunes filles parmi lesquelles il a vécu et revivra. Il cueillera baisers, seins, palpitations des tailles, pétales des paupières, corolles des joues pour la corbeille jamais pleine et toujours plus légère. Il évoque les contours des corsages, mais ceux-ci sont-ils de Marthe, de Marie ou sont-ils de Lucile ? Toujours l'impuissance de rien préciser ; seulement une mer de souvenirs qui se soulèvent et s'abîment comme des vagues. Vagues... très vagues.

Sa voluptuosité ne peut se satisfaire de promesses lointaines ; il la faut assouvir. Hêtre sent une force qui lui prescrit qu'elle doit s'épanouir à M'sila, par les vergers silencieux sur lesquels les dattiers s'élèvent en vigile. De la terre arabe ensemencée des littératures sensuelles émane un charme puissant de philtre, émanent des fumées telluriques odorantes qu'une brise molle soulève et modèle en forme de mirages, fauves au soleil ou finement améthystées par le soir. Hêtre sent son corps pénétré d'un parfum de grisantes épices. C'est l'emprise du corps par l'arome de la terre qui veut retenir quelque chose de lui.

*VIBRATIONS*

Sur la falaise bordant l'oued el Ksob, un chameau se silhouette avec netteté, flamant à quatre pattes. Au dessous, des moutons semblent sur le versant des touffes d'herbes sèches qui rampent comme des araignées. A dix pas de l'eau, l'ombre sur l'herbe paille d'un cube de pierre romaine est verte. Rayé par le courant, l'oued est un ruban ottoman.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Luc quitta la compagnie des lauriers riverains. Il fut vers le sable. Allongé, des inspirations y tordaient son corps. Les images étaient fragiles dans son cerveau comme des empreintes sur le sable. Rien se subsiste. Le vent soulève l'informe et angoissante poussière.

Luc fut sur les monticules.

Il y avait vent. Les hauts arbres aphyles, nombreux de tiges, sifflaient un bruit de cordages, un bruit de vent gonflant et bat-

tant des voiles. Comme il était des nuages au ciel et assez bas, on avait l'impression que c'étaient eux que le vent claquait, et faisait résonner ainsi que des voiles. Et le bruit coulait avec les nuages, vent de sable, sable de bruit.

Et Luc, une seconde, se remémora « Le semoun meurtrier... », une seconde songea : Pauvre Hugo..., et regarda l'espace.

Le vent peuple le désert.

Le vent embrasse, embrase le désert, le soulève d'une multiple grossesse d'où naissent les millions de petits qui éparpillés à l'espace refont le désert.

Le désert est « une mer de sable », et les oasis « des îlots ». Vient le vent, le cyclone, — les lames battent en furie d'écume sableuse la ceinture de l'oasis. Allah est Allah et l'homme n'est plus l'homme.

*MUSIQUE*

Au soir... les troupeaux de bovidés, sans pâtres, rentraient aux étables, traversant l'oued par files ramifiées, grimpant aux falaises vers les huttes, par files ramifiées s'espaçant bête à bête, grain à grain — chaque bête avançant en roulis, — son à son... chapelet, angélus,... puis rien qu'un peu de vibrement à la place où ils passèrent, des taches de souvenirs visuels comme il y a des taches de sons dans l'oreille après l'égrènement de la cloche.

Et Luc se demandait, songeant au départ, interrogeant son âme future, quelle image définitive il emporterait de M'sila.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au soir,... toute l'âme colorée du ciel se recueillit sur la montagne comme les troupeaux épars à l'étable. Les roseurs trouvèrent des abris multiples sur une litière violette ; des verdeurs angulaires s'accommodèrent de pentes partielles. Il accourait des roseurs retardataires, il venait encore des verdeurs timides. Puis quand le troupeau fut au complet et qu'on put les dénombrer en leur ordre simple, — quand les abeilles de couleurs en vol essaimal eurent garni la montagne comme une ruche, quand la montagne fut un Hymette de nuances,... — la porte du ciel se ferma lentement sur leur sommeil rangé, échelonné au-dessus de la terre.

Alors Luc quitta le pont vers les cafés où vibrait le bourdonnement des musiques de rahmadan.

Dans le ciel oriental le croissant de la lune est un fin bijou arabe... Mais tellement constellé le ciel qu'on n'en voit plus la profondeur sombre, chair trop couverte de bijoux : le ciel chamarré d'étoiles est une parure excessive d'Ouled-Naïl. Et les étoiles

avaient le scintillement sonore des bracelets aux mains et pieds qui s'agitent, des diadèmes aux cheveux bougeurs, des ceintures aux poitrines émues. Les dattiers étaient droits comme des flûtes. L'étendue était la surface d'un tambourin où ronflait la musique des étoiles. Magnétisé de la volupté sidérale, le corps de Luc prenait en l'ombre des contorsions harmonieuses.

Luc entra à la première musique. Un silence le salua. Trois étages de burnous, accroupis comme des guêpes ivres, ceinturaient le vide central. Le kaouadji porta à Luc sa tasse et une cafetière longue comme une pipe. Un arabe gratta le tebel en prélude. Alors le premier musicien réemboucha la saffara, et la ghaïta lui fit un lit de modulations dociles. La mélopée se leva lentement, dessinant les pas hanchants de la danse prochaine, marche sensuelle, versets de volupté toujours même en plaintive litanie. Le musicien, tenant droite la longue saffara, métrométriquement, la promenait comme un zebb musical sur l'assemblée aspergée des sons lourds. Le tebel ronflait, bientôt précipitant la mesure pour annoncer la proximité des Ouled empressées vers la fête. Après des alternatives de lenteur et de vitesse disant leur approchement et leur éloignement comme en les spasmes de l'amour, les instruments déchirèrent l'espace d'accords éclatant en pâmoison ; et les femmes entrèrent.

Ils se maintinrent au diapason épuisant de l'acte, musique ahurissant la vie intérieure, tuant la voix de l'âme et la violant. Une première, de face bouffie, les pommettes, la bouche et les yeux saillants en cabochons pendant sur le visage de la haute assabamertine, s'avança dans l'ovale vide, glissant sur les plantes par un rampement, boitant en rythme, le buste raide emmailloté des six mouchoirs ensemble cousus en mehlafa. Le corps, anhélant, s'annela, en dislocation grossière. Elle allait et venait régulièrement, tissant un drap de volupté. Bourdonnait la musique. De la tête l'ouga rouge pendait droit en liane immobile sur la croupe crépitante. Le ventre sanglotait, soubresautant comme une poitrine affolée pour affoler, comme une mer attractée par la lune.

Jeu représentatif des mains, mains qui s'ouvrent et qui se ferment, mains cambrées et insinuantes comme les becs de cygnes, mains agitées de plaisirs, agonie voluptueuse des mains ; jeu du mouchoir, jouement de la croupe qui se retire, jouement de la croupe comme l'eau tournoyant sous le robinet. — *Une main disposa la mehlafa sur l'épaule.* — Hochet des mains brisées claquantes comme des élytres, castagnettes du désert sœurs des sauterelles. — *Les arabes fascinés boivent en communisme la bestialité frénétique.* — Elle va et vient régulièrement, glis-

[illegible] rampeuse, onduleuse, serpent-femelle, vipère, crotale [illegible] serpent à sonnettes de cuivre. Sous le [illegible] la croupe bruit comme flue l'eau sous le [illegible] croupe, croupe, ventre, ventre,... sein, [illegible] dansent, qui se convulsent, [illegible] agitation... Convul[illegible]ment de la vo[illegible]enne est au [illegible] la grandeur, l'opa[illegible] à cette Ouled-Naïl [illegible] grande et somptueuse, célèbre [illegible] ces faces boursouflées piquées [illegible], à ces chairs ballonnées ainsi [illegible] dans la suggestion des cinquante fa[illegible] et bees en fascination monopolarisée.

[illegible] s'approcher d'elles, subit un désir étranger [illegible] orgiaque de juxtaposer sa finesse à leur [illegible] sobre à leur massivité chamarrée. Ah ! les [illegible]siennes tant supérieures en individualité artistique! [illegible] la séduction de l'instinct, de l'effacement individuel [illegible] devant la tradition, devant le rythme machinal im[illegible] et vague comme les instincts de caste, de race, d'espèce, [illegible]lement, comme la sourde volupté de l'indéfini désert. Ah ! mer ! mer de volupté ; ah ! sable ! sable de volupté ; volupté où [illegible] noyer comme dans du sable, en convulsion de qui se noie, se débattant, se débattant. Oh ! ces grossières et impassibles Ouled-Naïl ! leur indifférence crispe plus que la volonté de séduire, exprimée par les mille coquetteries intellectuelles des pas, accordés aux sourires, des ballerines parisiennes. Là-bas le charme léger d'intelligence ; oh ! ici, ici, la tornade qui engloutit... — Une troisième va et vient, glisseuse, rampeuse, sonnant ses sonnettes de monnaies, celle-ci vierge en blanches mousselines tachetées de roses, nuage de coccinelles. Elle est jeune, de quinze ans, plus pâle, face rude taillée à la hache, peau rude d'Esquimau un peu bronzé au désert. Elle va et vient, maladroite, la croupe inégalement bosselée, en soubresauts vite fatigués, aux abois. Fumée, odeurs, abrutissement de la saffara, agitation du collier-de-sultan, nuage d'insectes, semoun de coccinelles. Aux oreilles les m'chroff incurvée en sangsues qui sucent ouvrent les petits suçons des stigmates, et l'assabamertine, comme une barrière ajourée de jardin, découpe ses galeries de fenêtres dorées sur la chevelure noire. Luc la regarde, et tous les yeux sont tournés vers lui, guet-apens dont il se sent la victime circulairement obser-

vée. Elle glisse, la croupe malhabile, le ventre comme un jeune cabri s'essayant aux ravins. — Le tabel mugit. Lentement la saffara bat la mesure. Sa virilité s'agite au rythme lent et brutalement captieux de la saffara. — Elle va et vient, malhabile comme roule une boule mal taillée. On la regarde. On le regarde, circulairement. Il se dirait maintenant lui-même danser, être au centre du cercle, à la place de l'Ouled-Naïl. Les arabes le considèrent il est le jeune homme venu des Mille nuits et une nuit ; il est leur souverain de beauté, un messager de beauté, un khalifa, le khalifa. Non, il n'est pas au centre, c'est l'Ouled-Naïl ; lui, est assis au troisième rang, très haut, immobile, accoudé à son genou, en pose égyptienne et qui domine. La femme danse devant lui comme devant un prince. Ses monnaies s'agitent comme des battements de petites mains cuivrées vers sa gloire. Les autres, distraits un peu de la femme, regardent sur lui l'effet produit par les courtisanes. Bizarre est sa sensation, étrange mélange de féerie imaginaire et de réalité nette.

Toujours, infatigablement, grésille la saffara. Les cinq Ouled-Naïl, se succédant pour tenir les mâles sous le halètement du désir, sont épuisées d'une sueur de poivre et d'encens. La saffara s'agite, métrométriquement, rythmique zebb musical. L'aspersion des semences sonores fait lever les désirs. Et un arabe entraîne par une des portes la première Ouled. Toujours bourdonne le tabel, ventre instrumental où sourdine la musique comme une volupté couve. La seconde Ouled va et vient, serpentante, sinueuse, face vipérine, le ventre agité comme une langue qui va piquer. Et elle s'abat épuisée : un arabe l'emporte trébuchante. Le cœur de Luc s'agite. Fascination des regards circulaires ! Tous observent ce qu'il en pense. Une troisième Ouled-Naïl, la plus belle, la célèbre, somptueuse de ses chairs épicées fumant comme des cassolettes, s'avance dans l'ovale, va et vient, sinueuse, ondulant comme la lourde vague qui roule et mouille sur le sable. Tous l'admirent. Luc se sent bizarrement fragile, long, fluet, trop fluet, fragile, femme, presque femme. Tous le regardent, prunelles lumineuses comme pour le fasciner, prunelles d'un feu ironique et d'incompréhensible expression, comme le cuisant miette à miette. Il est long, fin, fragile, trop délicat, il est fleur éphémère, vénuste mais promptement fanable sous le soleil de tant d'yeux. Pourquoi tellement le regardent-ils ? Repoussant un concurrent, un arabe ravit la troisième Ouled par la rue. Comme les martyres joyeusement se succèdent, la quatrième avance dans le cirque, celle de quinze ans, la pâle, presque blanche comme lui, presque sa sœur par le teint, mais près de

lui si rude. Et tous l'observent plus attentivement, les yeux dardant l'ardente curiosité comme des langues de serpents. Fascination circulaire ! Elle va et vient, onduleuse, en soubresauts maladroits, toujours malhabile, et par là plus perversement tentante comme une infirme pubère. Tous l'observent lui si fin ; lui, si délicat, auprès de celle-là si rude, n'est-il vraiment pas plus femme? Il se sent une grande et svelte et délicate Ouled-Naïl, une Ouled-Naïl de pureté, une Ouled-Naïl de virginité ! Là, dans ce milieu arabe, dans cette naturelle atmosphère de volupté, sa virginité lui est une fleur artificielle cultivée avec plus de soin pour être plus fragilement cueillie, sa virginité n'est qu'un charme de sensualité de plus, sa virginité est une sensualité. Tous le regardent. Hêtre est pour eux une courtisane ; son élégance frêle leur semble nécessairement née pour la débauche comme la gazelle pour être mangée. Est-il homme ou femme ? Il n'y a ni homme ni femme, il y a des êtres de volupté. Tous les regards le magnétisent : est-il homme ou femme ? Auprès de lui, comme elle, l'Ouled-Naïl, est lourde, elle la femme et encore vierge, et jeune, presque enfant, par là presque désirable, — la saffara grince comme un nerf de volupté, — aigûment désirable. — Luc sera homme ! Elle va et vient. — La saffara asperge de sons. — Elle va et vient, bientôt épuisée. Et Luc, comme un vieil arabe va la capter, met sur l'épaule palpitante la main qui trépide, et la pousse devant soi par la porte entr'ouverte. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . .et chu sur la mehlfa frangée d'or et d'argent, la virginité détachée de lui comme un gland de la cupule, penché en confidence il lui demanda, la main au piano des sequins de la poitrine : « Comment t'appelles-tu, toi ? — Zinalda, dit-elle. — Zinalda, dit-il. » Et Luc, abandonné à « ce qui était écrit » au vêtement de la courtisane, renonçait à chercher quel prénom des vierges du Septentrion pouvait rappeler celui-là.

MARIUS-ARY LEBLOND

# Causes de la Misère des Marins-pêcheurs

## I

La population maritime des côtes ouest de la France traverse une crise qui n'est pas près de se calmer. On a cru à tort, que la misère des marins bretons tenait simplement à un accident zoologique passager et que les désastres ne se reproduiraient pas de longtemps. Ces désastres ont pour cause l'évolution de l'industrie de la pêche. Et ce n'est pas seulement sur la cote bretonne que sévit la misère, c'est sur toute la côte de France.

Voici à ce sujet un document significatif. En 1898, les pêcheurs des Sables-d'Olonne et de la Chaume, de Saint-Gilles, Croix-de-Vie et l'île d'Yeu ont adressé cette pétition collective au ministre de la Marine :

Les marins-pêcheurs voient avec inquiétude leur industrie gravement menacée par l'emploi d'un filet de pêche, destructeur outre mesure, dont se servent les bateaux à vapeurs chalutiers. Ce filet dit à panneaux ou *otter-trawl* tient à la fois du chalut et de la senne. Grâce à des panneaux de bois qui s'ouvrent d'autant plus que la vitesse du panneau est grande, cet engin, muni de plomb dans la partie intérieure, plonge jusqu'au fond de la mer et s'étend sur une largeur pouvant aller jusqu'à 50 mètres dans les grands bateaux à vapeur.

L'emploi de ce filet est préjudiciable à tous les points de vue :

1° Il dévaste les fonds de la mer par suite de son développement exagéré, et capture une quantité de poisson telle, que ces fonds seront bientôt épuisés;

2° Il ruine la pêche à la voile puisque les marins, n'ayant pas de ressources suffisantes, ne peuvent supporter cette concurrence; il ruine par conséquent toutes les industries qui se rattachent à la pêche à la voile : charpentiers, voiliers, forgerons, etc.

3° L'emploi du filet destructeur *otter-trawl*, ruinant ainsi la pêche à la voile, entraîne fatalement la désertion des marins qui s'y livrent et qui abandonnent une profession ne leur procurant plus les ressources nécessaires pour vivre : abandon qui portera un grave préjudice à la marine de l'Etat.

La législation a si bien prévu ces dangers et si bien tenu à les conjurer que, par décret du 21 juillet 1853, applicable à l'arrondissement

chaluts à 21 m. 50. En résumé
fonds de la mer, jette le trou-
de marins-pêcheurs, arrête les
pêche, ruine toutes les industries

le ministre, une mesure régle-
de graves intérêts et mette en

suivaient ce document.
publications techniques concernant la
à vapeur, montés par 140 hommes
chiffre d'affaires plus élevé que celui
chalutiers à voiles ayant un effectif

propriétaires de chaluts et de leurs
les bienfaits du chalut mécanique pour

de 1898, M. Coutant, maire de Trou-
d'un rapport sur *l'utilité d'accorder ou de*
*de culture des fonds propres à la repro-*
*chaluter sur certains parages à moins de*
*de baisse mer.*
donnait ces raisons trop ingénieuses :

représentées notamment par les pleuro-
reproduire et se développer en sécurité pen-
de leur existence, d'avoir à leur portée un
besoins, c'est à dire un fond de sable ameu-
du chalut aide dans cet office par un cou-

preuves il ajoutait

la disparition presque complète sur nos côtes de
est venue fort à point protes-
contre cette accusation fausse. Et
pressés coïncide avec une recru-

bien ajouter :

beaucoup de poissons et
à l'approvisionne-
de plus en plus nom-
de pénétration
progrès qu'il ne faut
qu'on dise, et quoi
dans la mer com-

mune, aucune législation particulière ne pourra l'atteindre ni entraver son action.

Des marins-pêcheurs il n'est pas question dans cette affaire.

La vérité c'est que plus de la moitié des marins inscrits, ne trouvant plus à s'embarquer sur des voiliers, ont demandé des ressources à la pêche côtière. Il a fallu construire de nouvelles barques, et l'impulsion donnée à cette construction a été telle que les ports de l'Ile d'Yeu, de Saint-Gilles, de Noirmoutier, des Sables, en Vendée, de Belle-Ile, du Croisic, de Groix, d'Auray, d'Etel et de Lorient, en Bretagne, qui possédaient naguère peu ou point de chalutiers en ont maintenant des milliers. Aussi les fonds, depuis Belle-Ile jusqu'à Bayonne, sont-ils labourés jour et nuit, par les chaluts qui les ravagent et les épuisent. Sans doute un certain nombre de pêcheurs bénéficient eux-mêmes et momentanément de cet état de choses, mais ce qui se passe actuellement en Bretagne montre assez que cet état de choses est proprement désastreux.

Au surplus d'autres causes de destruction sont venues s'ajouter à celle du chalut à vapeur : le filet traînant à petites mailles pour la pêche à la crevette est également pernicieux au frai et au petit poisson.

M. Maraud, ancien pilote, membre d'une commission chargée d'examiner la question de savoir s'il conviendrait d'interdire le chalut à chevrettes, déclare :

Pendant une journée il a été capturé 8 litres et demi de fretin, soles, rougets, dorades, plies, raies, merlans, etc. formant environ un millier de sujets sans compter une quantité presque égale d'un fretin trop menu pour être ramassé ou retiré des mailles. Après chaque coup de drague, et le triage opéré, ces petits poissons ont été mis dans un seau d'eau de mer, et il a été reconnu que la plupart étaient morts.

D'autre part le sous-commissaire de Saint-Gilles, appelé, à donner son avis, s'exprimait en ces termes :

Incontestablement le chalut à chevrettes détruit par sa nature, les moments et les lieux où il est employé, une quantité énorme de menu fretin. Pas un homme de bonne foi ne peut le nier. Il est donc incontestable qu'il contribue pour sa part à amener le dépeuplement de plus en plus appréciable de nos fonds. C'est donc un filet à proscrire même dans l'intérêt de ceux qui s'en servent et qui, pour le gain du moment, détruit et gaspille les réserves de l'avenir.

Enfin le commissaire de l'Inscription maritime de Noirmoutier, consulté sur le même sujet, répondait :

Cet engin étant à petites mailles est pour le fretin une grande cause

[illegible] dix-huit ans qu'il est fait usage de [illegible] [illegible]. L'opinion générale est que le [illegible] remplacé par le casier, qui permettrait [illegible] que la chevrette marchande en laissant [illegible]

[illegible] chevrettes est dangereux pour l'avenir de la [illegible] conique ou « filet normand » autorisé en [illegible] de 1853, et qui est prohibé dans d'au[illegible] moins funeste. Les chalutiers à vapeur [illegible] Ses mailles ont plus de 0 m. 025 ; mais, [illegible] le engin, elles restent fermées à la pointe [illegible] serré, que des pièces superposées, partant [illegible] protéger le filet contre l'usure, resserrent [illegible] Le fond n'est plus un crible ; c'est une poche [illegible] échapper et au fond de laquelle le fretin s'a[illegible] le goemon, les coquilles, etc., qui l'écrasent [illegible] C'est à pleines pelles que l'on rejette des détritus [illegible]

[illegible] le filet à chevrette et le filet normand conique [illegible] destructeurs du frai et du petit poisson et con[illegible] conséquent à raréfier les produits de la pêche. Néan[illegible] chalutiers à vapeur avec leurs filets perfectionnés sont [illegible] de tous. M. Maraud déclarait dans son rap[illegible]

[illegible] à vapeur ont trois avantages principaux sur nos [illegible] le calme ne les arrête ni ne les retarde, ils peuvent [illegible] les lieux de pêche, ils ont enfin la facilité d'at[illegible] et les lieux de pêche en peu de temps et malgré les [illegible] Malgré cela plusieurs compagnies ont été obligées [illegible] qui leur causait plus de perte qu'elle ne leur [illegible] Mais les Compagnies actuelles ont adopté un [illegible] beaucoup plus destructeur que le cha[illegible] se servaient primitivement les [illegible] à la vitesse que peuvent acquérir ces chalu[illegible] une étendue considérable, détruisant des [illegible] Déjà les bateaux anglais et es[illegible] de leurs pays, puisqu'ils viennent [illegible] des mesures protectrices, [illegible]

[illegible] chalutiers à vapeur constitue un [illegible] que tout pêcheur [illegible] pêcher dans les eaux [illegible] substitution des cha[illegible] ressources des

populations maritimes tout entières, des centaines de mille de marins dont les moyens d'existence sont déjà bien précaires. Pour vous en donner une idée, je vous citerai le port des Sables qui, armant environ 500 bateaux à raison de 4 hommes en moyenne par bateau, compte à peu près 2.000 marins. La pêche apportée par tous ces bateaux pourrait être faite par 10 chalutiers à vapeur, employant chacun 10 hommes soit en tout 100 hommes d'équipages. Donc, qu'une compagnie de 10 chalutiers à vapeur seulement vienne s'établir dans les Sables et 1.900 marins seront sans ressources. Ajoutez à cela le préjudice porté par ce fait même à toutes les professions dépendant de l'industrie de la pêche, aux industriels, aux voiliers, aux constructeurs, aux forgerons, en un mot aux fournisseurs de toutes sortes et vous serez convaincus que nous devons lutter contre l'emploi des chalutiers à vapeurs protéger notre vaillante population maritime contre les spéculations de quelques capitalistes.

A la suite de ce rapport les membres du Congrès des pêches maritimes votèrent plusieurs résolutions dont voici les deux principales :

Que lorsque le besoin en aura été reconnu par des Commissions dans lesquelles seront représentés des pêcheurs et des armateurs de pêche, des arrêtés préfectoraux interdisent suivant les dispositions de l'article 2 du décret de 1862 certaines pêches au-delà de trois milles, dans l'intérêt de la conservation et de la reproduction des poissons;

Que l'usage du chalut quel qu'il soit, soit également interdit en dedans de trois milles.

La délégation de Trouville protesta énergiquement contre cette dernière résolution qui fut votée néanmoins à une forte majorité. Nous savons pourquoi Trouville protestait : l'intérêt local se prend volontiers pour l'intérêt général ; la chose est ancienne et commune.

## II

Que pouvons-nous augurer de ces faits importants ? La campagne de résistance entreprise par les malheureux pêcheurs côtiers a-t-elle quelque chance d'aboutir à un résultat ? Nous ne le pensons pas. Il y a là un fait de transformation industrielle irrésistible : les engins de capture se sont perfectionnés en même temps que l'on simplifiait leur manœuvre par l'emploi de procédes mécaniques. Les vapeurs vont dans la haute mer exploiter des fonds sous-marins plus riches et rien ne peut arrêter cela ; c'est à peine si une réglementation peut l'atténuer.

La pêche à la vapeur avait commencé à Boulogne en 1886. Le nombre des vapeurs n'a cessé d'augmenter depuis cette époque.

En 1901 il était de 49. Les premiers avaient 12 mètres de quille et 18 tonneaux de jauge. Les derniers ont 39 mètres de longueur, 200 tonneaux de jauge et 400 tonneaux de machine. Ces navires, au cœur de l'hiver, font le tour des Iles britanniques entre deux escales, lorsque la recherche du poisson les y conduit. Cinq de ces vapeurs, les plus grands, pêchent tantôt au chalut, tantôt aux filets dérivants ; dix-sept ne pratiquent que le chalut, et les vingt sept autres les cordes. Parallèlement à ce développement de la pêche à vapeur, ces dernières années ont vu décroître le nombre des chalutiers à voiles ; depuis sept ans leur nombre a diminué de 25, soit de 16 % et aucun n'a été mis en chantiers depuis deux ans ; ceux qui existent encore revenant à environ 25,000 francs, ne trouvent pas, en parfait état, preneurs à 5,000 francs lorsqu'ils sont mis en vente.

A Dieppe en 1900 on comptait une quinzaine de vapeurs ; 6 à Calais, 4 au Havre, 2 au Tréport, 1 à Trouville, 1 à Granville, 1 à Brest.

Le commandant M... à qui nous empruntons ces documents écrivait naguère dans l'*Economiste Français :*

Devant la « marée » montante des vapeurs, la « marée » des voiliers, chassée des régions voisines refluera dans leurs ports vides, et ne trouvera plus d'écoulement que sur les grands centres, déjà abondamment approvisionnés par le trop-plein des vapeurs. Sont-ce là des hypothèses? Voyons quelques faits.

Trouville, par exemple, donnait, il y a cinq ans à peine, les signes de la plus grande prospérité. Dans aucun autre port de la France, comme l'a montré M. Canu, le rendement pécuniaire n'était aussi élevé par rapport au tonnage des bateaux et à la force des équipages. Quatre ans après cependant, en 1899, les produits de pêche avaient diminué d'un tiers, un sixième des équipages avaient abandonné le métier de la mer et le recrutement des inscrits maritimes devenait de plus en plus difficile par suite de la chute des gains.

Au Tréport, depuis dix ans, le nombre des bateaux armés pour la pêche est tombé de 99 à 75, c'est-à-dire d'un quart; les équipages ont diminué dans une proportion plus forte encore et sur sa belle flottille de 22 grands côtres aux voiles blanches, combien de ses marins ont l'angoisse au cœur! A Calais, depuis dix ans, neuf chalutiers à voiles et quinze barques ont disparu, soit un quart de la flottille. A Gravelines qui vient en une année de perdre douze bateaux, la pêche côtière avait diminué de 24 unités depuis six ans les équipages de 220 hommes, c'est-à-dire d'un quart. A Dunkerque, depuis dix ans, le nombre des côtiers a diminué de 41 p. 100. Les grandes pêches heureusement. généralement prospères dans la même période, ont procuré de nouveaux embarquements à la plupart des marins de Gravelines et de Dunkerque en Islande, de Fécamp à Terre-Neuve. Mais ces trois ports

sont les seuls de cette côte à offrir cette ressource, les autres n'arment pas pour les grandes pêches. Nous pourrions prolonger cette énumération et dire le cas des autres ports secondaires et des plages de la côte. Mais les exemples que nous avons donnés suffisent. Comme à Trouville et au Tréport le sort de ces populations maritimes, les plus pauvres, les plus intéressantes, est également compromis.

Si la situation est meilleure à Boulogne et à Dieppe, c'est-à-dire dans les ports où la pêche à vapeur se développe, il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que cette transformation est entièrement avantageuse aux pêcheurs. Il est d'abord évident que les bateaux à vapeur ne suffisent pas à procurer du travail aux équipages des voiliers dont ils prennent la place. Un chalutier à vapeur qui coûte cinq fois plus cher qu'un chalutier à voiles, qui exige de plus un fond de roulement très élevé, ne compte en moyenne que deux ou trois mécaniciens en plus par équipage; toutes proportions gardées il en est de même des cordiers. Pour occuper le même nombre d'hommes il faudrait donc quintupler les capitaux engagés dans la pêche à voiles. Les capitaux n'affluent pas dans cette proportion; on n'oserait, d'ailleurs, soutenir que, dans les conditions actuelles, le marché pourrait absorber, sans faiblir, quatre ou cinq fois plus de produits.

La France n'est pas le seul pays où cette transformation se produise avec toutes ses conséquences :

L'Angleterre possédait déjà en 1895, 700 vapeurs de pêche ; en 1898, ce nombre dépassait 980.

En Allemagne, ce développement de l'industrie des pêches maritimes est encore plus accusé ; en 1888, il n'existait qu'un seul vapeur et le produit de la vente à la criée du poisson pour les trois ports de Hambourg, Altona et Geestemunde n'atteignait que 1.186.000 francs. En 1895, le nombre des bateaux de pêche dépassait déjà 86 et la valeur des produits pour les trois ports que nous venons de citer atteignait 6.865.000. En 1897 nous trouvons 117 vapeurs montés par 1.185 hommes d'équipages. Depuis ces chiffres n'ont cessé d'augmenter.

En Belgique le seul port d'Ostende compte plus de 30 chalutiers à vapeur.

Comme il y a, en France, 90,000 marins pratiquant la pêche, employant à cet usage 27,000 bateaux, et en outre 50,000 personnes pratiquant la pêche à pied le long des côtes, on juge des désastres qui se produiront lorsque les chalutiers à vapeurs se développeront d'une manière sérieuse.

En résumé, le désastre des marins bretons n'est pas dû à un accident zoologique passager : il est plutôt le résultat d'un état endémique provoqué par la transformation des méthodes de pêche.

HENRI DAGAN

# Poèmes

MADRIGAL

Ma fille — ma, car vous êtes à tous,
Donc aucun d'eux ne fut valable maître,
Dormez enfin, et fermons la fenêtre :
La vie est close et nous sommes chez nous.

C'est un peu haut, le monde s'y termine
Et l'absolu ne se peut plus nier :
Il est si grand de venir le dernier,
Puisque ce jour a lassé Messaline.

Vous voici seule et d'oreilles et d'yeux.
Tomber souvent désapprend de descendre.
Le bruit terrestre est loin, comme la cendre
Gît inconnue à l'encens bleu des dieux.

Tel le clapotis des carpes nourries
A Fontainebleau
A des voix meurtries
De baisers dans l'eau.

Comment s'unit la double destinée ?
Tant que je n'eus point pris votre trottoir
Vous étiez vierge et vous n'étiez point née,
Comme un passé se noie en un miroir.

La boue à peine a baisé la chaussure
De votre pied infinitésimal,
Et c'est d'avoir mordu dans tout le mal
Qui vous a fait une bouche si pure.

## *LE BAIN DU ROI*

A EUGÈNE DEMOLDER.

Rampant d'argent sur champ de sinople, dragon
Fluide, au soleil la Vistule se boursoufle.
Or le roi de Pologne, ancien roi d'Aragon,
Se hâte vers son bain, très nu, puissant maroufle.

Les pairs étaient douzaine : il est sans parangon.
Son lard tremble à sa marche et la terre à son souffle;
Pour chacun de ses pas son orteil patagon
Lui taille au creux du sable une neuve pantoufle.

Et couvert de son ventre ainsi que d'un écu
Il va. La redondance illustre de son cul
Affirme insuffisant le caleçon vulgaire

Où sont portraicturés en or, au naturel,
Par derrière, un Peau-Rouge au sentier de la guerre
Sur un cheval, et par devant, la tour Eiffel.

ALFRED JARRY

# …s Trois Sœurs

…e Koulyguine.
…minist. du Télégraphe.
…Prosorov.

…mme.
…mnase, mari de Macha.

…42 a.
…60 a.

…Rode.

…ville de province.

…premier plan le salon : des colonnes le …
…le fond. — Midi ; il fait beau …
…table pour le déjeuner. …
…uniforme des institu- …
…allant et venant, corrige …
…est assise et lit : elle …
…en blanc, se tient …

…que notre père est mort…
…froid et il nei- …
…tu t'étais éva- …
…nous souvenons sans …
…visage sourit…
…ses heures comme …
…obsèques, la musi- …
…fut tirée ; il …
…suivait. Il pleu-

IRINA. — A quoi bon rappeler ces choses?

*Derrière les colonnes, dans la salle, se montrent le baron Touzenbach, Tcheboutkine, et Solionyï.*

OLGA. — Il fait assez chaud aujourd'hui pour laisser grandes ouvertes les fenêtres, et cependant les bouleaux n'ont pas de feuilles encore. Voilà onze ans que notre père vint ici prendre le commandement de la brigade, et malgré le temps écoulé, je garde nettement le souvenir qu'à pareille date, au commencement de mai, tout est en fleur à Moscou, tout est inondé de tiédeur et de soleil. Onze ans déjà, et je me rappelle tout comme si c'était hier! en m'éveillant ce matin, devant cette lumière et ce printemps, la joie envahit mon cœur, et avec elle le désir immense de revoir notre pays.

TCHEBOUTKINE. — Oui, comptez là-dessus!

TOUZENBACH. — O enfantillages!

MACHA *lève les yeux de dessus son livre et, pensive, fredonne une chanson d'enfant.*

OLGA. — Tais-toi, Macha : comment peux-tu? (*une pause*). Et au Gymnase, chaque jour jusqu'au soir faire la classe! j'y ai pris un mal de tête continu, et des idées noires, comme une vieille; depuis ces quatre années que je suis institutrice, semaine à semaine je sens que m'abandonnent un peu plus mes forces et ma jeunesse, et qui me laissent en place, toujours grandissant, le regret du bonheur passé, avec l'appétit de revenir...

IRINA. — De revenir à Moscou? oh, oui : nous vendrons la maison, nous liquiderons toutes nos affaires et nous partirons!

OLGA. — Oui, ah oui, j'ai soif de me retrouver là-bas!

TCHEBOUTKINE et TOUZENBACH *rient.*

IRINA. — Notre frère passera bientôt professeur, sans doute, et rien ne le retiendra. Macha reste le grand obstacle.

OLGA. — Macha pourra venir nous voir chaque été.

MACHA *se reprend à fredonner doucement.*

IRINA. — Avec l'aide de Dieu, tout s'arrangera! (*regardant par la fenêtre*). Quel beau temps aujourd'hui! je ne sais pourquoi, je me sens toute gaie; ce matin, me souvenant que c'est aujourd'hui ma fête, je fus saisie d'une joie indicible, le temps de mon enfance, où maman vivait encore, me revint. Et quelles rêveries m'agitèrent, quelles merveilleuses rêveries!

OLGA. — Oui, tu rayonnes de bonheur, Irina, et de beauté, ce matin... Macha aussi est belle. Et notre frère André serait beau comme vous sans l'embonpoint qui commence de l'alourdir. Moi, je vieillis; est-ce à force de crier après les élèves, je me vois me dessécher. Aujourd'hui par exemple, où l'on m'a donné congé, la tête ne me fait plus mal, je redeviens jeune, je ne me sens plus que mes vingt-huit ans. Enfin, tout va bien grâce à Dieu, pourtant il me semble que si je me mariais, que si je ne quittais plus mon foyer, tout irait mieux encore!... (*pause.*) J'aimerais bien mon mari.

TOUZENBACH (*à Solionyï*). — Vous lâchez des absurdités telles que je

ne trouve plus de patience assez pour vous entendre (*il passe au salon et s'adresse aux jeunes filles*). J'oubliais de vous annoncer la visite du nouveau commandant de batterie, de Vierchinine (*il s'assied contre le piano*).

Olga. — Tant mieux, je suis contente.

Irina. — Est-il vieux?

Touzenbach. — Non : dans les quarante ans, quarante-cinq au plus (*il tapote le clavier*); il me donne l'impression d'un brave homme... pas sot, certainement. Seulement il parle trop.

Irina. — Enfin, est-il intéressant?

Touzenbach. — Oui; mais voilà, il est marié, marié en secondes noces; de sorte qu'il possède une femme, et deux fillettes : alors, à chaque visite qu'il fait, il raconte qu'il est marié, qu'il possède une femme et deux fillettes... il vous le servira aussi. Sa femme est à moitié folle, elle porte une natte comme une jeune fille, elle s'exprime dans un langage ampoulé, elle se livre à la philosophie, et de temps à autre elle s'amuse à se suicider ou faire semblant : ceci évidemment dans l'unique but de causer des tracas à son mari. A sa place, je me serais depuis longtemps séparé d'elle, mais lui il supporte tout, il se contente de gémir.

Solionyï (*passe dans le salon en compagnie de Tcheboutkine*. — Oui, d'une main, je ne lève qu'un poud et demi; des deux, cinq poud, et jusqu'à six. D'où je tire la conclusion que deux hommes représentent trois fois plus de force qu'un seul, et même davantage.

Tcheboutkine (*lisant un journal tout en marchant*). — « Contre la chute des cheveux... deux zolotniks de naphtaline dissous dans un demi-setier d'esprit-de-vin... se frictionner chaque jour. » Notons cela (*il tire son carnet et crayonne; s'adressant à Solionyï*)... Je vous répète qu'il importe de clore le flacon au moyen d'un bouchon traversé par un tube; après quoi vous prenez une pincée d'alun, d'alun ordinaire...

Irina. — Ivan Ivanovitch, cher Ivan Ivanovitch!

Tcheboutkine. — Et quoi donc, petite amie?

Irina. — Expliquez-moi pourquoi je me sens si heureuse aujourd'hui? Je me figure voguer à pleines voiles dans un immense océan bleu, où de grands oiseaux blancs planent sans fin au-dessus de ma tête; d'où vient cela, d'où?

Tcheboutkine (*lui baisant les deux mains affectueusement*). — Mon bel oiseau blanc...

Irina. — Ce matin, toute la vie m'apparaît claire et aisée : voyez-vous, cher Ivan, il s'agit de travailler; chaque être humain doit manger son pain à la sueur de son front, et ainsi trouvera-t-il toute félicité: quelles délices goûterait-on, si on savait! être un ouvrier qui se lève avec l'aube et va casser des pierres, ou bien, un berger, ou un instituteur, ou un mécanicien, un cheval, un bœuf! Mon Dieu, une bête de somme vaut mieux que ces jeunes femmes qui déjeûnent au lit, à midi en sortent, et prennent deux heures pour s'habiller! oh, c'est effrayant, j'ai soif d'activité comme en été on a soif d'eau! Si je ne saute du lit

au point du jour et si je ne travaille pas, Ivan Ivanovitch, refusez-moi votre amitié!

TCHEBOUTKINE (*souriant avec tendresse*). — Je refuserai, je refuserai: c'est convenu.

OLGA. — Oui, père nous avait habituées à nous lever à sept heures; Irina s'éveille bien en même temps que nous... seulement elle demeure couchée jusqu'à neuf : elle médite! et quelle visage grave, alors!.(*elle rit*).

IRINA. — Tu ne saurais te défaire de me considérer comme une enfant, de sorte que cela t'étonne que je sois sérieuse. J'ai vingt ans, enfin!

TOUZENBACH. — La fièvre du travail; oh mon Dieu que je comprends cela! Je n'ai jamais travaillé depuis que j'existe; vous savez ma naissance, à Pétersbourg, dans une famille qui ne connut jamais ni labeur ni souci. Quand je rentrais de la caserne des Cadets, je m'en souviens, le valet me déchaussait, et moi pendant ce temps je considérais d'un air supérieur maman qui me contemplait avec admiration, toute ébahie que le genre humain entier ne l'imitât point. Oh, combien soigneusement me préservait-on du travail! Y réussit-on pour toujours, j'en doute; voici le moment où les nuages au-dessus de nous s'amoncellent; une terrible et vivifiante tempête approche, qui balaiera toute la paresse, toute l'inertie, toute l'horreur du travail, et tout l'effroyable ennui où croupit notre société. Je travaillerai; et dans quelque vingt-cinq, trente ans, tout le monde travaillera, tout le monde!

TCHEBOUTKINE. — Moi pas.

TOUZENBACH. — Je ne parle pas de vous.

SOLIONYÏ. — Dans vingt-cinq ans, grâce à Dieu, vous n'existerez plus, ni personne d'entre nous. L'un ou l'autre, mourrez d'apoplexie, ou d'une balle, que dans un accès de colère je vous aurai envoyée (*il extrait de sa poche un flacon de parfum,il arrose ses deux mains et sa poitrine*).

TCHEBOUTKINE (*rit*). — C'est cependant authentique : je n'ai jamais rien fait. Mes études universitaires achevées, je n'ai pas ouvert un livre, pas un; je ne lis que les journaux (*il en tire un de sa poche*). Voilà : grâce aux journaux, je n'ignore pas que, par exemple, un certain Dobroloubov (1) exista... pour ce qu'il écrivit, Dieu le sait! (*On entend frapper à l'étage supérieur*). Ah! ceci signifie que quelqu'un me réclame... Attendez : je reviens de suite (*il sort en se peignant la barbe*).

IRINA. — Il machine quelque chose.

TOUZENBACH. — Oui, il est parti d'un air solennel : évidemment, il vous fera un cadeau pour votre fête.

IRINA. — Comme c'est gênant : lui si pauvre!

OLGA. — En effet; il commet toujours quelque folie.

MACHA. —. . .Sur le promontoire, un chêne-vert y pousse...
Une chaîne d'or à l'arbre est pendue...
Sur le chêne vert, une chaîne d'or...

(*Elle se lève en chantonnant.*)

(1) Critique très fameux en Russie.

OLGA. — Tu sembles triste aujourd'hui, Macha?

MACHA *met son chapeau sans s'arrêter de fredonner.*

OLGA. — Où vas-tu?

MACHA. — Je vais chez moi.

IRINA. — Ah! c'est inouï!...

TOUZENBACH. — De nous quitter un jour de fête!

MACHA. — Pourquoi? Je reviendrai ce soir. Adieu, ma chérie (*elle embrasse Irina*). Je te souhaite encore une fois une excellente santé, avec beaucoup de bonheur. Ah! du vivant de notre père, on nous rendait visite en de pareils jours; le bruit régnait, et la gaîté. Aujourd'hui, personne, le silence et la solitude... Je m'en vais; je me sens toute mélancolique, il ne faut pas prendre attention à ce que je dis... (*elle rit avec des larmes dans les yeux*). Nous causerons une autre fois... maintenant, je te dis adieu, ma chérie... je m'en vais...

OLGA (*des larmes aux yeux*). — Je te comprends, moi, Macha....

SOLIONYÏ. — Qu'un homme fasse de la philosophie, passe : mais une femme, mais deux femmes, cela devient navrant.

MACHA. — Qu'entendez-vous par là, homme terrible?

SOLIONYÏ. — Rien...

Il n'eut pas le temps de faire Ah !
Que Seigneur Ours vous l'empoigna !

MACHA (*à Olga*). — Ne pleure donc pas, chérie!

*Anfissa et Féraponte entrent, celui-ci portant une tarte.*

ANFISSA. — Par ici, mon brave; va donc : tes chaussures sont propres. (*A Irina*) De la part de Protopopov, le Président du Conseil régional.

IRINA (*prenant la tarte*). — Dites que je remercie.

FÉRAPONTE. — Comment?

IRINA (*élevant la voix*). — Remerciez-le!

OLGA. — Nounou, donne-lui du gâteau; va, Féraponte, on te donnera du gâteau.

FÉRAPONTE. — Comment?

ANFISSA. — Allons, Féraponte Spiridionytch, allons. (*ils sortent*).

MACHA. — Je n'aime pas ce Protopopov, ce Mikaïl Potopytch ou Ivanitch. Il ne fallait pas l'inviter.

IRINA. — Je ne l'ai pas invité.

MACHA. — Tu as très bien fait.

*Tcheboutkine revient suivi d'un ordonnance, qui porte un samovar d'argent. Murmure de mécontentement.*

OLGA. — Un samovar! c'est affreux! (*elle passe dans la salle*).

IRINA. — Mon cher Ivan, que faites-vous?

TOUZENBACH (*riant*). — Je vous le disais.

MACHA. — Ivan Romanovitch, mais vous extravaguez!

TCHEBOUTKINE. — Mes chéries, mes toutes bonnes, je ne connais que vous, vous représentez ce qui m'est le plus cher au monde. J'atteins presque soixante ans, je suis vieux, tout seul, un misérable petit vieux. Que reste-t-il en moi de jeune, hors ma tendresse pour vous et sans

quoi depuis longtemps je n'existerais plus (*à Irina*)? Ah, chère enfant que j'ai bercée moi aussi, je vous aime depuis votre enfance, tout comme j'aimais votre pauvre mère.

IRINA. — Mais pourquoi des cadeaux si coûteux?

TCHEBOUTKINE (*feignant la colère, et d'une voix humectée de larmes*). — Cadeaux coûteux!... voilà encore! (*à l'ordonnance*). Porte dans la salle. Cadeaux coûteux!.

ANFISSA (*entre*). — Mes chéries! il arrive un colonel que nous ne connaissons pas, il ôte son pardessus... tenez, il vient,... Irina, montre-toi aimable!... ah mon Dieu, il est déjà temps de se mettre à table!

TOUZENBACH. — Ce doit être Vierchinine...

*Vierchinine entre.*

TOUZENBACH. — Le lieutenant-colonel Vierchinine!

VIERCHININE (*à Macha et Irina*). — J'ai l'honneur de me présenter : Vierchinine. Je suis bien content de vous voir, bien content; comme vous voilà donc!

IRINA. — Je vous en prie, prenez d'abord la peine de vous asseoir.

VIERCHININE (*gaiement*). — Oui, bien content, bien content... Mais vous êtes trois sœurs? Je me souviens que vous étiez trois fillettes; je ne me remets plus vos visages, mais je me rappelle parfaitement que votre père, le colonel Prosorov (il était colonel alors) possédait trois petites filles, que je vis de mes yeux. Comme le temps passe!

TOUZENBACH. — Le colonel arrive de Moscou.

IRINA. — De Moscou? vous venez de Moscou?

VIERCHININE. — Oui. Votre père y fut commandant de batterie, et moi officier dans la même brigade (*à Macha*). Il me semble que vos traits commencent à me revenir...

MACHA. — Pardonnez-moi : je ne me souviens pas de vous.

IRINA. — Olga! Olga! (*passant dans la salle*) Olga, mais arrive donc!

*Olga rentre au salon.*

IRINA. — Le colonel vient de Moscou.

VIERCHININE. — Ah, bien : ainsi, voilà l'aînée, Olga Sierguieïvna; et vous Marie... et vous, Irina la cadette?

OLGA. — Vous venez de Moscou?

VIERCHININE. — Eh oui. J'y ai fait mes études, accompli mon service... enfin je reçois le commandement de la batterie dans cette ville, et me voici. De vous je ne retrouve rien, non, mais je me rappelle parfaitement que vous étiez trois fillettes. Par exemple, votre père, je le vois comme s'il était vivant : je fréquentais votre maison...

OLGA. — Je pensais me souvenir de tout le monde...

VIERCHININE. — Vierchinine? Alexandre Ignatiévitch?

IRINA. — Et vous venez de Moscou? Quelle surprise!

OLGA. — Moscou! nous voulons y aller vivre...

IRINA. — Nous comptons nous y installer dès l'automne. C'est notre ville natale : dans la rue Staraïa-Basmannaïa (*elles rient toutes deux de contentement*).

MACHA. — Et voilà que tout à coup nous rencontrons un pays!...

Mais je me souviens maintenant! et toi, Olga? On vous appelait le major amoureux : vous étiez lieutenant alors, et amoureux de quelqu'un, je ne sais plus de qui... on vous en taquinait... on vous surnommait aussi le major.

VIERCHININE, *riant*. — Eh, c'est cela même! le major amoureux!

MACHA. — Vous ne portiez alors que les moustaches. (*Riant*) Oh, comme vous avez vieilli: (*pleurant presque*) comme vous avez vieilli!

VIERCHININE. — Oui, j'étais jeune, au temps où l'on me surnommait le major amoureux! A présent, ce n'est plus la même chose.

OLGA. — Seulement, on ne vous voit pas un seul cheveu blanc : vous avez vieilli mais vous n'êtes pas vieux.

VIERCHININE. — Pourtant, je compte quarante-deux ans bien sonnés... Y a-t-il longtemps que vous avez quitté Moscou?

IRINA. — Onze ans. Voyons, pourquoi pleures-tu, Macha? (*pleurant à son tour*). Je vais finir par faire comme toi.

MACHA. — Mais non, je ne pleure pas. Dans quelle rue logiez-vous?

VIERCHININE. — Dans la vieille Basmannaïa.

OLGA. — Comme nous!

VIERCHININE. — J'ai longtemps habité dans la rue Allemande, tout près des casernes rouges, où je me rendais chaque jour pour mon service. Sur le parcours on rencontre un pont, d'aspect morose, et sous lequel l'eau circule bruyamment; ce chemin, ce pont, quand on vit seul, il vous attriste le cœur... Et ici, quelle superbe rivière!

OLGA. — Oui... seulement il fait bien froid ici; et la rivière engendre des moustiques par nuées.

VIERCHININE. — Que dites-vous! le climat est excellent, tout à fait sain, un vrai climat de terre slave. Une forêt, un fleuve... et les bouleaux, les modestes et chers bouleaux! je les préfère à tous les arbres. Il fait bon vivre ici. Pourtant, une chose m'étonne : que la gare se trouve à vingt verstes de la ville; personne n'a su m'en donner la raison.

SOLIONYÏ. — Je la sais, moi. (*une pause, tous le regardent*) tout simplement parce que si elle se trouvait proche, elle ne se trouverait pas éloignée; mais étant éloignée elle n'est pas proche. (*Silence gêné*).

TOUZENBACH. — Quel plaisant vous faites, Vassilievitch!

OLGA (*à Vierchinine*). — Je vous remets à présent.

VIERCHININE. — Je connaissais bien votre mère.

TCHEBOUTKINE. — Une si excellente personne : puisse-t-elle entrer au paradis.

IRINA. — Maman repose à Moscou.

OLGA. — Au couvent Novo-Dievitchi.

MACHA. — Hélas, je commence à oublier son visage! ainsi on nous oubliera.

VIERCHININE. — Oui, nul ne se souviendra de nous : c'est la destinée, et nous n'y pouvons rien. Un moment se présentera où rien de ce qui apparut, à nous, si sérieux et si grave, ne subsistera plus. Le curieux est que nous n'arrivions jamais dès le présent à démêler quelles choses resteront importantes, entre tant qui nous importent, et quelles

deviendront oiseuses, ridicules, ou même ne seront plus. Je veux dire: les découvertes de Copernic, par exemple, ou de Christophe Colomb, ne passèrent-elles point en leur temps pour ridicules, pour inutiles? et telles niaiseries furent tenues longtemps pour de profondes vérités. Notre vie actuelle dont nous nous accommodons si parfaitement, paraîtra plus tard tourmentée, étrange, déraisonnable, coupable, qui sait?

TOUZENBACH. — Qui sait? ou bien notre époque se verra considérée comme sublime, et environnée de respect. Aujourd'hui plus de peine de mort chez nous, ni torture (1); plus de massacres. Et pourtant, que de douleurs!

SOLIONYÏ (*persiflant*). — Tsip, tsip, tsip!

TOUZENBACH (*à Vierchinine*). — Les souffrances que nous éprouvons aujourd'hui (et elles sont nombreuses!) indiquent cependant, par leur nature même, un relèvement moral, social...

VIERCHININE. — Oui... évidemment.

TCHEBOUTKINE. — L'époque est grande, dites-vous? oui : mais les individus demeurent petits (*il se lève*). Quoi, je suis petit, nous sommes petits! c'est rien que pour nous consoler que nous célébrons la beauté de l'époque.

*On entend un violon.*

MACHA. — C'est notre frère André qui se distrait.

IRINA. — Un savant, déjà; il deviendra professeur. Père était soldat, son fils choisit la carrière scientifique.

MACHA. — C'était aussi le désir de papa.

OLGA. — Nous l'avons taquiné aujourd'hui : il est un peu amoureux...

IRINA. — D'une jeune fille qui va venir probablement tout à l'heure.

MACHA. — Oh, comme elle s'habille mal! c'est à pleurer : des jupes jaunes avec des franges, des franges d'un commun! et des corsages rouges! et de joues luisantes comme des pommes à force d'être savonnées! Non, je ne puis admettre qu'André l'aime sérieusement : il possède du goût, enfin! il veut simplement nous entreprendre... Hier on me racontait qu'elle devait épouser Protopopov, le président du Conseil régional; tant mieux! (*Allant vers la droite.*) André, viens donc! pour une minute au moins, frère chéri.

*André entre.*

OLGA. — Notre frère André Sierguieïvitch.

VIERCHININE. — Vierchinine.

ANDRÉ. — Prosorov. (*Il s'éponge le front*). Vous voici donc dans notre ville commandant de batterie?

OLGA. — Figure-toi que monsieur arrive de Moscou.

ANDRÉ. — Vraiment? je vous félicite... à présent mes sœurs ne vous laisseront pas de répit.

VIERCHININE. — Je crains d'avoir réussi déjà à les importuner.

(1) On sait que la peine capitale a été abolie en Russie, sauf en matière politique, pour les « crimes de lèse-majesté ».

IRINA. — Voyez le cadre dont mon frère m'a fait cadeau ce matin; il l'a exécuté lui-même.

VIERCHININE (*un peu embarrassé, examinant le cadre*). — Oui... voilà un objet...

IRINA. — L'autre cadre, là, sur le piano, vient encore de son travail.

*André fait un geste vague et s'éloigne.*

OLGA. — Adroit en toutes choses... et il joue du violon aussi, notre savant, fort bien, et il tourne le bois... André, ne nous quitte donc pas! il s'en va toujours; reste donc!

*Macha et Irina le prennent chacune par un bras et le ramènent en riant.*

MACHA. — Va! va, va donc!

ANDRÉ. — Mais laissez-moi, de grâce.

MACHA. — Que tu es amusant! Autrefois, on appelait le colonel « le major amoureux », et il ne se fâchait pas...

VIERCHININE. — Mais non...

MACHA. — Moi je t'appellerai le violoniste amoureux.

OLGA. — Il est amoureux! André est amoureux!

OLGA (*battant des mains*). Bravo, bravo! bis! André est amoureux!

TCHEBOUTKINE (*qui n'a pas lâché son journal, s'approche par derrière d'André, le saisit par la taille, et, riant*). — Dieu nous créa uniquement pour l'amour!

ANDRÉ. — Voyons, finissez. (*Il s'éponge le front*). Je me sens mal à l'aise; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'avais lu jusqu'à quatre heures, et une fois au lit, pas moyen de m'endormir. Une foule de pensées m'obsédèrent, jusqu'au moment où le soleil envahit la chambre. J'ai l'intention de profiter de mes vacances pour traduire un livre anglais.

VIERCHININE. — Vous lisez l'anglais?

ANDRÉ. — Oui. Notre père nous accablait d'instruction. Eh bien il faut l'avouer, tout ridicule que cela paraisse, dès sa mort je commençai d'engraisser, comme si mon corps se dégageait d'une oppression physique... Grâce à mon père, mes sœurs et moi connaissons le français, l'allemand, l'anglais, et de plus Irina parle l'italien. Mais que tout cela nous a coûté!

MACHA. — Un luxe vain dans cette ville, que posséder trois langues : un sixième doigt à la main.

VIERCHININE (*riant*). — Voyez-vous cela! vous en savez trop? il me semble pourtant qu'il n'existe pas de ville, si ennuyeuse et triste soit-elle, où ne puisse utiliser son savoir un individu intelligent et instruit. Admettons que sur cent mille habitants arriérés et grossiers, il s'en rencontre seulement trois semblables à vous. Certes vous ne réussirez pas à percer cette masse compacte et ténébreuse, vous céderez au courant, la vie de ces cent mille êtres frustes étouffera votre vie, mais néanmoins vous ne disparaîtrez pas absolument, vous aurez exercé une infinitésimale influence, mais certaine. Vous étiez trois, vous serez six, puis douze, puis la majorité. Oh, dans deux ou trois cents ans,

la vie se fera belle sur la terre, mais belle au-delà de toute imagination! et une telle vie est nécessaire à l'homme, il doit y rêver, la pressentir, l'attendre, s'y préparer, et pour cela, voir et savoir plus que ne virent, que ne surent son grand-père et son père... et vous vous plaignez de savoir trop! (*il rit*).

MACHA (*ôtant son chapeau*). — Je reste à déjeuner.

IRINA (*soupirant*). — Cela vaudrait qu'on le notât.

*André disparaît subrepticement.*

TOUZENBACH. — Vous dites que dans nombre d'années la vie deviendra surprenante de splendeur. Je le crois aussi. Mais pour participer dès à présent à sa splendeur, pour s'y préparer, il faut travailler, n'est-ce pas?

VIERCHININE. — Certes (*il se lève et regarde autour de lui*). Que de fleurs! et votre appartement est superbe; je vous envie : moi, j'ai passé toute mon existence dans d'étroits logements avec pour meubles deux chaises, un canapé, et des poêles qui fumaient... il me manquait précisément des fleurs, comme j'en vois tant ici (*il se frotte les mains*). Allons, ne parlons plus de cela!

TOUZENBACH. — Oui, il faut travailler... Vous me raillez peut-être, en disant : « Voilà bien l'Allemand sentimental qui reparaît. » Nullement : parole d'honneur, je suis foncièrement Russe, Russe et fils d'orthodoxe; j'ignore même la langue allemande.

VIERCHININE (*marchant de long en large*). — Je me dis souvent : si l'on pouvait, gardant toute l'expérience acquise, recommencer sa vie! Oh! comme alors on éviterait de se répéter, comme on se créerait d'autres conditions d'existence, quel appartement aéré et fleuri on s'aménagerait! Moi, je suis marié, chargé de deux fillettes; plus, une femme toujours souffrante... et ainsi de suite; eh bien, s'il s'agissait de recommencer, je ne me marierais pas, oh non!

KOULYGUINE *entre* (*il est en uniforme, il va vers Irina*). — Chère sœur, permets-moi de te féliciter à l'occasion de ta fête, et de te souhaiter, du fond de mon cœur, une bonne santé et... tout ce qu'on peut souhaiter à une demoiselle de ton âge, et enfin de te présenter ce livre. Ceci, c'est la monographie de notre Gymnase pendant ses cent-cinquante années d'existence, dressée par moi. Oh, un ouvrage sans importance, écrit purement afin de passer le temps; cependant, lis-le tout de même... Bonjour, messieurs (*à Vierchinine*). Koulyguine, professeur au Gymnase, conseiller de cour (*à Irina*). Dans ce livre, tu trouveras les noms de tous nos élèves depuis cinquante ans. *Feci quod potui, faciant meliora potentes (il embrasse Macha)*.

IRINA. — Mais, tu m'offris déjà ce livre à Pâques.

KOULYGUINE (*riant*). — Pas possible? En ce cas, rends-le moi... ou passe-le au colonel. Acceptez, colonel... vous le lirez aux heures de désœuvrement.

VIERCHININE. — Je vous remercie (*il veut se retirer*). Vous me voyez tout heureux d'avoir fait votre connaissance...

OLGA. — Vous partez déjà? oh, non!

IRINA. — Vous resterez, vous déjeûnerez avec nous... Je vous en prie!

OLGA. — Je vous en prie aussi!

VIERCHININE *salue*. — Il me semble que vous célébrez la fête de quelqu'un des vôtres. Toutes mes excuses pour n'avoir pas présenté mes compliments: j'ignorais (*il passe dans la salle, accompagné par Olga*).

KOULYGUINE. — C'est dimanche aujourd'hui, messieurs, jour du repos : reposons-nous donc, et amusons-nous chacun selon son âge et sa situation. (*A Macha*). Il faudra ôter les tapis et les serrer jusqu'à l'hiver; il faudra aussi ne pas omettre la poudre de Perse, le camphre, et la naphtaline. Les Romains, messieurs, se conservaient robustes parce qu'ils savaient faire alterner le travail avec le délassement, d'où leur fameux *mens sana in corpore sano;* leur vie s'écoulait réglée selon certaines formes précises. Notre directeur répète toujours, et avec raison, que la forme constitue le principal de l'existence. Qui perd sa forme perd sa raison d'être: de même pour notre vie journalière... (*il prend Macha par la taille en riant*). Macha m'aime; ma femme m'aime. (Tu rangeras en même temps les rideaux). Je me sens de bonne humeur aujourd'hui, je me sens tout réjoui... Macha, à quatre heures nous devons nous trouver chez le directeur. On organise une promenade pédagogique des professeurs et de leurs familles.

MACHA. — Je n'irai pas.

KOULYGUINE (*mortifié*). — Et pourquoi cela, chère épouse?

MACHA. — Nous en parlerons plus tard... Bien, bien, j'irai! seulement, laisse-moi tranquille (*elle s'écarte*).

KOULYGUINE. — Puis, nous passerons la soirée chez le directeur. Ainsi, en dépit d'un état de santé précaire, cet homme s'efforce de rendre ses devoirs à la société. Homme dévoué! excellent homme! Hier, après la clôture du conseil, il me prit à part et me dit : « Je suis fatigué, Féodor Ilitch, je suis las! » (*Il regarde la pendule, puis consulte sa montre*). Votre pendule avance de sept minutes. « Oui, me confia-t-il, je suis las! »

*On entend jouer du violon.*

OLGA. — Messieurs, je vous prie de vous mettre à table: le pâté attend.

KOULYGUINE. — Ah chère, chère Olga! Hier, je dus travailler depuis le matin jusqu'à onze heures du soir : j'étais harassé, mais aujourd'hui, je me sens dispos, je me sens heureux (*il se dirige vers la salle.*) Mes chéries...

TCHEBOUTKINE (*fourre son journal dans sa poche et peigne sa barbe*). — Un pâté? exquis!

MACHA (*sévèrement*). — Retenez-vous de boire, aujourd'hui, vous entendez? cela vous fait du mal.

TCHEBOUTKINE. — Heu! c'est passé : depuis deux ans je ne bois plus (*avec impatience*). Et puis, petite mère, après tout, que cela peut-il me faire?

MACHA. — Dans tous les cas, abstenez-vous (*avec colère, mais à mi-voix, pour que son mari n'entende pas*). Ainsi, de nouveau m'ennuyer toute une soirée chez le directeur!

TOUZENBACH. — Je n'irais pas, à votre place, tout simplement!

TCHEBOUTKINE. — N'y allez donc pas, chère amie!

MACHA. — N'y allez pas, n'y allez pas!... oh, quelle existence insupportable (*elle monte vers la salle*).

TCHEBOUTKINE. (*la suivant*). — Voyons!

SOLIONYÏ (*traversant la salle, à Touzenbach*). — Tsip... tsip... tsip...

TOUZENBACH. — Assez, Vassili Vassilitch, finissez donc!

SOLIONYÏ. — Tsip... tsip... tsip!...

KOULYGUINE (*gaîment*). — A votre santé, colonel! Je suis un pédagogue; oui; et je suis de la maison, le mari de Macha. Elle est bonne, elle est très bonne.

VIERCHININE. — Je veux boire de cette eau-de-vie brune. A votre santé! (*à Olga*). Je me sens heureux chez vous!

*Irina et Touzenbach restent seuls dans le salon.*

IRINA. — Macha est de mauvaise humeur aujourd'hui. Voilà, elle se maria dès dix-huit ans, et son mari lui apparaissait un être supérieur. Mais à présent!... Non qu'il soit méchant, certes, seulement... il n'est pas supérieur.

OLGA (*avec impatience*). — André, viens donc, enfin!

ANDRÉ (*à la cantonade*). — Tout de suite (*il entre et s'assied à table*).

TOUZENBACH (*à Irina*). — A quoi pensez-vous?

IRINA. — Je ne sais... Je n'aime pas votre Solionyï, j'ai peur de lui... Il ne cesse de dire des sottises.

TOUZENBACH. — Oui... un singulier homme. Je me fâche parfois contre lui, mais il mérite plutôt qu'on le plaigne; je le crois très timide. Quand nous nous trouvons seuls, il se montre intelligent, aimable, mais en société, il devient grossier, brutal : un bretteur... N'y allez pas encore, attendons que tout le monde s'asseye : laissez-moi un peu auprès de vous... A quoi pensez-vous? (*silence*) Vous avez vingt ans, je n'en ai pas encore trente. Que d'années devant nous, que de jours remplis par mon amour!

IRINA. — Ne me parlez pas d'amour.

TOUZENBACH (*sans l'écouter*). — Je me sens un besoin ardent de vie, de lutte, de labeur, et qui se confond avec ma tendresse pour vous, Irina. Vous êtes belle, et la vie m'apparaît rayonnante!... A quoi pensez-vous?

IRINA. — La vie, dites-vous, apparaît rayonnante. Mais, l'est-elle vraiment? nous, les trois sœurs, elle nous étouffe comme une mauvaise herbe; les larmes m'en montent aux yeux... Allons, il ne faut pas cela (*elle essuie ses yeux et sourit*). Oui, il faut travailler. C'est parce que nous ne savons pas travailler qu'elle nous semble si sombre, et que nous sommes si tristes : nous naquîmes de gens qui méprisaient le travail.

*Entre Nathalia Ivanovnà; elle porte une robe rose et une ceinture verte.*

**Nathalia.** — On se met à table déjà? Je suis en retard (*elle jette un coup d'œil à la glace et arrange sa toilette*). Je me crois suffisamment bien coiffée (*apercevant Irina*). Je vous félicite, ma chère Irina Sierguievna (*elle l'embrasse longuement et bruyamment, puis se dirige vers la salle*). Vous avez beaucoup de monde; je suis confuse vraiment... Bonjour, baron!

**Olga** (*venant à sa rencontre*). — Enfin, voilà Nathalia Ivanovna! Bonjour, ma chère! (*elles s'embrassent*).

**Nathalia.** — Je venais souhaiter sa fête à votre sœur. Vous avez tant de monde que je me sens confuse...

**Olga.** — Laissez-donc, rien que des amis (*à mi-voix, avec effarement*). Comment, une ceinture verte? mais c'est affreux, ma chérie!

**Nathalia.** — Est-ce que cela veut dire quelque chose?

**Olga.** — Non, c'est simplement de mauvais goût, c'est excentrique.

**Nathalia** (*d'un ton larmoyant*). — Vraiment? mais c'est un vert foncé! (*elle suit Olga dans la salle. Tout le monde prend place, le salon reste vide*).

**Koulyguine.** — Je te souhaite, Olga, un bon époux. Il est temps de songer au mariage.

**Tcheboutkine.** — Nathalia Ivanovna, je vous souhaite de même un fiancé.

**Koulyguine.** — Elle en possède un déjà.

**Macha** (*choquant son assiette avec sa fourchette*). — Encore un petit verre de vin! tant pis, la vie est si douce!

**Koulyguine.** — Tu mérites 2 1/4 pour la conduite.

**Vierchinine.** — Excellent, ce ratafia! sur quoi l'infusez-vous?

**Solionyï.** — Sur des cancrelats.

**Irina.** — Fi! c'est dégoûtant!

**Olga.** — Au souper, nous aurons une dinde rôtie, et une tarte aux pommes. Dieu merci, je suis libre toute cette journée, et le soir aussi : j'invite toute le monde.

**Vierchinine.** — Me permettrez-vous de venir?

**Irina.** — On vous en prie.

**Nathalia.** — C'est sans façon chez eux.

**Tcheboutkine.** — Nous ne sommes créés que pour l'amour (*il rit*).

**André.** — Finissez, messieurs!

*Fiedotik et Rodé entrent dans le salon chargés d'une corbeille de fleurs.*

**Fiedotik** (*à mi-voix*). — On dejeûne déjà.

**Rodé** (*à voix haute et grasseyant*). — Comment, on déjeûne? eh, mais c'est pourtant vrai!

**Fiedotik.** — Attends une seconde (*il abandonne la corbeille, tire de sa poche un appareil photographique et prend un instantané*). Une... une minute encore! (*second instantané*) deux. C'est fini (*ils ressaisit la corbeille; tous deux pénètrent dans la salle; des acclamations les accueillent*).

**Rodé** (*très haut*). — Mes souhaits et compliments! Un temps splen-

dide aujourd'hui! toute la matinée je me suis promené avec les élèves du Gymnase, où je donne toujours des leçons de gymnastique.

FIEDOTIK (*braquant son appareil*). — Vous pouvez bouger, Irina Sierguieivna (*il prend un instantané*). Vous êtes vraiment en beauté ce matin (*il extrait de sa poche une toupie*). Voici une toupie; elle ronfle d'une façon merveilleuse...

IRINA. — Oh, c'est gentil!

MACHA... Une chaîne d'or à l'arbre est pendue...
Sur le chêne vert une chaîne d'or...

Pourquoi cette vieille complainte me hante-t-elle?

KOULYGUINE. — Treize à table!

RODÉ (*toujours très haut*). — Vous êtes superstitieux? (*rires*).

KOULYGUINE. — Treize à table, cela signifie qu'il y a des amoureux parmi les convives. Pas vous par hasard, Ivan Romanovitch (*rires*).

TCHEBOUTKINE. — Je suis un vieux pécheur. Mais, où je ne comprends plus : pourquoi Nathalia Ivanovna rougit-elle? (*nouveaux rires; Nathalia s'enfuit au salon, André la suit*).

ANDRÉ. — Voyons, ne faites pas attention, attendez... attendez, je vous en prie!

NATHALIA. — Je suis honteuse... Qu'ai-je donc que tous se moquent de moi? Je quitte la table : c'est inconvenant, je sais, mais je ne peux plus, je ne peux plus! (*elle sanglote, le visage dans ses mains*).

ANDRÉ. — Ma chérie, je vous en supplie, ne vous émouvez pas! Je vous jure, on plaisante, c'est sans arrière-pensée... ma chérie!... ils sont tous bons, tous sincères... ils nous aiment bien! venez ici, près de la fenêtre, ils ne vous verront pas.

NATHALIA. — Je n'ai pas l'habitude de la société!

ANDRÉ. — O jeunesse! ô admirable jeunesse!... ma toute chère, ne vous émouvez pas ainsi! croyez-moi, croyez... oh, je me sens l'âme pleine d'amour, de ravissement... Non, ils ne vous voient pas... mais non, ils ne vous voient pas! pourquoi vous aimè-je, je n'en sais rien... Ma chérie, ma toute chère, ma toute pure, soyez ma femme! je vous aime, je vous aime!... comme je n'ai jamais aimé personne... (*ils s'embrassent*).

*Deux officiers en uniforme entrent et, à l'aspect du couple enlacé, tout décontenancés, ils s'arrêtent, immobiles.* RIDEAU.

## DEUXIEME ACTE

***Même décor. Huit heures du soir. On entend un accordéon jouer doucement dans la rue. Pas de lumière. Entre Nathalia en peignoir, une bougie à la main ; elle s'arrête devant la porte qui donne sur la chambre d'André.***

NATHALIA. — Que fais-tu, Andrucha (1)? tu lis? ne te dérange pas, je ne veux rien (*elle va vers une autre porte, l'ouvre, et la referme après avoir jeté un regard dans la chambre*). Non, pas de feu.

(1) Diminutif affectueux d'André.

ANDRÉ (*sort de sa chambre, un livre à la main*). — Que désires-tu, Natacha?

NATHALIA. — Je regarde s'il ne reste pas une lampe allumée. Ah, le carnaval! les domestiques ne possèdent plus leur tête : il faut veiller sans cesse à ce que rien de mauvais n'arrive. Hier, à minuit, dans la salle à manger, j'ai découvert une bougie qui brûlait... je ne parviens à connaître qui l'a laissée (*elle pose sa bougie*). Quelle heure est-il?

NATHALIA. — Et Olga et Irina qui ne rentrent pas; elles travaillent toujours, les pauvrettes! Olga assiste encore au Conseil pédagogique... et Irina, son Télégraphe! (*elle soupire*). Ce matin, je répétais à ta sœur : Ménage-toi, Irina ma chérie! Mais elle ne veut rien entendre... Huit heures et quart, dis-tu? Notre Bobik se trouve réellement indisposé, cela m'inquiète; hier il était brûlant, aujourd'hui je ne peux pas le réchauffer! pourquoi est-il si froid? j'ai peur...

ANDRÉ. — Ce n'est rien, Natacha; le petit se porte bien.

NATHALIA. — Tout de même, je le mets à la diète, c'est plus prudent : j'ai peur... On nous annonçait des masques pour ce soir : ils feraient mieux de ne pas venir, Andrucha?

ANDRÉ. — J'ignore, vraiment... on les a invités...

NATHALIA. — Ce matin en s'éveillant, le petit se mit tout à coup à sourire : il me reconnaissait. Je lui fis : Bonjour, Bobik; bonjour, mon trésor! Et lui, il riait; les enfants comprennent tout, très bien. Alors, n'est-ce pas, André, je préviendrais, afin qu'on ne reçoive pas les masques?

ANDRÉ (*irrésolu*).— Comme voudront les sœurs; ce sont elles les maîtresses, ici.

NATHALIA. — Elles aussi je les préviendrai; elles sont si bonnes (*elle fait quelques pas pour s'en aller*). J'ai commandé du lait caillé pour le souper. Le médecin ordonne que tu ne prennes que du lait caillé, si tu tiens à maigrir (*elle s'arrête*) Bobik est glacé... je crains qu'il n'attrape froid dans sa chambre. Il faudrait l'installer autre part, jusqu'à la belle saison. La chambre d'Irina conviendrait parfaitement, le soleil y donne toute la journée. Parle-lui de cela; en attendant, elle pourrait demeurer avec Olga : elle ne rentre que pour coucher. (*Une pause*). André, pourquoi ne dis-tu rien?

ANDRÉ. — Mais... je me perdais dans des pensées, simplement... et puis, je n'ai rien à dire.

NATHALIA. — Oui... voyons... je venais encore pour autre chose... Ah, oui : Féraponte demande à te voir; il arrive du Conseil régional.

ANDRÉ (*bâillant*). — Fais-le entrer.

*Nathalia sort; André se penche sur la bougie qu'elle a laissée, et lit dans son livre. Pause. Féraponte entre, serré dans une vieille vareuse usée, au collet relevé, et ses oreilles cachées par un foulard.*

ANDRÉ. — Bonjour, mon vieux. Et quoi donc?

FÉRAPONTE. — Le président vous envoie un livre, et un papier. Voilà.

ANDRÉ. — Merci, c'est bien... Pourquoi viens-tu si tard, à huit heures passées?

FÉRAPONTE. — Comment?

ANDRÉ (*plus haut*). — Je dis que tu viens tard, qu'il est huit heures passées.

FÉRAPONTE. — C'est vrai. Quand je suis parti, il faisait jour encore, seulement, ici on ne voulait pas me laisser entrer; on me répondait que Monsieur était occupé. Alors, moi, je n'étais pas pressé : j'attendais. (*Croyant qu'André lui adresse la parole*). Comment?

ANDRÉ (*feuilletant le livre*). — Mais je ne parle pas. Demain vendredi pas de séance... j'irai pourtant, je travaillerai; chez moi je ne sais que faire (*une pause*). Ah, mon pauvre vieux comme la vie change! comme elle nous trompe! Obsédé par l'ennui, je rouvrais aujourd'hui ce livre : le recueil des anciennes leçons de l'Université; je me retins à peine de rire... Mon Dieu! je suis secrétaire du Conseil régional, ce Conseil régional que préside un Protopopov; secrétaire du Conseil régional, et le mieux que je puisse espérer c'est d'en passer membre, moi qui chaque nuit rêve de devenir un des professeurs de l'Universisté de Moscou, un savant illustre dont s'enorgueillisse mon pays!

FÉRAPONTE. — Je ne sais pas... j'entends mal.

ANDRÉ. — Si tu entendais bien, je ne t'aurais sans doute rien dit. Seulement il faut que je me décharge; ma femme ne me comprend pas; à mes sœurs je n'ose m'ouvrir, de peur qu'elles ne se moquent de moi. Certes je ne suis pas buveur, et les cabarets ne me voient guère; avec quelle volupté pourtant je m'attablerais, bon vieux, à Moscou, chez Fiestov, ou bien au « Grand Restaurant de Moscou »!

FÉRAPONTE. — Au Conseil régional on racontait tantôt, qu'à Moscou, plusieurs négociants ont jouté à qui avalerait le plus de beignets. Le vainqueur en a mangé quarante; il en est mort, paraît-il... quarante ou cinquante, je ne me souviens plus au juste.

ANDRÉ. — A Moscou, dans ces grandes salles de restaurants, personne ne vous connaît, vous ne connaissez personne, et cependant nul ne se sent étranger; tandis qu'ici, tous se voient venir, tous se pratiquent et malgré cela on se sent seul, seul!

FÉRAPONTE. — Comment? (*silence*). Le même entrepreneur racontait encore (peut-être qu'il mentait) qu'à travers Moscou est tendue une grande corde.

ANDRÉ. — Une corde? pourquoi faire?

FÉRAPONTE. — Ah, je ne sais pas, c'est l'entrepreneur qui disait...

ANDRÉ. — Sottise! (*il feuillette son livre*). Es-tu allé quelquefois à Moscou?

FÉRAPONTE (*après un silence*). — Non, jamais; je n'avais pas l'occasion (*nouveau silence*). Je peux partir?

ANDRÉ. — Oui, bonne santé (*Féraponte sort*); demain matin tu viendras prendre ces papiers (*il lève les yeux de dessus son livre*). Ah, il n'est plus là. Oui, en vérité... (*il s'étire et rentre lentement dans sa chambre*).

*On entend dans l'autre chambre la voix d'une nourrice qui chante en berçant un enfant. La sonnette de la porte de la rue tinte. Macha et Vierchinine entrent en causant, tandis que la servante, qui les suit, allume la lampe et les bougies des candélabres.*

MACHA. — Je ne sais pas (*silence*); non, je ne sais pas. Bien entendu, l'habitude y fait beaucoup. Après la mort de notre père, par exemple, nous nous accoutumâmes très difficilement à l'absence des ordonnances, ici. Mais, habitude à part, je crois que c'est un sentiment de justice qui parle en moi; peut-être autre part en va-t-il différemment, mais dans cette ville, les gens les mieux élevés, les plus corrects sont incontestablement les officiers.

VIERCHININE. — Je me sens soif; je prendrais volontiers une tasse de thé.

MACHA (*regardant l'heure à la pendule*). — On sert le thé à l'instant. A dix-huit ans on me maria; j'achevais à peine mes études, et tout d'abord je fus pleine d'un respect craintif pour mon mari, parce qu'il était professeur. Il m'apparaissait comme un être supérieur, extrêmement savant, intelligent, profond... Malheureusement, aujourd'hui, ce n'est plus la même chose.

VIERCHININE. — Oui... c'est cela...

MACHA. — Non, mon mari aussi, je me suis habituée à lui, et ce n'est pas lui qui m'inspire cette impression. Réellement, dans les civils pris en général, je remarque une grande quantité de gens grossiers, brutaux, sans éducation. Et moi, la grossièreté m'outrage, je souffre quand je vois un homme se conduire avec vulgarité, trivialité... Dans la société des professeurs, les amis de mon mari, je subis le martyre, tout simplement.

VIERCHININE. — Oui... Pourtant il me semble que, civils ou militaires, tous les individus offrent un intérêt, surtout dans cette ville... C'est curieux, civils ou militaires, chacun se déclare à qui veut entendre, excédé par sa maison, sa femme, ses chevaux, que sais-je? Certes un Russe se montre au plus haut degré capable d'idées grandes, élevées, et avec cela, pourquoi marche-t-il si bas dans la vie, pourquoi?

MACHA. — Pourquoi?

VIERCHININE. — Oui, pourquoi ses enfants le fatiguent-ils, sa femme le fatigue-t-elle? et pourquoi femme et enfants s'avouent-ils également las de lui?

MACHA. — Vous semblez dans vos humeurs noires aujourd'hui.

VIERCHININE. — Possible; depuis ce matin, je n'ai pas mangé : mon aînée se trouve un peu souffrante, et dès que mes fillettes se portent mal, ou paraissent tristes, ma conscience me reproche la mère que je leur ai donnée. Oh, si vous l'aviez vue ce matin! quel être nul! à sept heures, nous commencions à nous disputer; à neuf heures, je quittai la place en faisant claquer la porte. (*silence*). Je ne parle jamais de cela, et, chose singulière, je ne conte mes doléances qu'à vous (*il lui*

*baise la main*). Ne m'en veuillez pas : sauf vous, je n'ai personne, personne. (*silence*).

MACHA. — Oh, quel bruit dans le poêle! le même fait survint un peu avant la mort de mon père; le même exactement.

VIERCHININE. — Vous êtes superstitieuse?

MACHA. — Oui.

VIERCHININE. — C'est étrange (*il lui baise la main*). Vous êtes une femme superbe, admirable. Superbe, admirable! Il fait sombre ici, mais je vois l'éclat de vos yeux.

MACHA (*changeant de chaise*). — Ici il fait plus clair.

VIERCHININE. — Je vous aime, je vous aime, je vous aime... J'aime vos yeux, vos gestes, je les vois dans mes rêves... Admirable, superbe femme!

MACHA (*riant doucement*). — Quand vous me parlez ainsi, je ris sans savoir pourquoi, bien que j'aie peur... Ne répétez pas, je vous en prie; (*à mi-voix*) du reste, continuez, cela m'est égal (*elle cache son visage dans ses mains*); cela m'est égal... On vient... causez d'autre chose!

*Irina et Touzenbach entrent.*

TOUZENBACH. — Je porte un nom triple; je me nomme baron Touzenbach-Kroné-Altschauer, mais je suis Russe et orthodoxe comme vous. Des qualités Allemandes rien ne subsiste en moi, sauf la patience... l'entêtement que j'apporte à vous importuner. Chaque soir, je vous reconduis...

IRINA. — Oh, que je me sens lasse!

TOUZENBACH. — Et chaque soir, je viendrai vous prendre à votre télégraphe pour vous reconduire, pendant dix ans, vingt ans, jusqu'à ce que vous me chassiez (*apercevant Macha et Vierchinine, avec élan*). Ah, c'est vous? bonsoir!

IRINA. — Enfin, me voici de retour! (*à Macha*). Tout à l'heure une femme m'arrive; elle voulait envoyer un télégramme à son frère, qui habite Saratov, pour lui annoncer que son enfant venait de mourir, et voilà qu'elle ne parvenait plus à se rappeler le nom de la rue : de sorte que le télégramme est parti sans autre indication que le nom de la ville, Saratov. Et elle pleurait! et moi je me mis à lui dire des injures, sans motif, sous prétexte que j'étais pressée, que je n'avais pas de temps à perdre avec elle. C'était si bête aussi! Il nous vient des masques, ce soir?

MACHA. — Oui.

IRINA (*se laissant tomber dans un fauteuil*). — Je veux me reposer, je meurs de fatigue!

TOUZENBACH (*souriant*). — Quand vous rentrez de votre administration, vous paraissez si malheureuse, si triste! (*silence*).

IRINA. — Je suis si lasse! oh non, je n'aime pas le télégraphe... oh non, je ne l'aime pas!

MACHA. — Tu as maigri (*elle sifflote*); tu rajeunis, tu as l'air d'un garçon.

TOUZENBACH. — C'est la coiffure qui produit cela.

**IRINA.** — Il faut me chercher un autre emploi au plus vite : celui-ci n'est pas fait pour moi; ni profondeur, ni poésie, rien de ce que je souhaitais! (*on entend frapper sous le plancher*). On nous appelle de l'étage de dessous; c'est le docteur (*à Touzenbach*). Répondez, ami, je ne me sens pas la force.

*Touzenbach heurte du talon le plancher.*

**IRINA.** — Il ne [illegible] pas. Il s'agirait d'aviser; hier lui et André ont de nouveau [illegible] au cercle. Il paraît qu'André, pour sa seule part, a laissé deux cents roubles.

**MACHA** [illegible] Qui dire?

**IRINA.** — Il [illegible] en décembre, de même... Oh! [illegible] argent : du moins quittions-nous [illegible] Moscou, j'en rêve chaque [illegible]. Nous partirions en [illegible] presque six mois!

**MACHA.** — [illegible] Natacha.

**IRINA.** — [illegible] préoccupe guère!

*[illegible] depuis le dîner il faisait la [illegible] peignant sa barbe; en suite de [illegible] de sa poche tire un journal.*

**MACHA.** — [illegible] le loyer?

**IRINA.** — [illegible] huit mois, pas un centime. Il aura [illegible]

**MACHA.** — [illegible] Quel air grave il a! (*tous rient; une* [illegible])

**IRINA.** — [illegible] ne dites-vous rien, Alexandre Ignatich?

**VERCHININE.** — Je ne sais pas... je voudrais du thé! j'offrirais la [illegible] une tasse de thé. Je n'ai rien absorbé depuis [illegible]

**TOUZENBACH.** — Irina Sierguievna!

**IRINA.** — [illegible]?

**TOUZENBACH.** — Venez çà. (*Irina va s'asseoir près de la table*). Je [illegible] sans vous (*Irina commence une réussite*).

**VERCHININE.** — Eh bien, puisque nous ne pouvons obtenir de thé, [illegible] philosophie.

**TOUZENBACH.** — Faisons de la philosophie. — Sur?...

**VERCHININE.** — Ah, voilà!... Rêvons donc tout simplement aux conditions de la vie d'ici deux, trois cents ans.

**TOUZENBACH.** — Nous aurons surmonté la navigation aérienne, trouvé [illegible] nouvelle coupe pour les vestons et peut-être un sixième sens; la [illegible] la vie, souvent étroite, laborieuse quelquefois, et tou[illegible] l'homme soupirera de[illegible] comme aujourd'hui.

**VERCHININE.** — [illegible] expérience? Il me semble [illegible] sur la terre, et que [illegible] n'y fait [illegible] sur le

monde. Bien entendu, nous n'en verrons rien; mais, si nous vivons, si nous travaillons, si nous souffrons, c'est afin de hâter sa venue : et voilà le but de notre vie à nous et, si vous voulez, son bonheur.

MACHA (*rit doucement*).

TOUZENBACH. — Pourquoi rire de cela?

MACHA. — Non... je ne sais... je ris depuis ce matin.

VIERCHININE. — Mes études, Touzenbach, je les fis dans les mêmes établissements que vous; je lis... abondamment, seulement je ne sais pas choisir mes lectures et je ne lis pas toujours, peut-être, ce qu'il faudrait..., plus je vais et plus je voudrais m'instruire. Mes cheveux blanchissent, je me vois presque un vieillard, et je sais si peu! pourtant il me semble que les choses essentielles, je les possède à fond. Combien je voudrais vous démontrer que le bonheur n'existe ni ne saurait exister pour nous! Il nous reste à travailler et travailler encore: le bonheur constituera l'héritage de nos descendants... ou de leurs descendants à eux.

*Entrent Fiedotik et Rodé; ils s'asseyent et à mi-voix chantonnent s'accompagnant sur une guitare.*

TOUZENBACH. — Ainsi, selon vous, il ne faut même pas rêver au bonheur? cependant, si je me sens heureux?

VIERCHININE. — Non.

TOUZENBACH (*frappant sa cuisse de sa main*). — Evidemment nous ne nous comprenons pas! comment vous démontrer...?

MACHA (*rit doucement*).

TOUZENBACH (*la menaçant du doigt*). — Oui, riez! (*à Vierchinine*). Dans un million d'années, la vie se manifestera telle qu'aujourd'hui, telle qu'hier, obéissant à ses lois propres que nous ne connaîtrons jamais et que nous n'avons aucunement besoin de connaître. Les oiseaux migrateurs, les grues, volent, volent sans lassitude, et quelques pensées ou vastes ou étroites qui traversent leurs têtes, volent, volent toujours et sans savoir pourquoi...

MACHA. — Enfin, tout possède une signification?

TOUZENBACH. — Une signification! il neige : quelle signification à cela? (*silence*).

MACHA. — Il me semble que l'homme doit croire, croire n'importe quoi, sinon sa vie est vide, vide... Vivre sans savoir pourquoi s'enfuient les oiseaux de passage, pourquoi les enfants naissent, pourquoi s'étoile le ciel... L'un ou l'autre : ou chercher le pourquoi de tout, ou se moquer de tout! (*silence*).

VIERCHININE. — Ne nous moquons pas du moins de voir la jeunesse s'enfuir, attristons-nous en!

MACHA. — Toute la vie est triste; Gogol l'a dit, messieurs : il est ennuyeux de vivre!

TOUZENBACH. — Je dirai, moi : il est difficile de discuter avec vous, messieurs, et mesdames.

TCHEBOUTKINE (*lisant son journal*). — C'est à Berditchev que Balzac s'est marié...

Irina *fredonne une chanson.*

Tcheboutkine. — ... il faut que je note cela (*il tire son carnet*): Balzac s'est marié à Berditchev (*puis se remet à lire*).

Irina (*à mi-voix, tout en poursuivant sa réussite*). — Balzac s'est marié à Berditchev.

Touzenbach (*brusquement*). — Le sort en est jeté : vous savez, Maria Sierguievna? j'ai démissionné.

Macha. — Je l'avais entendu dire... je ne vois rien de bon là. Je n'aime pas les civils.

Touzenbach (*se levant*). — C'est égal... quel militaire représentais-je? un militaire sans prestige, sans beauté! au reste, cela n'a pas d'importance... Je travaillerai... ah, ne fût-ce qu'un jour dans ma vie, travailler à tel point qu'une fois rentré je puisse m'étendre dans mon lit et m'endormir aussitôt! (*il marche de long en large*). Sûrement les ouvriers dorment profondément.

Fiedotik (*à Irina*). — Je viens de vous acheter chez Pygikov des crayons de couleur, et ce canif.

Irina. — Vous ne vous débarrasserez jamais de l'habitude de me traiter en enfant; pourtant, je suis grande, déjà (*elle prend les objets*). Que c'est gentil!

Fiedotik. — En même temps, je me suis acquis ce couteau. Voyez, une lame, une deuxième, une troisième... celle-ci pour curer les oreilles, celle-là pour les ongles...

Rodé (*toujours très haut*). — Docteur, quel âge avez-vous?

Tcheboutkine. — Moi? Trente-deux ans (*on rit*).

Fiedotik (*à Irina*). — Je veux vous enseigner une autre réussite. (*il commence*).

*On sert le thé; Anfissa s'y emploie; entre Nathalia, puis Solionyi; salutations; ils prennent place.*

Vierchinine. — Quel vent aujourd'hui!

Macha. — Oui; tout le monde est las de l'hiver. Je ne me souviens plus de l'été.

Irina. — Ah, la réussite réussit! nous irons à Moscou!

Fiedotik. — Non, elle ne réussit pas. Tenez, voyez-vous comme le huit couvre le deux? (*il rit*) Cela signifie que vous ne partirez pas.

Tcheboutkine (*lisant le journal*). — Une épidémie de variole sévit à Tsitsikar...

Anfissa (*à Macha*). — Macha, petite mère, venez prendre le thé. (*A Vierchinine*) S'il vous plaît, monsieur... (excusez-moi, petit père, j'oublie toujours votre nom).

Macha. — Apporte ici, nounou, je ne me lève pas.

Irina. — Nounou!

Anfissa. — J'y vais.

Nathalia (*à Solionyi*). — Les petits enfants comprennent très bien; ce matin, je dis à mon Bobik : « Bonjour, Bobik, bonjour mon cheri! » il m'a regardée d'une façon toute particulière. Vous croyez peut-être que je parle en mère, mais je vous assure que non... c'est un enfant extraordinaire, réellement.

SOLIONYÏ. — S'il m'appartenait, je le ferais griller pour le manger! (*il emporte sa tasse dans le salon, et s'assied dans un coin*).

NATHALIA (*cachant sa figure dans ses mains*). — Ah, quel grossier personnage, quel être mal élevé!

MACHA. — Heureux celui qui ne sait quelle saison règne! il me semble qu'à Moscou je ne songerais jamais au temps qu'il fait.

VIERCHININE. — L'autre jour je lisais les mémoires qu'écrivit dans sa prison un ministre français condamné à la suite du Panama. Avec quel ravissement il parle d'un oiseau qu'il apercevait par la fenêtre de sa cellule, et auquel étant libre, il n'aurait jamais prêté attention! Vous de même, une fois à Moscou vous ne remarquerez plus votre bonheur, car le bonheur n'existe point, ou du moins il n'existe que dans le désir qu'on ressent de lui.

TOUZENBACH (*ouvrant une boîte placée sur la table*). — Où sont donc les bonbons?

IRINA. — Solionyï les a mangés.

TOUZENBACH. — Comment, tous?

ANFISSA (*servant le thé*). — Une lettre pour vous, Monsieur.

VIERCHININE. — Pour moi?. C'est de ma fille... allons, j'en étais sûr! (*à Macha*) Excusez-moi, Maria Sierguievna, je ne prendrai pas le thé... je vais tâcher de partir sans qu'on me voie (*il se lève, très ému*). Toujours ces histoires...

MACHA. — Quoi donc? est-ce un secret?

VIERCHININE (*bas*). — Ma femme s'est empoisonnée de nouveau, il faut que j'y coure... ah, quel ennui! (*il baise la main de Macha*). Chère, admirable femme... Je vais passer par ici.

ANFISSA. — Où va-t-il? et moi qui lui sers le thé! voyez comme il est!

MACHA. — Laisse-moi tranquille! tu m'ennuies, vieille!

ANFISSA. — Pourquoi te fâches-tu, ma chérie?

*La voix d'*ANDRÉ. — Anfissa!

ANFISSA (*le contrefaisant*). — « Anfissa! » Il ne daigne même pas se montrer (*elle sort*).

MACHA (*à la table*). — Laissez-moi donc m'asseoir (*elle brouille les cartes*). Vous occupez toute la table avec vos cartes! buvez le thé!

IRINA. — Tu es méchante, Macha!

MACHA. — Puisque je suis méchante, ne me parlez pas, laissez-moi tranquille!

TCHEBOUTKINE (*riant*). — Laissez-la tranquille, laissez!

MACHA. — Avec vos soixante ans, vous lâchez des sottises comme un collégien!

NATHALIA (*soupirant*). — Chère Marie, pourquoi de pareilles expressions? Ta beauté t'eût rendue ravissante, tout simplement, dans une société comme il faut, sans tes trivialités de langage. Je vous prie, pardonnez-moi, mais vous gardez des façons vraiment grossières!

TOUZENBACH (*continuant de rire*). — Passez-moi, passez-moi... il me semble voir du cognac, là-bas?

NATHALIA. — Mon Bobik vient de nouveau de se réveiller... je le crois souffrant, permettez, il faut que j'aille... (*elle sort*).

IRINA. — Où donc est parti Vierchinine?

MACHA. — Chez lui... il survient quelque chose d'extraordinaire à sa femme.

TOUZENBACH (*va vers Solionyï le flacon de cognac à la main*). — Vous vous isolez sans cesse; vous remuez on ne sait quelles pensées. Voyons, faisons la paix, verre en main (*ils boivent*). Ce soir il me faut aller tenir le piano : cela durera toute la nuit certainement. Enfin, pour une fois!

SOLIONYÏ. — Pourquoi la paix? Nous ne nous sommes pas querellés.

TOUZENBACH. — Vous prenez toujours la figure de quelqu'un qu'on vient d'affenser mortellement : reconnaissez-vous du moins un étrange caractère.

SOLIONYÏ. — Quand je me trouve en compagnie d'une seule personne, je suis comme tout le monde, mais une fois en société, je deviens embarrassé, timide, mécontent de moi... et je fais des sottises. Pourtant je vaux mieux que beaucoup, je puis le prouver.

TOUZENBACH. — Vous m'êtes sympathique, bien que vous me cherchiez perpétuellement noise; tant pis, je veux me griser aujourd'hui! buvons!

SOLIONYÏ. — Buvons. Non, je ne sens aucune haine contre vous, baron, seulement, voyez-vous, je possède le même caractère que Lermontov (*plus bas*). On prétend même que je lui ressemble de figure. (*il sort un flacon de parfum, dont il se verse sur les mains et la barbe*).

TOUZENBACH. — Vous savez que je démissionne? Depuis cinq ans que j'y réfléchis, je me suis décidé enfin. Je travaillerai.

SOLIONYÏ. — Ne te fâches pas, Aleko, oublie tes imaginations.

*André entre doucement un livre à la main et va s'asseoir près de la bougie.*

TOUZENBACH. — Oui, je travaillerai.

TCHEBOUTKINE (*passant avec Irina dans le salon*). — Et dans le repas il n'entrait rien que les plats du Caucase : une manière de soupe à l'oignon, et pour rôti le tchekartma, qui consiste en du mouton assaisonné...

SOLIONYÏ. — L'ail sauvage n'est pas une viande, c'est une plante (1).

TCHEBOUTKINE. — Vous vous trompez, le tchekartma est un rôti de mouton.

SOLIONYÏ. — Et moi je vous répète que l'ail sauvage est une plante.

TCHEBOUTKINE. — Inutile de disculer avec vous! vous n'avez jamais mis le pied en Caucasie, et jamais mangé de tchekartma!

SOLIONYÏ. — Je n'en ai jamais mangé parce que je le déteste; cela empeste l'ail!

ANDRÉ (*d'un ton suppliant*). — Je vous en prie, messieurs, finissez!

TOUZENBACH. — A quand les masques?

IRINA. — Ils ont promis pour neuf heures : ils ne peuvent tarder.

---

(1) Solionyï, équivoque sur *tchekartma* (rôti de mouton), et *tcheremcha* (ail sauvage).

*Touzenbach saisit André par la taille et l'entraîne; tous deux se mettent à chanter et danser la danse russe.*

Le joli seuil de mon isba,
Tout nouveau,
Tout beau...

ANDRÉ. Le nouveau seuil en bois de hêtre...
TCHEBOUTKINE. Comme une grille entrecroisé...

TOUZENBACH (*embrassant André*). — Allons, buvons! tutoyons-nous, André! Je t'accompagne à Moscou, j'entre à l'Université!

SOLIONYÏ. — Dans laquelle? il y a deux universités à Moscou.

ANDRÉ. — Une seule.

SOLIONYÏ. — Deux, vous dis-je!

ANDRÉ. — Va pour trois! eh tant mieux!

SOLIONYÏ. — Oui, deux, parfaitement, (*murmures*) : l'ancienne et la nouvelle. A présent, si mes paroles vous importunent, je puis encore me taire. Je puis même m'en aller (*il sort*).

TOUZENBACH (*riant*). — Bravo, bravo! Dansez, je me mets au piano. Quel drôle de corps, ce Solionyï! (*il s'assied devant le piano, et attaque une valse*).

MACHA (*valsant seule*). — Baron est ivre, baron est ivre, baron est ivre!...

NATHALIA (*entrant, parle bas à Tcheboutkine, puis sort; Tcheboutkine touche Touzenbach à l'épaule et lui parle bas à son tour.*)

IRINA. — Quoi donc?

TCHEBOUTKINE. — Il est temps de nous retirer. Bonsoir à tous.

TOUZENBACH. — Bonne nuit... nous partons.

IRINA. — Attendez! et les masques?

ANDRÉ (*embarrassé*). — Il n'y aura pas de masques. Vois-tu, ma chérie, Natacha assure que Bobik va mal... c'est pourquoi... Enfin, je ne sais pas, moi, cela ne me regarde pas...

IRINA (*haussant les épaules*). — Bobik malade?

MACHA. — N'insistons pas : on nous congédie, allons-nous en (*à Irina*). Ce n'est pas Bobik qui est souffrant, c'est elle. (*elle se touche le front du doigt*). Voilà. Une bourgeoise...

*André rentre chez lui; Tcheboutkine l'accompagne; dans la salle on se dit adieu :*

FIEDOTIK. — Quel dommage! et je comptais passer gaîment ma soirée, enfin, si l'enfant est malade, évidemment... Demain, je lui apporterai des joujoux.

RODÉ (*toujours très haut*). — Moi qui cette après-midi me suis forcé à dormir afin de danser toute la nuit! et il se fait à peine neuf heures!

MACHA. — Sortons toujours. Dans la rue, nous déciderons comment employer la soirée.

*On entend des : « Adieu! Bonne santé! » et le rire de Touzenbach. Tous sortent. Anfissa aidée de la servante, desservent la table, éteignent la lumière; on perçoit de nouveau chanton*

*ner la nourrice. André, en paletot et chapeau, rentre, toujours escorté de Tcheboutkine.*

TCHEBOUTKINE. — Je n'ai pas trouvé le temps de me marier, ma vie a passé comme un éclair; et puis j'aimais ta mère d'un amour sans espoir...

ANDRÉ. — On ne devrait pas se marier; le mariage vous tue sous l'ennui.

TCHEBOUTKINE. — Evidemment, mais la solitude aussi est bien triste, mon cher; et puis au fond, ceci ou cela, qu'importe?

ANDRÉ. — Dépêchons.

TCHEBOUTKINE. — Pourquoi? rien ne nous presse.

ANDRÉ. — Je crains que ma femme ne m'appelle.

TCHEBOUTKINE. — Ah!

ANDRÉ. — Je ne jouerai pas ce soir... je veux seulement me distraire; je ne me sens pas à mon aise... Quel remède emploie-t-on contre l'asthme?

TCHEBOUTKINE. — Inutile de me le demander : je ne me souviens de rien!

ANDRÉ. — Passons par la cuisine. (*Ils sortent*).

*On entend sonner à plusieurs reprises, on entend des paroles des rires.*

IRINA (*entrant avec Anfissa*). — Quoi donc?

ANFISSA. — Les masques! (*on sonne encore*).

IRINA. — Chère nounou, va dire qu'ils excusent, que tout le monde est parti.

*Anfissa sort; Irina va et vient d'un air agité. Entre Solionyi.*

SOLIONYI (*décontenancé*). — Comment, personne? où sont-ils tous?

IRINA. — Mais... partis.

SOLIONYI. — C'est renversant!... vous restez seule?

IRINA. — Oui. (*silence*). Adieu.

SOLIONYI. — Ecoutez... Tantôt je me suis mal conduit. Mais vous, vous différez des autres, vous possédez un esprit élevé, vous, une âme pure, vous voyez la vérité... vous seule pouvez me comprendre... Oh, je vous aime, profondément, infiniment...

IRINA. — Bonsoir... partez!

SOLIONYI. — Je ne puis vivre sans vous (*elle s'éloigne, il la suit*). O, mon bonheur! (*avec larmes*) ô mon bonheur, ô ces yeux si beaux, beaux comme à nulle femme je n'en vis jamais!

IRINA (*froidement*). — Finissez, Monsieur!

SOLIONYI. — Pour la première fois je vous parle de mon amour, et il me semble que je ne marche plus sur la terre, que j'habite un autre monde! (*pressant de ses mains son front*). Mais que faire? on ne peut plaire de force! Seulement, je ne tolérerai pas de rival heureux... non! je vous le jure sur ce qu'il y a de plus sacré, je le tuerai! oh!... vous êtes divine!

Nathalia (*entre, une bougie à la main; elle ouvre les portes des chambres, successivement, et d'un regard inspecte l'intérieur; devant celle de son mari elle s'arrête*). — André est ici, qu'il lise. (*Apercevant Solionyï*). Oh, pardon, monsieur, je suis en négligé... je ne vous savais pas là!

Solionyï. — C'est cela qui m'est égal!... Bonsoir! (*il sort*).

Nathalia (*à Irina*). — Tu dois mourir de fatigue, ma pauvre chère enfant! (*elle l'embrasse*). Tu devrais te coucher de meilleure heure.

Irina. — Bobik dort?

Nathalia. — Il dort... mais d'un sommeil agité. A propos, ma chérie, je voulais te dire, mais ou tu es absente ou bien le temps me manque. La chambre de Bobik me semble bien froide, bien humide; la tienne lui vaudrait mieux, ma chère, ma bonne; en attendant, arrange-toi avec Olga.

Irina (*sans comprendre*). — Où?

*On entend approcher le bruit de grelots d'une troïka.*

Nathalia. — Avec Olga, dans sa chambre, pendant que Bobik occupera la tienne. Il est si gentil! je lui dis aujourd'hui : « Bobik, tu es à moi, à moi! » Et lui de me regarder... (*on sonne*). Sûrement, c'est Olga. Comme elle rentre tard!

*La servante apparaît et parle bas à Nathalia.*

Nathalia. — Protopopov? en voilà un écervelé! Protopopov qui m'invite à une promenade en troïka! (*elle rit*). Que les hommes sont étranges! (*on sonne*). Quelqu'un... Si je partais tout de même, pour un quart d'heure? (*à la servante*). Réponds que je viens (*on sonne*). On sonne : ce doit être Olga (*elle sort, la servante la suit. Irina reste assise, songeuse. Entrent Koulyguine, Olga, Vierchinine*).

Koulyguine. — Que signifie? et la soirée?...

Vierchinine. — C'est bizarre : voilà une demi-heure à peine que je suis parti, et l'on attendait les masques.

Irina. — Tout le monde est sorti.

Koulyguine. — Et Marie, aussi? et où? Mais que fait en bas Protopopov en troïka? qui attend-il?

Irina. — Ne me questionnez pas, je suis harassée.

Koulyguine. — Entendu, capricieuse.

Olga. — Le conseil vient seulement de se terminer... je n'en peux plus; la directrice est souffrante, je la remplace. Oh! j'ai mal à la tête, mal à la tête! (*elle s'assied*) André a perdu deux cents roubles au jeu, hier. Toute la ville en parle.

Koulyguine (*s'asseyant*). — Moi aussi, ce Conseil m'a excédé.

Vierchinine. — Et ma femme qui, une fois de plus, pour me faire peur, essaye de s'empoisonner! enfin, tout s'est terminé heureusement et je puis me reposer. Alors, il faut repartir? Soit, recevez mes bons souhaits. Sortons ensemble, Ilitch : je ne me vois pas la force de rester chez moi, non, pas du tout. Allons?

Koulyguine. — Non, je ne me tiens plus, de fatigue (*il se lève*). Et ma femme, elle est rentrée chez elle?

Irina. — Probablement.

Koulyguine (*lui baisant la main*). — Au revoir! demain et après-demain, repos... Bonne chance! C'est égal, je prendrais bien le thé. Je complais occuper ma soirée dans une compagnie divertissante, et o, *fallacem hominum spem!* (l'interjection réclamant le cas accusatif).

Vierchinine. — Bon, j'irai seul (*il sort avec Koulyguine en sifflotant*).

Olga. — Oh! ma tête me fait mal! André a perdu au jeu. Toute la ville en parle... Je vais me coucher. Demain, congé, Dieu que cela tombe bien. Congé demain, après-demain aussi... oh, la tête me fait mal! (*elle sort*).

Irina. — Tous sont partis, plus personne.

*On entend de nouveau la nourrice qui chantonne, et dans la rue l'accordéon qui joue. Nathalia entre, en pelisse et toque de fourrure, et traverse la salle; la femme de chambre la suit.*

Nathalia. — Je suis de retour dans une demi-heure; je prends seulement un peu l'air (*elles sortent.*)

Irina (*seule, avec désespoir*). — Il faut partir pour Moscou, pour Moscou, pour Moscou!...

Rideau.

(*A suivre.*)

Anton Tchékhov

(S. N. Yelenkovska et F. Fagus, traducteurs.)



# La Quinzaine

*NOTES POLITIQUES ET SOCIALES*

**Ennemis de demain**. — L'Affaire du Vénézuéla a mis en relief l'antagonisme de l'Union et de l'Allemagne.

Cette hostilité de l'Empire et de la République a relégué, au second plan, l'opposition de l'Angleterre et de la Russie, la rivalité de l'Allemagne et de l'Angleterre, l'inimitié qui se perpétue plus latente entre la France et la Germanie prussifiée, le conflit des intérêts russes et ceux des Austro-Hongrois dans la région balkanique. Il fut un temps, au lendemain du démêlé de 1885-86 entre Londres et Pétersbourg (dans l'Asie centrale), où les nouvellistes prophétisaient chaque matin une collision des cosaques et des cipayes. Plus près de nous, lorsque fut lancé le fameux télégramme de Guillaume II au président Krüger, ils proclamèrent l'imminence d'une rencontre de la vieille et puissante flotte britannique et de la jeune marine allemande, au large de l'embouchure de l'Elbe.

Les antiques querelles d'Europe sont oubliées ou plutôt effacées par des litiges plus larges, et dont l'enjeu est plus lointain. Il n'est pas vrai, comme M. Jaurès le prétendait en son récent discours, que la guerre se soit raréfiée, elle s'est seulement déplacée. Notre continent est moins souillé par les batailles, mais le sang coule à flots en Asie, en Afrique, en Amérique. Croire que le régime capitaliste puisse engendrer la concorde, c'est se payer d'illusions, car il produit forcément les entreprises de conquêtes et les spoliations territoriales. Sans doute, il ne déchaîne plus les armées sur le Rhin, la Vistule, le Danube, ou le Pô : à quoi bon s'arracher quelques pouces de notre terre européenne fatiguée et remuée à fond, alors qu'ailleurs, des milliers de kilomètres carrés, en sol vierge, sont la proie du plus fort!

Les desseins de l'Allemagne et ceux de l'Amérique sont aujourd'hui contradictoires : à moins que l'une ou l'autre ne cède et n'abdique, elles se heurteront dans l'Atlantique. L'Empire venu tard dans la carrière des conquêtes exotiques, pauvrement doté en Chine et en Afrique, presque exclu de l'Océanie, voudrait ressaisir l'avantage au Nouveau-Monde. Son désir est d'autant plus vif qu'un grand nombre de ses nationaux sont installés, soit à titre provisoire, soit à titre définitif, dans le Continent austral. Ils forment déjà un contingent notable au Vénézuéla ; ils ont peuplé de vastes régions au Brésil, où ils sont si bien serrés, qu'au milieu des éléments latins, ils conservent leur langue et leurs mœurs. De longue date, le cabinet de Washington soupçonnait les projets encore mal définis de Guillaume II. Les incidents du Vénézuéla les ont accusés avec une extraordinaire brutalité. Et c'est pour-

quoi ceux qui prévoient une lutte armée prochaine entre les deux Etats ont pour eux plus que de rudimentaires présomptions.

L'Union ne peut permettre à aucun état européen de jeter un établissement sur le sol américain. Sa politique — qui remonte à plus de trois quarts de siècle, — la doctrine de Monroe trouvant sa formule initiale en 1823, — lui est dictée par plusieurs considérations.

Si le président Roosevelt et son secrétaire des Affaires étrangères autorisaient l'Allemagne à fonder une dépendance, fût-ce un simple dépôt de charbon, dans l'île de Margarita, ils ne pourraient plus re[illegible] aux entreprises similaires des autres puissances. Pourquoi se[illegible] cléments pour Berlin et intraitables pour Paris, Londres ou Rome? La France compte un contingent fort élevé de ses nationaux [illegible] de Buenos-Ayres et de Montevideo. L'Italie dépêche chaque an[illegible] convois d'émigrants vers Rio ou Bahia. L'Angleterre a des [illegible] et des intérêts sur le littoral de l'Atlantique, comme sur [illegible] du Pacifique. Toutes les nations se précipiteraient par la brèche [illegible]

[illegible] suggestions d'ordre poli[illegible] elle obéit aussi à une [illegible] Jusqu'ici, elle a du [illegible] concurrence commerciale de [illegible] du Nicaragua au Chili, et de [illegible] saisit la prééminence. Elle [illegible] de ses marchés d'avenir, si [illegible] des terres civilisées, elle [illegible]

[illegible] moral, c'est sa pensée impérialiste [illegible] la doctrine de Monroe. [illegible] de Blaine, à la formation d'une [illegible] elle serait la présidente. Plus elle of[illegible] moyens ou petits, que menacent les con[illegible] elle consolide sa prépondérance et son au[illegible] plus elle montre d'indulgence aux am[illegible] d'un Chamberlain, et plus elle devient sus[illegible] Nouveau Monde.

[illegible] de l'hostilité, du moins de [illegible] les populations de l'Amérique [illegible] du *Crête à Pierrot* en Haïti, [illegible] commentés en termes plus [illegible] Valparaiso qu'à New-York. Mais [illegible] nécessaire de hausser davantage [illegible] de toute nature, poussés avec une [illegible] aux aspirations intimes [illegible]

[illegible] à l'Union [illegible] flatteries du [illegible] contre leur auteur. [illegible] paroles. La fameuse sta[illegible] Atlantique. Les poli-

tesses du nouvel ambassadeur, M. de Sternburg, ont été écoutées avec une réserve antipathique. L'Empereur a eu le tort de trop faire contraster ses visées et sa politique avec les démarches courtoises qu'il ordonnait. Les Américains sont gens pratiques ; les canonnades de Saint-Domingue et de Maracaybo sont dans leurs oreilles ; elles y retentiront longtemps encore, et il suffira dans l'avenir du moindre incident, de la plus légère erreur de tactique de Guillaume II, pour que le conflit atteigne au maximum d'intensité. Dans deux ans, la marine de l'Union égalera celle de l'Empire. M. Roosevelt presse les constructions navales, et le monarque germanique suscite les propositions de vente de l'Argentine et du Chili.

PAUL LOUIS

**Un journal algérien : l'Akhbar.** — L'auteur d'*Avec le feu* et de *la Vie véritable du citoyen Jean Rossignol*, Victor Barrucand, fin romancier parisien, historien originalement documenté et ingénieusement éclectique des anarchistes russes ou des personnalités bariolées de la Première Révolution, vient de reprendre l'*Akhbar* qui avait été, jusqu'à sa cessation, il y a quelques années, le plus remarquable des journaux algériens. Il poursuit à lui tout seul, contre tous les partis bourgeois ou cabochiens d'outre-Méditerranée, la campagne sociale qu'il avait accepté de mener pendant deux ans comme rédacteur en chef d'un journal antidrumontiste, pour le succès du parlementarisme ministériel en Algérie. Il semble que ses œuvres littéraires d'européanisme subtil et érudit l'avaient peu préparé à devenir un leader colonial africain. Mais, au contraire, ce qu'il y a justement de savoureux et même d'admirable dans son cas, c'est qu'il s'est révélé, en ces deux ou trois ans, le grand journaliste algérien qui manquait à l'Algérie, le directeur non de conscience, mais de mentalité, devenu absolument nécessaire à ce naissant peuple néo-latin, qui n'a pas encore de conscience, et dont le cerveau confus s'agitait en un éveil trouble au matin du rude soleil algérien. A une élite très intéressante, d'intelligence vive et mobile, curieusement orientée par sa diversité ethnique vers les questions les plus diverses, la plus passionnante à malléer, mais un peu barbare et brutale, constamment dissociée en heurts rudes, Barrucand a enseigné l'esprit de finesse, de douceur et de politesse de la vieille métropole : il a donné la dignité de l'élégance à cette jeune belle colonie, renversée en des poses de volupté un peu crapuleuses au revers du lit méditerranéen; il a humanisé la politique algérienne : je veux dire qu'il l'a en même temps épurée de barbarie et faite mâle de femelle un peu trop incontinente et bruyante qu'elle était ; je ne voudrais pas dire qu'il l'a européanisée, car il sait trop que l'Afrique doit rester l'Afrique ; mais il a ajouté à la conscience africaine ce qui lui manquait le plus, le sens des nuances.

Ainsi, l'Afrique n'ayant pas besoin, tout au contraire, de professeurs d'énergie ainsi qu'en veut Barrès pour la France, Barrucand lui a été professeur de subtilité. A quoi il a lui-même gagné — tant il est vrai qu'on ne se perfectionne qu'en instruisant, — car de dilet-

tante, désabusé et toujours un peu nihiliste qu'il était en Europe, il est devenu l'actif impresario d'une nouvelle race. Sénile élégance, le dilettantisme est une morbidesse de civilisation âgée — européenne ou chinoise — ; dans la besogne de diriger d'une main flatteuse une adolescente nation qui est plus corps que cerveau, qui en est seulement à la période animale de sa vie éthnique, un jeune organisme souple, nerveux et ardent, un peu vicieux, j'entends dire ombrageux, il y a la volupté supérieure de sculpter une chaude argile vivante, à la fois rude et incertaine : il y faut en souplesse brisée d'acrobate, un talent d'énergie aussi caressante que vive.

Arabophile, mais possédant en même temps l'intelligence que le colon hardi et neuf a droit à la possession fécondante de ce sol inculte, et sachant qu'une administration adroite et désintéressée est indispensable à maintenir dans la modération de leurs appétits les colons trop avides et les indigènes trop brutes, Victor Barrucand a fait dans l'*Akhbar* la besogne la plus difficile, dramatiquement complexe et belle. J'ai attendu que l'*Akhbar* se soit développé pendant plusieurs mois pour en parler: c'est le plus remarquable journal, abondant en documentation distribuée avec ordre, divers, pittoresque et coloré: il y a quelque piquant plaisir à donner en exemple aux grands journaux parisiens cette feuille coloniale.

MARIUS-ARY LEBLOND

*GAZETTE D'ART.*

**Cent tableaux par Boudin, Jongkind, Lépine et Sisley** (1).

On a eu tort, je crois, de mettre là des œuvres de Sisley. Coloriste admirable, notateur vibrant, sa technique se ressent de sa fièvre. Sa couleur est légère, limpide, peu nourrie. Au contraire, Jongkind, Boudin et Lépine, excellents tritureurs de pâte, savaient rendre solides les tons qu'ils appliquaient sur la toile, les soutenir par des dessous qui nourrissaient la touche sans lui faire perdre de sa franchise. Aussi leurs œuvres restent telles qu'ils les peignirent, robustes après trente-cinq années d'épreuves; tandis qu'à côte d'elles Sisley, avec tout son charme, se décolore et s'efface, — oh! simple effet d'un voisinage illogique, comme le serait le placement, côte à côte, d'une décoration de Boucher faite pour un boudoir clair et d'une allegorie de Titien destinée à figurer parmi les ors d'un palais de Venise.

Ceci dit, Sisley a quelques délicieuses vues de Moret et un bien beau Bougival en automne, où des arbres mirent leur rousseur au fleuve. Lépine, est représenté surtout par de petites vues de Paris qui sont tout à fait délicieuses. Il semble être resté toute sa vie sous le charme de Corot. Mais cette séduction ne l'excite pas au pastiche; il sut à merveille élever jusqu'à l'« impression » la théorie de la perspective des couleurs chère à Corot et en tirer des vibrations que celui-ci ne chercha pas à rendre, parce qu'elles ne répondaient pas à son idéal intime.

(1) Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze. Du 26 janvier au 13 février.

Boudin s'est complu à la notation des révolutions de l'atmosphère, opposant à l'opacité de plomb d'un ciel d'orage, la féerique trouée d'un rayon de soleil qui rend d'autant plus éclatante la blancheur d'une muraille, la coloration d'une cheminée de briques, que le ciel est plus chargé de nuit. Il y a en ce sens, à la galerie Petit, deux chefs d'œuvre: la Rafale et l'Orage à Anvers. Non moins remarquable, une vue de Camanrt présente le panorama mouvementé d'un port à marée basse, avec ses navires échoués, son petit quai bordé de maisons minuscules, ses falaises où un rayon de soleil se joue. Boudin eut au plus haut degré le sens de l'élégance et rien n'est amusant comme ses plages mondaines où s'agite parmi les cabines et les parasols toute une foule bariolée.

Mais voici Jongkind. Le spectacle change, s'agrandit, tourne à l'épique. Aussi bien, se trouve-t-il ici représenté par quatre ou cinq toiles capitales : vues de Hollande où, sous l'éclat d'un ciel lunaire, tout s'accuse dans un hallucinant agrandissement optique. Nous sommes à Rotterdam, un brick élancé occupe la première place, plus loin un de ces curieux ponts articulés qui ont une vague ressemblance avec la guillotine lève ses deux bras, tandis que tout au fond, dans un halo de brume lumineuse, se découpe un moulin géant dont les ailes atteignent le ciel. Cela est étrange et vrai. On l'a vu ou bien on sent qu'on le verra, que le visionnaire Jongkind a dit encore et toujours la vérité dans ses outrances.

Et les vues de Rotterdam et de Dordrecht se répètent impressionnantes et diverses. Et c'est aussi Paris qui tente le grand Hollandais, et, dans Paris, les coins pittoresques de Saint-Séverin, les terrains désolés de la Glacière, du boulevard de l'Hôpital dont il indique, par des procédés à lui, l'ambiance: ciel, sol, masures qui ne ressemblent pas aux autres masures.

Qu'on ne croie pas qu'il soit voué à certains effets. Il peut être, s'il le veut, précis comme Meissonier. Mais lui, le bon Hollandais, n'oubliera jamais l'apport de cette atmosphère que ne pouvaient voir les yeux de photographe de l'autre. Un chemin de halage, avec, au delà du fleuve, dans le lointain, des usines fumeuses, est indiqué par Jongkind avec une précision, une netteté à laquelle Meissonier, qui voyait bien la ligne mais qui ignorait l'enveloppe, n'atteignit jamais. L'œuvre est datée de 1868, c'est-à-dire de la belle période de Jongkind.

**François Guiguet** (1). — Guiguet travaille beaucoup. De novembre à juin, dans son petit atelier de la rue Ravignan; de juin à octobre dans une toute petite commune de l'Isère. Il expose au Champ-de-Mars. Hors ce rendez-vous, on ne voit guère de ses œuvres. C'est donc une bonne fortune que d'en rencontrer présentement quelques unes à la galerie Silberberg.

Guiguet se contente de rendre avec tout le soin possible ce qu'il voit. Aux Avenières, ce sont des jeunes filles aux fraîches couleurs, qui pas-

(1) Exposition de peintures et dessins par Delachaux, Guiguet, Guilloux, Hochard, Peters-Destérach. — Galerie Silberberg, 29, rue Taitbout. Jusqu'au 26 février.

[illegible]

## II. — THÉATRE.

*Capucines* : **La Botte secrète**, de M. Franc-Nohain, *musique de* M. Claude Terrasse ; **Le Coup de Salomon**, de MM. Jules Rateau et Jacques Mey ; **Le Petit Homme**, de M. Pierre Wolff ; **Au Bout du Fil**, de M. Michel Zamacoïs ; **M. Tranquille**, de MM. Adrien Vély et Léon Miral. — *Grand Guignol* : **Le Fétiche**, de M. Max Maurey ; **Le Pape et l'Empereur**, de M. Jacques des Gachons ; **Mille Regrets**, de MM. Hugues Delorme et Francis Gally ; **Les Deux Bosses**, de M. Charles Esquier. — Concerts *Salle Æolian* : **Chanterelle et Chanterie.**

M. Franc-Nohain ordonne les situations les plus folles de son théâtre d'après les règles de la plus saine logique ; c'est à la sûreté de sa méthode qu'il doit de déchaîner si infailliblement le rire. En vertu de ces principes, il était impossible que le sujet de *la Botte secrète* ne fût pas ce qu'il a été, et nous nous en réjouissons. A quelles conditions en effet, doit satisfaire une botte, pour s'affirmer dûment secrète ? Elle doit réaliser, en escrime, le maximum de l'inattendu. Or, comme l'adversaire est en garde contre un coup d'épée, il est élémentaire d'exclure, afin de tromper ses parades, tout ce qui peut ressembler à une lame d'épée ou à une pointe métallique quelconque. De même, l'attaque ne

saurait être plus cauteleuse et dissimulée que si elle le surprend par derrière, sur ses derrières, ou, pour mieux dire, à revers. Il sera donc assailli *a posteriori* par une botte à revers, mais cette chaussure élégante ne serait pas assez redoutable: il subira donc le choc d'une semelle hors de toute dimension, avoisinant la pointure 70 ou 71: « Soixante-dix, soixante-et-onze, médite le prince de Comagène: le pied terrible! » Il est de toute urgence aussi que cette botte, pour un secret plus absolu, ait quelque chose de profond, de caverneux et de souterrain: c'est pourquoi nous la voyons émerger des abîmes du collecteur: c'est la botte de l'égoutier.

L'entrée de Gémier, en égoutier, a l'allure d'un vers épique. Ce sont de pareilles cnémides que devait chausser Achille quand le XI^e chant de l'Odyssée le décrit « se mettant en route pour marcher à grands pas par la prairie d'asphodèles. » M. Claude Terrasse a scandé ce magistral bruit de bottes par une musique qui n'est point inférieure à son classique défilé de l'armée polonaise. Mais ici nous trouvons une attraction inédite : Gémier chanteur; nous ne nous étonnons point qu'un acteur si souple et si protéiforme réunisse fort bien à cette entreprise nouvelle : nous l'avions déjà vu danser la gigue ! Il a cet avantage sur bien des chanteurs professionnels, que l'air ne lui fait pas oublier les gestes nécessaires au rôle; et dans les cas désespérés, il mime ses notes.

M^me Thérèse Berka — la princesse de Comagène — et M. Jules Mondos — le prince au derrière botté — lui donnèrent princièrement la réplique: « Quels drôles de cordonniers ! » résume une phrase du livret; et ceci est exact dans tous les sens du mot « drôle ». M. André Dubosc, qui venait de montrer un flegme si amusant dans un acte de MM. Adrien Vély et Léon Miral, *Monsieur Tranquille*, n'a pas été moins exquis dans son duo avec Gémier: « Par les rues et par les steppes — Nous nous promenons en chaussettes; — C'est que nous suivons les recettes — Du célèbre docteur Kneipp ! »

La *Botte Secrète*, grâces en soient rendus également à l'auteur, au compositeur et aux interprètes, n'est déjà plus secrète, et sera bientôt légendaire.

Ajoutons que, depuis la première douzaine de représentations, le Prince est revêtu d'un mirifique costume doré, kurde pour le moins. dûment constellé de crachats, ce qui l'a rendu à tel point savoureux à botter, qu'il est devenu nécessaire de renouveler le point percuté : ce n'est plus actuellement la partie gauche de son séant, mais la droite; cela est conforme au précepte de la morale chrétienne sur les diverses joues, et à ceux d'une bonne administration : ainsi en effet obtient-on une usure régulière, de même que les tuniques et capotes militaires se boutonnent (serait-ce donc un terme d'escrime?) différemment selon les semaines.

M. André Dubosc, dans *Monsieur Tranquille*, par une coïncidence étrange, reproduit avec fidélité la physionomie, la voix et les sentiments intimes, tels qu'ils nous sont révélés par ses chroniques, du très honorable collaborateur de *l'Européen* et de *La revue blanche*, M. Marcel Collière.

Le prince de Comagène, M. Mondos, eut des angoisses aussi divertissantes que dans la *Boîte*, dans la piécette de M. Miguel Zamacoïs, *Au bout du fil*, où il figure l'amant d'une femme mariée imprudemment abonné du téléphone, et où ce téléphone, faisant le mari invisible et présent, établit la communication perpétuelle avec la morale justement outragée et avec ce qui l'accompagne généralement, le rire...

Rien n'est à omettre du programme actuel des Capucines, si ce n'est que nous nous plaisons moins aux *Chansons nouvelles* qu'aux qualités d'actrice de Mme Lyse Berty : citons *Le coup de Salomon*, et, de M. Pierre Wolff, *le Petit Homme*, où Mme Léonie Dallet est un gracieux travesti.

Au Grand-Guignol, *le Fétiche* de M. Max Maurey poursuit son succès, avec M. Paul Franck, subtilement inquiétant dans le personnage du cambrioleur-parricide Robert. *Le Pape et l'Empereur*, de M. Jacques des Gachons, réussit à ne nous point décevoir malgré le souvenir d'un sujet analogue où Taillade, par deux répliques d'un seul mot, remplit toute la pièce et fut vraiment pape. M. Chautard — Napoléon — casse, de par le bon plaisir de M. des Gachons, et d'un geste d'ailleurs suffisamment impérial et beau, une tasse et la résistance du Saint-Père.

MM. Hugues Delorme et Francis Gally mettent en scène, dans *Mille Regrets*, un bien agréable directeur de théâtre et un non moins sympathique huissier-symboliste-financeur.

*Les deux Bosses* ne laisseront aucune trace particulièrement protubérante dans l'art dramatique. Même la formule d'invocation à Allah par téléphone, si indiquée, ne se déclenche pas: « Allah, allô ! »

A la salle Æolian, Mme Marie Mockel et M. Armand Parent, par leur deuxième séance de *Chanterelle et Chanterie*, nous ont permis de goûter, notamment, l'admirable quatuor en *sol* de Mozart, et deux chansons populaires wallonnes, harmonisées par M. A.-F. Gevaert, et qui reflètent toute l'âme du pays des crâmignons.

ALFRED JARRY.

## *LES LIVRES*

F.-A. CAZALS : **Le Jardin des Ronces** (la Plume). — Le roi actuellement et sans conteste régnant en Pologne, dans le privilège qu'il a libéralement octroyé à M. F. A. Cazals « pour la mise en lumière et vente du grand livre *le Jardin des Ronces*, poèmes et chansons du pays latin », glorifie ledit M. F.-A. Cazals en lui conférant la dignité de « peintre de chansons ». Il nous est en effet difficile de séparer, encore que la verve du poète ne nuise point à la virtuosité du dessinateur, ces chansons au crayon de ces silhouettes à la plume, les unes et les autres s'affirmant également alertes, expertes et caricaturales. Précisons, s'il en est besoin, le titre : « Avec Verlaine, écrit Rachilde en sa préface, elle a tenu l'auteur sur les fonts baptismaux de Notre-Dame de la Bohême, vieille et unique église du pays latin. Il est né au jardin même des ronces littéraires, dont il parle en connaisseur subtil de leurs griffes de chat et de leurs dents de scie. »

Nous, à qui des occupations plus urgentes, sans doute, étaient le

loisir de naître à cette époque, sommes heureux d'un tel livre, qui nous permet un peu de chevaucher « la Machine à explorer le temps » vers cette antiquité — déjà ! — si proche et si éternelle probablement, de la « Décadence ».

Les ronces — qui sont les seuls éperons assez persuasifs de l'attention des blasés, lesquels, sinon, seraient pris sans vert d'autres plantes — ne poussent bien que sur les ruines. Ruines, le célèbre Procope : sur son emplacement, notre soif se heurta naguère à une quelconque officine d'alimentation.

Donc, les poèmes de Cazals sont à certains égards une archéologie, si l'on peut appeler archéologie la grâce de la mousse nourrie des vieilles pierres et restée toute fraîche.

Il y a des parties de l'œuvre qui sont de galantes élégies quasi verlainiennes, il y a des satires qui truculent à la Tailhade; il y a, ailée de musique, comme la dernière survivante de la précieuse race de gazettes rimées. Sont de l'histoire déjà : *la balade du Chevalier Maurice du Plessys; les Bigorneaux de l'Ecole romane; une Soirée de* la Plume; *l'Echec de M. Barrès; les Princes; un Café littéraire; le Soliloque de l'Assoiffé*, et d'autres.

A côté de héros populaires, des personnages modernes sont enrôlés dans un aussi valable folk-lore : le bon roi Dagobert fait place à M. « Bérenger qui tourne un an Tout autour... » d'un édicule philanthropique. L'ironie spirituelle sont les épines des ronces; et si les épines n'étaient pas le courage des ronces, ce jardin n'eût peut-être porté que des fleurs de mélancolie... Mais il eût été,à coup sûr, moins vivace : or, en littérature les vivaces restent les classiques.

**L'Art dramatique et musical**, première année (Editions de la Revue d'Art dramatique, librairie Molière). — Lé volume est écarlate et décoré de masques tragiques comme un rideau de théâtre ; il est vaste, carré et imposant : c'est quelque chose comme le premier tour d'un Larousse de Thespis qui s'élabore,ou d'un Tout-Univers des premières. Le 15 mars 1902, M. Eugène Morel, le fondateur de cette œuvre, écrivait, en manière de préface, que lui et ses collaborateurs avaient tenté « de présenter un tableau aussi complet et aussi impartial que possible du mouvement dramatique et musical en Europe et même dans l'univers... On y devrait trouver :

« 1° L'analyse de toutes les pièces jouées dans l'année, une étude même sur celles qui ont semblé les plus inportantes.

« 2° Des tableaux du Répertoire courant dans les principaux pays étrangers.

« 3° La liste de toutes les œuvres de théâtre ou sur le théâtre publiées dans l'année.

« ... Des notes brèves sur les auteurs et artistes cités, le dépouillement des revues, des statistiques par ville et par pays... une part faite à la musique... Ainsi l'Index de ce premier volume devrait permettre de trouver de suite pour 1901 tout ce qui a été fait dans telle ville, tout ce qu'un artiste a joué, ou qu'un autre a composé, ou tout ce qui a été écrit sur tel sujet intéressant le théâtre... »

M. Eugène Morel ne cache pas qu'il sait fort bien qu'il faudrait, pour réaliser un tel programme, les dimensions du *Times*, pour le moins. lequel « use, tous les ans, un bœuf entier rien qu'en demi-reliures à la Bibliothèque nationale. » Ajoutons aux objections que se pose de lui-même M. Morel qu'un labeur de cette envergure engloberait et répéterait, plus intelligemment il va sans dire, tout ce que les « Argus » et « Courrier » de la Presse communiquent aux gens de théâtre.

Une telle masse d'informations ne pourrait être réunie par un seul, quelles que fussent sa patience de travail et sa longévité, celle-ci du reste superflue à une publication annuelle. Ce n'eût pas d'ailleurs été à souhaiter, car qu'est le jugement, voulu « impartial », d'un seul, sinon une opinion personnelle- Homme de théâtre, on eût accusé ses préjugés professionnels ; simple critique, son incompétence. M.Morel a groupé une foule pour faire ce livre, une foule aux opinions libres — tel dénigre, tel vante exagérément — dont les contradictions, perdues en un tel espace, se sont résolues et annulées en une surface étale. Les premiers mois ne furent qu'un balbutiement, « une amorce jetée » : ces balbutiements n'en garderont que mieux les charmes d'une vieille lettre relue, d'une époque revécue. Les correspondances étrangères — du moins quand à l'étranger la *Revue Dramatique* n'avait point encore de correspondants — ne manquèrent point « de prendre les Batignolles locales pour la Comédie-Française. » Ce fut excellent. car les critiques autorisés du lieu se piquèrent et envoient maintenant spontanément les détails qu'ils auraient refusés à une sollicitation plus courtoise et moins habile.

Nous reviendrons sur cette très utile publication, dont le tome II va paraître. Nous ne doutons pas que l'*Index* des œuvres dramatiques et des auteurs ne soit, dans cette nouvelle édition, assez complet pour suppléer à tout autre guide.

ALFRED JARRY



*Le Gérant*: A. MARLET.

Paris. — Imprimerie O. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 15994

# Les Historiens

A André Lebey.

Oui ou non, la confrérie des historiens a-t-elle demandé, obtenu l'autorisation ? On n'en sait rien. Il est même, on l'avouera, des plus singuliers que personne ne l'ait jusqu'ici dénoncé aux rigueurs de la loi. On n'a songé ni à l'expulser, ni à l'inquiéter, ni à paraître s'apercevoir de son état florissant. En vérité, voici bien de la négligence ; car enfin, cette congrégation, au vu et au sû de tout Paris, elle existe ! Vous en doutez ?

Sachez donc que nos révérends érudits, vulgairement appelés par le peuple « historiens », forment en France un ordre nombreux et organisé. Ce sont proprement des moines. Et s'ils ne portent point l'habit, c'est que notre société moderne ne s'accommode plus de ces raffinements de costumes et d'insignes qui firent tourner en dérision, par exemple, et pour ne nommer que ceux-là, les Saints-Simoniens. Nos érudits, il faut leur rendre cette justice, ont toujours tenu à ne se distinguer en rien des personnes qui vivent dans le siècle.

Lorsqu'un jouvenceau se reconnaît, vers la fin de ses études, poussé par une vocation irrésistible à entrer dans la confrérie, un noviciat de plusieurs années lui est imposé à la maison mère, dite Ecole des Chartes. Puis, à la suite d'assez pénibles épreuves, il fait profession et prononce ses vœux : c'est-à-dire qu'il s'engage à servir la Vérité *perinde ac cadaver* et à observer envers et contre tout les principes sacrés de la critique, hors quoi c'est d'ailleurs parfaitement indiscutable qu'il n'y a point de salut. Vous trouverez la règle sévère et hautaine de l'ordre clairement exposée dans un livre bien connu, intitulé *Introduction aux études historiques*.

A l'ardent néophyte après cela de travailler, sous la direction de ses maîtres, au labeur le plus écrasant et le plus délicat : exhumer le passé du monde ! S'il réussit, de rares dévots l'honoreront, dès qu'il sera mort, comme une manière de saint. Puis, on l'oubliera complètement. Et le plus grand honneur auquel il aura pu se pousser de son vivant, c'aura été certaine louange austère dans les Revues autorisées, quelque titre sans éclat, quelque traitement médiocre, une croix vers la soixantaine, avec, de ci, de là, peut-être, une lettre encourageante des Supérieurs, un monitoire de M. Paul Meyer, un bref de M. Gaston Paris ou la

[illegible] à M. Léopold Delisle. Et cela lui [illegible] ainsi des centaines...

[illegible] très haut : voilà qui est admirable ! Et quelle [illegible], presque d'héroïsme pour nos poètes [illegible] en folie et nos gens de théâtre insa-[illegible]rait un jeune auteur à qui l'on dirait : « Cal-[illegible] monsieur, vous avez le temps. Quoi ! vous mîtes [illegible] mois à construire cette comédie ou ce drame, et [illegible] qu'on vous jouât tout de suite, et vous vous plai-[illegible] que l'on y apporte ? Votre gloire en souffrira, [illegible] hélas ! mais voyez donc ce chartiste qui a le même [illegible]. Savez-vous ce qu'il entreprend? Un travail horri-[illegible], qui occupera tous ses instants pendant dix ou [illegible] années, et ne lui rapportera presque rien qu'une toute [illegible] à l'Institut quand il sera vieux : cela vous paraît extra-[illegible] et incompréhensible ? Mais non ! Et ce grave moinillon, [illegible] juvénile est plus près de la beauté, plus près de l'une [illegible] des neuf Muses que vous ne l'êtes de toutes ensemble, [illegible]ur le poète conférencier, monsieur le négociant drama-[illegible].

Si même vous soupçonniez mieux quel esprit l'anime, vous ne reviendriez pas de votre surprise. Avez-vous parfois entr'ouvert une revue technique, une revue inédite, authentique et approuvée par ces messieurs ? Vous y avez dû constater en ce cas qu'on y demande aux travailleurs un courage presque surhumain, et qui certainement vous a touché : dirai-je qu'il vous humilia ? Car enfin, ici, point d'articles commandés, point de ces attendrisse-ments, de ces balbutiements d'enthousiasme, de ces « adorable, sublime, remarquable, exquis » sans lesquels aucun gazetier ne saurait plus aujourd'hui terminer sa chronique ; pas de cascade d'adjectifs : à peine un choix. Jamais vous n'avez lu dans cette revue : « M. X... a fait une œuvre extraordinaire. » Non, son tra-vail sera « bien documenté », c'est tout. Il y a là quelque élégance puritaine, sans doute, même une coquetterie. Mais le commun n'y peut atteindre au moins.

Avoir livré à ces messieurs un exposé bien écrit, utile et habi-lement composé ne servira de rien, si l'on n'y a point établi un fait nouveau. Et l'on aura perdu sa peine à vouloir éclairer la petite partie de la France qui lit encore par un livre souvent très difficile de vulgarisation : mieux valait publier un document iné-dit, même s'il avait été découvert par le plus injuste hasard. Une telle rigueur aurait de quoi vous faire honte ,à vous, monsieur le romancier, qui depuis vingt ans écoulez votre monnaie de

singe, à vous qui avez négligé jusqu'au souci de suivre la tradition de votre pays, et même jusqu'à celui d'avoir appris le beau français — parce que c'était malaisé !

Loin de moi, aussi bien, la pensée de vous proposer un historien pour modèle : ces gens-là, encore une fois, sont des moines et des saints. Ils s'épuisent *ad majorem Veritatis gloriam.* Leurs efforts, presque anonymes, ne visent qu'au but le plus désintéressé, le plus pur. Eh ! en effet ; nul érudit de bonne foi ne doit, ne peut concevoir, l'espérance de l'immortalité, puisqu'il *sait* que forcément, logiquement, son ouvrage, quelque considérable soit-il, sera dépassé d'ici vingt ou trente ans. S'il ressent certaine vanité, il faut que ce soit, non d'avoir fait un excellent livre, mais de l'avoir fait ainsi pour la vérité, pour la science, sans ignorer qu'un autre paléographe, demain, le recommencera, le complètera, le couvrira. « Je me félicite, lui est-il permis de songer, parce que j'ai posé judicieusement quelques pierres dans les fondations d'un temple splendide. »

Mais on a tort de prendre à partie les gens de lettres. On oublie trop que c'est encore à leur métier, le plus souvent, qu'ils s'entendent le moins. L'un d'eux m'a répondu : « Vous nous la baillez belle avec vos historiens ! Ce sont des moines, oui, mais non certes des saints. Ils pèchent dans la vie de toutes les façons, et si vous tolérez que je les accuse, je m'en vais leur reprocher sur le champ trois gros défauts, d'ailleurs ecclésiastiques. Et tout d'abord un orgueil inaltérable, pesant, naïf et inouï ! Du fond de leurs archives, ils défient le monde. Ils ont raison d'ailleurs : qui va les y chercher? Mais c'est triste, car si l'esprit et l'influence d'un Langlois ou d'un Michel Bréal se répandaient au dehors, nous imprégnaient, nous relevaient, on en travaillerait plus scrupuleusement, d'un cœur plus ferme comme d'un esprit moins asservi. Mais qu'on s'en aille donc parler à des historiens de l'aide efficace que leur peuvent prêter les littérateurs, les écrivains, les journalistes ! On serait reçu avec des sourires de mépris, sinon des injures : « Laissez, laissez, monsieur, vous diront-ils ; nous n'avons que faire de vos louanges ni de votre publicité : l'éloge de notre éminent confrère de la Bibliothèque d'à côté nous suffit. Votre entremise serait impertinente, et tout va bien pour nous dans Landerneau. » Ils ne veulent point de notre bonne volonté, ils nous découragent : ma foi, tant pis !

Je vous signalerai ensuite leur continuelle ingérence dans les affaires de l'Etat. Sans doute : vous croyez peut-être que l'imposante, que la digne, que la terrible *Revue historique*, organe principal de l'ordre, ne s'occupe que des siècles passés? Quelle erreur!

[illegible] devenue, depuis quelque temps, le plus violent [illegible] [illegible], une sorte de pamphlet. Oui, cette turbulente Revue [illegible] à chaque instant de la plus affreuse passion. Et tout lui [illegible] pour prêcher ses lecteurs : son zèle de propagande et son [illegible] éloquence trouvent matière à s'appliquer jusque dans les [illegible] récents événements, à telle enseigne que l'affaire Dreyfus [illegible] encore de la plus piquante actualité. Pas un numéro où [illegible] ne fulmine quelque bulle, si tel autre n'y a flétri solennellement quelque livre impie, coupable, dangereux ! Or, voyez-vous, tous ces lourds fanatiques perdraient la meilleure cause. Qu'ils nous laissent donc en repos, et demeurent parmi leurs [illegible]. On les y vénérerait, on les admirerait. Mais sur la place publique, ils ne ressemblent qu'à de vieux stoïciens fâcheux dont on n'a vraiment que faire.

Et voici que j'en arrive à formuler mon troisième grief : mais il est délicat. Bref, je veux parler de cette peur du Ministre qu'ils éprouvent tous, depuis le plus humble jusqu'au plus haut placé. Ne les avez-vous jamais entendus prononcer, en baissant discrètement la voix, ces trois mots : « En haut lieu ? » Ne les avez-vous point vus rougir devant un envoyé de ce haut lieu, ni trembler et pâlir au reçu d'une circulaire ministérielle ? Avez-vous remarqué à quel point ils se sont soumis quand on leur proposa naguère comme directeur des Archives un neveu du Pape, ou quelque chose d'analogue ? Vous m'objecterez qu'ils sont tous fonctionnaires et qu'ils eussent trop risqué ? Oui, oui ; mais cependant cela fait lâche. »

Cet homme de lettres exagérait par une habitude professionnelle, mais il n'avait point tellement tort, en somme. Et tandis que je rentrais chez moi, je songeais à nos révérends érudits. Je distinguais aisément parmi eux plusieurs savants « de luxe » qui, de temps à autre, publient un ouvrage profane et mondain sur les Bourbons, l'Empire ou la Révolution. Ces transfuges obtiennent généralement un gros succès. Seulement, voilà : le livre trois fois sur quatre n'est guère bon. Alors ?...

Mais est-il donc tout à fait impossible qu'un historien de mérite, un chartiste incorruptible possède, en même temps que la plus rigoureuse méthode, un peu de laisser-aller, un peu de souplesse, un peu d'esprit ? Qu'il fasse bonne mine aux écrivains [illegible] qui le liront et en feront ensuite sa légende, de même [illegible] du bienheureux Ernest Renan ? Qu'il sache sourire quelquefois, même après avoir établi le texte de la plus [illegible] ? Qu'il aime assez la vérité enfin, pour assurer plus habilement son triomphe par quelque concession, quel-

que fin mensonge, quelque indulgente adresse, plutôt que d'y essayer au moyen de bulles et d'anathèmes ? Messieurs, méprisez-nous, vous en avez le droit; soyez pédants et parlez latin, ce n'est pas sans charme. Mais ne soyez pas sots : cela détruit tout.

Bien plus volontiers souhaiterais-je que la Muse Clio vous apparût parfois, comme Jésus fit au jeune Renan quand celui-ci était encore à Saint-Sulpice : « Abandonne-moi, disait le divin maître au séminariste troublé, abandonne-moi pour être mon disciple. »

Il ne faudrait pas prendre ce conseil à la lettre. Mais vous pouvez toujours l'inscrire sur une fiche, et y rêver de temps en temps.

MARCEL BOULENGER

# Les Trois Sœurs

***Pièce en quatre actes.***

## TROSIEME ACTE

*La chambre d'Olga et d'Irina. A gauche et à droite, leurs lits, masqués de paravents. Deux heures du matin. On entend le toscin, un bruit de pompes, des rumeurs vagues. Les lits ne sont pas défaits : personne ne s'est couché, dans la maison : sur un divan est étendue Macha, vêtue de noir comme à son ordinaire. Olga entre avec Anfissa.*

Anfissa. — Elles se tiennent maintenant au pied de l'escalier. Je me tue à leur répéter : « Mais montez donc, vous ne pouvez rester ainsi » et elles ne m'écoutent pas ; elles ne cessent de pleurer que pour dire : « Nous ne savons ce qu'est devenu papa, mon Dieu, s'il était brûlé! » En voilà des imaginations! Et dans la cour, il y en a aussi, toutes nues autant dire...

Olga (*tirant des vêtements de l'armoire*). — Tiens, prends la robe grise... et celle-là... la camisole aussi... et puis cette jupe, prends, nounou ! ah, mon Dieu, toute l'impasse Kirsanovski brûlée !... tiens, et puis cette robe... Les pauvres petites Vierchinine ont eu une peur... leur maison aussi a failli prendre feu... Elles coucheront chez nous cette nuit, il ne faut pas les laisser partir... Et chez ce malheureux Fiedotik tout brûlé!

Anfissa. — Olia, tu ferais bien d'appeler Féraponte : à moi seule, je n'arriverai jamais à porter tout cela.

Olga (*sonnant*). — Personne ne vient (*criant par la porte restée ouverte*). Arrivez donc ici, quelqu'un ! (*ouvrant une fenêtre toute illuminée par les flammes*) C'est effrayant ! quand cela finira-t-il ?

Olga. — Prends tout cela, porte aux demoiselles Koulinie.

*Féraponte entre.*

Féraponte. — Bon. En 1812, Moscou aussi brûlait... ah! Dieu, ce fut terrible, les Français furent bien étonnés...

Olga. — Va !

Féraponte. — C'est bien, je vais (*il sort*).

Olga. — Chère nounou, donne tout, nous n'avons besoin de rien... Je ne me tiens plus de fatigue... Il faut empêcher de partir les Vierchinine... les fillettes coucheront dans le salon, leur père chez le baron et Fiedotik aussi... ou chez nous, dans la salle... Comme un fait exprès, le docteur est complètement ivre, impossible de loger quelqu'un chez lui; la femme de Vierchinine couchera aussi dans le salon ..

(1) Voir la *Revue blanche* du 15 février 1903.

Anfissa (*d'une voix lasse*). — Olia, ma chérie, ne me chasse pas, ne me chasse pas !

Olga. — Tu dis des sottises, nounou ; qui parle de te chasser ?

Anfissa (*blottissant sa tête dans la poitrine d'Olga*). — Mon adorée enfant, je travaille, je peine... quand je n'en pourrai plus, tout le monde me criera : « Va-t'en! » et où irai-je, où, avec mes quatre-vingt deux ans ?

Olga. — Assieds-toi, chère nounou... tu es rompue, ma pauvre (*elle l'assied*) repose, ma toute bonne ! comme tu es pâle !

Nathalia (*entrant*). — On dit qu'il faut organiser au plus tôt un comité de secours en faveur des sinistrés. Excellent, excellent! D'une façon générale, c'est une obligation pour les riches que venir au secours des pauvres... Bobik et Sophie dorment comme si rien n'était. La maison est pleine de monde; et une épidémie d'influenza dans la ville, je crains pour les enfants.

Olga (*sans l'écouter*). — On ne voit pas l'incendie de cette chambre; on y est tranquille.

Nathalia. — Oui... je dois être ébouriffée ; (*devant la glace*) on prétend que j'engraisse, ce n'est pas vrai... Macha dort, elle est fatiguée, la pauvrette (*à Anfissa*). Tu ne vas pas oser demeurer assise devant moi? debout, va-t'en! (*Anfissa sort; silence*). Je ne comprends pas pourquoi tu conserves cette vieille.

Olga (*interdite*). — Je te demande pardon... je ne comprends pas... non plus...

Nathalia. — Elle n'a rien à faire ici; c'est une paysanne, elle doit rester à la campagne : j'aime l'ordre dans une maison. Pas de gens inutiles! (*elle caresse la joue d'Olga*). Elle est lasse, la pauvrette, notre future directrice, elle est énervée! Quand ma Sophie grandira et entrera au Gymnase, ma directrice me fera peur...

Olga. — Je ne serai pas directrice, moi.

Nathalia. — Tu seras élue, Olia, c'est décidé.

Olga. — Je refuserai, je ne peux pas, cela surpasse mes forces (*elle boit une gorgée d'eau*). Tu viens de maltraiter nounou... Excuse-moi, je suis incapable de supporter... Je ne vois pas clair.

Nathalia (*émue*). — Pardon, Olia, pardon... je ne voulais pas te faire de la peine (*Macha se lève, prend son oreiller et sort d'un air en colère*).

Olga. — Comprends, chérie... on nous éleva peut-être singulièrement, mais je ne puis supporter ces choses... une telle façon d'agir m'oppresse, me rend malade, m'anéantit.

Nathalia. — Pardon, pardon (*elle l'embrasse*).

Olga. — La moindre dureté, un mot vif me retournent.

Nathalia. — En effet, souvent je vais trop loin, mais conviens-en, chérie, elle pourrait parfaitement rester à la campagne.

Olga. — Elle vit depuis trente ans avec nous.

Nathalia. — Mais elle ne peut plus travailler, enfin! ou je ne te comprends pas, ou tu ne veux pas me comprendre : elle ne peut plus travailler; elle dort ou bien elle ne bouge pas de sa chaise!

je me suis souvenu de tout; cela m'a produit une impression pénible. Et j'ai bu.

*Entrent Irina, Vierchinine et Touzenbach; ce dernier en vêtements civils, et à la dernière mode.*

IRINA. — Restons ici; personne ne viendra nous déranger.

VIERCHININE. — Sans la troupe, toute la ville flambait; ah, les braves soldats! (*se frottant les mains*) des joyaux, ces hommes!

KOULYGUINE (*allant au groupe*). — Quelle heure est-il, messieurs?

TOUZENBACH. — Trois heures passées; l'aube commence à poindre.

IRINA. — La salle reste pleine de monde, personne ne songe à partir; votre Solionyï aussi est là (*à Tcheboutkine*). Vous feriez bien, docteur, *In vino veritas*, disaient nos anciens.

TCHEBOUTKINE. — Merci (*il peigne sa barbe*).

KOULYGUINE (*riant*). — Vous avez bien bu! (*lui frappant sur l'épaule*) *Tu vino veritas*, disaient nos anciens.

TOUZENBACH. — On me demande d'organiser un concert en faveur des victimes...

IRINA. — Qui s'en occupera?

TOUZENBACH. — Cela pourrait réussir, avec de la bonne volonté. Maria Sierguieïvna touche admirablement du piano.

KOULYGUINE. — Oh! admirablement!

IRINA. — Elle a oublié : depuis trois ou quatre ans elle ne pratique plus.

TOUZENBACH. — Dans cette ville, personne qui comprenne la musique. Moi qui m'y connais, je vous engage ma parole que Maria Sierguieïevna joue très bien, avec talent même.

KOULYGUINE. — Vous dites vrai, baron. J'aime beaucoup Marie; elle est si bonne pour moi!

TOUZENBACH. — C'est affreux, exécuter si parfaitement et savoir que personne ne saura vous appprécier.

KOULYGUINE (*soupirant*). — Oui... seulement, sera-t-il convenable à elle de participer à un concert? (*silence*). Moi, je ne puis dire... c'est peut-être reçu... Je dois vous avouer que notre directeur est un charmant homme, très large d'esprit, mais il a ses idées... Evidemment, cela ne le regarde pas; pourtant, je préfère lui soumettre le projet.

TCHEBOUTKINE *prend sur la cheminée une montre en porcelaine et l'examine.*

VIERCHININE. — Je me suis sali, au milieu de tout cela. (*Silence.*) Hier j'entendais raconter qu'on parle de transférer fort loin d'ici notre brigade, en Pologne; à Tchito, prétendent d'autres.

TOUZENBACH. — A moi aussi ce bruit est parvenu. Alors, quoi? la ville deviendra déserte.

IRINA. — Nous partirons aussi.

TCHEBOUTKINE (*laisse échapper la montre, qui tombe et se brise*).— En mille morceaux! (*Silence, consternation générale.*)

KOULYGUINE (*ramassant les éclats*). — Comment pûtes-vous détruire cet objet précieux! Vous méritez un zéro pour la conduite!

IRINA. — La montre de maman!

TCHEBOUTKINE. — Il est possible en effet... que ce soit la montre de maman. Peut-être l'ai-je brisée, c'est possible; peut-être non; il me semble pourtant que si. Il nous semble que nous existons, et peut-être est-ce une apparence. Je ne sais; je ne sais rien, personne ne sait rien. Pourquoi me regardez-vous? Nathalia mène un roman avec Protopopov et vous ne le voyez pas; vous restez là, regardant, et vous ne voyez rien... (*chantant*).

Voulez-vous
Accepter cette fleur ?... (*il sort*)

VIERCHININE (*riant*). — Oui! (*Silence.*) Au fait, tout cela est bizarre! Dès que je connus l'incendie, je courus chez moi; j'approche, je trouve intacte la maison, et hors de péril. Seulement, mes deux fillettes se tiennent debout, seules, sur le perron, la mère n'est pas avec elles, tout le monde paraît anxieux... et les chiens qui se démènent, et les chevaux qui se débattent. Et, considérant les visages terrifiés de mes enfants, mon cœur se serra. « Mon Dieu, pensai-je, que d'épreuves elles subiront encore, au cours de leur longue vie! » Je les prends, je les emmnène, je cours avec elles, et toujours obsédé par la vision de tant de misères qui les attendent (*un silence; le tocsin*). Nous arrivons ici, qui apercevons-nous? leur mère, installée, qui se fâche, qui tempête!...

*Macha rentre avec son oreiller et s'asseoit.*

VIERCHININE. — Oui, ces pauvres enfants blotties sur le perron, presque en chemise, la rue rouge de feu, et le tumulte, le vacarme : je me croyais au temps lointain des invasions, des massacres, et des villes à feu et à sang. Quelle différence pourtant, entre alors et aujourd'hui! Mais quoi, plus tard, ne contemplera-t-on pas notre âge actuel avec horreur et pitié? Quel changement, sans doute! (*riant.*) Pardonnez-moi : je ne puis me guérir de philosopher; laissez-moi continuer, je me sens tout à fait en train (*silence*). Mais on dirait que vous dormez? Oui, quelle existence, plus tard! comprenez donc : actuellement vous n'êtes que trois dans cette ville, mais les générations futures multiplieront le nombre; dans un temps, la ville entière vivra comme vous vivez aujourd'hui. Et dans des temps encore, naîtront des gens qui vous seront supérieurs (*il rit*). Je me sens cette nuit dans des dispositions particulières. Oh, si vous saviez combien j'ai soif de vivre! (*Il chante*) :

A l'amour, à ses élans,
Tous les âges obéissent ;
Son despotisme bienfaisant... (*il rit.*)

MACHA. — Tran-tran-tran-tran...

VIERCHININE. — Tran-tran...

MACHA. — Tran-tran!

FIEDOTIK (*entre et, se mettant à danser*). — Tout a brûlé chez moi, tout! rien n'est resté!

IRINA. — Sérieusement? tout?

FIEDOTIK (*riant*). — Tout, exactement; la guitare aussi, et l'appareil photographique, et toutes mes lettres... Je comptais vous offrir un album : brûlé.

IRINA (*à Solionyï qui entre*). — Non, je vous en prie, sortez on ne vient pas ici.

SOLIONYÏ. — Pourquoi le baron et non moi?

VIERCHININE. — Il est temps de nous retirer... l'incendie, où en est-il?

SOLIONYÏ. — Il paraît qu'il se calme. Mais en vertu de quel droit le baron y est-il? (*Il sort de sa poche un flacon et s'arrose.*)

VIERCHININE. — Tran-tran-tran...

MACHA. — Tran, tran!

VIERCHININE (*riant, à Solionyï*). — Passons dans la salle.

SOLIONYÏ. — C'est bien, nous le saurons, maintenant... on pourrait expliquer... mais je ne veux pas causer d'esclandre... (*Dévisageant Touzenbach qui s'est endormi.*) Tsip, tsip, tsip! (*Il sort avec Vierchinine et Fiedotik.*)

IRINA. — Quelle traînée de parfum laisse ce Solionyï! (*Stupéfaite.*) Mais le baron dort! baron... baron!

TOUZENBACH. — Hé! je suis éreinté tout de même... Une usine en briques. Je ne rêve pas : sous peu je pars dans une usine; je me mets à travailler; j'ai déjà causé de cela (*à Irina, tendrement*). Vous êtes si pâle, si belle, si charmante!... votre pâleur vous illumine... Je vous vois si triste, si déçue par la vie!... oh, partez avec moi, accompagnez-moi, nous travaillerons ensemble.

MACHA. — Nicolas Lvovitch, allez-vous en.

TOUZENBACH (*riant*). — Vous êtes ici? Je ne vous vois pas (*il baise la main d'Irina*). Adieu, je m'en vais... Je vous regarde, et je me souviens comme voici longtemps déjà, un jour, le jour de votre fête, vous parliez des joies du travail; quelle vision d'existence bienheureuse à ce moment me visita! où se cache-t-elle, cette existence bienheureuse? (*il lui baise la main*) Je vois des larmes au fond de vos yeux. Reposez-vous, le jour commence à poindre... Ah, s'il m'était permis de donner ma vie pour vous!

MACHA. — Nicolas Lvovitch, allez-vous en!

TOUZENBACH. — Je m'en vais (*il sort*).

MACHA (*se recouchant*). — Tiedor, dors-tu?

KOULYGUINE. — Hé?

MACHA. — Tu ferais bien de rentrer.

KOULYGUINE. — Ma chère Marie, mon trésor...

IRINA — Elle meurt de sommeil, laisse-la reposer.

KOULYGUINE. — Je pars... Ma femme chérie, mon adorée... oh, je t'aime, mon unique...

MACHA (*avec impatience*). — Amo, amas, amat, amamus, amatis, amant...

KOULYGUINE (*riant*). — Non, elle est charmante, vous dis-je! voilà sept ans que je t'ai épousée, et l'on dirait que nous sommes mariés

d'hier, parole d'honneur! Tu es vraiment une femme étonnante! Je suis content, très content!

MACHA. — Dieu, quel ennui, quel ennui! (*elle se soulève sur son coude*). Cette pensée ne me quitte pas... c'est tout simplement révoltant, cela me travaille le cerveau, je ne peux plus me contenir! Je parle d'André qui a hypothéqué la maison; sa femme a accaparé tout l'argent. Elle nous appartient, pourtant, cette maison, elle revient à tous les quatre, il ne l'ignore pas!

KOULYGUINE. — Laisse donc, Marie! en as-tu besoin? André doit partout... tant mieux s'il arrive à se libérer.

MACHA. — Ce n'en est pas moins révoltant (*elle se recouche*).

KOULYGUINE. — Nous ne sommes pas pauvres; je travaille, je vais au Gymnase, je donne des leçons. Quoi, je suis un brave homme, paisible, honnête, et comme dit le sage, *omnia mecum porto*.

MACHA. — Nous n'avons besoin de rien, soit, mais l'injustice me révolte (*silence*). Pars, Tiedor.

KOULYGUINE (*l'embrassant*). — Repose encore une petite demi-heure : j'attendrai, dors. Je suis content, je suis très content (*il sort*).

IRINA. — Vraiment, quelle loque est devenu notre André, comme cette femme l'avachit! jadis il se préparait au professorat, et hier il s'enorgueillissait d'être entré au Conseil régional, du Conseil qui possède un Protopopov pour président! Toute la ville en jase, et se moque de lui, et lui seul ne sait rien, ne voit rien. Tout le monde court au feu, lui, il reste dans sa chambre, sans se préoccuper de rien. Ah, si : il joue du violon! (*nerveusement*). Oh, c'est affreux, c'est affreux! (*elle fond en larmes*) je ne peux plus supporter cela, je ne peux plus!

*Olga entre, et remet en ordre la table.*

IRINA (*sanglotant*). — Jetez-moi dehors, jetez-moi, je ne peux plus!

OLGA (*effrayée*). — Quoi donc, chérie?

IRINA. — Où tout s'en est-il allé, où? oh mon Dieu, mon Dieu! j'oublie tout, tout se brouille dans ma tête... je ne sais plus comment on dit en italien la fenêtre, ou le plafond... j'oublie, chaque jour j'oublie davantage, et la vie s'écoule, et elle ne remontera jamais plus. Jamais nous n'irons à Moscou, je le vois bien, jamais!

OLGA. — Chérie, chérie!...

IRINA (*retenant ses larmes*). — Oh que je suis malheureuse! Travailler, je ne peux plus, je ne travaillerai plus jamais; le travail qu'on me donne, je l'exècre. J'ai vingt-trois ans, et je sens mon cerveau s'affaiblir, et j'ai maigri, vieilli, et le temps passe, et de satisfactions je n'en aurai connu aucune! Je suis à bout, je me demande comment je vis encore, comment je ne me suis pas suicidée déjà!

OLGA. — Ne pleure pas, fillette chérie, ne pleure pas! tu me déchires...

IRINA. — Tiens : je ne pleure plus, c'est fini... tu vois... je ne pleure plus.

OLGA. — Ma chérie, je te conseille en sœur, en amie : épouse le baron.

IRINA (*pleure doucement*).

OLGA. — Tu l'estimes, tu apprécies ses mérites. Il manque de beauté, mon Dieu oui, mais si honnête, si loyal!... Ecoute, on ne se marie pas uniquement par amour, mais par devcir, aussi; du moins, il me semble,.. n'importe qui me demanderait en mariage, je l'accueillerais pourvu qu'il fût honnête... même vieux, je ne le refuserais pas...

IRINA. — J'espérais tant que nous reviendrions à Moscou! là-bas, je le rencontrerai, le vrai fiancé. Oh, je pensais à lui, je l'aimais. Mais rien, rien!

OLGA (*enlaçant sa sœur*). — Ma belle, ma chérie, je comprends... Quand le baron quitta le service et revint en civil, il me parut si laid que j'en versai des larmes... Pourquoi pleurez-vous, me demanda-t-il? Pouvais-je le lui dire? Pourtant, si tu l'épousais...

*Nathalia entre, traverse la pièce sans mot dire, une bougie à la main, et sort.*

MACHA. — Quel air! à croire que c'est elle qui a mis le feu!

OLGA. — Tu es bête, Macha, la plus bête de la famille, permets-moi de te le déclarer.

MACHA. — Je veux me confesser à vous, mes chères sœurs... je souffre... je vais vous dire (*à voix basse*). C'est mon secret, mais il faut que vous sachiez tout... (*Silence.*) J'aime... j'aime cet homme... non j'aime Vierchinine.

OLGA (*passant derrière le paravent*). — Laisse donc, je n'entends rien.

MACHA. — Que faire? (*elle se prend la tête à deux mains*). Au début, il me sembla bizarre; puis je le plaignis, sincèrement... puis, je me pris d'affection. Je l'aime tel qu'il est, avec sa voix, ses malheurs, ses deux fillettes...

OLGA (*derrière le paravent*). — Je te répète que je ne veux rien entendre : inutile de continuer à dire des sottises.

MACHA. — Hé, c'est toi la sotte, Olga! je l'aime, parce que ma destinée le veut... lui aussi m'aime. N'est-ce pas que tout ceci est terrible, que c'est mal? (*elle saisit la main d'Irina, et l'attire vers soi*). Oh, chérie, que devenir? dans les romans qu'on lit, tout semble simple; mais quand soi-même on aperçoit que nul ne sait rien et que chacun doit décider pour soi seul... Mes chères sœurs, mes sœurs, vous connaissez ma faute, à présent je me tairai, comme le fou de Gogol : le silence, le silence...

ANDRÉ (*entrant, suivi de Féraponte; avec colère*). — Que veux-tu? je ne comprends pas!

FÉRAPONTE (*avec impatience*). — Je l'ai déjà répété dix fois, André Sierguievitch...

ANDRÉ. — Tu m'appelleras Monsieur!

FÉRAPONTE. — Monsieur, les pompiers demandent la permission de passer par le jardin pour gagner la rivière : sinon, il leur faudra faire un grand détour.

ANDRÉ. — Bon, c'est entendu, je permets (*Féraponte sort*). Olga, où

es-tu? (*Olga sort de derrière son paravent*) Donne-moi la clef de l'armoire, je sais que tu en possèdes une... j'ai perdu la mienne...

*Olga lui remet la clef sans mot dire; Irina s'écarte; silence.*

ANDRÉ. — Quel terrible incendie! enfin, il se calme... Ce Férapонte m'excédait, je viens de commettre une sottise : « Monsieur! » (*silence*). Pourquoi ne dis-tu rien, Olia? (*silence*). Il s'agirait pourtant de laisser tout cela et de ne plus bouder sans motif... Toi, Marie, Irina, vous voilà réunies, cela s'arrange : terminons-en une bonne fois. Qu'avez-vous à me reprocher? Enfin, expliquez-vous.

OLGA. — Demain... L'affreuse nuit!

ANDRÉ (*troublé*). — Ne t'agite pas... je vous demande avec calme : Qu'avez-vous à me reprocher? Expliquez-vous nettement.

*La voix de Vierchinine : « Tran, tran, tran... »*

MACHA (*se levant*). — Tan, tan... au revoir, Olga (*embrassant Irina*). Adieu, dors tranquillement. Adieu, André, va-t'en, elles sont fatiguées : tu t'expliqueras demain (*elle sort*).

OLGA. — Oui, remettons tout à demain (*elle passe avec Irina derrière le paravent*). Il est temps de dormir.

ANDRÉ. — Tout de suite : je dirai seulement ce que j'ai à dire et puis je m'en irai... D'abord, je vous vois des préventions contre ma femme, je m'en suis aperçu dès le premier jour de notre mariage. Natacha est une bonne nature, franche et loyale : voilà mon opinion. J'aime et j'estime ma femme; vous comprenez : je l'estime, et j'entends que tous lui témoignent une déférence pareille... Je vous le répète : franche et loyale... et tous vos griefs... ne représentent que des caprices, pardonnez-moi (*silence*)... Ensuite, vous me reprochez de ne pas être professeur, de délaisser l'étude. Mais, je suis au service du Conseil régional, je suis membre de ce Conseil, or je juge un tel service aussi méritoire et noble que l'étude, que la science, et le professorat. Enfin je suis membre du Conseil régional et m'en montre fier, si vous tenez à le savoir. (*Silence*)... Troisièmement... il me reste à vous informer... j'ai hypothéqué la maison... sans prendre votre autorisation. Ceci, c'est un tort, et je vous en présente mes excuses. Mes dettes m'y contraignaient, je dois trente-cinq mille roubles... Je ne joue plus aux cartes depuis longtemps. Pour ma justification : vous n'êtes pas mariées, vous touchez une pension tandis que moi, je ne gagne presque rien... (*Silence.*)

KOULYGUINE (*derrière la porte*). — Marie n'est pas là? (*d'une voix inquiète*) où est-elle? c'est étrange... (*il s'en va*).

ANDRÉ. — Elles ne m'écoutent pas... Pourtant Natacha est une nature très honnête (*il marche de long en large, puis s'arrête*). En me mariant, je pensais rendre chacun heureux ici... Mais, oh mon Dieu, mes chères sœurs ne me croient pas, elle ne me croient pas! (*il sort*).

KOULYGUINE (*à travers la porte, et d'une voix très inquiète*). — Où donc est Marie? elle n'est pas chez vous? c'est étrange (*il s'éloigne*).

*Le tocsin continue, la scène demeure vide.*

IRINA (*derrière le paravent*). — Olia, qui frappe sous le plancher?

OLGA. — C'est le docteur; il est ivre.

IRINA. — Oh, l'affreuse nuit! (*silence*) Olia, as-tu entendu? la brigade quitte la ville.

OLGA. — Rien qu'un bruit, et qui demande confirmation.

IRINA. — Nous nous trouverons absolument seules, alors!

OLGA. — Eh bien?

IRINA. — Ma chérie, j'estime le baron... je veux me marier avec lui, seulement, partons pour Moscou! oh, je t'en supplie, partons! rien au monde ne remplacera Moscou... partons, Olia, partons!

## QUATRIEME ACTE

*Le jardin des Prosorov. Une longue allée de sapins, au fond de laquelle s'aperçoit la rivière, et de l'autre côté de celle-ci, la forêt. A droite, la véranda de la maison : une table dressée, verres, coupes, bouteilles de champagne. Midi ; de rares passants traversent l'allée, se dirigeant vers la rivière ; des soldats isolés passent rapidement. Tchéboutïkine (montrant une bonne humeur, qu'il conservera pendant tout l'acte) reste assis dans un fauteuil, coiffé d'une casquette à visière, une canne entre les mains. Irina, Koulyguine (celui-ci pourvu d'une décoration et la moustache rasée), Touzenbach, descendant le perron avec Fiedotik et Rodé, tous deux en tenue de voyage, et qu'ils reconduisent.*

TOUZENBACH (*embrassant Tiedotik*). — Vous êtes un brave homme! Nous nous entendions si bien tous! (*il embrasse Rodé*) Encore une fois! Adieu, mon cher!

IRINA. — Au revoir!

FIEDOTIK. — Pas au revoir, adieu : nous ne nous reverrons plus.

KOULYGUINE. — Qui sait? (*il s'essuie les yeux puis sourit*) J'y vais aussi de ma larme!

IRINA. — Nous pouvons nous rencontrer, un jour.

FIEDOTIK. — Oui... dans dix ans, quinze ans d'ici! à peine nous reconnaîtrons-nous, alors, et nous échangerons un bonjour indifférent (*il tire un appareil photographique*). Ne bougez pas... pour la dernière fois!

RODÉ (*serrant Touzenbach dans ses bras*). — Nous ne nous verrons plus... (*il baise la main d'Irina*). Merci pour tout, pour tout!

FIEDOTIK (*impatienté*). — Tiens-toi donc une minute tranquille!

TOUZENBACH. — Nous nous reverrons, peut-être. Ecrivez-nous, écrivez!

RODÉ (*embrassant le jardin d'un regard*). — Adieu, les arbres! (*criant*) Hop! hop! (*Silence*). Adieu, l'écho!

KOULYGUINE. — Sans doute vous marierez-vous, en Pologne... une Polonaise vous dira : « Mon bien-aimé », en vous embrassant (*il rit*).

FIEDOTIK (*consultant sa montre*). — Il nous reste à peine une heure. Solionyï est le seul de la batterie qui prenne le bateau; nous autres,

marchons avec la troupe. Aujourd'hui les trois premières batteries, demain les trois autres, et ensuite, le silence sur la ville.

TOUZENBACH. — Et l'ennui.

RODÉ. — Je ne vois pas Maria Serguieïevna?

KOULYGUINE. — Vous la trouverez dans le jardin.

FIEDOTIK. — Il faut prendre congé d'elle.

RODÉ. — Adieu, partons : sinon je vais pleurer aussi... (*il embrasse rapidement Touzenbach et Koulyguine, et baise la main d'Irina*). Nous fûmes heureux, ici...

FIEDOTIK (*à Koulyguine*). — Prenez ce souvenir : un carnet, pour vous... Nous passons par là, vers la rivière (*ils s'éloignent, et se retournent plusieurs fois*).

RODÉ. — Hop, hop!.

KOULYGUINE (*criant*). — Adieu!

*Au fond de la scène ils rencontrent Macha qui venait vers eux; elle les accompagne : tous trois disparaissent.*

IRINA. — Les voilà donc partis. (*Elle s'assied sur la dernière marche du perron*).

TCHEBOUTKINE. — Ils ont oublié de me dire adieu.

IRINA. — Que ne le leur rappeliez-vous?

TCHEBOUTKINE. — Mais... j'ai oublié aussi. Du reste, je les reverrai demain : je les suis. Oui... il ne me reste qu'un jour... Dans un an j'aurai ma retraite, et je reviendrai ici achever mes jours auprès de vous. (*il tire un journal d'une de ses poches, le met dans une autre, tire un second journal...*) Je reviendrai... je changerai complètement de vie... je me ferai si calme, si doux, si décent...

IRINA. — En effet, cher, il convient que vous transformiez vos manières, il le faut.

TCHEBOUTKINE. — Oui, je comprends (*chantonnant*). Tarara, tarara boumbia...

KOULYGUINE. — Incorrigible! absolument incorrigible!

TCHEBOUTKINE. — Oui, j'aurais dû me mettre en apprentissage chez vous; j'en serais sorti amendé.

IRINA. — Je ne puis voir mon beau-frère sans moustache!

KOULYGUINE. — Et pourquoi donc?

TCHEBOUTKINE. — Je vous dirais bien à quoi vous ressemblez maintenant, mais... non, je n'ose pas.

KOULYGUINE. — Quoi, je me conforme à l'usage du jour, au *modus vivendi!* notre directeur rase sa moustache, et moi, depuis que je suis inspecteur, je l'imite. Cela déplaît, oui... mais quoi? Enfin, je suis content, avec ou sans moustache... je suis content.

*On aperçoit au fond de l'allée André qui pousse une voiture d'enfant.*

IRINA. — Docteur, je me sens inquiète. Vous vous trouviez hier au square : que se passa-t-il?

TCHEBOUTKINE. — Oh, rien, des bêtises. (*Il se met hâtivement à lire son journal.*) En quoi cela peut-il vous inquiéter?

KOULYGUINE. — Oui... on raconte que Solionyï et le baron se sont rencontrés hier au square près du théâtre...

TOUZENBACH (*avec impatience*). — Laissez donc! non, vraiment... (*il fait un geste de la main et rentre rapidement dans la maison*).

KOULYGUINE. — Solionyï cherchait querelle au baron, qui ne put se contenir, et lui lança une parole un peu vive...

TCHEBOUTKINE. — Mais non, rien,.. je ne sais pas... des balivernes.

KOULYGUINE. — On prétend Solionyï amoureux d'Irina et jaloux du baron; je comprends cela; Irina est une charmante jeune fille, elle ressemble même à Marie; seulement, toi, Irina, ton caractère est plus doux, plus mélancolique, bien que Marie aussi soit douce. Je l'aime, ma Marie.

*On entend au fond du jardin un lointain : « Ahou! hop! hop! »*

IRINA (*tressaillant*). — Tout m'effraie aujourd'hui. (*Silence.*) Mes meubles son emballés déjà; demain j'épouse le baron, nous partons immédiatement pour sa fabrique, et dès après-demain j'entre en fonctions comme institutrice à l'école des jeunes ouvriers. Une nouvelle vie s'ouvre pour moi : que me donnera-t-elle? en passant mes examens, jadis, je pleurais de bonheur... (*silence*). La voiture arrive incessamment pour emporter mes bagages.

KOULYGUINE. — Fort bien, mais cela ne me paraît pas sérieux, tout cela! enfin, je te souhaite toute félicité.

TCHEBOUTKINE (*avec attendrissement*). — Mon cher trésor, vous fuyez sans qu'on puisse espérer vous rattraper, et moi je reste comme un oiseau de passage de qui la vieillesse paralyse les ailes. Envolez-vous, mes chéries! (*un silence. A Koulyguine*). Non, mais vous avez eu tort de raser votre moustache!

KOULYGUINE. — Laissez donc! (*il soupire*) Les soldats partent aujourd'hui, et demain l'existence reprendra son train habituel... On dira ce qu'on voudra, j'aime ma Marie; c'est une honnête femme, une brave femme; je l'aime, et je bénis mon sort. Tous ne jouissent pas de mon sort. Je connais un employé du bureau de la perception des droits d'entrée, un certain Kozyriov; il fit ses études avec moi; on l'évinça de la cinquième classe parce qu'il ne parvenait pas à saisir le *ut consecutivum*. Il croupit dans la misère, il est malade, et quand je le rencontre, je lui dis : « Bonjour, *Ut consecutivum.* » Il tousse... Moi, tout me réussit, je suis heureux, je suis décoré, et j'enseigne aux autres le *ut consecutivum*. Certes, j'ai de l'intelligence, plus que beaucoup, mais l'intelligence ne suffit pas au bonheur.

*On entend dans le salon jouer sur le piano « La Prière d'une Vierge ».*

IRINA. — Demain soir, je n'entendrai plus cette musique; et je ne verrai plus Protopopov (*silence*).

KOULYGUINE. — La directrice n'est pas rentrée encore?

IRINA. — Olga? Non, on l'a envoyé chercher. Si vous saviez comme il me coûte de vivre sans elle! à présent qu'elle loge au Gymnase, elle travaille toute la journée, et moi, seule, sans occupation, je m'ennuie

et je déteste ma chambre. J'ai pris mon parti de ne plus revoir Moscou; le baron m'a demandée formellement en mariage; après réflexion j'ai consenti. C'est un très brave homme... Je sens me pousser des ailes, je deviens gaie, et de nouveau je désire travailler... Seulement, je fuire un mystère autour de moi. Voyons, que se passa-t-il hier?

TCHEBOUTKINE. — Des balivernes!

NATHALIA (*par la fenêtre*). — La directrice arrive!

KOLLYGUINE. — La directrice est arrivée; allons vite (*il rentre dans la maison avec Irina*).

TCHEBOUTKINE (*chantonne en lisant le journal*). — Tarara, rara, boumbia...

*Macha s'approche; au fond, André pousse toujours la voiturette.*

MACHA. — Je vous trouve bien tranquillement assis.

TCHEBOUTKINE. — Eh bien?

MACHA (*s'asseyant*). — Rien. (*silence*) Vous aimiez ma mère?

TCHEBOUTKINE. — Beaucoup.

MACHA. — Et vous aimait elle?

TCHEBOUTKINE (*après une pause*). — Je ne me souviens plus.

MACHA. — « Le mien » est ici? Autrefois notre cuisinière Marfa appelait son sergent de ville « Le mien ». Le mien est ici?

TCHEBOUTKINE. — Pas encore.

MACHA. — Quand on prend son bonheur par lambeaux, à la dérobée, et puis qu'on le perd — comme moi — on devient peu à peu dur, méchant (*touchant sa poitrine*). J'ai mal là... (*regardant vers le fond*). Et voilà notre frère André... tout espoir est mort. C'est l'histoire de la cloche; des milliers d'hommes pour la dresser, de prodigieuses dépenses d'argent et d'énergie, puis voilà qu'elle échappe, elle tombe, elle est brisée. Et l'histoire d'André aussi.

ANDRÉ (*approchant*). — Quel bruit dans la maison! Quand tout cela se calmera t il?

TCHEBOUTKINE (*consultant sa montre*). — Bientôt, à présent... Une ancienne montre, à sonnerie (*il la remonte, elle sonne*); les première, deuxième et cinquième batteries partent à une heure précise... Et moi, demain.

ANDRÉ. — Pour toujours?

TCHEBOUTKINE. — Je l'ignore; il se peut que je revienne dans un an, mais le diable le sait... peu importe.

*On entend vaguement jouer de la harpe et du violon, dans la rue.*

ANDRÉ. — La ville semblera bien déserte (*silence*). Un incident survint hier, près du théâtre : quoi donc? tout le monde en parle et je ne sais rien.

TCHEBOUTKINE. — Rien, des bêtises. Solionyï cherchait chicane au baron, qui s'emporta et insulta Solionyï, lequel le provoqua (*consultant sa montre*). Il est temps déjà. A midi et demie, dans le bois, là, en face, de l'autre côté de l'eau : pif, paf! (*il rit*)... Solionyï s'imagine

être Lermontov, il fait même des vers... On plaisante, mais c'est déjà son troisième duel.

MACHA. — A qui?

TCHEBOUTKINE. — A Solionyï.

MACHA. — Et le baron?

TCHEBOUTKINE. — Quoi le baron?

MACHA. — Tout se brouille dans ma tête... Mais, vous savez, on ne devrait pas permettre ce duel! Solionyï pourrait blesser le baron, le tuer même?

TCHEBOUTKINE. — Mon Dieu, le baron est un bien brave homme, mais quoi, un baron de plus ou de moins! (*on entend, au fond du jardin : « Ahou! hop, hop! »*). Voilà Skvortzov, le témoin : il attend dans le canot.

ANDRÉ. — Moi, non seulement se battre me semble immoral, mais encore prendre part à un duel en simple qualité de médecin.

TCHEBOUTKINE. — Cela vous semble ainsi... Nous semblons vivre aussi, nous n'existons pas, rien n'existe au monde... Et puis en quoi tout cela importe-t-il?
seaux de passage... des cygnes ou des oies? Heureux oiseaux! (*elle se lève et marche*). Quel ennui, ces conversations!... Et voici l'air qui déjà fraîchit, et la neige qu'il faut attendre d'un moment à l'autre (*elle s'arrête*). Je ne rentrerai pas à la maison, je ne peux pas... Vous m'avertirez de l'arrivée de Vierchinine (*elle suit l'allée*). Déjà les oiseaux de passage... des cygnes ou des oies? Heureux oiseaux (*elle s'éloigne*).

ANDRÉ. — La maison nous paraîtra bien vide. Les officiers partent, vous partirez, ma sœur se mariera, et je resterai seul.

TCHEBOUTKINE. — Et votre femme?

*Féraponte entre, portant des papiers qu'il remet à André.*

ANDRÉ. — Ma femme est honnête, bonne, mais en même temps elle possède un je ne sais quoi de trivial et bas qui fait d'elle un désagréable petit animal; pas une créature humaine, en tout cas. Je vous confie cela comme à un ami, comme au seul être à qui je puisse ouvrir mon cœur. J'aime Nathalia, certainement, mais par moment, elle se montre si insignifiante et vulgaire que je me demande pourquoi je l'aime, ou du moins l'ai aimée.

TCHEBOUTKINE (*se levant*). — Je pars demain; peut-être ne nous reverrons-nous plus. Ainsi, un conseil, tiens : prends ton chapeau, ta canne, et va-t'en, sans te retourner; et plus loin tu iras, mieux cela vaudra pour toi.

*Solionyï traverse le fond de la scène, accompagné de deux officiers; en apercevant Tcheboutkine, il se dirige vers lui, pendant que les officiers continuent leur chemin et disparaissent.*

SOLIONYÏ. — Il est temps, docteur! midi et demie (*il salue André*).

TCHEBOUTKINE. — A l'instant... J'en ai assez de vous tous (*à André*). Si quelqu'un me demande, André, tu diras que je reviens de suite (*il soupire*). Ah!

SOLIONYI. — Il n'eut pas le temps de faire Ah :
Que Seigneur Ours vous l'empoigna...

Pourquoi soupirez-vous, mon vieux?

TCHEBOUTKINE. — Après?

SOLIONYI. — Comment va votre santé?

TCHEBOUTKINE (*avec colère*). — Très bien.

SOLIONYI. — Vous vous tourmentez à tort, mon vieux : je ne me permettrai pas grand'chose; je me contenterai de le blesser... (*il tire son flacon et s'arrose les mains*). J'en ai déjà usé un aujourd'hui, et mes mains sentent toujours le cadavre. (*Silence.*) Oui... vous souvient-il des vers :

Et l'être tourmenté recherche la tempête
Comme s'il espérait y trouver un repos...

(*ils s'éloignent; on entend : « Hop, hop! ahou! ».*)

FÉRAPONTE. — Il faut signer ces feuilles.

ANDRÉ (*nerveux*). — Laisse-moi, je t'en supplie, laisse-moi! (*il s'en va en poussant la voiturette*).

FÉRAPONTE. — Les papiers existent pour qu'on les signe.

*Entrent Irina et Touzenbach, celui-ci coiffé d'un chapeau de paille. Koulyguine traverse la scène en criant : « Ahou, Marie! ahou! »*

TOUZENBACH. — Je crois que voilà le seul homme dans la ville que réjouisse le départ de la garnison.

IRINA. — C'est compréhensible (*silence*). Que la ville sera déserte!

TOUZENBACH. — Ma chérie, je reviens de suite.

IRINA. — Où vas-tu?

TOUZENBACH. — Mais... en ville : une course; puis reconduire mes camarades.

IRINA. — Cela n'est pas!... Nicolas, pourquoi es-tu si distrait aujourd'hui? (*silence*) Que se passa-t-il hier près du théâtre?

TOUZENBACH (*avec un geste d'impatience*). — Dans une heure je reviendrai, et je resterai près de toi... (*il lui baise les mains*). Mon adorée! (*il la contemple fixement*). Voilà cinq ans que je t'aime, je ne puis me rassasier de toi, chaque jour je te trouve plus belle... Les adorables cheveux que tu possèdes! et tes yeux!... Je t'emmène demain, nous travaillerons, nous deviendrons riches, nos rêves vont renaître, tu seras heureuse... Une chose me déchire : tu ne m'aimes pas!

IRINA. — Ceci n'est pas en mon pouvoir! je serai ta femme fidèle et soumise, mais je ne ressens point d'amour pour toi : qu'y faire? (*elle pleure*). Je n'ai jamais aimé... oh, j'ai rêvé d'aimer, nuit et jour rêvé, et depuis si longtemps! mais mon âme est telle qu'un piano de grand prix, et qui reste fermé, et dont la clef est perdue (*silence*). Ton regard est inquiet?

TOUZENBACH. — Je n'ai pas dormi cette nuit. Rien dans la vie qui me puisse faire trembler, non : mais cette clef perdue, voilà ce qui déchire mon cœur, ce qui me prive de sommeil (*silence*). Dis-moi quelque chose.

IRINA. — Quoi? que dire?

TOUZENBACH. — N'importe.

IRINA. — Voyons... voyons...

TOUZENBACH. — Comme à certains instants les plus insignifiantes choses acquièrent une importance! On les considère pour rien, on s'en rit, et pourtant elles vous mènent... N'en parlons plus; je suis heureux. il me semble que pour la première fois depuis que j'existe, que pour la première fois je vois ces sapins, ces érables, ces bouleaux, et qu'eux aussi me regardent avec affection. Que ces arbres sont beaux! et que l'existence doit être douce, à leur pied! (*on entend: « Ahou! hop, hop! »*). Il faut partir, il est temps... En voici un tout desséché, pourtant, sous le vent, avec les autres il se balance. Je me figure que si je venais à mourir, de même je participerais encore à la vie universelle... Adieu ma chérie! (*il lui baise les mains*). Les papiers que tu me confias se trouvent dans le tiroir de ma table, sous le calendrier.

IRINA. — Je vais avec toi!

TOUZENBACH (*inquiet*). — Non, non! (*il fait quelques pas précipitamment, puis s'arrête*). Irina!

IRINA. — Quoi?

TOUZENBACH (*ne sachant que dire*). — Je n'ai pas pris de café aujourd'hui... tu m'en feras préparer... (*il s'éloigne à grands pas*).

*Irina demeure quelques moments immobile, puis elle gagne lentement le fond de la scène, et s'assied sur la balançoire. Entre André, poussant la voiturette; Féraponte le suite.*

FÉRAPONTE. — Monsieur, ces papiers ne sont pas à moi, ce n'est pas moi qui les ai inventés!

ANDRÉ. — Oh, où est-il ce passé qui me connut jeune, gai, intelligent, rêvant à de si grandes choses, m'échauffant avec de si beaux espoirs? Pourquoi donc à peine commençons-nous de vivre devenons-nous maussades, indifférents, inertes, malheureux? Cette ville de cent mille âmes, depuis deux cents ans qu'elle existe, ne compte pas un poète, pas un savant, pas un homme remarquable, pas un être suscitant la noble envie de l'imiter! Tous pareils! On mange, on boit, on dort, on meurt; on en procrée d'autres, tous pareils, et qui feront de même. Et pour ne pas trop vite expirer d'ennui, on médit, on bavarde, on s'enivre d'alcool, on joue aux cartes, on soutient des procès; les femmes trompent leurs maris, et les maris feignent de ne rien voir. Le même air méphitique oppresse les enfants, éteint en eux la divine étincelle, et fait d'eux les misérables cadavres que furent de par lui leurs parents... (*A Féraponte*). Que veux-tu, enfin?

FÉRAPONTE. — Comment? il faut signer les papiers.

ANDRÉ. — Tu m'ennuies!

FÉRAPONTE (*lui tendant les papiers*). — Le suisse de la Chambre des Finances racontait qu'il fait à Pétersbourg un froid de 200°.

ANDRÉ. — Le présent demeure toujours atroce, mais quand je rêve à l'avenir, tout s'éclaire, et je respire mieux; je discerne comme une aube poindre dans le lointain, je vois la liberté, je nous vois, mes en-

fants et moi, affranchis de l'oisiveté, du marasme, du sommeil après les repas copieux, de...

FÉRAPONTE. — On assure que deux mille personnes sont mortes de froid... par exemple, je ne me souviens plus si cela se passait à Pétersbourg ou à Moscou...

ANDRÉ (*avec attendrissement*). — Mes chères sœurs, mes pauvres sœurs! (*à travers des larmes*) Marie!

NATHALIA (*par la fenêtre*). — Qui parle si fort? c'est toi, André? tu vas réveiller Sophie! Quel ours! (*avec colère*) Si vous voulez causer, passez la voiturette à un autre ! Féraponte, prends la voiturette.

FÉRAPONTE. — Je veux bien.

ANDRÉ (*confus*). — Je parle doucement.

NATHALIA (*caressant son fils*). — Bobik! polisson de Bobik!

ANDRÉ (*examinant les papiers*). — Bon, je vais signer... tu rapporteras le tout au Conseil (*il rentre; Féraponte gagne le fond de l'allée, en poussant la voiturette*).

NATHALIA (*derrière la fenêtre*). — Bobik, comment s'appelle maman? Chéri, chéri, va! Et ça, c'est qui? c'est tante Olia; allons, dis : Bonjour, Olia!

*Des musiciens ambulants s'arrêtent et jouent, l'un du violon, l'autre de la harpe. De la maison sortent Vierchinine, Olga et Anfissa; ils écoutent quelque temps en silence. Olga s'approche.*

OLGA. — Notre jardin ressemble à un parc public : tout le monde y passe. Nounou, donne de l'argent aux musiciens.

ANFISSA (*aux musiciens*). — Tenez, allez, mes amis, et que Dieu vous accompagne! (*ils saluent et sortent*). Pauvres gens! c'est la faim qui les fait jouer... Bonjour Irina, (*elle l'embrasse*). Ma fillette, quelle douce vie je mène au Gymnase, auprès d'Olga! Jamais je ne me connus si heureuse!... L'appartement est grand, je possède ma chambrette, mon lit... tout cela fourni par l'Etat. Parfois la nuit je me réveille pour penser à mon bonheur.

VIERCHININE (*consultant sa montre*). — Il faut partir à l'instant. Olga Sierguievna, je vous souhaite toutes félicités.... Je ne vois pas Maria Sierguievna?

IRINA. — Elle est au jardin; je vais la chercher.

VIERCHININE. — Je vous en prie, car l'heure me presse.

ANFISSA. — J'y cours (*elle appelle*). Macha ! (*elle part avec Irina*).

VIERCHININE. — Tout doit finir, et il faut nous quitter. La ville nous a offert un déjeûner d'adieu, on a bu le champagne, le maire a prononcé une allocution, je l'écoutais... mais ma pensée restait avec vous (*jetant sur le jardin un regard circulaire*). Je m'étais si bien habitué à vous tous!

OLGA. — Nous reverrons-nous jamais?

VIERCHININE. — Je ne crois pas (*silence*). Ma femme et mes fillettes demeurent encore une couple de mois ici... S'il survenait quelque chose, je vous demande...

Olga. — Oh, oui, certainement, soyez tranquille (*silence*). Demain, tout ne sera que souvenir, et une nouvelle vie commencera pour nous... (*silence*). Tout va contre nos désirs. Je ne voulais pas être directrice, je le suis. Et je ne reverrai pas Moscou.

Vierchinine. — Eh bien... je vous remercie pour tout. Si j'ai pu jamais vous déplaire en quelque chose, pardonnez-moi... je parlais trop : pardonnez-le moi aussi, et ne m'en veuillez pas.

Olga (*s'essuyant les yeux*). — Macha tarde à revenir.

Vierchinine. — Que vous dire encore?... Sur quoi philosopher? (*il rit*). Ah, la vie est pénible; terne et sans espoir, pour beaucoup, du moins. Avouons pourtant qu'elle se fait plus aisée, et que le moment approche où elle deviendra tout à fait radieuse (*consultant sa montre*). Il faut que je parte... Jadis l'humanité remplissait son existence de guerres, d'invasions, de conquêtes; aujourd'hui cela disparaît, laissant un vaste vide à combler; avec quoi? on le cherche avec fièvre, on finira bien par le trouver. Pourvu qu'on trouve vite! (*silence*). Voyez-vous, que l'on ajoute au travail l'instruction, et vice-versa... (*consultant encore sa montre*). Il faut absolument que je parte...

Olga. — La voici!

*Marie paraît; Olga se retire à quelque distance.*

Vierchinine. — Je suis venu vous faire mes adieux.

Macha (*le regardant fixement*). — Adieu! (*ils s'embrassent longuement; Macha sanglote*).

Olga. — Assez!

Vierchinine. — Ecris-moi... ne m'oublie pas! Laisse... il est temps... Olga Sierguievna, prenez-la, il faut que je parte, je suis en retard... (*très ému il baise les mains d'Olga, embrasse Macha encore une fois, et sort rapidement*).

Olga. — Assez, Macha, finis, ma chérie!

Koulyguine (*entrant, confus*). — Cela ne fait rien, qu'elle pleure... Ma chère, ma bonne Macha, tu es ma femme, et malgré tout j'en suis heureux; je ne me plains pas, je ne t'adresse pas de reproches, Olia m'en est témoin... Nous vivrons comme par le passé, je ne te dirai pas un mot, je ne ferai jamais d'allusion...

Macha.

Macha. — Sur le promontoire, un chêne-vert y pousse...
Sur le chêne-vert, une chaîne d'or...

Je deviens folle...

Olga. — Calme-toi, Macha, calme-toi!... Donnez-lui de l'eau...

Macha. — Je ne pleure plus...

Koulyguine. — Elle ne pleure plus, elle n'est pas méchante.

*On entend une salve d'artillerie, au loin.*

Macha. — Un chêne vert... et une chaîne en or... (*buvant une gorgée d'eau*). Ma vie est rompue... Je n'ai plus besoin de rien... Je me calme... tout n'est rien... Mes idées s'embrouillent...

*Irina entre.*

Olga. — Calme-toi, Macha! c'est bien; allons dans ma chambre...

Macha (*avec emportement*). — Je n'irai pas! (*elle sanglote encore, et se retient aussitôt*). Je n'entre plus dans la maison, je n'y entrerai plus...

Irina. — Restons un peu ensemble... même sans parler... Vous savez que je pars demain... (*silence*).

Koulyguine (*sortant de sa poche des postiches qu'il s'applique sur le visage*). — Hier, j'ai confisqué cette moustache et cette barbe à un élève de troisième... Je ressemble au professeur d'allemand avec, n'est-ce pas? (*il rit*). Qu'ils sont drôles, ces garçons!

Macha. — En effet, tu ressembles à votre Allemand.

Olga (*riant*). — Oui.

*Macha se reprend à pleurer.*

Irina. — Finis donc, Macha!

Koulyguine. — Oh, je lui ressemble étonnamment!

Nathalia (*entrant, à la femme de chambre qui la suit*). — Quoi? Mikhaïl Ivanytch gardera Sophie, et André Pietrovitch promènera Bobik dans la voiture... les enfants exigent tant de soins!... Tu pars demain, Irina? Je le regrette beaucoup; reste encore huit jours? (*apercevant Koulyguine qui rit, elle pousse un cri et lui arrache les postiches*). Aïe! comme vous m'avez fait peur! (*à Irina*). Je m'étais habituée à toi, la séparation me sera pénible... J'installerai André dans ta chambre, avec son violon, qu'il en joue tant qu'il veut, et dans la sienne je logerai Sophie. Quelle enfant charmante! ravissante, cette enfant! elle me regardait, ce matin, avec des yeux expressifs, en disant : « Maman! »

Koulyguine. — Une bien charmante enfant, oui.

Nathalia. — Alors, dès demain, je suis seule dans la maison (*elle soupire*). Avant tout, je fais abattre l'allée de pins... et puis ce hêtre... il est effrayant, le soir. (*A Irina.*) Chérie, cette ceinture ne te va pas du tout, cela manque de goût, absolument : il faut quelque chose de clair... je planterai partout des fleurs, l'air embaumera... (*sévèrement*)... Pourquoi cette fourchette traîne-t-elle sur ce banc? (*elle rentre, on l'entend crier dans la maison*). Je demande pourquoi cette fourchette traîne sur ce banc!... Taisez-vous!

Koulyguine. — La voilà hors d'elle!

*Une musique militaire passe, jouant une marche, derrière la* lerai... je travaillerai... (*La musique est toute proche*).

Olga. — Ils s'en vont.

*Entre Tcheboutkine.*

Macha. — Ils partent, les nôtres... Eh bien... bon voyage! (*à son mari*). Rentrons chez nous... Je ne vois pas mon chapeau?

Koulyguine. — Je te l'apporterai tout de suite : il est resté dans la maison.

Olga. — Oui, il est temps de rentrer chez soi, maintenant.

Tcheboutkine. — Olga Sierguievna!

Olga. — Quoi? (*silence*). Quoi?

TCHEBOUTKINE. — Rien... je ne sais comment vous dire (*il lui parle à l'oreille*).

OLGA. — Ce n'est pas possible!

TCHEBOUTKINE. — Oui... voilà l'histoire... Je suis brisé... je ne dis plus un mot (*avec humeur*). Du reste, tout est égal...

MACHA. — Quoi donc? quoi?

OLGA (*enlaçant Irina*). — L'affreuse journée... chérie... comment te dire... (*La musique s'approche*).

IRINA. — Quoi? parle vite, qu'y a-t-il? Au nom du ciel! (*elle éclate en sanglots*).

TCHEBOUTKINE. — Le baron est tué.

IRINA (*pleurant tout doucement*). — Je le savais, je le savais...

TCHEBOUTKINE (*allant s'asseoir sur un banc, au fond de la scène*). Je suis rompu (*il tire un journal de sa poche*). Bah, qu'elles pleurent!... (*il chantonne à mi-voix*) Tarara, raboumbia... Qu'est-ce que tout cela peut faire?...

*Les trois sœurs restent debout, serrées l'une contre l'autre.*

MACHA. — Oh, comme la musique joue! Ils nous quittent... un, pour toujours, pour toujours... Et nous restons seules, pour recommencer la vie. Il faut vivre... Il faut vivre quand même...

IRINA (*sa tête appuyée sur l'épaule d'Olga*). — Un temps viendra sans doute, où l'on connaîtra enfin la raison de tant de misères, où tous mystères s'éclairciront... En attendant il faut travailler, rien que travailler. Demain je partirai seule, je me ferai institutrice, je donnerai ma vie à ceux qui peut-être en auront besoin... C'est l'automne à présent, bientôt l'hiver viendra, la neige couvrira tout, et moi je travaillerai... je travaillerai... (*La musique est toute proche*).

OLGA (*étreignant ses deux sœurs*). — La musique est si allègre, si encourageante, et vous donne tant envie de vivre! oh mon Dieu, le temps s'écoulera, nous nous en irons cette fois pour toujours; on oubliera jusquà nos visages et au son de notre voix. Mais nos souffrances se seront transformées en joies pour ceux qui seront venus après nous; la paix et le bonheur commenceront pour la terre, un jour, et l'on bénira les précurseurs infortunés. O mes chères sœurs, notre vie n'est pas fermée encore : vivons, entendez comme la musique est joyeuse, il me semble que sous peu nous connaîtrons pourquoi nous vivons et nous souffrons... Si l'on pouvait savoir, si l'on pouvait seulement savoir!

*La musique s'éloigne peu à peu. — Koulyguine, gai, souriant, va et vient, s'affaire, apporte le chapeau de Macha. — Dans le fond André pousse la voiturette dans laquelle Bobik est assis.*

TCHEBOUTKINE (*chantonnant doucement*). — Tarara, raboumbia... Tarara... Tout cela m'est égal, tout cela m'est égal...

OLGA. — Si l'on pouvait seulement savoir, si l'on pouvait savoir!

RIDEAU.

ANTON TCHEKHOV

(Z. YELENKOVSKA et F. FAGUS, traducteurs.

FIN

# Ruine

Connaissez-vous cette ville cassée
A coups de guerre, à coups d'éclairs,
En Espagne, près de la mer ?

Son silence l'avez-vous entendu ?
Son silence plein de pensées
Et la voix morte et dispersée
De son château,
Bloc énorme d'orgueil fendu,
Miré dans l'eau.

Créneaux des lourds blasons taillés dans les murailles,
Lions des étendards et boulets des batailles,
Ville de guerre sur la mer,
Où sont tes jours d'audace et de miracle
Où rien qu'à voir tes simulacres
L'ennemi prenait peur et regagnait la mer ?

Jadis, lorsque l'Espagne était l'empire,
Ville de guerre sur la mer,
Ton port s'ouvrait comme un nid de navires,
Tes drapeaux clairs brûlaient le vent
Qui se jouait en leur orgueil vivant ;
Tes plus humbles marins, tes plus vieux capitaines
Sentaient ta gloire enfler leurs veines,
Tu concentrais en toi comme un foyer d'exploits,
Dont les lueurs rouges et vastes,
Au fond de son palais d'ombre et de faste,
Illuminaient au loin, sur son trône, ton roi.

Qui se jouaient en leur orgueil vivant ;
Oh ! les noirs escaliers de ta grandeur décrue
Et la débâcle à feux rouges couvrant tes rues
Et tes places, et ton port;
Et vous, les amiraux aux bottes colossales,
Sur quels débris de grandes dalles
Vos corps sont-ils tombés sanglants et morts ?

Je me promène avec mon rêve épars
Dans les fossés, sur les remparts ;
L'herbe y croît et, tout à coup, frissonne.
— Oh cette ville pour personne —
Dans son immense et solennel isolement !
Je n'entends rien qu'un battement,
Là-haut, du temps qui se précise,
Au vieux cadran de son église.

Et néanmoins je vais, et ne veux pas
Que se fatigue ou s'arrête mon pas ;
Je cherche et vais où ma fièvre me mène,
J'ai le désir d'être une ombre moi-même
Je cherche et vais, j'entre et je sors
De ruine en ruine, et j'y reviens encor.

Dites, à quel amas de poussière brûlée
La cendre d'or des héros fous
S'est-elle, au cours du temps, mêlée ?
Dites, que je la baise à deux genoux,
Que je respire où leur souffle d'audace
Incendia l'espace,
Où leur geste dominateur et clair
Déchira l'air,
Que je m'arrête enfin, juste à la place
Où les plus hauts d'entre eux ont expiré, versant
Au seuil du haut donjon le flux de tout leur sang
Et que mes doigts tremblants et purs comme des flammes,
Touchent les murs frappés à mort,
Mais néanmoins debout encor
Comme si les pierres étaient des âmes.

Connaissez-vous cette ville cassée
A coups de guerre, à coups d'éclairs,
En Espagne, près de la mer ?

EMILE VERHAEREN

# Un Suicide

## I

M. Philibert-Justin Delorme, rentier, au moment d'introduire la clef dans la serrure de sa porte d'entrée, se ravisa soudain. Il fit volte-face, souleva son panama, pour étancher la sueur qui lui emperlait le front et, après avoir expulsé un véhément soupir, se perdit en des réflexions disparates.

Ainsi planté sur la plus haute marche du perron, il évoquait assez bien la statue d'un Silène glabre en proie au marasme d'un lendemain de bacchanale. Ressemblance purement physique, d'ailleurs, car M. Delorme était sobre et de mœurs tranquilles.

Son costume de flanelle blanche dessina des plis flasques autour de son corps qui, jadis grassouillet, tendait à maigrir. Une moue découragée contracta sa face naguère rose et poupine mais que commençaient à marbrer des tons jaunes. Ses yeux gris pâle, sous de lourdes paupières et des sourcils touffus, fixèrent, sans le voir, un sorbier dans les grappes rouges, mûries par septembre, se balançaient au vent, de l'autre côté de la route. Il soupira derechef; puis les mains crispées sur la pomme d'émail constellé de sa canne, il entama, à mi-voix, un dialogue passablement bizarre.

C'était bien un dialogue car M. Delorme possédait au plus haut degré le don de dédoublement. Sa personnalité se constituait de deux individus mal soudés ensemble et qui se querellaient souvent. L'un, passionné, chimérique, enclin aux mouvements impulsifs, ne cessait de s'évaguer en projets aventureux. L'autre, exact comme la preuve par neuf d'une multiplication, et de plus, fort timide, retenait le premier, lui objectait le « qu'en-dira-t-on », les convenances et barrait les chemins de la fantaisie de blocs massifs empruntés à la morale usuelle.

Mais Delorme l'imaginatif ne se laissait pas entraver facilement. Il raillait, avec verve, Delorme le rassis. C'étaient alors des chamailles qui secouaient, quelle qu'en fût l'issue, le système nerveux du détenteur de ces deux ennemis intimes.

Cette fois-ci la dispute éclata comme une mine chargée de panclastite. M. Delorme était si habitué à de pareils conflits qu'il avait donné à chacun des antagonistes l'un de ses prénoms et qu'un

troisième personnage — anonyme, tapi à la limite de son Inconscient — assistait, sans prendre parti autrement que pour marquer les coups, aux tournois du raisonnable et du fantasque.

« Justin, s'écria donc celui-ci, nous ne rentrerons pas déjeuner. Je sais que Mme Delorme prétend nous faire manger aujourd'hui de ce bœuf à l'oignon qui a déjà paru deux fois sur la table. Je déteste le bœuf; je ne digère pas les oignons — c'est du reste pourquoi Mme Delorme, raffinée en sa malveillance, me les impose... Mais plutôt que de subir encore ce tourment, je ferai diète.

— Philibert, répondit l'autre, si nous ne réintégrons pas la maison, Mme Delorme enverra, suivant sa coutume, sa bonne, l'odieuse Brigitte, nous relancer dans tout le village. Cette séide de notre âpre épouse en profitera pour nous vilipender auprès de la mercière et du bureau de tabac, auprès de la chipie qui tient la poste et du garde-champêtre... Nous serons la fable du pays.

— O Justin, tu te préoccupes toujours de l'opinion publique! Déjà l'autre jour, tu t'es fâché parce que, le soleil nous mordant la nuque, j'avais déployé notre foulard ponceau sous notre couvre-chef. Tu m'as soutenu que nous avions l'air d'un saltimbanque, et que les gamins, qui sortaient de l'école, se gaussaient de nous... J'ai cédé, j'ai remis le foulard dans notre poche. Mais à ce coup, j'entends rester le maître ; nous ne rentrerons pas.

— Soit... Cependant je te ferai remarquer que si nous restons à jeun, nous souffrirons de crampes d'estomac. Or tu sais qu'il nous a été recommandé d'observer de la régularité dans les repas. »

Ici, le juge passif du camp, se souvenant d'angoisses gastriques, dont la Trinité-Delorme avait pâti lors d'insurrections antérieures, émit faiblement un : « Très bien. »

Mais cette approbation ne fit que stimuler Philibert : « L'homme énergique, déclara-t-il d'un ton sentencieux, ne se laisse pas dominer par les caprices d'un viscère exigeant. Ferme en ses desseins, il impose silence aux sollicitations de son corps ; et son âme haussée au-dessus d'elle-même connaît la joie de mépriser les contingences alimentaires... Pythagore a dû dire, à ce sujet, des choses fort remarquables.

— Qui se pique de philosophie, rétorqua Justin du tac au tac, ne trouble pas la paix si précaire de son ménage pour une question de bœuf à l'oignon. S'il ne réussit pas à digérer ce mets, vulgaire, je le concède, il se contente d'absorber ensuite quelque alcool de menthe dans de l'eau sucrée. Et c'est alors qu'il a le droit de s'enorgueillir d'avoir mortifié, en domptant ses répulsions, la guenille corporelle... Crois-moi, rentrons ; nous sommes

en retard ; et nombre d'expériences t'apprirent que Mme Delorme guette tout prétexte de nous chercher chicane.

— Qu'importe, reprit Philibert, voici trop longtemps que nous subissons le despotisme pointu d'une épouse acariâtre. Si la diète t'est trop pénible à supporter, agissons comme il y a trois mois. Rappelle-toi : nous avons secoué le joug ; nous avons fui le déjeuner conjugal. Fiers d'affirmer notre indépendance, nous nous rendîmes, d'un cœur allègre, chez Truffaud, le louable aubergiste du *Sanglier d'Or*.

Installés sous une tonnelle où des capucines aux nuances joyeuses grimpaient parmi de la vigne vierge, nous avons savouré le plus fin déjeuner. Oh ! ce pain croustillant et doré ; qu'il nous inspira un profond mépris pour la miche spongieuse dont on nous bourre à la maison. Hume, hume en notre mémoire le fumet de cette omelette aux chanterelles qui mit en fête les papilles de notre langue. Et ce brochet frais pêché, cuit au courtbouillon, et qui nous fut servi sur un lit de persil. Et ce vin de Beaune dont nous bûmes toute une bouteille sans que personne nous reprochât notre intempérance.

Enfin, nous avons repris de tous les plats ; nous sommes restés à table aussi longtemps qu'il nous a plu; nous avons échangé des propos gaillards avec Sylvanie, servante à l'œil vif et au pied cambré... Je ne sache pas que notre estomac se soit mal trouvé de cette liesse cueillie à l'encontre du tyran qui nous opprime au logis.

— Sans doute, exubérant Philibert, sans doute, mais remémore-toi notre entrée chez Mme Delorme. Dieu! je frémis encore quand je me représente l'œil flamboyant de cette épouse impitoyable, sa lèvre mince que mordait une dent hargneuse, le tremblement furibond de toute sa sèche personne, la bile qui lui verdissait les joues, le geste de sa main griffue pour nous enfermer dans le cabinet de travail qui tu baptisas : *le dormoir d'après-midi*... Et Brigitte, cuisinière noiraude, Brigitte qui est à Sylvanie, ce qu'une corneille déplumée est à une caille dodue, proférant, derrière sa maîtresse, d'injurieuses remarques et promenant un balai vengeur sur le parquet que venaient de souiller nos coupables semelles. Non, plutôt que d'affronter de nouveau l'horreur d'une pareille algarade, j'absorberais cent déjeûners composés des plats qui nous sont le plus répulsifs... Rentrons ! Rentrons !

— Voilà donc ce que valent tes velléités d'indépendance, s'écria Philibert. N'avais-tu pas juré de me seconder si j'affirmais notre droit de faire ce qu'il nous plaît ? Paroles vaines — plus vaines qu'une fumée qui s'envole. Il faudrait te montrer et tu te dérobes.

— Je veux la paix, dit nettement Justin. Supporter ton mauvais caractère me suffit. Je ne vois pas l'opportunité de provoquer, en outre, l'humeur hérissonne de Mme Delorme.

— Canard, poule mouillée, galette sans levain, reprit Philibert se courrouçant pour de bon, quelle guigne sans seconde, celle qui m'enchaîna au plus mou des maniaques ratiocinants. »

La dispute en était là. M. Delorme, tiraillé entre ses deux « Moi » contradictoires ressentait un sérieux malaise et ne savait quel parti prendre. Une diversion lui fut fournie par le médecin de l'endroit qui passa sur la route, flanqué du receveur des contributions en tournée dans le pays.

Ces notables lui lancèrent un coup de chapeau qu'il leur rendit machinalement. Comme ils s'éloignaient, le docteur prononça ces mots affriolants : « Mon cher, vous verrez que Truffaud ne cesse de justifier sa vieille réputation. Je vous promets des tripes à la mode de Caen qui sont tout un poème : onctueuses à point, parfumées d'épices fines, baignées d'une sauce de velours... Ah ! Ah ! vous vous en pourlècherez les badigoinces, car ce ragoût surpasse même le chevreuil à la poivrade où ma femme excelle. »

Ils tournèrent le coin. M. Delorme descendit deux marches : le lyrisme gastronomique du docteur allait le déterminer. Justin, s'estimant vaincu, se replia sur soi-même, tandis que Philibert clamait : « O les délicieuses tripes de Truffaud, qu'elles seront sublimes à déguster, arrosées d'un Moulin-à-Vent généreux !... Partons nous gaudir loin des regards sinistres de Mme Delorme. »

Déjà le rentier foulait la poudre de la route, déjà son nez se tournait, narines palpitantes, vers l'enseigne du *Sanglier d'Or*, quand une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit d'une saccade. A l'embrasure, Mme Delorme se révéla, figure brune et sèche que surmontait un bonnet orné de houx piquant.

« Hé bien, Monsieur Delorme, dit-elle d'une voix acidulée, que faites-vous là ? Qu'avez-vous à bayer aux cigales ? Dépêchez-vous de rentrer, je vous prie, le déjeuner refroidit.

— Je viens, je viens, chère amie », répondit M. Delorme d'un ton soumis. Et pliant les épaules, comme sous une tombée de verglas, il fit demi-tour, ouvrit la porte et entra dans la maison.

## II

On pourrait croire, d'après la controverse dont M. Delorme vient de ressentir, en son particulier, les éclats, qu'il possède une âme épaisse, offusquée de vapeurs culinaires. Mais point : ce quadragénaire persécuté ne manque ni d'intelligence ni de sensi-

[illegible]

[illegible] Philibert s'était [illegible] aux fonctions de comptable dans les bureaux paternels. Son semblant de vocation s'était évaporé en des rimes secrètes à la louange d'une [illegible] que ses parents avaient d'ailleurs congédiée [illegible] s'étaient aperçus des gauches empressements de leur fils autour d'elle.

De cette époque, jusqu'à son mariage, l'existence de Philibert s'était traînée plus incolore que le papier buvard dont il tamponnait ses registres. Quand il eut vingt cinq ans, on lui fit épouser une grosse dot détenue par une orpheline rance, frisant la trentaine et qui, par son caractère planté d'épines, avait mis en fuite les prétendants les plus intrépides. Cette personne avait immédiatement traité son mari comme un esclave propre à supporter, sans souffler mot, les mouvements de sa bile et les phantasmes de son esprit ombrageux. Jamais elle ne lui avait témoigné de tendresse, jamais elle ne s'était montrée indulgente pour les menus travers du malchanceux auquel l'intérêt l'avait coinjointe. Comme ses biens étaient en terres, elle avait décidé d'habiter, toute l'année, la localité où ils étaient situés, afin de les gérer elle-même. Bref, ne considérant Philibert que comme un zéro précédé de quelques sommes qui avaient permis d'acquérir deux nouvelles fermes, elle ne lui tolérait aucune initiative et haussait, avec mépris, les épaules s'il se permettait de formuler à mi-voix, la plus légère préférence.

Refoulé de la sorte, Delorme avait pris l'habitude du silence. Impressionnable comme il l'était, les tracasseries de sa femme le bouleversaient; il l'évitait le plus possible. Mais lorsque, malgré toutes les dérobades, elle avait réussi à l'irriter, plutôt que de s'engager dans une de ces disputes où il avait toujours le dessous, il se faufilait au jardin ou s'échappait dans la campagne ; et il ne rentrait qu'après s'être apaisé par la contemplation d'un massif de roses ou d'un champ de blé jaunissant au soleil.

Lorsqu'il ne réussissait pas à s'esquiver, il étouffait ses pas le long des couloirs; il rasait les murs comme un chat qui craint une

raclée ; il montait l'escalier, comme sur des œufs, afin de n'en pas faire craquer les marches. A moins que, confiné dans son cabinet de travail, il ne traçât, d'une plume empâtée, de vagues dessins sur une feuille de papier ou qu'il ne s'assoupit sur un journal, pour se réveiller en sursaut quand la crécelle de sa femme se mettait à grincer dans l'antre fumeux que gardait embusquée la redoutable Brigitte.

A mener cette existence, M. Delorme tomba dans une mélancolie doublée d'une haine croissante contre son tyran domestique. Il médita de s'expatrier; mais il ne possédait pas assez d'argent et il craignait, s'il en empruntait, que la mégère fût avertie avant qu'il eût le temps d'élargir quelques centaines de kilomètres entre elle et lui. Alors, l'avenir lui devint tout noir. De plus en plus, l'esprit d'observation goguenarde qui formait, malgré tant de traverses, l'essentiel de son caractère, s'abolit. Il en vint, à une indifférence morose d'où il ne sortait que pour rêver de liberté en regardant les martinets danser dans le ciel bleu et les lapins gambader à la lisière d'un bois...

Mme Delorme l'attendait roide et sourcilleuse, dans le vestibule. Comme il accrochait son chapeau à une patère, elle lui fit remarquer que ce n'était pas celle qui lui était réservée. Il sentit au ton dont cette réprimande lui fut dardée que sa femme couvait quelque projet de querelle et il se promit de se rendre plus inerte qu'un escargot ratatiné dans le sanctuaire intime de sa coquille.

Passés dans la salle à manger, M. Delorme s'assit sans bruit, déplia sa serviette et demeura coi, les yeux fixés sur la salière, tandis que Mme Delorme lui servait une large portion de bœuf à l'oignon. Il avait fait appel à toute sa force d'âme pour ne rien manifester de sa répulsion à l'égard de ce mets détesté. Mais quand il fallut avaler la première bouchée, son dégoût fut trop fort. Il posa sa fourchette sur la nappe, repoussa tout doucement son assiette et murmura qu'il ne se sentait point d'appétit.

Quelle imprudence! Cette phrase anodine suffit pour faire éclater l'orage qui assombrissait le front de Mme Delorme.

« Vraiment, dit-elle, avec un petit rire au verjus, vous n'avez pas faim. C'est, sans doute, que vous avez bu avant de rentrer... Croyez-vous que je sois aveugle ? Je sais que, sous prétexte de promenades matinales, vous courez vous ingurgiter de l'absinthe et du bitter au cabaret... C'est du propre ! »

M. Delorme, dont les lèvres n'avaient jamais effleuré un verre contenant ces liquides nauséabonds, fut révolté par l'injustice du reproche. Peu s'en fallut qu'il ne réfutât vivement la calomnie. Mais, s'étant juré de se contenir, il répondit avec une parfaite

aménité : « Ma chère amie, tes informateurs te renseignent mal : je ne bois pas et je n'ai pas envie de boire.

— Oui, oui, si vous croyez me duper ! Vous vous ivrognez en tapinois... D'ailleurs, vous avez vos raisons...

— Mes raisons ! Et lesquelles !

— Vous buvez, Monsieur, pour oublier vos peines de cœur.

— Mes peines de cœur ! !

— Faites donc l'innocent, débauché que vous êtes ! »

A ce coup, Philibert s'échauffa un peu : « Angèle, reprit-il — la diabolique Mme Delorme ne craignait pas de s'appeler Angèle — j'ai beaucoup de patience, mais tu passes les bornes. Tu me traites d'ivrogne puis de débauché sans que j'aie rien fait pour motiver de telles injures. »

Il allait ajouter, non sans une arrière-pensée sourdement facétieuse : « Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ». Mais il se retint, se rappelant que Mme Delorme n'avait point de littérature et que, du reste, l'euphonie de Racine serait impuissante à édulcorer l'aigreur de ses préventions. — Il se versa donc un verre d'eau, comme à l'appui de son évidente sobriété, et il attendit, résigné, la bourrasque.

Elle ne tarda pas. Mme Delorme tira de sa poche, dans un cliquetis de clefs et de monnaie, une lettre toute froissée qu'elle jeta, par dessus la table, à son mari. Celui-ci l'attrapa au vol. Ayant reconnu l'écriture et qu'elle lui était adressée *personnellement*, il ne put s'empêcher de dire : « Ma chère, je n'ouvre pas les lettres que vous recevez ; vous pourriez, me semble-t-il, vous priver d'ouvrir les miennes. »

Mme Delorme lui lança un regard tout injecté de fiel : « N'y comptez pas, glapit-elle, il ferait beau voir que je tolérasse votre correspondance avec votre maîtresse.

— Ma maîtresse ! je vous invite à ne pas outrager une personne qui...

— Qui ?... Achevez donc si vous l'osez.

— Qui vaut infiniment mieux que vous. »

M. Delorme était hors de lui. L'indiscrétion de sa femme avait rompu la digue prudente derrière laquelle il avait coutume d'accumuler ses griefs et ses rancœurs. Assez de concessions lâches et de silences politiques! Sa rancune jaillit comme une cataracte.

« Vous êtes, s'écria-t-il, tellement gonflée de venin qu'une seule victime à supplicier ne vous contente pas. Il vous faut encore baver sur une jeune femme digne de votre respect et dont vous avez fait le malheur... Allez, vipère, je vous arracherai les crocs. »

Il dit et, repoussant sa chaise, il marcha, les poings brandis,

sur la détestable Angèle. Effrayée, quoique rageuse, prise au dépourvu par cette colère insolite, Mme Delorme se réfugia derrière un fauteuil et se mit à crier du haut de sa tête : « Brigitte, Brigitte, au secours, Monsieur veut me battre ! »

La porte de la salle à manger s'ouvrit aussitôt. La noiraude se manifesta si subitement qu'il est vraisemblable qu'elle se tenait aux écoutes. Elle traversa la pièce et vint se planter, armée d'une cuiller à pot, devant M. Delorme, en braillant de sa voix rocailleuse : « Qu'il te touche, ma chérie, et je lui saute dessus.. Ta vieille bonne est là pour te défendre.»

M. Delorme, à cette intervention, récupéra quelque sang-froid. Il comprit qu'un duel avec cette virago le rendrait ridicule, voire odieux, et le mettrait à la merci de ses deux ennemies. Il tourna donc le dos; tandis qu'Angèle se jetait dans les bras de Brigitte, en feignant une attaque de nerfs; il ramassa la lettre tombée sur le parquet et quitta la chambre. Dans le vestibule, il décrocha son chapeau, prit sa canne et sortit de la maison.

Ayant fait quelques pas sur la route, il eut l'intuition qu'on le suivait. Il se retourna et découvrit Brigitte, qui, l'espionnant d'un œil torve, semblait vouloir l'escorter à distance prudente.

Mais M. Delorme rebroussa chemin et leva sa canne d'un air si terrible que la cuisinière battit précipitamment en retraite et se réfugia sur le perron en croassant :« Il est fou ! Il est fou ! »

Mme Groulette, blanchisseuse du village, Mlle Tatin, vieille fille à l'âme d'inquisiteur, deux langues redoutables, passèrent à ce moment. Elles entendirent les imprécations de Brigitte et s'approchèrent aussitôt toutes frétillantes de l'espoir d'un scandale à éplucher.

Méprisant le conciliabule de ces bonnes pièces, M. Delorme haussa les épaules et s'éloigna.

## III

Le chemin qu'il prit, à gauche de la grand'route, s'enfonçait sous bois, entre deux talus, où des scabieuses, des germandrées et des juliennes fleurissaient parmi la folle avoine. Le taillis, de part et d'autre, était formé de jeunes ormes et de frênes adolescents. Des troncs s'habillaient de lierre et de clématites. Une vaste rumeur harmonieuse planait sur les frondaisons. Le calme tiède de l'après-midi, le chuchotement des feuillages, le soleil paisible, qui semait de l'or à travers les ramures, lénifièrent un peu l'âme en courroux de Philibert. Le sang qui lui sifflait aux oreilles se tut. Ses traits contractés se détentirent. Il ralentit l'allure préci-

pitée qu'il avait prise pour échapper à ses persécutrices. Cependant son cœur demeurait serré car les outrages qu'il venait d'essuyer l'avaient touché en un point sensible.

Il défroissa, d'une main dévote, la lettre toute chiffonnée, en effaça les plis et se mit à la lire, s'interrompant parfois pour songer et pour soupirer.

Voici ce que disait cette lettre :

Mon cher Cousin

J'ai longtemps hésité à vous écrire parce que je craignais de vous attirer quelque ennui si ces lignes tombaient sous les yeux de votre femme. Non point que je vous exprime rien de secret, mais parce que j'ai appris, par une triste expérience, combien elle était ingénieuse à mal interpréter tous mes actes. Pourtant je m'y suis décidée, estimant qu'il serait indigne de vous et moi de céder à un faux scrupule.

Je garde la mémoire attendrie de la bonté dont vous m'avez donné tant de preuves. Comme je vais m'éloigner, sans doute pour longtemps, ayant trouvé une place d'institutrice en Russie, je ne veux pas m'expatrier sans vous assurer, une fois de plus, que je ne suis pas une ingrate et que vos attentions, pendant mon séjour chez vous, m'ont été bien douces. Vous m'avez appris, ce dont d'autres semblaient prendre à tâche de me dissuader, que les malheureux rencontraient quelquefois des âmes pitoyables.

Ma cousine Angèle a été si dure et si injuste à mon égard ! Et moi, vous le savez, je n'avais rien fait pour mériter son antipathie. Vous-même, lors de la scène qui m'a forcé de quitter votre maison, vous lui avez dit tout ce qui pouvait dissiper les soupçons injurieux qu'elle nourrissait contre vous et contre moi. Ce fut en vain : son malheureux caractère l'empêcha de reconnaître son erreur. Plaignons-la d'avoir donné un sens abominable à votre amitié pour moi et à la reconnaissance que je vous en témoignais. Je voudrais ne pas lui en vouloir : et pourtant lorsque je me souviens de la façon dont elle vous traitait, j'ai peine à ne pas la prendre en aversion...

Laissons de côté un sujet aussi pénible. Si je vous en parle c'est qu'ayant pu vous comprendre et vous apprécier, j'éprouve beaucoup de peine à la pensée que vous souffrez — et plus encore peut-être qu'auparavant par suite des circonstances douloureuses qui ont amené mon départ. Hélas ! mon cher cousin, plus je réfléchis aux tristesses que nous eûmes tous deux à supporter, plus je trouve la vie difficile à vivre, répugnante et sombre. Pour prendre le dessus il faut posséder une force d'insouciance qui aille jusqu'à l'égoïsme ou un cœur sec que l'intérêt seul émeuve. Je ne voudrais pas me poser en femme incomprise. Cependant je puis dire que de tels sentiments n'ont jamais été les miens. Ils ne sont pas les vôtres, non plus. Et nous en avons pâti doublement ! car, avant de nous connaître, nous avions [illegible] obligés de réprimer nos expansions. Aussi qu'est-il arrivé ? J'étais seule

au monde, pauvre, un peu farouche. Vous ne trouviez pas dans votre ménage l'affection à laquelle vous avez droit. Pensant de même, sentant de même, n'était-il pas tout naturel de nous communiquer nos pensées et nos sensations? Avons-nous la moindre faute à nous reprocher?,..

Je m'aperçois que je vais encore récriminer. A quoi bon, maintenant que nous voici séparés ?... J'aime mieux me complaire au souvenir de nos belles heures. —Vous rappelez-vous cette promenade que nous avons faite dans le bois ,le jour où votre femme m'a chassée. Comme nous étions heureux de marcher côte à côte ! Que l'odeur des feuilles nous semblait douce à respirer. Nous ne parlions guère. Et lorsqu'à de longs intervalles, vous rompiez le silence c'était pour me faire remarquer combien la lumière et l'ombre se jouaient gracieusement sur l'herbe d'une éclaircie ou pour me traduire les roulades des pinsons et des rouges-gorges... Ah ! je me rappelles toutes vos paroles. Vous me disiez que ces oiseaux chantaient mes louanges. Moi je vous écoutais toute ravie, toute timide aussi car je me jugeais trop empruntée pour vous répondre que vous me rendiez bien contente et peut-être trop fière de moi...

J'ai eu tort de réveiller ce souvenir. Pardonnez-moi, je devine qu'il vous fait autant de mal qu'à moi. Songez seulement que dans la morne petite chambre d'hôtel où je vous écris, près de mes malles déjà fermées, il m'est comme un bouquet dont le parfum me rend moins navrée... Pardonnez-moi.

Je n'ai pas la force de vous en écrire plus long.Je pars demain et je ne sais si je reviendrai : tant de chagrins immérités, tant de secousses m'ont ruiné la santé. Peut-être, maladive comme je le suis, ne pourrais-je supporter le climat de la Russie...

Adieu donc ! Quoi qu'il advienne, soyez sûr que vous aviez en moi une amie vraie. Adieu encore! je n'oublierai jamais que, grâce à vous, j'ai presque cru au bonheur.

JEANNE LEVAL

Quand il eut fini de lire, M. Delorme promena autour de lui un regard embué de larmes. Il n'avait point honte de pleurer n'étant point de ceux qui, même seuls avec eux-mêmes, se raidissent contre leurs émotions. Il s'aperçut alors qu'il avait suivi le chemin où Jeanne Leval et lui s'étaient promenés ensemble pour la dernière fois.

Cette après-midi aussi le ciel était ensoleillé, le bois plein d'ombre dorée, du murmure des feuillages et du chant des oiseaux. Mais quelle différence entre ce passé si proche et le présent morose ! Il revit la jeune femme telle qu'elle marchait à son côté, svelte et frêle dans sa robe de deuil, tournant vers lui sa figure pâle aux yeux gris d'une infinie douceur.

Oppressé, angoissé, il s'accouda sur son genou et se prit à ressusciter, avec une complaisance attristée, les jours enfuis...

Jeanne Leval était une parente de Mme Delorme. Orpheline dès l'enfance, élevée dans un pensionnat de province tenu par une glaciale puritaine, elle fut mariée fort jeune avec un homme d'affaires de vingt ans plus âgé qu'elle — un aigrefin brutal, paillard, perdu de réputation qui l'épousa pour sa maigre dot. Il mourut d'une congestion, laissant sa veuve dénuée de ressources.

La famille de Jeanne, quoique assez peu touchée de sa malechance, jugea convenable de lui chercher une situation. Angèle, à qui sa fortune valait beaucoup de révérence de la part de ses proches, fut pressentie. On supposait qu'elle fournirait un moyen honnête d'arranger les choses sans que personne eût à faire de sacrifices. Mais, à l'étonnement général, surtout à celui de son mari, elle déclara qu'elle prenait Jeanne chez elle et se chargeait de son entretien. Cette générosité inattendue provenait d'un calcul. Mme Delorme comptait se faire de Jeanne une alliée contre Philibert — non pas une amie, mais une auxiliaire servile, qui, par malveillance à l'égard du sexe masculin ou par crainte d'être renvoyée, appuierait sa soi-disant bienfaitrice en ses humeurs acrimonieuses.

Or ce plan de campagne échoua. Jeanne se révéla très douce, très portée à l'obéissance, mais aussi totalement inapte à faire souffrir autrui, fût ce un indifférent.

Philibert avait été tout de suite séduit par la grâce naïve, les gestes menus, l'expression de physionomie effarouchée de sa cousine. Il observa que le chien et le chat de la maison l'avaient prise en affection et qu'ils recherchaient ses caresses. Ce lui fut un indice de sa bonté car il n'ignorait pas que les animaux domestiques distinguent ceux qui les aiment réellement de ceux qui se contentent de les tolérer pour les services qu'ils rendent. Il nota ensuite qu'elle s'apitoyait sur les miséreux et qu'elle les assistait en cachette de Mme Delorme.

Enfin un jour où sa femme l'avait supplicié encore plus que d'habitude, il vit Jeanne s'essuyer les yeux, ce qui lui fit comprendre qu'elle le plaignait fort et eût voulu le consoler.

Il se noua, dès lors, entre eux, une entente tacite marquée par des attentions réciproques. Un incident acheva de les lier.

Chassé de la maison à grand renfort de porte claquées et de criailleries, Philibert s'était réfugié dans le jardin. Il errait tout bouleversé quand il rencontra Jeanne qui cueillait des roses et de la verveine pour les vases du salon. Il la salua d'une phrase brève, cependant que, très troublée, rougissante, elle cherchait

comment lui exprimer sa sympathie sans paraître se mêler aux dissensions du ménage.

Elle trouva. — Dans une touffe de géraniums, une grosse araignée avait tendu sa toile. Une mouche étourdie, de celles qui vont chercher aubaine parmi les herbages s'était prise. Elle se débattait éperdument; ses ailes vibraient. Mais l'araignée se dépêchait de la garrotter d'un réseau de fils gluants. Un moment de plus, et l'infortunée bestiole était sucée jusqu'au sang.

Jeanne, quoique elle eût très peur des araignées, chassa la filandière vorace, dégagea la mouche et lui rendit la liberté. Puis, levant les yeux sur son cousin qui suivait ses mouvements avec intérêt, elle lui dit : « Je voudrais tant pouvoir secourir ainsi tous ceux qui souffrent sans avoir fait de mal à personne! »

Le regard limpide qu'elle posa sur lui, en prononçant ces mots, remua profondément Delorme. Il sut qu'il y aurait désormais une âme compatissante pour partager ses chagrins. Réconforté, il respira plus à l'aise et s'il ne répondit que par une vague approbation, Jeanne put vérifier, au son de sa voix, qu'il était fort touché.

De ce jour, leur intelligence ne fit que s'accroître. Ils étaient trop comprimés par la terrible Angèle pour la manifester sans précaution. Aussi évitèrent-ils d'abord les colloques prolongés et se bornèrent-ils à échanger, lorsqu'ils se rencontraient, quelques amabilités. Mais, peu à peu, ils s'enhardirent; leurs entretiens se prolongèrent et ils laissèrent percer une certaine gaieté qui ne tarda pas à éveiller la méfiance de Mme Delorme. Celle-ci en voulait déjà beaucoup à Jeanne d'avoir éludé le rôle de surveillante hargneuse qu'elle lui avait réservé auprès de son mari et elle la punissait par toutes sortes de mauvais procédés. Cependant comme elle avait jugé sa cousine trop sotte et trop gauche pour prendre parti dans les guerrs intestines de la maison, elle s'ébahit quand elle s'aperçut que ses deux victimes commençaient à se rapprocher. Soupçonneuse comme elle l'était, elle s'imagina tout de suite qu'ils la trompaient et elle en ressentit de la fureur. Et puis l'idée qu'on pût être heureux autour d'elle, malgré elle, lui était insupportable. Pour qu'elle éprouvât quelques satisfactions il lui fallait des figures allongées, des attitudes contrites, des yeux rouges et des bouches pleines de soupirs. Or Jeanne ne prêtait plus qu'une oreille distraite à ses observations fielleuses et Delorme se permettait parfois de fredonner.

Le parti d'Angèle fut vite pris. Travaillée d'une haine virulente, elle parvint à en dissimuler l'expression car elle avait décidé de feindre l'ignorance jusqu'à ce qu'elle eût inventé un moyen de

chasser Jeanne et de replacer son mari sous le joug. Afin de mieux les surprendre, elle fit la distraite; elle se montra moins revêche. Mais Brigitte était chargée de surveiller les deux coupables et de prévenir sa maîtresse dès qu'ils donneraient barre sur eux. Car que leurs relations fussent parfaitement innocentes ni l'une ni l'autre ne l'admirent une minute.

Tout occupés de leurs propres sentiments et, d'ailleurs, aussi droits que simples, Jeanne et Delorme ne se doutèrent pas du danger qu'ils couraient. Ils ne furent pas sans s'étonner de la mansuétude affectée par Angèle mais ils crurent que, contente de se voir obéie en tous ses caprices, son caractère devenait moins âpre. Enhardis, ils osèrent converser en sa présence. Comme elle gardait une mine impassible, ils se jugèrent autorisés à se fréquenter davantage. Ils eurent de longues causeries où ils se découvrirent des façons de penser identiques. Souvent, Philibert lançait quelque saillie qui suscitait chez Jeanne un rire frais comme un chant de source. Ou bien la jeune femme formait des projets d'avenir qu'elle ennuait d'illusion à ce point que son âme, fleurie de songes, se révélait incapable de concevoir le réel.

Quelque soin que Brigitte prît de les interpréter odieusement, ces entretiens, où rien ne pouvait être incriminé, déconcertèrent Mme Delorme. Pourtant elle patienta, sûre que l'occasion ne tarderait pas à se présenter de sévir. En effet, Jeanne et Delorme s'éprenaient peu à peu l'un de l'autre. Leurs relations demeuraient purement amicales. Mais ils multipliaient les rencontres. Réunis, ils avaient des silences embarrassés. Si d'aventure, leurs mains se touchaient, ils frissonnaient longuement. Ils éprouvaient enfin cet état de gêne, de volupté sourde et de confuse langueur qui précède l'aveu.

La promenade rappelée par Jeanne dans sa lettre fournit à Mme Delorme le prétexte qu'elle cherchait. Séduits par le beau temps, désireux aussi de s'isoler, les deux enamourés étaient sortis en négligeant de prévenir Angèle. Ils devaient payer cher leur oubli. Avertie par Brigitte, la mégère se glissa sous bois de manière à les observer sans être aperçue. Elle entendit les paroles inconsciemment passionnées de Philibert et les réponses ingénues de Jeanne. Et elle ne surgit formidable devant eux qu'au moment où son mari, transporté d'amour, gantait de baisers la main de la jolie veuve. Epouvantés les deux amants s'écartèrent l'un de l'autre, Jeanne, toute tremblante, se mit à pleurer. Philibert courba le front et balbutia d'incohérentes excuses.

Mme Delorme les dévisagea un assez long temps sans rien dire. Elle jouissait de leur confusion et des étincelles jaune piquetaient

le vert brouillé de ses yeux. Puis triomphante dans sa méchanceté, elle leur distilla, en paroles amères, toute la bile qu'elle avait patiemment accumulée. Quand elle les eut bafoués à loisir et transpercés des cent flèches empoisonnées de sa colère elle accabla Jeanne, sanglotante, d'injures si atroces que Philibert, jeté hors de lui, se rebella enfin et tenta de lui imposer silence. Mais il n'était pas de force à réduire sa femme qui, le bousculant, ramena Jeanne à la maison. Là elle lui fit faire ses malles puis elle la traîna jusqu'à la gare où elle l'incarcéra dans un train pour Paris, après lui avoir jeté, comme on jette une croûte à un chien galeux, une infime somme d'argent.

Delorme les avait suivies à distance. Rentré derrière elles, il comprit que son pauvre bonheur s'écroulait et il tenta d'intervenir de nouveau. Mais il était trop plié à céder aux violences de sa femme pour se poser en maître. Non seulement ses observations ne servirent de rien, mais encore il fut enfermé à double tour dans son cabinet de travail. Là il eut beau proférer quelques invectives à l'adresse de sa femme, trépigner, maudire sa propre couardise, il ne se trouva pas l'énergie de jeter bas la porte et de courir protéger celle qu'il aimait.

## IV

A remuer ces piteux souvenirs, M. Delorme s'assombrit de plus en plus. Il relut la lettre puis se perdit dans de lugubres réflexions.

« Nous nous aimions, se dit-il, nous aurions pu être heureux.... Que je fus donc lâche ! J'aurais dû la retenir ou plutôt encore la suivre. Hé ! comment me suis-je laissé terrifier par les insultes et les menaces de la vilaine créature qui nous sépara ?...

Mais après tout, pourquoi n'irais-je pas rejoindre Jeanne ? »

Son imagination s'enflamma et lui montra ce projet sous des couleurs séduisantes. Il s'était levé; peut-être allait-il se précipiter, d'un enthousiaste élan, dans le premier train pour Paris...

Hélas, comme de coutume, lorsqu'il lui fallait prendre une décision ferme, le dédoublement de son être en deux « Moi » contradictoires se produisit. Ecartelé au moral, vrillé de perplexités lancinantes, il se rassit et laissa se balancer en lui les arguments de Philibert et de Justin.

« Partons, partons tout de suite, s'écria le premier, Jeanne nous attend, sa lettre même l'indique. Nous l'enlèverons et nous irons vivre avec elle dans quelque pays de soleil, d'azur sans nuages et de fleurs éclatantes... Ah ! ce sera le paradis !...

— Nous n'avons pas d'argent, objecta Justin, et puis Jeanne est, sans doute, déjà partie.

— De l'argent, nous en emprunterons. Quant à Jeanne quelque chose me dit qu'elle est toujours à Paris... Mais il n'y a pas une minute à perdre.

— Pas si vite, reprit Justin, d'abord nous ne connaissons personne qui soit en posture de nous prêter la somme assez considérable dont nous aurions besoin. Et à supposer que, par hasard, nous rencontrions un prêteur, quelle garantie pourrions-nous lui fournir puisque une faiblesse à jamais déplorable nous fit abandonner notre fortune à Angèle ?

— C'est là une des mille sottises dont tu es responsable, gronda Philibert. Sans cette absurde cession, nous serions libre... Cependant il y a quatre louis dans notre gousset. Le prix du voyage à Paris n'est que de trente-sept francs. Il nous restera donc quarante-trois francs pour nous retourner. Ce n'est guère mais tu verras que nous trouverons d'autres ressources. Assez tergiverser ! Je t'en supplie, mets un terme à tes éternelles hésitations. Il faut partir, te dis-je !

— Ce serait plus que de l'étourderie, répondit Justin, ce serait un manquement à toutes les convenances!

— Au diable, les convenances !

— Songe au scandale ! Que diraient notre père, notre mère rigide, notre famille si collet-monté ? Et puis Angèle nous poursuivrait certainement, la loi en main. Nous serions pris en flagrant délit d'adultère, perdu de réputation et Jeanne de même.

— Je n'écoute rien. Voici trop longtemps que je me débats dans les entraves d'une morale pharisienne. Je veux tout rompre et agir désormais à ma guise.

— Mais tu ne t'es pas même demandé si Jeanne consentirait à s'enfuir avec nous. »

Cette objection avait, en effet, une importance capitale. Elle abattit l'ardeur de M. Delorme car il se représenta que Jeanne avait été élevé dans des principes rigoureux, que son respect des convenances allait jusqu'au scrupule et que l'idée de les enfreindre lui serait insupportable. Enfin son extrême sensibilité ne supporterait pas les avanies réservées par la société aux imprudentes qui tentent l'union libre.

Toutes ces considérations tombèrent comme des avalanches sur les projets de M. Delorme et les ensevelirent. Un autre eût peut-être réagi. Lui, trop indécis, se résigna. Courbé sous la certitude que la clarté qui avait illuminé quelque temps sa vie s'était pour jamais éteinte, tout grelottant à la pensée qu'il allait retom-

ber sous la coupe de l'implacable Angèle, il murmura : « Je suis un homme fini... Je voudrais être mort !... »

Et il reprit, les pieds traînants, l'âme désolée, le chemin de sa maison.

Le soir venait. Les feuillages immobies se découpaient en noir sur le crépuscule de pourpre et d'or. Delorme regarda ces nuances royales se fondre peu à peu dans les ombres envahissantes. Il dit tout bas : « Ainsi s'efface mon beau rêve... Maintenant, il n'y aura plus que la nuit... »

Et il répéta : « Je voudrais être mort. »

Cette obsession grandit, s'affirma, prit bientôt l'importance d'une idée fixe.

« Pourquoi ne pas mourir ? » se dit-il.

A ce désir funèbre il sentit un mouvement de joie précipiter les battements de son cœur. Tous ses désespoirs, toutes ses rancœurs firent bloc pour le confirmer en lui. Et cette fois, il se découvrit, avec orgueil, une volonté.

Résolu, il rentra d'un pas allègre dans le village. Il prit la route qui menait chez Truffaud. Plusieurs personnes qu'il rencontra l'examinèrent attentivement puis s'écartèrent comme saisies de crainte. Sur le seuil de la blanchisserie, des femmes faisaient cercle et lorsqu'il les dépassa, Mme Groulette le désigna en chuchotant puis se frappa le front de l'index.

Ces misères étaient maintenant bien indifférentes à M. Delorme. Pourtant il conjectura — et cette supposition était exacte — que sa femme et Brigitte avaient dû répandre le bruit qu'il donnait des signes de folie. Il sourit amèrement, eut un geste de dédain et poursuivit.

Devant l'église, il rencontra le curé qui regagnait le presbytère après avoir confessé quelques dévotes. L'ecclésiastique devait être au courant car, renfonçant dans la poche de sa soutane le mouchoir dont il allait faire usage, il esquissa un détour comme pour aborder le rentier. Mais il se ravisa aussitôt et se rencogna dans l'obscurité du porche. — Il a dit depuis que les yeux fixes de M. Delorme l'avaient effrayé.

Delorme ne l'avait même pas remarqué. Tout ce qui n'était pas son idée lui devenait lointain et fantômatique. Les objets se brouillaient; les bruits se perdaient en une rumeur diffuse. Il allait, comme enveloppé d'un nuage.

Il entra chez Truffaud où sa survenue fit sensation parmi les habitués. Sans saluer personne, il demanda un bock, auquel il ne toucha pas, et de quoi écrire.

Sylvanie le considérait avec effroi et semblait répugner à le ser-

vir. Ce fut le patron qui lui apporta la bière, l'encre, la plume et le papier. Tandis qu'il écrivait, le médecin, qui jouait aux cartes avec le receveur depuis le déjeuner, se leva et, s'approchant d'un air qu'il s'efforçait de rendre héroïque, lui demanda « s'il n'était pas malade ».

« Merci, je vais bien », répondit Delorme et il déplaça sa chaise de façon à tourner le dos.

Le médecin hocha la tête, revint auprès de son partenaire et entama une dissertation où Delorme démêla les mots de « manie aiguë » et de « prodromes caractéristiques ».

Mais que lui importait. — Il venait de tracer les phrases suivantes :

« Qu'on accuse ma femme Angèle Delorme de ma mort, c'est elle qui par sa méchanceté raffinée et par les maux de toute espèce qu'elle m'infligea m'a poussé au suicide. Si l'on retrouve mon corps, j'exige qu'on m'enterre ailleurs que dans le caveau qu'elle a fait construire. C'est mon désir formel. »

Il plia le papier, le mit sous enveloppe et le glissa dans son portefeuille.Puis il jeta sur a table le prix de son bock et sortit après avoir touché du doigt son chapeau.

« Décidément, dit le docteur, il est fou. Je l'ai bien observé et j'ai relevé chez lui des symptômes irrécusables. Ce bonhomme-là fait de la paralysie générale. Il faudra que j'aille voir sa femme pour la prévenir.

— Bah ! fit le receveur, cela n'a pas d'importance. S'il est fou, on le douchera et voilà tout.

— Sa femme, ricana Truffaud, elle n'est pas commode ; un vrai paquet d'orties. M'est avis que c'est elle qui l'a tourneboulé ! »

Le docteur conclut : « Atout, trèfle ! »

Dehors la nuit, assez fraîche, comme il arrive à la fin de septembre, piquée çà et là d'étoiles, disposait ses crêpes sur la campagne. La pleine lune montait, ronde et blanche, dans le ciel. Sa froide clarté s'étalait en nappes d'argent fluide, parmi les vergers sommeillants et découpait des ombres dures au pied des haies.

M. Delorme suivit un sentier qui serpentait à travers champs et menait à une mare où les paysans abreuvaient leurs bestiaux. Le fait, unique dans sa vie, d'avoir pris une décision l'égayait presque. Il pensait à des choses quelconques : au temps qu'il ferait le lendemain — à là vendange prochaine et il chantonnait, sur un mouvement de polka, la marche funèbre de Chopin. Puis, s'interrompant tout à coup, il éclata de rire à la réflexion que sa mort incommoderait beaucoup Mme Delorme.

« Elle ne pleurera certes pas, se dit-il, mais comme elle me

maudira pour les ennuis que je lui cause en me suicidant et comme elle regrettera de ne pouvoir se venger sur personne ! »

Le sentier dévala le long d'une pente dont le sol humide fit glisser M. Delorme. De la glaise souilla le bas de son pantalon. Il se surprit à le brosser en marmottant : « Je vais me tremper les jambes. » Puis il rit encore, amusé d'avoir ressenti cette crainte intempestive.

Enfin la mare apparut. C'était, dans un fond planté de saules, une eau très calme et très profonde. Elle dormait sous la lune qui la couvrait de moires bleuâtres. Le feuillage des saules luisait un peu. Il faisait si clair que Delorme distinguait nettement les moindres détails des touffes de roseaux qui ondulaient, avec un petit bruit doux, contre le bord. Une grande toile d'araignée, où la rosée mettait une résille de perles, attira aussi son regard. Ce lui rappela le gracieux détour dont Jeanne s'était servi pour lui dire sa compassion.

Il soupira, perdu dans une méditation douloureuse. Puis chassant de la main ses souvenirs, il prit son portefeuille et le mit dans son chapeau qu'il plaça bien en évidence sur un tas de pierre. Ensuite, afin de ne pas surnager, il bourra ses poches de gros cailloux.

Ces préparatifs terminés, il respira largement scruta la nuit et tendit l'oreille. Il lui semblait avoir entendu marcher; et il redoutait la survenue d'un importun qui l'obligerait à retarder son suicide. Mais il se rassura bientôt : nuls pas humains ne troublaient le silence de la campagne nocturne. Autour de lui, les arbres hochaient leurs cimes comme s'ils l'approuvaient. La lune, placide au zénith, suivait ses mouvements.

A ce moment, sa résolution chancela soudain. Il se dit que l'eau devait être bien froide et recula, saisi d'angoisse. Mais cette hésitation ne dura pas; prenant son élan pour mieux sauter, il courut vers l'eau diamantée, perdit pied dans un éboulement de gravats et alla tomber au centre même de la mare. Il coula tout de suite à pic.

Il y eut un clapotis bref, un froissement soyeux de petites vagues. De grands cercles de feu blanc s'élargirent jusque dans les roseaux. Quelques bulles d'air vinrent crever à la surface. Puis l'eau se rendormit, indifférente, sous la lune...

Ainsi mourut M. Delorme, pour avoir épousé une méchante femme. L'herbe pousse sur sa tombe. L'hiver de Saint-Pétersbourg a tué Jeanne Leval. — Et Mme Delorme vient de faire l'acquisition d'une nouvelle ferme.

Adolphe Retté

# Ixion

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Est-ce déjà demain, est-ce plus loin encore ?
Où suis-je ? suis-je encore hier, suis-je aujourd'hui :
Vain souci, c'est toujours aujourd'hui pour l'aurore :
Tournez, aubes et soirs, je suis toujours ici !

Tournez, aubes et soirs, Ixion se réveille,
J'y suis toujours, la roue effroyable reluit,
La voix des grandes eaux pourchasse mon oreille,
Tourne, mon sang, tourne, soleil : j'y suis toujours.

Mon frère le soleil, ma fortune est la tienne,
Fou d'amour tu partis pour de nobles labeurs,
Tu te vis le seigneur d'un monde sans lisière,
Et sans fin tu montais dans ta lente splendeur ;

A peine effleurais-tu le foudroyant zénith
Que ton effort captif brisa ton vaste cœur,
Et tu croules le long de l'azur inflexible,
Perpétuel mourant qui ne peut pas mourir ;

Et quand tu t'éteindras dans ta pourpre sanglante,
Mêlant ta cendre aux cendres des soleils éteints,
Ce sera pour comme eux et comme moi reprendre
L'inexorable roue où tournent nos destins.

Divin frère, tu vas remonter, la roue vire
Et t'emporte à travers l'harmonieux chaos,
Et tout l'univers suit, dévoré de vertige,
Sans espoir de connaître un but et le repos ;

Tournez, aubes et soirs, ma légende est touchante,
Tournez, aubes et soirs et rondes des enfants :
Il est né le divin enfant ! et puis on chante,
Et l'ombre des grands monts s'allonge lentement :

— J'avais clos mon oreille aux choses de la terre,
J'avais éteint mes yeux ; tout l'artificiel
Mirage s'effaça : cadavre volontaire,
Dans mes yeux agrandis vint descendre le ciel ;

Lentement s'enfonça sa foudre en mes prunelles,
Et mon cœur distendu s'envola jusqu'à lui,
Oh ! mes regards faisaient éclore les étoiles !
Et si pur je montais, météore ébloui.

L'orgueil divin m'emplit comme un déluge, ivresse :
Je me sentis l'égal des dieux jaloux ! alors
Je rêvai d'assaillir l'effrayante déesse,
D'emprisonner un peu de cet immense corps
Contre mon corps chétif, entre mes deux bras frêles,
Haletant, défaillant d'amour, moi, dieu proscrit,
J'ouvris tout grands mes bras, je les vis chargés d'ailes,
Je m'élançai alors en poussant un grand cri !
Ah ! risée morne où vont s'effondrer tes ruées !
Ma frénésie embrassa le vide béant,
Mes deux bras se sont refermés sur des nuées,
Ma semence avait ensemencé le néant !
Ridicule vaincu j'ai roulé par l'espace,
M'accrochant aux nuées et passant au travers,
Quelque chose d'irrésistible et de rapace
Et de tournoyant me prit, et depuis, je passe,
Emporté par l'orbe effaré des univers ;
Et je tourne ! comme la pierre dans la fronde,
Comme la goutte d'eau dans la trombe ! cloué
Sur un vertige errant, je roule avec les mondes
Depuis l'aube des temps, ombre à vivre vouée ;
Ma cervelle et mon sang par mes tempes crevées
Ruissellent, et je tourne, en cadence, ô tourment,
En cadence ! ô l'angoisse éteinte et ravivée
A temps égaux et pour l'éternité des temps !

Parfois le chœur dansant des nues élyséennes
Comme un peuple d'oiseaux montait vers le martyr :
Le vent de leur approche allumait en mes veines
De telles voluptés que j'en croyais mourir ;

Elles oscillaient comme une fleur qu'on balance,
Un ouragan de fleurs par les vents agitées,
Puis s'effeuillant dans l'air autour de ma souffrance,
M'ensevelissaient sous un déluge enchanté !
Elles venaient s'abattre ainsi qu'une rosée,
Sur mon corps dépecé se poser en chantant,
Et la sinistre épave et de partout brisée
Renaissait et j'oubliais tout pour cet instant ;
Et telle s'engouffrait qu'une mer dans l'éponge
Leur mouvante, leur dévorante nudité,
Et leur splendeur tissée avec tous les mensonges
Dans tout ce corps fantastiquement dilaté,
Et de nouveau le spasme saint de la beauté
Montait en tournoyant, montait me visiter !

Alors ce corps navrant, exaspéré se bande
Et pleurant se brandit vers les illusions,
Et s'arrachant des clous, saignant paquet de viande,
S'épuise vers les captieuses visions :
Dérision ! tout crève, un jus fétide et sale
Me noie où je savoure une saveur sans nom,
Et c'est mon propre sang que ma bouche ravale,
Et l'horreur me recouche à nouveau moribond.
Alors de tous les points du ciel à ma conquête,
La horde des vautours, sur le crucifié
Ruée joyeusement s'abat et déchiquète
L'amas sanguinolent de chairs putréfiées.
Puis je replonge dans la nuit ; puis je remonte,
Et ce sera sans fin, et ce sera sans fin,
Sans que jamais s'émeuve ou plus lente ou plus prompte
L'inexorable roue où tourne mon destin !

Et que m'importe après que déferlent les mondes
Surgissant, passant, disparaissant dans la nuit,
J'en ai tant vu ! je les sais tous ! qu'ils vagabondent,
Rivé sur l'échafaud qui se dérobe et fuit.

Je sais par cœur tous les cataclysmes possibles,
Apothéoses et désastres j'ai tout vu,
Nomenclature de tous les gestes plausibles,
Rien ne m'est ignoré que le mot imprévu ;

Les comètes ont fait grésiller ma chair vive
Sous leur chevelure de braise et ses baisers ;
Des torrents d'astres morts poussés à la dérive
Se sont sur mes os pétrifiés, écrasés,

Qu'importe ! est-ce d'avoir refleté tant d'étoiles
Que mes yeux ne voient plus, ou d'avoir tant pleuré ?
Feux d'amour et d'enfer ont calciné mes moelles
Et j'exècre du jour le fantôme adoré ;

Je suis ivre de souffrance, ivre de souffrance,
Ma langue est morte, morts sont mes yeux, mort mon cœur,
Je cours, mort de partout, mort à toute espérance,
Au gouffre m'enfouir du grand dégoût vainqueur ;

C'est en vain, je sais trop, que tout doit disparaître,
Je n'attends de l'universelle extinction
Que l'horreur de renaître et puis encore renaître,
Recommencer mon éternelle passion ;

J'agonise et je ne peux pas mourir ! pauvre être,
Dieu tronqué, dans l'abîme atone, fade et noir,
Je tourne sans pouvoir m'arrêter, disparaître,
Le dernier cercle de suprême désespoir !

FAGUS

# Le Juif latin

Un matin, je dormais, vivant en un beau songe d'autant plus agréable qu'étant matinal il était incontestablement véridique. Un violent coup de sonnette m'éveilla. Je me dressai, jurant en latin, en français, en allemand, en italien, en provençal et en wallon. Je passai un pantalon, mis des savates et allai ouvrir. Un monsieur, d'apparence correcte, était à ma porte. Il demanda:

— Monsieur Apollinaire ?

Je m'inclinai. Le monsieur entra dans la chambre qui me sert de cabinet de travail, salon, et salle à manger, le cas échéant. Il s'empara de l'unique fauteuil. Pendant ce temps, dans la chambre à coucher, je précipitai une toilette sommaire en regardant mon réveille-matin qui marquait onze heures. Je plongeai ma tête dans la cuvette et, tandis que je frottais mes cheveux mouillés, le monsieur s'écria :

— Je ne suis pas un poireau !

Les cheveux en désordre, je pénétrai dans la pièce où je vis ce monsieur, penché sur un restant de pâté que j'avais oublié de cacher. Je m'excusai, demandai la permission de passer un veston, et portai le plat dans la chambre à coucher.

Lorsque je revins, le monsieur me dit, en souriant :

— J'ai lu *le Passant de Prague*, et j'y ai vu que vous m'aimiez.

Je balbutiai sans oser nier à cause que je m'imaginai avoir affaire à un éditeur original qui, séduit par ma littérature, venait m'en demander contre espèces. Il continua :

— Je me nomme Gabriel Fernisoun, né en Avignon. Vous ne me connaissez pas, mais vous aimez les juifs, donc vous m'aimez, car je suis juif, Monsieur.

Je ris en disant que, par conséquent, il était vrai que je l'aimais, mais Fernisoun m'interrompit, s'écriant :

— Halte-là, ne m'aimez pas. Vous êtes indécent, mon ami. Vous avez la gueule de bois, ce matin, mon pauvre, et vous osez parler d'amour !

Je me récriai, protestant que mes mœurs étaient pures et que je ne m'étais pas couché plus tard qu'à une heure du matin. Fernisoun se réinstalla dans le fauteuil. Je pris une chaise. Il parla :

— J'y consens, vous n'êtes pas amoureux : et, puisque je vous

vois raisonnable, je vais élucider votre sympathie pour les juifs. Quels juifs préférez-vous ?

A cette question bizarre, je répondis pour le flatter :

— Ceux d'Avignon, cher Monsieur ,et, parmi ceux-là, je préfère les prénommés Gabriel, nom qui se termine en *el* comme les paroles qui me sont les plus chères : ciel et miel.

Mots finissant en *el* comme les noms des anges,
Le ciel que l'on médite et le miel que l'on mange.

Fernisoun rit bruyamment et, triomphant, s'écria :

— Nous y voilà donc, Boudiou ! Dites-le crûment et sans ambages, ce sont les juifs du sud de l'Europe occidentale que vous préférez. Ce ne sont pas des juifs que vous aimez, ce sont des Latins. Oui, des Latins. Je vous ai dit que j'étais juif, Monsieur, mais je parlais au point de vue confessionnel, à tous autres égards je suis Latin. Vous aimez les juifs dits Portugais qui, jadis, faussement convertis, tinrent de leurs parrains espagnols ou portugais des noms espagnols ou portugais. Vous aimez les juifs dont les noms sont catholiques comme Santa-Cruz ou Saint-Paul. Vous aimez les juifs italiens et ceux français, dit Comtadins. Je vous l'ai dit, Monsieur, je suis né en Avignon et issu d'une famille y établie depuis des siècles. Vous aimez les noms comme Muscat ou Fernisoun. Vous aimez des Latins et nous sommes d'accord. Vous nous aimez parce que, Portugais et Comtadins, nous ne sommes pas maudits. Non, nous ne le sommes pas. Nous n'avons pas trempé dans le crime judiciaire accompli contre le Christ. La tradition en fait foi, et la malédiction ne nous atteint pas.

Fernisoun s'était dressé, rouge et gesticulant, tandis que, resté assis, je le regardais bouche bée. Il se calma, regarda autour de soi et me dit, avec une moue de dédain :

— Vous êtes bien mal installé, Boudiou ! Au demeurant, je m'en bats l'œil. Mais, enfin, vous devriez posséder quelque boisson délicate. Vos visiteurs vous en sauraient gré.

J'allai à la cheminée, en soulevai le manteau, et pris dans les cendres un flacon de vieille liqueur aux poires bergamottes. Fernisoun le déboucha tandis que je lui cherchais une tasse. En même temps, je lui vantai la finesse de cette liqueur que je tenais d'un distillateur de Durckheim, dans le Palatinat. Sans m'écouter, il remplit sa tasse jusqu'au bord et la vida d'un trait. Ensuite, il secoua soigneusement les dernières gouttes sur le parquet tandis que je m'excusais :

— Vous auriez préféré un bol ?

Fernisoun ne daigna pas répondre sur ce point. Il continua :

— Et puis, au fait, vous avez raison, vous, Latins, de nous aimer, nous juifs latins. Car nous appartenons aux races latines autant que les Grecs et les Sarrazins de Provence et de Sicile. Nous ne sommes pas métèques non plus, pas plus que tous les individus hétérogènes que les grandes invasions ont fait se mêler aux Romains de l'empire. De plus, nous sommes les meilleurs propagateurs de la latinité. Dans la plupart des milieux juifs de Bulgarie et de Turquie, quelle langue parle-t-on, sinon l'espagnol?

Fernisoun but une nouvelle rasade de liqueur aux poires bergamottes, puis, fouillant dans son gilet, il en tira un cahier de papier à cigarettes. Il me demanda du tabac. Je lui en tendis avec des allumettes. Fernisoun roula une cigarette, l'alluma et, jetant triplement de la fumée par la bouche et les narines, il reprit :

— En somme, qu'est-ce qui a fait la différence des juifs et des chrétiens ? C'est que les juifs espéraient un Messie, tandis que les chrétiens s'en souvenaient. Nietszche s'était approprié l'idée juive. Combien de Latins se sont imprégnés de l'idée de Nietszche et espèrent ce surhumain peu messianique duquel proclame la venue le Zarathoustra, emprunté au *Vendidad*, où il célèbre la parole sainte, la très brillante, le ciel qui s'est produit soi-même, le temps infini, l'air qui agit là-haut, la bonne loi mazdéenne, la loi de Zarathoustra contre les Daévas ! Nous, juifs latins, nous n'avons plus d'espoir. Les prophètes nous avaient promis le bonheur matériel : nous l'avons. La France, l'Italie, l'Espagne, ne nous traitent plus en étrangers. Nous sommes libres. Aussi, n'ayant plus rien à désirer, nous n'espérons plus, et j'y consens ; le Messie est venu pour nous comme pour vous. Et puis, je veux l'avouer : Au fond du cœur je suis catholique. Pourquoi ? demanderez-vous. A cause qu'il n'y a plus de religion hébraïque en France. Les juifs russes, polonais, allemands, ont conservé une religion extérieure. Leurs rabbins connaissent, enseignent et fortifient la religion. Nous autres, nous mangeons des rôtis cuits au beurre, nous bâfrons de la cochonnaille, sans nous soucier de Moïse ni des prophètes. Pour moi, j'adore les buissons d'écrevisses des soupers galants, et j'ai même un faible pour les escargots. L'Hébreu ? c'est à peine si la plupart d'entre nous le savent lire au moment d'être*Barmitzna*. Nos savants hébraïsants font sourire les rabbins étrangers ; et la traduction française qui existe du Talmud est, au dire des juifs allemands ou polonais, un monument de l'ignorance des rabbins de France. Donc, j'ignore la religion juive, elle est abolie comme le paga-

nisme, ou plutôt, non, de même que le paganisme, elle survit dans le catholicisme qui m'attire par ses théophanies surtout. Le judaïsme alexandrin ne fit plus cas des théophanies mosaïques. Elles parurent à cette époque fabuleuses et grossières. Le catholicisme a fait de la théophanie des dogmes divers. Ce miracle se renouvelle chaque jour à la messe. L'histoire du sacré-cœur fait délirer mon âme ancienne de juif latin, épris des théophanies et des anthropomorphismes. Je suis catholique, sauf le baptême.

— C'est fort simple, dis-je, faites-vous baptiser. Le baptême est un sacrement que n'importe qui peut vous administrer : homme, femme, juif, protestant, bouddhiste, mahométan.

— Je le sais, dit Fernisoun, mais je ne veux m'en servir que plus tard. En attendant, je m'amuse.

— Ah ! Ah ! les effets du baptême sont d'effacer tous les péchés. Comme on ne peut en user qu'une seule fois, vous voulez retarder le plus possible cet instant.

— Vous y êtes. Je n'espère plus le Messie, mais j'espère le baptême. Cet espoir me donne toutes les joies possibles. Je vis pleinement. Je m'amuse superbement. Je vole, je tue, j'éventre des femmes, je viole des sépultures, mais j'irai en paradis, car j'espère le baptême et l'on ne dira pas le *Kadosch* pour ma mort.

J'insinuai :

— Vous exagérez peut-être. Je vous crois trop imbu de certaine littérature. Mais, prenez garde, la mort vient comme un voleur, à pas de loup, à l'improviste, et si j'avais ce bonheur que vous avez d'être croyant, j'ajouterais que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Au fait, quels livres lisez-vous ?

— Cela vous intéresse-t-il ? Voici ma bibliothèque ; elle est édifiante.

Il sortit de sa poche deux livres fatigués, que je pris. Le titre du premier bouquin était : *Catéchisme du diocèse d'Avignon ;* celui du second : *Les Vampires de la Hongrie*, par Dom Calmet. Ce dernier titre m'effraya. Je regardai rapidement autour de moi, en l'espoir de découvrir une arme pour me défendre au cas où Fernisoun ferait le forcené. Je vis sur une étagère, à portée de ma main, un petit revolver à parfumerie qui, détérioré et sans valeur, aurait dû être jeté depuis longtemps. Cet objet me sauva la vie en l'occurrence, car Fernisoun, profitant de ce que je détournais les yeux, avait tiré un couteau passé à sa ceinture, sous ses vêtements. Je laissai tomber les livres et saisis précipitamment la minuscule et illusoire arme à feu que je braquai sur le juif latin. Il pâlit et trembla de tous ses membres, implorant :

— Grâce, vous vous méprenez !

Je criai :

— Assassin ! va perpétrer ailleurs tes crimes que tu crois pardonnables ! Mes principes ne me permettent point de te dénoncer, mais je souhaite que, dès ce soir, tes sauvageries trouvent un châtiment. Ta lâcheté, j'espère, limite le nombre de tes victimes et ta loquacité te signalera à la police. Il y a des juges à Paris et, si tu reçois le baptême, que ce soit avant de monter à l'échafaud !

Durant que je parlais, Fernisoun ramassa ses livres et, se relevant, me demanda fort civilement pardon pour m'avoir effrayé. Je lui ordonnai de m'abandonner son couteau qui était une lame catalane très dangereuse. Il obéit, puis sortit toujours menacé par le ridicule petit revolver à parfumerie que je n'avais pas lâché.

Le soir, par économie, je soupai chez moi, de charcuterie et du restant de pâté sur lequel Fernisoun s'était penché. Je n'avais aucune idée du danger que je courais. Mais je connus bientôt la noirceur d'âme du juif latin. Je fus pris de douleurs d'entrailles intolérables. Le pâté était empoisonné. Fernisoun l'avait arrosé ou saupoudré avec quelque drogue infecte qui m'aurait tué en peu d'heures, si je n'avais bu une burette d'huile, puis une fiole de glycérine. Je provoquai des vomissements salutaires. Je courus acheter du lait et, par bonheur, je m'en tirai sans médecin.

Les jours suivants, les journaux se trouvèrent remplis par les récits de crimes sensationnels commis sur des femmes dans tous les coins de Paris. L'une d'elles fut trouvée nue, tendue comme un drapeau flottant, et fichée sur un pieu planté au milieu du boulevard de Belleville. Des enfants, des vieillards furent égorgés. On remarquera qu'il ne s'agissait que d'êtres faibles. Des passants, hommes ou femmes, dans la foule qui se presse sur les boulevards à la tombée de la nuit, eurent la cuisse ou le bras entaillés par un rasoir qui, d'un seul coup, pénétrait les vêtements, puis la chair. Le rasoir taillait sans douleur et les malheureux ne tombaient, baignés dans leur sang, qu'au bout de quelques pas. Les assassins demeurèrent inconnus. On attribua les premiers crimes aux bandes d'Apaches et autres tatoués qui effrayent nos âmes meilleures, et, désolent ceux qui croient à la perfectibilité humaine. Les autres forfaits furent mis sur le compte d'un de ces maniaques qui pullulent et qui ne ressortissent pas à la Cour d'assises, mais à la Salpêtrière. Je fus souvent tenté de dénoncer l'auteur de tous ces crimes. Car je me doutais bien que c'était le catéchumène Gabriel Fernisoun qui agissait en l'attente du baptême. L'égoïsme triompha. J'avais échappé au monstre, je le laissai agir sans le dénoncer.

Au bout de quelques mois, je me trouvais avec une de ces ban-

des hétéroclites qui fréquentent les tavernes du quartier latin. Noús étions à la *Lorraine*, attablés devant des absinthes que nous troublions méthodiquement. Il y avait là, avec moi, un de ces petits journalistes qui écrivent de vagues chroniques en troisième page de canards mi-morts, donnent des échos aux grands quotidiens et quémandent, dans les maisons de commerce, des commandes de publicité. Il y avait aussi, en casquette et manteau de peau de phoque, un de ces chauffeurs qui fréquentent tous les fabricants de l'avenue de la Grande-Armée, ont toujours quelque auto à vendre, étant sans cesse sur le point d'en acheter, connaissent à fond les autos de toutes marques, vous invitent à des promenades intéressantes, malgré les pannes, vous tapent de cent sous et sont aussi un peu maquereaux à l'occasion. Il y avait un élève de l'Ecole des Beaux-Arts et un enseigne de vaisseau récemment revenu de la Martinique. L'enseigne avait raconté pour la troisième fois l'éruption du Mont-Pelé. Chacun de nous avait parcouru les découpures de journaux contenant les articles qui, au mépris des règlements, avaient été envoyés par l'enseigne. Le journaliste parlait de faire un poker. L'élève des Beaux-Arts bâilla en exprimant le désir de jouer avec le joker. Le chauffeur dit :

— Voilà Philippe !

Philippe, étudiant douteux mais chic, très beau garçon, arrivait avec la grande Nella. Celle-ci était une assez belle brune. Son corset descendant très bas, selon la mode, la faisait paraître stéatopyge, mais la proéminence était illusoire : ceux qui connaissaient Nella intimement lui déniaient la callipygie. Philippe nous serra la main, se défit de son chapeau et de son raglan, arrangea sa coiffure, sa cravate, et s'assit en face de Nella, à la table voisine. Il commanda un chambéry-fraisette pour soi et un quinquina pour Nella. Puis, se tournant vers nous, il déclara :

— J'en ai une bonne ! Nella veut se faire religieuse.

Le chauffeur cria :

— Il n'y a plus de congrégations.

Le journaliste dit qu'il fallait une forte dot. Nella affirma :

— Je veux me faire petite sœur des pauvres.

Nous rîmes bruyamment, puis demandâmes en chœur :

— Et pourquoi ?

Philippe ricana :

— C'est une histoire à dormir debout. Voyons, raconte ça, Nella.

— La barbe ! dit Nella.

Mais, sur nos instances, elle se décida :

— Voilà ! J'avais eu affaire, rue Saint-Lazare, près de la place Saint-Augustin, et je revenais par le boulevard Malesherbes en l'intention de prendre l'omnibus à la Madeleine. Tout à coup, au coin de la rue des Mathurins, un homme se dressa devant moi en criant : — Madame ou Mademoiselle, je suis juif. Je vais mourir, baptisez-moi ! — J'avais peur, il était près de minuit. Je voulus courir, mais le monsieur, qui haletait, s'accrocha à mon bras en me suppliant : « Je suis un grand criminel ! Mon dernier crime, le plus exécrable, est que je viens de m'empoisonner. Tout à l'heure, j'ai pensé qu'après tout il se pourrait que je mourusse sans baptême, et j'ai voulu finir par un suicide qui me laisserait encore le temps de me faire baptiser. Je me repens, Madame, et je vous supplie. Il y a de l'eau dans le ruisseau, au bord du trottoir. Vous n'avez qu'à m'en verser sur la tête, en disant : Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Pressez-vous, le poison fait son œuvre et, comme Socrate, je me sens mourir. — Des passants s'étant arrêtés, nous regardaient curieusement. Le monsieur défaillit, il se coucha sur le trottoir. J'eus pitié de ce moribond qui m'implorait. Avec ma main, je puisai de l'eau qui stagnait dans le ruisseau et je baptisai ce juif comme il m'avait demandé, tandis qu'il criait douloureusement : — *Mea culpa ! mea culpa !* — A ce moment, des agents survinrent. Le nouveau baptisé délirait : — Je suis chrétien !... Oh ! que je souffre... A boire... Le ciel s'ouvre... — Et il mourut en se convulsant, tandis que les agents l'emportaient. Je dus les suivre au poste. Cette affaire m'a occasionné quelques démarches chez le commissaire de police. On en a un peu parlé dans les journaux, mais d'autres événements plus importants prennent en ce moment l'attention du public et je n'ai pas eu la réclame qu'un moment j'avais espérée. Le juif s'appelait Gabriel Fernisoun. On trouva sur lui un testament par lequel il laissait sa fortune à l'archevêque de Paris à charge pour lui de l'employer à hâter la conversion des juifs, fait qui doit se produire peu avant la fin du monde. En attendant, il m'a convertie, moi. Je n'aurai plus de repos avant de m'être faite petite sœur des pauvres et cela ne tardera pas. Figurez-vous que tous ceux qui ont approché le cadavre de Fernisoun, ont été étonnés de la bonne odeur qu'il exhalait. Le commissaire m'a dit que les médecins peuvent expliquer ce fait qui se produit quelque fois. Pour moi, je trouve cela miraculeux. De plus, des deux agents qui portèrent le cadavre au poste, l'un avait ri, pensant avoir affaire à un ivrogne. Il mourut d'une rupture d'anévrisme, le lendemain. Le second avait essuyé avec son mouchoir la bave qui vint aux lèvres de l'ago-

nisant, puis il lui avait fermé les yeux. Il vient de faire un héritage qui le fait riche pour le reste de sa vie. Je tiens ces faits de ce dernier agent que je revis chez le commissaire de police.

Cette histoire avait ennuyé tout le monde. Le journaliste était parti des premiers en disant qu'il ferait un écho au sujet de Fernisoun et de Nella. Mais je pense qu'il y renonça, l'histoire étant trop cléricale et digne des Bollandistes. Le chauffeur, l'élève des Beaux-Arts, avaient payé leurs consommations puis étaient partis sans rien dire. Philippe avait demandé un jacquet et je partis enfin, assez triste, laissant la convertie et son amant aux délices du jacquet.

Le lendemain, je vis un de mes amis qui est prêtre. Je lui racontai l'histoire de Fernisoun par le détail depuis la visite qu'il me fit jusqu'aux phénomènes qui suivirent son décès. Le prêtre m'écouta attentivement, puis il me dit :

— Ce Gabriel Fernisoun est certainement en paradis. Le baptême l'a lavé de tous ses péchés et c'est, mêlé à la troupe des Innocents, qu'il vaque à l'adoration perpétuelle. Il grossit le nombre des saints aémères que l'Eglise honore le jour de la Toussaint.

Je quittai mon ami là-dessus. Mais j'appris depuis qu'avec l'assentiment de l'archevêque, qui vient d'hériter de la très grosse fortune de Fernisoun, il établit un dossier sur le cas bizarre et édifiant de ce juif qui, ayant vécu en criminel, fut sauvé parce qu'il eut la foi. Ce prêtre a obtenu les dépositions écrites de l'agent, de Nella, du commissaire de police. Je lui ai promis la mienne.

Dans cinquante ans, le procès de canonisation de Gabriel Fernisoun viendra à Rome. L'avocat de Dieu aura le beau rôle. Durant la minute qui se passa entre son baptême et sa mort. Fernisoun ne fut qu'édifiant et admirable, et sa vie précédente, lavée dans l'eau baptismale, ne compte pas au point de vue religieux. Les miracles opérés par son cadavre paraîtront incontestables. La science est ridicule qui essaye d'expliquer par des moyens naturels la bonne odeur exhalée par un corps mort. De plus, ce cadavre opéra une conversion. Car Nella, poussée, il est vrai, par le prêtre, est réellement devenue religieuse et édifie ses compagnes de couvent à cette heure. Les deux miracles accomplis sur les agents sont patents. Les incrédules peuvent invoquer le hasard à propos de mort subite et d'héritage inattendu, mais le hasard n'a rien à faire dans les procès de canonisation.La seule chicane dont l'avocat du diable pourra tirer parti portera sur l'eau ayant servi au baptême. L'onde des ruisseaux parisiens est rarement claire et, comme Fernisoun fut baptisé non

loin d'une station de voitures, l'avocat du diable insinuera que cette eau ne fut peut-être que du pissat de cheval. Si cette opinion prévaut, il sera avéré que Gabriel Fernisoun n'a jamais été baptisé et, en ce cas, mon Dieu ! nous savons tous que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

GUILLAUME APOLLINAIRE



# La Quinzaine

## *NOTES POLITIQUES ET SOCIALES*

**La question macédonienne.** — La Macédoine est à la veille d'une insurrection, ou plutôt la révolte latente qui y couve va éclater d'ici quelques semaines, à la pleine lumière. Les Chancelleries manquent de sources suffisantes d'informations, ou bien trompent systématiquement le public, car il serait très difficile, impossible même d'exposer à cette heure la situation de cette province. Les feuilles des Balkans sont remplies de récits de massacres et de spoliations ; celles de Sofia et de Salonique, en particulier, contiennent des tableaux sinistres. La diplomatie continentale qui n'aime rien grossir, qui se plaît au contraire à tout rapetisser à sa taille, admet que les soldats et les gendarmes turcs se livrent un peu trop à leurs appétits de toute nature, mais elle proteste contre les exagérations qu'elle impute aux Comités nationaux dont les Boris Sarafof, les Mikhaïlovski et les Zontchef sont les directeurs. Quant à la Porte, elle affirme que l'ordre règne dans ses vilayets, à moins qu'elle ne rejette sur les chrétiens de toute race la responsabilité des troubles. Peut-être discernerait-on quelque incertitude dans ses assertions successives. Mais Abdul-Hamid, qui ne se pique ni de clémence, ni de justice, ni de bravoure morale, ni d'humanité, est fort indifférent aux appréciations que sa conduite suggère.

Quelques mensonges que le Sultan Rouge essaie d'accréditer, quelques atténuations étranges que les cabinets de Vienne, de Pétersbourg, de Berlin et d'ailleurs s'efforcent d'apporter à l'expression de la vérité, il n'est douteux pour personne que la situation des Macédoniens soit intenable. Toutes choses égales, ils semblent voués, — si nul n'intervient — au sort des Arméniens ou des Crétois. Le monde se rappelle ce scandale récent d'un ministre français, c'était M. Hanotaux, s'associant à un chancelier russe pour étouffer la voix des victimes anatoliennes. L'indignation a été telle que la conscience publique, si lente à s'éveiller lorsqu'il s'agit de choses lointaines, s'est prononcée avec fureur contre un tel forfait, et il est aujourd'hui à peu près interdit à un cabinet européen, sauf extraordinaire habileté, de se dérober à la mission que l'opinion civilisée lui assigne. Ce n'est pas en vain que 300.000 hommes, femmes, enfants, ont jonché le sol, sous le cimeterre kurde, entre Erzeroum et Smyrne.

Les gouvernements, parce qu'ils sont les gouvernements et que le *statu quo* mérite leurs préférences, souhaiteraient que tout s'arrangeât et que la Macédoine retombât silencieusement sous sa séculaire servitude. Seulement, la Macédoine est limitrophe de l'Europe allemande et slave, tandis que l'Arménie était comme isolée du reste de

la chrétienté. Et puis nul ne convoitait l'Arménie, alors que la Bulgarie, la Serbie, d'autres encore aspirent à s'étendre vers Monastir et Andrinople. Les Macédoniens ne périront pas, s'ils doivent périr, sans un remarquable fracas.

Ce serait peine perdue aujourd'hui de redire à la chancellerie italienne qu'elle représente un Etat révolutionnaire, dont les provinces ont été soustraites par la force à la domination étrangère d'un empereur ou d'un pape. Pourquoi les grandes puissances n'imiteraient-elles pas la petite Grèce pour qui vibra jadis le monde, et qui, oublieuse de ses Canaris et de ses Botzaris, félicite Abdul-Hamid de sa ténacité despotique ? A Paris et à Londres, sur le Danube et sur la Sprée, c'est toujours la politique de Metternich qui triomphe : constatation du fait, négation du droit, conservation du statut existant, même s'il est criant d'iniquité.

Si tant de diplomates ont secoué leur torpeur, s'ils se sont résolus à adresser pour la millième fois une protestation platonique à Constantinople, ne doit-on pas reconnaître que l'opinion commence malgré tout à exercer une action ? Action très faible encore, puisqu'elle ne réussit pas à imposer la virilité des attitudes et l'énergie des termes. Abdul-Hamid compte bien que l'attention se lassera, que d'autres problèmes captiveront les regards, et que les réformes macédoniennes, promises et différées depuis un quart de siècle, pourront être indéfiniment ajournées.

Si l'Europe entend substituer à des phrases creuses, à des protocoles stériles, à des négociations équivoques, une manière plus forte, elle n'a qu'un procédé à adopter : exiger la nomination d'un gouverneur slave, serbe, bulgare ou monténégrin, peu importe, en Macédoine et arracher cette contrée à l'arbitraire des valis, des percepteurs et des gendarmes. Tant qu'Abdul-Hamid y pourra dépêcher quelqu'une de ses créatures, pourvoyeur de vices ou exécuteur de basses œuvres, la sécurité restera indécise : tant que les préfets confisqueront à leur profit l'argent destiné aux petits fonctionnaires civils et militaires, collecteurs et colonels se vengeront sur le contribuable, et saisiront sa bourse et sa femme, sinon sa vie. L'essentiel est d'enlever quelques centaines de milliers de Slaves de toute origine à la domination abrutissante et cruelle d'un assassin que les spectres de ses victimes obsèdent jour et nuit, et que, par une ironie étrange, les ambassadeurs des grands Etats vont saluer protocolairement en un langage fleuri. Proposer à la Porte un programme de réformes, c'est se vouer à un échec honteux, c'est prolonger indéfiniment l'atroce duperie qui fait la joie du grand chef des sicaires.

Et puis l'on aurait tort d'oublier les Macédoniens, de considérer leur organisation comme un élément négligeable, de croire qu'un minimum de promesses les retiendra dans leurs chaumières. Au fond, ils veulent la Révolution parce qu'ils saluent en elle le seul moyen de libération. Ce soulèvement qui mettrait les Balkans en feu, qui provoquerait l'intervention immédiate de l'Autriche et de la Russie et affole-

rait toutes les chancelleries, apparaît de plus en plus probable. On reprochera alors aux Slaves de Macédoine d'avoir piétiné la concorde européenne et rompu le silence des contrées d'Orient, mais l'Europe s'est-elle occupée d'eux, alors qu'il en était temps ? Si la nationalité hellénique, la nationalité allemande, la nationalité italienne, la nationalité serbe, la nationalité roumaine et tant d autres ont eu raison de se constituer, on se demande pourquoi la nationalité macédonienne ne bénéficierait pas des mêmes droits. Il est vrai que le passé, que le fait accompli sont toujours légitimes, et que le présent trouve toujours des apologistes fervents, mais ces arguments ne sauraient suffire à la conscience des démocraties. Elles réprouvent la timidité criminelle des gouvernements : elles reconnaissent à tous les hommes le droit de défendre leur vie contre les égorgeurs, fussent-ils galonnés, enrégimentés et stipendiés par la grand Turc.

PAUL LOUIS

## *GAZETTE D'ART*

**Société nouvelle de Peintres et de Sculpteurs** (1). — **Les Arts Réunis** (2). — C'est maintenant une habitude d'ouvrir, avant les deux grands Salons annuels, de petites expositions où, par avance, figurent les productions qui doivent prendre part à la grande bataille. La précaution n'est pas inutile. Dans la cohue des salons les œuvres se perdent. Trouver et apprécier une toile délicate, est maintenant aussi difficile qu'autrefois rencontrer vierge sage à la Cour des Valois.

Grâce aux petites expositions la besogne des amateurs est simplifiée. Dans ces groupements de cinq, dix, vingt, trente peintres il est facile de distinguer les œuvres sympathiques et, les Salons venus, on n'a plus qu'à les saluer comme de vieilles amies.

Les talents qui se groupent à la Société Nouvelle ont pour la plupart une personnalité nettement accusée; beaucoup même connaissent le succès absolu. Tels, E. René Menard, dont les paysages composés satisfont l'esprit et reposent si heureusement l'œil des verdures en trompe l'œil que tant d'amateurs excellent à rendre aujourd'hui ; Charles Cottet qui exprime si bien ce qu'il veut traduire ; Constantin Meunier; Alexandre Charpentier qui a une amusante statuette de fillette ; Jacques-Emile Blanche, portraitiste heureux de Claude A. Debussy et de Mme John Lemoine. Ce dernier portrait est modestement titré « étude ». Beaucoup de praticiens s'en contenteraient et mettraient dans une pareille œuvre toute leur ambition.

Il y a, par exemple, M. Caro-Delvaille qui, très vite, a connu le succès. Certes, son portrait de grand'mère et de petite-fille a du charme, il est heureux de couleur. Mais que de raideur! l'aïeule comme l'enfant ont l'air d'avoir des rhumatismes.

Mettez, aussi, près du portrait de M. Caro-Delvaille, la femme en rouge du délicieux Desvallières... Mais je ne veux pas insister : le conscrit a droit à des égards.

A cette exposition, les envois les plus remarquables me semblent

(1) Galerie Durand-Ruel. — Ouverte du 14 janvier au 7 mars.
(2) Galerie Georges Petit. — Ouverte du 14 au 28 février.

être ceux de M. Lucien Simon. Ses paysages de Bretagne ont une franchise, une vigueur de dessin et de couleur qui enchantent. Le caractère physique et ethnique de la Bretagne est pour ainsi dire résumé dans ce coin de paysage traversé par une route encombrée de gens qui se dirigent vers une église dont la lourde tour de granit se découpe au ras de l'horizon.

De M. Dauchez on retiendra surtout les curieuses eaux-fortes. Les unes m'enchantent : elles disent bien le sol breton, sombre et aqueux, éclairé par un ciel chargé de nuage; les « Ornières » sont, par exemple, un chef-d'œuvre qui fait songer au « Buisson » de Ruysdael. — Les autres, « Menhir », « Yachts », aux traits cernés comme des vitraux, aux ciels lourds de mosaïques, sont d'un aspect pénible. On oublie le caractère et l'on ne voit que le métier.

Après avoir croqué avec puissance les coins les plus arides de la Bretagne, puis le Paris enfumé par le voisinage bruyant des railways, Raoul Ulmann est allé reconnaître Hambourg, le port actuellement le plus colossal de la vieille Europe : il a noté son mouvement, la fantasmagorie de ses digues, de ses phares, de ses grues et de ses remorqueurs noyant l'atmosphère de vapeurs qui, parfois, vont se perdre comme fumées d'encens dans le rayonnement doré des couchers de soleil.

Les paysages d'Emile Claus dissipent pluie, vapeurs et fumées. C'est la Flandre, heureuse et tranquille, qu'il peint : gaies maisons peinturlurées dont les toits rouges luttent d'éclat avec les verdures vigoureuses issues d'un sol généreux. Aussi, les titres imagés choisis par l'artiste en disent-ils plus que les mots et les descriptions qu'on s'acharnerait à multiplier : « la Maison rose », « Printemps au Verger », « Dunes mouillées ». Quelles phrases équivaudraient à ces titres!

Je connaissais, un peu seulement, le nom de M. Walter Sickert. Dans tous les cas j'aurais été assez embarrassé pour préciser une de ses œuvres. Maintenant je crois bien qu'il n'en sera plus ainsi. Ses vues de Dieppe ne s'oublient pas. Après Camille Pissarro, il a su évoquer, par des moyens à lui, la vieille ville et particulièrement la pittoresque église Saint-Jacques.

On aime à retrouver les calmes impressions de nature de Georges Griveau, un artiste qui dessine et qui peint selon les bonnes traditions perpétuées dans l'île Saint-Louis par le bon peintre Boulard, le vieil ami de Corot, Rousseau, Daumier et Barye ; on se plaît aussi à parcourir les intérieurs délicieusement fanés de Walter Gay, et en compagnie de Baertsoen, qui est surtout émouvant dans une suite d'eaux-fortes bien franches, à flâner dans les villes et villages de Zélande. Henri Martin a du charme. En lui faisant quelques emprunts et en agissant de même vis-à-vis d'Aman-Jean — de l'Aman-Jean de l'ancien temps — M. Ernest Laurent arrive à faire des choses assez agréables mais inconsistantes.

J'aime mieux les natures-mortes d'Antonio Gandara que les portraits de M. de la Gandara. Pourtant, les deux ne font qu'un seul et même

peintre, M. Bartholomé quoique officier de la Légion d'honneur sent qu'il a encore beaucoup à apprendre. Son groupe : l'*Enfant mort*, dénote chez lui un souci nouveau.

MM. Henri Duhem, Prinet et Eugène Vail, peintres, et M. Louis Dejean, l'auteur de tant de statuettes amusantes, complètent la phalange de la Société Nouvelle où aucun artiste ne m'a semblé indifférent. Je n'en dirai pas autant de la société parallèle, dite des Arts Réunis. Celle-ci est un peu envahie par les paysagistes à la façon de Damoye et Rigollot. Or, le paysage, c'est intéressant seulement lorsque la personnalité du peintre s'accuse avec force et s'exprime avec nouveauté. Soyez certain alors que l'artiste *sait dessiner*. Tel n'est pas le cas de tous les paysagistes. Aussi si presque toujours les peintres de figures sont capables de peindre un bon paysage, nombre de paysagistes — même les plus hors concours — sont bien embarrassés d'étoffer leur motif de la moindre figure. Il n'en était pas ainsi autrefois. Les plus délicieux, Corot en tête, ont prouvé de multiples fois qu'ils pouvaient sans désavantage, délaisser le paysage pour la figure. Aussi bien, est-ce les non spécialistes qui intéressent. Je donnerai plusieurs Bellanger-Adhemar et la totalité des Henri Jourdain et des timides Blair-Bruce pour un petit panneau à fines tonalités de Ridel ou de Guinier.

Certains paysages d'Albert Lechat et de Jean Remond, cependant, retiennent. C'est qu'il y a autre chose que du trompe-l'œil dans leurs notations.

Passons aux artistes qui sont plus volontiers dessinateurs que peintres. Lucien Monod signa jadis de petites marines d'un goût très fin. Il se spécialise maintenant dans des crayons rehaussés de sanguine : portraits de femmes et d'enfants, études de nu.

Ses portraits « modernes » ont un grand charme. Ils sont décisifs et distingués. Je l'aime moins lorsqu'il pare ses modèles de vêtements XVIIIe siècle. Peut-être est-ce le souvenir des sanguines de Watteau et même de Lancret qui me rend injuste. Mais le trait gras de ces maîtres souligne à merveille les plis des étoffes, alors que, pour donner la même impression, le consciencieux Lucien Monod est obligé de multiplier les coups de crayons : justes mais un peu maigres. Idem, dans ses nus, élégants et distingués, mais qui manquent d'imprévu et de vie, malgré leur précision anatomique.

Fernand Maillaud, lui aussi, appartient à la catégorie des dessinateurs. Mais, volontiers, il rehausse son trait de couleurs aux nuances fines et légères qui donnent un charme infini à ses compositions. Il y a là un portrait de jeune paysanne encadrée par les plis d'un voile fermé d'agrafes en verroteries qui est une œuvre tout à fait charmante. Maillaud dit le charme des places de petites villes, des orées de bois, des mares tranquilles au fond des combes désertes. Tout cela est heureusement indiqué et rendu intéressant par l'appoint de délicates valeurs.

Ce contemplatif rend curieusement le brouhaha des vieilles rues de la Montagne-Sainte-Geneviève. Il précise avec un sentiment très juste, les maisons frustes, les passants affairés, à l'heure trouble où les bouti-

ques s'éclairent. Et c'est alors, sous le jour qui baisse, les plus curieux effets dorés qui soient.

Je me suis bien amusé devant les scènes peintes par M. Hanicotte. Il s'agit de kermesses flamandes où le souvenir de Breughel n'est pas absent, certes, mais qui se recommandent par un dessin sûr, un amusant échantillonnage de couleurs et une originalité imprévue dans l'agencement de la scène et la position des personnages. Un orgue de barbarie est, par exemple, prétexte à mille drôleries de bon aloi.

On voit aussi aux « Arts Réunis » de curieux bois de P. E. Vibert et des études et statuettes qui font honneur à M. Segoffin.

L'art décoratif n'a pas été oublié. Presque tous les envois sont intéressants : qu'il s'agisse des meubles de M. Joseph Boverie, des multiples créations de M. Dufrène, ou des bijoux plus que simples, mais parfois très artistes, de M. Rivaud.

Mais l'intérêt va surtout aux dentelles, guipures et broderies de F. Courteix. C'est merveille de suivre sur le linge blanc les transformation de son génie décoratif.

Il y a aussi des cuirs bien intéressants de MM. Clément Mère et Waldroff. J'ai maintes fois reproché au premier de ces artistes de modeler ses cuirs de telle façon que l'emploi de cadres protecteurs devenait obligatoire. En vue de couvertures de livres il a transformé sa manière et, dans de minimes et peu fragiles saillies, a repoussé des motifs charmants. Ajoutez à cela que la tonalité des peaux est exquise et s'harmonise à merveille avec l'esprit même des pages qui sont incluses dans ces gracieux emboîtages.

CHARLES SAUNIER

**Notes sur Eugène Carrière** (1). — Ce n'est pas en vain que certains visages illustres s'apparentent, ainsi le remarqua Lebrun, à certains masques animaux, que le nyctalope Rembrandt porte une tête de chat, Mirbeau, de dogue, Urbain Gohier, de loup maigre. Carrière image un bon chien, caniche ou ratier ; quand il peint, son front se fronce, et son nez palpiteur qui, cependant que les yeux se plantent dans le modèle, flaire : il semble qu'il en veuille aspirer l'âme ; de même dans ses conversations ponctuées de *hein*, *hein?*, de *n'est-ce-pas?* fiévreux, inquiets, pressants, pareils aux interjections sourdes du chien de chasse, pour chercher la voie, ou bien pour demander : m'aimez vous?

Inquiétude et tendresse sont aussi tout son art. Avez-vous sans émotion les soirs d'hiver parisien, de la rue où vous passiez humé à travers la buée translucide de la vitre, la douce lueur que sous son abat-jour filtre la lampe familiale, et dilue dans une tiède et frémissante pénombre ? C'est proprement la fuligineuse atmosphère tant reprochée aux tableaux de ce peintre. Ainsi l'étrangeté des grands artistes sort non d'un procédé, mais de leur sensibilité à ressentir et exprimer leur temps. La vie contemporaine, impersonnelle, géométriquement collective, toute

1) Exposition Galerie Bernheim, r. Laffitte.

vers l'heure immédiate et incertaine pas même du lendemain mais de l'heure qui suit, toute sociale et sociable presque plus, et faisant l'être humain seul et momentané, donne une saveur aiguë aux délices qu'elle étiole de ce qui, cordial, intime, chaleureux, prolonge l'individu dans l'espace et le temps. D'où l'émotion unique des *Maternités*, des *Enfances* de Carrière. C'est parce que « les siens » en font le presque exclusif sujet qu'elles dégagent l'accent de Madones, d'anges, de Saintes-Familles ne songeant qu'à portraire des figures chéries il y apporta tant d'amour qu'elles prennent un sens religieux, sacré, dont l'équivalent se trouverait au plus dans tels paysages de Corot, Théodore Rousseau, Millet (1) : infiniment plus religieux que les artistes du siècle, Delacroix compris, dans les sujets saints ; autre signe d'un temps : la religion pour qui sait l'entendre parle partout sauf dans les temples.

Quand on a dit que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme c'est le chien, on songeait qu'il est le plus affectueux et le mieux sociable des êtres. Ce flairement de l'âme moderne à travers le caractère parisien se voit autre part. Ses créatures trempées de tendresse endolorie n'en deviennent pas moroses;une vaillance souriante les soutient:elles savent la vie, on le devine, et que si elle est triste, n'y pouvant rien, le mieux est de lui opposer une sagesse supérieure. Et leur expression comme leurs traits rejoignent soudain Florentins et Milanais, Botticelli (le St-Jean de *La Vierge*, *l'Enfant Jésus et Saint-Jean*), le Vinci : pommettes saillantes, paupières lourdes, front bombé, dans *la Vierge aux Rochers*, et Ghirlandajo : Milan ou Florence au xv<sup>e</sup> siècle, Paris au xix<sup>e</sup>, équivalence de civilisations. Et Carrière, par de différents procédés matériels, se montre plus « préraphaélite » que tels artistes exténuant leur talent à les pasticher : lui opère comme les préraphaélites, cherche l'âme de *son* temps; eux, l'inverse.

Voilà ses vraies analogies avec les grands disparus : des équivalences. On a bien pu remarquer qu'à un moment (vers 86 : voir la *Fillette au Chien*) il parut sur la pente d'élégances maniérées, venues de Van Dyck peut-être et des Anglais ; que telles pratiques de Velasquez l'intéressèrent (voir, coll. Jean Dolent, deux portraits de fillettes); que son *Portrait de Jean Dolent* s'orchestre comme la *Ronde de Nuit ;* une récente étude (*Tête de jeune fille de trois quarts*) rappelle un Franz Hals plus sculpté. Car, et plus certainement, on reconnaît dans sa dernière manière l'étude de Rodin (Le *Baiser du Soir* de l'avant-dernier Salon). Dans sa perpétuelle quête pour plus expressément exprimer sa vision ne doit-il pas nécessairement rencontrer, essayer toutes les écritures, cet artiste que les gens pressés prennent pour toujours identique ? Identique, oui, son but : chercher l'énigme de la vie. Et par la tendresse, par la pitié, il la trouve.

La figure du chien cherchant la voie est vivace, étant réalité et point métaphore; elle explique et chaque œuvre, et l'ensemble. Quand ce peintre tout d'inspiration dit : « Je ne sais ce que c'est que l'inspiration :

(1) Corot : « On dirait que les fleurs font leur prière... » Th. Rousseau : « Devant un paysage, j'ouvre mon cœur. »

je sais ce que c'est que le travail », il vérifie la sentence de Napoléon : L'inspiration est la solution spontanée du problème longuement médité. A quelqu'un disant de lui : « Il s'arrête où la difficulté commence », il répliqua : « Elle commence au commencement ». Un élève ébauchant un torse de femme donnait partout la même valeur : « Où porteriez-vous les mains. lui dit-il? » (1) Des critiques habitués au Poussin s'étonnent qu'il commence ses tableaux par tous les points à la fois. concentriquement (2) : il cherche la voie. Soudain sa face davantage se fronce, il renifle plus fort, et jette la touche décisive qu'il veut enfin flairer. Ainsi tâtonne-t-il à chaque ouvrage, et pour chacun à chaque instant de l'élaboration : toute sa vie, il n'a pas cessé de débuter.

**Exposition des Femmes Peintres et Sculpteurs.** — On en réentend l'exclamation de Gavarni : « Il y en a-t-il, des femmes, il y en a-t-il! et penser que cela mange tous les jours! voilà qui donne une crâne idée des hommes! » Mais c'est d'un bal à l'Opéra que Gavarni date sa boutade; ici, il faut songer que tant de personnes du sexe sont douées, chacune, au moins d'un père, ou époux, ou bon ami. et que la peinture, occupation innocente, dispendieuse à peine, et silencieuse, est vraiment une chose admirable : elle ne cause de mal à personne (qui vous contraint d'en aller voir les fruits?) et elle rend tant de pauvres hommes heureux!

**Dufy, Lejeune, Metzinger et Torent** (3). — « Ils sont quatre jeunes (l'aîné a vingt-quatre ans), trois Français et un Espagnol et tous les quatre inconnus ou à peu près ». Leur art — pastels, peintures, dessins — est très jeune en effet, et cela est fort bien : rien qui donne à trembler comme une perfection hâtive. Et Torent (l'Espagnol) manifeste une sûreté de main, une correction dangereuse : on appelle une fougue juvénile, un élan, — tel Picasso — quitte à ce qu'il le payât avec ces trébuchements qui ravissent; lui reste égal et sage... Dufy expose un Paris vu de Montmartre. qui promet. qui promet réellement, et des coins de plage du Havre se souvenant de Boudin. avec en plus des qualités personnelles, tel la belle transparence de l'eau : il ressent vivant (et confus. mais c'est un détail), il voit juste. il exprime avec fougue et cependant solidité.

FAGUS

(1) A cette quête parallèle du modelé physique et du modelé moral se rapporterait un mot de Rodin : Carrière dessine mieux qu'Ingres ; et l'expression de Baudelaire sur le « dessin sournois » de Prudhon. En fait Carrière vient bien plutôt de Prudhon que des Espagnols..., et quelque cause lui fit délaisser les nudités féminines. où il était et seul son successeur-né ?

(2) Jean Dolent dit ce qu'il faut dire : « Il *compose* du premier au dernier coup de pinceau ». Poussin copiait sur la toile un tableau entièrement composé dans sa tête : entre les deux s'ouvrit un gouffre, la vie moderne. Le côté décoratif de Carrière et comment c'est par là qu'il exprime l'éternelle énigme de la vie à travers ce décor moral. la vie moderne, voudrait pour son étude un développement impossible à des *Notes*.

(3) Galerie Weill, 28. rue Victor Massé.

*LES THEATRES*

*Théâtre Antoine :* **Le Colonel Chabert**, de M. Louis Forest.

On ne se lasse point de voir des militaires au théâtre. Ceci se déduirait d'ailleurs de cette autre vérité, qu'on ne se lasse jamais de voir des militaires nulle part. Mais ne serait-ce pas surtout que les exercices singuliers où ils se complaisent et qui semblent leur fonction naturelle constituent de l'excellent théâtre? Pantomime exquise, le rythme de leurs mouvements, assez prévu pour être un repos de l'esprit, assez simple pour n'impliquer point de savoir compter — sauf dans quelques cas très rares, tel le commandement : baïonnette... on! — plus loin que trois ou quatre. Divertissement de l'œil, le jeu bariolé de leurs couleurs. Cette similitude du soldat et de l'acteur est attestée, sans doute possible, par la concordance des termes : on ne dit plus beaucoup « une parade », les goûts du public s'étant affinés; mais on dira longtemps encore, souhaitons-le : « une revue ». Ce même public a mêlé à ses aspirations belliqueuses une pointe, ainsi qu'il sied, de souci du confortable bien digne de la civilisation moderne. Par un usage qu'explique le soin de ne point priver les héros de leurs spectateurs, les batailles, de toute antiquité, ne furent jamais contemplées *de visu :* les détails en sont révélés, le lendemain, par les gazettes, et avant l'invention de celles-ci on y suppléait en dépêchant dans des directions étudiées et sur le mot d'ordre : « sauve qui peut », quelques vaincus épargnés, choisis pour porter les nouvelles parce que congrûment ingambes et loquaces. Il n'est pas certain que l'on n'en soit pas venu très tôt à respecter l'existence de tous les belligérants, et à ne manifester des fureurs de la guerre que le strict nécessaire à éloigner les indiscrets. Le théâtrophone fera disparaître ces dernières cruautés. La coutume se périme également d'assister aux péripéties de l'instruction des recrues. Il suffit à l'hygiène et à la digestion de savoir qu'il y a quelque part de jeunes hommes contraints à des gesticulations incommodes, sous de convenables intempéries. Les auteurs latins affirmaient, d'une part qu'il est beau et décoratif de mourir pour la patrie, de l'autre qu'il est doux d'observer du rivage les catastrophes. Ces deux exigences ne pouvaient aboutir qu'à cette variante de l'ancien cirque : le champ de bataille entouré de fauteuils. Champs de bataille, champs de Mars, ces spectacles agrestes ne valent que par le contraste qu'ils présentent avec la vie citadine; c'est pourquoi ces villégiatures chères à l'imagination bourgeoise ont été transportées, pour plus de commodité, dans le vaudeville, dernier stade, par un transformisme évident, de l'évolution de l'armée.

Ainsi avons-nous revu avec un redoublement de satisfaction *la Famille du Brosseur* de M. Tristan Bernard, nous associant de tout cœur au vœu de l'auteur, réalisé déjà par la pérennité des représentations de sa pièce : les vingt-huit jours portés pour le moins à une centaine. La logique et le calendrier doivent déjà s'offusquer que cette période, laquelle ne s'accomplit point nécessairement en février, ne voie point trente ou trente et une aurores.

Le grade du commandant Dalbert fut l'étape hiérarchique qui nous conduisit au *Colonel Chabert*.

Cette pièce en quatre actes n'est pas la moins bonne, mais n'est pas la première qu'on ait tirée de la nouvelle de Balzac. On a lu, notamment, dans les *Souvenirs d'un vieux chasseur d'Afrique*, une description pittoresque d'une représentation du *Colonel Chabert* par des interprètes militaires, de qui la fertilité d'invention avait improvisé les accessoires : l'or des épaulettes et des galons était simulé par de la paille empruntée aux bottillons de cavalerie. Non moins ingénieusement, un dénouement nouveau et « plus satisfaisant » suppléait à l'absence des derniers feuillets de la brochure : il cassait le second mariage et rendait sa femme au colonel.

Le colonel Chabert est quelqu'un comme un oncle d'Amérique qui serait officier français. De là son succès. Il revient de loin : « d'être mort » à Eylau. Il confirme les patriotes dans cette idée que le grade commande à la mort, et la réduit aux proportions d'une blessure plus méritoire et d'une campagne plus longue. Il incarne le dogme de la résurrection de la chair mis à la portée de la compréhension militaire. Il laisserait soupçonner à d'autres gens qu'à Eylau il n'y eut peut-être aucun mort...

M. Antoine a remis debout solidement ce joujou de plomb pour grandes personnes.

Alfred Jarry

*LES LIVRES*

Péladan : **Modestie et Vanité** (Mercure de France, in-18 de 361 pp. 3 fr. 50). — Nous écrivions dans cette revue, le 15 mars 1902, au sujet de *Pereat !* « qu'un livre de M. Péladan est toujours un beau livre et que ni le nombre de ses œuvres ni leur valeur harmonieusement égale ne serait une excuse à les accueillir sans déférence. » Nous nous étions presque trompé — par défaut: nous voulons dire que son œuvre, considérable, qui a pu sembler à beaucoup avoir atteint toute la perfection qu'elle comportait, nous découvre maintenant des points culminants nouveaux vers lesquels elle s'oriente et progresse avec sûreté, par sa force et sa beauté propres, et sans artifices extérieurs. Symboliquement peut-être, le livre est signé Péladan, sans plus: et c'est beaucoup plus. C'est, pour reprendre une formule chère à l'auteur, quand « on est devenu mage » qu'on n'a plus besoin de le dire.

Le livre ressuscite — ainsi qu'on doit ressusciter les morts, c'est-à-dire en leur infusant une vie toute neuve, comme plus jeune et surnaturelle; il se garde de reconstituer — le fameux tableau du palais Sciarra, maintenant perdu, « l'allégorie subtile où la vie contemplative et la vie passionnelle sont figurées d'une manière intense, sans accessoires... les sœurs éternelles dont l'antiquité faisait des frères: Eros et Anteros. » Isabella Visconti, princesse milanaise, et Rosa-Bianca, la camaldule, réalisent, l'une tenant des narcisses et les seins nus, soulignés d'une large broderie, au reste manifestant plus de majesté que de grâce; l'autre n'élevant d'autre fleur que sa main ineffleurée, — la vi-

brante et vivante Vanité à côté de la Monaca du Vinci, toute contemplation et silence, et de qui la plus naturelle posture semble celle de pénitence, la *venia* monastique qui fait penser à la mort douce d'un oiseau frappé pendant son essor. Spectateurs de ce tableau et son créateur, le réfléchissant comme un miroir dont le tain serait la science, mais que sa science ne sauve pas absolument d'être tenté, nous retrouvons le héros favori et qui, sous des appellations diverses, fait le lien de l'œuvre de M. Péladan: Messer Lionardo. Le personnage n'a pas vieilli, mais mûri, ce qui était nécessaire pour qu'un tel nom ne fût pas trop lourd à cette réincarnation, au vingtième siècle, de l'autre Léonard, Hercule moral entre deux pôles féminins contraires.

GASTON DANVILLE : **La Psychologie de l'amour** (Alcan). — Ce livre parut il y a neuf ans et fut réédité depuis. Nous en parlons aujourd'hui parce que le tirage actuel est augmenté d'une théorie *a posteriori* — fondée sur les lois récemment mises en valeur par MM. Lehmann, J. Sully et Th. Ribot — qui en éclaire singulièrement et vérifie les définitions précédentes, énoncées *a priori*, qui réfute les objections et constitue en somme un livre nouveau.

« Il est à remarquer, écrivait M. Gaston Danville en 1894, qu'il existe un contraste frappant entre la place considérable qu'a occupé de tout temps ce sentiment [de l'amour] dans la vie morale, intellectuelle, artistique des peuples, aussi bien que dans leur évolution naturelle, sociale, et le nombre, au contraire restreint, des sages anciens ou des penseurs modernes dont l'esprit s'oriente vers ce thème, si l'on fait abstraction des littérateurs et des artistes auxquels il servit de prétexte à d'éternelles et multiples variations (p. 3). »

Il est certain, en effet, qu'on ne connaît guère d'autre théorie vraiment originale et complète (mais une théorie peut être complète et insuffisante !) sur ce sujet que celle qu'a formulée Schopenhauer. Hartmann, après lui, chercha à dégager l'Amour de la masse des autres sentiments ; mais M. Danville eut le mérite d'inaugurer l'étude de l'*Amour en soi*, à proprement parler. Les psychologues du roman n'ont jamais observé l'amour, mais des amoureux. La très curieuse analyse physiologique de M. Le Dantec, dans le numéro du 1er février de *La revue blanche*, donne quelque regain d'intérêt à la théorie psychologique du Dr Maurice de Fleury, lequel assimilait l'amour non plus, comme J. Franck, à une névrose, mais à une intoxication. M. Danville fait justice, péremptoirement, de l'hypothèse de M. Delbeuf, d'après laquelle un homme et une femme seraient irrésistiblement jetés l'un vers l'autre par la volonté inconsciente d'un spermatozaire et d'un ovule. Nous avons, ailleurs, accepté ce système finaliste, mais en restreignant ses effets à la conjugaison sexuelle, ou plus techniquement à la production chez l'homme de consécutifs réflexes bulbo-caverneux.

La définition que l'auteur de la *Psychologie de l'Amour* donne de ce phénomène nous paraît, si nous osons ainsi allitérer, « définitive » :

« L'amour est une entité émotive spécifique consistant dans une

variation, plus ou moins permanente, de l'état affectif et mental d'un sujet, à l'occasion de la réalisation — par la mise en œuvre fortuite d'un processus mental spécialisé — d'une systématisation exclusive et consciente de son instinct sexuel, sur un individu de l'autre sexe.

« Le plus souvent, ce phénomène ne va pas sans l'exaltation du désir. »

Voici en outre, selon M. Danville, l'adaptation à la Psychologie de l'amour de la loi du *transfert* des sentiments. « M. Ribot, rappelle-t-il, décrit ce cas dans les termes suivants :

« Sous sa forme la plus générale — car son mécanisme n'est pas
« toujours le même —la loi de transfert consiste à attribuer *directe-*
« *ment* un sentiment à un objet qui ne le cause pas lui-même. Il n'y
« a pas transfert en ce sens que le sentiment serait détaché de l'évé-
« nement primitif pour être accolé à un autre; mais il y a un mouve-
« ment de généralisation ou d'extension du sentiment qui s'étend
« comme une tache d'huile. Ce transfert peut être figuré symbolique-
« ment.

« Représentons par A un état intellectuel et par s l'état affectif qui
« l'accompagne ; A par association suscite B, C, D, E, etc., s est trans-
« féré successivement à B, C, D. E, etc. ; nous avons :

$$\frac{A.}{s}\text{B.C.D.E., etc.}\quad\text{puis}\ \frac{ABCDE}{s}\text{, etc.}$$

« En sorte que C ou D ou E, etc., peuvent susciter *s* tout comme A
« et sans A. « Le sentiment est évoqué sans l'intermédiaire de la repré-
« sentation à laquelle il était lié à l'origine. » (Sully). »

« Désignons par *s* l'éveil de l'instinct sexuel ; le sujet pourra ne connaître que A, B, comme associés à *s* et être influencé néanmoins par C, D, E, etc., sans retrouver la circonstance où ils furent liés à A, B. Si l'on considère que les éléments constitutifs de l'image préformée sont d'origines diverses, fort nombreux, et qu'à l'occasion de beaucoup d'entre eux, un semblable transfert peut s'effectuer, il paraîtra vraisemblable qu'au moment de l'apparition d'une telle image à la conscience, le sujet soit presque toujours incapable d'en discerner la provenance, et qu'il subisse l'exclusivisme absolu du choix, sans en connaître la raison (pp. 174-176). »

ALFRED JARRY

ANDRÉ BEAUNIER : **Notes sur la Russie** (Tricon, in-18 de 304 pp., 3 fr. 50). — Avant tout exposé critique, il faut envisager dans ce livre sensible et précis, une parfaite analyse des éléments de toute nature qui conditionnent la personnalité de l'âme russe contemporaine. Par l'intelligence incessante des faits les plus minutieux dans l'ordre historique, ethnique ou politique, M. André Beaunier, a pu saisir avec une clarté singulière, ces multiples activités, ces fièvres ou ces indolences, cette santé des instincts, ces vertiges et ces inclinations douloureuses, complexes, infinies dont la synthèse vibre dans le grand cœur triste du peuple russe.

Il n'est guère de pages où M. Beaunier n'ait mis au jour, parmi des séries fort distinctes d'états de conscience, des témoignages d'une incurable mélancolie, d'une inquiétude fiévreuse de la sensibilité, et cette maladie de la volonté qui s'interroge anxieusement dans l'instant même qu'elle s'efforce à réaliser ses desseins.

Ce sentiment fébrile et spontané d'angoisse, la crise d'incertitude désespérée et l'indicible amertume de vivre qui, pour certains, s'en exhalent, naissent fort naturellement d'un ensemble de causes que l'auteur de ces notes classe et coordonne avec une rare sagesse.

Si les Russes en sont à cette ère douloureuse où ils ressentent étrangement leur impuissance individuelle et collective à se libérer, en même temps que leur vitalité, c'est à la formation précoce et trop rapide de leur conscience qu'ils le doivent en grande partie. L'abolition de la servitude en 1861 provoqua le saisissement de l'esprit russe dès qu'il fut donné à celui-ci d'entrevoir l'étendue de la culture intellectuelle européenne. Une vision si brusque des choses, une intelligence spontanée de tant d'activités, d'ardeurs et d'espérances devaient composer à cette jeune humanité, une énergie trop vive, emportée, inapte aux manœuvres sourdes, ou à l'emploi de bas moyens de conquêtes, enflammée sur l'objet de ses désirs, gagnée d'avance à toutes les audaces que suggère dans un organisme individuel ou collectif, une influence prépondérante des instincts.

De là naquirent ces conflits entre « le monde de l'intelligence » minorité frémissante et nerveuse, abandonnée à toutes les fougues de sentiment, et les Tsars pieusement occupés à maintenir l'observance rigoureuse des rites religieux et l'ignorance passive qui, docilement, servent de base à leur autocratisme illimité. — Une si ardente aurore de l'esprit ne pouvait aisément s'obscurcir; précisément elle explique la crise incessante qui enfièvre, en Russie, les cerveaux, qui unit maintenant les masses tristes à la courageuse élite intellectuelle et les récompense parfois d'une immense et tragique lueur annonciatrice.

Ainsi M. Beaunier relie-t-il fort justement, en raison de l'identité de leurs principes, les faits représentatifs, dans l'histoire de ces dernières années, de la jeune vitalité russe, à tout moment insurgée contre l'obscurantisme tyrannique d'un gouvernement résolu à ne pas déroger aux traditions d'un passé terrible. Cette ferveur juvénile, souvent désespérée, ce besoin de connaissance, de certitudes et de liberté, ce culte du péril d'où naît la vérité expliquent l'histoire de la pensée russe contemporaine. Les étudiants récemment proscrits témoignent que l'intensité du combat n'a point décru.

Mais l'art russe surtout trahit dans chacun des chefs-d'œuvres qui l'immortalisent, une volonté furieuse, vaincue et toujours renaissante, d'affleurer à la vie heureuse, à la paix de l'intelligence, à la douceur d'être, à la sagesse et à la vérité. M. Beaunier donne de ces préoccupations qui motivèrent de si simples et de si mélancoliques merveilles les témoignages qu'on devine : il les situe aussi bien chez Dostoïevski, chez Gorki, et chez tous ceux qui vont en avant des lois et des croyances, sous l'ardeur courageuse de la conscience claire et des instincts, que

chez les peintres dont il pénètre et commente la tristesse et la sensibilité. Même il retrouve chez ces derniers les traces d'une prédilection douloureuse à l'endroit des scènes minutieuses de la vie familière, ployée sous le joug du destin meurtrier ; il fait mention d'œuvres qui semblent illustrer la souffrance désespérée et ambiguë que connurent ceux de la maison des morts.

Cette inquiétude étrange, cette angoisse sous le ciel de l'avenir inconnu, cette frénésie triste apportent à l'intelligence russe le tourment de l'infini, la conscience frémissante de la volonté et de l'espace. Quelques musiciens de génie Moussorgski, Borodine, Balakirev, donnèrent de ces qualités ardentes, de sublimes aspects qu'on ne peut méconnaître.

Ces *Notes sur la Russie*, parmi des pages admirables de ferveur et d'intelligence critique contiennent encore le récit de quelques entrevues avec Tolstoï. Il y a là des témoignages de puissance recueillie et de vie généreuse, si grands et si beaux qu'on voudrait les citer intégralement — et avec eux, tous les termes de ces entretiens qui leur composèrent le plus paisible et le plus grave décor.

Tout ce livre exhale une étrange ardeur d'intelligence; les idées et les faits qui y sont exposés portent une clarté profonde, comme s'ils participaient déjà d'une histoire scrupuleuse du passé.

MME STANISLAS MEUNIER : **Confessions d'honnêtes Femmes** (Lemerre, in 18 de 289 pp. — L'intrigue peu nourrie de ce roman et l'innocence des incidents qui en forment la trame pathétique n'atténuent point le plaisir qu'on goûte à sa lecture. Et celui-ci tient dans l'expression discrète, minutieuse et délicate d'une sensibilité de femme dont la vie douloureusement s'insurge vers un peu de tendresse et de vérité, malgré l'étreinte des conventions et des lois, et d'un passé de rigueur morale. Mme Stanislas Meunier qui se fût sans doute trouvée mal à l'aise, s'il s'était agi de révéler les incohérences et la frénésie de cœurs passionnés, mais rudes et dépourvus d'urbanité, excelle à traduire toute la mesure de fougue, de fièvre fervente, de vie aventureuse et d'abandon dont se peuvent spontanément emplir certaines intelligences de femmes.

C'est à l'analyse attendrie et à l'évocation d'une femme fine qu'une soudaine renaissance des instincts conduit peu à peu à l'amour sensuelle dont l'[illegible] se fait précéder, que Mme Meunier paraît avoir borné son effort. La psychologie de l'amant, en effet, se borne à de sommaires découvertes plastiques; elle fait envisager son objet comme une manière [illegible] portant avec [illegible] une beauté mystérieuse qu'alanguissent encore des hérédités orientales. C'est là qu'il faut, à mon sens, toucher l'erreur de l'œuvre, dans cette impossibilité où nous sommes de saisir la raison d'une aussi ardente affinité entre une femme d'instincts et de sentiments passionnés mais complexes et délicats et [illegible] ces [illegible] si aisément romanesques. Il n'en reste pas moins que c'est là une œuvre émue où des sens frémissants évoquent à chaque instant le cœur douloureux qui les anima.

PAUL-LOUIS GARNIER

Michel Mathey : **La Traite des Blancs** (Juven, in-18 de 300 pp., 3 fr. 50). — Ecrit sans plus d'art que d'artifice par un voyageur un peu commis, mais intelligent, ce livre, très documenté, aigre mais sincère, vécu, dont les types originaux et authentiques animent la longueur, est une satire aiguë de la colonisation belge au Congo, sur laquelle nous avions déjà des pages vivantes d'un publiciste très intéressant, M. Jean Hess. « Le but ostensible de l'association internationale africaine avait été l'abolition de l'esclavage : les Anglais et les Belges qui firent le Congo belge ne tardèrent pas de substituer à l'esclavage partiel des marchands d'esclaves la servitude officielle, mille fois plus pénible aux races noires, » et étendue en des contrées où n'atteignaient pas les marchands de bois d'ébène et où, maintenant, les miliciens noirs incendient les villages si l'impôt se fait attendre et coupent les mains trop lentes à apporter le caoutchouc.

Ce livre, très utilisable, qui aura peut-être pour effet de détourner quelques Européens complètement ignorants de l'Afrique, d'aller s'engager dans une des compagnies coloniales à menteuses promesses, n'en est pas moins trop pessimiste. Pour celui qui a lu les voyages de Livingstone, de Soleillet, de Serpa Pinto ou de tant d'autres qui, avançant dans une Afrique complètement inconnue et souvent hostile, écrivirent pourtant de belles pages de courage et d'enthousiasme, le roman de M. Mathey marque la différence qu'il y a entre le voyageur commercial et le voyageur scientifique : celui-là sait trouver partout de la beauté ; une ardeur artiste le mène heureux et fier, nouveau, par delà les dangers. Le commis-voyageur fera mieux de rester à siroter ses petits verres de fine au cabaret de village poitevin ou provençal où se règlent toutes les affaires. — Par ailleurs, l'on se plaît à percevoir, dans quelques pages de ce livre, le cosmopolitisme des noirs du centre africain qui, marchands ou esclaves, ont couru par tout le continent et dans les causeries, près des feux de la brousse, entretiennent tous leurs palabres de récits sur le Caire, Alger, Fez et Lourenço-Marquès ou Saint-Philippe de Benguela.

Sadia Lévy et Robert Randal : **XI Journées en force**, avec une préface de René Ghil (Alger, Jourdan, 2 fr. 50). — Il n'y a pas de jugements sur la littérature française qui puissent intéresser davantage des Parisiens que celui d'écrivains coloniaux : ils la jugent avec le même recul que les étrangers, et avec plus de compréhension par suite d'une commune instruction scolaire. Deux Algériens, MM. Sadia Lévy et Robert Randau, déjà connus pour un remarquable roman de mœurs indigènes *Rabbin* (Havard, 1896) et de nombreuses plaquettes de vers dont Pierre Quillard a plusieurs fois dit excellemment les robustes mérites artistes, ont voulu conter ici l'évolution de deux esthètes algériens avec lesquels il faudrait se garder de les identifier, Sébastien Lémare et Kelato, tous deux authentiquement et également névrosés quoique Sébastien s'imagine particulièrement puissant, équilibré, il n'ose pas dire pur mais sain, et mâle — bien plutôt surmâle (pp. 69-73).

Seulement esthètes, ils seraient *aujourd'hui* peu intéressants et nous paraîtraient indélicats de requérir l'attention dix ans après que leur manière d'esthétisme s'est évaporée : mais ce sont des esthètes nés en Algérie et qui y sont retournés après avoir fait une juste noce cérébrale à Paris.

C'est donc une critique à la fois sympathique et amère des déliquescences du milieu littéraire métropolitain de 1890 où ils se corrompirent : magisme, satanisme, auditeurs-snobs du Chat-noir, chapelles de tapageuse dévotion pseudo-mallarméenne encensée de kif, adoration spécialisée de Rops, culte de Khnopff, etc.. où s'étaient aventurés ces deux jeunes Algériens, doublement naïfs de ne pas douter de soi et d'où l'ennui, les plus complètes fatigues physiologiques, un instinctif bon sens finissent heureusement par les expulser. Ils rentrent en Algérie dégoûtés de Paris : « Paris ne se constitue que des bavardages des concierges. La zone torride, les climats excessifs, les faunes et les flores tropicales, les terres nouvelles font des existences vivaces. L'artiste peut et doit vivre là où il rencontre le maximum de cérébralité. Il n'est plus de tours d'ivoire. Etre Parisien devient la honte » ; mais, on le voit, dans le seul désir de retrouver, en cette terre neuve et âcre, les fortes excitations que la banalité de Paris ne sait plus leur réserver. Ils croient encore que toute la vie tient dans la cérébralité : ils continueront les banquets néroniens, ils se réfugieront dans des « castels » de des Esseintes recomposés avec minutie au Kamchatka désertique, ou voyageront « par à travers » le Soudan, mais sans jamais rien regarder autour d'eux. Plus tard, ils décriront la nature des pays traversés, et ce sera très « vu », mais ils l'auront vue sans l'avoir jamais regardée,comme une tache lumineuse qui se trouve à votre droite vient, malgré vous, impressionner obliquement votre rétine : et leurs œuvres seront même ainsi très significatives et très intéressantes, présentant *un autre* de ces curieux cas coloniaux de vision subconsciente et hallucinée, où il y a de la fièvre et qui est une sorte de mirage dans le domaine littéraire, dont Kipling nous a déjà offert un cas ni plus ni moins passionnant. Je sais dans leurs précédents ouvrages des paysages africains de ces écrivains, très expressifs et très exacts, qu'ils portaient en quelque sorte héréditairement en eux — je donne au mot hérédité la longue extension nécessaire que lui a confirmé M. Le Dantec — et qui,après l'intermède d'une éducation classique, se sont *réveillés* tout à coup, au fond de leurs sens par une commotion, pendant qu'ils passaient devant tel paysage jumeau vers lequel ils se sont tournés juste assez pour en recevoir une impulsion lumineuse.

Il continueront donc à ne pas regarder autour d'eux, à vibrer de la maladivité nerveuse rapportée de Paris, à ruminer en quelque sorte leurs sensations parisiennes seulement enveloppées d'une superficie d'exotisme. Mais peu à peu, le mouvement des voyages, la ventilation des grandes brises aux hauts plateaux, l'air salubre leur rendent l'équilibre de santé qu'avait rompu l'hypertrophie cérébrale. MM. Randau et Lévy n'ont pas aussi rudement indiqué cette complète évolution dans

leurs esthètes, qu'ils ont un peu chargés comme toute extériorisation du côté le plus maladif de soi ; mais elle se marque visiblement chez eux. Leur style qui est celui de deux intensifs artistes, de véhémente originalité, se débarrassera de plus en plus d'épithètes démodées ou fausses, il deviendra plus sobre, non par condescendance pour l'ignorance ou l'anémie du lecteur, mais pour donner à l'image quelque espace où elle puisse se développer, pour permettre à la flore des phrases de ne pas trop s'épuiser sous le brillant parasitisme des mots, pour soumettre le mot à la phrase. A mon sens actuellement la littérature coloniale doit être tout autre chose, une pénétration fraternelle de l'âme indigène primitive en ce qu'elle a de caressante animalité et de végétatif, de naïf imagisme, et l'expression la moins cérébrale *possible* de la nature — parce que cérébral, c'est toujours plus ou moins humain, anthropomorphiste —, mais il faut remarquer que l'Arabe est le moins primitif des indigènes et l'Algérie du Sud la nature la moins végétale, même la moins animale, un sol dépouillé où l'être humain est presque la vie, où donc omnivore et omnidépendant, il ne s'équilibre plus dans la grande vie de flore et de faune abondantes et mêlées, perd avec l'équilibre extérieur l'équilibre intérieur, devient sec et cérébral. Il manque à MM. Lévy et Randau, à ces désertiques comme aux citadins, cette douceur puissante nécessaire au type moyen de l'homme et que pourrait seule leur rendre une longue vie dans des campagnes forestières : cela était fatal, je ne sais pas si cela est regrettable ou heureux ; quoiqu'il en soit ce sont d'admirables travailleurs, des écrivains de belle honnêteté, de vrais artistes, personnels et rares.

MARIUS-ARY LEBLOND

JULES LAFORGUE : **Les Moralités légendaires**, nouvelle édition (Mercure de France, in-18 de 272 pp., 3 fr. 50). — Il y a des promotions dans la littérature. Une nouvelle façon de voir les choses, une formule, supplante et s'implante : elle occupe tout. Est-ce de par le génie irrésistible de ses promoteurs? non: le génie n'a rien à démêler là; mais parce qu'elle arrive à son heure, ou plutôt que c'est son heure qui arrive, et ne pouvait pas ne pas arriver : que cet avènement enfin résulte non d'individus exceptionnels, accidentels, mais d'une universelle poussée.

L'« école du bon sens » ne produisit pas un grand homme, à moins qu'on ne donne ce nom à Viollet-le-Duc et à Renan, et pourtant ses Augier, ses Gounod, ses Ponsard, ses Baudry (puis, quoi! ses Leconte de l'Isle, car le Parnasse, c'est le lyrisme du bon sens, ou le bon sens du lyrisme) étouffèrent le Romantisme représenté par des envergures telles que Vigny, Lamartine, Flaubert, Th. Rousseau, Corot, Barye, Berlioz, et Hugo même, qui ne revint sur l'eau que plus tard, la démocratie manquant de figures. Pourquoi? parce que « le bon sens » exprimait ce laisser aller pesant du second Empire de qui les survivants répètent : que qui ne l'a connu ignorera toujours la douceur de vivre. Le Naturalisme succéda fatalement, avec le suffrage universel et le tout à la science ; et aussi fatalement le Symbolisme. Non, le génie n'a rien à

démêler là : tant mieux s'il coïncide, sinon, l'on s'en passe; et s'il survient trop tard ou trop tôt, cas le plus fréquent, car lui ne choisit pas son heure, tant pis — pour lui. Laforgue en fournit le plus déchirant exemple. Tout ce que réalisa le Symbolisme il le contient, et l'exprime avec une plénitude telle (celle du génie) qu'il est vraiment le symbole du Symbolisme. Mais il vint quelques années trop tôt et pour presque aussitôt s'en aller. Verlaine, lui, eut la fortune de vivre assez pour donner ses œuvres définitives, pour empreindre toute une génération, et pour assister à sa gloire; Laforgue reste dans la pénombre mélancolique des précurseurs. Et pourtant, quelle figure adorable! si virginalement juvénile, si ingénue, qu'on ne lui trouve de pareil que Schumann : Heine à qui souvent on le compare est amer, bilieux, sec au fond, et Laforgue tout amour, toute ardeur. Mais ardeur sans « emballement », ingénuité qui sait à quoi s'en tenir, tendresse qui n'est point dupe. Il sent avec acuité douloureuse le divorce irrémédiable de l'être civilisé avec la nature, de l'action avec le rêve. Seulement : puisqu'il est irrémédiable, à quoi bon en pleurer : la vie est la vie, telle que l'accepter, et en sourire : avec malgré tout des larmes au fond, et que sa sincérité angélique lui défend de dissimuler. Et on devine une philosophie douloureuse, celle de nous tous, derrière le sourire de celui qui, dans ses autobiographiques *Moralités*, institua ce héros moderne : un Pierrot qui soit un Hamlet.

Paul Pourot : **Les deux Familles** (Dujarric, in-18 de 316 pp., 3 fr. 50). — Le même thème que dans l'*Associée* de Muhlfeld, appliqué au petit peuple (bourgeois, commerçants, ouvriers) : plus généralisé, partant élargi, si de venir en argument de thèse ne le rétrécissait d'autre part; les exemples sont véridiques, mais nécessairement choisis, d'où ils perdent toute valeur autre que d'arguments. Nous voyons bien d'un « mariage d'intérêt » un ménage calamiteux sortir, mais non parcequ'intérêt : parce que les épouseux se choisirent sottement, précisément sans lucidité à l'endroit de l'intérêt commun, puis agissent plus sottement encore. Nous voyons une union libre, toute d'amour, prospérer (du moins l'espérer) : mais dans ce cas particulier, un mariage régulier eût prospéré de même. Du reste, il ne s'agit point d'amour passionné, mais de cette estime mutuelle que justement préconisait Proudhon, lequel on sait réprouvait le « mariage d'amour » comme plus funeste encore que le « mariage d'argent ». En résumé, union libre ou légale, c'est tout un dès lors, l'exemple universel ratifie Proudhon : le mariage favorable demeure un mariage d'intérêt largement entendu, où les inclinations, les situations sociales, la parité de caractères et d'apports matériels ou moraux s'équilibrent. Puis l'homme travaille selon son métier, écrivain, banquier ou maçon, la femme ordonne le foyer, et tout va pour le mieux.

Louis Besse : **L'Idole Rouge** (*Foule en Rut*), roman social (P. Fort, in-18, de 218 pp. ill., 3 fr. 50). « Aux serfs du travail, aux esclaves de l'amour, à tous ceux que la société actuelle tient sous son joug mais qui ne se résignent pas, je dédie ce livre ». Présomptueuse, banale depuis

tant d'études sociales de Mirbeau, Descaves — et tant d'autres, une telle dédicace ne se justifierait que par beaucoup de talent ou tout au moins un très grand effort pour renouveler une idéologie et une phraséologie pareillement éculées : en fait, elle s'oblige tout au moins à un livre, mais, comme le donnait à prévoir le ton sur lequel elle s'y engageait, elle ouvre un roman feuilleton. On ne saurait rien dire de ce qui n'est pas écrit : cela n'existe pas. Le mentionner même représente un manquement dont il faut s'excuser ; il prête une existence illégitime au néant,à plus que le néant pur, à ce qu'il faudrait appeler le néant délétère ; tel, tandis que l'inerte azote asphyxie simplement, par privation d'air, l'oxyde de carbone qui empoisonne la vie. Et ainsi notre bienveillance, écrivains, se rend plus pernicieuse encore à notre art que la fausse littérature.

Delphi Fabrice : **L'Araignée rouge** (Ambert, in-18, de 268 pp., 3 fr. 50). — Voici dix, quinze ans, les cérébraux, les humanités-d'exception, les âmes, quoi ! commencèrent de sévir ; cela venait des Goncourt, de Barbey d'Aurevilly, de Baudelaire. Une âme devait posséder 33.000 livres de rente, boire de l'éther, fréquenter la peinture de Burne-Jones, Bayreuth, et les souteneurs; en amour, pratiquer l'intromission par les voies illicites, nommée union d'âmes. De quoi Huysmans, Rachilde et Jean Lorrain tirèrent des œuvres d'une beauté étrange et lugubre. D'abord ils peignaient sur nature, car les « âmes » ont réellement existé, puis enfin, ils possédaient énormément de talent (les deux derniers au moins). A présent, le genre est épuisé, comme les modèles (le personnage véridique qui posa *M. de Phocas* vient de mourir) : dame, ces histoires-là, cela finit toujours par le suicide ou la petite voiture (ga-ga-ga-ga). Non que le roman de M. Delphi Fabrice soit dénué de talent ; mais on y rencontre des paysages et des imaginations qui déjà datent ; on nous dit qu'il fut écrit voici quelques années : c'est un malheur... que les livres vraiment originaux, vraiment livres, ne connaissent point; les années les patinent, elles ne les vert-de-grisent pas. Enfin, un ouvrage inégal, de transition, et surtout de jeunesse : et ce dernier mot enferme tous les espoirs; l'épisode final déjà est d'une belle invention dans l'épouvante.

Maurice de Faramond : **La Noblesse de la terre**, drame (Ed. de l'*Effort*, in-8 carré de 188 pp., 3 fr.). — L'auteur de *Monsieur Bonnet* publie la version revue du drame, qui en 1898, d'un coup le transporta au premier rang des auteurs dramatiques de l'avenir. L'épreuve redoutable et décisive du temps et du transfert à la forme livresque, consacre les enthousiasmes par la représentation suscitée. On peut le répéter froidement : *La Noblesse de la Terre* institue une notion théâtrale nouvelle, ou plutôt restitue la notion légitime, éternelle, obscurcie chaque jour davantage depuis Corneille et Molière, par les classiques, puis les romantiques, avant de se voir exhérédée par les amuseurs « optimistes » qui mènent une déloyale concurrence aux prônes académiques sur les prix de vertu, aux parades des universités

populaires, ou aux panachurissements du Cirque. Cette notion est rien que le dithyrambe ; celle des Grecs, des Mystères du moyen âge français, et des « madrigaux » renaissants, de Shakespeare et des grands Espagnols. Wagner nous y ramenait, préparé par le Beethoven des symphonies, par le Bach des oratorios : une danse sacrée, une messe, par les plastiques et les mimiques enrythmées, par les ambulations harmonieuses, par le balancement des dialogues du chœur avec les protagonistes. L'œuvre dramatique ainsi conçue atteint son sommet quand elle devient *tragique*, nous voulons dire : quand ses va-et-vient s'entréquilibrant suscitent par le mouvement même (c'est-à-dire par l'humanité, par la vie) la sensation de l'immobilité surhumaine, de l'attente du mystère — comme quand à l'élévation le prêtre dresse l'hostie, — du *divin.La Noblesse de la Terre* offre de tels épisodes: à la représentation on les découvrit par l'émoi qu'ils nous donnèrent, à la lecture on les retrouve. Notons que l'œuvre pour cela ne se hausse de nul ésotérisme feint : elle est un mélodrame, si simple (oh la savante simplicité !) qu'un public de simples s'y plairait, et s'y plairait mieux peut-être que les trop civilisés que nous sommes. Sa fable réelle met en présence la race des possesseurs séculaires de la plaine, la rivière et le bois, et la race, nouvelle jaillie à la lumière, du paysan mâcheur de glèbe : thême éternel, les Fondateurs et les Conquérants. En présence, avons-nous dit, et non pas en antagonisme. L'auteur, en effet, par une clairvoyance admirable, conçut que les bandes humaines directement issues de la mère nature, ne sont pas autrement les unes aux autres incompatibles, que les compagnies d'ours aux hardes de loups : que circonstanciellement leurs individus s'y déchirent, la terre, éternelle pacificatrice, apaise tout. Cette harmonie ressentie engendre harmonieuse l'œuvre; un seul personnage, cette Terre, entité multiple tout comme l'antique Chœur, et les autres choreutes, ses reflets. Et ceci engendre la très parfaite unité dithyrambique : voilà le vrai, le seul théâtre, le théâtre éternel.

Maurice Leudet, rédacteur en chef de l **Almanach des sports**, année 1903 (La Fare, in-18 carré de 576 pp., 2 fr.) — Le Sport est beau comme l'antique qui l'inventa : s. p. o. r. ! cela sonne bellement autant que s. p. q. r., même raccourci magnifique de toutes les choses fortes et nobles. Aussi bien ne se définit-il pas : toutes les énergies intellectuelles, et morales, logiquement, harmonieusement unies aux énergies physiques dans un but de puissance, de beauté, de joie ? Et cet agenda-dictionnaire qui ne prétend qu'à résumer, mais parfaitement et avec compétence tout ce que vit 1902 de prouesses gymniques (tout, c'est-à-dire Course à pied, Cycle, Automobile, Aérostation, Cheval, Natation, Tir, Chasse, Aviron, Pelote, Lutte, Escrime...), de sa seule matière tire une éloquence, nous disons sérieusement : épique. Exemples, au hasard :

Dans la première manche tout s'est réduit à un déboulé de vitesse : J'étais loin de me douter que le champion français tordrait ses deux rivaux d'une façon aussi impressionnante... Jacquelin démarrant alors qu'Ellegaard était

déjà presque lancé, ne peut décoller le champion du monde ! Alors, filant en tête, en un effort d'une splendide brutalité, d'une violence superbement athlétique, Jacquelin, vous m'entendez bien, Jacquelin lâche progressivement de quatrelongueurs,un flyer tel que le Danois !...(Course Bordeaux-Paris.) — Et c'est ensuite le passage à niveau d'Angoulême. Garin l'a dit avant le départ : à cet endroit de mort, il risque le tout pour le tout. Il plonge et à 60 à l'heure bondit sur les rails qui se présentent obliquement. L'obstacle est franchi pour lui. Lesna et Pasquier tombent également en boulet de canon sur l'obstacle : deux cris de douleur et de désespoir, un cliquetis d'aciers qui se choquent et se brisent; tous deux sont à terre. Pasquier est déjà debout et déjà sur une autre bicyclette. Et il se précipite, enragé, vers le contrôle, lumineux dans la nuit, où des milliers de voix acclament Garin. Lesna, lui, se prend la tête dans ses mains qui se teignent de sang : « Je suis perdu ! » (Géo Lefèvre.) (1)

Beau comme les héros qui l'inspirent : beau comme l'antique. En somme,si un Charlemont,un Jacquelin valent moins que les brutes ennoblies par Pindare, c'est faute d'avoir trouvé leur Pindare ou leur Homère. Mais qu'un poète lyrique survienne, du récit que nous citons, il tirera quelque chose de tel ou de mieux que le Combat des Centaures que fait chanter par Homère, l'Homère virgilien André Chénier :

Mais d'un double combat Eurynome est avide, — Car ses pieds agités en un cercle rapide, — Battent à coups pressés l'armure de Nestor; — Le quadrupède Hélops fuit ; l'agile Crantor, — Le bras levé, l'atteint; Eurynome l'arrête, — D'un érable noueux il va fendre sa tête, — Lorsque le fils d'Egée, invincible, sanglant, — L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant, — Sur sa croupe indomptée avec un cri terrible — S'élance, va saisir sa chevelure horrible, — L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort, — Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort...

Pierre Lasserre : **La Morale de Nietzsche** (Mercure de France, in-18 de 160 pp., 3 fr. 50). — Thème : Faussement Nietzsche fut présenté pour anarchiste; s'il veut effondrer la Société présente c'est qu'elle est une anarchie, elle, à remplacer par l'ordre de choses logique et harmonieux comme jadis (ancien régime français, Rome, Athènes) une hiérarchie envertébrée par une discipline — sociale : chacun à sa place, celle pourquoi il naquit —, individuelle :

Je suis maître de moi comme de l'univers :

« La première œuvre de l'homme, c'est l'homme; l'homme, une certaine sorte de grandeur et de perfection humaines, voilà le thème fondamental de l'art, — son centre et sa mesure... et l'art est l'épanouissement de la morale des maîtres, au grand sens du mot : un style. » Toute morale est œuvre d'énergies : elle condense le résultat de maintes victoires sur soi, est un legs des générations : ce conservateur est un moraliste traditionnel. Conception antagoniste à celle du résigné pes-

(1) Et, admirant au passage ces expressions : tordre son adversaire, un déboulé de vitesse, etc., etc... déplorons que le parasitisme des termes faux-anglais infecte cette succulente langue et la prive de tant d'autres richesses possibles.

simisme évangélique, et l'optimisme humanitaire de Rousseau et des socialistes; ce que ceux-ci disent nature est l'idéal évangélique tout réalisé, l'homme portant innées les vertus, etc..., que voit le chrétien réalisées par Jésus : l'un et l'autre toute énergie. En réalité, c'est la discipline qui est nature; et tout ce qui est ordonné, hiérarchisé est bon, beau tout ce qui est aisé et libre : liberté et puissance par la discipline. Et elle, qui la maintiendra, qui commandera? ceux nés pour cela, les maîtres; quoi les désignera? la victoire, sur eux-mêmes d'abord, puis sur le reste des hommes. Une telle conception n'admet que le fait tangible ; en effet, « les maîtres ne connaissent que l'*homme bon* (noble), *l'homme mauvais* (méprisable) »; c'est les esclaves qui, dans leur lâcheté fainéante, leur impuissance à agir, en place de recourir à la force (énergie), ce qu'ils ne peuvent : ou bien ils seraient maîtres, inventèrent l'abstraction : Bien, Mal, Devoir, Justice; les maîtres tenant le monde tangible, en elle ils se réfugient, forgent un monde immatériel, où une Déité équitable remettra les choses en place, sens dessous dessus. — Seulement cette morale nietzschéenne tue la métaphysique « invention des esclaves », qu'ils n'inventèrent pas certes : sans quoi ils seraient dieux, mais qui est tellement innée que c'est elle, en somme, qui distingue l'homme de l'animal. Cette morale des maîtres est peut-être donc aussi funeste que celle des esclaves. Puis Nietszche est suspect, comme tout polémiste : Quelqu'un à qui la « haute culture » des maîtres est signifiée en France par « Bourget, Loti, Gyp, Meilhac, A. France, Lemaître » juge comme un caporal ; le caporal qui égorgea Archimède. Dans l'espèce il est providentiel pour une époque gorgée d'Archimèdes et surtout de Thersites-femmes sensibles et par trop dénuée de caporaux. — A présent, c'est Nietszche vu par Pierre Lasserre, mais celui-ci voit avec la probité d'un œil acérément lucide et régi par un jugement et qui sait voir d'ensemble et de haut.

MARGUERITE COMERT : **Le Cœur nostalgique** (La Plume, in-18 de 118 pp., 3 fr.). — Dans le creux d'un nid vous hasardez la main, elle atteint une masse tiède, douillette et moelleuse, que vous amenez avec émotion au soleil : et voilà que ce n'est plus qu'une pelote de flocons, lesquels à travers vos doigts et glissent et se dispersent, insaisissablement. Ainsi des productions des dames, aquarelles ou écriture : de loin cela semble des pensées et quand on s'approche il faut reconnaître rien que du duvet de pensées, d'ailleurs toutes délicates et gracieuses :

Je croyais que la vague au rivage expirante
Ne venait de si loin que pour venir vers moi...

C'est charmant, c'en est attendrissant d'être si fragilement charmant, attendrissant comme une statuette de neige au moment où le soleil monte.

FAGUS

---

*Le Gérant*: A. MARLET.

---

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd de La Chapelle. 16056

# La Folie à la Légion Étrangère

Camille Rousset (l'*Algérie*) raconte l'arrivée à l'armée d'Afrique de cette Légion étrangère créée, dès le début du règne de Louis-Philippe, pour aider les troupes françaises à conquérir l'Algérie.

« Le 9 février 1831, les curieux qui venaient chaque jour assister aux embarquements et aux débarquements, furent tout ébahis en voyant descendre à terre, avec les troisièmes bataillons des régiments qui devaient rester en Afrique, environ trois cents individus familièrement désignés sous le nom de Parisiens ou Industriels, et décorés des costumes les plus étranges ; c'était une vraie mascarade. Pour habiller cette cohue où tous les âges étaient représentés, depuis seize ans jusqu'à soixante et plus, il semblait qu'on eût vidé tous les vieux fonds de magasin de la Guerre depuis quarante ans et récolté toute la friperie militaire du Temple; garde nationale de 1789, garde impérale, garde royale, garde d'honneur, garde du corps, garde suisse, infanterie, cavalerie, artillerie de toutes les époques. Tous les uniformes qui avaient brillé dans l'époque militaire et politique de la France, étaient là, sur le quai, dans une mêlée grotesque ; puis, tous ces figurants, qui auraient fait merveille dans un cirque, drapeau en tête, tambour battant, chantant la Parisienne, entrèrent par la porte de la Marine , défilèrent dans Bab-Azoum, et s'en allèrent peupler les masures de Mustapha.

» Qu'était-ce que cette avant-garde ? Car on annonçait de pareils et prochains arrivages. C'étaient, en grande partie, des combattants de juillet qu'un aventurier belge, nommé Lacroix, qui s'était attribué le titre de baron de Boegard, et le grade de lieutenant-général, avait réunis à Paris d'abord, sous le nom de Volontaires de la Charte. Quand l'ordre eut commencé à s'établir, le premier soin du gouvernement fut de licencier ce rassemblement dangereux et coûteux. Alors le soi-disant baron de Boegard fit annoncer à sa bande qu'elle trouverait à Orléans et à Montargis des bureaux d'enrôlement destinés à recruter des colons pour l'Afrique. Indépendamment des héros de barricade une foule d'ouvriers sans travail et de vagabonds qui n'en cher-

chaient pas, affluèrent. On les dirigeait par détachements, avec des officiers de leur choix, sur Toulon ; là ils signaient un acte d'engagement collectif et on les embarquait.

» Quelle était la valeur de cet acte ?

» Beaucoup étaient venus pour être colons, comme on le leur avait dit, et non pour être soldats; beaucoup par leur âge et leurs infirmités étaient impropres au service militaire. Ce qu'il y avait de pis, dans le nombre, c'étaient les officiers.

» Nous avons un bataillon d'étrangers dignes de tenir com-
» pagnie au 67ᵉ, dit un officier d'état-major. Ils sont débarqués
» depuis huit jours ; le premier, il a manqué 35 hommes à l'ap-
» pel du soir ; avant-hier, une compagnie entière s'est enivrée et
» battu ses chefs, elle est toute au cachot ou à la salle de police,
» sauf deux hommes qui vont passer au conseil de guerre. On
» fera quelque chose des soldats, le reste n'est bon à rien ; les
» officiers pour la plupart sont au-dessous de tout. Le plus curieux
» est un tailleur qui s'est fait chef d'escadron en vertu des services
» rendus dans la grande semaine, services dont il appert des cer-
» tificats signés des marchands de vin de son quartier. On a mis
» les meilleurs dans les diverses compagnies ; le surplus est ici,
» courant les cafés, sans liaison avec l'armée qui ne les aime
» pas. »

» Un ordre du 12 février, mit les premiers arrivés à la suite des bataillons de zouaves ; quinze jours après, on en avait formé neuf compagnies. Il en arrive en tout quatre mille, si misérables, si dépenaillés, que les Maures les appelaient les Bédouins de France.

» Eh bien ! on finit par tirer parti de ces éléments disparates et, en trop grand nombre, incapables et vicieux. De ce qui n'était pas apte à la guerre, on fit des compagnies d'ouvriers ; de ceux qui étaient en état de porter les armes, il fut fait trois bataillons encadrés dans les officiers, sous-officiers, caporaux du 2ᵉ bataillon des zouaves. Grâce à l'énergie de ces cadres, ces bataillons auxiliaires d'Afrique, furent rapidement instruits et disciplinés. »

Ainsi fut constituée la Légion étrangère dont les faits d'armes ne se comptent plus depuis quatre-vingts ans en Afrique, en Crimée, en Italie, en Espagne, au Mexique, en France en 1870, ainsi qu'en Tunisie, au Dahomey, au Soudan, en Chine, Tonkin, Madagascar, Nouvelle-Calédonie, etc.

« Depuis quatre-vingts ans, cette légion abrite sous le drapeau français les épaves de toutes les nationalités. Sur ses contrôles,

dit Beauvoir (*la Légion étrangère*), s'inscrivent journellement, et pêle-mêle, des gens appartenant à toutes les classes de la société, à toutes les professions, des savants véritables et de complets ignorants, mais ayant ce caractère commun d'être des naufragés de la vie. Déclassés, aventuriers, ouvriers découragés et affamés par le chômage, joueurs ruinés, rastaquouères brûlés, la plupart se sont engagés pour oublier, réparer, pour échapper au vagabondage et trouver la régularité de la soupe et des rations, sorte de lansquenets et de routiers, robustes, alertes, marcheurs, intrépides, résistant à toutes les fatigues, à tous les climats, aimant la guerre, la vie au grand soleil, maraudeurs friands de la poudre, capables des plus prodigieux héroïsmes, comme ils l'ont maintes fois prouvé, mais riches aussi d'un joli capital de vices, dont une discipline de fer seule peut triompher. »

Que de romans ignorés, que de drames mystérieux, se dissimulent sous le numéro matricule impersonnel du légionnaire étranger ! (1) Rares sont les aveux, et alors les officiers sont à même de recueillir les plus étranges informations.

« A qui se sent perdu, dit M. Villebois-Mareuil, il arrive que cette Légion, connue du monde entier, apparaît comme le recours en grâce de la vie.

» Voici un commissaire de police qui s'échappe d'une sous-préfecture de province ; il vient d'abandonner sa femme, quatre enfants, il a pris le train pour aller se tuer, le dégoût lancinant des missions de bassesses et de mensonges au service de la politique, l'ont amené là.

» La légion le sauve pour un temps.

» Qui expliquera pourquoi ce lettré arabe, professeur de littérature orientale, a changé sa chaire d'Egypte contre cette rude vie de légionnaire, sa belle science poétique de là-bas pour l'inconnu de ce milieu aux races mélangées d'Europe ? Il a l'air d'un sage pourtant ; est-ce le mystère qui l'a tenté ?

» Qui ne comprendrait, au contraire, que cet inventeur y soit ? Il est fils d'un officier d'artillerie, et il présente un fusil qui tire, sans interruption six cents coups, à l'aide d'un chargeur; question d'atavisme probablement. Toute la valeur de l'invention, tient dans un explosif, dont il a expérimenté les foudroyants effets au Tonkin, en présence de camarades ; malheureusement, tous les témoins qu'il cite affirment catégoriquement n'avoir aucune souvenance de ces expériences.

(1) Voir dans *La revue blanche*, en 1895, *Cinquante jours à la Légion étrangère*.

» Il y a, à la légion, de fort braves gens qu'une simple « toquade » y a conduits en quelque sorte fatalement.

» Passant un jour la revue des hommes incorporés dans la quinzaine, le colonel remarque un soldat de haute taille, la figure sympathique et très intelligente. Quëlle profession avez-vous ? lui demande-t-il. — J'étais professur d'allemand et de français au Collège de V... (prēs Genève).

» — Tiens et pourquoi êtes-vous ici ?

» —Mon colonel, j'aime la guerre ! »

Nous touchons ici croyons-nous à une des causes profondes qui font que des gens des classes sociales les plus disparates se trouvent réunis dans les rangs de cette troupe.

C'est que, parmi les traits communs qui les unissent, le lien fréquent est une tare psychique, la « toquade » comme dit Beauvoir, le « cafard » comme le disent eux-mêmes couramment ces hommes que le public qualifie de têtes brûlées ; c'est parce que l'anomalie mentale y est une tare commune, fréquente que cette troupe fournit à l'asile des aliénés un contingent abondant.

Appelé par mon service à examiner les aliénés placés à l'asile départemental de l'Allier, j'ai eu l'occasion d'y étudier les aliénés réformés de la Légion étrangère. Ces malades, d'origine étrangère ou inconnue, sont réformés par les conseils militaires d'Afrique; débarqués à l'asile de Marseille, ils sont transférés de là à l'asile central de Moulins par le ministère de l'intérieur, à la charge duquel ils tombent.

En effet, ces malades sont souvent des réfractaires dans leur propre pays, quand ils n'y ont pas commis d'autres méfaits. Comme engagés au service de la France, ils peuvent acquérir les droits de Français, en tout cas celui à l'assistance leur est dû, s'ils tombent frappés d'une maladie comme l'aliénation mentale, qu'on peut supposer causée par le service colonial exceptionnel qu'on leur impose. Comme nous le verrons, ce service ne saurait être toujours incriminé, puisque, dès le début, avant même l'envoi en campagne, certains, reconnus malades, sont réformés. D'autres tombent malades après les rigueurs d'une guerre lointaine, pour lesquels les privations n'ont fait que déceler la tare latente. D'autres, après avoir été réformés et internés, se sont réengagés sous d'autres noms. D'autres enfin étaient porteurs de stigmates physiques de dégénérescence ; trois portaient des signes de névrose hystérique, et la majorité présentait des syndromes psychiques dégénératifs.

A vrai dire, le fait même de s'enrôler sous les drapeaux de la

Légion, est déjà souvent, pour ces malades, un signe caractéristique de leur état de déséquilibration antérieure. Au moins les incartades qui les acculèrent à cette extrémité furent-elles les signes indubitables d'une insociabilité et d'un défaut d'adaptation, pathognomonique de certaines dégénérescences.

Lorsque l'engagement n'a pas été rendu fatal par un concours de circonstances extérieures, cette façon de sortir de la société ordinaire par une tangente insolite n'en dénote pas moins chez ces déracinés volontaires une anomalie intrinsèque. En d'autres termes, il paraît y avoir à l'origine de ces engagements deux grands ordres de causes : les unes extérieures à l'individu (circonstances sociales ou de famille), et les autres inhérentes à l'individu, à son état moral et à son insociabilité ; les dernières, d'ailleurs, pouvant entraîner les premières par une réaction naturelle du milieu par rapport à l'individu à éliminer.

Je ne voudrais pas pour cela prétendre que tous ceux qui prennent rang dans la Légion étrangère soient des déséquilibrés et je n'entends parler ici que de la catégorie très particulière que j'ai observée dans les asiles. D'autre part, la folie peut être le résultat du surmenage physique, sous des climats mortels, ainsi que des secousses morales qui disloquent les ressorts de l'énergie humaine et telles qu'en peut éprouver un Européen brusquement mis aux prises avec ce que la barbarie a de plus effrayant, que ce soit dans une guerre asiatique, dahoméenne ou canaque.

On s'en rendra mieux compte par ce tableau des états de service comparés de nos malades :

| | |
|---|---|
| Obs. 7, 13, 27, 40, 45, 47, | Tonkin. |
| — 8.................... | Dahomey |
| — 17.................... | Tonkin, Siam, etc. (14 ans). |
| — 28, 29, 33,............ | Sud Oranais. |
| — 37, 38,.............. | Madagascar. |
| — 42, 51,.............. | Tonkin et Madagascar. |
| — 50.................... | Batavia. |
| — 52.................... | Maroc. |

Six de ces malades étaient titulaires de la médaille coloniale avec agrafe d'une ou plusieurs colonies.

Les hommes qui se sont distingués le plus brillamment et le plus fréquemment sont précisément ceux qui portaient les signes d'une prédisposition héréditaire à la folie.

Sans doute, dans une campagne comme celle de Madagascar, où furent mises en ligne des troupes de l'armée continentale, bien françaises et recrutées par le sort, plusieurs cas de délire aigu se produisirent dans ces ambulances que décima la mortalité que

l'on sait. C'est ce qui a été affirmé par mon confrère le Dr Bourdon, médecin de la marine, attaché à ces ambulances. Les privations de toute nature, le surmenage physique extrême, le choc moral du dépaysement et le climat paludéen firent délirer des individus normaux jusqu'alors. (J'ai eu moi-même occasion d'observer un malade frappé de démence précoce au Sénégal, comme gardien de phares au service des colonies, après 5 ans de service militaire). Mais n'y avait-il pas, dans bien des cas, une prédisposition ?

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à l'objet même de cette étude, il semble bien que les hommes qui nous occupent entrèrent dans la Légion étrangère parce qu'ils étaient aliénés et non pas qu'ils devinrent aliénés parce qu'ils étaient légionnaires.

L'école italienne, sous une forme pittoresque, exprime la même façon de voir lorsqu'elle considère ces cas comme ataviques, sorte de reviviscences des malandrins des grandes compagnies du moyen âge. Par un retour ancestral à la période nomade guerrière, certains individus reproduiront le sauvage sous l'écorce d'un civilisé. Les brutalités d'une guerre continue et sans merci leur conviennent et l'espèce de bien-être de la vie de garnison en temps de paix leur est insupportable.

J'ai eu l'occasion d'observer, à l'asile de l'Eure, un officier de réserve pris d'excitation maniaque au début des grandes manœuvres. C'était un légionnaire d'origine suisse, libéré, après trois rengagements, avec pension et médaille militaire, malgré une désertion antérieure à prétexte passionnel. Ses états de service au Tonkin et dans le Sud-Oranais étaient superbes; mais les manœuvres ordinaires ne fournissaient pas un champ suffisant à son tempérament. Dès le début, n'écoutant que sa fougue, l'absinthe aidant, il s'était emparé d'une batterie d'artillerie, que la prévôté avait eu grand'peine à lui reprendre pacifiquement. Cette même ardeur impulsive qui, ailleurs, faisait de lui un héros, lui valut en France, d'être interné.

Zola, dans un ordre d'idées voisin, parle d'enfants perdus formant de vrais clans de sauvages, lâchés en pleine civilisation, où ils vivent hors la loi, comme de portées de fauves battant la forêt ancestrale, bêtes humaines retournées à l'état de nature, en proie aux instincts antiques de pillage et de carnage (*Fécondité*, p. 630).

Enrôlés dans les régiments étrangers ou dans la marine, voire dans les bataillons d'Afrique, que leurs antécédents leur imposent souvent, ces êtres y donnent jeu à leurs tendances incoërcibles à l'agression, à l'homicide. Peu leur importe le camp dans lequel ils combattent, pourvu qu'ils fassent parler la poudre

et versent du sang. Ou plutôt, changer de camp est une volupté pour leur versatilité maladive.

Dans ses Souvenirs, le comte de Castellane raconte qu'un officier « indigène » de l'escadron de spahis détaché à Miliana, cachait sous le nom de Mohamed Ould Caïd Osman un grand nom prussien et une vie féconde en duels, condamnations à mort et pendaisons en effigie. ᴗ était le type de l'officier de fortune. Il était arrivé en Afrique avec le prince Puckler-Muskau, avait porté le sac à la Légion étrangère, puis s'était engagé, sous ce nom arabe, dans les spahis. Un duel lui avait fait un renom singulier. Un vieux maréchal des logis, nommé Froidefond, lui ayant dit qu'il n'était bon qu'à se nettoyer les ongles, ils se battirent au pistolet à dix pas. Froidefond tire le premier. Osman tombe blessé à la hanche; on s'élance pour le secourir, mais il se soulève sur le coude, revendiquant son droit de tirer. Il tire en effet et tue son adversaire. En moins de quatre ans, Caïd Osman avait eu six citations à l'ordre du jour.

Le colonel Cavaignac, pendant le blocus de Médéah, en 1840, vit arriver un déserteur du nom de Glockner (*Récits Algériens*), qui s'était enrôlé dans la Légion étrangère, puis était passé aux Arabes. Bientôt dégoûté cet homme s'enfuit, fut arrêté, et en manière de punition, vendu comme esclave. Il apprit un peu d'arabe, et, un beau matin, s'échappant, allant droit devant lui jusqu'au désert. Chaque fois qu'il rencontrait une tribu, il s'y annonçait par le salut habituel du musulman. « Hé ! le maître du douar, un invité de Dieu ! » Il mangeait, se reposait, et repartait le lendemain sans que jamais un indigène lui eût demandé : « Où vas-tu ? » Glockner parvint ainsi à Aïn-Mahdi, au sud-est de Laghouat. Le marchand Tedjini, chef de cette oasis, ennemi acharné d'Ald-el-Kader, recevait à bras ouverts les hommes échappés du camp rival; voulant faire de l'oasis d'Aïn Mahdi un centre de résistance, il avait réussi à débaucher à grands frais un ancien soldat du génie de l'armée autrichienne au service de l'émir. C'est cet individu, déserteur lui aussi de la Légion étrangère, que Glockner rencontra à Aïn-Mahdi, mais le Bavarois et l'Autrichien ne purent s'entendre sur la question des fortifications de l'oasis, et le premier se remit à courir la campagne. Ramené à Abd-el-Kader, celui-ci lui pardonna et l'incorpora dans les réguliers de son califat El Berkani. Glockner fit dans les rangs de l'armée arabe, les campagnes de 1839 et 1840. Il fut même décoré par l'émir (Abd-el-Kader, en effet, avait créée une décoration : une sorte de griffe en argent, qui s'attachait au turban), Après maintes aventures, nous le retrouvons prisonnier. C'est

alors que le capitaine Cavaignac le fit inscrire aux contrôles, sous le nom de Youssef. Glockner n'avait que vingt et un ans, et, chose incroyable, était timide comme une jeune fille. Il se conduisit d'abord admirablement et devint caporal, puis sergent. Mais il déserta de nouveau, gagna le Maroc en compagnie d'un prisonnier politique, et parvint, de ville en ville, à Tanger, où le consul français le fit arrêter. Renvoyé à Oran, il allait être traduit devant un conseil de guerre, quand le général Bedeau, intervenant, obtint de faire engager son protégé comme spahi au titre d'étranger. Peu après Glockner était tué par un cavalier rouge d'Abd-el-Kader.

Ball, au chapitre V (*Des impressions irrésistibles*) de ses leçons, rapporte une observation non moins caractéristique. C'est un héréditaire, remarquable dès l'enfance par son goût pour tout ce qui évoquait des idées de destruction, de meurtre et d'assassinat. Dessinateur, il figurait toujours des massacres. Encore enfant, il prit part, en 1830, aux bagarres de la rue, avide de voir des cadavres et du sang. Epris de l'histoire du vieux Paris, il y recherche les événements tragiques et les endroits qui en furent le théâtre. Duelliste et gymnaste, il tue une femme sous prétexte de jalousie, avec un sang-froid qui écarte l'hypothèse d'un mobile passionnel. Après dix ans de bagne, il rentre, et prend part à la révolution de 1848 : à la barricade de la rue Saint-Honoré, sur la place du Palais-Royal, il s'installe commodément et tire sur les soldats qui défendent le poste dit du Château-d'Eau. Les journaux ont parlé de plusieurs de ces hommes qui avaient eu les carotides coupées par une balle : B... en avait ainsi touché six, il était allé vérifier ensuite sur les victimes la précision de son tir. En juin, à la barricade de la rue des Noyers, il tire sur les mobiles, et il en tue jusqu'au moment où il est atteint d'une balle au flanc. Au coup d'Etat, il fut l'un des défenseurs de la barricade de la porte Saint-Denis. Puis, prévoyant que, de longtemps, il n'y aurait rien d'intéressant en France, il part pour la Californie, et, là, cet élégant se fait homme d'escorte, c'est-à-dire que, pendant plusieurs mois, il court les bois pour tirer sur les Indiens. Enfin, pour un motif qui n'a jamais été dit, mais qui vraisemblablement se rattache à quelque épisode de sang, il quitte précipitamment l'Amérique et revient en France, où il meurt d'une affection cérébrale. Absolument étranger à toute opinion politique, il n'avait en vue que d'assouvir sa passion dominante, le besoin de tuer.

La guerre moderne ordinaire, à défaut de guerre civile, ne fournirait pas de satisfaction complète à ces instinctifs, avec ses

procédés savants qui rendent l'audace inutile. La guerre sauvage des colonies les attire ; nombre de ces hommes sont proches des barbares qu'ils combattent et, comme eux, ils se tatouent.

Plusieurs des aliénés que nous avons étudiés portaient des tatouages, et qui, la plupart du temps, avaient été faits, non pas à l'exemple des naturels, mais au cours de leur existence dans les bas-fonds des grandes villes d'Europe.

Il y a, à la Légion étrangère, nombre d'Alsaciens-Lorrains. Pourtant aucun des cas d'aliénation mentale que nous avons observés ne porte sur eux : cela tient, sans doute, à ce qu'ils s'y sont enrôlés, non pas par suite d'un besoin malsain d'aventures, mais pour échapper au service militaire en Allemagne, bref pour des considérations patriotiques. Mais, dans 30 cas sur 67, les sujets étaient Allemands, de diverses parties de l'Allemagne proprement dite, et s'étaient enrôlés après désertion de leur propre pays, souvent sans causes graves, à notre connaissance du moins, par simple goût des aventures et instabilité mentale.

Des individus s'enrôlent dans leur pays d'origine, et, après avoir accompli un service régulier chez eux, ils préfèrent s'engager ailleurs par goût du changement, au lieu de se rengager chez eux avec plus de profit.

*Obs. 22.* — Grenadier de Potsdam, déserteur ; engagé à la Légion, il cherche à déserter encore ; réforme et internement. A l'asile, ses tendances à l'évasion rappellent ses désertions antérieures.

*Obs. 46.* — Déserteur allemand. Même histoire que le précédent. Ses désertions comme ses évasions de l'asile, sont causées par des interprétations délirantes mystiques. C'est ainsi qu'il disparaît de l'asile, puis y revient ensuite spontanément, après s'être procuré un livre de messe, cause de sa fugue.

*Obs. 50.* — Soldat hollandais, déserteur de Java, engagé à la Légion, réformé et interné ; rapatrié en Hollande, où il est à nouveau interné après conseil de guerre.

*Obs. 52.* — Allemand déserteur, engagé deux fois à la Légion, malgré une première réforme pour folie périodique (cinq coups de sabre sur le crâne au Maroc).

*Obs. 62.* — Italien, évadé de son pays et engagé à la Légion ; réformé comme aliéné ; s'évade de l'asile pour se rengager sous un faux nom.

*Obs. 65.* — Suisse ayant servi aux colonies hollandaises, et engagé ensuite à la Légion étrangère française.

D'Esparbès cite des faits analogues : « Le cafard est dissimulateur : en plein Sud-Oranais, deux Autrichiens qui passaient pour nuls et savaient à peine parler français, abandonnent leur campement la nuit et s'enfoncent dans les solitudes du « Bled ». Comme ils traversaient la frontière, les gendarmes les pincent et l'on trouve dans leurs musettes, avec de bonnes cartes, tout un portefeuille de renseignements sur le Maroc. Interrogés, ils avouent que « le cafard voulait voyager ». « Nous sommes d'ex-officiers autrichiens », ajoutent-ils.

La désertion, en dépit des pénalités les plus dures, a toujours été l'origine de ces troupes comme elle en est la faiblesse.

Ces désertions sont presque toujours indépendantes de toute question d'intérêt.

Au Mexique, où la *Légion* perdit près de 2.000 hommes tués, des escouades entières désertèrent avec armes et bagages, pensant atteindre en quelques jours les États-Unis, alors terre promise des émigrants. La plupart périrent massacrés. Cependant, l'un d'eux organisa, pour l'armée mexicaine, la défense d'Oajaca ; après la capitulation, il fut reconnu et fusillé.

Au Soudan, au Dahomey, les troupes de Samory et Behanzin ont été commandées parfois par des déserteurs de la Légion. Le plus souvent ils furent mis à mort par les noirs, qui suspectaient leur sincérité.

Au Tonkin, une douzaine de légionnaires désertent sur la rivière Rouge ; les Chinois renvoient sur un radeau leurs cadavres coupés en morceaux.

Sur la rivière Noire, vingt autres, à l'annonce de la paix prochaine, cherchent à gagner la Chine. Ceux qui furent repris et jugés demandèrent à être fusillés debout et sans bandeau. Leur attitude était simple et digne ; ils écoutèrent lecture du jugement, firent quelques signes d'adieux à d'anciens camarades et, sans broncher, reçurent la décharge de mousqueterie (R. de Beauvoir).

Le développement récent des marines et des colonies des divers États, ouvrant des débouchés à la folie des aventures, semble avoir pour effet de raréfier les engagements dans notre Légion. Et, tandis que l'on y compte, pour la période 1893-96, vingt et un Allemands aliénés et, comme tels, réformés on n'en relève plus que neuf pour la période 1896-99.

Voici la répartition par nationalités des 66 légionnaires aliénés du mois d'avril [illegible] à 1899 :

Allemands, [illegible] ; Belges, 13 ; Suisses, 8 ; Austro-Hongrois, 5 ; Français, [illegible] ; Italiens, 2 ; Américains, 2 ; Hollandais, 1 ; Espagnol, 1 ; Polonais, 1.

Treize réformés sont originaires de Belgique. Ici, la colonisation du Congo belge ne semble guère avoir influé, leur nombre étant de 3 de 1893 à 1896 pour 10 dans la période triennale suivante. Peut-être cette augmentation est-elle en partie imputable aux agitations politiques récentes, car l'émeute excite les aliénés à entrer en scène. C'est du moins ce que oous avons cru démêler dans l'odyssée de deux malades plus ou moins compromis dans des manifestations tumultueuses en Belgique. (La légion belge constituée si facilement pour la Chine a donné lieu récemment à de véritables émeutes lors de son licenciement.) De l'examen des 13 dossiers, il résulte qu'en réalité ils n'ont eu trait qu'à 12 individus. En effet, les sujets des obs. 6 et 31 ne sont qu'une seule et même personne. Le même militaire belge, pensionné pour action d'éclat lors de l'incendie du Palais de Laeken, a contracté un premier engagement en France, a été réformé une première fois et interné, puis porté sortant comme amélioré. Rengagé sous un autre nom, il a été réformé à nouveau, réinterné, puis s'est évadé de l'asile, où il avait été reconnu.

Tout autres paraissent être, d'une façon générale, les causes qui poussent les Suisses, les Austro-Hongrois et les Polonais à l'enrôlement sous nos drapeaux.

On pourrait faire entrer en ligne de compte un atavisme particulier, en ce qui concerne les Suisses. Les Suisses, durant tout le moyen âge, fournirent les légions mercenaires d'Europe, Encore de nos jours, il existe une légion suisse à la solde de la papauté. (Les Ecossais qui étaient un peu dans le même cas fournissent aux Anglais le meilleur de leurs troupes coloniales.)

Quant aux Hongrois et Polonais, sans remonter à Hunyade, on peut rappeler que les premiers houzards étaient des corps de cavaliers hongrois mercenaires, et que, dès la Révolution, les milices suisses de la monarchie cédèrent la place à des troupes allemandes et à des légions polonaises et hongroises : véritable origine de notre Légion étrangère actuelle (*Kosciuzko et les légions polonaises en France*, Revue des revues, n° 3, 1899).

Pays longtemps opprimés, la Pologne et la Hongrie ont fourni des proscrits nombreux déracinés par raisons politiques, qui coyaient se préparer à la conquête de l'indépendance nationale, en combattant sous d'autres couleurs.

Mais si nous descendons de ces considérations générales au terre à terre de la clinique, nous voyons nos 8 aliénés Suisses, nos 5 Austro-hongrois et notre Polonais correspondre aux catégories nosographiques suivantes :

*Suisses*

Obs. 1. — Persécuté mégalomane et érotomane.
— 2. — Persécuté raisonnant à personnalité exagérée. (Internements antérieurs.)
— 3. — Débile à idées de persécution.
— 4. — Débile à perversions instinctives et excitations incohérentes.
— 5. — Lypémanie.
— 6. — Dégénéré à impulsions violentes.
— 7. — Dégénérescence et alcoolisme.

*Austro-Hongrois*

Obs. 1. — Mélancolie anxieuse avec idées de persécution et hallucinations panophobiques (crainte des pirates.)
— 2. — Débile alcoolique.
— 3. — Débile avec excitation maniaque incohérente.
— 4. — Lypémanie avec hallucinations auditives.
— 5. — Persécuté halluciné avec préoccupations hypochondriaques.

*Polonais*

Obs. 1. — Débile impulsif à dépression et excitations alternantes.

Notons encore ici une proportion de 8 prédisposés congénitaux sur un total de 33 .

Pour les légionnaires aliénés de nationalités autres, nous avons un seul Espagnol, vieux récidiviste des Conseils de guerre, 1 Hollandais retour des troupes coloniales de Java, 2 Italiens, 2 Américains et 3 Français, dont un originaire des maquis de Corse, dont la mère serait morte aliénée, dont la sœur est névrosée ; ce Corse présente des stigmates physiques de dégénérescence et aurait été interné plusieurs fois avant l'engagement.

L'un des Italiens semble aussi avoir eu quelques coups de couteau à son actif, car, apprenant qu'il allait être rapatrié en Italie par les soins de l'administration des asiles, il s'évada aussitôt. C'est un de ceux qui se sont ensuite engagés à la Légion étrangère sous un nom nouveau.

Des deux Américains, l'un vient des Etats-Unis, et, après les campagnes du Sénégal et du Soudan, reste atteint d'anémie palustre et de délire mélancolique chronique avec idées de persécution ; entre temps, il se ranime et prétend alors inventer une méthode nouvelle de sténographie.

L'autre Américain, soi-disant du Sud, serait un Français du Centre, atteint de manie intermittente ; il a été réclamé par des personnes de la Loire, apparemment ses parents.

Ce que nous avons dit de l'influence des expéditions coloniales étrangère, comme attraction dérivant le courant des engagements de notre Légion, est particulièrement net pour l'élément anglais. Le relevé officiel des nationalités composant la Légion étrangère n'en comprend aucun.

La Grande-Bretagne a suffisamment de débouchés dans ses troupes coloniales et métropolitaines, toutes mercenaires, pour consommer ainsi elle-même tous ses déchets sociaux. La quantité des aliénés y doit être notable et je me souviens avoir visité, au camp d'Aldershot, des hôpitaux de campagne présentant cette particularité de comporter un pavillon et un service spéciaux en vue de l'isolement des soldats aliénés.

Au commencement de cette guerre du Transvaal qui mobilisa la plus grande armée mercenaire que la Grande-Bretagne ait jamais eue, la courbe des statistiques pour crimes et délits subit en Angleterre une défervescence caractéristique évidemment imputable, de l'avis des autorités, à la disparition d'un important contingent de délinquants.

Mais ces contingents, transplantés, ont montré des tendances typiques à la rapine et au brigandage comme aux mutineries.

Sur les colonistes, nom donné à cette sorte de Légion étrangère anglaise, voici ce que dit un témoin, J. Carrère : « La plupart étaient ramassés dans la plèbe des ports et des cités. Robustes, habitués à la vie au grand air, et souvent à l'aventure, ils apportaient dans l'armée des habitudes éminemment propres à constituer des guerriers, mais peu conformes au désir de lord Roberts ; c'étaient de déterminés pillards, ceux d'Australie notamment et encore plus ceux de l'Afrique. Une grande partie de ces derniers, avait fait la guerre aux nègres. Quand le général Brabant, les colonels Baden Powell et Plumer avaient recruté, avant la guerre, les premiers contingents coloniaux dans le Cap, ils avaient fait appel, justement, à tous ceux qui s'étaient jadis engagés dans les expéditions africaines. Ces guerres contre les nègres n'ont jamais passé pour des écoles d'humanité et de vertu. Aussi la réputation des colonistes n'a pas été longue à se préciser dans les esprits. Un colonel anglais me disait cette phrase typique : « Partout où les Brabant Horses sont passés, les sauterelles n'ont plus rien à faire. »

Ce que nous venons de dire des colonistes anglais rappelle les impressions de l'état-major français à l'arrivée des premiers légionnaires à Alger, en 1831. Pareille impression accompagna d'ailleurs la venue d'un certain nombre d'aventuriers incorporés au titre étranger dans les commandos boers. Chaque conflit entre

nations attire dans la mêlée les instinctifs déséquilibrés et déracinés sortis des voies normales et en quête d'aventures violentes ; enthousiasmés un instant pour une cause qu'ils comprennent mal, ils passent facilement d'un parti à l'autre. Tous les soulèvements de Pologne ont attiré des partisans de ce genre. La guerre turco-grecque (1) a fait, comme celle de 1870, surgir des Garibaldiens, qui ne portaient pas toujours dignement la chemise rouge. Cependant si ces êtres instables savent piller et tuer, il est juste de reconnaître qu'ils savent mourir avec un mépris de la vie que l'Occident a oublié.

Aux trois Français aliénés réformés de la Légion étrangère que j'ai pu observer, il conviendrait peut-être d'ajouter le faux Américain précité et un Allemand soupçonné de ne pas l'être, ancien contrebandier, meurtrier d'un douanier à la frontière.

Toujours est-il que ceux que les dossiers d'origine signalent comme Français se décomposent comme suit :

*Obs.* 1. — Mélancolique, hypocondriaque et idées de persécution ; absinthisme ; sœur aliénée.

*Obs.* 2. — Débile à perversions instinctives et inversion sexuelle ; agressif et mutin ; dépression et excitation alternantes ; alcoolisme ancien.

*Obs.* 3. — Dégénérescence mentale avec délire polymorphe de persécution et de grandeur (inventeur) ; antécédents héréditaires et personnels ; alcoolisme surajouté.

« La Légion étrangère a un vice : l'alcoolisme, et trois maladies : le paludisme, la syphilis et le cafard. Le tiers de l'effectif, soit 4.000 hommes sur 12.000, est troublé par ce minuscule voyageur. Qu'il se pose à cet endroit du cerveau, c'est une facétie qu'il suggère ; là ,c'est l'érotisme ; ailleurs, c'est la révolte ; plus haut, c'est la désertion, et ici,c'est le vol. L'insecte est redoutable. » (D'Esparbès.)

Les malades que nous avons observés avaient été réformés à la suite d'actes divers, de bizarreries simples qui les avaient fait soumettre directement aux conseils de réforme, et aussi à la suite de désertions, de rébellions ou de délits autres, commis dans des conditions telles, que l'irresponsabilité avait éclaté aux yeux.

Il est probable que certains individus dirigés, comme indisciplinés et délinquants responsables sur les sections de discipline ou sur les pénitenciers, voire même fusillés, auraient pu être rangés après examen spécial parmi les aliénés qui nous occupent.

(1) Voir la *Débandade*, par Marcel Lamy, 1 vol. in-18, chez Fasquelle.

Parmi nos malades, nous avons trouvé sept érotiques, mais deux seulement étaient des érotomanes délirants simples, les cinq autres étaient des invertis ou pervertis sexuels, tels que la dégénérescence en fournit des exemples si variés. Quelques tatouages représentaient des figures d'hommes avec cœurs et initiales permettant de supposer des liaisons homosexuelles antérieures. On sait que les armées coloniales passent pour terrains propices à la floraison de ces vices.

L'excitation génésique simple peut être imputée à l'action des climats et a pour conséquence la contamination spécifique fréquente. Trois de nos malades présentaient des signes d'altération organique des centres nerveux caractérisés par des inégalités pupillaires, des tremblements et embarras de la parole, avec affaiblissement intellectuel, relevant, selon toute apparence, de la paralysie générale syphilitique au début. Ils présentaient d'ailleurs de l'alcoolisme surajouté.

Au point de vue des diathèses autres, je citerai enfin trois cas de tuberculose pulmonaire avec alcoolisme probable, et sept cas d'affections coloniales palustres, manifestées par de la dysenterie chronique chez l'un (obs. 37), l'anémie palustre (obs. 40), la fièvre hématurique biliaire (obs. 45) et quatre cas de fièvre intermittente avec, chez deux des sujets, commencement de cachexie (obs. 56-56-61-63).

Plusieurs malades portaient des cicatrices de blessures anciennes, dont quelques-unes reçues au service. Le malade de l'obs. 52 portait les traces de cinq coups de sabre profonds sur le sommet du crâne, avec cicatrice adhérente à l'os. Les états de service les relataient comme reçus dans un engagement à la frontière du Maroc. Ce malade porte des tatouages sur le tronc et les membres supérieurs.

Ajoutons enfin la fréquence des insolations (obs. 27-28-29-33-38-51). Il est juste d'ajouter qu'en plusieurs cas la pseudo insolation n'avait dû être qu'une bouffée délirante avec ou sans intoxication alcoolique aiguë.

Pour compléter notre tableau de réformés pour folie en six ans, nous citerons un relevé de statistique décennale du mouvement des effectifs de la Légion. Pour 13.071 incorporés, nous trouvons 3.611 sortants, ainsi décomposés : Morts au feu ou dans les hôpitaux, 2.872 ; réformés, folie ou autres causes, 709 ; retraités pour blessures ou infirmités, 30 seulement.

Les catégories sociales d'origine de nos malades, sont des plus mêlées : à côté de baladins et hercules de foire, de voleurs et de souteneurs de barrière, on rencontre d'anciens officiers d'armées étrangères, un capitaine suisse, un grenadier de la

... pour actes de sauve- ... artistes modeleurs ita- ... de grandes ...

... ment éli- ... de ... indéfi- ... ordinaires, ... intérieur ? Je ... la question dans ... 1898.

... leur patrie d'adop- ... des services douteux ... que quelques-uns d'en- ... des lois militaires. ... les antécédents de nos ... pas ou presque pas de ... rapport avec leurs parents, ... rapatriement. Lorsque leur ... origine, le leur permet sans ... une lettre au représentant ... leur nation. Bien souvent ces ... que la famille ait disparu ou ... du sujet ait motivé ... parents, soit enfin que ces der- ... disposés à recueillir l'enfant ... est interné dans un asile ... souvent des hésitations ... ex-nationaux ; ils leur ... dans l'armée française, ils ont ... n'est qu'exceptionnellement ... gouvernements respectifs. ... par les familles ... est la conséquence habi- ... Français dissimulant ... engageant à la Légion en ... sans résultats favo- ... dans l'asile. »

... de leur four- ... de retourner dans ... le travail dans ... Mais là encore

se présentent bien des difficultés : la rémunération accordée aux travailleurs est des plus minimes, 0 fr. 10 par journée de travail, et l'on voit ce que peut représenter une année de travail après défalcation des jours fériés, des jours de mauvais temps, des jours de maladie. Le malheureux, s'il ne reste indéfiniment à l'asile, risque donc de se voir arrêter comme vagabond sans ressources, à peine hors de l'établissement ; d'autant plus que beaucoup n'ont pas de métier manuel ou sont depuis longtemps déshabitués du travail. Je ne parle, bien entendu, que des aliénés curables ou améliorés, sinon guéris.

Prenons le cas le plus favorable, celui où un légionnaire aura pu acquérir par son travail dans l'asile, un pécule de sortie.

Comme nous l'avons déjà dit, ce pécule sera minime, suffisant tout au plus pour les premiers jours qui suivront la sortie;son possesseur en verra bientôt la fin. N'ayant d'autres vêtements que des effets militaires réformés, c'est-à-dire hors d'usage, étranger,parlant mal la langue française, sortant d'un asile d'aliénés, il a bien peu de chance d'être accueilli par un patron et de trouver un travail rémunérateur.

Retourner au pays, ils n'y doivent pas songer, s'ils sont déserteurs où si leur passé est fâcheux. Que faire alors ? On en a vu qui, sous un nouveau pseudonyme, contractaient un nouvel engagement dans la Légion, puis commettaient quelque acte d'indiscipline, étaient reconnus et replacés dans un asile en raison de leurs antécédents. Il faut ajouter que, dans ce cas, mettant à profit une expérience acquise au cours de leur séjour antérieur dans un asile, ils forçaient la note et simulaient des troubles psychiques plus accentués que ne le comportait leur état, et que ces troubles disparaissaient dès que le patient était à l'abri de la prison ou du Conseil de guerre. *Pour être vrai, il convient d'ajouter que nous n'avons pas rencontré d'individus absolument indemnes, que tous présentaient, pour le moins, un fonds de débilité mentale, étaient des dégénérés psychiques, des déséquilibrés, dont toute l'existence passée avait été anormale.* C'est dire combien malaisément ils supportent une contrainte, une règle, une autorité. Défiants à l'excès, ils interprètent d'une façon fâcheuse tout ce qui se dit ou se fait autour d'eux, s'imaginent qu'on supprime leurs correspondances, qu'on les vole. Généralement, comme ils comprennent peu ou mal les explications qu'on leur donne, ces explications ne font que redoubler leurs récriminations, auxquelles s'associent, par esprit de solidarité ou simplement pour entretenir le désordre, les camarades du porte paroles ; leurs réclanations, fondées ou non, sont incessantes et portent sur tous les sujets.

Connaissant leurs intentions, leurs projets d'évasion, on ne peut avoir, sauf de rares exceptions, qu'une confiance très limitée dans leurs promesses de conduite correcte, et il est bien difficile de leur donner une occupation dans l'asile. Cette situation entraîne l'oisiveté forcée, et avec elle les conciliabules que favorise l'usage d'une langue étrangère, les projets d'évasion, les complots pour s'emparer des clés des gardiens. Le nombre restreint de nos sections ne nous permet pas de disséminer les ex-légionnaires dans divers services, et ils restent groupés par six ou sept, même treize dans un seul quartier.

Dans un asile ordinaire, qui devrait rester un hôpital de traitement de la folie simple, ces dégénérés, trop souvent insociables, ne sont pas plus supportables qu'ils ne l'étaient dans la société civile ou dans l'armée : ils fomentent des rébellions, entraînent les autres malades dans des projets d'évasion...

Comme les gaillonnais (1), ces malades, du moins ceux que désigneraient les médecins, au lieu d'être versés aux asiles ordinaires, devraient être réunis dans un asile spécial où le travail industriel serait organisé dans des conditions particulières. En fait, l'asile ordinaire, ne saurait les retenir longtemps, et ces gens de force musculaire peu commune, d'une agilité parfois simiesque, se font un jeu des évasions les plus compliquées et les plus audacieuses.

J'ai observé un ancien disciplinaire de la marine à l'asile de Mayenne, qui, après huit ans de Miquelon, avait été reconnu maniaque intermittant et restitué aux asiles de la Métropole. Il s'échappa de l'asile en parcourant suspendu par les bras une longueur du chenal de dix-huit mètres, à la hauteur du second étage. Deux de nos légionnaires étaient hercules et équilibristes de profession.

Les menaces de mort, et les voies de fait au personnel, médecins et infirmiers, ainsi qu'aux autres malades, sont courantes. Un malade même, a fait des menaces écrites de provoquer un déraillement sur la ligne voisine de l'asile, menaces assez circonstanciées et explicites pour avoir motivé de la part de l'administration préfectorale des mesures préventives.

Appelé à la tête d'un service d'asile fermé de la Seine, j'ai eu l'idée de chercher parmi les malades ceux qui étaient porteurs de tatouages multiples : j'en ai bien vite trouvé sept : trois qui revenaient des compagnies de discipline, deux zouaves à trois chevrons, et deux légionnaires réformés directement. L'un des trois

(1) Les criminels aliénés qui finissent leur peine à l'asile-prison de Gaillon.

disciplinaires venait de l'armée de terre, les autres de l'armée d'Afrique (zouaves) et de l'infanterie de marine.

Ce dernier, le seul sur lequel je sois complètement renseigné, avait des antécédents édifiants, les voici :

| *Côté maternel* | *Côté paternel* |
| --- | --- |
| 2 jumeaux frères du grand-père, étaient nés idiots. | 1 oncle, frère ignorantin, s'est défroqué en détournant une mineure et était considéré comme fou par toute la famille. |
| Mère nerveuse, émotive. | Père mort de congestion cérébrale (Astronome). |

1 fille aînée a été déclarée irresponsable par expertise à la suite d'un infanticide ;

1 fille de 18 ans, arriérée pour tout, sauf pour la musique ;

1 fils de 16 ans, pieux de façon exagérée et avec cela coprolique par accès coïncidant avec des fureurs violentes ;

1 fille de 13 ans 1/2, intelligente, mais sujette à des impulsions subites, au cours desquelles elle jette et brise les objets mobiliers ;

1 fils (le malade réformé). A contracté deux engagements militaires, a été interné une vingtaine de fois à Bicêtre, dix-neuf fois à Sainte-Anne, cinq fois à Villejuif ; s'est évadé à maintes reprises de ces différents asiles. A passé ainsi aux asiles de Ville-Evrard, de Pont Labbé, de Gaillon, etc. Entre temps a eu plusieurs condamnations pour vagabondage et vols, a fait de la prison militaire et de la prison de la Roquette, Poissy, etc., quand il n'était pas reconnu aliéné. Cependant en prison même, après condamnation, il était tantôt évacué aux aliénés criminels, ou mis au cachot de discipline sans succès. Agé de quelques années fut atteint de méningite. Arriéré ensuite, n'a pu apprendre à lire ni à écrire, n'a pu faire sa première communion, parce qu'il ne pouvait apprendre de catéchisme. A 24 ans, ne savait ni l'heure ni son âge ; avec cela kleptomane, il se vante de savoir simuler l'épilepsie avec du savon ; c'est tout ce qu'il a appris dans les asiles.

Certificat : Débilité mentale, perversion des instincts, fugues, impulsions kleptomaniaques ; menace ses parents ; existence désordonnée, simulation d'attaques d'apoplexie. Réformé du service militaire. Raconte volontiers qu'il a joué la comédie pour se faire exempter du service militaire. Examiné à plusieurs reprises au point de vue médico-légal et déclaré irresponsable. Traumatisme dans l'enfance, voûte palatine ogivale. Ce malade s'est évadé du service et s'est engagé sous un faux nom à la Légion étrangère.

Il faudrait que l'on eût le témoignage sans réticence des médecins attachés aux bataillons de légionnaires. Là comme aux compagnies de discipline des médecins versés dans l'aliénation mentale ne pourraient manquer de faire une ample moisson de documents précieux pour la psychologie humaine.

Mais on n'ose pas regarder le problème en face et un médecin militaire qui ferait de la pathologie mentale serait mal vu. Les tribunaux militaires n'ont que faire de l'avis des médecins. De même, on se garderait d'attacher au service d'une prison civile ou militaire un médecin aliéniste.

Le nombre des aliénés méconnus et condamnés par les tribunaux civils ne le cède, d'ailleurs, en rien à ceux méconnus par les tribunaux militaires.

Les médecins aliénistes voient, dit-on, des fous partout. J'ai observé une centaine de cas indéniables de folie recueillis uniquement parmi des légionnaires. C'est avec une pitié profonde qu'on se penche sur ces loques humaines, sur ces victimes de fatalités héréditaires accumulées, que broie l'étau des disciplines sociales. La société n'a de pitié pour eux que lorsque les derniers ressorts de leur énergie malade sont brisés. Alors elle leur ouvre cet asile d'aliénés où ils croupiront pêle-mêle dans la pire désespérance !

Je sais bien que parmi les officiers à qui est confiée la tâche si délicate de conduire cette Légion, il en est qui ont la compréhension de la part à faire à l'indulgence ; j'ai cité les vieux généraux d'Afrique Bedeau et Cavaignac qui soustrayaient aux jugements militaires des déserteurs avérés, les réincorporaient sous d'autres noms et les utilisaient encore : ils les avaient vus à l'œuvre dans la bataille, et ils pardonnaient l'indiscipline et même la trahison, à la faveur de l'héroïsme.

Mais, à étudier ces hommes, on se prend à penser que leur héroïsme militaire n'est peut-être que névrose et fonction de démence, comme, selon Moreau de Tours, le génie.

DOCTEUR MARIE

médecin en chef des asiles de la Seine.

# Poèmes

*LES MONSTRES TREMBLENT*

C'était encor la Nuit, la redoutable Nuit ;
Sur l'univers, obscur depuis plus de trente heures,
Nul coq n'avait chanté, nul rayon n'avait lui.
Les gens, humbles ou vains, par toutes les demeures,
Se croyaient descendus dans le Styx ténébreux,
Etonnés de ne point y retrouver d'aïeux.

On n'observait au ciel ni teintes ni lueurs,
Ni les étoiles ni la pudique Phœbé,
Et l'on ne percevait, sous le zénith plombé,
Que le lourd battement terrifié des cœurs —
Car chacun se taisait, craintif, pris de vertige —
Quand le soleil parut. maîtrisant son quadrige ;

Lorsque les Argiens purent voir Jupiter
Fuir les myrthes d'Argos et le palais d'Alcmène...
Alors, aux quatre bouts du monde et de l'Enfer,
L'hydre, l'aigle, Cacus, les oiseaux du Cyllène,
Le centaure indompté, la biche, le lion,
Busiris, Alecto, les ombres, Géryon
Frissonnèrent, leurs yeux noyés d'un crépuscule,

Comme s'ils pressentaient Hercule.

*JUNON MÈRE*

Tour à tour, à la ronde, Hébé versait aux dieux
Les perles du nectar en des coupes jumelles.
Pas un Olympien, fût-il morose ou vieux,
Qui n'admirât Hébé. Mais, la souhaitant mieux
Pour l'avenir, Junon, du geste, des prunelles,
Disciplinait son charme et son labeur joyeux.

## *LE VOLAGE PLUTON*

Voici, couvert d'airain, meneur de chevaux noirs,
Gigantesque, aveuglé par la nuit du Tartare,
Plein de fougue et chargé d'ombre comme les soirs,
Le Dieu dont le royaume a Cerbère pour lare.

Négligeant tout à coup la fille de Cérès,
Il a quitté l'Erèbe, il te cherche, Menthès...

Et, quand il t'a rejointe, hamadryade blonde,
Aux regards de lumière, au sourire vermeil,
On croirait voir, là-bas, où l'or céleste abonde,
Les bras du crépuscule étreindre le soleil.

## *UN SOUHAIT D'APOLLON*

Avec le jeune Hylas, Phœbus, pasteur d'Admète,
Cause très doucement. Ils gardent les troupeaux,
Sont à l'ombre, couchés, le poing contre la tête.

— « Alors, demande Hylas, tu chéris les pipeaux ?
» Et tu viens oublier, ô pâtre musagète,
» Tes aïeux plus brillants que l'éclat des flambeaux...

» Les rais, que, hors de toi, ton char aux mondes jette
» Ne te semblent-ils pas moins riches et moins beaux ? »

— « Nul regret de l'Olympe imposant ne m'altère,
» Car, d'être magnifique on peut s'exaspérer :
» Mais, homme, je suis las aussi, las de pleurer
» D'amour... Et je voudrais aimer sur cette terre

» Sans contrainte, une fois, sans phrases, sans adieux,
» Comme aiment seulement les bêtes ou les Dieux. »

*MARS PRISONNIER*

Sous le piège d'airain dont l'entrelac serré,
Fait de boucles, d'anneaux et de grands liens mous,
Ecrase brusquement leurs pénibles remous,
Ils ne forment qu'un tas ridicule, effaré,

Captif, Mars et Vénus Migonitis, L'époux,

Le cloche-pied Vulcain, son bras tendu, cambré
Comme un pêcheur qui vient de jeter le filet,
Hurle ; tandis qu'Echo résonne et qu'aigrelet,
Le vent matutinal monte un coteau pampré.

Là, ronfle Alectryon, mauvais garde, si laid !

Et narquois, au zénith, des dieux ombrent le pré,
Tels ces nuages d'or, ce nuage affairé.

*LA VISION DE LAIUS*

Est-ce une tombe ?... Un puits ?... Les enfers ?... C'est le soir.

Et l'esclave Laïus, fanatique, bourru,
Regagne son taudis, retourne à son devoir...
Il murmure, le cœur navré de désespoir,
Car jamais aucun Dieu vers lui n'est apparu...

Oh ! ces Dieux souverains, ces Dieux qu'il voudrait voir,

Une fois, un instant, malgré sa pauvreté !
Il guette l'horizon, marche sans le savoir,
Et, tout à coup, frissonne : en un halo d'été,

Mercure, avec Psyché, traverse le ciel noir.

*INVOCATION*

O reine de Paphos, à l'autel où j'accours,
Ivre de te prier, ivre d'une espérance,
J'attache ces ramiers et la robe d'enfance
Qu'hier, avec bonheur je laissai pour toujours.
Vois ! ma jeunesse est mûre et gonfle ma chlamyde ;
Mon cœur bat, fortement ; je ne suis plus timide :
J'ai des songes hardis, crépuscule, aube, soir,
Où l'instinct rêve mieux encor que le savoir ;
Et j'aime, sans qu'on m'aime,

Un fantôme, un héros, peut-être un Dieu... Lequel ?...
Il est brun : il est jeune ; il a l'air éternel :
Il paraît ton fils même,

Exalte ma pensée, exalte mon émoi.
O Vénus, fais qu'un jour il soit épris de moi,
S'attache aux rites que tu prêches,

Etreigne mes ardeurs craintives dans ses bras,
Et veuille regarder mon naïf embarras
De ses yeux longs comme des flèches.

NICOLETTE HENNIQUE

# Aliment, Condiment, Médicament, Poison.

Harpagon trouvait inutile que l'on donnât à manger aux chevaux les jours où ils ne travaillaient pas ; bien des physiologistes modernes font un raisonnement analogue quand ils comparent l'organisme animal à une machine et étudient son rendement. Cette comparaison paraît d'ailleurs assez fondée si l'on s'en tient à l'observation d'un être adulte qui, pendant de longues semaines, ne se modifie pas sensiblement dans sa structure. Cet être consomme certains matériaux et produit du travail, comme une locomotive à laquelle on fournit du charbon et de l'eau.

La locomotive qui a travaillé longtemps est usée ; continuant la comparaison, on a pensé que l'animal aussi s'usait en travaillant, erreur que l'on aurait évitée si, au lieu d'étudier un organisme adulte dans lequel le phénomène essentiel de la vie est masqué par des phénomènes secondaires, on avait observé un être jeune, un enfant en voie de croissance par exemple. Chez l'enfant, en effet, il est bien évident que les matériaux consommés ont un autre résultat que de fournir du travail ; *le phénomène vraiment vital, c'est la fabrication de substance d'homme, par un enfant, au moyen de substances étrangères.* Chez l'adulte, cette fabrication de substance d'homme est balancée par une destruction équivalente et c'est même pour cela que l'individu est adulte ; aussi l'on ne remarque pas ce qui est essentiel dans le fonctionnement animal et on le compare à celui d'une machine : l'homme ingurgite certaines substances *combustibles* et absorbe d'autre part de l'oxygène qui les brûle comme le charbon est brûlé dans la locomotive ; de là résulte la production de *travail* et l'on se préoccupe de vérifier si la quantité de travail fournie est en harmonie avec la quantité de combustible employée. Tout au plus met-on de côté une petite quantité de matériaux destinés à réparer l'usure de la machine.

On aurait été assez embarrassé autrefois pour évaluer la quantité de travail que doit fournir la combustion de certaines substances ; on ne l'est plus aujourd'hui que l'on connaît l'équivalent mécanique de la chaleur ; on sait qu'une quantité de chaleur

donnée *équivaut* à un certain travail ; pour savoir quel travail peut fournir une substance combustible il suffit donc de mesurer la quantité de chaleur qu'elle donne en brûlant, et ceux qui comparent l'homme à une machine doivent rêver quelquefois d'arriver à entretenir son *fonctionnement* (!) avec du pétrole ou du charbon !

Plaçons-nous à un point de vue plus biologique, et pour éviter les erreurs, prenons un exemple plus simple que celui de l'homme et des animaux supérieurs ; adressons-nous à un être unicellulaire dont nous connaissions bien les conditions de vie, à la levure de bière si vous voulez. Une cellule de levure est un petit grain ovoïde qui a la propriété de faire fermenter le moût de bière et de le transformer en bière ; voilà, au point de vue de l'homme, qui utilise la bière, la *fonction* de la levure de bière. Mais si, au lieu de nous placer au point de vue de l'homme, nous nous plaçons au point de vue de la levure elle-même, nous envisageons les choses tout autrement et nous disons : Un grain de levure, placé dans du moût, *se nourrit* et *se multiplie* aux dépens des éléments de ce moût, de sorte qu'au bout de quelque temps, au lieu d'une seule cellule placée dans le moût, il s'en trouve une quantité considérable. C'est là le phénomène caractéristique de la vie : un grain de levure, par son activité chimique dans du moût, a fabriqué de la substance identique à la sienne et s'est, par suite multiplié. Je le répète, c'est là la propriété caractéristique des êtres vivants : un être vivant, réagissant chimiquement avec des substances différentes de la sienne, fabrique de sa substance propre ; c'est ce qu'on appelle *l'assimilation*.

Les substances aux dépens desquelles une cellule donnée peut s'accroître ou se multiplier constituent ce qu'on appelle l'*aliment* de cette cellule. Ainsi, le moût de bière est l'aliment de la levure de bière.

Mais la réaction par laquelle la levure de bière se nourrit aux dépens du moût de bière, ne produit pas seulement de la levure ; il y a en outre formation de substances accessoires que l'on peut appeler substances de déchet, ou, pour se conformer au langage physiologique, substances *excrémentitielles* ; ces substances s'accumulent dans le moût de bière en même temps que la levure s'y multiplie et c'est ainsi que le moût devient bière.

Vous voyez à quoi se réduit, quand on s'exprime ainsi, la reconnaissance que l'homme doit à la levure ! Cet organisme infiniment petit n'en est pas moins infiniment égoïste : il se nourrit et se multiplie aux dépens du moût que nous lui fournissons, sans se préoccuper le moins du monde de nous être utile ; bien plus,

il souille de ses excréments le liquide dans lequel il se trouve, de sorte qu'au bout de quelque temps ce liquide ne contient plus d'aliments (pour la levure de bière, il s'entend,) et n'est plus qu'une accumulation de produits de déchet parmi lesquels l'alcool, l'acide carbonique, etc...

Que nous, hommes, nous ayons un certain plaisir à absorber ce liquide souillé, cela n'entraîne pas que la levure de bière ait travaillé pour nous ; elle a travaillé pour elle ; l'égoïsme est la loi essentielle de l'activité vitale, et c'est parce que les espèces sont différentes, parce que les besoins de chaque espèce sont différents, que les substances de déchet résultant de l'activité de certains êtres sont utilisées par d'autres.

Prenons en effet cette bière, accumulation des excréments de la levure, et semons-y une cellule d'une autre espèce, du *mycoderme du vinaigre* par exemple. La bière, *excrément* de la levure, sera *l'aliment* du mycoderme ; le mycoderme s'y multipliera comme la levure se multipliait dans le moût et, en même temps qu'il s'y multipliera, il y accumulera ses excréments personnels, l'acide acétique par exemple ; nous dirons que la bière est devenue aigre.

Ceci nous prouve déjà que le mot aliment ne saurait être pris dans un sens absolu ; telle substance, qui est un excrément inutilisable pour une espèce vivante est un aliment pour une autre espèce ; on ne doit donc pas dire qu'une substance est un aliment, mais bien qu'elle est *un aliment pour une espèce donnée.* Et cette seule considération suffit à prouver qu'il est illogique *de mesurer la valeur alimentaire d'une substance à la quantité de chaleur qu'elle peut donner en brûlant.*

Non seulement la bière, chargée des excréments de la levure, n'est plus un aliment pour cette levure, mais encore, elle jouit, par rapport à la levure, d'une faculté *inhibitrice* spéciale. Même s'il reste encore dans la bière une certaine quantité de moût non transformé, du moment que les excréments (l'alcool par exemple) ont atteint un certain degré de concentration, la levure ne peut plus se multiplier et reste inerte au fond du vase ; si l'on ajoute au liquide du glucose ou telle autre substance dont se nourrirait normalement la levure de bière, l'alcool empêche la nutrition d'avoir lieu. Et ce qui prouve que c'est bien l'alcool qui est responsable de l'arrêt de la nutrition, c'est que cette levure inerte transportée dans un moût neuf recommence à se multiplier.

Ce résultat particulier n'est pas spécial à l'alcool ; d'une manière générale, les substances excrémentitielles d'une espèce donnée arrêtent la nutrition de cette espèce quand elles ont atteint

[illegible]

[illegible] certaines plantes rongent les rochers. Mais, tel que nous l'avons employé jusqu'à présent, le mot aliment reste assez vague ; plusieurs substances différentes peuvent servir d'aliment à une même espèce vivante : la levure de bière peut vivre et se multiplier dans du moût de bière ou dans du moût de raisin, voire même dans un liquide artificiel formé d'un mélange de substances chimiques bien définies et connu sous le nom de liquide Pasteur. Le premier exemple d'un aliment artificiel ainsi composé a été fourni par Raulin qui, après dix ans de patients travaux, a obtenu un liquide admirablement propre à servir d'aliment à une petite espèce de moisissure nommée *Aspergillus niger.* Le liquide Raulin se compose (excusez cette longue énumération) des substances suivantes : sucre, acide tartrique, nitrate d'ammoniaque, phosphate d'ammoniaque, carbonate de potasse, carbonate de magnésie, sulfate d'ammoniaque, sulfate de fer, sulfate de zinc, carbonate de manganèse, eau, oxygène, *le tout en proportions définies.* Ce liquide est tellement propre à la nutrition de l'aspergillus que, exposé aux poussières si variées de l'atmosphère et recevant, par suite, des germes d'une grande quantité d'espèces vivantes, il se couvre rapidement d'une culture pure d'aspergillus. Cela n'empêche pas d'ailleurs que cette même moisissure puisse pousser, avec plus ou moins de rapidité, sur certaines substances qui ne sont pas le liquide Raulin, sur du vieux pain ou du vieux fromage, par exemple.

Ainsi donc, l'aliment d'une espèce donnée est quelque chose de complexe ; comme nous ne connaissons pas la composition

élémentaire de la plupart des substances naturelles, c'est seulement par expérience que nous pouvons savoir si telle ou telle substance est un aliment pour telle ou telle espèce. Le moût de bière et le moût de raisin sont des aliments pour la levure de bière, mais le liquide Pasteur suffit à nourrir la même levure quoiqu'il ne contienne que quelques-uns des éléments constitutifs de ces deux moûts complexes. Le problème que l'on se pose en général lorsque l'on veut élever une espèce vivante, est de connaître les substances *indispensables* à sa nutrition et ici le mot *aliment* va changer de sens.

Nous disions que le liquide Raulin est un aliment pour *l'aspergillus niger ;* si nous supprimons, de ce liquide, certains éléments, l'oxygène par exemple, l'aspergillus n'y pousse plus. C'est donc que l'oxygène est indispensable à la nutrition de l'aspergillus ; en d'autres termes, sans oxygène, il n'y a pas d'aliment pour cette espèce de moisissure. Cette constatation amène à donner au mot aliment un sens plus large ; on dira que le liquide Raulin est un *aliment complet* pour l'aspergillus niger, mais que chacun des éléments constitutifs de ce liquide est un aliment pour le même végétal, quoique aucun d'eux, pris séparément, ne puisse assurer sa nutrition. Le langage devient ainsi moins précis, mais c'est le langage courant. On dit qu'une substance est alimentaire pour une espèce vivante quand l'espèce considérée peut utiliser pour sa nutrition *tout* ou *partie* de cette substance, autrement dit, quand cette substance peut être utilisée dans la confection d'un aliment complet pour cette espèce. Et c'est ainsi que des substances complexes, comme le pain, peuvent être alimentaires pour des espèces vivantes très différentes qui y puisent des éléments différents.

Il est évident qu'une substance ne peut être un aliment complet pour une espèce si elle ne contient en elle-même tous les éléments constitutifs de cette espèce ; une substance grasse, par exemple, qui ne contient pas d'azote, ne pourra suffire à la fabrication d'une substance vivante azotée, mais tel être vivant pourra s'assimiler le carbone et l'hydrogène d'une graisse en empruntant en même temps de l'azote à tel composé ammoniacal, etc... Il ne faut pas croire, non plus, qu'une matière quelconque contenant des éléments qui entrent dans la composition d'une espèce donnée peut forcément servir d'aliment à cette espèce ; l'alcool, formé de carbone, d'hydrogène et d'oxygène, ne peut servir d'aliment à la levure de bière qui contient cependant du carbone, de l'hydrogène et de l'oxygène.

La nutrition est un phénomène chimique et les corps compo-

sés ont des propriétés chimiques qui ne dépendent pas seulement de la nature des éléments composants, mais encore de la manière dont ces éléments sont associés entre eux. C'est donc l'expérience qui nous apprend si tel ou tel composé chimique est ou n'est pas alimentaire pour telle ou telle espèce vivante.

Etant donnée une espèce vivante, on rangera dans la catégorie des aliments de cette espèce tous les corps simples ou composés qui peuvent faire utilement partie d'un mélange constituant un aliment complet pour l'espèce étudiée. On s'est demandé s'il n'existait pas au moins une substance qui pût être considérée comme alimentaire pour tous les êtres vivants et l'on a cru longtemps que cela était vrai de l'oxygène. Pasteur a montré que certains êtres, dits *anaérobies*, sont tués par l'oxygène libre ; il leur faut cependant de l'oxygène, puisque leur substance en contient, mais ils ne peuvent utiliser comme aliment que l'oxygène combiné à d'autres substances. L'oxygène libre, loin d'être un aliment pour les espèces anaérobies, est pour elles un *poison*.

Une substance agit comme poison sur une espèce cellulaire si, introduite dans un milieu où des individus de cette espèce trouvaient une alimentation convenable, elle arrête la nutrition des cellules considérées. L'oxygène est un poison pour les microbes anaérobies : l'alcool est un poison pour la levure de bière etc... mais il y a poisons et poisons.

D'abord, pour qu'une substance agisse comme poison, il faut qu'elle existe dans le milieu avec un certain degré de concentration. Il y a bien des poisons qui agissent en quantités infinitésimales : même sans parler des toxines microbiennes que nous ne savons pas encore bien doser et qui ont un pouvoir effrayant, Raulin a contaté qu'un sel d'argent dilué à la dose d'un gramme dans seize cents litres d'eau arrêtait tout développement de l'aspergillus.

Considérons d'ailleurs les diverses substances du liquide Raulin : ce sont, nous l'avons dit, les aliments de l'aspergillus, mais ce sont des aliments pourvu qu'ils soient mélangés aux autres ingrédients *dans de certaines proportions*. Le sulfate de zinc, par exemple, doit exister dans le mélange en très petite quantité : s'il y est introduit en plus grande abondance il devient un poison et arrête le développement. Voila une notion qu'il ne faut pas perdre de vue lorsque l'on se demande si une substance est alimentaire ou vénéneuse pour une espèce cellulaire donnee ; la même substance peut être un aliment ou un poison suivant les proportions dans lesquelles on l'emploie. On peut même poser en thèse pres-

que générale que toute substance alimentaire devient vénéneuse quand sa concentration dans le milieu où vivent les éléments cellulaires dépasse certaines limites.

Il y a poisons et poisons ; l'alcool qui apparaît dans le moût de bière arrête la nutrition de la levure dès qu'il a atteint une certaine concentration, mais la levure qui a ainsi été saturée d'alcool n'a pas perdu pour cela ses propriétés de levure ; si on la transporte dans un moût neuf, elle recommence à se nourrir et à se multiplier. L'alcool est donc *un poison temporaire* pour la levure de bière ; encore ceci n'est-il vrai que si sa concentration dans le liquide ne dépasse pas une certaine limite. Si l'on plonge de la levure de bière dans de l'alcool pur, elle est *tuée*, c'est-à-dire qu'elle perd pour toujours la propriété de se nourrir et de se multiplier ; ce n'est plus une chose vivante.

Cet empoisonnement définitif se produit toujours avec certains poisons dès que leur concentration est devenue suffisante pour arrêter complètement la nutrition d'une cellule ; par exemple les sels d'argent tuent pour toujours l'aspergillus du moment qu'ils sont assez concentrés (1/1.600.000) pour arrêter son développement.

On peut réserver le nom de poisons proprement dits à ces substances qui produisent uniquement des empoisonnements définitifs et appeler *anesthésiques* celles qui, à un certain degré de concentration, suspendent seulement pour un temps l'activité nutritive des cellules ; l'alcool, le chloroforme, l'éther, entrent dans cette dernière catégorie relativement à un grand nombre d'espèces vivantes. Mais cela n'empêche pas que, à un degré plus élevé de concentration, ces anesthésiques produisent un empoisonnement définitif. Aussi l'alcool, aliment de choix pour le mycoderme du vinaigre, peut l'anesthésier s'il est plus concentré et l'empoisonner définitivement s'il est pur. Il faudrait faire tout un cours de biologie pour expliquer les différences entre l'action anesthésique et l'action vénéneuse définitive. Je me contente de signaler ici le danger qu'il y a à affirmer (sauf dans le cas des poisons qui donnent uniquement un empoisonnement définitif, comme le bichlorure de mercure) que telle substance est, pour une espèce donnée, un aliment ou un poison sans spécifier le degré de concentration...

Il y aurait encore une modification à introduire dans la notion d'aliment à propos des espèces unicellulaires ; certaines substances, non directement utilisables par les cellules, peuvent le devenir après qu'elles ont été transformées sous l'influence de

quelque chose qui émane des cellules mêmes. Par exemple, le saccharose ou sucre de canne ne peut être consommé par la levure de bière sans avoir été *interverti* c'est-à-dire transformé en glucose et en certains autres composés. Mais, précisément, de la levure elle-même, sort par diffusion dans le milieu où elle vit une substance très active, l'*invertine*, qui a pour résultat d'intervertir le saccharose. Somme toute donc, si nous ne voulons pas analyser le phénomène dans ses détails, nous pouvons dire que la levure de bière a tiré son aliment du saccharose, sans nous arrêter au phénomène préparatoire de l'interversion, puisque cette interversion résulte de l'action de la levure elle-même ; nous allons trouver des phénomènes préparatoires bien plus importants chez les animaux pluricellulaires analogues à l'homme ; nous y arrivons maintenant en supprimant plusieurs cas intermédiaires qu'il eût cependant été intéressant d'étudier.

Un homme, ou un animal supérieur quelconque, se compose, à un moment quelconque de son existence, d'une agglomération d'un grand nombre de cellules (plus de soixante trillions pour l'homme adulte) dont chacune jouit de propriétés analogues à celles de la levure de bière, savoir de la propriété de se nourrir aux dépens de substances étrangères.

Mais ces diverses cellules agglomérées sont entourées par une paroi résistante et à peu près imperméable, la peau du corps, de sorte que l'ensemble de l'organisme peut être comparé à *un sac clos de toutes parts*. A l'intérieur du sac est un liquide, le *milieu intérieur* (sang, lymphe, etc...) dans lequel baignent les cellules du corps, comme la levure de bière baigne dans le moût ; c'est donc à ce milieu intérieur que les cellules de notre corps empruntent leurs substances alimentaires, c'est dans ce milieu intérieur qu'elles rejettent incessamment leurs substances excrémentitielles. Etant donné le nombre formidable des cellules que contient le sac, il est bien évident que le milieu intérieur doit être très rapidement souillé d'excréments et épuisé de substances alimentaires. Or, je signale le fait sans plus de détails, les cellules de notre corps ne peuvent rester inactives au delà d'un certain temps sans se détruire ; elles ne peuvent pas rester inertes comme la levure de bière au fond d'un moût souillé ; d'autre part, si les cellules se détruisent, l'individu meurt. Mais précisément, et c'est là le merveilleux de la *coordination* animale, l'ensemble des activités cellulaires se traduit par des phénomènes généraux qui ont pour résultat de *renouveler sans cesse le milieu intérieur*. Comment cela est-il possible? je n'ai pas à l'étudier ici, c'est l'af-

faire de la science de l'origine des espèces ; contentons-nous de savoir que cette coordination existe et que le milieu intérieur est renouvelé.

Le renouvellement du milieu intérieur se compose de deux fonctions distinctes : 1° l'*excrétion*, dont le résultat est de faire sortir du sac clos les produits excrémentitiels accumulés dans le milieu intérieur ; elle se produit à travers des parties spécialisées de la surface du sac, parties appelées *glandes* et dont les plus importantes sont : le poumon (acide carbonique et produits excrémentitiels gazeux) le rein (urine), le foie (bile), les glandes sudoripares (sueur) etc... 2° l'*alimentation*, dont je dois m'occuper plus spécialement dans cet article.

Une partie de l'alimentation, la fourniture d'oxygène au milieu intérieur, se fait par le poumon ; on étudie en général à part, sous le nom de respiration, cette partie spéciale de l'alimentation ; je me contente de la signaler.

Le reste de l'alimentation se produit grâce à un repli spécial de la peau du sac clos, repli tubulaire qui traverse le sac clos dans toute son étendue et lui donne ainsi la forme d'un manchon ; on l'appelle le *tube digestif*. Il est essentiel, pour comprendre ce qui va suivre, de ne jamais perdre de vue que le *contenu du tube digestif est en réalité extérieur au corps de l'individu*. Beaucoup de gens s'imaginent qu'en avalant leur soupe ils introduisent cette soupe dans leur corps ; cela est faux ; l'intérieur du corps c'est la partie close de toute part qui est remplie par le milieu intérieur, et cette partie close est traversée par le tube digestif comme un manchon par son canal central.

C'est dans le tube digestif, en dehors de notre corps, que nous introduisons par notre bouche l'eau, le pain, le sel, la viande, le vin, etc... Que s'y passe-t-il ensuite?

La fonction excrétrice qui s'exerce par différents endroits de la peau du sac clos, s'exerce aussi par la paroi du tube digestif et c'est ainsi qu'apparaissent aux divers points de ce tube, la salive, le suc gastrique, le suc pancréatique, la bile, etc... Le résultat de ces diverses sécrétions est de dissoudre et de *préparer* certains matériaux introduits par nous dans notre tube digestif, comme l'invertine sécrétée par la levure de bière préparait le saccharose; cette modification des matériaux introduits dans le tube digestif s'appelle la *digestion*. Parmi les produits qui résultent de la digestion quelques-uns continuent leur chemin à travers le tube et sortent à son autre extrémité, d'autres sont *absorbés* par le milieu intérieur qui se charge ainsi de principes nouveaux; la circulation brasse sans cesse ce milieu intérieur et répartit dans

tout l'organisme les principes résultant de l'absorption, après les avoir encore fait modifier plus ou moins, dans le foie par exemple où se forme le glycogène...

Ainsi, les divers éléments de notre corps trouvent sans cesse, dans le milieu intérieur l'*aliment* qui leur est nécessaire et dont ils se servent comme la levure de bière se sert du moût. Si l'on parlait rigoureusement on réserverait le nom d'aliment à ces substances utilisées directement par les cellules de l'organisme, mais on appelle par extension « substances alimentaires » toutes les substances qui, introduites dans le tube digestif, peuvent, après transformation, collaborer à une rénovation convenable du milieu intérieur.

De même que l'aspergillus ou la levure, les cellules du corps humain ont des besoins très précis ; leur nutrition ne se fait pas au moyen de n'importe quoi et dans n'importe quelle proportion. Il faut donc, pour que ces cellules restent en bon état, que la composition du milieu intérieur ne s'écarte pas de certaines conditions données. L'instinct de l'animal le renseigne sur la nature des produits qui, ingérés par lui, peuvent, après transformation et absorption, entretenir dans des proportions convenables la composition de son milieu intérieur. Le jeune animal trouve sa *ration alimentaire* complète dans le lait de sa nourrice ; l'herbivore se nourrit exclusivement de substances végétales, le carnivore uniquement de viande ; l'omnivore se compose un menu plus varié, mais sa fantaisie ne peut pas sortir de certaines limites ; il faut, d'une part que son alimentation soit complète, d'autre part qu'elle ne comporte pas l'usage de poisons.

L'alimentation est dite complète quand elle contient des matériaux propres à fournir après transformation dans le tube digestif, dans le foie, etc..., *tout* ce qui est nécessaire aux éléments cellulaires du corps et dans des proportions qui ne s'écartent pas trop d'une certaine moyenne. Le sucre, par exemple, ou la graisse, ne sauraient constituer une alimentation complète, puisqu'ils ne contiennent pas d'azote, mais il y a des manières infiniment variées de se composer une ration alimentaire complète ; les matériaux que nous consommons sont extrêmement nombreux et le deviennent chaque jour de plus en plus.

En appelant *aliment*, comme nous l'avons fait tout à l'heure, « toutes les substances qui introduites dans le tube digestif peuvent, après transformation, collaborer à une rénovation *convenable* du milieu intérieur, » nous avons donné de ce mot une définition extrêmement vague et qui peut prêter à de nombreuses équivoques ; il ne sera pas toujours facile de se renseigner expérimen-

talement sur la valeur alimentaire de telle ou telle substance. On sait, par exemple, que l'avis des physiologistes a souvent varié au sujet des mérites nutritifs du bouillon. Pour quelques-uns, cette substance savoureuse avait seulement pour résultat d'exciter la sécrétion du suc gastrique et ne contenait par elle-même aucune partie transformable et utilement absorbable ; pour d'autres au contraire le bouillon était bien près de contenir une ration alimentaire complète...

L'expérience quotidienne a fixé d'une manière à peu près définitive la composition des rations alimentaires capables d'entretenir la vie des hommes et il est indiscutable que cette expérience quotidienne a donné des résultats plus acceptables que les expériences de laboratoire. La nutrition de l'homme est en effet quelque chose de bien complexe et il est difficile de se rendre compte de la valeur réelle d'une ration alimentaire à moins de l'expérimenter pendant très longtemps. C'est surtout pendant la période de croissance des individus qu'il est facile de se rendre compte de la valeur nutritive des substances consommées ; de même que le liquide Raulin est l'aliment par excellence pour l'aspergillus niger parce que cette moisissure y *pousse* plus abondamment que partout ailleurs, de même nous devons considérer comme ration alimentaire de premier ordre pour un enfant, celle qui le fera *pousser* vigoureusement et lui conservera une belle santé. Chez l'homme adulte, il y a une grande difficulté dans la comparaison des diverses substances alimentaires à cause d'une complication nouvelle de son organisme, l'existence de ce qu'on appelle les *matières de réserve*.

Les produits absorbés après digestion ne sont pas tous employés immédiatement dans la nutrition proprement dite des éléments cellulaires ; les cellules sont en effet susceptibles de divers mode d'activité chimique, et le résultat de certains de ces modes d'activité, sur la nature desquels je n'ai pas à m'étendre ici, est de transformer telle partie de l'aliment fourni par le milieu intérieur en des substances nouvelles qui se localisent dans les cellules mêmes et qui y restent plus ou moins longtemps sous forme de ce qu'on appelle des *matières de réserve ;* la graisse qui encombre certaines parties de notre corps est de cet ordre particulier de substances. Vienne ensuite une inanition due à des causes imprévues, ces matières de réserve seront utilisées dans la nutrition des cellules ; on fera de l'*autophagie*.

Je signale seulement ce phénomène pour montrer combien il est délicat d'affirmer le rôle alimentaire d'une substance après

une expérience de quelques jours ; telle substance qui aura paru entretenir vraiment la vie pendant ce court laps de temps aura pu n'agir que comme facteur déterminant l'autophagie. Mais alors, la balance nous renseignera ? Il faut se défier des indications de la balance elle-même dans des expériences de courte durée ; M. Bouchard a signalé en 1898 ce phénomène paradoxal d'une augmentation de poids constatée chez des chiens soumis pendant plusieurs jours à la diète hydrique ; ce résultat s'explique physiologiquement et cependant personne ne prétendra que l'eau pure est un aliment complet !

C'est seulement l'expérience *de très longue durée* qui nous donne des renseignements sérieux sur la valeur alimentaire des substances, et aucune expérience de laboratoire, même très bien conduite, ne saurait remplacer à ce point de vue l'expérience journalière de la grande masse des hommes. La meilleure ration alimentaire est celle qui donne au jeune garçon le meilleur développement et la meilleure santé.

Mais il n'y a pas que la nutrition des cellules ; si la bonne nutrition des cellules est indispensable à l'entretien de la vie, il faut aussi que la *coordination* soit entretenue ; une nutrition locale trop abondante, comme celle qui détermine pour telles ou telles causes l'*hypertrophie* de certaines parties du corps, nuit au bon fonctionnement de l'organisme. Des substances qui fournissent à la ration alimentaire une part utile, peuvent, d'autre part, apporter des éléments nuisibles à la coordination ; la consommation de trop de fruits verts donne la diarrhée.

La signification du mot poison est différente chez l'homme et les animaux supérieurs, de la signification du même mot chez les êtres unicellulaires ; telle substance qui, employée à certaines doses, n'entraîne pas la suspension de la nutrition des cellules, peut néanmoins amener la mort d'un individu en détruisant le mécanisme d'ensemble et arrêtant la rénovation du milieu intérieur ; on peut mourir avec toutes ses cellules vivantes ; il est vrai d'ailleurs que la mort de l'individu entraîne fatalement la mort des cellules au bout d'un temps plus ou moins long.

De même que certains poisons peuvent nuire à la coordination, de même, ces mêmes substances peuvent, employées à de certaines doses, rétablir la coordination détruite par une maladie, en produisant un effet opposé à celui de la maladie. Les poisons peuvent donc être des *médicaments*. Il y a des *agents* importants pour la vie de l'homme en dehors de toute valeur alimentaire. Quelques-uns de ces agents sont employés quotidiennement dans

l'alimentation de l'homme ; on leur donne le nom de *condiments* ou d'*assaisonnements* : « ce sont, dit Littré, des substances qui excitent et favorisent les sécrétions salivaire et gastrique et satisfont ainsi au besoin naturel ou artificiel d'une digestion prompte ou plus complète. » Au nombre des condiments, à côté de certaines substances végétales (poivre, citron, etc...) on place souvent le sel marin qui est en outre un aliment et même l'un des aliments les plus indispensables à moins qu'il n'existe déjà dans les autres matériaux que nous consommons. Le sel est donc à la fois un aliment et un condiment ; il peut devenir un poison si sa concentration dépasse certaines limites comme cela a lieu chez les individus privés de boisson depuis quelque temps. L'eau elle même, ce véhicule indispensable de tous les phénomènes vitaux, peut être un poison si elle dépasse la proportion de 993/1000 dans notre milieu intérieur ; l'eau pure est un poison pour les élément histologiques ; mettez des globules du sang dans de l'eau pure, ils éclatent instantanément ; c'est pour cela que, quand on veut augmenter la pression artérielle par des injections de liquide, on emploie, au lieu de l'eau pure qui serait fatale, un liquide appelé sérum artificiel et qui contient une certaine quantité de sel.

De cette très rapide revue du rôle des différents agents dans notre organisme, il résulte surtout que l'étude de ce rôle est très compliquée. Pour le bouillon, par exemple, il n'y a pas encore entente entre les physiologistes sur la question de savoir si c'est un aliment ou un condiment. Le même problème irritant se pose depuis longtemps pour l'alcool ; il a été étudié récemment par un de nos maîtres à propos de quelques expériences américaines et rien n'a été plus curieux que le sans gêne avec lequel des gens qui n'avaient jamais songé à la question ont déclaré que ce savant était dans l'erreur ; j'ai lu dans la *Revue anti-alcoolique* un article dans lequel un employé de chemin de fer traitait Duclaux d'ignorant !

Nous ignorons tant de choses en physiologie humaine, que nous devons nous consoler de ne pas connaître encore le rôle de l'alcool dans notre économie ; nous sommes certains qu'à forte dose c'est un poison mortel ; à des doses moins fortes c'est un anesthésique dont l'emploi répété est très dangereux ; à de petites doses il est agréable et, comme on dit vulgairement, *ravigote*. Mais entre-t-il vraiment dans la constitution d'une ration alimentaire ? agit-il comme facteur d'autophagie ? est-ce un condiment, un médicament ? Nous l'ignorons totalement et je crois que les

expériences de MM. Atwater et Benedict ne sauraient nous renseigner à ce sujet. Ils ont attaqué le problème dans le cas où il est le plus compliqué ; ils ont expérimenté (je cite Duclaux) : « sur un homme en bonne santé, adulte, en équilibre, c'est-à-dire tel que son poids n'augmente et ne diminue pas. » Ils ont d'ailleurs employé l'alcool en même temps que des rations alimentaires qui pouvaient suffire à la nutrition.

C'est toujours la vieille erreur qui veut que l'animal soit une machine à fournir du travail en dépensant du combustible ; on oublie trop souvent que cette machine se construit et se répare d'elle-même et que c'est là précisément le phénomène important, le phénomène biologique. C'est pendant la période de croissance que l'on peut juger de la valeur alimentaire d'une substance ; il aurait fallu élever en même temps deux jumeaux, pendant des années, avec le même régime alimentaire, additionné d'alcool chez l'un d'eux seulement, et voir si l'alcool favorise la *pousse*. Mais je doute que des parents soumettent volontiers leurs enfants à une telle expérience. Dans mon pays on fait boire de l'alcool aux petits chiens pour les *empêcher de grandir* : mais on le leur donne en grande quantité et les chiens ne sont pas des hommes.

Félix Le Dantec

# La Faillite du Catholicisme despotique

La théologie catholique a toujours eu la loyauté d'exiger que la foi reposât *sur des motifs* ; elle n'entend pas que l'on se prévale du caractère mystérieux de la croyance pour la justifier par le fait même de son existence ; elle a même condamné cette prétention sous le nom de *fidéisme*.

Les motifs sur lesquels doit reposer la foi sont empruntés d'une part à la philosophie : existence et personnalité de Dieu ; existence de l'âme ; possibilité du miracle et de la révélation ; de l'autre à l'histoire : authenticité de l'Ancien et du Nouveau Testament, historicité de la résurrection du Christ et de la fondation de l'Eglise par le Christ.

Or, il faut le reconnaître (nous avons cherché ailleurs (1) à le montrer), la croyance en un Dieu personnel, cette base essentielle de toute théologie (protestante aussi bien que catholique), se fait de plus en plus rare dans les intelligences qui réfléchissent librement. Les preuves traditionnelles arrivent bien à nous faire *distinguer* l'absolu du relatif, le parfait de l'imparfait, nullement à nous obliger à les *séparer* en substances numériquement différentes ; l'hypothèse du créationnisme vient se briser contre l'insoluble objection de l'existence du mal. Mais il est toujours facile d'échapper aux conclusions de la philosophie, de prétexter ses obscurités, le caractère subjectif de ses affirmations. On réclame des faits objectifs et des conclusions qui participent de cette valeur objective.

Or, que sont devenus, aux yeux de la critique historique, les motifs objectifs de la foi, par exemple l'authenticité du Pentateuque, celle du quatrième évangile, ou surtout le fait d'un Jésus *réellement* (honnêtement interprété dans le sens d'historiquement, matériellement) conçu et né d'une vierge, *réellement* ressuscité, ayant *réellement* fondé une Eglise à laquelle il a *réellement* voulu transmettre et transmis les surnaturels pouvoirs reçus de Dieu son Père ?

---

(1) *Revue de métaphysique et morale*, septembre 1902, mars 1903.

Tout cela, pris comme jadis *à la lettre*, s'est évanoui. Ce ne sont plus que des « *idéalisations* » vraies (1) de faits réels mais fort différents de l'histoire religieuse, vraies en ce sens que les dites idéalisations ont été nécessaires à la conservation et à l'évolution de la conscience chrétienne.

On ne peut donc se le dissimuler : la théologie est de jour en jour plus étroitement serrée entre les branches de l'étau : philosophie, critique. La *lettre*, à coup sûr, sera brisée, mais l'*esprit* s'en dégagera, c'est-à-dire les croyances et les espérances indestructibles de la conscience humaine, elles qui ont épuré jadis les mythes juifs pour créer les mythes chrétiens et transformé, idéalisé, en Christ le Jésus historique.

Ces assertions cesseront de paraître téméraires, si l'on veut bien se reporter aux deux ouvrages récemment parus d'un critique-théologien catholique, M. Loisy (2) et d'un critique-théologien protestant, M. Harnack (3). M. Loisy cherche à réfuter M. Harnack. Nous allons résumer leurs thèses principales.

## I

Profonde et consciencieuse étude des faits, des documents, courageuse franchise, foi sincère et communicative, tout cela se trouve sans contestation possible, dans l'œuvre de l'abbé Loisy.

---

(1) « Un travail d'idéalisation progressive et d'interprétation symbolique s'est opéré sur les faits traditionnels ». Loisy, *Avant-propos des Études Évangéliques* (Picard, 1902, p. 7) Et cela, dès le début du Christianisme : « Dépositaires et prédicateurs d'une religion vivante, les premiers adeptes de l'Évangile ne songèrent pas un instant qu'ils dussent être liés dans leur enseignement, soit par la lettre des formules dont le Christ avait pu se servir, soit par la réalité matérielle des faits accomplis... Jésus avait été beaucoup moins le représentant d'une doctrine que l'initiateur d'un mouvement religieux », p. 13.

(2) *L'Évangile et l'Église*, 1 vol. in-12 de 234 pages, Picard, 1902. Cet ouvrage a déjà subi plusieurs réprobations épiscopales, celle entre autres du cardinal Richard ; mais ces réprobations ne sont pas des jugements en dernier ressort; seul, un Concile ou le Pape parlant *ex cathedrà* ont le droit de trancher définitivement la question *de fond* ; les autres jugements peuvent être interprétés en ce sens que l'ouvrage n'est pas de nature à être mis entre toutes les mains. Aussi, dans sa réponse au cardinal, M. Loisy n'a-t-il eu à désavouer que les erreurs *que l'on a pu déduire* de son livre.

(3) *L'essence du Christianisme* (traduction), 1 vol. in-12 de 320 pages, Fischbacher 1902 La récente lettre de Guillaume II est une preuve de plus que les protestants se heurtent actuellement aux mêmes difficultés que les catholiques, avec cette différence que leur prétention de sauver au moins un minimum d'orthodoxie (« Vous devez laisser subsister le Verbe » écrit l'empereur à Delitzsch) n'est point logique puisqu'ils n'admettent pas d'autorité enseignante infaillible. C'est toujours bien, d'ailleurs, la même méthode : conservez la vérité pour vous et les initiés, ne la dites pas au peuple ! L'Église apparaît ainsi comme une grande machine conservatrice destinée à maintenir le peuple dans une résignation due à l'ignorance ou à l'illusion. Et ce serait là l'œuvre divine du Christ !... Comme s'il a jamais attaché, lui, la moindre importance aux « pagodes de la terminologie ! » Et comme si le moindre progrès hygiénique ou économique ne valait pas mieux pour le peuple que toutes ces « pagodes » !

Il n'a jamais écrit quelque chose d'aussi vivant, d'aussi vibrant, et non plus, dans ses conséquences d'aussi important.

L'ouvrage de M. Harnack, dit-il, s'annonce comme *historique ;* on le discutera donc uniquement d'après les données de l'histoire. Or, une chose étonne de suite dans l'œuvre de l'éminent professeur : c'est qu'un mouvement aussi considérable, aussi complexe que le christianisme soit rattaché à *une seule* idée, à *un seul* sentiment : la foi au Dieu Père, au Père miséricordieux. Une simplification aussi surprenante est-elle vraiment d'un *historien*? N'est-elle pas plutôt d'un *théologien* qui prend dans l'histoire ce qui convient à sa théologie? L'a-t-il déduite dans l'histoire ou n'aurait-il pas plutôt *interprété* l'histoire d'après une théorie préconçue ? En effet :

« Si l'on veut déterminer historiquement l'essence de l'Evangile, les règles d'une vaine critique ne permettent pas qu'on soit résolu d'avance à considérer comme non essentiel ce que l'on est porté maintenant à juger incertain ou inacceptable. » (1) « Celui qui veut déterminer historiquement la pensée du Sauveur n'a pas à y chercher d'abord ce qui peut agréer à l'homme de nos jours et ce qui serait censé n'avoir pas changé, mais il n'a qu'à prendre les textes pour les interpréter selon leur sens naturel et les garanties d'authenticité qu'ils présentent. » (2).

Chercher à distinguer ce qui a changé de ce qui n'a pas changé, ce n'est point le programme d'un historien, puisque ce qui n'a pas changé ne s'est jamais présenté à l'état pur, abstrait, mais à l'état complexe, *vivant*, par conséquent toujours revêtu de formes changeantes, variables, selon les temps et les lieux.

Comment ! La consubstantialité du Fils, la transubstantiation, l'infaillibilité du Pape, le culte des Saints, etc., ne font pas partie de l'Evangile ? Ce sont donc des additions sans valeur, sacrilèges même ?

Non pas ; le tort, en pareille matière, est d'envisager l'Evangile comme une équation algébrique, une formule abstraite tombée du ciel et que l'on a dû se passer ensuite de mains en mains sans rien ajouter, sans rien retrancher. L'Evangile réel, c'est l'Evangile vivant par la foi chrétienne dans les âmes ; chercher l'Evangile en dehors des *expressions* de la foi chrétienne (parmi lesquelles il faut compter les *quatre* Evangiles écrits), est aussi ridicule et stérile que de chercher la vie en dehors des êtres vivants.

L'Evangile est une foi, une vie. Or, tout ce qui vit évolue, se

(1) p. 14.
(2) p. 62.

transforme, s'adapte sous peine de mort, aux milieux divers. Donc :

« On ne peut condamner l'historien à regarder comme essence du christianisme vivant un point qui se multiplie sans grandir. Il y aurait plutôt à reprendre la parabole du Sénevé, en comparant (1) à une petite semence le christianisme naissant... Cette semence néanmoins enfermait en germe l'arbre que nous voyons ; elle avait pour sève la charité ; sa poussée de vie était dans l'espérane du Royaume ; sa force d'expansion dans l'apostolat ; son gage de succès dans le sacrifice ; comme forme générale, cette religion embryonnaire avait foi à l'unité et à la souveraineté absolue de Dieu, et, comme forme particulière et distinctive, la foi à la mission divine de Jésus, qui lui a valu son nom de christianisme. Tout cela était dans la petite semence, et tout cela était l'essence réelle de la religion chrétienne ; tout cela ne demandait qu'à grandir, à tel point que cela vit encore après avoir beaucoup grandi. Quand on veut savoir où est l'essence du christianisme, il faut regarder ces manifestations vitales qui contiennent la réalité du christianisme, son essence permanente, reconnaissable en elles, comme les traits principaux du christiainisme primitif sont reconaissables dans leur développement. » (1).

Or :

« Il n'est aucune institution sur la terre ni dans l'histoire des hommes dont on ne puisse contester la légitimité et la valeur, si l'on pose en principe que rien n'a droit d'être que dans son état originel. Ce principe est contraire à la loi de la vie, laquelle est un mouvement et un effort continuel d'adaptation à des conditions perpétuellement variables et nouvelles. Le christianisme n'a pas échappé à cette loi, et il ne faut pas le blâmer de s'y être soumis. Il ne pouvait faire autrement. La conservation de son état primitif était impossible et la restauration de cet état l'est également parce que les conditions dans lesquelles l'Evangile s'est produit ont à jamais disparu. L'histoire montre l'évolution des éléments qui le constituaient. Ces éléments ont subi et ne pouvaient manquer de subir beaucoup de transformations : mais ils sont toujours reconnaissables, et il est aisé de voir ce qui représente maintenant, dans l'Eglise catholique, l'idée du royaume céleste, l'idée du Messie agent du royaume, l'idée de l'apostolat ou de la prédication du royaume, c'est-à-dire les vrais éléments essentiels de l'Evangile vivant, devenus ce qu'ils ont eu besoin d'être pour subsister. » (3)

Les cinq chapitres : I. *Le royaume des cieux*. — II. *Le Fils de*

(1) « Imitatur animarum religio rationem corporum, écrivait déjà Vincent de Lérins au v[e] siècle (*Commonitorium* § 56) quæ licet annorum processu numeros suos evolvant et explicent, eadem tamen quæ erant permanent. » Mais la comparaison a une toute autre portée chez M. Loisy.

(2) pp. 27, 28.

(3) pp. 111, 112.

*Dieu.* — III. *L'Eglise.* — IV. *Le dogme chrétien.* — V. *Le culte catholique*, sont le développement de ces vues, en même temps que la critique de la conception trop étroite de M. Harnack. Faire de ces pages toutes pleines de faits, de cette pénétrante critique, de cette substantielle documentation un pâle résumé, ce serait trahir l'auteur et sa cause. Aussi bien le lecteur a-t-il dû comprendre suffisamment l'idée directrice et prévoir la conclusion : l'Evangile a évolué dans et par l'Eglise catholique ; reprocher à l'Eglise des changements dans le dogme, le culte ou la discipline, c'est donc lui reprocher d'avoir été et d'être encore débordante d'une inépuisable vitalité.

A ceux que préoccupent toutefois ces changements (des formules dogmatiques, par exemple), M. Loisy répond :

« Le fait est que le développement du dogme n'est pas dans l'Evangile, et il ne pouvait pas y être. Mais il ne s'ensuit pas que le dogme ne procède pas de l'Evangile et que l'Evangile n'ait pas vécu et ne vive enore dans le dogme, aussi bien que dans l'Eglise. L'enseignement et l'apparition même de Jésus ont dû être interprétés. Toute la question est de savoir si le commentaire est homogène ou hétérogène au texte. » (1).

C'est, en effet « *toute la question* » et nous y insisterons tout à l'heure. Terminons cette exposition en indiquant les conclusions de M. Loisy.

Le passé et le présent répondent de l'avenir.

« C'est la vie et la durée de l'Evangile qui en ont fait un principe permanent d'éducation religieuse et morale, et une société spirituelle où le principe est mis en vigueur. Ni le principe ne tient sans la société, ni la société sans le principe. Le protestantisme et M. Harnack ne veulent garder que le principe. C'est une conception qui manque de consistance et de réalité. Le catholicisme tient pour le principe et pour la société. Les circonstances historiques ont fait que l'organisme social a paru compromettre plus ou moins le principe et qu'il peut sembler encore le menacer en quelque façon. Mais c'est la condition de tout ce qui vit en ce monde d'être sujet à l'imperfection. Quelque réserve qu'il puisse faire, dans le détail, sur la manière dont s'exerce l'action de l'Eglise, l'historien ne peut contester que le catholicisme ait été et soit encore le service de l'Evangile, continué depuis les temps apostoliques. La puissance d'adaptation que l'on reconnaît à l'Eglise romaine est son plus beau titre à l'admiration de l'observateur impartial. Il n'en résulte pas qu'elle altère l'Evangile ou la tradition, mais qu'elle sait comprendre les besoins des temps. Ne nous lassons pas de répéter que l'Evangile n'était pas une doctrine absolue et abstraite, directement

(1) p. 128.

applicable à tous les temps et à tous les hommes par sa propre vertu. C'était une foi vivante, engagée de toutes parts dans le temps et le milieu où elle est née. Un travail d'adaptation a été et sera perpétuellement nécessaire pour que cette foi se conserve dans le monde. Que l'église catholique l'ait adaptée et l'adapte encore, qu'elle s'adapte elle-même continuellement aux besoins des temps nouveaux, ce n'est point la preuve qu'elle oublie l'Evangile ou méprise sa propre tradition, mais qu'elle veut faire valoir l'un et l'autre, qu'elle a le sentiment de ce qu'ils ont de flexible et de constamment perfectible. » (1).

« Il est vrai que, par suite de l'évolution politique, intellectuelle, économique, du monde contemporain, par suite de ce qu'on appelle d'un mot l'esprit moderne, une grande crise religieuse, qui atteint les églises, les orthodoxies et les formes du culte, s'est produite un peu partout. Le meilleur moyen d'y rémédier ne semble pas être de supprimer toute organisation ecclésiastique, toute orthodoxie et tout culte traditionnel, ce qui jetterait le christianisme hors de la vie et de l'humanité, mais de tirer parti de ce qui est en vue de ce qui doit être, de ne rien répudier de l'héritage que les siècles chrétiens ont transmis au nôtre, d'apprécier comme il convient la nécessité et l'utilité de l'immense développement qui s'est accompli dans l'Eglise, d'en recueillir les fruits et de le continuer, puisque l'adaptation de l'Evangile à la condition changeante de l'humanité s'impose aujourd'hui comme toujours et plus que jamais. » (2).

Voilà, certes des conclusions conservatrices et orthodoxes, sinon de l'orthodoxie d'hier, du moins de celle de demain ; au nom du vieil adage : « *Amicus Plato, magis amica Veritas* ». nous allons expliquer les motifs qui ne nous permettent point de les accepter *en bloc*.

## II

Quelques remarques d'abord au sujet de la réfutation ou des idées de M. Harnack.

*Historiquement* parlant, « ce qui a été essentiel à l'Evangile de Jésus est ce qui tient la première place et la plus considérable dans son enseignement authentique, les idées pour lesquelles il a lutté et pour lesquelles il est mort, non celle-là seulement que l'on croit encore vivante aujourd'hui (3) ». Mais alors, historiquement parlant, la proximité du retour du Messie sur les nuées est essentielle, aussi bien que l'espérance même du Royaume, car Jésus n'a jamais cessé de l'annoncer comme très prochain : « *cette génération d'hommes* » ne devait pas passer sans que tout

(1) pp. 123, 124.
(2) Pages finales.
(3) p. XIV.

fût accompli. Telle était la conviction de Jésus et des premiers croyants (1). C'était pourtant, sincèrement et honnêtement parlant, une ERREUR. On aura beau nous assurer que « quand Jésus disait avec solennité : « Je vous dis en vérité, que, parmi ceux qui sont ici, il en est qui ne goûteront pas la mort avant de voir le fils de l'Homme venant dans son règne »,... l'idée du royaume et celle de sa proximité, étaient deux symboles très simples de choses extrêmement complexes » (2), il n'en est pas moins vrai que si « nécessaire au succès de l'Evangile (3) » qu'ait été cette illusion, « ceux-mêmes qui y ont cru les premiers ont dû s'attacher à l'esprit plutôt qu'à la lettre de cette promesse pour la trouver vraie. » (4) Que Jésus ait pu ou non concevoir la chose autrement, qu'il ait même *dû* la concevoir ainsi, il n'en résulte pas moins qu'il y avait *un mélange déjà*, dans ce que le Christ enseignait, mélange de divin et d'humain, de vrai et de faux, et si les premiers disciples ont eu besoin d'en faire le départ, l'on comprend que M. Harnack ait établi, lui aussi, ce partage, donnant le nom d'*essence* du christianisme à ce que l'Evangile renfermait de réellement et d'éternellement vrai.

D'ailleurs, il ne faut pas prendre tellement à la lettre l'unification, la simplification opérée par M. Harnack. Sans quoi, M. Harnack pourrait adresser le même reproche à M. Loisy lorsque ce dernier affirme que « *la* pensée que le Sauveur léguait à ses disciples était qu'il fallait continuer à vouloir, à préparer, à attendre, à réaliser le royaume de Dieu. » (5)

Et M. Harnack pourrait ajouter que l'unité dont il parle n'est point une unité mathématique ; c'est l'unité d'une vérité centrale, autour de laquelle se groupe une riche et complexe multiplicité ; c'est bien ainsi qu'elle nous apparaît dans ces lignes, par exemple :

« Si nous avons raison de dire que l'Evangile est la connaissance de Dieu comme Père, que c'est la certitude du salut, l'humilité et la joie en Dieu, l'énergie et la fraternité, s'il est essentiel pour cette religion que le fondateur ne soit pas oublié à cause de son message et que le message ne soit pas oublié à cause de son fondateur, l'histoire montre que l'Evangile a vraiment continué à vivre et qu'il reparaît toujours de nouveau. » (6).

(1) Cf. I, Thess. IV ; I Cor. XV ; VII. 31 ; XVI, 22 ; Matth., XVI, 28 ; XXIV, 34 ; XXVI, 64 ; Jacob, V. 3, 8 ; Apoc, I, 3 ; XXII, 10, etc.

(2) pp. 166, 167.

(3) p. 26.

(4) p. 167.

(5) p. 113. C'est encore plus sensible dans la citation de Caird faite p. 82 et où il ne s'agit plus que d un « germe », d'un sentiment « vague et rudimentaire ».

(6) *L'essence du Christianisme*, p. 316.

Sur un autre point aussi M. Loisy nous semble avoir beaucoup trop rétréci la pensée de M. Harnack.

« C'est, dit-il, la vie et la durée de l'Evangile qui en ont fait un principe permanent d'éducation religieuse et morale, et une société spirituelle où le principe est mis en vigueur. Ni le principe ne tient sans la société, ni la société sans le principe. Le protestantisme et M. Harnack ne veulent garder que le principe. Le catholicisme tient pour le principe et pour la société. »

Or, il s'en faut que M. Harnack prêche un christianisme purement individualiste et subjectif. (1)

Non, il ne veut pas garder *que* le principe ; la preuve en est qu'il nie de la manière la plus catégorique que la « société des croyants » soit une société tout intérieure et « invisible » (2). Et plus loin :

« Notre union n'est pas une chaîne, c'est la condition de notre liberté. Quand on nous dit : « Vous êtes dispersés; autant de têtes, autant de doctrines », nous répondons : « Oui, il en est ainsi ; mais nous ne souhaitons pas qu'il en soit autrement. Au contraire, nous désirons encore plus de liberté, encore plus d'individualisme, dans les confessions et dans les doctrines; la contrainte historique qui a fait les Eglises d'Etat et les organisations d'églises libres nous ont imposé trop d'entraves et trop de lois, encore qu'elles n'aient pas été regardées comme d'institution divine ; nous souhaitons encore plus de confiance dans la force intérieure et dans l'unité du pouvoir créateur de l'Evangile, qui, dans le libre combat des esprits, l'emporte plus sûrement que lorsqu'il est en tutelle; nous savons bien qu'en vue de l'éducation et de l'ordre, une société doit exister; nous la respecterons, autant qu'elle répondra à son but, et autant qu'elle sera digne de notre respect ; mais nos cœurs ne lui sont point attachés, car celles qui, aujourd'hui, sont les meilleures, peuvent demain, sous la pression de conditions politiques ou sociales différentes, faire place à d'autres organisations. Celui qui dépend d'une telle « Eglise » est comme s'il n'en dépendait pas ; notre Eglise n'est pas l'Eglise particulière dans laquelle nous sommes, mais la *Societas fidei* dont les membres existent partout, même parmi les Grecs et les Romains. » (3) « C'est la réponse évangélique au reproche « d'éparpillement » et c'est le langage de la liberté. » (4).

Il semblerait que telle aussi dût être la conclusion de M. Loisy, lorsqu'on lit cette remarque si pénétrante et si juste qu'il fait au sujet de l'Evangile de Jésus « ni tout à fait individualiste au sens

(1) Il en est de même d'A. Sabatier, bien qu'on affirme sans cesse le contraire. Sur l'aspect *objectif et social* du Christianisme, Cfr. *Esquisse d'une philosophie de la Religion* pp. 55, 56 ; 405, 406.

(2) *L'essence du Christianisme*, p. 288.

(3) L'auteur veut dire : l'Église grecque et l'Église romaine.

(4) pp. 290, 291.

protestant, ni tout à fait ecclésiastique au sens catholique (1). » Pourtant il n'en est rien. Sur ce point du caractère *unique* de la forme chrétienne légitime, nous nous séparons de lui, et voici pourquoi.

## III

La conclusion de M. Harnack seule permet d'échapper à la fameuse antinomie : ou la religion sentiment individuel, affaire privée, ou la religion évolution et institution historique collective. Elle ne sacrifie ni l'un, ni l'autre des deux termes ; la conciliation est obtenue : on reconnaît l'existence de la tradition historique collective, et la conscience individuelle est respectée puisque l'on y adhère selon les formes que cette conscience suggère ou autorise. Au contraire, la solution de M. Loisy ira toujours se heurter à la difficulté suivante : nous ne sommes plus aux temps barbares, ni au moyen âge ; quantité d'âmes sont intellectuellement « majeures » et l'admirable diffusion de l'instruction qui caractérise notre époque en doit augmenter chaque jour le nombre. Or, toute autorité religieuse, si large et paternelle l'imagine-t-on, exposerà toujours l'âme « majeure » à l'obligation *de jouer la comédie de Galilée :* au nom de la collectivité on lui ordonnera d'adhérer par la foi à certaines affirmations, ce qu'elle ne pourra faire qu'en les interprétant, dans son for intérieur, symboliquement, idéalement, *à sa manière*, dans un tout autre sens que celui adopté par la masse et *imposé par l'autorité dans ses explications officielles*. (2)

Ou, si l'on croit que Dieu, que l'ordre des choses, exige que l'on propose et impose à l'Humanité trop ignorante et faible d'esprit certaines *fictions*, certains « mensonges *vitaux* », que l'on admette alors officiellement, comme corollaire, la légitimité d'un enseignement ésotérique.

Mais examinons en détail cette ingénieuse *théorie* de l'évolution religieuse. Est-elle historique, scientifique ? C'est jouer sur

---

(1) *Évangile et Église*, p. 128.

(2) « Si quis dixerit fieri posse ut dogmatibus ab Ecclesia propositis aliquando secundum progressum scientiae sensus tribuendus sit aliusab co quem intellexit et intelligit Ecclesia, anathema sit. » (Concile du Vatican). *Sensus* : il n'y en a *qu'un* ; *intellexit* et *intelligit* : il n'y a plus de place pour l'*évolution*, d'autant que le Concile s'explique : « C'est *pour toujours* qu'il faut conserver *ce* sens-là qu'*une fois* a défini notre sainte mère l'Église ; *Is sensus perpetuo* est retinendus quem *semel* declaravit sancta mater Ecclesia. » Comme le *symbolisme*, l'*évolutionnisme dogmatique* n'est, *au point de vue de l'orthodoxie*, qu'une échappatoire. Les vrais orthodoxes voudraient n'admettre la possibilité que d'une évolution *logique*, le simple passage des principes à la conséquence, de l'implicite à l'explicite. Mais les faits sont contre eux ; ce n'est pas la *logique* qui permet d'affirmer deux volontés plutôt qu'une en J.-C., la transsubstantiation plutôt que l'impanation, etc.

les mots. L'histoire constate des *faits* et porte des jugements d'*existence*, non de *valeur*. La foi chrétienne a évolué, mais que *valent*, au point de vue de la conscience, ces adaptations nouvelles ? L'historien établit le premier point, la question de *fait ;* la question de *droit*, de *valeur* est du domaine du penseur, du moraliste, de la conscience et non de la science.

M. Loisy nous laisse espérer de connaître un jour tous les motifs sur lesquels il fonde non plus sa constatation, mais son interprétation des faits et pourquoi il met *hors pair* l'adaptation catholique. En attendant son témoignage et tout en donnant le nôtre, formulons les objections.

« *Toute la question* » est bien celle-ci : L'évolution que l'Evangile a subie a-t-elle été « *homogène* ou *hétérogène* » aux données initiales ? Qu'est-ce qui nous permet de répondre ?

Est-ce que, dans le christianisme « si la figure change, le type ne varie pas, ni la loi qui gouverne l'évolution ? » (1)

Mais ce *type*, cette *loi* se retrouvent dans toutes les communautés chrétiennes, quelles qu'elles soient ; toutes ont foi au Père céleste, non seulement dans le présent, mais dans l'avenir, toutes espèrent un Règne de Dieu qui soit dans un sens très réel « fut objectif et collectif » (2), toutes, en fin de compte, tiennent du Christ cette foi qui les anime, toutes ont « un service de l'Evangile qui assure la transmission et l'application de la parole du Maître » (3). Donc, s'il nous faut choisir entre elles, c'est en vertu, certes, d'un autre criterium que celui d'un « type », d'une « loi », dont nous constatons chez toutes l'identité.

L'ancien système catholique : Jésus a reçu son autorité de Dieu ; il l'a transmise à ses Apôtres ; ses Apôtres aux Evêques et au Pape, tout cela sans solution de continuité, était parfaitement clair. Des miracles objectifs confirmaient cette transmission objective. Mais voilà que nous sommes placés en face d'une *foi*, d'une *espérance*, d'une *vie* chrétienne subjectives dans leur essence bien que tendant vers une réalité mystique objective. La fonction créera l'organe, c'est vrai. La vie chrétienne formera peu à peu ses organes de développement et de défense. Sans doute, mais rien, absolument rien ne nous oblige à croire qu'il n'y aura qu'*une* espèce de vie chrétienne légitime, qu'*un* genre d'organes acceptable ; la vie féline ou canine, par exemple, s'est exprimée de cent manières différentes. De même, dans un autre ordre de choses, la vie chrétienne, tout en gardant le même type

(1) p. XXVIII ; Cfr., pp. XV, XXVI, etc.
(2) pp. 7, 8.
(3) p. 116.

et la même loi, a pu et dû évoluer de manières fort diverses et toutes légitimes étant donné les irréductibles diversités de tempéraments, de sentiments, les besoins très vifs ou presque nuls de direction, d'excitation, etc.

Nous avons dit que la *foi*, l'*espérance* dont on nous parle, sont d'essence subjective. Car ce n'est plus, d'après la critique moderne, les miracles qui fondent la foi, c'est la foi qui transfigure les faits en miracles par ce que l'on appelle très justement une « idéalisation vraie » (1). Ce ne sont pas les preuves historiques de la résurrection qui fondent notre foi au Christ ressuscité, c'est notre foi au Christ survivant qui donne sa valeur à tous ces merveilleux récits (2). Mais disons franchement alors avec Schleiermacher et ses disciples que la foi se justifie par elle-même, que « la vie chrétienne excitée en nous par le Christ apporte avec elle sa propre et immédiate certitude » (3). Avouons que les dogmes sont des « *idéalisations* », des mythes, que s'est créés la conscience religieuse parce qu'elle en avait besoin dans telles et telles conditions et circonstances. C'est la seule manière de ne pas jouer sur les mots en appelant vrai *tout court* ce qui est faux historiquement (4), mais a été « nécessaire pour le succès de l'Evangile. » (5) Cette théorie de la justification du fait accompli par le *succès* obtenu serait légitime dans la mesure où le succès serait évidemment un *progrès* spontané d'ordre idéal ; mais du moment que ledit progrès nécessite pour se réaliser l'intervention d'une autorité qui fulmine et anathématise, il est prudent d'y regarder à deux fois. De plus, le succès, le progrès même ne permettent point, en tous cas, de conclure à la vérité dans le sens habituel du mot, mais à la vérité d'ordre symbolique. Quel sens, s'il en est ainsi, pourrait bien avoir une autorité symbolique ? Avouons donc que l'ancienne méthode objective seule permettait de conclure à l'autorité réelle et despotique de l'Eglise actuelle. Autre exemple : Jésus est-il Dieu ? On répond : Jésus s'est cru et s'est donné comme Messie. Mais ce titre juif n'était pas compris des

---

(1) *Revue d'Histoire et de littérature religieuse* ; septembre 1902, p. 458. — Mais le Bouddha, Krishna, etc., ont subi, eux aussi, des idéalisations *vraies* par rapport aux consciences qui les ont idéalisés. Toute passion, religieuse ou autre, *idéalise* son objet. C'est un *fait*, mais que *vaut-il?*

(2) *Evangile et Église,* Ch. II, § III.

(3) Twesten, disciple de Scheiermacher.

(4) En tant, par exemple, qu'un événement nettement prédit, cependant n'est pas arrivé, comme le *prochain* avènement du Christ.

(5) p. 26. — Il resterait, en tous cas, à poser et à résoudre la question de Hartmann : « En fin de compte, ne sommes-nous pas à l'un de ces instants de l'histoire où une grande idée a parcouru toutes les phases de son évolution et se voit irrévocablement condamnée à quitter la scène pour y être remplacée par d'autres idées maîtresses ? » (*La Religion de l'avenir.* Chap. I : *Évolution ou innovation ?*)

Grecs. La foi chrétienne, la conscience chrétienne, ont donc appliqué au Christ l'idée du *Logos*, puis, peu à peu, ont exigé la fameuse *consubstantialité* avec le Père. Jésus est Dieu, par conséquent, en ce sens que la conscience chrétienne a besoin de se le représenter ainsi, de le définir ainsi.

— A qui fera-t-on croire jamais que l'idée de *Logos* soit « homogène » à celle de *Messie !* S'il y avait un point de rapprochement (car, évidemment, avec un peu d'esprit, on prouve que tout est homogène à tout), ce serait que, dans les deux cas, Jésus est conçu comme un intermédiaire, un médiateur : mais alors ce serait la conception d'Arius qui serait la meilleure, non celle d'Athanase. Les défenseurs de la consubstantialité raisonnaient, paraît-il, ainsi : le Christ ne pouvait déifier l'homme s'il n'eût été Dieu ; et on ajoute que ce raisonnement se fondait sur l'assertion du quatrième Evangile. Ce n'est pas exact. Le quatrième Evangile prête au Christ une attitude plus soumise : « *Je prierai* le Père et *il* vous donnera un autre Paraclet » (1) ; il fait du Logos un « *theos* », non *le* theos » (2). Si la conscience chrétienne d'Athanase a réclamé la « consubstantialité », c'est qu'il se représentait les choses d'une manière très matérielle, d'après la formule pratique du : *nemo dat quod non habet* (3), de même que la conscience chrétienne scolastique a compris et formulé plus tard la croyance à l'Eucharistie par la formule matérielle de la « transsubstantiation » qui, supposant la « *permanence des espèces sensibles* » : couleur, saveur, odeur... objectivement isolées de la substance, n'est plus acceptable pour un penseur moderne.

La foi chrétienne de S. Athanase, la foi chrétienne des Scolastiques, voilà ce que devrait dire M. Loisy, mais la foi chrétienne *tout court*, en aucune manière. La foi chrétienne pouvait être aussi vivante dans la conscience d'Arius que dans celle d'Athanase, dans la conscience de Luther que dans celle de beaucoup de Pères du Concile de Trente. Le criterium de la *foi*, de la *vie* (4) est donc insuffisant pour trancher de telles questions si toutefois l'on prétend qu'elles doivent être tranchées par une solution *unique*. Or, on serait par là même infidèle au criterium de la vie, la vie étant essentiellement diverse, inépuisable, dans ses variations sur un même thème.

Puis, ces fameux *faits* historiques sont de véritables trompe-

(1) *Quatrième évangile*, ch. XIV, 16 ; cfr. v., 26 et XV, 26.

(2) Ch. I. v. 1. Texte grec.

(3) C'est le même genre de raisonnement : l'hérétique ne peut donner le S. Esprit qu'il n'a pas, donc le baptême qu'il confère n'est pas valide, qui fit des Donatistes des hérétiques.

(4) p. 170 : « La meilleure apologie de tout ce qui vit est dans la vie elle-même »

l'œil : ce qui nous intéresserait, c'est de savoir les mille et mille éléments dont ils sont la résultante. Or, l'historien érudit en connaît quelques centaines ; les autres lui échappent et il y supplée par ses interprétations personnelles. Nous constatons l'influence de la piété (fort respectable mais fort ignorante) d'Athanase sur le concile de Nicée, mais il faudrait aussi déterminer l'influence de Constantin et il serait difficile, sans croyance *a priori*, de la faire endosser par l'Esprit Saint. Or, sans cette croyance *a priori*, on conclurait tout bonnement : La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Qui donc oserait *historiquement* conclure : La raison du meilleur est toujours la plus forte ? On ne pourrait l'assurer qu'en vertu d'une croyance *d'après laquelle* on *interpréterait* les faits, donc en vertu d'une théologie. Lorsque l'on affirme que « l'Evangile dans sa pleine réalité est une foi vivante qui, ayant son origine dans la parole et l'action du Christ, va son chemin le long des siècles s'expliquant elle-même, et s'assimilant à cet effet tout ce qui l'aide à prendre conscience de sa force et à la développer (1) », il faut bien distinguer entre les *faits* auxquels a rapport cette affirmation, de la *perspective théologique* d'après laquelle on les considère. Les *faits* nous donnent comme ayant leur « origine dans la parole et l'action du Christ » l'Eglise romaine, l'Eglise grecque, les Eglises protestantes ; faire d'une *seule* de ces formes la forme légitime, l'*unique* organe normal de vie spirituelle, l'*unique* magistère religieux véritablement providentiel, c'est sortir des faits pour les apprécier d'après une théorie préconçue de ce que *doit* être l'Eglise, de ce en quoi consiste l'*union* avec l'Eglise ou la *solution de continuité*. Que l'on parle de l' « instinct supérieur de la foi » des premiers adeptes de l'Evangile ou de l'Esprit-Saint vivifiant une seule Eglise, lui faisant s'assimiler ce qui est bon, rejeter ce qui est mauvais, ou du Christ vivant dans l'Eglise et canalisant pour ainsi dire son action dans une hiérarchie unique, toutes ces suppositions introduites sous le couvert de la foi vivante, des expériences vivantes de la foi, ne sont que les *équivalents pratiques* de ce que l'on appelle des théories théologiques. Ou alors, c'est la foi se justifiant par elle-même, c'est ce fameux *fidéisme* (2) contre lequel l'Eglise

(1) *Études Évangéliques* (Loisy ; chez Picard 1902), p. XIII. — Il faudrait, d'ailleurs, faire le départ entre ce qui revient réellement comme « *action* » au Jésus *historique* et ce qui revient à la conscience religieuse de l'Humanité qui a préparé le Christianisme et en « idéalisant » les doctrines et les faits, l'a, en grande partie, fondé, elle aussi.

(2) Les motifs rationnels doivent précéder la foi : « rationis usus fidem præcedit », c'est la doctrine que Rome a fait jadis souscrire à Bonnetty, à Bautain, et qui a été confirmée par la déclaration du Concile du Vatican. La thèse qui tend à prévaloir actuellement : la

catholique a toujours protesté. Car si l'on admet les *motifs* intellectuels et autres de la foi, l'on est par là même obligé de recourir à l'*examen privé*, à l'appréciation en fin de compte personnelle de ce que c'est que la foi et le sentiment religieux, de sa valeur réelle, de ce qui convient ou non à l'Humanité, de ce qu'elle est et peut par elle-même, de ce qu'elle est en droit d'attendre de la Providence et des diverses formes religieuses providentielles qui toutes, à certains points de vue, ont leur « transcendance », surtout de ce qu'il faut entendre par la Providence, l'Esprit de Dieu. C'est pourquoi, vu l'impossibilité de se servir, sans cercle vicieux, dans ces recherches, de l'autorité de l'Eglise *oraculaire* tranchant les difficultés au nom de Dieu, en particulier nous assurant de sa part de ce qui est « homogène » ou « hétérogène » dans les *adaptations* historiques du dogme, du culte et de la discipline, nous concluons à la liberté de conscience individuelle (nous ne disons pas individualiste) à l'égard de ces adaptations. On ne saurait lui faire arbitrairement sa part, l'admettre lorsqu'il s'agit de l'existence et de la nature de Dieu, ne plus l'admettre quand il s'agit de la foi au Christ et des formes diverses de son évolution.

## IV

Est-ce le retour à l'idée protestante ?

A l'ancienne idée protestante individualiste ? Non. A l'idée de M. Harnack : adhérer à la tradition religieuse dans le groupe librement constitué ou choisi d'après la conscience ? Oui ; encore avons-nous tort de dire : l'*idée* de M. Harnack comme s'il était un pur philosophe ; M. Harnack comme M. Loisy constate des faits ; comme lui, ensuite, il les apprécie ; son *idée* a donc la *réalité* pour base ; si nous la préférons à celle de M. Loisy, c'est qu'il nous paraît impossible qu'aucune adaptation de la vie religieuse puisse être considérée comme meilleure d'une manière absolue : meilleure pour tel ou tel, pour une certaine catégorie d'esprits, c'est possible ; pour tous, en tous temps et en tous lieux, c'est impossible à prouver. Nous concluons donc à une prudente et consciencieuse liberté.

Dira-t-on que si l'Eglise déjà s'est adaptée aux circonstances, est devenue de plus en plus autoritaire, elle s'adaptera aux nou-

foi justifiée par « l'*action*, c'est-à-dire par un dynamisme psychique plus ou moins inconscient dont les motifs conscients ne sont qu'une très partielle expression, est une réédition du fidéisme. Cette doctrine paraît vraie *psychologiquement*, mais ne saurait l'être *théologiquement*.

veaux besoins et en conséquence deviendra une simple hiérarchie « du dévouement » (1)! La prophétie, l'induction si l'on veut, est consolante ; mais voilà pourquoi, malgré notre désir, nous ne saurions l'admettre : on conçoit une hiérarchie d'autorité distribuant aux affamés spirituels le pain de vérité dont elle a reçu par l'entremise du Christ, le précieux « *dépôt* » ; ces vérités que l'esprit humain n'aurait pu découvrir, ces dogmes surnaturels qu'il s'agit de transmettre, d'expliquer, nécessitent une organisation munie de par Dieu, dans ce but spécial, d'une assistance surnaturelle. Mais le dévouement n'est pas un dogme surnaturel, c'est un des aspects de ce que Cicéron appelait déjà « *caritas generi humani* » (2) ; des organisations d'enseignement et d'action jaillissent partout où vibrent des âmes convaincues (3) : les missionnaires bouddhistes ont précédé de plusieurs siècles les missionnaires évangélistes (4). Mais ces organisations doivent être librement contrôlées, librement acceptées ; incorporer dans une intangible hiérarchie l'idée de dévouement, faire de cette idée, de ce sentiment, une question d'administration réservée, cela pouvait être nécessaire en face de l'humanité païenne ou barbare, mais ne saurait être imposé à des hommes pénétrés du sentiment de la solidarité. Sans doute ces idées de justice, de bonté, sont loin d'être encore vivantes de leur vie pleine et féconde dans le cœur de tous, mais l'Humanité les connaît bien ; elles sont, en grande partie grâce à l'Eglise, *tombées dans le domaine public ;* ce qu'il faut à l'Humanité, ce n'est plus un enseignement extraordinaire, surnaturel, mais l'enseignement quotidien, ordinaire et naturel des parents dans la famille, du maître à l'école, pour lui rappeler sans cesse que ces tendances, ces vertus (ces virtualités, si l'on veut) *sont* en germe dans sa conscience et qu'elle les doit développer.

Parlerai-je de l'Eglise catholique *symboliste* que réclament certains esprits, les uns sous l'influence d'inoubliables et très respectables souvenirs, les autres au nom d'un nationalisme plus politique que religieux ? Que toute expression de la connaissance religieuse soit dans une certaine mesure symbolique, c'est une vérité incontestable, mais l'Eglise n'acceptera jamais que son

---

(1) p. 92.

(2) *De finibus* ; V., 23.

(3) Ces organisations répondront au besoin plus d'une fois signalé par Renan : « L'homme a besoin d'une pédagogie morale, pour laquelle les soins de la famille et ceux de l'État ne suffisent pas. » (*L'Antéchrist*, p. 535 ; Cfr. *Marc-Aurèle*, p. 644).

(4) Cfr. *Moines et ascètes indiens*, par le marquis de la Mazelière (libr. Plon). Leurs conciles, leurs couvents, leurs hôpitaux et dispensaires ont précédé les nôtres de bien des siècles.

autorité, du moins, soit traitée de par symbole. On nous objectera ce qui se passe, dit-on, dans l'Eglise anglicane :

« Un certain nombre de prêtres pensent tout à fait librement, ne voient dans la divinité du Christ que la plus haute manifestation humaine du divin, et pourtant maintiennent leur signature au bas des trente-neuf articles, font acte d'officiants et de prédicateurs. Ils jugent qu'à leurs postes, touchant leurs salaires, vêtus du surplis qui fait leur prestige, ils sont utiles. Ils aident les formes accoutumées à subsister, cependant qu'un sens symbolique et nouveau peu à peu les pénètre, vient remplacer en elles le sens ancien et littéral. Pourquoi donc les sacrifier, ces formes dont les siècles ont prouvé l'efficacité, dont la vieillesse vénérable ne fait qu'accroître le prestige ? Elles sont si puissantes sur notre machine humaine ! D'avance, héréditairement, nous y sommes adaptés. Elles nous communiquent nos habitudes de sentiment; elles les entretiennent;elles imposent à notre âme son attitude ordinaire, à toutes les âmes des attitudes analogues. ...Elles sont des produits de la vie, des produits spontanés, naturels, élaborés au cours de l'histoire, par là vivants, efficaces, d'essence telle que nulle invention particulière, nulle combinaison raisonnée n'en peut créer d'analogues, par conséquent d'un prix inestimable. » (1).

Mais la gloire de l'Eglise catholique est de n'avoir jamais accepté, de ne pouvoir accepter ce rôle utilitaire de rouage social. Ou elle possède une autorité *surnaturelle*, fondée sur des *faits* surnaturels, tels que la conception virginale et la résurrection du Christ, ou elle n'est qu'une symbolique expression de la conscience humaine et alors, dans l'intérêt des simples qui, si on les avertissait loyalement, ne tiendraient nullement à être dupes, comme dans celui des esprits cultivés qui n'admettent plus l'authenticité réelle de ces faits, il faut le déclarer nettement, hautement, pour que l'on puisse aviser, ne plus compromettre la valeur de la conscience en l'associant à des légendes illusoires et cesser ce rôle équivoque qui consiste à prétendre sauvegarder la tradition (2) par des interprétations qui en sont une véritable négation ; car il n'y a pas deux manières d'être ou non conçu virginalement, d'être ou non ressuscité. Si c'est *non*, qu'on le dise, selon la méthode de l'Evangile : « *Sit autem sermo vester : est est, non non.* » Pourquoi imposer à l'esprit de ses frères le fardeau que l'on ne porte plus soi-même ?

Sans doute, dans tel ou tel cas particulier, le symbolisme peut être un *expédient* honorable grâce auquel on utilise, *par un*

(1) André Chevrillon ; *Foules anglaises ; Revue de Paris.* 15 décembre 1902, pp. 856 à 858.

(2) Ce que l'on veut sauvegarder, c'est bien moins la tradition que l' « ordre établi » et surtout le *statu quo* économique.

*choix intelligent*, les ressources que présentent les églises établies, ou par lequel on se met à l'abri des tracasseries orthodoxes pour continuer avec quelque sécurité un ministère de consolation et de dévouement. Mais ce doit être un procédé exceptionnel, nullement une méthode à conserver pour l'avenir. En effet, si le symbolisme semble encore présenter actuellement quelque chance de réussite, c'est qu'il est pratiqué par ou pour des hommes qui ont commencé par prendre *à la lettre* les affirmations dogmatiques ; ils leur ont ainsi communiqué une puissance de suggestion qu'elles conservent alors même qu'elles sont reconnues de purs symboles. Mais si le prestige n'a jamais existé, la suggestion ne se produit point et dès lors quelle extravagante et stérile pédagogie que d'encombrer la formation de consciences jeunes par des symboles aussi lourds que la Trinité, la consubstantialité du Verbe, la transsubstantiation, l'enfer éternel !

A la rigueur, moyennant une série d'oublis et de choix intelligents, on conçoit un *christianisme* symbolique (1), expression imagée traditionnelle riche de souvenirs et d'expériences historiques, de la conscience humaine ; mais un *catholicisme* symbolique ne se comprend point. Jamais l'autorité catholique n'acceptera, sans abdication, d'être considérée comme symbolique, c'est-à-dire comme n'étant, au fond, qu'une méthode pédagogique *provisoire* à l'usage des âmes encore « mineures ». *Sit ut est, aut non sit* ! Tout le reste ce sont des équivoques ou des jeux de mot.

Il ne faut pas, en effet, jouer sur le mot : « autorité » pris dans le sens d'enseignement, d'éducation des âmes mineures par les âmes majeures (en ce sens il y aura toujours un « *pouvoir spirituel* » dans l'Humanité) ou dans le sens de pouvoir surnaturel et infaillible, exigeant la soumission absolue de tous sans distinction. Ce dernier sens seul est le sens catholique ; les droits de ce pouvoir étaient légitimés par des *faits ;* or, ces faits sont devenus des *légendes*, du moins dans leurs éléments prétendus miraculeux.

Si donc Harnack n'exclut pas de ses groupements libres le catholicisme romain, il sait bien aussi que toutes les communautés chrétiennes en sont issues, qu'elles représentent les adaptations diverses, les espèces diverses d'un genre commun ; or, nous l'avons déjà dit, en dehors de l'ancienne apologétique s'appuyant sur les miracles et les déclarations formelles de la volonté du

(1) Surtout comme *transition*. Se rappeler le paganisme symbolique d'un Plutarque. Il ne s'agit pas actuellement de fonder une religion, mais de déblayer le terrain en vue de l'avenir. Il faudra de profonds changements sociaux pour déterminer de nouveaux enthousiasmes.

Tout-puissant, on ne saurait prouver que cette *unité* d'origine et de direction ne soit pas suffisante et doive être complétée par l'unité de *corporation*. Les *séparations* opérées par l'Eglise dans le cours des siècles à l'égard de tel individu ou de tels groupes ne sont d'ailleurs que des *faits* et pour les transformer en volontés d'en-haut, il faudrait l'ancienne croyance : « hors de l'Eglise, pas de salut » (1) ; mais avec nos idées actuelles sur la Providence, il devient impossible de justifier le vieil adage ; l'Eglise catholique, ayant perdu ses vieux titres *miraculeux*, ne saurait avoir le monopole du *providentiel :* providentielle est, avant tout, la conscience humaine, instinctivement religieuse ; providentielles les diverses organisations par lesquelles se manifestent, et se satisfont d'une manière plus imagée ou plus abstraite, plus populaire ou plus philosophique, ses tendances et ses croyances qui, dans leur fond, ne varient jamais et qui toutes, aussi bien que le catholicisme, vivent et évoluent sans cesse. Le Verbe « éclaire tout homme » ; on ne saurait donc, sans superstition, dire qu'il n'y a pas *unité*, non seulement entre le protestant et le catholique, mais entre l'honnête homme etle chrétien. Dès lors, pourquoi restreindre le sens du mot *foi* et refuser la *catholicité*, c'est-à-dire l'universalité à la *Societas fidei* dont parle M. Harnack ? à la foi de tout homme dont la croyance théorique ou pratique s'élève au-dessus du phénomène, du chiffre, ou du plaisir sensible. « Avec un peu de bonne volonté — c'est une objection de M. Loisy à M. Harnack — l'on découvrirait que l'essence du Coran est la même que celle de l'Evangile, la foi au Dieu clément et miséricordieux. » (1) C'est précisément cette « bonne volonté » qui constitue l'un de nos plus pressants devoirs et ce n'est pas à l'Islamisme seulement que nous devons l'appliquer, mais à toute croyance désintéressée. Bien loin d'entrer ainsi dans la sphère des *abstractions*, des idées pures, nous nous rapprochons de la vie véritable de l'Humanité. De nos jours, en effet, l'Idéal, la foi active et vivante, n'est-elle pas plutôt dans une Maison du peuple que dans une cathédrale, dans un laboratoire, dans une épicerie coopérative que dans nombre de couvents ? Nous ne nions pas que la foi, le zèle, ne puissent se rencontrer de part et d'autre incontestables et admirables ; il n'en sera pas moins vrai que le laboratoire ou l'œuvre coopérative, souvent représente moins de conventions, d'équivoques et

(1) Proposition définie contre les Albigeois par le quatrième Concile de Latran. Voilà la vraie, la rigoureuse orthodoxie que nous défions tout partisan de la nouvelle apologétique par l'action ou de l'évolutionnisme dogmatique d'établir. D'ailleurs, c'est tant pis pour l'orthodoxie.

(2) p. XVI.

un niveau intellectuel et social supérieur, que l'avenir est dans cette direction et que, par conséquent, l'abandon du terrain vraiment historique et vivant, l'*abstraction*, n'est pas de ce côté des choses. La vieille objection : la philosophie et la morale pour être populaires doivent se faire religion positive et autoritaire, était bonne relativement aux peuples sans instruction. Avec des familles et des écoles bien organisées et des Unions pour l'action morale et sociale réalisées sous les noms et les formes les plus diverses : Universités populaires, etc... conscientes à la fois *de reconnaître et conserver ce qu'il y avait de bon dans le passé* et d'adapter aux nouvelles conditions d'un peuple émancipé les anciennes traditions de croyances et d'aspirations, la dite objection ne porte plus.

A condition donc que ces œuvres sociales, même entreprises en dehors de tout dogme proprement dit, par pur esprit humanitaire, puissent rentrer dans l'extension de la notion de *foi*, que cette notion de *foi* synthétise toutes les croyances et tendances que ne saurait expliquer la science proprement dite qui ne s'occupe, elle, que des phénomènes, de ceux surtout qui peuvent être schématisés par des mouvements et des formules numériques, la *Societas fidei* dont parle M. Harnack explique bien les faits de l'histoire et trouve dans nos consciences sa justification. Nous hésiterions néanmoins à donner à notre conclusion une apparence paradoxale en disant : « Autant de têtes, autant de doctrines... nous ne souhaitons pas qu'il en soit autrement. » — Non, car une fois les subtilités dogmatiques évanouies, l'accord deviendra de plus en plus facile et fréquent. Les formes de croyances et de culte qui répondent à des états mentaux trop particuliers tendent par là-même à se limiter : l'Armée du Salut n'a jamais failli réaliser la conquête de Paris.

Le mouvement religieux qui s'accentue en ce moment et consiste à rendre de plus en plus la foi, la religion *immanente* aux différents devoirs, aux diverses fonctions sociales, à tout effort sincère vers le Mieux et à éliminer peu à peu les antiques formes *transcendantes* qui l'imposaient du dehors par voie d'autorité, est, par ailleurs, le corollaire du mouvement intellectuel qui amène de plus en plus les penseurs à considérer le Divin comme immanent plutôt que comme transcendant à nos esprits. Dès lors, puisque la conscience humaine, toujours une et identique dans le fond de ses croyances et de ses espérances porte partout avec elle, apporte partout le Divin, à quoi bon disputer encore si c'est à Jérusalem ou sur le Garizim qu'il faut adorer ?

ABBÉ MARCEL HÉBERT

# Un Conteur italien du XVI^e siècle

## GIROLAMO PARABOSCO (1)

Poète et conteur galant, Girolamo Parabosco, n'est pas seulement un écrivain de mérite, il laisse encore le souvenir d'un parfait dilettante à qui la Société vénitienne dut de belles jouissances d'art. Si les bibliothèques publiques gardent précieusement ses *Diporti* (*Récréations*), ses *Lettres amoureuses* et autres œuvres lyriques et comiques, les collections particulières s'enorgueillissent de quelques-unes de ses compositions musicales. L'Arétin (2), qui n'abusait pas toujours de la flatterie, a pu lui écrire avec justesse, faisant tout à la fois allusion à la variété de son talent et à la simplicité de son caractère : « Il est certain que vous et Buonaroti, sur le fait de vos propres professions, vous usez du même procédé pour vous excuser vous-même, mais avec une manière si neuve et

(1) **Sources.** — AIGNAN : Préface et notes de la traduction de l'ouvrage de Parabosco, publiée sous ce titre : *Les Récréations de messire Girolamo Parabosco*, Paris, Ladvocat (*Bibliothèque étrangère et de littérature ancienne et moderne ou choix d'ouvrages remarquables et curieux, traduits ou extraits de diverses langues avec des notices et des remarques, par M. Aignan, de l'Académie française*), 1823, tome III, in-8 (La traduction de cet ouvrage est incomplète, et la préface dépourvue d'intérêt ; les notes seules méritent quelque attention). — PIETRO ARETINO : *Lettere*, Parigi, 1609, tome V, p. 195. — ANTON-MARIA BORROMEO : *Catalogo de Novellieri italiani, etc.*, ediz. seconda, Bassano, Tip. Remondiniana, 1805, in-8. — CAFFI : *Storia della musica sacra nella già capella ducale di San Marco in Venezia, dal 1318 al 1797*, Venezia, Antonelli, 1854-1855, I, p. 118, in-8. — JOHN DUNLOP : *The History of Fiction*. Edinburg, 1816, II, p. 415, in-18. — FETIS : *Biographie universelle des musiciens*, Paris, Firmin-Didot, 1864, in-8. — BARTH. GAMBA : *Bibliographia delle novelle italiane in prose, ediz. II, con aggiunte, etc.* Firenze, Tip. all' insegne di Dante, 1835, in-8. — ADOLF GASPARY : *Storia della letteratura italiana*. Trad. de l'allemand et augmentée par N. Zingarini, Torino, Lœscher, 1887, 3 vol. in-8. — GIROLAMO GHILINI : *Theatro d'uomini letterali*, Milano 1630, et Venezia 1647. — P.-L. GINGUENÉ : *Histoire littéraire d'Italie*, sec. éd., Paris, Michaud, 1824, t. VI, pp. 137, 293 ; t. VIII, p. 465, in-8. — GIAM. FASSANO : *I Novellieri italiani in prosa indicati e descritti*, sec. ediz. Turin, 1878, t. I, in-8. — CRISTOFO POGGIALI : *Memorie per la Storia letteraria, di Piacenza*, Piacenza, Nicolo Orcesi, 1789, t. II, pp. 74-90, in-4 (Extrêmement important). — GAETANO POGGIALI : Voir éd. d'*I Diporti*, Londra (Livourne), Riccard Bancker, 1795, in-8, laquelle contient une vie de Parabosco. — TIRABOSCHI : *Storia della letteratura*, Milano, Tip. dei classici italiani, 1824, t. VII, p. 1856, in-8. — W.-S. (WEISS) : *Notice*, Biographie Michaud, Paris, Desplaces, s. d., t. XXXII. — ALESSANDRO ZILIOLI : *Storia manoscritta delle Vite de' Poeti Italiani* (cité par Crist. Poggiali). — ZIRARDINI : *L'Italia letteraria ed artistica, etc.* Texte et trad. française, Parigi (Paris), 1850, in-8.

(2) *Lettere*, Parigi (Paris), 1609, t. V, p. 195.

si subtile d'honnêteté qu'il faut que le mérite se transforme en modestie. Ainsi quand on vous dit quelle belle chose est votre tragédie de *Progne*, vous répondez : je suis musicien et non poète. Si on vous loue pour vos chants et pour vos motets, alors, haussant les épaules, humainement vous dites : je suis poète et non musicien... »

Parabosco fut originaire de Plaisance et non de Bologne comme d'aucuns le crurent et l'affirmèrent; tels Crescimbeni (*Commentar*, tome IV, page 76) et l'auteur du *Giornale de letteratura d'Italia* (tome XI, page 276). Pour preuve d'une telle assertion, on lit dans une de ses lettres datée de Plaisance, le 14 février 1548, et adressée à Andrea Calmo « qu'il regrette d'être forcé de vivre dans sa patrie, à cause de l'absence de tout commerce d'amitié avec lui; et qu'il la hait pour cette raison, alors que sous bien des rapports, elle pourrait offrir un séjour appréciable... »

On ignore la date de sa naissance, ce qui nuit beaucoup pour suivre l'évolution de sa vie et pour fixer précisément l'âge de sa mort. Si l'on accorde créance à certains commentateurs et que l'on s'appuie sur l'autorité de ses propres textes, on peut la placer entre 1510 et 1520. Son extraction, malgré nos recherches, et en tenant compte à cet égard de la discrétion de Pioggali (1), son principal biographe, ne laissa pas que d'être obscure. Cependant, il est bon de noter ici que sa famille ne fut pas, comme on l'a dit, de basse origine. Des lettres recueillies dans ses œuvres laissent deviner les sentiments sinon le mérite de ses proches parents (2).

Il eut des maîtres illustres, et joignit à l'étude de la poésie et des humanités, les ressources d'une forte éducation musicale. Il fut un des meilleurs disciples de « messer Adriano » — comme il le dit lui-même en tête d'un de ses ouvrages — c'est-à-dire du grand Villaert de Bruges, maître de chapelle de Saint-Marc et chef de l'Ecole vénitienne. Il acquit de bonne heure une grande réputation tant par ses écrits que par ses compositions lyriques. La plupart de ses œuvres durent circuler longtemps manuscrites, car il jouit de l'estime de ses contemporains bien avant qu'elles fussent imprimées. Au début, il s'absorba dans la science des ryth-,

(1) Cr. Poggiali : *Memorie per la storia letteraria di Piacenza*, Piacenza, N. Orcesi, 1789 t. II, in-8.

(2) Corrigeant un document touchant la condition de sa famille, Poggiali assure qu'il exista un Père Don Lucio Paraboschi de Plaisance, lequel fut, pendant trois ans, abbé général des moines Girolamini de la congrégation d'Italie et mourut en 1571 (*Nerini Hieronymiam Famil. Monum*, p. 97). Il y a, en outre, ajoute-t-il dans la Correspondance familière de Parabosco, une lettre écrite à sa tante, Madonna Angela Parabosca (Lettre XIX), le 14 juillet 1548, pour la consoler de la mort de son mari, où il s'exprime en des termes qui éloignent toute idée de grossièreté et de médiocre extraction.

mes et la virtuosité. On voit par un passage de Zarlino (libro VIII, c. 13) que « Parabosco était à Venise en 1541 et figurait au nombre des musiciens qui cette même année se réunirent dans l'église de Saint-Jean, à Rialto, pour l'exécution de vêpres solennelles que faisait chanter la corporation des tondeurs de drap ». A partir de cette époque son nom se trouve mêlé à diverses manifestations d'art et aux fêtes de la société vénitienne. Dans la lettre d'Arétin, déjè citée, nous apprenons qu'il fréquentait la maison de Domenico Veniero (1), patricien et poète et qu'il y dirigeait une académie de musique, alors fort renommée. Il exécutait devant un public nombreux et choisi, ses propres madrigaux (2), accompagnant lui-même les chanteurs sur le clavecin, et parfois improvisant sur cet instrument avec une incomparable maîtrise. Ce fut le temps où il fit jouer sa tragédie la *Progne* (3), diverses comédies (4) et publia ses premiers ouvrages en prose et en vers.

(1) Domenico Veniero, poète célèbre, né vers 1517, à Venise, d'une famille patricienne. Il eut des frères qui acquirent aussi quelque notoriété par leur savoir et leur talent ; l'un d'eux, Lorenzo, a laissé des ouvrages curieux entre autres *la Puttana errante* et *la Zaffetta*, poèmes réputés pour la hardiesse de leur composition et leur forme licencieuse. Dominico eut d'abord une existence fort active. Il embrassa la carrière politique, mais dut l'abandonner vers 1549, car une maladie nerveuse lui enleva l'usage des jambes. Il demeura, dit-on, presque immobile dans son lit pendant trente-trois ans, jusqu'au jour de sa mort, arrivée le 16 février 1582, et ne trouva d'apaisement à ses souffrances que dans la culture des muses et dans les réunions d'art qu'il organisa dans son palais. Il fut un des fondateurs de la célèbre académie de Venise, et, pendant longtemps, son meilleur soutien. On lui doit, outre le souvenir d'un esprit aimable, le témoignage d'une œuvre légère, souriante, un peu mièvre. Il composa beaucoup de vers qui furent publiés par Louis Dolce et par Ruscelli (1552, 1558), et « généralement applaudis, selon Ginguené, pour la vivacité des images et l'énergie des expressions... »

(2) On a de lui une série de vingt-huit madrigaux à 5 voix, publiée sous ce titre : *Parabosco Madrigali a cinque voci di Girolamo Parabosco, discipulo di M. Adriano novamente da lui composti e posti in luce.* Venetia-Anton. Gardane, 1546, in-4 oblong (Dédié à Roberto Strozzi). Un exemplaire de cet ouvrage se trouve à la bibliothèque du Teatro filarmonico de Vérone. — En outre, les recueils du temps gardent quelques-unes de ses compositions : I. Constantio Festa : *Il primo libro de madrigali a tre voci, etc.*, Venetiis, Antonium Gardane, 1541, in-4 obl. (contient une pièce de notre auteur : *Ben Madonna*) ; II. Cipriano de Rore : *Il secondo libro de madrigali a cinque voci*, insieme *alcuni di M. Adriano e altri autori*, etc., Venetia, Anton. Gardane, 1544, in-4 obl., réimpr. en 1552 et en 1563 (une pièce de Parabosco : *Anima Bella*). III. Filippo Verdelot : *Madrigali di Verdelot et de altri autori a sei voci.* Venetia, Ant. Gardane, 1546, in-4 obl. (un madrigali de Parabosco: *Non dispreagiat i miserelli amanti.*) Un exempl. s'en trouve à la biblioth. du Conservatoire de Paris. IV. *Madrigali di Verdelot a sei insieme altri madrigali de diversi excellentissime autori*, etc. Venetia, Gardane, 1561, in-4 obl. (Même pièce que dans l'édition précédente). V. Recueil anonyme contenant les compositions de dix autres musiciens de Venise ; entre autres Anton. Francesco Doni, Venise, Gir. Scotto, 1544, in-4 (quatre pièces de Parabosco). Cet ouvrage se trouve à Bologne, biblioth. du Liceo musicale ; à Verone, Société filarmonica, à Venise, biblioth. de l'église Saint-Marc, à Vienne, biblioth. der Gesellschaft der Musikfrunde, à Paris, biblioth. du Conservatoire, etc.

(3) *La Progne*, tragedia, Venezia, Comin da Trino, 1548, petit in-8.

(4) *La Notte* (*La Nuit*), Venetia, Tomaso Botietta, 1546, petit in-8 ; réimpr. en 1560, 1568 et 1586 ; *Il Viloppo* (*le Valet*), Vinegia, Giolitto, 1547, petit in-8, réimpr. en 1560 et 1586 ; *I Contenti* (*Les Contents*), Vinegia, Giolito, 1549, petit in-8, réimpr. en 1560 et en 1586 ; *L'Hermafrodito* (*L'Hermaphrodite*), Vinegia, Giolito, 1549, in-12, réimpr. en 1560 ;

tels des *Lettres amoureuses* (1), des *Poésies* (2), l'*Oracle* (3) et le *Temple de la Renommée* (4).

A considérer son œuvre, ses amitiés, ainsi que le témoignage de ceux qui le connurent, Parabosco passa une partie de son existence dans les aventures amoureuses. On a pu dans un louable but de reconnaissance pour son génie, nier qu'il fût le héros d'anecdotes retentissantes, il n'en demeure pas moins avéré que les nouvelles de ses *Diporti* offrent bien souvent des faits ignorés de ses biographes. Loin de le blâmer ici de sa passion et de ses aptitudes, nous chercherons complaisamment à leur emprunter telle part qui convient à l'historique de ses conceptions littéraires. Il ne fit d'ailleurs en cela que suivre la mode et galamment sacrifier aux usages d'une époque. Alessandro Zilioli tout en chargeant quelque peu sa mémoire a laissé sur son compte dans la *Storia manoscritta delle Vite de' Poeti Italiani* des particularités intéressantes. Il y est dit que « sa double profession d'écrivain et d'artiste le fit rechercher des littérateurs et même des princes qui voulurent se l'attacher ». On connaît déjà ses relations avec l'Arétin : il est bon qu'on n'ignore point celles qu'il eut avec le poète Louis Dolce entre tant d'autres que lui valut la situation d'organiste du second orgue de saint Marc qu'il obtint en 1551, après la retraite de Jacques Buus (5).

Ailleurs, Zilioli ajoute que « Parabosco refusa souvent les avances des grands par son désir d'indépendance ou plutôt pour ne

*La Fantesca* (*La Servante*), Vinegia, Giolito, 1557, petit in-12, réimpr. en 1597; *Il Pellegrino* (*Le Pèlerin*). Vinegia, Giolito, 1560, petit in-12, réimpr. en 1586. (Ces six comédies ont été réunies et publiées sous ce titre : *Comedie di Girol. Parabosco di nuovo ricoletti e ristrampate*, Vinegia, Giolito de Ferrari, 1560, petit in-8 ou in-12). On ajoute au bagage de Parabosco deux autres comédies fort rares : *Il Marinaio* (*Le Marin*) Vinegia, 1550 et 1560, petit in-12, et *Il Ladro* (*Le Voleur*), Vinegia, 1550, petit in-12; Venetia, B. Gherardo, 1548, in-8.

(1) *Lettere amoroso*, Vinegia, G. Giolito, 1546, in-8, Venetia, Gio. Griffio. 1553, in-8, Vinegia, Giolito et Fratelli, 1554, in-8, Milano, Giov. Anton. degli Antonij, 1558, in-8, Venetia, Farri, 1560, in-8, et ensuite : *Quatro libro delle lettere amoroso*, etc., Vinegia, Giolito de Ferrari, 1561, in-12, Venetia, Domen. Ferrari, 1561, in-8, Venetia, Gir. Cavalcalupo, 1564, in-12, Venetia, Cavalli, 1565, in-8, Venetia, Giolito de Ferrari, 1569, in-12, Venetia, s. n., 1571, in-8, Venetia, Farri, 1581, in-12, Venetia, J. Cornetti, 1584, in-8, Venetia, Zanetti, 1597, in-8, Venetia, Polo, 1607, in-8, Venetia, Andrea Baba, 1611, in-12, et Venetia Giorg. Valentini, 1617, in-8. — Quelques lettres de Parabosco furent traduites en français sous ce titre : *Lettres amoureuses de Giralomo Parabosco, avec quelques notes ajoutées de nouveau à la fin, trad. d'italien en françois*, par Hubert Philippe de Villiers, Anvers, Christ. Plantin, 1556, in-12 ; réimpr. à Lyon (Ch. Pesnot, 1555, in-4), et ensuite à Paris, par Galdot Corrozet, à la fin du XVI[e] siècle, in-16.

(2) *Rime*, Venetia, Giolito, 1547, in-8.

(3) *L'Oracolo* (recueil de questions avec les réponses en *terzarima*), Venetia, G. Griffio, 1551 ou 1552, in-4.

(4) *Il Tempio della Fama*, Venetia, 1548, in-8.

(5) Caffi : *Storia della musica sacra nella già capella ducale di San-Marco, in Venezia, dal 1318 al 1797*, Venezia, Antonelli, 1854-1855, t. I., p. 113, in-8.

pas entraver ses goûts dissolus auxquels il donna satisfaction avec une licence autre que poétique. Il en usa ainsi jusqu'aux derniers jours de sa vie, s'entremettant dans la pratique des jeunes gens, s'adonnant aux excès de la table et à l'amour des courtisanes chez lesquelles il courut souvent de grands dangers tant pour sa vie que pour sa réputation. Une fois entre autres, introduit chez une fameuse putain de Venise dont il avait essayé de se ménager les faveurs par des chansons et des discours, il fut si solennellement bafoué par les amants de la belle qu'il en souffrit toute sa vie. Tandis qu'il frappait à la porte pour être introduit, on lui renversa sur la tête un grand vase empli d'eau et de cendre bouillante dont il fut tout abîmé... »

« ...Il s'éprit d'une jeune femme plus belle qu'honnête, l'épousa et en eut beaucoup d'enfants. Il s'entretint longtemps en tenant les orgues de Saint-Marc et en enseignant la musique à divers gentilshommes et autres personnes de Venise... Il mourut d'un mal de reins occasionné, selon les médecins, par un excès de boisson et de plaisirs vénériens... »

On a contesté le récit de Zilioli le taxant d'exagération, voire de mensonge sans toutefois apporter un argument digne de le réfuter. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette querelle qui provint sans doute moins d'une ardente recherche de vérité que d'inquiétudes morales et du vain désir de réhabiliter une vie que personne n'avait voulu attaquer. Ainsi sont faits les jugements des critiques ; ils ne servent pas tant à instruire qu'à répandre les sentences d'une impuissante vertu. Les raisons qu'opposa au texte cité Cristofo Poggiali sont trop peu lucides pour être rapportées intégralement ici, et les pièces qu'il donne en preuves — tels des sonnets d'amour — sont trop peu édifiantes pour établir la chasteté de Parabosco.

Un seul point nous arrête, celui qui traite du mariage. Là, Zilioli n'est point d'accord avec ses confrères, et comme il ne parvient pas à ajouter une date à un événement qui transforma l'existence de notre auteur, nous avons eu recours à d'autres sources, pour satisfaire notre curiosité. Parabosco prit femme en 1548, mais ce dut être pour sa joie, sa tranquillité et son honneur. Et si celle qu'il élut eut un passé blâmable, elle s'en justifia par la suite, se montrant aimable et bonne, belle de corps et d'esprit. Ainsi en témoignent ses lettres confirmées par le jugement du même Poggiali (1) :

(1) Pour ce qui est de sa fin, et c'est là encore une question infiniment délicate, on nous permettra de conjecturer que, s'il succomba des suites d'excès, il ne fit en cela que subir, comme bien des hommes arrivés à l'âge mûr, les rigueurs d'un mal qu'il avait sans doute contracté dans sa jeunesse.

« En lisant les *Rimes*, les *Lettres amoureuses* et toutes les œuvres de Parabosco on y trouvera le langage — je ne le nie point — d'un homme amoureux, passionné, mal partagé..., des descriptions vives, des désespoirs d'amour, mais on n'y rencontrera aucune obscénité, aucune irréligion, aucune perversité... On peut conclure que dans ses faiblesses il montra quelque retenue. Il fut d'ailleurs sollicité de s'en guérir, comme le prouve le suivant paragraphe d'une lettre par lui écrite à Pandolfo da Salerno (*Lett. famil.*, Venegia, Griffio, 1551 pag. 14) : « Relativement au conseil que vous me donnez de venir à Rome et de la place que vous m'offrez auprès de sa Seigneurie Réverendissime... je vous en remercie et je reste serviteur du Cardinal... Je ne veux d'autre contrainte que celle que j'ai avec mon esprit, dont — avec la grâce de Dieu et d'autres moyens convenables — je ferai le nécessaire pour m'affranchir. Il me plaît d'être l'esclave de chacun et maître de moi seul, etc. »

« Je m'imagine que l'un des moyens convenables dont parle Parabosco était le mariage qu'il contracta, à ce qu'il me semble, sur le commencement de 1548. On a une lettre de lui (*Lett. fam.*, p. 43), écrite de Venise le 12 février 1548, qui en donne la nouvelle au comte Alessandro Lambertino, dans laquelle — pour le rassurer à son endroit dans l'avenir — il prétend avoir réalisé le jugement d'Arciquido, lequel avait dit qu'il était en état de se noyer... « Je me suis noyé, ajoute-t-il, ou, pour parler plus clair, j'ai pris femme ». Il se montre en terminant fort satisfait de son nouvel état. Il en paraissait encore plus content dans une autre épitre adressée en 1550 à Rocco della Broca (*Lett. fam.*, pages 27 et suiv.) laquelle contient un panégyrique élégant, sérieux et judicieux de l'état de mariage; ce qui rend moins croyable l'opinion de Zilioli, lorsqu'il prétend que l'aveugle passion l'avait poussé à prendre une femme plus belle qu'honnête...

« Nous saurions plus de gré à cet auteur de nous avoir fait connaître exactement l'année de la mort de Parabosco. N'ayant pas de données pour fixer une époque précise je me bornerai à rechercher les dernières pièces qui font mention de son existence; la dernière à ma connaissance serait une lettre dédicatoire de la *Fantesca*, comédie publiée pour la première fois à Venise en 1556 (1). Il paraît vraisemblable que Parabosco soit mort en 1556 ou au plus tard en 1557. »

C'est aussi l'avis des autres commentateurs.

Bien que publiées pour la première fois, vers 1550 (1) et répandues surtout en 1552 lors d'une réimpression exécutée par Giovani Griffo, les *Récréations* de Parabosco doivent dater du temps où celui-ci s'initiait au monde vénitien et dirigeait chez son ami et protecteur Veniero les séances de musique. Dans les discours qui précèdent les trois *journées* et relient entre elles les dix-sept

(1) Poggiali a fait une erreur de date ou bien confondu les éditions. *La Fantesca* fut imprimée à Venise en 1555 Il ne s'agirait donc là que de la seconde édition donnée en 1556.

nouvelles du recueil, des noms figurent qui suffiraient à reconstituer une partie de la société de l'époque en même temps qu'ils contribueraient à établir la longue liste des amitiés de l'auteur. Au printemps d'une certaine année, une société d'élite composée de gentilshommes et de littérateurs se trouve réunie à quelques milles de Venise afin de passer deux ou trois jours dans les plaisirs de la chasse et de la pêche. Prise au dépourvu par une tempête, la compagnie se retire dans une cabane et en manière de divertissement se résout à deviser sur les questions éternelles de la vie et de l'art, de l'amour et des femmes, entre mêlant ses discours de poésies légères et d'aventures galantes. Il y a là des hommes de tout âge mais de haute et noble condition. Ce sont ; Girolamo Molino, Domenico Veniero, Lorenzo Contarino, Federico Badovaro, Marco Antonio et Benedetto Cornaro, Danielo Barbaro, Bartolomeo Vitturi, Alvigi Zorzi, puis Ercole Bentivoglio, le comte Alessandro Lambertino, l'un et l'autre bolonais, Sperone, de Padoue, Pietro Aretino, Alessandro Colombo de Plaisance, Giam Batista Suzio, de la Mirandole, Fortunio Spira, de Viterbe, et Giacomo Corso, d'Ancone. Le tournoi d'esprit commence sur un ton enjoué; il finira sur un ton licencieux et badin. Lorenzo Contarino ouvre le feu, Bentivoglio le suit de près et suscite une longue discussion jusqu'au moment où l'Arétin vient charmer son auditoire par un récit satirique qui pourrait bien avoir quelque vraisemblance avec les événements du temps (1). Ainsi nous avons des contes rapides et ingénieux où sont dévoilées les ruses des femmes et les fourberies des moines, où sont bafoués les maris complaisants. C'est le thème invariable de ces sortes d'anecdotes, mais cette fois, l'auteur n'a fait qu'observer, écouter et transcrire malicieusement, en laissant à chacun l'originalité de sa parole. et la fantaisie de son imagination. Les trois journées s'achèvent sous les rires et sans que l'anecdotier soit las. Bien au contraire, puisque dans une lettre adressée à Paul Raymond, nous apprenons qu'il avait composé un grand nombre d'autres nouvelles — environ une centaine, — qui ont été perdues.

Ailleurs, dans une épître dédicatoire à Marco Antonio Moro, (2)

---

(1) Il s'agit de la nouvelle intitulée par les critiques : *Le Moine aux sandales de bois*, où l'on s'est plu à découvrir des analogies avec *Tartufe* de Molière... Était-il bien nécessaire, à ce propos, de charger la mémoire du comique français d'un plagiat de plus ? Molière dut certes ignorer les *Diporti* de Parabosco. D'ailleurs, l'esprit est tellement différent qui règne dans les deux ouvrages qu'il ne faut voir là que la rencontre de deux écrivains sur un sujet qui fut et restera d'actualité, tant qu'il y aura des femmes adultères et des hypocrites luxurieux.

(2) Publiée dans la seconde édition des *Diporti* (Venetia, Gio. Griffio, 1552, in-8) et citée par Zirardini : *L'Italie littéraire et artistique*, etc., trad. française par C.-J. Delécluze, Paris. Baudry, 1850, in-8.

il recommande ses *Diporti* avec une telle élégance d'idées et de paroles, que cet écrit peut passer tout commentaire et offrir sous forme de conclusion, un sûr et original témoignage de son esprit et de son talent : « Ces *Récréations* demeurent à mon goût le fruit le plus doux et le plus avoureux, où, pour mieux dire, le moins âpre et le moins sauvage qu'ait produit jusqu'ici le sol peu fécond de mon imagination je les avais offertes primitivement à Mgr. le comte Bonifacio Bevilacqua d'illustre mémoire; mais elles ont eu le même sort qu'une jeune fille qui va pour rejoindre son fiancé et qui avant d'arriver apprend à la moitié du chemin qu'elle est veuve ; car, ce valeureux seigneur, ce qui a été une grande perte pour ce siècle, est mort avant que j'eusse pu acquérir la certitude qu'elles fussent arrivées entre ses mains. C'est pourquoi je les envoie à votre Seigneurie, l'assurant qu'elle peut, si toutefois elles en sont dignes, les accepter et les tenir en toute certitude comme siennes; la vérité étant que l'enfant n'a point été possédée par son premier époux, et qu'elle se présente à votre Seigneurie avec sa virginité native, et plus belle et mieux attifée qu'elle ne l'était alors. Que votre Seigneurie ne croie pas cependant (afin de suivre ma comparaison) que j'ose la lui présenter comme épouse, mais seulement comme esclave; et c'est à ce titre uniquement que je la prie de la recevoir ayant moi-même tout droit sur elle, tant parce que je suis son père que parce je n'ai reçu pour elle d'aucun homme vivant ni arrhes ni payement...Mais le salaire que je reçois des vertus et des mérites de votre Seigneurie est tel — ajoute-t-il — que, quoique je fasse jamais pour l'honorer ou pour lui plaire, je suis contraint à demeurer toujours son débiteur... »

AD. VAN BEVER et ED. SANSOT-ORLAND

# La Quinzaine

*GASTON PARIS*

Un regard froid et perçant sous le monocle, un beau front, une barbe blanche, un corps haut et droit dans une attitude de distinction un peu glacée, — telle est l'image que gardent de Gaston Paris ceux qui l'ont vu seulement de loin, aux cérémonies officielles. Mais la reconnaissance des élèves prouve les qualités du maître, cette affection mesurée et nuancée, cette sûreté de conseil, qui font le vrai directeur d'esprits. Et si l'on ignore à quel point chez lui l'érudition et l'esprit critique se relevaient de bonne grâce et de courtoisie, on pourrait le deviner aux regrets de ses amis, à l'autorité sans réserves que lui accordaient ses confrères d'Allemagne, d'Italie, des pays scandinaves.

Gaston Paris n'a point connu les tourments d'une vocation incertaine. La voie était frayée devant lui par son père, dont il devait, malgré lui, bientôt effacer les traces. Paulin Paris avait étudié la littérature du moyen âge avec piété, avec amour. « Le point de vue purement littéraire, a dit son fils, — fut toujours prédominant dans l'intérêt que mon père portait aux productions du moyen âge. Toute sa vie, il chercha à en répandre le goût, à leur conquérir des sympathies chez les gens du monde, chez les littérateurs, chez les femmes elles-mêmes. » Un tel souci pouvait seul inspirer cette consciencieuse adaptation des Romans de la Table Ronde, qu'il faut lire par courts fragments pour n'en point sentir la monotonie. Gaston Paris avait le goût moins archaïque ou, si l'on veut, moins romantique. Bien que son amitié fidèle ait sans doute exagéré les mérites de Sully Prudhomme, il faut le louer d'avoir su découvrir, dans l'œuvre encore inconnue du poète, un noble effort vers l'expression des émotions et des pensers les plus modernes. Mais il faut le louer aussi de n'avoir pas surfait l'objet de ses études, et, tout en rendant justice à nos épopées françaises, de ne les avoir pas mises aussi haut que le voulaient les Joseph Fabre et les Léon Gautier. Du moins aurait-il pu plus souvent nous donner quelques belles adaptations comme son *Huon de Bordeaux*, ou comme le *Tristan et Iseut* de son élève Bédier. Il s'est refusé ce plaisir, parce que le travail de fouilles scientifiques lui paraissait plus urgent. « Nous nous attachons moins, déclarait-il, à apprécier le moyen âge, et à le faire apprécier, qu'à le faire connaître et à le comprendre. Ce que nous y cherchons avant tout, c'est l'histoire. » D'autres déclarations expriment encore mieux ses scrupules de chartiste : « Le point de vue de la science pure est supérieur... Le plus grand plaisir du savant, est, à coup sûr, l'investigation en elle-même, et il consent volontiers à laisser à d'autres le soin de mettre en œuvre les matériaux qu'il a pour tâche d'extraire, de classer et de contrôler. »

Avant Gaston Paris, dans les travaux français sur nos vieux monuments, la religion littéraire n'allait pas sans nuire à la précision des recherches, si bien que nous nous laissions devancer par les romanistes d'outre Rhin. Au lieu d'opposer école à école, Paris se mit d'abord, comme il convenait, sous la direction de Dietz; il rendit hommage au labeur de l'Allemand Bartsch autant qu'à celui du Français Paul Meyer; et c'est peu à peu qu'en groupant de zélés collaborateurs, en faisant de sa revue, *Romania*, la rivale heureuse de la *Romanische Zeitschrift*, il nous conquit l'empire de ces études qui nous revenaient de plein droit. Il a mené à bien, dans son domaine, cette tâche de coordination que Ribot accomplissait au même moment pour la psychologie, et que M. Durckheim est en train d'accomplir pour la sociologie. Mais dans l'œuvre collective de nos romanistes, sa part est la plus importante. Il ne se hâta point vers les vues d'ensemble, vers les généralisations brillantes; longtemps il se restreignit à d'obscures et minutieuses monographies, avant d'en condenser les résultats dans ce *Manuel* substantiel et clair, qui tient dignement sa place à côté des Manuels allemands. Gaston Paris était un vrai savant. Ce titre lui fut un jour contesté par ce mathématicien spirituel, superficiel et quinteux, qui s'appelait Joseph Bertrand. Il faut le lui rendre, si l'on croit que la marque propre de la science est le scrupule de la méthode, plutôt que la fixité de l'objet et que la certitude des résultats.

Ecrit pour le grand public, le livre sur *la Poésie française au moyen âge* résume les idées générales de Gaston Paris. Les origines de notre littérature y sont éclairées par des réflexions que leur parfaite justesse fera longtemps rester neuves. C'est là pourtant qu'on peut mesurer la distance qui sépare un Gaston Paris d'un Renan. Les pages trop rares où l'auteur des *Dialogues philosophiques* a traité du moyen âge, sont autrement riches en suggestions — sans être pour cela moins exactes — que les leçons de Gaston Paris. Même si l'on écarte cette comparaison écrasante, même si l'on se résigne à la sécheresse que la méfiance, ou plutôt la probité critique, impose au philologue comme à l'historien, on avouera que les mêmes entraves, non moins fièrement acceptées par un Fustel de Coulanges, n'ont point empêché son génie de s'échapper en vues profondes. Gaston Paris, fut un spécialiste éminent, mais non pas un grand penseur.

Sa gloire solide est avant tout dans cette école de chercheurs qu'il a formée, organisée, disciplinée. Et par là son influence sort du cercle où elle semble enfermée tout d'abord. Ses élèves ne se sont point bornés aux investigations littéraires; il les orientait lui-même vers la science du *folk-lore*, vers cette explication des mythes et des légendes populaires qui reste indispensable à la sociologie. Ainsi, non seulement par ses propres travaux, mais par tous ceux que sa méthode permet d'aborder avec fruit, il aura servi, selon son vœu, « cette psychologie historique, qui est l'examen de conscience de l'humanité. »

MICHEL ARNAULD

## NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

**La Question macédonienne.** — Il y faut revenir, puisqu'aucun problème ne sollicite davantage l'attention à l'heure présente. Depuis des années, elle s'est transformée au point de n'avoir plus rien de commun avec sa formule de 1856 ou de 1877. Alors elle se résumait assez bien dans ce texte : l'Empire russe saisira-t-il Constantinople ou son élan sera-t-il paralysé par les deux puissances les plus directement intéressées à arrêter son cheminement vers les Détroits et l'Archipel — l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie ? Aujourd'hui elle se ramène à un débat de nationalités ou plutôt la controverse des ambitions politiques s'est effacée derrière le soulèvement des races asservies et souffrantes.

Jadis la question d'Orient était un casse-tête de chancelleries, un embarras grave de la diplomatie, un élément dominateur des relations internationales. Des centaines de milliers d'hommes ont péri pour renverser la domination turque sur le Bosphore ou pour la consolider. L'Europe seule semblait digne d'étude aux gouvernements, et avec elle l'Inde qui était le point stratégique de la prépondérance anglo-saxonne. C'est pour écarter la Russie de la route de Bombay, pour lui fermer la Méditerranée où ses flottes eussent pu grandir, que le Royaume-Uni a déchaîné la guerre de Crimée et mobilisé en 1878. Le champ de vision de l'homme civilisé s'est indéfiniment élargi dans le dernier quart de siècle, et du même coup Constantinople a perdu son prestige. L'Amérique a fait surgir l'une des puissances maîtresses et compliqué, avec l'anarchie économique — intensifiée par une concurrence plus fébrile — l'état d'instabilité du globe. L'Afrique a été conquise. Le Japon a reculé jusqu'au Pacifique les bornes de l'action capitaliste; la Chine s'est ouverte; aux Antipodes, le groupe australasien a bondi soudain au premier rang des nations. Les immensités vides se sont peuplées d'agglomérations ardentes à la lutte. Le système mondial a été révolutionné par la colonisation, comme les conceptions de l'univers furent bouleversées par les affirmations de Galilée. L'Europe n'est plus que le centre mourant d'une humanité agrandie et transformée.

Bismarck aujourd'hui ne resterait point seul à penser que les affaires des Balkans ne valent pas les os d'un fantassin poméranien ou écossais ou tyrolien. Mais elles ne s'en posent pas moins : les convoitises diplomatiques n'y ont plus aucune part, car l'Angleterre regarde vers les communautés neuves qu'elle a semées de tous côtés et vers son commerce déclinant ou menacé; la Russie se préoccupe de l'assimilation d'une moitié de l'Asie, subjuguée par le Transsibérien et le Transcaspien; l'Autriche-Hongrie veut surtout vivre et ses querelles intestines absorbent sa pensée. Les trois États qui jadis épiaient jalousement leurs démarches respectives à Stamboul ont décidé d'un accord écrit ou tacite qu'ils ne se combattraient plus autour des Détroits. Ce sont les sursauts des peuples écrasés par l'Islam qui entretiennent aujourd'hui le désordre matériel et moral dans tout l'Orient.

La Macédoine continuera-t-elle longtemps encore à souffrir que le massacre, le pillage et le viol caractérisent son statut politique ? Per-

mettra-t-elle que les Kurdes et les Arnautes déciment progressivement son peuple et l'absorbent dans le carnage, comme ils noyèrent dans le sang la nationalité arménienne? Ou au contraire s'insurgera-t-elle, en une poussée suprême, au risque de mécontenter l'Europe dont la tactique consiste toujours comme en 1895 à laisser faire le Sultan, et à laisser passer la mort ?

On avait pu croire qu'instruite par le précédent d'Anatolie, obéissante au courant d'opinion populaire, mêlé mais réel, qui se manifeste sur le continent, la diplomatie imposerait à la Porte une solution pratique et efficace. Elle a bien sanctionné un programme de réformes, mais ce programme n'est qu'un aveu d'impuissance, qu'une humiliation consentie. Les mesures qu'elle réclame du grand Saigneur sont si modestes qu'il les a acceptées sur l'heure; il connaît si bien la lassitude, la faiblesse, la condescendance des chancelleries que dans quelques semaines, il déclarera leur volonté accomplie; elle aura été tout simplement tournée. Comment Abdul Hamid maintiendrait-il un inspecteur des réformes pour trois ans, alors que son système consiste à suspendre en permanence la menace de la révocation sur la tête de ses fonctionnaires grands et petits? Comment admettrait-il des étrangers ou des chrétiens dans la gendarmerie macédonienne, quand cette force de police n'est que l'exécutrice de ses basses œuvres ? Comment instituerait-il dans les trois vilayets des finances régulières, lorsqu'il puise à chaque instant dans les caisses des percepteurs pour les besoins de la corruption, de l'achat des consciences, de l'assouvissement d'une garde prétorienne?

En réalité la Macédoine ne saurait demeurer figée dans sa servitude séculaire; elle s'insurgera par ses propres moyens. L'Europe par sa mansuétude pour l'Empire ottoman l'a contrainte aux solutions violentes. Mais il est encore temps pour les puissances de se demander si par lâcheté elles laisseront se renouveler les massacres d'il y a huit ans, et si par indifférence, elles toléreront que l'incendie remonte jusqu'au Danube et descende jusqu'au Pinde. La question d'Orient peut encore être étouffée ou bien elle surgira brusquement sous sa nouvelle formule, qui, avec les convoitises adverses de la Bulgarie et de la Serbie, de la Roumanie et de la Grèce, avec l'instabilité de l'équilibre balkanique, n'est pas moins menaçante que l'ancienne.

PAUL LOUIS

## *GAZETTE D'ART*

**Société des Aquarellistes français** (1). — L'aquarelle est un peu comme la langue, chère à Esope. C'est, parfois, en art ce qu'il y a de meilleur; c'est aussi ce qu'il y a de pire. Ces tons transparents qui se juxtaposent avec franchise enchantent, appliqués par un Turner, un Delacroix, un Manet, un Paul Signac, un Besnard ou par ce Ravier dont Alphonse Germain a raconté récemment la curieuse vie (2). Mais,

(1) Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 2 au 29 mars 1903.

(2) *Auguste Ravier*, par Alphonse Germain, plaquette in-8 avec illustrations. Éditions de l'*Occident*.

employée par tel et tel, ce n'est plus rien : à peine un fard de mauvais aloi, un compromis entre la peinture à l'huile et la chromolithographie.

Hélas ! il y en a beaucoup de cette seconde catégorie à l'exposition des Aquarellistes français ! On n'en parlera pas.

Par contre, je dirai quelques mots de ceux qui emploient le procédé avec une franchise relative : tel M. Rossert qui a su donner à ses impressions de montagne une vigueur qui incite à aller, en sa compagnie, par monts et par vaux. M. Gaston Latouche aime les feux d'artifice de couleurs : un parc de Versailles automnal, fait de soleils rouges et de feuilles rousses est un thème qui permet à l'artiste de déployer sa virtuosité. M. Guirand de Scevola lui emprunte un peu sa manière et l'applique avec goût. J'aime bien les grouillantes petites notations du Paris pluvieux que signe M. Luigi Loir. Il est un des rares artistes qui sachent enlever un minuscule personnage avec esprit : en faire, non une tache hasardeuse, mais un être qui vit, marche, et sait se vêtir : Que d'autres (MM. Adan, Aublet, Gros, Gilbert, Adrien Moreau, Worms, etc.) sont plus précis, tout en n'obtenant, en définitive, que des mannequins, ou des magots !

Je remarque les aquarelles vigoureuses de M. Maurice Faure — un intérieur de forge illuminé par les clartés d'un brasier est enlevé avec bonheur; je note aussi les impressions de nature de M. Paul Lecomte, de M. Le Mains.

Mais, à cette exposition, un seul artiste fait penser et retient vraiment. C'est Jeanniot. De son dessin, de sa sûreté d'œil, plus d'éloges à faire. Mais combien ses moindres indications de vie émeuvent et troublent ! C'est ici une jeune fille affalée sur un divan : l'ennui; un monsieur et une jeune femme : celle-ci boude. Que de choses dans cette tête de femme, dans les attitudes de ce corps si gracieusement vêtu, et désirable; que de vide, par contre, dans le cerveau de son interlocuteur, vanné, usé, la tête petite, — et ce corps maigre sur lequel des vêtements ironiquement irréprochables flottent.

Aux aquarellistes, Lhermitte envoie des fusains. C'est son habitude. Il fait bien, car avec du blanc et du noir il obtient des effets puissants, caractéristiques et véridiques.

Mlle Baily, miniaturiste, expose des œuvres tout à fait fines et charmantes. Pourquoi ce gracieux moyen de portraiture n'est-il plus de mode ? Il est si doux, si délicat, si bien approprié à la grâce des femmes, au sourire de l'enfant !

On dit que Degas appelle M. Helleu un « Watteau à vapeur ». Que peut-il bien penser de M. Tenré ?

**Société Artistique des Postes, Télégraphes et Téléphones** (1). — Un catalogue élégant, joliment décoré d'une frise en couleur par un exposant qui a eu la discrétion charmante de ne point signer, convie à visiter cette exposition.

(1) Hôtel des Téléphones, rue Jean-Jacques-Rousseau, du 6 au 18 mars.

Certains souriront. Ils auront tort. Car il y a ici nombre d'œuvres sincères qui feraient bonne figure dans les Salons des professionnels. Au reste, il y a tels d'entre les exposants pour qui les jurys des Artistes Français ou de la Société Nationale sont favorables depuis nombre d'années.

Les télégraphistes l'emportent, je crois, en nombre et en qualité sur les postiers. C'est que le télégraphiste est le plus bohème des fonctionnaires. De par les exigences de sa profession, il est appelé à travailler la nuit, les dimanches et, par contre, peut parfois lézarder plusieurs jours par semaine : qu'il habite Paris, Nantes ou Marseille. Beaucoup en profitent pour donner plus de joie à leur cerveau ou leur œil. Cette exposition montre ceux qui regardent. Et certains voient fort bien.

Voici par exemple des paysages fortement empâtés, aux ombres bleues contrastant avec des lumières vibrantes. Ils seraient à leur place dans une exposition impressionniste. Leur auteur : M. Jacquemet. Un peu plus loin des notations plus douces : de clairs paysages, de curieux effets de lumière. Ils sont signés A. Roubichon. Mais où celui-ci triomphe, c'est dans quelques natures-mortes qui ont parfois la richesse de pâte, la franchise des Cézanne.

Quelques portraits soigneusement dessinés et d'une jolie pâte font retenir le nom de M. Doumayron. Autre portrait naïf et sincère de M. Beau.

On trouve même un orientaliste, M. J. G. Borrel, qui a vu l'Orient, y a vécu et en a rapporté de curieuses impressions que je préfère mille fois aux pommades de M. Paul Leroi, orientaliste officiel et encombrant. Il sied de ne point confondre ce Borrel avec M. J.-H. Borel qui peint la marine et le paysage à la façon de Guillemet « mon ami ». Je note encore les noms de MM. Conder et H. Planchon.

Des charges de Verlaine, de J.-M. de Heredia, de J. Péladan, de Laurent Tailhade, apprennent au visiteur que F.-A. Cazals,poète, chansonnier, dessinateur et caricaturiste, est également « pontonnier » sur les ambulants.

La sculpture est représentée par M. Charbonnel qui expose une petite statuette de boxeur, pleine d'allure. Je vois un portrait de fillette, noir et blanc, d'un joli éclairage. Ce n'est qu'une photographie due à M. Henri Ferrier. Mais la photographie ainsi traitée confine à l'art. J'en suis d'autant plus persuadé lorsqu'il m'annonce que Cottet lui a demandé une épreuve d'un certain paysage également obtenu avec le collaboration de l'objectif. Le tout est de savoir choisir son site. Or M. Ferrier a plus de goût que bien des paysagistes H. C., pour qui la moindre ornière est motif à tableau.

J'allais oublier deux véritables merveilles : une viole d'amour et une pochette de maître de danse, en bois ouvré et sculpté avec un art infini. Ce sont, il est vrai, des restitutions d'instruments anciens, mais d'une précision, d'un goût extrêmes. Leur auteur : M. Fischesser. Et dire que l'artisan qui peut mener à bien de pareils ouvrages doit, pour gagner sa vie, tapoter une partie du jour ou de la nuit sur un clavier Hughes !

CHARLES SAUNIER

## LA MUSIQUE

*Concerts Colonne :* **Les Béatitudes**, de César Franck; **Faust**, de Robert Schumann. — *Concerts Lamoureux :* **Faust-Symphonie**, de Frantz Liszt; **Symphonie sur un choral breton**, de Guy Ropartz.

A l'occasion du 30e anniversaire de leur fondation, les Concerts Colonne ont donné le 1er mars une audition des *Béatitudes* de César Franck. Pour une fois les assistants explosèrent en clameurs frénétiques et unanimes. Ce pathétique accord s'exhaussa jusqu'au sublime, dans l'instant que deux coryphées, jugés idoines à l'emploi des dignités symboliques ci-après désignées, remirent à M. Colonne des gerbes enrubannées et l'assurance de leurs sentiments attendris. C'est de si touchants événements qu'il faut invoquer pour excuser le zèle fâcheux employé par M. Colonne à pratiquer des coupures qu'aucune condition d'anniversaire ne saurait légitimer.

*Les Béatitudes* forment une œuvre trop ample, trop souvent sublime pour qu'il soit possible de démêler rapidement tous les éléments de sa splendeur. La première, la troisième, la huitième sont assurément des chefs-d'œuvre de puissance ineffable, de grâce et de profondeur mystiques. Les chœurs essaimés dans la hauteur céleste, fleurissent, se nouent, s'apaisent, entr'ouvrent de calmes et bienheureux espaces; d'autres voix terrestres ou angéliques s'éteignent et vibrent longuement, pareilles à des poussières de clarté. Enfin les récits du Christ, plus glorieux encore que les masses chorales ou symphoniques, ont une splendeur et une simplicité où l'on retrouve la ferveur et le sentiment d'un suave génie; ils passent sur les cœurs, comme les ondes d'un printemps paisible et parfait.

Parallèlement à cet art si limpide et si fort, des chœurs d'hommes, traités avec un souci trop évident des effets dramatiques, attestent des préoccupations d'un ordre moins élevé, exclusivement musicales, ce qui ne laisse pas de surprendre chez le penseur douloureux et tourmenté qu'est Franck. Il est vrai, d'autre part, que le poème de Mme Colomb, légitime tous ces emportements dont le lyrisme exubérant ne s'apparente guère à la puissance sobre, souveraine, absolue que décèlent à chaque instant les *pièces pour grand orgue*, le *Quintette* et le *Quatuor*, *Rédemption*, la *Symphonie en ré mineur*.

L'interprétation donnée par les Concerts Colonne mit en valeur, à l'excès tous les passages de force et de fougue; il y eut cependant dans les chœurs de femmes et d'anges une unité apaisée, une joie lente, une sagesse qu'il convient de louer.

Dans le même temps M. Siegfried Wagner dirigeait, aux Concerts-Lamoureux, des fragments d'œuvres coruscantes, impérieuses, toutes remplies de tonnerres. Mais il parut aux auditeurs qui ont quelque prédilection pour la bonne musique, que c'était là des manières de vessies grosses de vent. Ayant entendu déjà quelques-unes des musiques multicolores où M. Siegfried Wagner situe ses débordements, je m'associe aux sentiments énoncés ci-devant, et je médite sur l'inexpli-

cable pouvoir d'une nature qui se complaît à bouleverser, sans mesure, l'ordonnance des lois d'hérédité.

*Faust*. Le mythe altier et douloureux où Gœthe enchaîna ses rêves, ses abandons, ses renaissances, ses crises de ferveur ou de vérité, éternisait un si dramatique effort de pensée ardente et d'humanité qu'une impérieuse vitalité lui fut dévolue dans l'art. Nombreux furent les musiciens qui l'interprétèrent, les uns soucieux d'en reculer les perspectives sentimentales ou d'en synthétiser les forces recueillies, les autres contents d'y pouvoir tailler à leur gré d'incolores badinages ou des symphonies échevelées et truculentes. Dans cette dernière manière le romantisme chevaleresque et l'expansion lyrique d'Hector Berlioz donnèrent libre cours à leurs emportements. Il s'en fallut alors de peu que les rêveries et les fougues de Faust n'eussent l'allure castillane, la pétulance ombrageuse qui caractérisaient la complexion du héros de Cervantès. Quelques années plus tard un certain Charles Gounod, que je tiens pour un humoriste délicat et incompris, apaisa les colères conjurées sur le bouillant Berlioz, en tirant du poème de Faust des scènes musicales, optimistes, d'ingestion facile — et que lardaient le plus spirituellement du monde d'innocentes chorégraphies. Ah! le bon ballet qu'eut là le Second Empire!

L'ironiste ingénieux qu'était Gounod obtint, après des débuts difficiles, un succès éclatant que méritaient aussi sa bravoure et son patriotisme valeureux. — Une si grande gloire ne saurait avoir le fondement périssable de ces empires dont Bossuet dénonçait jadis la ruine : deux fois la semaine, l'Académie nationale de musique rend un nouveau lustre à l'ouvrage du maître, et c'est avec un contentement vertueux que quelques milliers de bons Français saluent cette œuvre où il faut admirer une alerte protestation de l'esprit national à l'adresse de ce fâcheux génie allemand, vraiment indiscret et sans mesure.

Parmi tant d'œuvres que désigne le même vocable, le *Faust* de Schumann et la *Faust-Symphonie* de Liszt sont les seules dont on puisse dire qu'elles s'apparentent vraiment à l'œuvre de Gœthe. Plus exactement il faut dire qu'elles en spécialisent deux des principaux aspects, et qu'ainsi elle manifestent les inclinations subjectives prépondérantes chez leurs auteurs. Elles assument en effet, l'une et l'autre, la représentation très nette des énergies qui conditionnèrent contrairement la personnalité de Schumann et celle de Liszt.

Les enthousiasmes d'humanité si abondants dans le premier *Faust*, les paysages souples et lumineux où se déroulent maintes scènes, les rêves douloureux du héros expirant, enfin le second *Faust* tout entier, avec sa ferveur, ses voix répandues dans l'espace bleu, son mysticisme, ses lueurs de félicités ineffables, formaient le plus admirable concert de sentiments passionnées, d'ardentes espérances, de volontés généreuses, d'abandons extatiques que Schumann pût solliciter de traduire. — Ce fut un labeur dont il poursuivit l'achèvement pendant dix années. A la fin, l'œuvre avait ce caractère étrange : les deux premières parties, représentation du premier Faust, de son amoureuse

aventure, de son tourment philosophique, n'égalaient point en étendue, en force, en tendresse, en ferveur, la dernière, vaste et frémissante, poème surhumain d'assomption et d'angélique joie. Schumann, incité par sa complexion, avait devancé Gœthe sur les voies mystiques. — Enfin, et c'est en cela qu'il faut situer le signe essentiel de la personnalité de son interprétation musicale, Schumann traduisant les volontés, les espérances ou les inquiétudes de Faust n'exprime plus qu'une crise d'humanité, d'énergie individuelle, au lieu de la crise de vérité philosophique où Gœthe ne cessa de jeter le feu de son génie.

L'œuvre de Schumann est un poème dramatique où figurent les principaux protagonistes de Gœthe répartis en plusieurs scènes d'une structure mélodique admirable. La souplesse et la clarté des sentiments dont la trame vibre, les paysages séraphiques et spacieux où les chœurs bienheureux se répandent, ne pouvaient être exprimés au moyen d'ardentes polyphonies. Et précisément, lorsqu'il s'agit de si grands rêves d'humanité, d'espérances célestes si tendres, l'émotion se dégage malaisément d'œuvres où l'on démêle une richesse et une ampleur trop exclusivement *musicales.*

Ce qui caractérise nettement cette partition c'est l'intensité pathétique du sentiment d'humanité et l'interprétation miraculeuse des ferveurs mystiques du second *Faust*. Ces deux puissances s'apparentent d'ailleurs étroitement aux qualités de passion du musicien qui les immortalise. Dans le décor de leurs développements paisibles ou dramatiques elles synthétisent les vœux ineffables et les énergies douloureuses de Schumann. Dans ce sens, le rêve d'universelle liberté et de vie heureuse dont Faust, quelques instants avant sa mort, évoque les impossibles perspectives, déborde d'une tendresse et d'une gravité émue qui surpassent la musique pour n'être plus que de sublimes et frémissantes valeurs d'humanité.

Au contraire la troisième partie de l'œuvre, celle dont je signalais l'extase et les hauteurs, compose une sagesse, une grâce, une harmonie indicibles, et, laisse au cœur de ceux qui l'écoutèrent un sentiment d'espace, d'azur, de profondeur et de pure félicité. Les hymnes du *Pater extaticus*, du *Pater profundus*, du *Pater seraphicus*, du *Docteur Marianus*, qu'entourent les chœurs des enfants bienheureux et des archanges s'élèvent graduellement vers l'empyrée comme s'ils participaient d'un rayonnement divin. Toutes les voix se confondent enfin vers les cîmes de l'azur; une tendresse surhumaine, une lenteur, une paix, une sagesse venues de l'infini passent tour à tour, en ondes. Roland de Lassus, Palestrina ou Vittoria n'affleurèrent pas plus près de l'immensité.

L'interprétation de ce *Faust*, aux Concerts Colonne, fut passable. L'orchestre eut quelque intelligence du charme fluide et apaisé de l'œuvre. M. Paul Daraux, dans Faust, eut l'ardente gravité qu'on souhaitait. M. Jan Reder chanta avec une grâce limpide et une parfaite sagesse l'hymne ailé du Docteur Marianus. Médiocre fut Mme A. de Montalent; et M. Ballard a composé un Méphistophélès pitoyable; il a les truculences fâcheuses d'un maçon plein d'allégresse; sa voix bam-

boche, se cogne et repart fort incertaine, mais satisfaite, tout comme les grives, dans les vignes.

La *Faust-Symphonie* de Liszt (1857), bâtie sur le modèle d'un triptyque, est une des plus belles affirmations de la musique philosophique contemporaine. En trois tableaux vigoureux, ardents, justiciers, qui suggèrent une émotion neuve d'intelligence, elle interprète et synthétise l'œuvre de Gœthe. Il faudrait pouvoir s'étendre comme il sied sur l'importance de cette symphonie dont l'un des plus hauts mérites consiste dans un essai de représentation musicale exacte des idées abstraites. Cette proposition nécessiterait des développements que n'autorise point le cadre de ces notes.

*Faust*, *Gretchen*, *Méphistophélès* forment les trois parties autonomes de ce poème symphonique, plus exactement les panneaux du triptyque. Les thèmes de volonté, d'espérance et de mélancolie, ceux de victoire, d'extase, de renaissance et de frénésie s'enchaînent étroitement dans la première partie. Faust y apparaît, condensé dans un être symbolique en qui les sentiments et les idées s'insurgent, luttent, s'apaisent et se relèvent avec une furie enflammée.

*Gretchen*, c'est le paysage du repos, la prairie tranquille, verdoyante et grasse, avec ses perspectives de clarté molle et de fraîcheur, c'est la femme qui aime, sourit et promène une présence embaumée, et dont la vie a la vérité, la profondeur et l'innocence d'une plaine au printemps. Des thèmes se déroulent là, qui laissent, en s'exhalant, un bonheur idyllique et paisible.

De toute la symphonie Méphistophélès est l'élément le plus dramatique et le plus robuste. Il s'y manifeste, et c'est la réalisation d'une des plus secrètes pensées de Gœthe, un sentiment étrange de l'impuissance humaine en regard des énergies aveugles de la destinée. Les thèmes allègres ou attendris, représentatifs de la vitalité intellectuelle de Faust s'efforcent vainement à maintenir leur autonomie, leur valeur et leur clarté. Méphistophélès, figuration symbolique de l'inconnaissable, manifestation de l'Inconscient souverain, les tourne en dérision, noie leur énergie aventureuse dans une polyphonie où ils succombent. Il met dans cette lutte, une ironie acérée, meurtrière, un acharnement furieux, une audace frémissante que l'orchestre exprime et conduit avec une puissance vive, ample et subtile.

L'œuvre tout entière respire une violence, une gravité profonde qui composent le rare privilège de l'incomparable remueur d'idées que fut Liszt. Enfin l'ardeur et l'intelligence qui vibrent sous la trame symphonique s'apparentent, non pas comme on serait tenté de le croire, à de simples facultés d'imagination ou d'expression pittoresque et colorée,mais à une puissance d'investigation philosophique analogue à celle qui, actuellement, fait de Richard Strauss le rénovateur de la pensée musicale allemande.

L'accueil fait par le public à la *Faust-Symphonie* fut sympathique, modéré, inoffensif. Les délicats n'y avaient pas trouvé leur compte.

Les Concerts Lamoureux ont tout récemment donné une audition de la *Symphonie sur un choral breton* de Guy Ropartz.

C'est une œuvre saine et robuste qui ne sollicite pas le suffrage des âmes sensibles et des cœurs larmoyants. Ses trois parties, tour à tour ardentes, nerveuses, larges, apaisées ou minutieuses, gravitent autour d'un thème à chaque instant rappelé par la plénitude altière de l'orchestre. On y sent une volonté laborieuse et têtue, et, malgré l'abondance des développements, une sobre et hautaine puissance.

Cette symphonie ouvre sur le choral qu'elle commente des perspectives de sentiments fiers, des paysages rudes et mélancoliques. Elle garde un frémissement et une amertume d'immensité; elle fait aimer le cœur droit qui l'a conçue.

PAUL-LOUIS GARNIER

## *LES THEATRES*

*Odéon*: **Les Appeleurs**, de M. AMBROISE JANVIER. — *Olympia* : **Looping the Loop**, de M. DIAVOLO. — *Cour de Saxe.*

Le titre de la pièce de M. Ambroise Janvier est un nom d'oiseau et ses trois actes se sont prouvés excellemment cynégétiques. On sait que l'on qualifie d'*appeleurs*, dans la chasse au canard sauvage, les congénères de ce volatile destinés à l'attirer, lesquels sont non point domestiques, mais domestiqués ou empêchés de s'enfuir par quelque moyen. Le canard sauvage a la carène beaucoup plus effilée et le cou plus replié que le domestique. La différence est plus considérable encore, le plus souvent, car les véritables appeleurs sont en bois. Ils ont cet avantage de survivre à un écart possible de la canardière. Ils n' « appellent » naturellement point, sinon par le leurre du simulacre en quoi ils consistent. Ils ignorent même l'art de la dactylologie palmée, les palmes étant à la dactylologie ce que l'encyliglotte est à la langue parlée. A l'inverse de La Fontaine, de qui les animaux singent les hommes. M. Ambroise Janvier a voulu que ses personnages humains imitassent les palmipèdes. Par une seconde interversion, qui est le bel imprévu à quoi doit tendre le théâtre, l'événement de la pièce est le contraire de celui de la chasse : le gibier Maurice, séduit par le ménage Jacquelin, garde l'invulnérabilité de l'oiseau de bois, et le chasseur Hasard n'emporte en son carnier que la progéniture de ses appeaux : Pierre, le fils, est tué aux colonies.

Il existe une variété de canard sauvage au sujet de laquelle on attend assurément de nous quelques éclaircissements : le grand serpent de mer,de qui un livre et un article récents ont renouvelé l'actualité.M. Oudemans s'égare, à notre avis,en le considérant comme un *pinnipède* qui, serait aux autres mammifères marins ce que la girafe est aux mammifères terrestres. C'est un oiseau de mer, au contraire, d'après nos spécimens, et un canard sauvage géant, qui est à ses pareils ce que leur serait une autruche. Comme chez l'autruche, ses ailes, impropres au vol, seraient devenues, quant aux plumes supérieures, des voiles ; quant aux inférieures, des nageoires. Celles-ci sont sans valeur pour

les modistes. Les appeleurs qui servent à sa capture sont en bois et de dimensions proportionnées au gibier : la saillie de leur cou hors de l'eau a donné l'idée d'y fixer des ailes élevées, où s'engouffre, comme chez l'autruche, le vent. La civilisation pré-incasique nomme ces appareils QUETZALCOATL : *quetz* signifie oiseau, si l'on veut bien se souvenir de « cutz » et « quelidon », « hirondelle » en langue couchite. *Coatl*, est, comme on ne l'ignore pas, le mot *whale* des Anglais, le saxon *hwae*, le suédois *hwal*, l'allemand *walfisch*, le hollandais *walvisch* et notre mot « squale ». L'ensemble désigne l'animal marin ailé ou navire à voiles. Quoique des dispositifs mécaniques modernes simulent plus parfaitement le jeu, dans l'eau, des pattes et de la queue de l'oiseau vivant, ces genres d'appeaux sont peu utiles, car l'autruche marine à pieds palmés est défiante, pudique et, trouvant rarement, dans la pleine mer où elle se plaît, des rochers où dissimuler sa tête, s'enfuit quelquefois fort loin à leur recherche, avec la plus grande rapidité.

D'ailleurs, la saison de la chasse au canard est terminée. On nous saura donc gré d'indiquer le passage imminent, évalué à plus de cent mille individus, d'une variété nouvelle attendue irrévocablement pour le 21 mars : LE CANARD SAUVAGE, hebdomadaire satirique et illustré, fondé par M. Franc-Nohain, l'homme de France le mieux doué d'aperçus toujours nouveaux et inépuisables sur la pluie et le beau temps.

Le *looping the loop*, du péril de quoi s'est émue bien à tort la préfecture de police, puisqu'elle n'intervient point dans les « passages du portique » des casernes, moins bénins, n'est, comme nous l'avons écrit voici un an dans un volume, très probablement avant que M. Prescotte n' « inventât » son dispositif — n'est que la forme la plus rationnelle et la plus rassurante du *virage* d'un vélodrome pour les grandes vitesses. Nous aurons bientôt des vélodromes verticaux. Nous estimons que d'ici peu de mois, des montagnes russes nouvelles adopteront ce système, où ce seront les spectateurs, dans des fauteuils wagonnets, qui tourbillonneront autour d'un « acrobate » immobile. L'acrobatie et la vitesse seront très naturellement un jour d'être immobile, et le passant en aura le même effroi d'écrasement que lui évoque aujourd'hui le mot « automobile ». *Au-dessus* de la tête de l'acrobate, payé fort cher pour cet exploit, la préfecture exigera encore, il va sans dire, un filet. Ajoutons que déjà, il y a quelques années, l'administration pénitentiaire accordait aux déportés dans une enceinte fortifiée, pour satisfaire à leur désir d'exercice hygiénique — tel un écureuil dans sa cage — un appareil comparable à celui de l'Olympia et même plus perfectionné, à deux cercles : *the twin loop*, la double boucle.

Nous nous faisons fort, personnellement et *sérieusement*, de « boucler la boucle » en traînant derrière nous une voiturette-remorque chargée d'un être humain vivant, à la seule condition que l'on voudra bien aménager, à notre usage, la première pente en *cycloïde* (il est naïf que ce dispositif ne soit point déjà courant), laquelle courbe est, comme on sait, en quelque sorte, un creux dans la chute et nous permettrait de

dépasser sans dilapider nos efforts, au moins dans la seconde de départ, deux cents kilomètres à l'heure.

A la suite des représentations du *Demi-Théâtre* de Saxe, où l'on n'utilise, de la scène, que le côté gauche, Tolstoï, comme on sait, a écrit à M. Michel-A. Morrisson pour démentir que les acteurs « la princesse et M. Giron » interprétassent ses doctrines. Nous clôturerons ce débat en rappelant que le couple n'a jamais représenté autre chose que les amours de la reine de Pologne et du « palotin » Giron, telles qu'elles furent dramatisées par nous et livrées au public en 1896. La censure de Saxe a supprimé le dénouement, trop tragique à son gré, encore que, docile à Aristote, nous ne l'eussions que rapporté dans un récit, — où M. Giron est coupé en quatre par Bougrelas. Elle eût pu réfléchir qu'il n'y avait là qu'une figure empruntée à la langue du blason : le *giron* est un partage de l'écu en plusieurs qui se fait dans certaines circonstances. En quatre ou autrement, l'écu de la princesse de Saxe s'est gironné.

ALFRED JARRY

## *LES LIVRES*

FAGUS : **Ixion** (Ed. de la Plume, 3 fr.). — Il y a, à coup sûr, une coïncidence naturelle entre les gestes notables. C'est pour préciser ce rapport de temps dans le moment immédiat, qui nécessairement évoque l'éternité, que nous avons cru utile d'écrire, à une demi page de distance, sur le vertigineux *looping the loop* et sur un poème qui a le courage aussi (nous ne pensons pas que « courage » ait d'autre sens que « conscience de sa force ») de s'intituler *Ixion*. M. Fagus, nous semble-t-il, voit volontiers, et nous ne trouvons guère non plus d'autre définition, —le beau dans la fusion d'une mathématique inexorable avec un geste humain, seule façon qu'ait vraisemblablement l'homme de faire des conserves d'absolu. Nous avons rêvé autrefois d'un théâtre où les personnages seraient matériellement fixés aux dents d'un engrenage visible et où les scènes éclateraient, comme des étincelles électriques, des combinaisons attendues de paroles isochrones. M. Fagus a rythmé ce qu'il annonce en sa préface : « une infinie montée et redescente d'êtres à même un infini tournoiement de mondes... un esprit bête de manège... le vertige géométrique. » On a eu la preuve déjà, par quelques pages d'*Ixion* publiées par *La revue blanche*, que le souffle du poète n'échoue pas à mouvoir la roue éternelle. Nous formulerons, non une critique, mais une préférence : il nous semble que les strophes les plus « régulières » s'adaptent avec plus de précision et plus métalliquement au sujet, et que les dents d'une roue lancée par un ouragan mathématique doivent être équidistantes entre elles et du centre. Mais peut-être est-ce l'humanité du torturé cambrant ses muscles contre l'instrument de sa torture qui fait *crier* tout son désespoir au moyeu. Si même le livre ne s'était proposé que de présenter « une guirlande des mois avec cul-de-lampe mythologique » tressée par un citadin de Paris avec l'herbe du talus des fortifications et des rayons arrachés à quelques étoiles, il nous semblerait que ce n'est déjà pas là la besogne de tout le monde.

ALFRED JARRY

GUSTAVE FREUSSEN : **Joern Uhl** (Berlin, Grote, in-12 de 525 pp., 4 Mk.). — Ce roman se situe dans la province du Holstein, dans le pays des Dithmarses. Joern Uhl est le plus jeune des quatre enfants de Klaus Uhl, riche fermier. Son père et ses frères sont débauchés et ivrognes; Joern tâche d'ennoblir son esprit et son cœur. Sa mère meurt en couches; il est livré à lui-même. Il aimerait acquérir des notions de toutes les connaissances; mais il est indispensable à la maison de son père; lui seul peut en retarder la ruine. Il travaillera donc à la ferme; mais les créanciers ne tardent pas à se manifester. Désormais, par suite d'un arrangement entre ses créanciers et lui, il gère seul la maison. Il se marie; sa femme meurt après avoir donné le jour à un enfant. Le vieil Uhl succombe à une attaque d'apoplexie, un des frères se suicide. Joern ne parvient pas à écarter le péril de la maison des Uhl; les choses vont de mal en pis. Il quitte la ferme; se remarie plus tard. Et le livre se termine sur un entretien de Joern avec un de ses amis : Joern peut se dire heureux, quoiqu'il ait passé sa vie entre « les soucis et les tombeaux ». Pourquoi ? Parce qu'il a appris à être humble et confiant.

Ces deux mots constituent la morale de ce livre.

Humble, on ne leurre ni soi-même, ni les autres. On ne s'expose pas à des mécomptes. Joern avait cru régénérer la maison des Uhl; il a fait fausse route. La foi est nécessaire; elle nous fait accomplir le bien. Nous pouvons faire le bien sans que l'idée de Dieu nous anime, mais l'esprit d'orgueil risque alors de compromettre notre œuvre.

JEAN LÉVY

PAUL SOUCHON : **Élégies parisiennes** (Ed. de l'Effort, in-18 de 144 pp. hors commerce). — M. Paul Souchon est l'un de nos plus harmonieux poètes. Ses strophes mènent l'essor aisé et soutenu de ces troupes de grands oiseaux blancs qui semblent nager dans le ciel. Tout ce que le mot élégie appelle de noblesse endolorie, d'émotion qu'une pudeur retient, de sensibilité souffrante et de lyrisme mélancolieux jusqu'à l'ode s'éployant, imprègne ces hymnes attristés, et tout ce que le mot bucolique évoque de tendresse attentive pour les bois, les champs et les jardins. La plainte en effet d'un cœur blessé, non par la trahison d'une amante ou la perte d'un ami, mais par l'exil des choses de la nature. Ressouvenir d'un Chénier après Baudelaire venu, églogues d'un citadin par force, idylles d'un civilisé, le sentiment d'amour et de regret intenses pour de telles joies révolues et le culte de la vie voulue à travers la beauté, avec assiduité les alimente ; il leur procure leur unité, il les fleurit d'un charme aigu et délicat.

HENRYK IBSEN : **Poésies complètes**, traduites par le vicomte de Colleville et F. de Zepelin (La Plume, in-18 carré de 226 pp., 3 fr. 50). — Lyrique avec emportement, cette poésie, et perpétuellement symbolique : n'est-ce pas le propre de toute poésie de poète ? Sans se hisser sur les tréteaux ou sur les toits des temples pour mieux à l'aise tutoyer Dieu, la Nature, et toutes les abstractions majusculées, elle s'entretient

familièrement avec tout ce qu'elle voit, fussent les objets les plus triviaux, les questions les plus contingentes : mais à travers quoi son génie sait démêler ce reflet de tout l'univers que renferme tout ce qui est, et c'est cela le symbole. En place de s'exhausser de pinacles artificiels, elle hausse son objet, le grandit, le doue enfin de l'authenticité suprême, elle le montre pour user de la définition de Mallarmé :

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

Une traduction si parfaite qu'elle soit, souventes fois abrutit maintes des beautés originales. On prend ici l'impression qu'il n'en manque guère : parcequ'ici la pensée et l'image emportent tout, qui à l'inverse des fragiles fleurs de la forme, sans s'y désagréger traversent — et c'est leur épreuve — les idiomes du plus différent génie. Mais aussi sans doute — car l'ignorant de la langue native doit se faire appréciateur discret — de par le mérite propre des traducteurs.

Georges Denoinville : **Sensations d'Art** (Dujarric, in-18 de 228 pp., 3 fr.). — M. Denoinville est un honnête homme; être rare en critique d'art, où les articles communément se fomentent chez le marchand de tableaux, par l'intermédiaire du directeur de journal. Peintre lui-même il assied ses jugements sur des connaissances techniques. Mais un vice le dévore : il n'est pas méchant; il a l'indulgence universelle qui devient suprêmement inique à l'égard des grands noms. M. Denoinville n'aime ni n'exècre pleinement : il est gangrené de politesse, il dispense des éloges et de doux reproches du ton dont dans un thé, la maîtresse de maison demande : A la crème ou sans crème? Il est homme du monde irrémédiablement.

Son livre représente une année de critique : en cette année, il trouve près de 300 artistes dignes d'être ou en mal ou en bien, cités : 300! deux cents de plus que n'en compte au Louvre l'école française entière. Il est vrai que parmi ceux qu'il malmène ou dédaigne se comptent aussi, et c'était indiqué, ceux-là précisément que les Louvres attendent : leur art ne porte point de gants. M. Denoinville est homme du monde.

Ernest Vaughan : **Souvenirs sans regrets** (Juven, in-18 de 350 pp., 3 fr. 50). — La chronique anecdotique de l'*Aurore*, sa fondation, ses luttes, ses vicissitudes jusqu'aux plus récents jours, racontée par son directeur. Souvenirs on le conçoit, sans regrets mais sans prétention et non sans bonne humeur. Cette bonne humeur et cette simplicité qu'il apporte à narrer des histoires qui parfois font partie de l'Histoire, Vaughan les apporta à les vivre: et en telles et telles circonstances cela touchait l'héroïsme, il est bon de le rappeler.

Fagus

---

*Le Gérant*: A. Marlet.

---

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 16096

# La Bataille de Morsang

... Donc, les mariniers de Seine, témoins de l'authenticité de notre récit, mais de qui, avare de place, nous ne rapporterons ici que quelques noms choisis, notre pudeur, surtout, s'opposant à l'impression des autres ; et d'ailleurs ces gens n'ont point de noms, mais des sobriquets signalétiques et sémaphoriques dont ils se saluent au cours de leurs dérives ; donc les mariniers :

Camberleau,
Bailleu,
Pomme-Cuite,
Beurre-de-Bique,
Jaune-d'Œuf,
Lapesée,
Lachique,
Petitpoil,
Fracasse,
Pain-d'Epice,
Le Bandeux,
L'Œil,
Le Jappeu,
Labeuche,
Poupineau,
Pingrelot,
Cul-de-Rat,
Pied-Jaune,
La Couleuvre,
La Colle-Bombe,
Nez-de-Chat,
Aime-en-Voyage,
La Raideur,
Tournigrouille,
La Barbe, *dit aussi* Grandes-Moustaches,
La Mouche,
La Chouette,
Visenbas,
Belcœur,
L'Amour, *le même que* Namour,
L'Ablette,
Mal-au-Ventre,
Pierre-à-l'Huile,
Le Mangeur de Crocros,

et mille autres, soussignés, trouvèrent, après qu'ils eurent surmonté leur première panique des crocodiles de Bacchus, avant celle des cadavres d'hommes et de l'ophélie ventre en l'air, dansant le cake-walk — ils trouvèrent la bouteille de verre blanc, de la capacité d'un litre exact, acculée au pont de bateaux où ne passerait plus d'armée. Au rouleau de parchemin qui y était inclus, intitulé « manuscrit trouvé dans une bataille » (*sic*), s'inscrivaient les Chapitres Précédents de l'Aventure, lesquels constituent un gros livre : compendieusement, comme quoi Erbrand Sacqueville, méprisé et quant à la constitution physique et quant au courage par sa fiancée Jeanne Sabrenas parce qu'il ne voulait point se faire soldat ; alléguant vainement qu'il eût accepté de

l'être volontiers si, comme au bon vieux temps, il se fût découvert colonel au berceau ; lui promit, nonobstant, pour ce dimanche cinq avril mil neuf cent trois, quelques régiments à ses pieds, lui-même généralissime ; comme quoi Jeanne Sabrenas, peu crédule ou plus pressée, s'en fut force jours avant directement au mess — dit depuis le mess noir — et y mérita le surnom de Fleur-de-Sabre et le titre de cantinière honoraire, pavillon couvrant — « cantine » est plus grand que « catin» — la faiblesse qu'elle eut, entre autres, pour Taupin, tambour obscur ; comme quoi Erbrand Sacqueville, n'ayant pu réunir — sauf un cigare avancé en arrhes à Taupin — les capitaux nécessaires à l'acquisition de son armée, encore qu'il se fût promis de ne solder l'emplette qu'après la bataille, si ladite armée se maintenait à l'état de neuf, sans quoi il l'aurait rendue, pour vice de valeur, au vendeur (il est admis que les armées qui ne sont pas solides se *rendent*) ; — se décida à en prendre une n'importe où, et à la *dépenser* généreusement et généralissimement... Dépenser, c'est l'illusion d'avoir.

Et à ce moment, il n'avait encore fait que d'égorger, de deux coups d'une vieille canne à épée qu'il baptisa Glodyte, et qui datait d'un soldat de l'Empire lequel était prévôt au moment de Saragosse — les deux éclaireurs de l' « extrême-pointe » du premier bataillon en marche de nuit, mais au départ, alors que la nuit n'était point tombée. Ce fut accompli, comme il eût tranché deux yeux d'escargot, ce beau dimanche, parmi les Parisiens en villégiature. Quand la nuit fut noire, et qu'il eut coupé les fils du télégraphe, la panique commençait, et les troupes, approvisionnées de munitions grâce à la rencontre fortuite de deux compagnies revenant du champ de tir, rentraient vers Melun, armes chargées, le long de la rivière.

Comme elles en contournaient un méandre en fer-à-cheval, Erbrand Sacqueville choisit ce champ de bataille de même qu'on achète un volume sur le titre. Poe a écrit : « Sang, ce roi des mots. » Or, Sacqueville, de qui les yeux portaient loin, avait lu sur une plaque bleue à l'entrée d'un petit village gai, derrière des arbres, abrité par une roche et fermant le fer-à-cheval : MORSANG.

Ensuite, il chercha son poste au milieu du cercle tronqué, dont la base rectiligne était commune au petit bois, pénil du clocher du village, et dont la circonférence était le paraphe de craie de la rivière.

Il prit deux lignes de repère perpendiculaires pour établir ce

point central, avec le souci du confortable cher à un chat qui se dispose à arrondir sa sieste. Mais il resta debout, sans chercher à dissimuler sa personne. Il était vêtu d'une « embrouille », mot dérivé apparemment d' « embruns », car c'est la cloche de toile verte imperméable des mariniers. Un pantalon de même toile, pas de chemise dessous. Aux pieds, des espadrilles blanches et usées, dont les torons décortiqués et épanouis faisaient « patte-de-chameau ». La canne — un cep de vigne — s'arquait comme pour épouser la forme d'un sabre, ou comme si son maître lui eût pesé trop lourd. Malgré sa courbure, elle était un peu trop haute pour Sacqueville.

Quiconque a lu des récits de voyages sait que tous les grands fauves sont doués de la merveilleuse faculté de disparaître, par leur seule immobilité de roc, sur un fond de verdure. La teinte vert-pâle de son costume aidait au subterfuge. Il prit une précaution additionnelle : il se casqua du court capuchon raide de l' « embrouille ».

Or, les trois bataillons d'infanterie, clairons et tambours muets, remontaient le fleuve par sa rive droite, dans la formation de la marche en campagne. Les tentacules de l'extrême-pointe épiaient. Les deux escadrons céladons des hussards suivirent. Derrière, les roues des canons et des caissons nivelaient les fleurs du pré.

Ce parcours du bord de l'eau s'avérait beaucoup plus long — plus de deux kilomètres, au lieu de six à sept cents mètres — qu'un chemin improvisé pour couper diamétralement le fer-à-cheval. Mais l'herbe était haute et le terrain, bon aux cavaliers, trop marécageux pour qu'y pût rouler sans s'enlizer l'artillerie.

Donc, Sacqueville attendit que, de droite à gauche, le défilé eût à peu près fermé le cercle.

Il tournait sur lui-même, pour contrôler la marche, la chevauchée et le charroi, et se figurait identifié à un mât central qui eût étayé, tout seul, le dais d'un cirque immense. La canne à sabre serait sa chambrière. Qu'il pivotât sur lui-même, dans ses vêtements sans plis et quasi-cylindriques, cela était aussi peu visible que l'eût été la rotation du mât du cirque. Celle-ci eût eu le défaut de plisser, voire plier la toile, comme on roule un parapluie... le toit de son cirque à lui, quoique pas neuf et qui commençait à s'étoiler en quelques endroits, était solide.

La voiture de cantine portant Jeanne Sabrenas — grâce à l'hospitalité du cantinier et de la cantinière réels, — car, à elle, son uniforme, coquet, était de fantaisie — la voiture allait déboucher du petit bois. Le général de brigade vint caracoler près de Sacqueville. Le jeune homme s'immobilisa, face au vieillard

équestre, et, avec la plus grande tranquillité mais avec des poumons terribles, cria :

— Régiment, halte !

Cette voix était trop impérieuse et trop forgée par des centaines de générations habituées à être reines, pour que l'obéissance hésitât. On l'obtient déjà en deux ans d'une école *ad hoc* ou en toute une vie de parvenu. Donc, le cheval même du général devint fixe, deux ou trois capitaines répétèrent à leurs compagnies le commandement *supérieur*, et avant qu'on se fût aperçu de l'erreur « sur la personne» du chef, ce qu'avait prévu Sacqueville arriva.

L'un des « yeux » de l'extrême-pointe, qui marchait l'arme à la main et chargée, prit peur à l'arrêt subit et lâcha son coup de feu n'importe où devant lui. La balle conique se perdit, tête première, dans la rivière, tel Gribouille.

Or, par suite de la disposition du terrain, circulaire à peu près, limité d'un côté immédiatement par une colline de roches, d'où dépassait seul le clocher du village, et de tous les autres côtés aussi par des collines ; l'espace compris entre ces diverses bornes naturelles excédant dans toutes les directions deux fois trois cent quarante-cinq mètres, vitesse du son par seconde, une douzaine d'échos au moins, d'intensité différente et les deuxièmes chevauchant les premiers, — reprirent, varièrent et fuguèrent le premier coup de feu. Déjà, ils avaient fait nombre dans les coups de voix des capitaines.

De bas officiers se méprirent et commandèrent : « Chargez. » D'autres : « Approvisionnez. » Quand Sacqueville eut jugé que les mesures de défense, assez justifiées par le phénomène inattendu comme tous les phénomènes trop naturels — étaient prises, il ne laissa pas non plus le temps de comprendre aux pantins à qui il télégraphiait sans fil, de même que son bâton de commandement leur était un fouet sans mèche. Sans fil est plus propre ; le vide est le meilleur gant. La nuit s'était faite complète. On distinguait, à la périphérie de l'espace, des masses confuses et peu mouvantes. L'infanterie n'a pas en campagne la baïonnette au canon, et les canons de ses fusils sont par suite comme des chandelles éteintes. Sacqueville avait levé le rideau devant qu'elles fussent allumées.

Le plus visible était le général, parce qu'il avait galopé le plus près du centre, donc de Sacqueville. Celui-ci jeta Glodyte à terre, respira un bon coup, mit ses doigts dans sa bouche et — il avait pris, pour la circonstance, des leçons d'un voyou — il siffla, le

moins mal qu'il put et à coup sûr avec une acuité suffisante, les quelques notes de « commencez le feu ».

Les sonneries, la nuit, comme on sait, sont remplacées par des coups de sifflet.

On parle du ronron du lion dans le désert. Les bornes du désert sont si floues et si éloignées de son centre — à moins que le désert n'ait trois ou quatre centres — ces bornes sont si lointaines que, telles des étoiles, elles peuvent être considérées, dans un calcul, comme équidistantes. Le ronron du lion dans le désert part donc de tous les centres dont l'imagination voudra bien peupler le désert. Il bénéficie d'échos dans toutes les dimensions. Fuyant l'ubiquité du brouhaha qui, en quelque sorte, tisse sa toile du sable, le voyageur est la victime fascinée de la gueule du centre. Le centre est roi parce qu'infime. C'est le lion qui s'honore de singer le fourmilion. Les sifflets de Sacqueville n'étaient pas un grondement, ils évoquaient avec plus de fidélité l'éclat de rire de la chouette, telle qu'on peut l'ouïr à Vire, à Laval, berceau manceau de Jean Chouan, à Rennes, et à Luçon en Vendée.

Quelques ajoncs, autour du siffleur, ressuscitaient un peu du décor de la vieille chouannerie. Leurs fleurs d'or, pareilles à des coquillages épanouis de mourir à sec jusqu'à laisser manger leur âme, justifiaient une lande. Pour faire à Glodyte — ou à Clotilde, comme il l'appelait volontiers par euphonie — une dragonne, cet ornement du sabre qui doit de par les bons faiseurs de passementerie se terminer par un gland, il avait utilisé le ruban de soie rose déteinte d'un scapulaire vendéen, et découpé selon la forme du fruit de l'arbre dont le chef de brigade ou de division ceint les feuilles — la silhouette obscène des deux cœurs rouges.

Pour jouir d'un décor pareil, et pour vivre, un Sacqueville avait accepté, en mil huit cent trente, l'emploi de receveur à cheval des contributions indirectes, à Provins. Par zèle et par goût, au long des routes bordées de roses, il percevait *directement*. Entre les oreilles de son bidet, le plein soleil, où il opérait, dénonçait à la foule la bouche de son escopette.

Cependant les subalternes venaient de répéter les ordres.

Il y eut comme une déchirure d'orage, des vols d'oiseaux menus en une pluie horizontale. Il est banal d'écrire : « une pluie de balles » ; c'est surtout inexact si l'on consulte la gravitation. Les capitaines, lieutenants, adjudants et sergents avaient interprété le commandement chacun selon son inspiration immédiate : on cria : « Feu de salve — feu à volonté — feu à répéti-

tion » — et aussi : « A genoux ! » ou « Couchez-vous ! » La plupart, estimant au juger la distance des collines d'où était venue « l'embuscade », ordonnèrent d'abord la position des hausses : « A six cents mètres, feu ! » Quelques-uns laissèrent les lebels réglés à deux cent cinquante. Et un lieutenant, que l'on soupçonnait d'aliénation mentale ou de désertion vers la littérature et qui fut d'ailleurs tué tout de suite, ses hommes, ahuris, restant la phalangine de l'index sur la « première bossette », clama :

— Sur l'absolu, feu à répétition.

Commandement qui implique que l'épuisement des cartouches sera suivi de la morsure des baïonnettes. Un seul homme partit, au pas de charge, vers le clocher de Morsang, exécutant ce qu'il avait compris.

Il paraîtra, vraisemblablement, à l'Observateur Superficiel qu'il était tout à fait absurde, encore qu'héroïque, si l'on veut, à Erbrand Sacqueville de se camper ainsi tout debout au milieu d'un feu circulaire convergeant sur lui avec unanimité... *au foyer*. Si l'on y réfléchit dix secondes, la Méditation Approfondie comprendra qu'Erbrand Sacqueville — n'eût-il point eu cette bonne raison qu'il voulait être, par horreur des mouvements inutiles, au centre des affaires ou plutôt de l'affaire — avait, en excellent tacticien, choisi le lieu où il était le moins exposé. Ce fut, on l'en excusera, la seule preuve d'appréhension transitoire qu'il donna cette nuit-là. Héroïsme est fils de couardise, comme les ténèbres pondent le soleil.

Le champ de bataille se trouvant très sensiblement circulaire, il y avait toutes probabilités mathématiques qu'aucun projectile ne le traverserait selon cette ligne, difficile déjà à déterminer avec des instruments de précision — qui est un parfait diamètre, et à plus forte raison encore, selon l'intersection de ces deux lignes :... un point géométrique. Sacqueville se fiait assez à son coup d'œil pour se flatter de s'être bien et confortablement placé au centre — autant que le permettait le terrain. Ce terrain n'aurait-il été, au fond, qu'un polygone plus ou moins régulier au lieu d'un cercle, les résultats eussent été les mêmes : on sait qu'une circonférence n'est qu'un polygone d'une infinité de côtés. Cette disposition, donc, du terrain commanda, de par l'absolu mathématique et sans qu'il fût possible à quiconque, homme ou boulet, d'en dévier, tous les détails de la bataille. Une bataille « triangulaire », le mot existe et fut fort usité, dans les guerres du Mexique, se définit : une bataille où trois partis d'ennemis sont ennemis, dirait un géomètre : « chacun à chacun ». Sacqueville réalisait la bataille polygonale, nous ne disons pas bataille cir-

culaire, parce que les trajectoires du tir ne coïncidaient pas avec la circonférence. Elles en étaient les cordes — assez grandes, car chaque masse tirait sur ce qu'elle jugeait l'ennemi visible, elle visait des points de la circonférence à deux ou trois cents mètres d'elle-même. Aucune balle ne passa à moins de vingt mètres de Sacqueville.

Il est notable que ces cordes étaient tracées pour la plupart de droite à gauche. L'homme perdu dans un désert marche ou fait feu à gauche. Il y a peu de gauchers, lesquels réciproquement se tourneraient à droite ; s'ils étaient davantage, ils arrêteraient peut-être le monde. En outre, il est impropre de comparer la trajectoire d'une balle à une corde tendue : cette corde fait ventre vers le ciel : elle est lâche... vers en haut. La balle d'un lebel dont la hausse est mise à six cents mètres et dont le tireur vise à hauteur d'homme, cette balle passe au-dessus de la tête d'un cavalier posté à mi-route du but. Le seul danger qu'aurait couru Sacqueville venait des quelques fusils laissés à la hausse normale de deux cent cinquante ; mais ceux-ci auraient porté, au contraire, trop près c'est-à-dire trop bas : le rayon du fer-à-cheval dépassait trois cents mètres — et il n'aurait eu à craindre que les ricochets, bien invraisemblables dans une terre molle : le plomb viole l'acier, mais sa souveraine dans le royaume du flasque, la boue mange le plomb.

Donc, le champ de bataille — champ, car les balles y fauchèrent les herbes et des éclosions de fleurs y furent hâtées et le résultat fut le même que si l'on y avait lâché un troupeau des langues pacifiques des moutons — donc le champ de bataille ressemblait trait pour trait — les traits, légèrement incurvés comme des sabres et les bases des temples antiques — étant les trajectoires — à un simple et honnête cyclone. Or, on sait que le centre d'un cyclone — qu'il soit de vent ou de balles, et le vent « domestique » ne sert qu'à « lancer dans le monde » les balles — ce centre est la bonace. Cyclone est cercle. La mort y est centrifuge. La mort est toujours centrifuge, ce qui explique l'inexplicable longévité de Dieu et de quelques hommes. Le cyclone est un trou avec de la mort autour. Erbrand Sacqueville, se sentait, comme son alliée Glodyte, chez lui dans ce fourreau.

Or, le général, au pas de sa jument rouanne, passa à vingt mètres du centre. Le périple des projectiles — comparables, par rapport à Sacqueville, à un rayon tangent d'une roue de bicyclette — firent de l'officier et du cheval un petit renflement au bord du moyeu. Le hennissement d'agonie — qui n'est plus un hennissement — fit la même plainte que si la roue eût eu besoin

d'huile ; mais, aussi ponctuelles que celles des planètes, les orbites meurtrières gravitaient, sans gripper, toujours.

La chute du cheval rappela à Sacqueville qu'il était inouï, depuis l'invention des batailles, qu'un Alexandre vainquît à pied, et il se chercha son Bucéphale.

Or la nuit demeurait opaque, sauf les brefs points lumineux des « feux » ; et de ce noir absolu, la faute restait à la poudre sans fumée. De la fumée eût diffusé quelques instants de lumière : chaque détonation se fût accompagnée d'un petit lumignon d'éclair sous le globe d'une volute grise : la fumée eût prolongé un jour nul en lui faisant l'aumône — en vêtements — d'une aube et d'un crépuscule.

Soudain une grande lueur partit d'entre les pôles du fer-à-cheval : pendant que la fusillade continuait, Sacqueville vit très distinctement quelques hussards, pied à terre, bride au coude, tirer du fourgon de la cantine un matelas — apparemment celui où Taupin, ivre, venait de visiter Fleur-de-Sabre. Ils fourragèrent — leurs montures attachées au fourgon — les flocons de laine. Dix minutes après, ces tampons arrosés de pétrole et de liqueurs variées, dites « de fantaisie », mais combustibles, sinon comestibles, flambaient au bout de deux cents lances. Pour la première fois, il fit un peu jour, et croyant sans doute à une aurore les bayantes trompettes de cavalerie s'éveillèrent et pépièrent leur droit de sonner la charge.

Comme une harde de mustangs sauvages dans un désert des llanos, les beaux animaux allongèrent leurs bonds. Ils venaient droit sur Sacqueville, sans l'avoir éventé, les lances couchées à hauteur des naseaux. Il semblait qu'on eût laissé à chaque bête sa musette, où elle broutait une comète de feu. A chaque foulée, le flux éblouissant des deux escadrons déployés en ligne montait et descendait, comme l'écume d'un premier flot. L'écume de ces licornes était la même que celle de la mer, mariée dans un baiser fumant avec celle des étalons du Soleil. La nuit, devant Sacqueville, portait en son écu, presque aussi formidable que le sien : *de sable à une fasce ondée d'or.*

Les naseaux et les poitrails étaient illuminés, mais les dolmans bleu de ciel des cavaliers restaient noirs, d'autant plus noirs que derrière l'écran des têtes de leurs montures ils arrivaient après la lumière, comme la détonation n'est plus que l'oraison funèbre. Ceci explique qu'aucun bataillon d'infanterie ne les reconnut, par conséquent ne cessa le feu. Et c'est peut-être pourquoi saint Jean a écrit : « la mort était montée sur un cheval pâle. »

Quand l'immense galop de flamme déferla à une longueur de Sacqueville, celui-ci, d'un bref coup d'œil, jugea l'animal en face de lui.

Il était unicolore, détail indispensable à sa qualité : bai clair; il avait le crin épais et voltigeant, les reins forts, la tête courte, les oreilles proportionnées à la tête, le poitrail large et le ventre étroit, les rognons denses, les jointures droites, les genoux égaux. les jambes ossues et non charnues, les cuisses de devant grasses sous les épaules ; il ne s'entretaillait point ; il avait le col élevé, sans rapport aucun avec celui ni du sanglier, qui penche en avant, ni du coq, qui est tout droit, ni du brochet, qui est surtendu, ce qui est signe de lâcheté et de débilité. Il rechigna avant de heurter l'homme : ses dents moyennes, tant les hautes que les basses, étaient chues et ses dents de chien ne l'étaient point encore ; il comptait donc plus de deux ans et demi et moins de quatre. Il avait une seule tare : il était bossu, à la façon du dromadaire, ou à tout le moins affligé, sur son dos, d'un parasite muni, tel le sphex, d'un aiguillon : un crin dans la bosse. Par le reflet sur son poil lisse des couleurs de son parasite il ressemblait exactement à une gracieuse antilope du sud de l'Afrique, l'*ægocerus cæruleus*, et, sa gibbosité unicorne brandie, débuchait.

Or, les longues trompettes, parmi les épieux de feu, sonnaient l'hallali.

De plus près, à la lueur de ces lances qui étaient des torches, Sacqueville examina — en une seconde — l'excroissance qui surmontait sa future monture : c'était un beau jeune homme blond, à figure d'archange, le deuxième lieutenant d'un des escadrons, qui chargeait en ligne avec ses hommes, donc, ses hommes étant à gauche, au centre. De sa latte, quand il vit Sacqueville, il fit le geste — la pointe en bas et à gauche, les ongles en dessus, — dit « parade de la tête du cheval ». C'est à cet instant que le cheval montra ses dents. La lame barrait d'argent l'azur du dolman. Le lieutenant n'avait pas de lance. Mais celles des deux hommes qui lui galopaient botte à botte convergèrent sur Sacqueville. Il laissa Glodyte par terre et s'abandonna, les bras étendus et appuyés à la double rampe montante des hampes la pointe basse, comme à un jusant. Il prit pied, les plantes sur la tête de sa capture, qu'il se promit, en l'honneur et en souvenir de sa gibbosité bientôt guérie, de nommer Dromadaire. Et il se trouva emporté au galop, à chevauchons de rebours, sur l'encolure, dans un corps à corps trop strict pour que l'adversaire pût dégager

son sabre ; puis culbutant presque du même coup sur le hussard bleu, par le ressaut du galop de charge ; et prenant enfin le revolver dans les fontes parce qu'il se trouvait le plus près des fontes... Les fontes baptismales de Dromadaire. Ce n'était que son troisième meurtre... personnel. Et s'il n'eût été à l'axe de la charge, ce meurtre se fût assurément éteint intestat. Car *ses* hommes de droite et de gauche, dont il se jugeait propriétaire et seigneur, puisque l'on dit : « *ses* ennemis », tombèrent, comme un valet de chambre l'aurait déshabillé d'ailes flamboyantes.

Ainsi qu'un duvet, trois ou quatre débris des feux des lances, à terre, s'évanouirent. Dromadaire, fier de sa nouvelle bosse, revint au pas, vers la place centrale, où Sacqueville avait laissé Glodyte. La Nuit désarçonnée se remit en selle à son tour. Des formes noires comme un troupeau d'éléphants tonnèrent à sa rencontre, un courant d'air rabattit son capuchon, comme il aurait rejeté une visière jusque sur son dos pour complaire à son peuple de toute le moule de son casque ; un schrapnell éclata au-dessus de son front ; son artillerie le saluait.

Il est remarquable que toutes ces phases de la bataille — qui s'accomplirent à peine en plus de temps qu'il n'en faut pour l'écrire — n'apportèrent aucune perturbation dans la quiétude des populations riveraines. Il y avait fête locale à Morsang. La fusillade ne se différencie du langage des fusées — elles *fusent* toutes deux, « fusiller » serait même le diminutif — que parce qu'elle est horizontale, celles-ci verticales. Nous parlions de la « pluie » de balles : la fusée est plus courageuse que la balle contre la pluie du ciel, car elle remonte son cours, et quand elle ne la lui peut rencogner à la gorge ou tout autre endroit par où l'on pleut, de rage elle fait *pschch...* comme un chat blasphème. La fusillade, étant horizontale, réjouit moins l'œil de l'observateur astronome : elle n'épanouit point ses gerbes dans les airs. Elle n'a point le visage (de « viser ») sublime : *os homini sublime :* elle ne ravit point en extase les populations. Elle sait pourtant se faire percevoir, même aux aveugles, mais d'une manière qui n'est point péremptoire, puisque les morts n'ont point de souvenir.

Quelques obus, éclatés en l'air, suffirent à réjouir les villégiateurs circumvoisins. Des buveurs, qui occupaient sur la hauteur un point stratégique dit la Demi-Lune, ne s'interrompirent pas d'écouter l'aubade que leur offrait, contre rémunération liquide, la fanfare locale des pompiers, laquelle instrumenta durant toute la bataille. Le service accéléré de batellerie ne se ralentit point : le pilote d'un remorqueur qui reçut un boulet dans sa

cheminée, dont elle fut décapitée, et qui ne découvrit que le lendemain l'avarie, cria vers la rive :

— T'as pas fini de jeter des cailloux? 'spèce d'ivrogne !

Comme un boulet rouge qui ne serait point retombé, la lune se leva derrière les collines, à l'est. Elle projeta d'abord une ombre assez longue pour abriter la silhouette équestre immobile au milieu du combat. En revanche, elle éclaira une autre figure, bizarre et héroïque et qui vint gambader, comme une salamandre, en plein feu.

Le tambour Taupin se trouvait être, à cette minute des caprices de la fille, l'amant le plus cordial de Jeanne Sabrenas, dite Fleur-de-Sabre, en partie par dérivation de son nom, si les dérivateurs ne manquent point à leur fonction d'être ignares, car *sabre* n'a jamais voulu dire en français que « savetier ». Littré cite ces termes de cordonnerie : « Sabrenasser, sabrenauder » et « sabrenaud. » Les Allemands ont importé **Sabel** et plus tard **Säbel** : l'*a* de l'âme de l'arme s'est couronné, comme un cheval ou comme un prince. Mais la chevalerie a gardé, comme la dernière goutte de la nuit des temps, le SABLE...celui du sablier.

La vraie étymologie fut qu'en une manifestation mémorable, la fille — qui était encore fille au sens virginal mais prétendait à l'être autrement — s'offrit à tous, toute nue, sur une table de mess, au-dessus des armes portées vers elle par honneur ou par désir, telles les feuilles gladiolées des grands iris dont sa chevelure aurait éclipsé la fleur d'or. Le capitaine Canon, rival de Taupin, son supérieur dans la hiérarchie militaire et son obligé dans l'amoureuse, avait coutume, par hygiène, de veiller à ce que le tambour Taupin fût soumis deux fois par semaine à la scrupuleuse sollicitude de la visite du médecin-major, qui lui demandait des nouvelles de sa « santé » et ensuite lui payait, militairement, la « goutte ». D'après une convention pécuniaire avec Canon, il ne le laissait jamais manquer de « celle-ci » pourvu qu'il exhibât les preuves qu'il n'était point malade de « celle-là ». L'une chassait l'autre. Le capitaine dénommait, non sans jovialité, cette cerémonie antiseptique son « éprouvette ». Il veillait aussi, pour que l'« essai » fût valable, à ce que Taupin, au moins deux fois la semaine, eût, après ces facilités de boire, tout loisir de satisfaire à ses devoirs galants. Le tambour, disait le rapport, était « de service ». Des trois jours restants — la gauche de la semaine, disait Canon — le dimanche était réservé, pour les membres masculins du trio, au Seigneur Repos, et pour Fleur-de-Sabre, à un travail « civil » rémunérateur. Mais les deux derniers jours, régulièrement, afin de ménager la vertu de la fille — vertu rela-

tivement au tambour Taupin — et ses loisirs, respectivement — il était capitaine ! changeons d'adverbe — à Canon, Taupin couchait à l'« ours ».

Or, la veille du jour de la marche, Taupin, puni de l'hospitalité du Plantigrade « pour le bon motif », selon la formule abrégée qu'avait fini par prendre l'habitude de libeller le capitaine Canon, — Taupin ivre selon sa coutume ou peut-être las des plaisanteries des « bleus », ou pris d'un regain d'amour pour Fleur-de-Sabre, avait formellement refusé de « faire le bal », la manœuvre de cirque, sac au dos, arme maniée, des punis.

Après la troisième sommation, quand on voulut lui lire le Code Pénal, il rétorqua avec orgueil :

— Le Code, pas la peine, ça me connaît, comme ma théorie, et c'est rare si je connais pas ma théorie : je suis un bon soldat, je suis Taupin ! ça dit tout, mais je refuse nettement, formellement, de « faire le bal ».

En conséquence, jusqu'à la bataille, Taupin prit part à la marche, mais, dirions-nous, « la caisse en berne », comme détenu en prévention de Conseil de guerre. Aux premières détonations, moins soûl des « canons » bus que de la poudre, il décampa à cent pas en avant des compagnies qui continuaient le feu. En grande tenue de service « pour le bal », le laiton de sa caisse éblouissant de tripoli, il clama :

— Oui, mon colonel, mon vieux colon, je refuse énergiquement de me « balader »... avec le sac et le fusil... comme vous, tas de bleus. Vous ne m'avez pas ésyeuté !

Il se tapa, de ses deux mains à plat, sur le ventre : la caisse pouffa.

— Je suis Taupin !

Il abusait du prestige de son nom trop suggestif pour accréditer le sien propre auprès des tapins imberbes, ses disciples, par la légende de sa virilité haute en couleur.

Et pour ne la point compromettre il ne se fût lavé le visage. Les pieds restaient, il va sans dire, hors question. Son grade l' « exemptait » de la mortification d'une ablution quelconque, car la caisse est un grade : c'est un baril plein de commandements.

— J'ai le droit — et j'en use — de faire le bal avec ma caisse et mon revolver — pas autrement — à l'ordonnance. Je suis Taupin... La garce m'a choppé mon revolver : que peut-elle en faire ? Quoique chargé, il n'a jamais que six coups. Mais Face-à-Claques — il gifla sa caisse de ses deux paumes, laissant la double

écharde de ses baguettes au baudrier, — Face-à-Claques pètera pour deux.

Et décrochée de la buffleterie au-dessus du tablier de forgeron du bruit — d'un noir si miroir qu'il devenait lilial, sauf quand il mirait Taupin ; décrochée la caisse il la lança vers le ciel où elle éclipsa la lune : son cuivre jaune, solaire, fit charbonner le disque rouge. Alors, il cria à la lune et vers les feux :

— Miousic !

Cependant, du haut de Dromadaire, Sacqueville, pour comprendre le Temps dans le massacre, observait curieusement le tambour. Plus la caisse que son porteur : celui-ci s'était avancé dans la zone circumcentrale, sans quoi il n'eût pas « duré » si longtemps. Il lançait Face-à-Claques dans les airs, et rattrapait sur son pouce le ronflement du cylindre énorme, comme une gitane joue d'un tambourin. Et il dansait, pour obéir, puisqu'il était condamné au Bal.

A ce moment, pour une raison risiblement naturelle, Erbrand Sacqueville dut descendre de cheval.

Il se fût souvenu, s'il eût estimé nécessaire un adjuvant à braver les scrupules, de l'exemple héroïque d'un certain G..., capitaine de l'Empire, qui, dans une pareille circonstance, commanda à sa compagnie :

— Compagnie, halte ! A droite et à gauche, formez le cercle. Demi-tour, droite. Baïonnette... on ! Croisez... ette !

Et ainsi le capitaine G..., au centre de sa compagnie pareille à un oursin d'acier dont il eût figuré... l'ouverture, entre des hommes qui ne lui présentaient, vêtus, que ce que lui-même désuniformait, le capitaine jouit d'une tranquillité suffisante à élucubrer un trophée pour l'ennemi.

Sacqueville ne s'inquiéta point des règlements nouveaux, qui ne rendent pas utile pour cet usage la formation en carré de l'infanterie. Le ministre de la guerre, judicieusement, a reconnu qu'un « carré » était toujours attaqué par un côté. Or les carrés sont moins solides depuis Bossuet. Le ministre crut éviter le mal en élaguant le côté menacé, et en édictant que les carrés d'infanterie n'auraient plus que trois côtés... se réservant, si besoin était, de réduire encore ce chiffre.

Mais le cercle, autour de Sacqueville, était clos. Il se trouvait comme au-dedans d'un œil. Les « fenêtres de l'âme » des fusils convergeaient vers son centre... Mais les reines se faisaient bien tenir, au-dessus de leur selle percée, le pourtour de leurs cottes par leurs servantes.

Sacqueville remonta à cheval... Gargantua, *après*, chevauchait

bien l'oison. Plumes et poils sont dans le même sens, défectueux, d'ailleurs.

Comme le « geste » de Sacqueville, le feu de la bataille faisait ses besoins où il pouvait. Sacqueville dut assurément à sa posture accroupie d'être, sans autre péril, nimbé des balles, car Taupin passa fort près. Si près qu'il planta ses deux baguettes, dont il ne se servait point pour sa caisse, en un geste gamin — tel un fanion cornu — dans le « trophée » du Généralissime. Car il ne vit point du Généralissime autre chose.

C'est alors que Taupin mourut. Il lançait toujours sa caisse en l'air. Les balles qui perçaient normalement la peau d'âne y chuchotaient à peine. D'autres frappaient le fût cylindrique de cuivre jaune, buffleté de cordes passées au blanc de guêtre et convergeant en Y. Celles-là déchiraient le métal, et le métal grognait et se hérissait en dedans. De tous ces bruits, on s'offrira, en chambre, un schéma suffisant, si l'on ne possède point de tambour criblé de balles, en urinant sur un chapeau haut de forme neuf. Il est bon d'y percer préalablement un nombre raisonnable de trous d'épingle et de canif : ce seront les ouvertures en S ménagées dans un violon, ou la rose d'une guitare, et les traces, rondes ou oblongues, des balles et des ricochets.

D'autres projectiles — les seuls intéressants — perçaient, dans l'extrémité d'une diagonale du cylindre, à l'angle supérieur droit par exemple, le métal ; — à l'angle inférieur gauche rebondissaient en dedans — le ricochet les allongeait — de ce rebord de bois de tonneau dont la peau sonore était la douve. Alors la balle crevait sans bruit la peau d'âne inférieure — celle qui diffère d'un réticule astronomique parce que les deux fils qui sont tendus dessous sont parallèles et juxtaposés, et non en croix ; — puis le projectile venait toucher derechef, mais d'en bas, et s'y amortir, le disque supérieur : les balles ne battaient le tambour que mortes et en *dedans*. Taupin jonglait toujours avec son hochet géant, plein de bruit qui s'accumulait, et le recevait avec plus de liesse d'ivrogne que si le ciel lui eût donné la lune. A chaque retour du joujou lourd, à la bonde duquel il tétait le bruit, il le corrigeait, d'avoir couru si loin, de ses battoirs vierges d'eau, et quand sa claque avait manqué le centre, le nombril noir qu'ont les tambours s'élargissait. Clique, pour Taupin, était une claque sale : c'était la seule qu'il sût donner — et signer.

Puis Taupin devint le hochet lui-même.

Les salves le farcirent. Il ne fut plus la cariatide de sa caisse. Sacqueville ne le regarda plus, car Atlas sans bosse cesse d'être drôle.

A ce moment, au foyer (la circonférence n'a qu'un foyer tandis que l'ellipse en a deux, mais ils sont deux fois moins forts), au foyer du tir, où il s'acagnardait un peu, Sacqueville s'aperçut que lui aussi cessait de configurer la bosse de Dromadaire.

La bête s'abattait sur ses boulets, et une voix joyeuse interviewait le cavalier :

— Eh bien ! jeune homme, que f...-vous ici, le ventre au feu... et le dos à la table, car il se fait fort tard et fort faim ?

Quelqu'un venait de trancher les deux jarrets de devant de Dromadaire.

En guerre, l'ordonnance, qui est l'obligation d'un minimum d'effort comme en paix elle est celle d'un maximum, l'ordonnance prescrit de couper les jarrets de derrière. Mais trancher ceux de devant est plus en estime : on a tous les risques de se faire pourfendre par le cavalier. Et puis, si le sobriquet de coupe-jarrets (sous-entendu : de derrière) est une honte, ce doit être un honneur, au contraire, de tailler ceux de devant, car ils sont articulés en sens inverse.

Les deux pieds de Sacqueville, par l'agenouillement du cheval, touchèrent terre. Toute bête habituée à être bossue s'agenouille, dans la civilisation, comme, dans le désert, celles qui ont innéé la bosse de la bosse et que pour ce duplicata l'on qualifie de chameaux. Sacqueville n'eut que la peine d'enlever sa jambe droite de dessus la monture hors de « service ».

Canon déclina :

— Le capitaine Canon.

Sacqueville s'appuya sur son épaulette pour s'aider à mettre pied à terre.

— Bien, Monsieur ; votre sabre a créé un amble nouveau, ou mieux vous avez simplifié l'amble. Apprendre à un cheval à coordonner ses allures montoir et hors montoir, c'est long : vous avez schématisé Dromadaire : le voici bipède, c'est-à-dire presqu'un homme quoiqu'il ne soit encore qu'au stade de cesser d'être soldat. Merci, Monsieur, au nom de l'élevage ; vous fûtes, Monsieur, sinon chevaleresque, chevalin. Je vous nomme mon grand estafier, puisque vous m'avez tenu l'étrier, comme le diable faisait, ainsi que vous savez, à saint Martin.

— Monsieur... mon colonel, dit le capitaine, excusez-moi. Je suis pressé, même père de famille, on m'attend à table et il est onze heures... Voulez-vous que nous fassions vite ?

Et il brandit son Montmorency.

Sacqueville tira Glodyte :

— Avez-vous remarqué, Monsieur, que ce qui exaspère dans un

duel, et vous pousse souvent à de fâcheuses extrémités, voire pointes, ce sont ces : tac, tac, tac des lames ? J'aime mieux ne jamais me battre et soudoyer un horloger. C'est plus utile dans la vie actuelle. Si votre temps est limité, monsieur Canon, voulez-vous... économiser l'usure du cran du chronomètre ? Je comprends que les Allemands ne remporterent la victoire qu'après avoir remporté les pendules. La force est instantanée, et l'instant — pardon, monsieur Canon, je ne gaspillerai pas les vôtres — est le nombril de l'éternité. Je vois que... tout ce « rassemblement » de peuple armé s'est assez éclairci maintenant. Il y a assez peu de gêneurs pour que nous ayons tout loisir de combats partiels.

— Vous n'êtes pas Homère ? dit Canon, agacé du discours.

— Pas exactement, non, fut la réponse rassurante.

D'autres couples hostiles, à la lisière du champ, dialoguaient.

— Où c'est qu'est l'ennemi ? ânonnait un grand diable de paysan beauceron, qui ne tremblait pas parce qu'il n'avait pas encore commencé à comprendre.

— Le général sait ce qu'y fait, mais c'est-y em...ant de faire le Jacques, alors qu'on serait si bien dans son pieu...

— Bête ! répondait un sergent, l'ennemi c'est pas malin, c'est les manchons blancs.

La lune saupoudrait de blanc tous les képis, ainsi que la farine rituelle des immolations antiques.

Le soldat regarda l'autre au-dessus de la visière sans s'inquiéter de sa figure, tressaillit, dit, exceptionnellement : « Han ! » parce que cette onomatopée respiratoire ouvre la bouche alors que « M... ! » la ferme, pencha son fusil et plongea la baïonnette.

La pointe pêcha le sergent comme une fourchette une simple sardine.

Les balles familières se faufilaient partout, avec un gazouillis preste, comme des roitelets des haies.

—Voulez-vous, continua Erbrand Sacqueville, convenir qu'il soit *défendu de parer ?*

Le capitaine Canon, qui n'était pas un pleutre, frissonna un peu.

— Ne vous effrayez pas, dit Sacqueville. De toutes façons, Glodyte — que je vous présente — est trop délicate pour permettre à ses amants de la froisser. Je n'en suis pas jaloux, je la tiens par le bout pratique. Mais elle défend toujours de parer.

Et moi non plus, ajouta-t-il, je ne pare pas : je tire... avant. Ces deux mots furent la devise d'un guerrier de votre grade. J'ai tiré une fois, au fleuret, ganté et masqué, contre un maître d'armes et on ne m'y reprendra plus : il m'a tapoté pendant dix

minutes la droite du thorax : je me suis bien promis de ne plus m'exposer à un chatouillis tel : je suis devenu un peu... pointilleux. Je surveille la danse de la pointe près de mon œil. J'ai reçu, quand j'étais petit, souvent des moucherons étourdis dans l'œil... mais d'ailleurs, monsieur, nous nous battrions au pistolet que ni vous ni moi ne parerions, je pense ?

Canon asquiesça, étant élève de son ami le capitaine de la Falaise, lequel a simplifié de moitié l'enseignement de l'escrime au sabre, en supprimant celui de la parade : c'est ainsi que, de même que le paladin bourgeois, sur le boulevard, « choisit son duel », Sacqueville et Canon délimitèrent leur part :

— Je prends le ventre, dit Canon, quoique vous n'en ayez guère : vous engraisserez de quelques pouces : le fer est sain... assez sain.

Et il s'applaudit finement.

— Je choisis donc, dit Sacqueville, la tête : moi aussi je joue les petits cartons.

Ils se crièrent tous deux un signal de combat, tels des étudiants de Heidelberg proposent un ban en l'honneur d'un disciple de Gambrinus :

— Une, deux, trois...

Ils avaient fait tous deux le grand salut du sabre : gifle à droite, gifle à gauche, ce qui est dit depuis peu d'années et par courtoisie : coup de figure à droite, coup de figure à gauche. Il y a peu d'années que le seigneur a pris assez confiance dans le dressage de ses vilains pour sortir devant eux à visage découvert. Il est vrai qu'il n'y a plus de châteaux : le seigneur est sorti il y a un siècle, comme on expulse le contenu d'un tube de couleurs à décors... Et ceux qui sont *nés* depuis au *monde* ne sont plus que des nouveau-nés. Mais c'est parce qu'il se souvient encore du temps où le « seigneur » frappait naturellement, et se prouvait ainsi infaillible, que le Seigneur (avec un *S* plus grand, l'*S* aux deux bouts d'une barre de fer) sert à empêcher l'écroulement des ombres des châteaux.

Sacqueville se fendit et tira en *tierce*, ce qui est la garde la plus enfantine du sabre — ; le capitaine, n'ayant point paré, frappait en même temps, oublieux des leçons de M. de la Falaise, *de taille*. L'*estoc* de Glodyte pénétra dans son front cependant que le tranchant de sa lame donnait contre le ventre de Sacqueville.

La pointe ne tomba pas plus tôt que la taille, mais elle se plongea du front jusqu'à la nuque, paralysant les nerfs moteurs et déjà ressortie sous les cheveux « rafraîchis » à l'ordonnance ;

que le capitaine après avoir frappé, n'avait pas eu le temps de ramener à lui, pour le faire glisser et trancher, son sabre. Le sabre est un bâton qui ne coupe que dans certaines conditions. C'est l'arme de vilains déguisés et instruits. Sacqueville ressentit comme une violente tape sur le ventre. Et même le « bâton » rebondissait en ressauts décroissants : poum, poum, poum... poum...

Malgré les conventions, il échappa à Sacqueville, désagréablement caressé, de dire :

— Ah ! militaire ! vous devenez familier !

Et retirant Glodyte qui avait percé, il faucha, puis il reperça, jusqu'à ce que le poids de l'obstacle où il apaisait le fer lui prît la poignée de la main, et que le tout fût par terre comme une fourchée où un faneur aurait laissé l'outil.

Comme les spasmes mourants du sabre, le tir, autour d'eux, avait éteint ses derniers bruits.

Une silhouette noire, comme d'un mastodonte, abattait l'herbe de son pas lourd et silencieux. Ce n'était rien de plus qu'un homme très grand de noir drapé. Une longue courbure claire se profilait de dessous son bras comme une défense. L'Aumônier militaire avait deux mètres de taille, des épaules horizontales, des mains vastes, un considérable nez en rostre tombant. La brise de nuit tordait de côté sa barbe grise de missionnaire. Sa tonsure lui permettait de porter sur lui, où qu'il allât et même s'il survivait à cette nuit-là, une réduction de la lune. Pour l'instant, le chaudronnier céleste lui confectionnait, avec le satellite, derrière sa tête un beau nimbe de saint en cuivre rouge. Il fit un pas et Sacqueville le vit mieux.

Son chapelet avait perdu sa croix, happée sans doute par les lèvres de quèlque mourant. Il l'avait remplacée, à la hâte et non sans ingéniosité, par sa décoration de la Légion d'honneur. L'étoile timbrée de soie rouge se balançait contre son genou, à fleur de l'herbe haute. Deux grenouilles s'empressèrent vers le leurre couleur de chair vive. L'abbé ne pensa point à relever la croix hors de portée du baiser des bêtes sacrilèges. Ce qui sous son bras gauche s'étendait, c'était, large, courbe et nue, la lame d'un bancal ramassé n'importe où. D'une poche droite de sa soutane s'exhibait un goulot bouché : la fiole du cordial pour les moribonds. Il se mit à parler, comme tout seul, mais d'une voix tonnante.

— Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit !

Il aperçut la silhouette campée devant lui sous sa chape de toile

imperméable et où, pour cette raison, avaient séjourné et ruisselé d'autant mieux le sang, la verdure écrasée et la boue. Le capuchon lui donna à penser qu'il récélait peut-être cinq galons ou des étoiles. L'aumônier porta sa paume, des dimensions d'un gant de boxe, à l'aile droite de son chapeau noir. Sacqueville secoua la tête et son capuchon tomba. L'abbé constata qu'il avait des cheveux : un civil. Civilement aussi, il prolongea donc son geste et balaya l'air de son chapeau en un grand salut. Les grenouilles se sauvèrent avec des protestations coassées.

— Bon coup de banderolle, complimenta Sacqueville qui s'était approché dans le vent du salut, et qui, ne voulant point être en reste, rémunérait la civilité par un militarisme.

L'abbé se recoiffa à ces mots et modifia très vite et discrètement, un autre détail de sa tenue : ce fut la garde de l'épée qui saillit désormais au-devant de sa poitrine, découpant en or, près de sa main, la lettre initiale du mot « presbyterum ».

— A qui ai-je l'honneur de parler ? dit l'ecclésiastique.

L'autre se nomma :

— Erbrand Sacqueville.

L'abbé avait de l'histoire.

— Tiens! ce patronyme et ce prénom ne me sont pas inconnus.

— Ce n'est plus le même porteur, dit Sacqueville, à moins qu'il n'ait bien vieilli ou que je n'aie bien rajeuni.

— Ce... porteur, dit l'abbé, a pris dans une autre nuit, celle des temps...

— Pas plus belle que celle-ci, dit Sacqueville, respirant avec satisfaction sous la pureté de la lune.

— ... L'Angleterre avec M. Guillaume... le Normand. Et à quelle autre équipée vous amusez-vous, Monsieur ? Vous prenez la France avec Guillaume... II ?

— Je prends une femme, dit Sacqueville. Et à qui ai-je l'honneur... ?

L'abbé toussa et jeta son arme, qui sonna, par terre, sur la plaque de ceinturon d'un nombril mort.

— Mon frère aîné, comme il est d'usage dans notre maison, en soutient le nom et les armes : il s'est voulu capitaine et explorateur à l'instar de Napoléon et de Crusoé. A moi n'est resté que le souci des biens spirituels : vous avez devant vous l'abbé Firmin-Eloi de Rayphusce.

— Ce nom ne m'est pas inconnu, dit à son tour Sacqueville.

— Et maintenant, mon cher enfant, dit l'abbé, qui changea son accent un peu militaire pour celui de l'onction tout ecclésiastique, s'assit sur quelque tumulus improvisé par le massacre et

croisa les mains sur son ventre : maintenant je suis prêt à vous entendre en confession.

Cette proposition inattendue provoqua chez Sacqueville — résultat plus inattendu encore — la même satisfaction qu'on éprouve ou quand on vous fait souvenir de quelque devoir très important qu'on allait oublier, ou quand on vous apporte la solution d'un problème difficile à mettre en équations.

Sacqueville dit d'un air de contentement inexprimable à l'abbé :

— « Monsieur... (car jamais de sa vie il n'avait appelé quiconque, même lui-même, par ses titres ou par un grade, et dans son enfance il s'entêtait à la fâcheuse habitude de n'ôter point son chapeau quand il rencontrait un de ses professeurs); Monsieur... avez-vous une bouteille ?

L'abbé se leva, d'un sursaut explicable.

— Mon cher enfant, reprit-il, oubliez la terre et songez que l'homme est mortel...

— Pierre est mortel, récita Sacqueville. Mais moi... personnellement, je n'en sais rien. Et puis... — Il regarda circulairement le fer-à-cheval du champ de bataille jusqu'à la rivière...— Il n'y a personne... Ah si, vous.

Il dit ces derniers mots d'un ton qu'il pensait, autant qu'il fût en lui, celui de l'excuse polie.

— Oui, continua l'abbé, vous allez peut-être paraître devant le Seigneur. L'homme qui a beaucoup péché finit par se gonfler de ses péchés : c'est ce qu'on appelle l'orgueil. Il est tourmenté par le besoin déréglé de le dire à quelqu'un : c'est ce que nous appelons le remords. Il sent un vif désir, aussi, qu'une fois ce besoin satisfait, ses péchés ne soient pas ébruités, de peur d'attirer sur leur auteur des coercitions temporelles : c'est ce que nous appelons la croyance à une vie future, échéance ajournée des peines, et la soif des châtiments divins, ou en de meilleurs termes la contrition parfaite... C'est pourquoi, mon très cher fils, le confesseur est éternel.

Si Christ est aussi vieux que l'invention du feu, le premier confident de péchés, car tout secret qui tourmente est un péché (c'est pourquoi la Révélation eût été peut-être un péché et non une mer à noyer tous les péchés si elle n'eût point été révélée) le premier confesseur, mon cher fils, c'est le trou du barbier de Midas.

— Mais ses roseaux parlaient, dit Sacqueville. Et il regarda ceux du bord de la rivière.

— Parce qu'ils ne pensaient point, dit l'abbé.

— Vous autres, au fait, reprit Sacqueville, vous autres, Monsieur de Rayphusce, dans... l'ancienne loi, vous creusiez pour cer-

taines révélations, confessions, si vous voulez, de la troisième âme, l'*epithumia* de Platon, un trou hors du camp avec l'herminette, couverts de votre manteau.

— C'était pour n'être point vus du soleil. Dieu n'était encore que le soleil. L'être humain n'était encore qu'une bête de nuit.

— Et maintenant Dieu n'est pas, et l'homme est l'être humain, dit Sacqueville. Avez-vous....

Tout en parlant il fouilla sous son « embrouille » en toile à bâche et en retira un papier roulé mince.

Par une association machinale de gestes, l'abbé chercha également dans sa soutane et en sortit sa fiole à cordial.

Sacqueville manifesta une vive approbation.

— C'est ce que je vous demande : une bouteille vide. Ma confession est prête, et même écrite — la voici. Vous avez très bien compris qu'on a besoin — pour soi tout seul, de raconter certaines choses, à n'importe qui... un *alterutrum* comme vous... Monsieur. Le prêtre fait profession d'être *autre*. Je suis moi aussi assez *autre* pour que n'importe qui soit sûrement pour moi n'importe qui. Mais j'ai besoin que le... manuscrit parvienne aux hommes avant qu'ils voient l'aventure : car il ne la raconte pas, il prépare, il explique pourquoi j'ai fait l'aventure. Mais, Monsieur, vous... êtes mortel tandis qu'une bouteille à vin, vide, c'est solide, cela est flottable, et cela va vite, au fil de l'eau. Vous devez approuver mon idée, frère de Crusoé ?

Cette tirade était assez longue pour que l'abbé, qui n'en avait pas écouté le commencement, ne reprît pas attention à la suite. Il marmonnait, les yeux perdus au-delà de la blanche couronne mortuaire du fleuve :

— Au commencement, l'Esprit de Dieu flottait sur les eaux.

Et il levait très haut, comme le prêtre fait l'élévation de l'ostensoir, au son d'une cloche, au-dessus des fidèles, il levait la bouteille — un litre vulgaire en verre blanc — à demi-pleine d'un liquide incolore dont la surface, par l'agitation, faisait des perles contre le verre.

— Nous autres, poursuivait l'abbé de Rayphusce, nous autres, comme vient de nous appeler l'Exterminateur, notre vieille loi vivifiait par l'eau, jusqu'au jour où nous pendîmes au gibet le prophète de la loi nouvelle, qui vivifia par son sang. Il flotta sur le gibet comme Noé sur les hommes qui moururent parce que c'était leur seule façon d'être ivres, il flotta sur les hommes avec sa force qui accumulait celle de toutes les bêtes, et nous nous aperçûmes que son sang était celui de la vigne, et que lui c'était Bacchus et le grand Pan. Et avant de mourir il a combattu par l'Epée comme

celui-ci et c'est par son épée que tombèrent ceux qui se servaient de l'épée et que se décolla l'oreille du serviteur du grand prêtre. Et puis, ressuscité par le breuvage vert de l'éponge, il a sauté à bas de son gibet sur ses pieds de bouc, avec son ventre de faune où la circoncision avait repoussé comme repousse une barbe, une griffe, ou une corne de sabot. Et le vin intarissable coulait de son côté percé par la lance, cependant que l'Esprit était rendu à son Père.

Mais il n'y a point de Père. sinon dans l'Esprit : le Père est soluble dans l'Esprit : l'Esprit est l'arche du Père sur les eaux. Le pharmacien anglais Hameau, ou Homais le Danois — un empirique — n'a pas analysé le précipité de sa petite drogue dont la formule est *Perchance to dream*, comme on dit permanganate et comme nous disons Père Eternel. Nous, prêtres, avons catalogué en trois classes les vagabondages de la fantaisie des morts. Nous disciplinons leurs rêves. La décomposition de leur cerveau organise l'Eternité. On leur donne trop de pain pour le viatique éternel, cet aliment lourd les leste comme un défunt en pleine mer, vers l'Enfer ou le Purgatoire. Il importe que la digestion des morts soit légère. Le cordial de l'Esprit est santé souveraine et ce que les hommes traduisent : la vie future. C'est la petite flamme invisible — les physiciens connaissent bien *la lampe sans flamme* — qui illumine le crâne vide. Mais il faut le nettoyer du cerveau et il convient que la veilleuse de l'âme ne s'allume — comme on prend avant de s'endormir une pilule d'opium — qu'à l'article de la mort.

L'Esprit est ce Dieu futur et éternel. le même qui engrosse les vierges et qui, au commencement, flottait et sous l'espèce de qui l'homme communiera, quand il n'y aura plus besoin de communion, ou que Dieu, resté en arrière, communiera de l'homme. L'Esprit, au commencement, flottait... Dieu n'a commencé, vraisemblablement, que ce jour-là, car Moïse a voulu dire : l'Esprit qui flotte sur les eaux, c'est Dieu, et c'est pourquoi la transsubstantiation est claire, et c'est après cette vérité, qui s'ébauchera seulement à la fin des temps, que commencera le commencement. Or je vois à de certains signes, certains, que c'est cette nuit-ci la fin des temps.

Sacqueville, comme si ce geste eût abrégé le soliloque de l'abbé, achevait de tasser le plus serré possible le petit rouleau.

— Donnez-moi la bouteille : merci.

Il la prit très naturellement de la main de l'abbé absorbé dans sa divagation mystique.

— Ah ! elle n'est pas vide...

Il la déboucha, la flaira, essuya soigneusement le goulot avec un

mouchoir brodé, pas déplié, qu'il sortit de la poche de sa culotte. Comme non satisfait de cette précaution, il renversa sa tête en arrière, et sans que le flacon touchât ses lèvres, il le vida, d'un coup, dans sa bouche, de haut à la régalade. Ainsi devait boire, quoique du plus doux, l'ancêtre normand.

L'abbé le regarda seulement alors.

— Oui, dit Sacqueville tranquillement, nous avons fait, dans l'évolution, quelques mètres depuis le cobaye.

L'abbé le contempla avec des yeux de fou, ne cria point, car sa voix s'étrangla. Sacqueville crut percevoir, au fond de sa gorge, les deux mots hébreux qui expriment : Dieu est mort !

L'abbé courut ramasser, les deux mains en avant, son sabre.

Sacqueville s'essuya d'abord la bouche avec le mouchoir, qu'il garda entre ses dents, conserva sa « confession » dans sa main gauche, de la droite tira Glodyte, laissée soigneusement engaînée à deux pas, dans le ventre du capitaine Canon, prit la lame sanglante par le milieu entre ses dents, à l'abri du mouchoir, repassa le rouleau de papier dans la main droite, reprit la bouteille vide de la gauche, y inséra avec précaution le manuscrit, et se mit en devoir de chercher le bouchon qui était quelque part et pas très loin par terre.

L'abbé arrivait sur lui comme la foudre ou plus brièvement comme un fou, et fendait d'une détente instantanée ses longues jambes pour un coup de pointe à la poitrine de Sacqueville, largement découverte.

Celui-ci retrouvait avec plaisir le bouchon qui était sous une feuille de saule en mauvais état ; il cacheta la bouteille, la jeta doucement — il eût été imprudent de se baisser, mais il plia sur ses jarrets, ce qui avait l'avantage de le placer en garde ; il la jeta derrière lui dans l'herbe, en sûreté, prit Glodyte par la poignée de la main droite et fit glisser, en une fraction de seconde, la lame, dans le mouchoir, entre ses dents, jusqu'à la pointe. La lame durant cette fraction de seconde, fit cerceau. Le bras et la lame se détendirent ; celle-ci quitta la bouche comme on crache.

En effet, Sacqueville pencha un peu la tête pour cracher le mouchoir souillé. La détente du cerceau d'acier balaya l'espace entre les deux escrimeurs et chassa à grand fracas la pointe de l'abbé à droite de son adversaire, en *seconde*.

— Ah ! ah ! dit l'abbé, l'*épée en barre ?*

Et il devint immédiatement très calme et très maître de soi, car il était brave.

— Ah ah ! dit aussi Sacqueville, vous parlez ? Le... *coup du gendarme*, alors ? La maréchaussée vient à la rescousse ? Soit,

c'est une armée à la deuxième puissance, et, au fait nous avions commencé une conversation.

Pendant trois minutes, les deux lames courbes tintèrent et se froissèrent, celle de l'abbé plus lourde et appropriée à sa puissante poigne, Glodyte trop fine un peu pour des parades nettes et inquiétante par l'absence de garde pour l'intégrité des phalanges et de l'avant-bras. Sacqueville se garait donc avec toute l'attention possible des « coups de manchette ». Il dut rompre quelques pas et sentit contre sa jambe gauche la précieuse bouteille. Il s'écrasa sur cette jambe, ramassa le dépôt fragile, qu'il tint à l'abri derrière son dos. Stimulé par cette forfanterie, l'abbé se prit à tenir son sabre d'une manière inusitée et parla encore. Il était devenu d'un tel sang-froid que sa voix, par une attraction naturelle, s'était de nouveau confite en l'onction sacerdotale.

— Mon cher enfant, dit-il — et, non par nécessité, mais comme par obséquiosité, comme il se fût effacé devant quelque hôte, il rompait à son tour, jusqu'à ce qu'il fût adossé aux roseaux, à moins d'un mètre de la rivière ; mon cher enfant, il n'est pas très convenable qu'un ecclésiastique, fût-il militaire, use contre son prochain de l'escrime, du moins telle que la pratique le siècle. Il y a sept péchés capitaux, comme vous le savez, et comme vous le savez aussi, fort bien ma foi [il para] huit gardes d'escrime. J'ai inventé, à mon usage...

— Un huitième péché capital ? dit Sacqueville.

— Une garde nouvelle, la neuvième, absolument inusitée et inédite. C'est pourquoi... Ainsi... bien !... j'ai baptisé cet engagement où nous sommes *la garde de none*. Ne croyez point à un jeu de mots irréligieux ni hétérosexuel, mon cher fils...

— C'est une quarte relevée ou une tierce avec la main de quarte, dit Sacqueville en « trompant » méticuleusement un double contre-de-none. Et il ajouta :

— En effet, cela n'a pas servi, et c'est un nom d'heure.

L'abbé ferrailla deux secondes.

Un bref travail de réflexion lui restitua toute sa démence :

— None ! none ! none ! (Il battit le fer, comme une cloche, trois coups) la neuvième heure du soleil, trois heures après-midi ! Le soleil se couvrit de ténèbres, les pierres se fendirent, de nombreux morts ressuscitèrent, coururent par la ville et apparurent à plusieurs... Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours...

— Le voile du temple se déchire, dit Sacqueville, et pour la

première fois, depuis le duel avec l'abbé, il se fendit et ramena vivement à lui Glodyte, comme on repêche une noyée.

Il la repêchait du sang de l'abbé et l'abbé tombait, à plat sur le dos, au fleuve, puis, par une réaction du choc, il culbuta en avant, exhibant d'abord sa tonsure, peu après son fond de culotte auquel les pans de sa soutane épanouirent une collerette de chérubin calciné.

Son sabre, chu sur le pommeau, restait debout à même une touffe de glaïeuls non encore fleuris, qui l'étayaient, et pareil à leurs feuilles.

L'abbé s'emplit. La bouteille, jetée après lui, flotta. Le dernier glouglou articulé qu'expira la bouche de l'aumônier fut :

— Au commencement, l'Esprit de Dieu flottait...

Autour de cette bulle pour centre, sur les eaux, des cercles s'élargirent jusqu'à ce que leur circonférence ne fût plus nulle part.

C'est ainsi que l'abbé Firmin-Eloi de Rayphusce fut du même coup, qu'il but des eaux, anabaptiste et canonisé.

La bouteille porteuse de parole, pareille à un grand ovaire de nénuphar ou à la mâchoire supérieure d'un crocodile, titubait franchissant ces cercles, et s'acheminant en aval, vers les hommes.

Du bout de sa pointe un peu faussée, comme un chiffonnier, de son crochet, cherche le fabuleux espoir d'un diamant perdu, lequel tâche à se refaire une gangue dans l'ordure, Erbrand Sacqueville vérifia si Jeanne Sabrenas n'était point parmi les morts. Il avait tâché, pourtant, de la laisser au delà de son cercle, de sa zone dangereuse.

Ce fut une dégoûtante besogne : sang et excréments posthumes — ne s'en vidaient-ils pas, les morts, pour se gonfler des Rêves de l'abbé ? Le méconnaissable de beaucoup de faces écrabouillées obligeait Sacqueville, pour vérification du sexe, à déboutonner des uniformes. Nous ne racontons pas cette besogne, bien qu'elle fût longue. Elle ne servit qu'à prouver à l'Exterminateur que tous ses morts étaient bien morts. L'aube s'annonçait à ce signe, que Sacqueville y voyait moins clair qu'auparavant. La lune s'effaçait, usée enfin des biffages de nuages. Il dépouilla sa chape de boucherie, faix raide de la libation du sang de tous les cadavres du champ. Il la jeta, et aussi sa culotte, dans la rivière, non point pour qu'elles devinssent, comme la « bouteille de confession » ou « le litre des péchés », des reliques pour les hommes, mais tout bonnement pour qu'à tremper, elles se pussent laver un peu toutes seules. L'éternel courant serait sa blanchisseuse.

Il avait découvert une place d'eau pas profonde et sur un lit de gravier, où elles seraient retenues au bord par des roseaux. Trois goujons y rabouillaient, blonds. Il ne se proposa point de se plonger lui-même plus loin dans la rivière, pour se purifier : ses vêtements hermétiques l'avaient très suffisamment protégé. Et il s'était torché de tout un cheval. Il se lava donc seulement, avec délicatesse, la main droite. Des oiseaux s'éveillaient. Un merle persifla.

Erbrand Sacqueville, ses hardes de mort ôtées, entrait dans l'état de quiétude agréable du bourreau qui prend ses pantoufles. Il est vrai que ce geste s'était transposé pour lui à se mettre tout nu. Sobre, il n'usait, quand il n'avait point à sa disposition des piles dignes de lui de victuailles ni des vins assez respectables pour qu'il pût apprendre d'eux la démence sénile, que de l'air du temps. Quant au costume, celui de *dessus* ne l'intéressait guère. Donc, et soucieux néanmoins de quelque confort, il chaussa, jusqu'au cou, les vastes pantoufles faites de toute l'aurore. Ainsi, il marchait sur le ciel par tous ses pores.

Et voyant que son œuvre était, sinon bonne au moins terminée, il s'offrit de faire de l'art et de jeter — après s'être délecté à pisser vers le fleuve pour aguicher la curiosité des ablettes — un commandement assez tardif pour être posthume. Il sifflota, comme le merle matinal, pour sa jouissance particulière et tant soit peu puérile, les mesures ordurières de la sonnerie « Cessez le feu » :

Rabats ta ch'mis' ma femm', ça y est...

C'est à ce moment qu'elle lui tira le coup de revolver.

Au moment où Erbrand Sacqueville, tout nu, venait de jeter sa culotte à l'eau, quelque chose fit *ouiff* et presque en même temps *ploc* sur l'étoffe mouillée — celle-ci se comporta, en fait, aidée du bouclier complaisant de la réfraction, comme si elle fût imperméable aussi aux balles. Une détonation bien reconnaissable, à une oreille experte, pour celle d'un revolver d'ordonnance, retentit à l'endroit où le fer-à-cheval d'eau se liait, par la touffe du petit bois, à la terre ferme. Deux autres coups de feu, plus rapprochés, suivirent. Au quatrième, Sacqueville se décida à se retourner de son occupation d'ajouter de l'eau au fleuve, et vit le travesti indigo et garance de Fleur-de-Sabre qui accourait sur lui et lui lâchait, le plus vite que pouvaient tricoter ses petits doigts, ses trois dernières balles. Puis elle lui lança à la tête, le balançant de haut en bas, « en fille », le revolver, lequel fit jaillir l'eau et acheva de lester la culotte sur le gravier. Les goujons s'intéressèrent.

Enfin elle prit une pierre, qui fit une double besogne : le caillou atteignit Sacqueville à la lèvre, et le coin de sa bouche saigna. Un peu de terre humide se détacha de la pierre pendant sa trajectoire. La boue arriva avant la pierre et s'éclaboussa sur la poitrine de l'homme nu, à gauche. Erbrand Sacqueville essuya le sang avec sa main droite, pas avec l'autre, car le frôlement de son avant-bras aurait pu écailler sa décoration de boue, qui, malgré le point percuté, ne lui avait pas fait mal au cœur.

Et c'était sa première relation à même la chair avec Jeanne Sabrenas. Il la salua, de la tête, avec une parfaite politesse.

Jeanne s'arrêta à six pas, parce que c'est la distance réglementaire et peut-être parce que c'était le chiffre des charges du barillet qu'elle s'exaspérait de voir vide, car c'était son premier tonnelet de cantinière.

— Pardon, dit-elle, je ne vous avais pas reconnu, militaire.

Pour elle, la nudité était un uniforme.

Elle y retrouvait autre chose que le fiancé qu'elle n'avait connu qu'habillé et la même chose, sinon mieux, qu'elle cherchait chez tous.

Et la bouche rouge et les deux seins de l'homme, maître du champ, étaient trois étoiles de la couleur de la Planète Rouge.

Par pudeur peut-être, ou par vice, elle regarda les *autres*, plus vêtus.

— Ils ne sont pas morts, dit-elle.

— Où étiez-vous ? dit Sacqueville.

— Là, à l'abri du gros arbre. Je me suis levée quand ils ont pris *aussi* le matelas. Et puis je suis sortie parce que les canons étaient trop près. Ils couvraient le reste, comme un locataire au-dessus, qui n'est pas tranquille.

— Pourquoi aviez-vous le revolver ? Pour tuer des ennemis selon l'ordonnance ?

— Oh non ! — Elle eut un sourire d'adorable innocence. — J'ai voulu une arme pour qu'on ne me viole pas.

— Et les six hussards sur le matelas ? dit Sacqueville. J'oublie, c'est vrai : ils n'étaient que six.

— Et surtout, dit-elle, vous saviez bien que je m'appelle Jeanne, comme *l'autre*.

— Jehanne, dit Sacqueville.

— Avec un *h*, parce qu'elle s'essoufflait. C'est pour cela qu'on l'a appelée Jeanne Hachette.

— Ce n'est pas la même, dit Sacqueville.

— Je sais bien : la *vraie*, on l'appelle : la Pucelle d'Orléans ; mais au couvent on m'a appris qu'elle était née à Domrémy, près

de Vaucouleurs. Je suis une jeune fille bien élevée qui ne permettrait point qu'on lui parlât autrement que par noms d'oiseaux...

— Duvet et pétales, dit-il.

— Je sais mon histoire et ma géographie : elle, on ne l'a appelée Pucelle qu'après Orléans.

— Nulle n'est pucelle en son pays, sententia Sacqueville.

— Elle a pu être faite Pucelle sur le champ de bataille, dit très naïvement la fille.

Et, le barillet nourricier de mort étant vide, ils n'eurent rien de mieux à faire que d'explorer des yeux l'étendue du champ.

— Ils ne sont pas morts ! cria-t-elle de nouveau, plus douloureusement. Ils ne sont pas morts ! J'ai tout vu, mais c'est impossible. Tu n'as pu les tuer, tu n'es pas soldat, puisque tu es tout seul. Ils dorment, tout bonnement, et ils ont raison : il fait à peine jour.

Elle sourit comme d'une idée espiègle. Prolongeant la vibration légère de son sourire presque rire, parallèle à l'aube presque jour, son pied butait en même temps contre un long clairon encore dans la crasse d'un poing. Elle le ramassa et suça l'embouchure souillée.

— Le clairon de garde a fait la bombe et roupille, dit-elle, mais le réveil est à cinq heures.

Elle vérifia, à une petite montre très simple.

— Taupin m'a appris un peu.

Son pantalon d'uniforme, ses guêtres blanches, la vêtaient en petit élève-clairon fort acceptable. On n'aurait pas vu que ses boucles blondes n'étaient point à l'ordonnance, si elle n'eût perdu son képi à sa bataille contre Sacqueville. Ses joues poupines se gonflaient.

Et, de même que Sacqueville avait lancé ses commandements du centre exact de tous les échos, entre les collines de la vallée, elle sonna le Réveil.

Elle sonnait faux, et deux ou trois notes eurent l'air de baisers sur l'embouchure : de simples baisers, ce qui ne comptait pas pour la fille : des pékins de baisers. Mais les sonorités étranges prenaient un timbre exotique, immémorial ou divin. Les douze échos, dans une discipline ou un culte pour le moins de dulie, répercutaient, amplifiaient, fuguaient et variaient le cri de la trompette. Involontairement, Sacqueville associait aux notes les paroles militaires :

Soldat, lève-toi,
Soldat, lève-toi — bien vite.
Si tu n'veux pas t'lever
Fais-toi porter malade...

Il n'y en avait pas un seul qui ne se fût fait « porter malade », et, comme on disait au temps de la chevalerie, « porter par terre ».

A même la rose du cul du clairon, puisque sa bouche est à l'opposite, par où il parle, Fleur-de-Sabre, le Réveil achevé par elle flambant encore dans les derniers échos, sonnait toujours, vers les morts :

Aux caporaux, les évoquant par leur grade, accompagné d'une syllabe obscène, monosyllabique et réglementaire, qui se faisait, au fond de l'insulte, éplorée et amoureuse :

Aux sergents :

Sergent, tentant...
Sergent, tentant...

Au sergent-major et au tambour-major :

Au rapport sergent-major...
...Il a cinq pieds six pouces
Et des galons en or !

Elle essaya de les corrompre par l'or, et sonna pour les paysans pauvres, « aux lettres » — pour eux : les mandats :

...Des nouvell's du pays.

Et, « au pas gymnastique », la *visite du médecin :*

Le voilà qui vient...
. . . . . main,
. . . . .bien.
Il ne vous dira rien.

Elle se retourna, indignée, vers Sacqueville, après un « couac » de sa trompette : du pavillon dégouttaient des larmes :

— C'est toi qui « fais » faux, tu ne sais pas l'air.

Car debout à ses côtés, dans la vallée, où l'aube humide fumait, il fredonnait malgré lui, deux octaves au-dessous du cuivre grave:

*Quando Judex est venturus...*

Et pour ne pas se mettre dans le chemin de Fleur-de-Sabre qui courait partout, derrière son clairon, comme un équilibriste suit. sur son nez, une plume de paon, il s'était assis, sans penser à mal, par terre :

*Judex ergo cum sedebit...*

— Veux-tu pas dire de cochonneries ? cria la fille furieuse.

Et elle s'en prit aux morts, elle leur coiffa l'oreille du pavillon de cuivre vibrant, elle se jeta sur des corps qu'elle embrassa, elle en secoua d'autres et en gifla d'autres et en resecoua les mêmes, avec de gros mots et des jurons grossiers.

Et pour sonner « aux officiers » elle fit comme elle avait fait quand elle était vierge, elle jeta ses habits n'importe où, mais, parce qu'elle était frileuse, elle garda sa longue chemise bleu pâle.

Et exaspérée qu'aucun fantassin n'eût bougé, même au sommet des grades, elle souffla sur eux dans le clairon, comme dans un tromblon à crachats, le galop des chevaux :

Fantassins, fantassins, fantassins,
Tout petits, tout petits, tout petits !

Mais les cavaliers n'étaient plus plus grands que la « ligne », puisque leurs chevaux, découpés à plat et rongés par l'herbe, n'avaient plus de dimensions. Les sabots, qui ne foulent point, l'homme, faisaient des fleurons de tapisseries dans les vides.

Sacqueville, de peur qu'elle ne s'épuisât, lui décolla très doucement le clairon de la bouche et le lui prit des mains, attendit que les échos eussent fini de s'expliquer entre eux tous seuls, et de commenter ce qu'elle avait dit, et quand la vallée fut calme, comme dépose une coupe mousseuse, lui ne chercha d'autre commentaire que le plus simple :

— Vous sonnez comme un ange, dit-il.

— Et maintenant, reprit Sacqueville, pourquoi avez-vous tiré ?

— Pour rire, pour voir si c'était bien vous. L'homme sur le cheval, tout à l'heure, le canon aussi tirait dessus et ça ne lui faisait rien. C'est amusant d'avoir un homme sur qui on peut tirer des coups de canon pour rire.

Mais alors, continua-t-elle, monsieur tout nu, tu n'es pas un malingre ni un lâche ? puisque tu n'es pas mort ? — Oh oui, ils sont trop morts, eux, là-bas, par terre.

Ils allèrent voir, et refirent, plus brièvement, l'expédition macabre de Sacqueville, Fleur-de-Sabre déboutonnant encore les uniformes, sans motif. Elle reconnut le capitaine Canon, inondé d'un jaillissement rouge depuis le moment où Sacqueville retira l'épée ; et elle lui improvisa, sur un air d'opérette, cette oraison funèbre :

Le capitaine Canon,
Mouillé comme un' grenouille,
Dit à ses compagnons,
V'nez m'essuyer les coudes...

Arrivée devant Taupin, débarbouillé par le sang, un œil crevé et écarlate, sa capote hachée de balles, une jambe brisée par un boulet et les pieds nus jusqu'au vif, elle dit d'un ton de dupe détrompée :

— Tiens ! Il était albinos !

Et elle sauta au cou de Sacqueville.

— Tu veux bien de moi ?

— Plus que tous ceux-là, répondit-il ; mais pas de la même manière.

Il nettoyait avec grand soin, tout en n'écartant point de lui Fleur-de-Sabre, son épée dans l'herbe.

D'un baiser, la fille mangea, sur son sein gauche, son étoile de boue.

Alors, il prit Glodyte par le milieu de la lame, à longueur de dague, le petit doigt vers la pointe, et frappa entre les deux seins qui tendaient, à hauteur de son cœur à lui, la chemise couleur du temps. Il lâcha la main comme il l'eût rendue à un cheval ou comme s'il eût craint de toucher l'étoffe et, très vite, poussa la poignée. Les grands yeux bleus dilatés le fixaient avec épouvante mais sans expression de douleur *ni d'étonnement*. Ils garderaient sûrement son image, la dernière. Et pour la contenir, ils se dilateraient, à sa mesure, jusqu'à une largeur héroïque.

Et Erbrand Sacqueville, en échange, garda le fer qui l'avait pénétrée — autrement.

La Pucelle de Morsang ! Quand il remit sa lame au fourreau fait d'un cep de vigne, le sang — oui, virginal, remplit la gaîne que Sacqueville tenait debout de la main gauche comme pour y décanter un élixir précieux. La poignée de bois hermétique boucha le graal. La virole d'argent le scella avec un tintement de pêne définitif. Et pour l'Observateur Superficiel, Erbrand Sacqueville n'avait entre les mains qu'un cep mort — cep est pourtant le noyau de sceptre — raccourci et embouti, comme on musèle à l'usage de l'homme.

Il traîna le corps à la rivière. Par un pur hasard, s'accrocha aux dentelles, qui retissaient une pudeur à la gorge, et peut-être s'implanta dans la blessure, goulue parce qu'elle était aux premiers bancs de l'école des lèvres de sa maîtresse — s'accrocha le pétiole d'une fleur de glaïeul, née pendant la nuit, à l'endroit où s'était semé le sabre de l'abbé et où peut-être s'était épanoui son rêve. La fleur d'or pâle s'élevait toute droite entre les deux seins.

Elle et eux deux, ils silhouettèrent une trinité phallique, durant que la fille flottait quelque temps, et il semblait que ce fût sous le poids du lourd emblème que, cambré en arrière comme un sabre vaincu, sombra le corps.

A deux pas de la berge, Sacqueville contempla une minute la lente dérive. L'épave, avec cette hampe fleurie plantée, évoquait

celles où les rois, en Seine, signaient leur justice sur un écriteau.

— Laissez passer mon caprice, dit Sacqueville.

Plus tard, les mariniers trouvèrent la morte, culbutée à l'envers, en posture de cake-walk. Son sexe émergea le premier boire l'air que respirent les hommes, et au petit bruit de baiser qu'il fit, en crevant la surface, comme un cyprin gobe une miette de gâteau, on vit qu'il leur disait :

— Bonjour.

Erbrand Sacqueville fit en avant les deux pas qui le séparaient de l'eau, se pencha, et — malgré le regret que nous avons de ne point conclure par un dénouement plus attendu et plus moral — il remit sa culotte. Mais osera-t-on dire que ce geste ne soit pas moral ?

La culotte et l'« embrouille » étaient parfaitement lavées. L'eau de ses espadrilles, au départ, s'exprima. Il n'oublia pas sa canne.

Erbrand Sacqueville ne garda de cette aventure que deux souvenirs : l'un matériel, sa canne, dont aucun armurier ne put jamais, même par le subterfuge de la torsion dentelée d'une « pince à gaz », dégaîner l'épée collée par le sang jaloux, ce qui accrédita l'opinion que la canne ne récélait ni sang, ni épée. Glodyte avait hérité de la virginité de Fleur-de-Sabre.

Secondement, au point de vue mental : il prit l'habitude de relater à tout propos ses campagnes, encore que jamais manifestement il n'eût, ainsi que ce récit le prouve — été militaire.

ALFRED JARRY

# Les Conditions sociales des Lettres russes contemporaines.

On parle souvent des « brumeuses littératures du nord » ; cette épithète s'est aussi attachée à la littérature russe. On s'excuse de ne pas la comprendre, en insinuant qu'elle est essentiellement obscure, qu'elle évoque des images flottantes et incertaines, aux contours diffus, qu'elle pose des problèmes de conscience bizarres, enchevêtrés, inutiles.

Pourtant la littérature russe est vivante, préoccupée de questions réelles, scrupuleusement soucieuse de l'exactitude. Elle peut sembler fruste, par la crainte qu'ont les auteurs de trop déterminer quelque trait de la vie sociale ou d'un caractère individuel : ils savent que cette vie et ces caractères sont en voie de formation. L'ordre social, en Russie, ne suit pas une routine ancienne, évoluant avec lenteur dans une direction qui lui aurait été imprimée depuis des siècles ; il tend à se développer, à se fixer ; il cherche à se constituer.

Tout est complexe et inquiétant, dans ce vaste pays. Mal définie, la situation du paysan : après son long servage, on l'avait idéalisé, et puis ensuite dénigré parce qu'il ne répondait pas tout à fait aux espérances qu'on fondait sur lui, un peu hypothétiquement ; ce n'est que de nos jours qu'on a pris le parti de l'étudier avec rigueur et précaution. Les devoirs de l'Etat et des particuliers à l'égard du paysan ne peuvent être réglés avant l'achèvement de cette enquête... Extraordinaire et tâtonnant, le rôle de l' « intelligence », cette force qui s'est soudain révélée, et qui, maladroite et rude, remuante et entravée, pressent qu'une grande œuvre la réclame, s'y précipite avec dévouement, avec héroïsme, et, comme émerveillée de trop de choses à faire, procède confusément sous les menaces, d'ailleurs, d'une force contraire, celle de l' « l'Autorité », sûre de soi, elle, prodigieusement armée, infaillible dans la manifestation de sa volonté tra-

ditionnelle. Presque tragique, l'activité de l'écrivain, qui se sert de ses yeux, non pour admirer ni pour jouir, mais qui guette de ce grand pays le lent et puissant éveil, qui écoute et répercute les soupirs et les voix, qui veut agir lui aussi par les moyens qu'il possède, recueillir les symptômes attentivement, venir en aide vite, empêcher que la masse retombe dans le sommeil, la tenir en haleine, la secourir et l'éclairer.

Telle est la tâche qu'assumèrent, dans la seconde moitié du dernier siècle, les meilleurs écrivains russes. Ils ont été des pionniers opiniâtres et des agitateurs de pensée. On peut suivre, à travers leurs écrits, les différentes phases par lesquelles a passé la vie russe. Chaque tressaillement de l'âme nationale les a fait vibrer. Avec des incertitudes, des virements d'idées, mais sans défaillance morale, ils se sont consacrés à une œuvre sociale immense. Comme tous les acharnés travailleurs, ils furent des ascètes : l'art qu'ils réalisent est rigide et austère.

Ce qui distingue surtout la littérature russe des autres littératures européennes, et de la française par exemple, c'est l'absence de coquetterie. Et cela ne provient pas d'une incapacité esthétique des écrivains, mais d'un mépris raisonné de l'art inutile. Il y a trop de choses à dire, urgentes, nécessaires, pour qu'on flâne à les dire avec élégance. On n'a pas le loisir de s'appliquer à un style très délicat et ouvragé. Même l'âpreté est de mise.

Ce grand mouvement des lettres russes contemporaines résulte de la perplexité profonde, du trouble idéologique qui a suivi l'abolition du servage, en 1861.

Jusqu'à la guerre de Crimée, dit Chtchédrine, notre littérature fut semblable à une princesse de contes de fées, enclose dans quelque château fantastique. Elle était pure, haute, lointaine, peu abordable. Le changement des circonstances voulut que la littérature se rapprochât de la vie, qu'elle ne se présentât plus au lecteur sous une forme si abstraite et noble, mais qu'elle prît le ton d'un éducateur amical, bienveillant, avenant et simple, qui daigne parler de petites choses, qui daigne rire et raconter ses aventures.

A partir de cette époque, les écrivains s'intéressèrent à des êtres que jusqu'alors on avait négligés : on découvrit ces pauvres gens dont l'existence est chétive, misérable, qui semblent insignifiants, qui ne comptent pas et qui pourtant sont la réalité de la masse vivante et agissante : les paysans, les ouvriers des villes, les petits employés.

Et, à l'égard de tous ceux-là, l'écrivain se sentit un devoir qu'il revendiqua avec un entrain généreux, avec une tendresse pleine d'effusion. De pareilles velléités s'étaient, du reste, révélées anté-

rieurement dans l'esprit russe. Le programme des littérateurs russes d'aujourd'hui n'est-il pas contenu déjà dans cette profession de foi que, dès 1841, Gogol, écrivant à Botkine, exprimait en ces termes émouvants :

Qu'est-ce que cela peut me faire que *moi* je comprenne, que le monde des idées *me* soit ouvert dans l'art, la religion, l'histoire, si je ne puis partager ce bien avec tous ceux qui devraient être mes frères par l'humanité, mes proches selon le Christ, mais qui me sont étrangers ou ennemis par le fait de leur ignorance ? Qu'est-ce que cela me fait qu'il y ait du bonheur pour les privilégiés, quand la majorité des hommes ne soupçonne même pas l'existence du bonheur ? Loin de moi le bonheur s'il m'échoit à moi entre mille ! Je n'en veux pas, s'il ne m'est pas commun avec mes frères !...

Et Gogol terminait sa lettre par cette angoissante question :

L'homme a-t-il le droit de chercher l'oubli dans l'art de la science ?

Biélinsky, vers la même époque, déclarait vains, indignes de l'encre que l'on y emploie, les produits de la « pure inspiration ». Tourguéniev s'était juré de consacrer son talent à un effort politique et moral : il voulut faire de son art un instrument de propagande contre le servage.

Mais le grand mouvement d'idées qui suivit l'acte de 1861 devait donner une force plus impétueuse, une acuité plus intense à ces désirs épars. Ce fut une explosion de sentiments généreux, peu cohérents, maladifs quelquefois dans leur exaltation, douloureux dans leur véhémence.

L'affranchisement des serfs, écrit Gleb Ouspensky, ou du moins la seule idée de l'affranchissement, a, comme un tourbillon, apporté un idéal de vie, impossible aux faibles, mais grand et beau ; un idéal basé sur le travail béni, la fraternité des hommes entre eux, la dignité du moujik. Avant l'abolition du servage, la vie contredisait impitoyablement et grossièrement les vérités essentielles, — et voilà que la perturbation commence... Une génération, élevée dans les principes désuets du mépris pour l'individu et le travail, a dû comparaître devant l'implacable réalité... Alors se déchaînèrent en Russie les malédictions, les désespoirs, les suicides. Mais on entendit aussi s'élever des chants d'allégresse.

Ailleurs, Ouspensky s'efforce de caractériser le malaise profond qui tourmente la Russie et le secours qu'elle réclame.

C'est un grand artiste au cœur démesuré qu'attend la masse, masse souffrante, en gésine d'une idée neuve et claire, masse indigente, infirme, qui avance comme elle le peut, sur une route inconnue, vers la lumière. Combien, dans cette foule, de gens qui s'étendent à terre et refusent d'avancer ; combien pensent mourir à chaque pas, et gémis-

sent ; combien sont vivants, audacieux, intransigeants ; combien aussi sont mauvais et montrent les dents avec rage !Et tout cela ,hardi ou faible, s'élance, parce que la route est neuve ; et tout cela se fâche, parce que l'on ne peut encore, ni ne veut, se faire à la nouveauté. Oui, cette masse se torture ou entre en joie, parce que tous les individus sont atteints d'une même rage, la rage de la vérité qui a pénétré les cœurs, qui tue ou tenaille les uns et remplit les autres d'une force invincible.

*
* *

En aucun pays peut-être l'écrivain n'est aussi profondément convaincu de l'importance et de l'utilité de son œuvre, aussi résolu à l'accomplir coûte que coûte. Et pourtant, en aucun pays son action n'est plus difficile, sa besogne d'apôtre plus ingrate.

Il lui faut d'abord lutter contre l'indifférence ou la méconnaissance du public qu'il voudrait conquérir à ses idées.

Les classes cultivées, très instruites, se plaisent surtout aux littératures étrangères, dont les traductions abondent en Russie et qui sont très lues aussi dans le texte original. Or, quel enseignement pratique tirer de ces livres anglais, français ou allemands, pour lesquels on néglige la littérature nationale ? Ils ne contiennent pas la réalité sociale russe. Leur enseignement n'est pas direct. Il n'agit que par la comparaison et le contraste. Il est parfois un stimulant ; mais il ne saurait fournir d'indications précises et concrètes, ni formuler les réformes utiles que l'authentique état de choses réclame.

Quant au peuple, dans les campagnes il ne lit pas ; dans les villes il ne lit guère. Les journaux sont peu répandus. Jamais, en Russie, on ne voit un cocher de fiacre, un manœuvre, un laboureur lire une feuille publique. Le peuple est beaucoup trop attaché à la besogne immédiate, trop ignorant surtout.

Le peuple est étranger à ce qui se passe dans le pays ; on ne l'invite qu'à obéir sans discuter ni même apprécier la règle sociale à laquelle il est astreint. Les journaux sont pleins de communications sur la politique extérieure, de correspondances des autres pays, de comptes-rendus de pièces jouées à Paris, d'analyses de livres, de descriptions de tableaux ou de modes : à peine font-ils allusion aux affaires de la Russie. La tentation de les lire ne se présente pas au peuple... Si un miracle se produit dans quelque partie de l'empire, si quelque prêtre se révèle comme doué de capacités thaumaturgiques, si un tzar vient à mourir ou bien échappe à quelque accident, alors, certes, plusieurs jours après l'évènement, on verra, dans le village, des groupes se réu-

nir autour de quelque lettré qui épellera la nouvelle avec force commentaires et soupirs ; mais ces occasions sont rares, et le paysan ne va pas perdre un temps précieux à les guetter. Les journaux ne traitent pas de ce qu'il serait essentiel au peuple de savoir ; ils ne l'éclairent pas sur ses besoins, ni sur ses droits.

*
* *

Est-ce à dire que l'écrivain néglige son devoir d'interprète véridique des inquiétudes et des vœux de la masse russe ? Certes, non. Mais il n'est pas libre d'agir comme il le faudrait, comme il le voudrait. La censure l'épie et l'arrête s'il a vu trop avant dans les affaires publiques.

La censure, en Russie, est, par sa sévérité et aussi par ses caprices déconcertants, un empêchement terrible à toute manifestation littéraire et intellectuelle. M. Arséniev écrivait, en 1869, dans le *Messager d'Europe :*

> Le nombre même des journaux et des revues qui ont été interdits ne suffit pas à donner une idée complète du joug qui pèse sur le journaliste russe. Combien d'articles ne furent pas imprimés, que de travail perdu ! On a peine à se figurer ce que le journalisme aurait pu faire pour le bien social et ce qu'il n'a pas fait de peur d'attirer la colère du Gouvernement.

Ces paroles n'ont rien perdu de leur actualité. La situation de l'écrivain russe ne s'est pas sensiblement modifiée depuis lors.

Les tracasseries de la censure sont d'autant plus pénibles et néfastes que les règlements sont plus confus et incertains : il en résulte une inquiétude pénible. Dans un article intitulé « Du monde du hasard », M. Rosenberg écrit :

> En dépit d'un système compliqué mais peu cohérent de pénalités pour les délits de presse, notre censure néglige de définir ce qui constitue le délit, de déterminer les cas auxquels ces pénalités s'appliquent... Aux demandes d'explications, la réponse est toujours la même : les périodiques et les journaux sont interdits ou poursuivis à cause de leurs tendances nuisibles. Ce que sont les *tendances nuisibles*, la loi ne le dit pas, et cette omission est volontaire.

L'histoire de la censure, tragique depuis ses origines, le fut particulièrement sous le règne de Nicolas Ier. Alors, l'ombrageuse sévérité du gouvernement prit les formes les plus paradoxales. On vit des censeurs jetés en prison pour quelque négligence, pour un peu de tolérance peut-être.

Le 6 avril 1865, sous le règne plus doux d'Alexandre II, la Russie emprunta le système qu'avait imposé à la France Napo

léon III en 1852. Plusieurs pays d'Occident, qui l'avaient aussi adopté, ne tardèrent point à le laisser tomber en désuétude. En France même, il ne se maintint que seize ans et disparut peu de temps après que la Russie l'eut adopté... Mais il est remarquable que ces règlements, qui en France avaient paru réactionnaires abusivement, semblèrent en Russie une mesure libérale : « Tout directeur de journal peut éviter l'ennui d'une censure quotidienne en se pliant aux exigences de l'administration », dit un journal officieux. La loi du 6 avril établit, en effet, pour les directeurs de journaux, des sanctions telles que la suspension, l'interdiction définitive ou temporaire des périodiques ou des journaux ; mais elle admet l'existence d'une presse libérée de la censure préliminaire. En outre, les journaux qui continuaient à être revisés quotidiennement par la censure, avant d'être livrés au public, se crurent à l'abri de toutes persécutions.

Donc, dans le monde des lettres, on s'enthousiasma. On célébra la possibilité de ne plus mentir, de ne plus déguiser sa pensée, enfin de parler librement : c'était, disait-on, l'affranchissement de la presse après la libération des serfs... Dans la joie où l'on fut, on négligea de remarquer tant de restrictions ou de sévérités qui donnaient à la loi son véritable caractère.

Le troisième avertissement entraîne la suppression temporaire. A sa réapparition, le journal est soumis à la surveillance quotidienne : chaque numéro doit être vu par le censeur la veille au soir de la mise en vente.

La loi se développa, se compliqua et devint toujours plus gênante en même temps que plus imprécise. En 1870, le directeur d'un journal officieux fut révoqué pour avoir inséré un article qu'avait pourtant accepté le censeur.

L'administration ne prend pas la peine d'expliquer les motifs des châtiments qu'elle distribue. En quelques cas seulement elle le fit. Ainsi, en 1874, la *Gazette de Pétersbourg* se vit interdire la vente au numéro « pour avoir communiqué une nouvelle inexacte ». En 1877, le *Goloss* fut pareillement frappé pour la publication d'un article intitulé « L'Ecole de la Municipalité, système de méfiance », et le *Monde russe* pour avoir annoncé faussement la descente de Turcs à Eupatoria. En 1876, on sévit contre plusieurs journaux « à cause de leur attitude relative aux projets du gouvernement lors des troubles de la Georgie ». Ces motifs démontrent bien que les avertissements et les interdictions temporaires ne peuvent éclairer les directeurs des journaux sur leurs droits. Trop de journaux, même des plus réactionnaires et orthodoxes, ont été trouvés nuisibles un jour ou l'autre ; on y a vu « des

jugements hardis ou inconvenants au sujet des mesures gouvernementales », des injures « contre la classe noble et les fonctionnaires du pays », ou enfin « des marques d'indéniable sympathie pour des personnes opposées au gouvernement ». La revue *Sovrémennik* ne se rendit-elle pas coupable « de jugements irrévérencieux à l'égard de l'Eglise orthodoxe » ? Le *Rouskoé Slovo* « ébranlait l'autorité de la religion chrétienne ». Un autre journal « parlait légèrement des coutumes du clergé ».

La censure est particulièrement susceptible en tout ce qui concerne la religion et l'ordre social. Elle défend les « jugements téméraires au sujet de la vraie foi », elle prohibe les « théories dangereuses du socialisme et du communisme ». Les *Archives de la médecine judiciaire* furent, une fois, punies pour un article sur « la situation des ouvriers en Occident au point de vue de l'hygiène ». L'article fut détruit, le directeur congédié, et le censeur, qui avait donné son visa, admonesté.

Depuis 1882, l'interdiction définitive d'un journal dépend de la décision des ministres de l'Intérieur, de l'Instruction publique, de la Justice et du haut procureur du Saint Synode. Leur droit de veto s'applique même aux journaux soumis à l'examen quotidien du censeur. Les directeurs dont les journaux ont été définitivement interdits perdent le droit de publier aucun autre journal.

Telles sont les raisons pour lesquelles l'œuvre littéraire, et spécialement le journalisme, ne peut avoir sa pleine efficacité. La faute n'est point aux écrivains.

Etant donné le petit nombre des journaux et des revues, les circonstances périlleuses au milieu desquelles ils doivent essayer de se maintenir, beaucoup de jeunes esprits, qui auraient pu se développer utilement, n'ont p int osé courir le risque et se sont vite découragés. D'autres sont devenus, malgré eux, ternes et timorés, ont pris un style ambigu et prudent, où l'idée ne s'exprime point avec netteté et se dissimule sous maintes précautions.

Mais aussi, à cause de ces difficiles conditions d'existence, il se produit parmi les écrivains russes une sorte de sélection : les plus forts seuls subsistent. C'est pourquoi, dans la littérature russe, les noms sont peu nombreux, mais dignes d'intérêt.

D'ailleurs, journalistes, romanciers ou philosophes, ils n'échappent point à la vigilance de la censure. Tolstoï, on le sait, a dû publier à l'étranger la plupart de ses derniers écrits, les plus importants au point de vue de la doctrine ; en outre, on l'a excommunié solennellement.

Gorki est sans cesse tracassé par les autorités, et la censure retranche des passages de ses œuvres : elle en a interdit quelques unes en entier. La section des belles-lettres de l'Académie impériale des Sciences l'avait choisi comme l'un de ses membres ; mais il ne fut pas indifférent aux troubles universitaires, la police en prit ombrage. Donc, les journaux publièrent une communication suivant laquelle Gorki n'était plus académicien. Non que l'Académie l'eût elle-même chassé : la communication officielle disait qu'en élisant Gorki l'Académie ne croyait pas choisir un homme poursuivi par le Gouvernement, et elle concluait que l'élection était non avenue. C'est-à-dire que Gorki était révoqué par l'Académie sans que l'Académie y fût pour rien. Korolenko, qui n'est guère moins suspect que Gorki et que jadis on fit résider en Sibérie, écrivit donc au président académique qu'il démissionnait. En deux lettres très spirituelles et loyales, il fait connaître les causes de son mécontentement : il ne peut admettre qu'ayant jadis voté pour Gorki il soit aujourd'hui censé le renier. Puis, il exprime d'une façon plus générale la souffrance des lettres russes. Il parle des « châtiments administratifs, qui jouèrent un si grand rôle dans notre littérature ». Il ne croit pas utile, s'adressant « à une société savante qui compte parmi ses membres les meilleurs historiens du pays », d'entrer dans les détails de cette histoire. Il rappelle cependant les noms de Novikov, de Griboïèdov, de Pouchkine, de Lermontov, de Tourguéniev, d'Aksakov, qui encoururent des pénalités diverses. Il note ce fait :

La surveillance policière que devait subir Pouchkine, gloire mondiale de notre littérature, dura non seulement autant que sa vie, mais trente ans après sa mort : en 1870, quand le général Mesentzev fut nommé chef de la gendarmerie, il réclama la liste des individus soumis à sa surveillance, et c'est alors que fut rayé de la liste le nom du conseiller titulaire Pouchkine.

L'énumération de Korolenko est volontairement incomplète. Aux noms qu'il cite il faudrait en ajouter bien d'autres, et la littérature russe apparaîtrait alors telle qu'elle est en réalité : comme un martyrologe.

*
* *

Le martyrologe des écrivains russes commence presque en même temps que la littérature russe. En voici quelques épisodes :

Sous le règne de la Grande Catherine, qui pourtant avait été l'amie de Voltaire et de Diderot, Radistchev fut condamné à

mort pour un livre intitulé « Voyage de Pétersbourg à Moscou ». Ce profond écrivain, qui avait étudié à Leipzig, approuvait les idées occidentales. S'il avait subi l'influence de Rousseau et de Mably, la Grande Catherine y était pour quelque-chose : c'est elle qui, férue alors de philosophisme, l'avait envoyé, ainsi que trois autres jeunes hommes, s'instruire à l'étranger. Radistchev, dans son livre, préconisait l'abolition du servage et, avec une très grande netteté d'esprit, établissait le plan de cette réforme sociale. Il signalait les abus des seigneurs, réclamait la liberté de la parole et la suppression de la censure. Il exprimait une doctrine déiste, affirmait l'égalité de tous les êtres humains, revendiquait pour le peuple des droits intangibles.

Quand il fallut poursuivre Radistchev, on fut embarrassé : il n'y avait point alors, en Russie, de lois qui s'appliquassent à ce genre de crime. On fit donc appel à toutes les lois en vigueur, y compris le règlement militaire et les statuts maritimes. On utilisa contre lui des articles ayant trait « aux voleurs qui causent des troubles », « aux criminels qui attentent à la vie des rois ou veulent usurper le trône », « aux officiers qui livrent à l'ennemi une forteresse qu'ils pourraient défendre » (1).

A l'occasion des fêtes par lesquelles on célébra la paix conclue avec la Suède, la peine de mort pour Radistchev fut commuée. Il se vit privé de tous ses grades, de ses décorations, de ses titres de noblesse ; on l'exila en Sibérie, dans la prison d'Ilimsk. Radistchev y vécut six ans, loin du monde civilisé, sous la surveillance de policiers qui le considéraient comme un malfaiteur vulgaire. A l'avènement du tzar Paul Ier, Radistchev reçut l'autorisation de revenir en Russie et de résider dans ses terres. A l'avènement d'Alexandre Ier, il fut nommé membre d'une commission législative. Il s'efforça d'être utile aux serfs et de faire accepter de libérales réformes judiciaires. Son chef, le comte Zavadovsky, le menaça encore de la Sibérie. Radistchez, sûr que ses idées ne seraient jamais adoptées, se tua le 12 septembre 1802.

Le poète Poléjaïev, qui vécut de 1805 à 1838, devint notoire, quand il était encore étudiant, par une ode qu'il écrivit « en mémoire des bienfaits d'Alexandre Ier pour l'Université de Moscou ». Elle lui était commandée. Mais, il avait aussi du talent pour la satire. Dans son petit poème de *Sachka*, qui circulait manuscrit, il décrivait les mœurs et les fêtes des étudiants. Tout son avenir en fut détruit. La direction de l'Université connut ce poème, y trouva des passages irrévérencieux à l'égard de la reli-

(1) Miakotine. Na slavnom postou.

gion, y découvrit des traces de mécontentement au sujet de l'état social de la Russie. L'empereur Nicolas Ier était alors à Moscou pour les cérémonies de son couronnement. Il manda Poléjaïev et lui ordonna de lire, à haute voix, son poème. Après quoi il dit au prince Lieven, son ministre de l'Instruction publique : « Je mettrai fin à cette licence. » Le ministre fit observer qu'il n'y avait rien à reprendre à la conduite générale de Poléjaïev. Alors l'empereur dit au jeune homme : « Ces paroles t'ont sauvé, mais il faut que je te punisse pour faire un exemple. » Puis il ajouta : « Je te donne la possibilité de te racheter par le service militaire. Ton sort dépend de toi ; si je t'oublie, tu pourras m'écrire ». Et il embrassa Poléjaïev sur le front... Le service militaire, sans terme et sans la possibilité d'y acquérir un grade, fut pour le poète un incessant supplice : il y subit toutes les brutalités. Puis la phtisie mit le comble à son infortune. Il est vrai qu'à son lit de mort on lui donna le grade d'officier.

Il faudrait signaler encore d'autres douleurs, celles, par exemple, de Chevtchenko, le poète petit-russien, dont on voulut anéantir systématiquement le génie, en le faisant soldat, lui aussi, en lui interdisant d'écrire, de peindre.

Mais la râfle la plus terrible que l'on ait faite dans la pensée et dans l'art russe est celle que motiva le procès de Pétrachevsky. Dans la nuit du 23 avril 1849, on le sait, Dostoïevsky fut arrêté ; on le jeta dans la prison Pierre-Paul où il resta huit mois. Le motif de l'arrestation était « l'affaire Petrachevsky ». Pour avoir pris part pendant trois ans aux réunions que donnait Pétrachevsky ; pour s'être mêlé à des conversations où l'on blâmait la sévérité de la censure ; pour avoir fait la lecture, à l'une de ces réunions, en mars 1849, de la fameuse lettre de Biélinsky à Gogol, que Plechtéiev avait envoyée de Moscou et qui est « pleine d'expressions indécentes contre l'Eglise orthodoxe et la puissance suprême » ; pour avoir fait à nouveau cette lecture chez Dourov et avoir donné la lettre à copier à Monbelli ; pour avoir eu connaissance d'un projet de typographie, que l'on méditait chez Dourov ; pour avoir assisté chez Spechnev à la lecture de la « Causerie du Soldat » ; pour avoir nourri des intentions criminelles ; pour avoir tenté avec d'autres de répandre des écrits anti-gouvernementaux. Dostoïevsky fut condamné à la peine de mort ainsi que vingt autres membres des réunions Pétrachevsky et Pétrachevsky lui-même. Dostoïevsky et ses compagnons furent conduits à la place Sémenovsky.

Là, tout est préparé pour l'exécution : au milieu de la place, une haute plateforme avec trois poteaux. Trois bataillons, de

ceux auxquels appartenaient plusieurs des condamnés, font la garde. Les condamnés sont amenés sur l'estrade. On leur lit la sentence de mort. Le prêtre les exhorte, et tous les rites qui précèdent la fusillade sont accomplis. Le bourreau brise au-dessus de leurs têtes leurs épées. On leur fait revêtir des chemises blanches avec des capuchons qui leur couvrent le visage. Le commandant des troupes donne l'ordre de mettre en joue. Mais alors un messager arrive à bride abattue. On interrompt la manœuvre. On donne lecture d'un décret impérial qui substitue à la peine de mort d'autres châtiments : pour Pétrachevsky ce furent les travaux forcés à perpétuité ; pour Dostoïevsky quatre ans de travaux forcés, puis le service comme soldat dans le régiment d'Orenbourg.

Le comte Korf a écrit ultérieurement dans ses mémoires que Pétrachevsky et ses compagnons avaient en vue de réformer l'état social de la Russie d'après les idées de l'Occident, de préparer d'abord les esprits à cette révolution au moyen d'écrits sociaux et à tendance communiste, au moyen de discours par lesquels ils jetaient le discrédit sur l'état de choses actuel. Il constate, d'ailleurs, qu'il n'y eut pas d'attentat, que les préparatifs d'une révolte ne furent pas prouvés ; il ajoute que tout cela « ressemblait plutôt à une folie qu'à un crime ».

Dostoïevsky, dans *Ma défense*, affirme qu'il n'y eut jamais entre Pétrachevsky et ses hôtes habituels d'entente préalable pour une action révolutionnaire ; il déclare que l'on se réunissait pour causer et qu'évidemment les nouveautés occidentales intéressaient tout le monde : la révolution française de 1848 avait alors un retentissement considérable dans l'Europe entière.

Pétrachevsky était un homme fort distingué, avide de savoir, passionné pour les idées généreuses. Il discutait avec ses compagnons la liberté de conscience, le gouvernement représentatif, le régime républicain, le désarmement ; quant à la Russie, ce que l'on souhaitait principalement, c'était l'abolition du servage, la liberté de la presse, les réformes judiciaires. On subissait l'influence de Fourier, de Saint-Simon, de Victor Considérant, de Louis Blanc, de Proudhon, de Lamennais.

*
* *

En dépit de toutes ces persécutions, et peut-être avec plus d'énergie à cause d'elles, l'écrivain russe est perpétuellement préoccupé d'action morale et sociale. Le gouvernement ne réussit pas à le décourager.

Le véritable écrivain russe est un apôtre. Devant la tâche qu'il s'est imposée, il demeure vaillant et grave. Malgré des instants d'humour, il est moraliste. Il est avide de vérité, soucieux d'une documentation juste. Il a le don de l'étonnement et de l'observation. L'immense et complexe vie russe s'offre à son enquête : il n'a pas besoin de raffiner pour que son œuvre soit intéressante et importante. A ses constatations il ajoute une idée des remèdes à apporter aux maux qu'il a vus. Il abandonne au goût blasé des oisifs le roman passionnel et quintessencié. Les littératures étrangères suffisent à contenter les besoins esthétiques des délicats ; le véritable écrivain russe assume une tout autre tâche.

*
* *

On pourrait tirer de la littérature russe contemporaine un tableau exact et complet de la situation du paysan, un saisissant diagnostic du malaise dans lequel il vit.

Le paysan russe est doux, humble et routinier. Le long asservissement l'a dépourvu d'initiative, mais, par contre, l'a muni d'une patience inépuisable, d'une endurance à toute épreuve. Il s'est fait à la misère, il s'y est adapté ; il emploie une extraordinaire obstination à se maintenir vivant dans des conditions de vie presque impossibles. Il cherche peu à améliorer son sort. L'action coopérative n'est pas dans son caractère : un village situé près d'un marais pestilentiel souffrira des fièvres et de tous les inconvénients qui résultent de ce voisinage, les paysans ne songeront pas à unir leur travail pour dessécher le marais. Ils ne tracent pas de routes en commun : chacun préfère accepter le surcroît de peine, les dommages que causent les mauvais chemins, la perte de temps, plutôt que de s'atteler à une besogne dont le résultat n'est pas d'une égale importance pour tous les habitants du pays (1).

Ils sont rébarbatifs au progrès. Ils n'achètent guère de machines, mais suivent les pratiques les plus anciennes, les plus fatigantes, les moins productives. Ce n'est pas faute de comprendre qu'il y aurait avantage à perfectionner le mode de culture : le paysan russe est, à sa manière, très intelligent. Seulement il n'a pas le loisir de s'arracher jamais au labeur quotidien pour se mettre au courant des découvertes et des inventions. Toute innovation se présente à lui comme un luxe qu'il ne peut encore se permettre, qui convient à des gens dont le gain n'est pas si pré-

(1) Gleb Ouspensky.

caire. En outre, il est méfiant ; ayant été longtemps exploité, il soupçonne son interlocuteur de lui cacher une pensée secrète, et, quant à lui, par prudence, il réserve son opinion.

Un fatalisme invétéré domine cet être charitable et bon, qui est capable de gaieté franche, d'élans poétiques, d'amour pour son travail, qu'il considère comme sacré, comme imposé par Dieu.

Cet ancien serf a le respect des autorités, des gens bien vêtus, le culte du tzar, qui, dans son imagination patriarcale, se dessine comme un père, comme celui sur qui repose tout le soin du vaste territoire. Il ne se révolte que rarement contre les impôts qui le ruinent et qui pourront lui faire infliger, après la saisie, les pires traitements, jusqu'aux punitions corporelles. Dans les années de disette, pourtant si fréquentes, les émeutes n'ont éclaté que récemment... Quand il n'aura plus rien, le paysan devra mendier, il le sait d'avance : il en a vu partir d'autres sur la grand'route. Lui-même y cheminera... L'été dernier, des révoltes de paysans se sont produites ; encore ne furent-elles qu'étroitement locales : elles eurent un caractère naïf qui attendrit. La faim les poussait à bout ; les propriétaires les exploitaient, les payaient d'une façon dérisoire, tandis qu'augmentait le prix du blé, de la paille, de tout ce qu'il faut au paysan.

L'arrivée des émeutiers dans les domaines seigneuriaux, dit un journal qui a fait une étude précise de ces événements (1), n'était pas, dès l'abord, accompagnée d'actes de violence, comme le feraient croire les communications officielles. Au contraire,ils venaient demander du blé, ils voulaient en emprunter pour *se maintenir*, *pour les semailles*. Ils sollicitaient en pleurant, tenant parfois des icones à la main. Souvent ils amenaient leurs femmes et leurs enfants : ils promettaient de restituer avec le temps, *dès qu'ils le pourraient*, de restituer *en conscience*. Et c'est seulement à l'égard des propriétaires impitoyables qui refusaient trop durement, à l'égard des riches qui se riaient de leur misère, que les paysans firent usage de la violence. En général, les bagarres furent provoquées par les propriétaires... Il y eut des occasions où les paysans défendirent le *bon seigneur* contre des émeutiers qui, venus de loin, ne savaient pas et voulaient envahir la propriété : ils postaient, à l'entour, des sentinelles pour annoncer aux arrivants qu'on *avait déjà passé par là*.

*
* *

Ce pauvre peuple aurait besoin d'être tiré de sa nuit. Il faudrait avant tout qu'on l'éclairât.

Le problème de l'éducation populaire en Russie est extrême-

(1) *L'Affranchissement*, n° 4

ment compliqué, à cause de circonstances diverses. D'abord, l'immense étendue du pays réclamerait un organisme scolaire dont l'ampleur minutieuse est difficile à concevoir. Mais surtout le Gouvernement ne tient pas à ce que le peuple s'instruise ; il préfère ne pas éveiller en lui trop d'idées ; le maintenir dans une ignorance respectueuse et obéissante. Manifestement, il n'envisage pas sans crainte ces velléités de savoir qui se font sentir d'une façon toujours plus évidente dans la campagne russe, bien faiblement encore, avec assez de netteté cependant pour qu'on voie là un signe des temps nouveaux.

Depuis un demi-siècle, il est certain que des progrès se sont réalisés : les écoles sont plus nombreuses, ainsi que le prouvent les statistiques officielles. Les chiffres qu'on donne sont édifiants et encourageants. Néanmoins ils ne doivent pas faire illusion. Si considérables qu'ils soient, on est frappé de leur modicité lorsqu'on les compare au chiffre énorme de la population russe. Il est clair que l'instruction fournie par ces écoles n'atteint qu'une fraction minime de la population rurale. En second lieu, ces chiffres ne permettent pas de conclure à un véritable désir qu'aurait le gouvernement d'instruire les gouvernés. En réalité, quand le gouvernement crée des écoles, c'est pour faire sa part au besoin d'instruction qui se manifeste ; et cette part, il la fait aussi petite qu'il le peut. Il crée des écoles pour empêcher que l'initiative privée en crée de son côté et organise elle-même, à sa manière, l'enseignement du peuple russe. Il se méfie des désirs pédagogiques que « l'intelligence » révèle. Dans bien des districts, on a fermé nombre d'écoles libres qui soudain s'étaient produites. Tolstoï a raconté toutes les difficultés que lui causa jadis l'organisation de l'école de Iasnaïa Poliana. Des règlements ministériels ont interdit la création d'écoles indépendantes de celles que le gouvernement dirige et inspire. Enfin, si le gouvernement fonde des écoles, ce n'est pas tant pour promulguer l'instruction que pour lutter pied à pied contre l'action de « l'intelligence ».

Il existe plusieurs sortes d'écoles. Les unes sont organisées par les zemstvo, organes de l'Administration locale ; les maîtres qui enseignent là sont choisis avec soin ; une circulaire prescrit aux municipalités de ne point admettre de professeurs « peu sûrs », c'est-à-dire dont les idées politiques aillent à l'encontre de l'autorité gouvernementale. On a vu, parmi ces maîtres et ces maîtresses, des dévouements admirables : combien d'entre eux aussi furent réprouvés pour leur libéralisme, inquiétés et révoqués. Beaucoup d'écoles sont du ressort du Saint Synode. Elles enseignent à lire et à écrire, à comprendre le slavon, à compter.

Il est fréquent aussi que les paysans d'un village abandonné louent pour l'hiver, à raison de quelques roubles par mois, un maître qu'ils chargent d'apprendre à lire aux enfants. Tolstoï a noté, dans son livre sur *le Progrès et l'Instruction publique en Russie*, que plus de la moitié de la population totale de l'empire est disséminée en de tout petits villages de trente ou quarante âmes. Pour de si étroites agglomérations, on n'a pu instituer d'écoles régulières : il faut que les paysans se procurent eux-mêmes leur système d'éducation. « Ici, le sacristain enseigne, dans sa maison, huit garçons du village voisin pour cinquante copeks par mois. Là, un petit village a engagé un soldat à raison de huit roubles pour tout l'hiver, et le soldat va d'une isba dans l'autre... » Gleb Ouspensky a fait un curieux tableau de ces pauvres écoles improvisées. Le maître et sa bande d'écoliers s'installent, pour la classe, dans les chaumières les plus spacieuses, qui les hébergent à tour de rôle. Quelquefois ils sont mal accueillis. La ménagère trouve qu'on lui met tout sens dessus dessous ; et, si elle a l'amour de l'ordre chez elle, chasse tout ce monde.

Le travail du maître dans les écoles régulières est très dur. On lui envoie les enfants dès qu'il fait jour ; on compte qu'il les gardera jusqu'à la nuit. Les parents maugréent lorsque les enfants reviennent trop tôt : c'est que le maître est paresseux... Le local est généralement mauvais ; on y manque d'air et de lumière. Les honoraires de l'instituteur sont dérisoires, de 15 à 25 roubles par mois, ou moins encore, sans la nourriture.

*
* *

Tel est l'abandon dans lequel le paysan russe est laissé. Qui lui viendra en aide ? Il y a bien le prêtre qui pourrait agir avec d'autant plus de facilité que la foi est vive dans les campagnes et qu'il n'est pas tenu en suspicion par les pouvoirs publics. Mais si l'église est pour le paysan une habitude, parfois même une consolation, elle n'est point un guide. Il est bien rare en Russie que les prêtres de village fassent des sermons ; jamais ils ne commentent le dogme. D'ailleurs, les prêtres, qui forment une caste spéciale, ont eux-mêmes à se plaindre de la vie. Aussi, le paysan ne leur marchande-t-il pas son indulgence quand ils sont, par exemple, ivrognes. Les prêtres sont assez misérables matériellement et moralement. Ils ne sauraient avoir un grand prestige. On reconnaît leur utilité, mais on en sait les bornes.

Le paysan, dit un personnage de Gleb Ouspensky, le paysan a des péchés que ni le starosta, ni le cabaretier, ni même le gouverneur ne

peuvent lui remettre : donc, il faut qu'il y ait un clergé. Si le Seigneur donne une abondante récolte, le paysan veut, par reconnaissance, allumer un cierge : il a besoin pour cela du clergé, car où le placerait-il, son cierge, à la poste ou à la mairie ? Non, chaque chose à sa place... Notre prêtre n'est pas très bon. Il boit. Mais on ne peut se passer de lui. Le directeur de la poste est un ivrogne, lui aussi : c'est quand même lui qui expédie les lettres.

Ce clergé ne peut évidemment suffire à contenter l'âme paysanne, quand parfois elle s'éveille à de plus hautes pensées. Alors, livrée à elle-même, elle s'égare ; et les sectes surgissent, bizarres, maladives et innombrables.

*
* *

L'action populaire et sociale que n'accomplissent ni les pouvoirs publics ni les pouvoirs religieux, la littérature s'est fait un devoir de s'en préoccuper. Et ce devoir, si les écrivains avaient la tentation de l'oublier, leurs sévères critiques le leur rappelleraient.

Le rôle de la critique est d'autant plus considérable en Russie que, selon la juste remarque de Mikhaïlovsky, « il est plus commode de parler des reflets de la vie que donne la littérature, que de la vie même » ; c'est pourquoi les critiques ne se bornent pas à de vaines observations esthétiques, mais leur œuvre est aussi bien politique et sociale que littéraire. Conséquemment, en aucun autre pays la critique ne fut peut-être si dogmatique, si impérieuse à l'égard des écrivains, si exaltée dans ses principes, si sévère. A la notion du beau, elle substitue celle de l'utilité sociale Tchernichevsky et Dobrolioubov considèrent les œuvres littéraires comme des documents d'après lesquels on peut juger de la réalité. Pissarev, plus absolu encore, exige d'elles un rigoureux caractère de témoignage historique. Il résulte de telles préoccupations un naturel dédain pour la vaine littérature. Dobrolioubov était impitoyable pour les plus grands talents s'il ne les trouvait pas démocratiques : il se dut à lui-même de méconnaître Derjavine, Karamsine, Joukovsky, et même Pouchkine. Quant à lui, il avait idéalisé le peuple : il voyait au peuple toutes les qualités intellectuelles autant que morales ; il exigeait que « l'on sentît comme le peuple », que l'on prît le peuple pour guide, pour inspirateur. Pissarev méprisait l'art, accablait Pouchkine, niait Lermontov, Griboïedov, Krilov et Gogol même, qui cependant fut en Russie le premier à peindre la vie des petites gens, sincèrement, sans suivre des poncifs. Mais Pis-

sarev, plus absolu que nul autre dans ses convictions, voulait constituer une école de réalistes intransigeants. Comme panacée sociale, il préconisait les sciences naturelles, disant qu'elles étaient indubitablement les premières de toutes, étant susceptibles de vérification et non pas, comme d'autres, théoriques et vagues. Il conseillait à Chtchédrine de laisser là toute littérature et de traduire les savants étrangers. Il aspirait au positivisme; et, de même, toute cette génération éprouva le besoin de quelque chose de précis pour s'orienter « dans la masse d'idées nouvelles qui la submergeait ». On voit combien les critiques les plus éminents sont loin d'une conception purement artistique de la littérature.

Nul écrivain ne fut plus attaqué dans son pays que le grand Tourguéniev, malgré son génie et malgré l'influence qu'eurent ses *Récits d'un chasseur* sur le mouvement d'idées qui aboutit à la suppression du servage. Mais ses juges ombrageux trouvèrent ultérieurement qu'il attachait trop d'importance à la beauté littéraire. Son talent le rendit suspect à la critique ; on lui en voulut aussi d'avoir dans *les Pères et les Enfants* tracé du radical russe un portrait qui n'était pas sympathique avec évidence.

Depuis cette époque, la critique est devenue moins tracassière. Elle a conservé cependant son caractère politique.

Mikhaïlovsky est aujourd'hui le plus important des critiques russes. Il est sociologue et publiciste. A cet égard, il continue la tradition de ses prédécesseurs. Mais il se distingue nettement de Pissarev en faisant une place plus grande à l'idéal. Il se sépare aussi des marxistes, dont l'influence est considérable aujourd'hui sur toute une partie de « l'intelligence » russe : il ne considère pas la question sociale comme un problème purement économique. Il est positiviste, certes, et réaliste. C'est à la réalité même de l'existence qu'il s'intéresse, mais pas seulement à l'existence matérielle : sa notion de la vie est plus complexe, plus large et plus belle que celle des positivistes antérieurs. Il en résulte que sa critique est plus tolérante.

L'idée qu'il se fait du rôle actif de l'écrivain est fière et vaillante. Il constate que l'écrivain n'a point, en Russie, toute la liberté désirable. Mais il veut qu'il conserve du moins sa « liberté intérieure », laquelle consiste à se dégager de toutes compromissions, sauf celles qu'exigent impérieusement les sévérités de la censure.

Ma parole n'est pas libre, dit-il, si je la porte au marché et si je la vends à celui qui m'en offre le plus : l'acheteur mettra la main dessus, et la main de l'acheteur est lourde. Ma parole n'est pas libre si, pour

quelque raison, je désire plaire aux hommes puissants ou à la foule dans son caprice momentané... Ma parole n'est pas libre, si je suis pareil à une girouette qui tourne au gré du vent : est-ce qu'une girouette est libre? elle est le plus docile des esclaves. Ma parole n'est pas libre si elle est guidée par l'envie, la haine personnelle, l'ambition, le vœu d'exprimer quelque idée neuve quand je n'en ai point à ma disposition...

Mikhaïlovsky sait bien que la parfaite liberté n'est pas conciliable avec la faiblesse de l'être humain. Mais de cet idéal on peut s'approcher, — comme le prouvent l'histoire des lettres russes, l'exemple d'hommes qui, dans la mesure de leurs forces, mirent en pratique la haute conception qu'ils eurent de leurs devoirs d'écrivains...

Bien qu'il tienne un plus grand compte que Pissarev ne le faisait du caractère d'art des œuvres qu'il juge, Mikhaïlovsky, de même que Dobrolioubov et Tchernichevsky, exige de l'art qu'il soit utile. Il considère que la doctrine de l'art à destination sociale n'appartient pas à un groupe, à une époque :

Pour autant que l'on peut prévoir l'avenir, écrit-il, l'art demeurera le stimulant, non pas d'un émotion esthétique, mais de sentiments compliqués, d'idées morales et politiques.

A l'art pour l'art qui, à ses yeux, est sans valeur, il oppose « l'art pour la vie ».

(*A finir.*)

IVAN STRANNIK

# Albert Cahen

Parmi les souffrances humaines, nous n'en pouvons pas imaginer de plus poignante, de plus cruelle, de plus injuste aussi que celle d'un artiste qui, ayant atteint la maturité de son talent, ayant achevé sa personnalité, conscient de toutes les difficultés, de toutes les ressources aussi de son art, se sent, se voit tout à coup frappé en plein travail, arrêté en plein effort, au cœur même de son œuvre, à l'heure où il allait enfin recueillir le fruit de toute une existence de recherches, de méditations, de silences riches de pensée.

Telle vient d'être la douloureuse destinée d'Albert Cahen, l'auteur d'*Endymion* et de la *Femme de Claude*, atteint dans le Midi, où il s'était isolé pour travailler avec plus de ferveur à une œuvre qui le passionnait, par une maladie qui n'a pas pardonné ; et si, comme nous avons tout lieu de le craindre, il a compris qu'il ne s'assiérait jamais plus à sa chère table de travail et qu'on le relevait de sa tâche, nous ne pourrons jamais nous représenter sa détresse sans être étreints d'une infinie émotion.

L'œuvre, en effet, qu'il laisse inachevée, presque achevée cependant, remplissait depuis quatre ans toute sa vie, toute sa pensée d'artiste. Il s'y était donné avec amour, de toute son activité et de tout son cœur. Il la portait sans cesse avec lui ; il ne s'en séparait jamais ; elle était de toutes ses joies et de toutes ses tristesses. Il fondait sur elle les grands espoirs que les âmes d'artistes se plaisent à concevoir des œuvres qu'ils ont longuement choyées ; c'est une des formes de la tendresse que d'attendre beaucoup d'un enfant profondément aimé. Il comptait sur elle pour effacer certains souvenirs restés douloureux de sa carrière théâtrale; car il n'avait guère été favorisé des circonstances et, comme toutes les natures d'une délicatesse affinée, il avait le douloureux privilège de pouvoir souffrir beaucoup et longtemps. Ces blessures anciennes, encore sensibles parfois, il avait la conviction que l'œuvre nouvelle, dont la destinée serait heureuse et ensoleillée, les fermerait à jamais. Et il l'en aimait davantage de s'en promettre tant de joies qui seraient une réparation.

Hélas ! si maintenant vient la réparation, comme nous en avons la forte assurance, elle aura trop tardé, puisqu'il ne la connaîtra plus. Mais il peut compter sur ses amis qui seront fidèles à sa

chère mémoire et qui feront en sorte que son âme d'artiste soit connue tout entière et que rien ne reste sans écho de ce qu'il voulait dire, de ce qu'il avait à dire, de ce qu'il disait encore, à l'heure affreusement triste où la musique s'est assoupie en lui et éteinte avec la pensée. Cette œuvre, à laquelle il a consacré ses dernières années et que, sans doute, il pressait encore contre son cœur dans ses derniers moments, cette œuvre dont mon amitié charmée s'était fait une joie d'écrire pour lui le poème, et qui avait été entre nous l'occasion d'une intimité délicate et profonde, cette œuvre que nous avons aujourd'hui la douleur de voir interrompue par la plus soudaine et la plus cruelle des catastrophes, nous nous efforcerons de la restituer tout entière; car il lui aurait dû d'être enfin estimé et admiré comme il devait l'être, selon toute sa valeur qui n'a pas été complètement appréciée. Et ce qu'elle lui eût apporté, s'il eût été là, nous ferons en sorte qu'elle le donne à sa mémoire qui mérite cette consécration suprême.

Ceux, en effet, qui ont aimé *la Femme de Claude* — et ils seraient infiniment plus nombreux qu'ils ne sont déjà s'il n'avait pas été dans la destinée de cette belle œuvre de se heurter à des difficultés sans cesse renouvelées — retrouveront dans ce drame passionné, avec bien d'autres choses que je dirai plus tard et surtout des dons de pittoresque et d'évocation nouveaux dans son œuvre, les larges et puissantes qualités dont ils avaient été frappés, le sentiment vif et fort de l'action, la netteté, l'énergie de la déclamation, et aussi des passages de gravité sereine et de hautaine mélancolie, comparables à cette admirable méditation de Claude, au troisième acte de *la Femme de Claude*, qui est certainement une des pages les plus émouvantes et les plus nobles d'inspiration du théâtre musical contemporain, une de celles dont on peut être certain qu'elles resteront, parce qu'à la profondeur du sentiment elles joignent cette sauvegarde des grandes œuvres, le style.

Le style, cette perfection indéfinissable qui confère à une forme d'art une grâce comme classique et lui assure la durée, Albert Cahen en avait pour ainsi dire pénétré le secret auprès du plus grand des musiciens français depuis Berlioz, auprès de César Franck, dont il était un des élèves favoris et pour qui, d'ailleurs, il eut toujours une affection filiale. César Franck l'avait initié à son art sévère et probe, qui est comme la conscience de la musique et qui a ses pures origines dans les grands classiques, les Bach et les Beethoven, dont il continue la haute tradition. La sûreté du goût, la droiture du sentiment, la noblesse de l'expression, la hauteur de la pensée, qui distinguent, entre toutes, les

œuvres trop rares de l'auteur des *Béatitudes*, nous les retrouvons dans les œuvres, trop rares aussi, de l'auteur d'*Endymion*. Cet élève était digne d'un tel maître et ce maître, aimé gravement et presque saintement par tous ceux qui l'approchèrent comme un grand ouvrier d'art au désintéressement légendaire, se complaisait entre tous à encourager la vocation de cet élève dont il attendait beaucoup. Et aujourd'hui nous portons le deuil de cet ami, à la veille même du jour où il allait enfin réaliser *toutes* les espérances que César Franck avait conçues de lui et savait justifiées. Car dans cette œuvre encore inédite, il y a toute une partie de lui-même, inédite aussi, qui allait nous être et qui nous sera bientôt révélée. Si nous n'en disons pas davantage aujourd'hui, c'est par respect pour sa pensée qui eût souffert de divulgations anticipées; nous croyons être fidèle à son désir secret en réservant pour l'avenir d'en parler comme il conviendrait; car tous ceux qui l'ont approché et ses plus intimes amis savent quel souci jaloux il avait de cacher à tous les regards, même les plus chers, l'œuvre à laquelle il travaillait et cela aussi longtemps qu'elle n'avait pas, selon son goût sévère et sans complaisance, réalisé toute sa beauté.

***

Albert Cahen a été essentiellement un musicien dramatique et l'on devra reconnaître quelque jour qu'il a été l'un des musiciens dramatiques les mieux doués de son temps. *La Femme de Claude* est assurément l'un des meilleurs drames lyriques qui aient été écrits depuis vingt ans et c'est grand dommage qu'il ne soit pas au répertoire courant de l'Opéra-Comique. Nous sommes assuré qu'il y retrouverait le succès très chaleureux qui l'accueillit à la création, malgré le mauvais vouloir d'une direction hostile qui ne craignit pas, après deux ans d'attente, qui furent pour le musicien deux années d'angoisse, d'en donner la première représentation sept jours avant la fermeture du théâtre, le 23 juin 1896; succès si méritoire et d'ailleurs si net qu'elle fut, à la réouverture, contrainte de le reprendre.

Cette passion du théâtre, Albert Cahen la ressentit dès sa première jeunesse en même temps que s'éveillait en lui le goût de la musique; et c'est pour cela qu'à part quelques morceaux de concert et de musique de chambre, un certain nombre de mélodies, d'une délicatesse de sentiment charmante, mais somme toute peu nombreuses, tout ce qu'il nous a laissé a été représenté, a connu l'épreuve de la rampe, a affronté le public. C'est un mu-

sicien de théâtre et un musicien de théâtre important qui vient de disparaître.

Il était né en 1846 et déjà en 1851, âgé de cinq ans, il manifestait pour la musique des dispositions exceptionnelles. Il eut d'abord pour professeurs de piano Stamaty et Mme Szarvady, puis il étudia la composition avec César Franck. Nous avons dit plus haut ce que fut cette initiation. En 1872, il écrit sa première œuvre musicale importante, et, si elle n'est pas proprement dramatique, elle appartient déjà au thâtre, puisqu'elle apporte un commentaire orchestral à un des drames les plus puissants de Victor Hugo. C'est une ouverture et de la musique de scène pour *les Burgraves*.

En 1874, sur un poème de Louis Gllet qui fut depuis son librettiste de prédilection, il donne au concert Colonne une scène biblique d'un sentiment dramatique très énergique, *Jean le Précurseur*. Le public des concerts lui fait un accueil des plus sympathiques qui, à Angers, à Lyon, à Genève et particulièrement à Marseille, où le rôle de Jean était chanté par Auguez, devait se transformer plus tard en de véritables ovations.

En 1880, le 11 octobre, Albert Cahen fait représenter à l'Opéra-Comique un acte d'une fraîcheur sylvestre et d'une grâce à la Théocrite incomparables, *le Bois*. C'est un badinage spécieux et galant, un marivaudage léger et subtilement amoureux entre un jeune faune et une nymphe à qui la musique d'Albert Cahen parvenait à donner plus de verve, d'esprit et de jeunesse que ne leur en avait déjà donné le prodigue Glaligny. Car c'est sur un poème de Glatigny, joué à l'Odéon, en 1871, par Pierre Berton et Marie Colombier, qu'il avait écrit, pour les voix charmantes de Mmes Thuillier et Ugalde, les deux rôles si spirituellement bucoliques de Mnasile et de Doris. Le succès du *Bois* fut très vif et par toute la critique jugé des mieux mérités ; de fait c'est bien un des plus jolis actes qui se puissent imaginer. *Le Bois* fit également son tour de province et son tour triomphal. On le fêta à Nantes, à Lyon, à Genève, pour ne citer que les théâtres importants.

En 1883, il fait connaître au public parisien sa première grande œuvre musicale, ENDYMION, écrite sur un poème de Louis Gallet, en trois parties. Il fut exécuté sept fois en entier, la première, le 18 mars, aux Concerts populaires que dirigeait Pasdeloup, avec un succès éclatant. Cette grande composition dramatique, symphonique et lyrique contient des pages de premier ordre, telles que le prélude du second acte, l'Evocation et le duo; mais ce qu'on ne saurait assez admirer, c'est le parfum antique, le charme de jeunesse qui s'en dégage. *Endymion*, c'est un hymne païen

dédié à la beauté et à l'amour, parmi la plus indulgente, la plus accueillante nature, sous le ciel le plus affable qui fut jamais. Et la musique chante adorablement l'heure mythologique où toute cette douceur de vivre s'épanouissait dans les bois sacrés qu'argentait, le soir, une présence de déesse. Jamais peut-être plus que dans cette œuvre qui connut d'ailleurs l'interprétation magnifique de Mmes Rose Caron et Richard, de MM. Auguez et Bosquin, Albert Cahen ne se révéla poète.

En 1884, pour la Société Guillot de Sainbris, il écrit une succession de scènes féeriques sous le titre de *la Belle au Bois dormant ;* elles sont exécutées trois fois à Paris, deux fois à Genève, Lyon, Angers. En 1885, il donne un poème symphonique, *Sabina*, au Concert Pasdeloup.

En 1888, M. Eyrin Ducastel, directeur du Grand-Théâtre de Genève, donne, le 5 avril, la première représentation de l'unique ballet qu'Albert Cahen ait écrit et qu'il lui avait commandé. Le livret était de J. Ricard. L'œuvre, à ce moment, ne comportait qu'un acte. L'année d'après, elle fut remaniée en vue de scènes plus vastes et c'est en deux actes qu'elle fut donnée à Marseille, sous la direction Stoumon et Calabresi, et à Lyon. Le succès de *Fleur-des-Neiges* fut un succès sans restriction. La presse genevoise et la presse provinciale furent unanimes à louer en cette œuvre gracieuse l'heureuse abondance des rythmes, la richesse mélodique, la qualité de l'inspiration. Au lendemain de la première, la valse des Edelweiss et le pas des Cristaux furent célèbres. Il ne leur a manqué pour être dans toutes les mémoires que la sanction de l'Opéra.

En 1890, Albert Cahen donne son premier grand ouvrage dramatique proprement dit, *le Vénitien*, opéra en trois actes et quatre tableaux, sur un poème de Louis Gallet qui s'était lui-même inspiré du « Siège de Corinthe » de Byron.

*Le Vénitien* devait être représenté à la Monnaie; il avait été accepté par Verdhurt qu'il suivit au Théâtre lyrique de Rouen. C'est là qu'eut lieu, au mois d'avril, la première représentation, avec Lafarge comme principal interprète. César Franck y assistait; et, le 16 avril, il écrivait à Albert Cahen :

Mon cher ami,

La soirée de lundi a été une des meilleures de ma vie musicale et je ne veux pas attendre votre retour à Paris pour vous le dire. J'ai été tout à fait heureux, j'espérais que ce serait bien, mais mon attente a été dépassée.

Dans cette œuvre importante, dont une page en particulier

enthousiasmait César Franck (*Je la bénis, l'heure tant attendue*), commencent à se dégager les qualités dramatiques maîtresses d'Albert Cahen. Il a le mouvement et l'accent : il traite avec une vigueur saisissante les situations violentes et il se plaît à leur opposer des scènes de grâce, de charme qui soient comme des relais et des repos. Il excelle dans ces contrastés dont il use d'ailleurs avec un tact extrême, une mesure et une discrétion à la fois instinctives et savantes. Il est déjà en pleine possession de toutes les ressources de son art et il les emploie de façon magistrale, mais il abonde aussi en trouvailles spontanées que rien ne saurait faire prévoir et qui jaillissent du plus profond de sa sensibilité sous le choc de l'émotion : c'est cet imprévu mélodique et rythmique qui fait écrire à son maître, César Franck, cette phrase significative : *J'espérais que ce serait bien, mais mon attente a été dépassée.*

Ces réflexions s'appliquent également à *la Femme de Claude*, l'œuvre maîtresse d'Albert Cahen, œuvre plus mûre, plus large, mieux représentative de sa nature passionnée et tendre, pleine de contrastes, grave et enjouée, souriante et sévère, de si belle humeur jusque dans la tristesse, si profondément mélancolique jusque dans la gaieté. Elle fut donnée le 23 juin 1896 à l'Opéra-Comique, sous la direction Carvalho. Ce fut malgré les pronostics pessimistes, une représentation éclatante et qui dédommagea le compositeur de toutes les déceptions subies. Il s'était attaqué là au plus difficile des sujets : le poème symbolique de Dumas fils (car *la Femme de Claude* est autant un poème qu'un ouvrage théâtral) l'avait séduit ; mais d'instinct, il en avait tout de suite dégagé, avec le consentement de Dumas qui l'y encourageait, le conflit dramatique, abandonnant délibérément toute la philosophie plus ou moins heureuse de l'œuvre. Et il en était résulté, avec la collaboration de Gallet, un drame d'amour vibrant dans un épisode de guerre, formant une action serrée et poignante. Claude était devenu le général Claude Ruper. La pièce se déroulait en 1792, non loin de Wissembourg. La triple trahison de Cantagnac, de Césarine devenue Delphine et d'Antonin, s'aggravait de la solennité de l'heure, l'heure de la *patrie en danger*. Albert Cahen avait, pour en traduire l'émotion, trouvé des accents incomparables et il a ajouté aux caractères créés par Dumas, en nous peignant la hauteur morale et la belle droiture de Claude, la perversité ensorcelante de Delphine, la faiblesse passionnée d'Antonin et la ruse joviale de Cantagnac, un commentaire musical qu'on ne peut plus oublier. Le compositeur fut d'ailleurs servi à souhait par une interprétation magistrale qui

comptait Mmes Nina Pack et Marguerite Pascal, MM. Bouvet, Isnardon et Jérôme. Ce fut une des belles soirées de l'Opéra-Comique, émigré place du Châtelet.

On connaît donc le musicien. Avec le temps on le connaîtra davantage; l'Opéra-Comique reprendra quelque jour *le Bois* et *la Femme de Claude*. L'Opéra voudra peut-être faire connaître aux Parisiens *le Vénitien* qu'Albert Cahen avait écrit en vue de notre première scène lyrique et qu'il eût certainement pu y produire, s'il avait su servir les intérêts de ses propres œuvres comme il savait défendre ceux d'autrui. Enfin l'œuvre inédite qu'il nous a léguée et que nous produirons à son heure le révèlera tout entier et certifiera que la musique, le jour où il lui a été enlevé, a fait en sa personne une perte considérable.

Mais ce que l'on ignorera et ce que nous voudrions dire maintenant, c'est la profondeur de la perte que ses amis ont faite en le perdant et qui, celle-là, est bien irréparable. Toutes les représentations de son œuvre auxquelles nous pourrons assister désormais et qui nous apporteront de la joie parce qu'elles seront un témoignage émouvant de sa vivante présence parmi nous ne sauraient nous remplacer l'homme charmant dont le regret, à travers les années, nous demeurera toujours aussi vif, aussi récent. Il avait ces belles qualités sobres qui distinguent les natures d'élite, les servent en leur assurant des amitiés longues et exceptionnelles, les desservent en les préparant insuffisamment à la lutte pour la vie : il était modeste et secret. Il avait à un degré rare cette délicatesse, comment dirai-je? virgilienne, qui force l'âme à cacher ses joies et ses peines, cette pudeur de soi-même près de laquelle pâlissent toutes les autres vertus. Il n'aimait pas à se révéler, non qu'il ne sentît profondément la douceur d'une confidence, mais parce qu'il avait la crainte confuse que sa plainte ne pût paraître importune. Il avait un tel respect de la personne d'autrui ! Pour rien au monde, il n'eût voulu être l'occasion d'une gêne, et, comme tous les timides, car il était timide par excès de réserve et de discrétion, il recourait d'instinct à l'isolement.

Il faut bien dire que l'isolement ne l'effrayait pas et qu'il aimait vivre à l'écart. Il répétait volontiers qu'il ne s'ennuyait jamais avec lui-même. Dans les dernières pages de *l'Eve future*, Villiers de l'Isle-Adam prononce une belle et forte parole : « Il y aura toujours de la solitude dans le monde pour ceux qui en seront dignes. » Albert Cahen en était digne et il a toujours su, aux heures qui convenaient, trouver de la solitude dans le monde. Seulement, pour satisfaire aux goûts esthétiques de sa nature fine, il choisissait ses séjours de solitude ; il ne consentait à la

retraite que dans des retraites où la nature bienfaisante a su nous ménager des joies sans cesse renouvelées par la caresse de son décor et la douceur de son ciel. Là, il semble qu'une sympathie mystérieuse émane des choses vers les hommes et tâche à leur remplacer les présences amies que, pour des raisons qui changent avec chacun, ils ont dû momentanément écarter.

C'est ainsi qu'à plusieurs reprises Albert Cahen se fixa à l'étranger pour y mener à bonne fin une œuvre commencée et à laquelle la vie dispersée de Paris ne lui laissait pas le loisir de se consacrer tout entier. Il aimait à chercher longtemps ces endroits privilégiés où il ferait halte et auxquels il demanderait pendant quelques mois le repos et l'abri. Cette recherche était le prétexte de voyages amoureusement prolongés, car il avait à un degré exceptionnel la passion du nouveau, des aspects de nature inédits, des mœurs inconnues, des costumes et du pittoresque, cette curiosité intelligente et avisée qui sait qu'à chaque détour de route la nature réserve une émotion pour la sensibilité et s'apprête à accroître notre connaissance. Si la vie, qui nous est à tous si parcimonieusement mesurée, ne lui avait pas été si tôt « enviée », selon la belle expression antique, il aurait sans doute poussé cette enquête des choses et des hommes jusqu'aux Indes, dont le nom seul lui évoquait une féerie de sites, de flore et de monuments : et, sans doute, de là-bas, il eût rapporté une œuvre musicale où ses émotions eussent trouvé, avec leur expression la plus intense, leur forme définitive. Il ne put pas réaliser ce grand rêve qui fut celui de toute sa vie; mais au moins connut-il un coin de cet orient dont la civilisation, les mœurs, la religion et la lumière exercèrent sur lui comme une fascination.

Une seule de ses « stations de travail » ne fut pas une station de soleil. Oxford le vit, pendant quelques mois, mener dans quelque boarding-house l'existence sage et laborieuse d'un étudiant de l'Université. Il y composait cependant presque en entier *la Femme de Claude*. Mais cette cure de solitude septentrionale était vraiment exceptionnelle et son goût, si fortement imprégné d'études classiques, ainsi que sa sensibilité éprise de lumière, devaient conduire sa préférence d'abord vers cette Italie qui s'ouvre à nos portes comme un verger de chefs-d'œuvre, cette Sicile qui se souvient d'avoir été grecque et dresse sur un ciel unique le témoignage ruiné de la plus belle époque d'art que le monde ait jamais connue ; puis il fut conquis par l'Espagne où il s'enchanta de Grenade comme, en Italie, il s'était enchanté de Venise. Ce furent ses deux villes d'élection et de prédilection, celles qu'il aima du plus profond, du plus secret de lui-même, celles entre

qui il se fût partagé s'il avait été libre de son choix. Dans l'une comme dans l'autre, il séjourna et travailla ; il entendit Venise dont il traduisit le miroitement doré et le tressaillement d'émeraude dans *le Vénitien ;* il entendit Grenade, dont il exprima la douceur odorante et le faste mystérieux dans l'œuvre qu'il n'a pas eu la joie suprême d'achever.

Non qu'elle emprunte à l'histoire ou à la vie de Grenade ses éléments profonds d'intérêt, mais c'est à Grenade qu'il avait pressenti qu'il la portait en lui. Ebloui par les vestiges prestigieux de la civilisation mauresque, il avait eu le désir de pénétrer dans l'intimité de cette race secrète et d'approcher les héritiers actuels de cette sagesse et de cette splendeur. Il partit pour l'Algérie qu'il découvrit longuement avec une joie savourée, quittant bientôt les grandes villes de la côte pour les belles oasis du Sud. C'est ainsi qu'il visita El-Kantara, Biskra, Touggourt, Sidi-Okba, Bordj-bou-Arreridj, M'Sila, Bou-Saada, d'où il poussa jusqu'à Laghouat pour revenir par Djelfa et Boghari. Là il connut les kasbahs et les gourbis, les fantasias et les danses du feu, les Ouled-Nayls et les El-alaouïa, les zaouias et les mosquées, les marabouts et la grande prière et il se passionna pour cette civilisation, cette religion et ces mœurs dont il comprit profondément le sens et la portée. Et après deux séjours à Biskra, dont la beauté s'endort à l'entrée du désert dans un frémissement de palmes, il revint à sa chère Grenade, porteur d'une riche moisson d'impressions et d'idées, mûr pour de grandes créations.

A-t-il utilisé tout ce qu'il avait là-bas senti, remarqué, deviné ? Hélas ! il est trop certain qu'il emporte avec lui bien des secrets que nous sommes condamnés à ne jamais connaître; mais heureusement il a eu le temps d'exprimer quelques-unes de ses émotions ; elles sont inscrites en petits signes mystérieux le long de quelques lignes noires entre lesquelles une âme peut faire tenir toute sa tendresse, toute sa fougue, toute sa joie et toute sa douleur d'aimer. Il ne nous reste plus qu'à les déchiffrer; c'est à quoi nous nous emploierons, patiemment, scrupuleusement, pieusement. Le jour où nous aurons terminé notre œuvre c'est-à-dire restitué la sienne, ce jour-là seulement la carrière artistique d'Albert Cahen sera close. Ce sera le dernier événement de sa vie : une fois encore, ce qui fut son unique ambition, il aura fait chanter des âmes : il aura évoqué des cieux nouveaux et une nature différente ; il aura communiqué à d'autres êtres le frisson d'art dont il avait été saisi : il aura propagé de l'émotion et créé de la beauté. Ce sera donc bien réellement le dernier événement d'une existence belle, simple et unie comme celle d'un sage antique et dont les seuls événements, ce furent les œuvres.

ROMAIN COOLUS

# Les Indépendants

Nous en écrivons avec sous les yeux ce que nous en écrivions l'année dernière : si peu, rien presque, à modifier, cela procure un certain plaisir avec un certain regret. Comme alors : « voici le vrai Salon : ici l'élan vers la beauté et la joie immédiatement saisit : ici le visiteur assiste à quelque chose d'édifiant, respectable, élevé, à la fois que suprêmement vivant. Double impression qui rend ce « Salon » différent de tous autres, si authentiquement au-dessus : chapelle ni bazar, lumineusement c'est l'atelier studieux et aéré qui s'ouvre, emportant à même soi la rue et la campagne, la nature et la vie, et se hausse vers le musée... » Mais si le bazar, c'est-à-dire la recherche du succès commercial, n'apparaît pas encore, des chapelles se tracent; et surtout l'atelier perpétue son besognage probe et pareil et trop maigrement orienté vers le musée. Ce qu'on nomme œuvre de musée, est, fût-ce un croquis, une œuvre complète en soi, se suffisant, sous-entendant tout ce qu'elle n'exprime pas explicitement, et cet art de sous-entendre à propos : « tout dire sans dire », épiphonème Jean Dolent, constitue l'achèvement, l'expression suprême. Ici, force excellentes *études*, préparations de premier ordre. Que le Poussin visitât les Indépendants, d'ailleurs édifié par tant de labeur, stupéfié des merveilleuses techniques par son temps insoupçonnées, il conclurait : Voici des matériaux admirables, mais, j'étais venu pour voir des tableaux.

De rapins nul ici, certes, ou guère : des artisans; on fait solide, on cherche, sincèrement, on s'efforce. Hazlédine, ses *Intérieurs flamands*, notamment les aquarelles, touche par la pureté limpide des tons, leur justesse, la véracité de la matière; Boudot-Lamotte (*Natures mortes*) est un ouvrier sage et paisible : Clary-Baroux de même, qui note avec conscience et tact la fuite des toits du village à travers les squelettes givrés des arbres, parmi l'air saturé de neige; Jean Morax, trop sage aussi, a la finesse et le velouté (les *Cinéraires gris*, le *Rosier fleuri*) et l'entente des plans ; Charles Berlioz (un descendant du grand?) exprime avec une délicatesse fragile les paysages cévenols ou provençaux ; René Legrand,

(1) **XIX^e^ Exposition de la Société des Artistes Indépendants. — Grandes Serres de la Ville de Paris, Cours-la-Reine, — du 20 mars au 25 avril, et de 10 heures du matin à 6 heures du soir.**

parmi d'autres ouvrages, montre des *Chevaux de labour* vous arrivant bravement de face, sentant la sueur, le soleil et le verd, belle chose atteinte grâces certes à de nombreuses et attentives études; Sickert, un peu creux et sec, usant de tons amortis, qui ne lui appartiennent pas, en use avec justesse et à propos : mais visiblement songe au marchand de tableaux, et cela porte malheur ; Urbain cherche l'unité de composition, résume heureusement en larges nappes bleues, vertes, dorées, les incidents de couleur d'un feuillage, d'un ciel ; Briaudeau encore, Mansuy, bien d'autres... Ce sont des gens paisibles. Plusieurs s'immobilisent dans le procédé qui leur a réussi : de Guy Maynard un amusant *Profil* de femme assise, rêveuse, visiblement « l'esprit ailleurs » : mais il s'abstrait aux projections gélatineuses, bleues, vertes, jaunes, tel les bocaux des pharmaciens : effet usé; Piet s'immobilise; Milcendeau se tasse, s'alourdit; Lacoste non plus ne change guère, mais devient aigrelet, Cariot, de même : et pourtant doués; Ibels qui tant promit, voici dix ans, s'effondre; Francis Jourdain s'attarde; Berne-Klene s'attarde; Petitjean ne sait où aller. Plusieurs manifestent une facilité d'absorption déplorable : un anonyme pastiche la fille d'Eugène Carrière ; André Barbier hésite entre Vuillard et Roussel. Il n'est pas seul. — Certains, plus avisés, trop avisés, plus forts, trop forts, prêtent à une étude l'allure définitive, preste coup de pouce à la sincérité : Minartz, que de séduisantes colorations ambrées, de nerveux tordions de femmes, satisfont aisément ; Sordes qui réitère d'adroitement impalpables diaprures ; Gatier, qui s'en tient aux intentions (*Danse lumineuse*), ou pourlèche des horreurs jolies (*Jardin des Supplices*) ; Roux-Champion, qui connaît l'un et l'autre ; Ranft, pas absolument sans talent mais sans intérêt ; Martinaud, tumultueux et sourd, qui dépense un certain souffle à des effets évidents. Et cela s'élève jusqu'à Launay, aigu à typer une allure, une physionomie, mais trop spirituel, trop près du croquis d'illustration, du chic, et qui pourtant (*Plafond*), réalise d'heureux effets décoratifs ; et cela s'aggrave jusqu'à Sylvany, qui prend pour modèle une tête en gomme élastique, l'étire ou l'aplatit et se procure ainsi des étrangetés faciles... Préférons ceux qui se bornent à montrer l'échafaudage de l'édifice mais du moins sans façades en staff. Joannès Durand, (*Intérieur*), trop sommaire, donne bien les valeurs, s'arrête là ; Guéroult voit juste les attitudes, les plans, les tons : trop sommaire; Destable (*Boulogne-sur-Mer*), un chemin montant, vert sur jaune, bien indiqué, rien qu'indiqué ; Dufy (*Plages, Montmartre*) fait grouiller les passants, les couleurs, masse heureusement, se souvient de Boudin, reste confus, sent la jeunesse ; Matisse bâtit solide et hardi, jette avec

justesse les attitudes directrices, fait chanter les couleurs : ses schémas donnent beaucoup d'espoir mais ne sont que des schémas. — Parmi ces travailleurs cherchant leur chemin, qui par tâtonnements opiniâtres, qui par coups de tête osés, plusieurs s'ouvrent enfin la brèche, ou l'élargissent. Willaume (*Théâtre à Pao-Ting-Fou*) trouve une voie avec un remuement de touches pures, éclatantes qui s'entrenclavent gaiement; Laprade et Charmy ont les plus belles, les plus prometteuses qualités : Laprade (*Nature morte*), peinture grasse, de belle allure, recherche de composition, accord du sujet et des fonds; Charmy (*Anémones, pêches, raisins*), chaud, gras, ardent, riche, tout à la joie de peindre ; Girieud, sa brutalité rauque n'est pas pour déplaire, ni la franchise de ce cloisonnement qui superpose bravement le vermillon, le vert, l'orangé ; Deltombe progresse évidemment et se libère d'influences, ses paysages vosgiens dénotent une observation sincère de la nature, le *Groupe gai* représente un bel effort abouti. Mérodack-Jeaneau étudie : il abandonne une manière insistante, dure, à parti-pris littéraire, et tente un accord entre le paysage et l'heure, et le moral des personnages : parfois diffus il se garde solide et chaud : peintre ; il se compose, il songe toujours au tableau.

Les dames ne manquent pas ; on peut s'y attendre ; il faut dire que leur art ici dépasse généralement ce qu'ailleurs montre ce sexe. Mme Lucie Cousturier (*Nature morte, Jouets, etc.*) sait meubler une toile, montre de la profondeur avec des lignes décoratives et des tons vifs et veloutés : Mme Judith Gérard expose un *Jehan Rictus* vanné, peinture qui «fiche le camp » ; mais Jacinthe Pozier a des qualités robustes, viriles (mon Dieu, si c'était un monsieur ?) : Mme Hélo ne manque pas de verve ; Mlle Jelka-Rosen rappelle De Feure, entre autres : mais elle a trouvé une idée originale et charmante : un jardin, explosion d'azalées sanguinolement pourpres, allumées de soleil, d'où fusent, et l'on sent parfaitement que c'est leur parfum, une vapeur de minuscules femmes nues tourbillonnant ; au pied, une autre femme nue, de taille naturelle, étendue, ivre, pâmée, boit par le sexe, ce torrent d'effluves émouvants — ah, mademoiselle ! après tout ce n'est peut-être pas cela que vous vouliez dire, et dans tous les cas vous l'exprimez avec parfaite décence. Mme Oda Krohg expose un fort bon portrait de son compatriote le peintre norvégien Diriks.

Les étrangers (nous ne pouvons y faire entrer les Belges, Anglais, ni Suisses) non plus ne manquent pas : on peut s'y attendre aussi. Du côté allemand, Faber du Faur exhibe (et c'est le propre de tout l'art allemand actuel) des dons d'application stu-

dieuse et très informée plutôt que d'originalité, des étalages de force, de roideur surtout, cherchant jusque la brutalité, et peu de solidité au fond avec peu d'énergie ; Munch, parmi des gaucheries, des platitudes, et d'incroyables erreurs, (cette *Mère* sur ses genoux couchant un fœtus gélatineux, de même matière que son lange), avère toutes les qualités du vrai peintre dans *Une femme*, superbe platée de viande et de bestialité. Tuch Kurt est un faux naïf. Diriks éternise une fougue tumultueuse et trop pareille, qu'il s'agisse d'une bourrasque là-bas ou d'une rue de Paris. Les Italiens, soit-ce Brunelleschi ou Soffici da Rignano, mettent en montre une virtuosité désinvolte et qui poitrine ou s'insinue, séduisante auprès de la gaucherie allemande, mais outrée de même, et par trop sûre de soi, vraiment. On préfère infiniment l'âpreté parfois triviale et des fois très noble, toujours de grande allure, du groupe espagnol : Nonnell Monturiol et son coup de pouce sculpteur ; Dario de Régoyos, œillade aiguë et juste, main nerveuse çà et là brouillonne ; Losada, largesse et majesté ; Torent, bien timide; Lozano, le lumineux jaillissement, le beau geste dans le ciel de la femme dansante en son *Affiche pour les fêtes de Séville ;* d'autres encore...

De sculpture, à peine; Wittig (*le Fardeau, cariatide*) qui visiblement songe à Rodin, recommence Bourdelle, dédouble José de Charmoy; mais Kossowski (aux pastels, en outre, deux portraits étudiés) s'efforce fructueusement vers un modelé personnel, André Méthey poursuit ses belles recherches de galbe et de coulure; dans les *Grès flammés*, il invente et réalise.

L'émouvant atelier ! et comme l'année dernière, nous demandons encore : quel est le sens enfin de tant d'efforts aheurtés ? que cherchent ces mains à si bonne volonté, ces yeux en ardeur, ces esprits en inquiétude ? que leur manque-t-il après quoi si visiblement ils tâtonnent ? la naïveté, « l'innocence acquise », encore un mot de Dolent, et de pouvoir comme on prête à Carrière, dire : « Enfin ! je ne sais plus dessiner. » Sortir de l'anecdote technique et l'anecdote du sujet et devenir les *artisans* qui simplement ajoutent un trait à l'immense arabesque de la nature : les artisans de son décor. Les mains restent roides. Oui (pour continuer de nous redire), tout cela vers un nouveau décor va, une nouvelle harmonie, par la lumière et le nombre : vers *un style*. Vers autre chose : cela tout seul mènerait à la splendeur tôt figée des classicismes, vers un autre académisme, un autre art d'école : et c'est ici la vie fiévreuse et fourmillante. Art social, mot hideux qui exprime l'art officiel, cette négation de tout art, en ce qu'il comporte de plus répulsif, mais qui aussi signifie une angoisse féconde ; celle de communier chacun avec tous les hom-

mes comme avec tout l'univers, sous les espèces d'une seule pensée, un seul cœur, une seule foi ; atteindre par le suprême amour la suprême innocence, ce qui fit la beauté, la santé sublime du moyen âge et de l'antiquité, voilà vers quoi à l'insu de soi-même s'évertue notre jeune art renouvelé, voilà ce qui le fait si vivant, si émouvant, si édifiant.

La leçon se précise devant les ouvrages de ceux qui déjà réalisent, et à qui ne reste plus à lutter que contre soi. Il faut noter tout d'abord deux neuves figures (relativement). Charles Guérin est dès maintenant complet : il sait ce qu'il veut dire et comment ; sa couleur est sienne, et son ordonnance ; il est sorti des études, il compose des tableaux : il est décorateur, il est peintre, au sens le plus beau des deux mots. Tout ceci pourrait s'appliquer à Louis Süe : l'œil jouit à suivre la belle coulée de pâte qui, d'une seule haleine, modèle un corps de femme, descend sans se reprendre, du coude à l'épaule, de l'épaule au genou, grasse, ivoirine et rosée (1); Charles Guérin plus frémissant, plus fin, plus moelleux et plus tendre, celui-ci plus large, plus paisible, plus robuste : deux beaux artistes. Contraste avec ces deux jeunes coloristes : Forain. Forain, un Daumier sans entrailles : et qui connut Degas aussi, bien entendu; le minimum de moyens, le maximum d'effet, et l'effet, moins pictural que sculptural, moins sculptural que moral, est la dissection sans pitié de la souffrante bête humaine, non vue individuellement, à la façon de Degas et Toulouse-Lautrec, mais socialement, tel Daumier : moins bel artiste que grand artiste. Mais voici les familiers (de Cézanne qui manque ici, peu avant, on vit, à la vente Zola, de ses toiles, sereines avec emportement, une humanité titanesquement ou bien olympiennement bestiale, à même une nature toute puissante, placide formidablement; peinture épique); ils cherchent comme tous, comme leurs cadets. Le plus marquant exemple de cet efforcement est Luce. Il dit tout et tout aussi haut; il lui reste à s'enseigner l'art de sous-entendre. Il y vient; ses *Batteurs de Pieux* résument avec maîtrise les activités humaines sous le soleil; dans la *Route de Garennes*, on « entend » les arbres palpiter de leurs cimes sous l'haleine orageuse qui pousse les lourds nuages gris, et l'effort harassé du chemineau qui peine contre le vent; le *Souvenir de Méréville* avec son bouquet d'arbres verts, ses lointains, ses femmes nues, est une décoration, faite avec rien que la nature. Ce dernier effet, nous le retrouvons, chez Schuffenecker (« *Un laissé pour compte* ») : poème bucoli-

(1) Remarquer la rareté des nus aux *Indépendants*, le pénible des mains, des attaches. Cela résulte d'une éducation première écourtée et vagabonde. L'enseignement académique n'a pas tort de faire dessiner tant de nez et de torses : Son crime est de les faire dessiner de chic, même devant le modèle, d'étouffer la nature sous une grammaire arbitraire.

que pétri de blés roux et blonds, de verdure, et trempé de soleil; chez Schuffenecker, la recherche décorative est patente, insistante, non; du même, un pastel (*Etude pour un portrait*), curieuse, inquiétante face de jeune homme, ambiguë d'expression et presque de sexe, recherche attentive de la personnalité morale à travers l'enveloppe physique. Gaston Prunier, tableaux, aquarelles ou dessins rehaussés, doue ses paysages de la profondeur et l'altitude de panoramas; les masses solidement assises s'étagent, se développent, s'ordonnent entre elles, l'air élastique et lumineux les distend, les prolonge ; la couleur est l'agent robuste, agile et savoureux de ces calmes maquettes de tapisseries dont le *Bassin de la Villette* représente la plus achevée. Une telle volonté décorative par le moyen de la nature se précisera chez Signac, Cross, van Rysselberghe d'une part, ces lumineux; chez Roussel et Ranson (Séruzier n'a pas exposé) d'une autre, ces enlumineurs. Ce qui frappe avant tout chez Signac est une sérénité grandiose, une perception architecturale; le ciel emplit tout, et tout ce ciel est lumière, une lumière en perpétuelle irisation, danse d'atomes colorés, dont les ondes concentriquement descendent sur un paysage vibrant d'elles, et qui décor d'opéra se superpose harmonieusement et monte les rejoindre. Van Rysselberghe, c'est la blondeur vaporeuse d'un jeune soleil humide, où de légères et comme transparentes figures de femmes, construites avec ce même soleil, traversent l'allégresse souriante et calme de la nature. avec la joyeuse impétuosité de la vie humaine. Chez Cross elle monte au spasme, l'ivresse de la lumière et des couleurs; spasme, ou mieux pulsation : on éprouve un effet de va-et-vient rythmique enflant, atténuant la densité des semis de taches ; c'est chez lui une perpétuelle harmonie en mouvement, où triomphe la *Joyeuse baignade*, si simple, si vivante, si décorative. Ranson, celui qui se délasse de peindre en écrivant et jouant *L'Abbé Prout*, guignol pour vieux enfants, d'un si excellent ragoût dramatique), compose (*Le Tronc aux fées*, *Rocher de Vignemale*), avec la complicité du site et de l'heure, de visionnaires, troublantes féeries : la nature vraie des choses se voile, d'innocentes racines se tordent en serpents ; ou verts ou violets, les arbres sur le fond mauve des bois attendent Viviane, ou la croupe écailleuse de Mélusine. Roussel renouvelle les esquisses virgiliennes dont nous louâmes maintes fois le lyrisme bucolique : l'admirable tableau, l'adorable tapisserie, cela nous promet... que nous attendons toujours. Cette critique,(nous voici aux intimistes, dont Ranson est déjà) s'adresse à Bonnard aussi : son *Portrait de Claude Terrasse* exagère ce qui à tel portrait de Luce manque, et vice versa : que de sous-entendus, quelle légèreté de main qui confine à la fragilité : si

l'un et l'autre on plaçait entre, le portrait de l'*Impératrice Joséphine* de Prudhon, pour voir ? Le *Paysage* parisien et neigeux est un délice ; mais nous nous obstinons à n'y voir qu'une *étude.* Vuillard, par contre réalise un tableau avec (*Coin de fenêtre*) une notation de femme étendue qui, vaguement, regarde : rien n'y est, tout y est ; décorateur aussi, avec quelques touches, rien, une apparente grisaille où toutes couleurs se reflètent, il orchestre une symphonie. Le même hasard malicieux qui ponctuellement accolle les noms jumeaux de Bonnard et Vuillard, juxtapose ceux antithétiques de Vallotton et Maurice Denis : vraiment nous ne le faisons pas exprès. C'est que le hasard exprime des rapports insoupçonnés : Maurice Denis et Vallotton emploient un jeu équivalent de tons amortis strictement délimités, pour un même motif, garder toute importance au dessin; que Maurice Denis vienne d'Ingres, cela évide ; dire que Vollotton y va, apparaîtrait une fumisterie (à Vallotton le premier sans doute) : l'*Etude de nu* n'en demeure pas moins traitée comme la *Source ;* c'est la main qui diffère. Et le parti-pris de naïveté, la gaucherie voulue de Maurice Denis contrepèse de Vallotton la roideur voulue, le parti-pris de n'être pas dupe (dupe du jeu de physionomie, dupe des jeux de lumière), de garder un sang-froid inamovible. L'humoriste pince-sans-rire et le mystique : deux réalistes de la ligne (ce qui les éloigne tant des précédents à qui ils s'apparentent par d'autres points).

Ce compte rendu pénible à lire nous le sentons, le tient d'avoir été pénible à écrire, et l'image de son sujet : un travail pour arriver à se rendre compte de la multitude d'efforts aheurtés d'autres travailleurs, qui eux aussi peinent pour se rendre compte d'eux-mêmes et de tout. C'est l'histoire de tout l'art actuel ; ardu labour qui vaudra plus tard une magnifique moisson, et d'autant plus méritoire, d'autant plus édifiant, d'autant plus émouvant de s'acharner à fomenter cette moisson sans savoir quand elle viendra, sans s'en inquiéter.

FAGUS.

# La Quinzaine

## *NOTES POLITIQUES ET SOCIALES*

**Les deux Amériques.** — Le canal de Panama entre dans l'ère des réalisations. Le Sénat de Washington a adopté à la quasi unanimité l'accord avec la Colombie qui risquait de sombrer sous l'obstruction d'opposants très résolus et peut-être très intéressés. Il reste à trouver l'argent pour terminer la grande entreprise où tant d'illusions, d'énergies, et de capitaux se sont déjà engloutis. Mais l'Union ne connaît point les embarras pécuniaires, ni les timidités qui s'imposent parfois au Vieux Monde, et sa Chambre des Représentants qui vient de se séparer, après avoir voté un chiffre vertigineux de milliards, a donné à nos Parlements d'Europe un exemple qu'ils ne pourraient guère suivre, en dépit de leurs tendances naturelles.

Lorsqu'une voie navigable joindra les deux Océans et permettra d'aller vers San Francisco ou Valparaiso sans doubler le cap Horn, les Etats-Unis disposeront d'une supériorité de plus. Ils auront acquis en quelque sorte le contrôle du commerce anglais, allemand, français.

Mais le canal de Panama n'est qu'un rouage de l'organisme immense qu'ils ont conçu. Il ne leur suffit pas d'avoir fait du golfe du Mexique comme une mer vassale ; ils ne se contentent pas de saisir le premier rang pour les exportations, de ravir à l'Angleterre le marché colonial du Dominion et de régner pour ainsi dire sans conteste sur l'hémisphère Nord du Nouveau-Monde. Les énormes victoires qu'ils ont remportées en agriculture et en industrie, avec un minimum d'efforts, et en un minimum de temps, leur ont suggéré une confiance illimitée et des appétits dévorants. L'impérialisme aujourd'hui est au fond même de leur politique. moins arrogant avec Roosevelt qu'avec Mac Kinley, mais tout aussi tenace et non moins défini.

La première phase de l'histoire de l'Union, s'est close : elle a développé ses fabrications de toute nature, renforcé son appareil de voies ferrées et de voies de navigation, consommé l'extinction des vieilles haines entre Nord et Sud, restauré la saine monnaie, et même jeté dans les deux Océans un rudiment d'empire colonial. Elle n'a rien à envier à personne ; elle balance en prestige les nations les mieux armées.

C'est à la conquête de l'Amérique Australe qu'elle vise aujourd'hui : non point conquête brutale et sanglante ; au contraire, conquête politique, insidieuse, habile, et même conciliante. Elle ne dissimule plus ses fins, ou du moins chacun peut les deviner.

Elle a jadis, en 1889, au temps de Blaine, proposé une sorte de fédération panaméricaine, mais la tentative échoua, parce qu'elle était

prématurée et que le cabinet de Washington ne disposait pas de l'autorité mondiale qu'il s'est arrogée depuis. Le Congrès de Mexico, en 1902, sans lui donner une satisfaction intégrale, marqua du moins une diminution de méfiance chez les Républiques latines. Maintenant, les Yankees se sentent assez forts pour lancer l'idée d'une ligne intercontinentale qui descendrait du Canada à l'Argentine et au Chili, sur une longueur de plus de 10.000 kilomètres.

Le projet est neuf, intéressant, destiné à fructifier. On se demande par quels arguments légitimes on pourrait le combattre. Pourquoi l'Amérique du Sud ne se couvrirait-elle pas de rails, et resterait-elle privée des moyens de transport et d'échanges qui ont déterminé la prospérité du Nord ? Pourquoi surtout ne communiquerait-elle pas avec l'Union qui est le foyer de vie morale, intellectuelle, politique, économique du double continent ? On va de Lisbonne à Pétersbourg ou à Constantinople en traversant Paris. On ira de Québec à Santiago et à Buenos-Ayres en échancrant New-York et Washington. La conception est nette, nécessaire, irréfutable.

De plus, l'Union ne se présentera pas devant les Républiques du Midi en solliciteuse : elle sait que ses sœurs sont obérées, que certaines d'entre elles invoqueraient volontiers Monroe pour repousser leurs créanciers et qu'elles seront incapables de payer elles-mêmes leurs ingénieurs, leurs locomotives et leurs traverses. Avec le plan, le cabinet de Washington offrira l'argent. Comment refuser un cadeau si généreux remis avec tant de courtoisie ?

Le réseau intercontinental sera construit : il s'impose ; mais il organisera la subordination définitive des puissances sud-américaines, économiquement et financièrement tributaires des Etats-Unis. Elles se fermeront en toute hâte aux produits d'Europe, pour favoriser par des traités en bonne et due forme la grande République du Nord. Elles n'ont ni assez de ressort, ni assez de crédit, ni assez de volonté pour sauvegarder jusqu'au bout une fière, mais peu lucrative, indépendance. Avant longtemps le Zollverein du Nouveau Monde sera fait accompli et la vieille Europe ne pourra que s'incliner.

C'est la loi du progrès mondial, la fatalité contre laquelle toute réaction est interdite. Seulement que les compatriotes de M. Roosevelt surveillent leurs budgets militaires. Pour unifier les deux Amériques, il faudra dépenser des milliards, et aussi équiper des armées et construire des escadres. La rigide économie d'antan, le règne du civilisme, sont singulièrement menacés outre Atlantique.

PAUL LOUIS

## *GAZETTE D'ART*

**Portraits d'Ingres.** — La piété ingriste de Henry Lapauze vient d'organiser, à la galerie Bulloz, une exposition de cent portraits dessinés par Ingres. De ces petits portraits qui motivèrent, un jour, cette apostrophe d'Ingres à un touriste anglais qui, frappant à la porte de l'atelier du maître, alors méconnu et pauvre, engageait ainsi les pour-

parlers : « Est-ce ici que demeure le dessinateur de petits portraits ? — Non, Monsieur, ici demeure un peintre, » répliqua l'artiste. Et il ferma la porte au nez de celui qui lui apportait les deux louis nécessaires à la tenue de son ménage. C'est que ces portraits admirables n'étaient pour Ingres qu'un pis-aller. Comme Gros, cet audacieux qui mourut de classicisme, Ingres avait la superstition de la peinture d'histoire, hélas ! « Petits portraits », disait l'Anglais : « besogne indigne », pensait Ingres. Et cependant ces crayons sont si beaux, si merveilleux, tant de vie et d'expression s'y trouvent concentrées, qu'unanimement, aujourd'hui, ils sont considérés comme des chefs-d'œuvre. Certains des portraiturés sont amis d'Ingres, d'autres furent des passants. Chez les uns et les autres, il a surpris le secret intime, l'attitude familière.

Voici, par exemple, Mlle Desgoffe, avec ses yeux éveillés, son petit nez retroussé, et, plus loin, Mlle Reiset s'amusant si gracieusement avec un chien. Puis Mlles Leblanc, de Gardanne, Taurel, et d'autres encore... Voici Gounod, à son arrivée à la villa Médicis. Le visage est encadré par les boucles des cheveux jetés en arrière ; le front haut domine des yeux expressifs et doux. Il est au piano, il improvise. Et Ingres, passionné de musique, pour remercier le jeune pensionnaire du plaisir éprouvé le portraiture vite et dédicace le crayon « à son jeune ami M. Gounod ».

Comme directeur de l'Académie de France à Rome, Ingres est autoritaire. Et cependant il en est bien peu parmi les pensionnaires qui quittent la villa sans emporter un précieux crayon de celui qui les morigéna pendant les cinq années de séjour. Lorsqu'en 1835, Ingres part pour Rome, il s'engage auprès du ministre à être sévère. Le pensionnaire Baltard a osé se marier. Gare à lui !

Une fois arrivé à Rome, tout change. Ingres écrit au ministre pour plaider la cause du ménage Baltard ; bien mieux, il portraiture la jeune Mme Baltard et dédie l'œuvre à l'élève coupable. Puis c'est au tour de celui-ci à figurer dans la série des crayons d'Ingres.

Mais ces portraits individuels me font oublier les groupes familiaux, si révélateurs grâce au décor qui enveloppe les personnages. Qu'il s'agisse de familles musiciennes comme celle des Stamaty ou celle des Forestier ou de familles d'artistes, comme celle de « ses bons amis Gatteaux ».

Et comme la compréhension d'Ingres est souple, comme il traduit la poésie des modes ! Un Suvée en perruque dit la persistance d'habitudes d'un ami de l'ancien régime ; il y a plus de modernité bonhomme dans le profil de Guillon-Lethière, ce classique malgré lui ; enfin, que de fièvre, de contemporanéité dans le portrait de Listz, et surtout dans celui de Paganini, — œuvre inoubliable, complète comme le Bertin. Et cependant, cette effigie qui vous hante n'est faite que de quelques coups de crayon.

A propos du portrait de Bertin, aujourd'hui au Louvre, une anecdote peu connue. En commandant son portrait à Ingres, ce parangon de la bourgeoisie avait dit : « Monsieur Ingres, je poserai autant qu'il

le faudra. » Et Ingres le fit poser un nombre incalculable de fois : plus de deux cents. Il l'avait d'abord présenté, accoudé à une cheminée. Mais ça n'allait pas. Il changea l'attitude. En vain ! Un jour, enfin, Ingres s'étant emporté contre son œuvre et ayant manifesté l'intention de choisir une nouvelle pose, Bertin, à son tour, perdit sa placidité, s'affaissa dans un fauteuil et, frappant ses cuisses dodues de ses deux mains, s'écria : « Ah ça ! monsieur Ingres, vous vous foutez de moi ! — Gardez la pose ! » exigea le peintre. Et l'œuvre surgit, claire, nette, précise et documentaire. Ainsi naquit le portrait universellement admiré, — si vrai, que le *Charivari*, voulant charger Bertin, ne trouva rien de mieux que de reproduire le gros bourgeois dans l'attitude du portrait d'Ingres, ajoutant seulement, pauvrement : « M. Bêtin, le Veau. »

Ceci n'est pas un conte. Les dessins préparatoires au Bertin accoudé à la cheminée sont conservés au Musée de Montauban.

Mais revenons aux crayons d'Ingres. Quelques-uns de ces portraits de touristes que l'artiste était obligé d'exécuter à l'époque de son séjour à Rome sont présents ici. Voici Lord et Lady Cavendish Bentham : un sec gentleman et une non moins sèche lady coiffée d'un extraordinaire chapeau à plumes. Voici encore deux misses rébarbatives, mais qui avaient à leur service une fille au si gracieux visage, qu'Ingres prit plaisir à fixer au dos même du portrait des deux maîtresses les traits de la servante.

Ces cent portraits datent de toutes les époques de sa vie. Il y en a qui sont précisés par un trait minutieux, d'autres sur lesquels le crayon n'a fait que passer, avec délicatesse. Tous, grâce à la fermeté du trait, à la souplesse de la ligne, ont une vie, un relief, une « couleur chaude » que n'importe quel lavis ou rehaut d'aquarelle aurait été impuissant à donner.

Lorsqu'on a scruté toutes les effigies exposées, on n'est pas peu étonné d'apprendre que ce sont là, non des originaux, mais des fac-simile, — fac-simile admirablement exécutés sous la direction de l'éditeur Bulloz au moyen de la photographie au charbon.

Pour ces cent portraits, Henry Lapauze, a rédigé un catalogue raisonné, où sont reproduites maintes lettres curieuses et signalés nombre de détails qui permettent au visiteur de connaître les personnages. L'œuvre, imprimée par l'imprimerie Nationale, est un monument typographique digne de voisiner avec les beaux dessins qui en sont le prétexte.

CHARLES SAUNIER

**La Libre Esthétique.** — La dixième Exposition de la Libre Esthétique a réuni cette année un ensemble d'œuvres des plus curieuses dont certaines sont même remarquables. Comme les salonnets antérieurs composés avec un esprit d'initiative à la fois si subtil et si hardi par M. Octave Maus, celui-ci ne nous ménage point les surprises. Il y en a de charmantes, comme les paysages rapportés des Baléares, notamment de l'île Majorque, par M. William Degouve de Nuncques et par sa femme, Mme Julie Massin. Autant de poèmes ravissants où

les molles ondulations des lignes concertent avec les colorations exquises. Dans ses tableaux à l'huile M. Degouve le dispute en douceur, en transparence et en diaphanéité aux dessins en couleur, si éthérés cependant, de Mme Massin. Il arrive, notamment dans ses *Amandiers*, à un decrescendo simultané de plusieurs tons déjà fort tendres et fort clairs : il parvient à raffiner sur l'azur mourant, sur le rose éteint, sur le vert indéfini. Et il accroche les derniers flocons de cet éther coloré aux festons langoureux des collines plantées d'amandiers d'un ton plus sombre, bordant une mer d'un bleu tellement immobile et serein qu'il en semble pâmé.

D'autres surprises, d'un ordre plus déconcertant, nous sont offertes par M. Maurice Denis. A dire la vérité, la première rencontre que l'on fait de ces nus, dont quelques-uns chocolat clair, est plutôt désagréable et l'on s'explique le déchaînement de sarcasmes, d'injures ou de protestations que provoque cette peinture hyperintransigeante chez des visiteurs cependant disposés à faire preuve de bonne volonté et d'esprit conciliant devant toute manifestation artistique nouvelle. Même les plus avertis mettent du temps à se familiariser avec ces formes féminines traitées en un rassemblement qu'on dirait tout à fait fantaisiste, et seulement à la longue parvient-on à apprécier la grâce de ces attitudes et de ces mouvements ingénus, les très réels mérites de la composition, — souci de composition tel que, pour ne pas nuire à tout ce que ces mouvements présentent de *genuine* et de trouvé, le peintre semble s'être résigné à maintenir les autres éléments de son exécution à l'état d'une simple ébauche : par exemple, en ce qui concerne la couleur, il se contentera d'une sommaire opposition de tons, comme dans la *Course aux canards à Perros-Guirec* où les noirs opaques des curieux et des curieuses, noir de mantes et quasi de soutanes, tranchent avec violence sur le blanc non moins plat des nageurs. Ce n'est point comme luministe et comme coloriste qu'il convient, me semble-t-il, d'apprécier M. Denis ; non, pour peu qu'on désire se montrer impartial, on trouvera chez lui, je le répète, des indications, pour le moins intéressantes, d'un art préoccupé du bonheur, de l'imprévu et du caprice des combinaisons de lignes que présente une réunion de corps humains. En un mot, l'art de M. Denis recherche avant tout l'ordonnance et la composition du tableau. Et je n'en veux pour preuve, dans le tableau intitulé *Sainte Famille*, que le mouvement très gracieux des deux femmes rapprochant l'un de l'autre deux nourrissons, afin qu'ils fraternisent en un baiser.

D'Albert Besnard, représenté par un envoi fort important, il n'y a rien à dire de neuf ; ses qualités vous sont amplement connues. Un des deux portraits de dames qu'il expose à côté d'autres toiles me semble un des meilleurs qu'il ait peints ; l'autre me déplait par les yeux de poisson mort qu'il a sans doute — la galanterie me force d'émettre cette hypothèse — attribués tout gratuitement à son modèle.

Théo van Rysselberghe triomphe avec quatre toiles vibrantes, dont trois portraits. Quelle grâce, quel naturel dans ce portrait de trois fil-

lettes assises l'une à côté de l'autre ! Ici, la pose n'est point la chose tyrannique ou capricieuse, mais un élément de vérité, la révélation du caractère. Qualité prépondérante que négligent presque tous les portraitistes, qui *mannequinent* leur modèle au lieu de lui demander l'aveu de sa personnalité dans ses plus furtives attitudes. Généralement, sous prétexte de portrait ils peignent le sujet à l'image qui leur est la plus facile et la plus familière, au lieu d'accorder leur art à l'image de l' « identité » qu'ils ont la prétention d'établir artistiquement. Cette supériorité de van Rysselberghe se manifeste surtout dans le portrait de *Mme Eugène Demolder*. En dehors de la technique magistrale du coloriste ; de la fête que ces tons joyeux et frais, assortis comme en une synthèse du jeune été, procurent à la sensualité de nos yeux ; en dehors de ce dessin élégant et aristocratique qui fut toujours une des caractéristiques du jeune maître ; on admire, avant tout, le parti que van Rysselberghe a tiré de son fier et séduisant modèle, la pose éminemment révélatrice du personnage, à la fois noble et dégagée, et s'harmonisant avec l'expression à la fois radieuse et réfléchie du visage, avec ce regard et ce sourire dans lesquels il y a, plus que du bonheur de vivre : l'intelligence de ce bonheur. Les autres tableaux de van Rysselberghe, le portrait du petit *Claude Bonnier* et la *Jeune Femme au bord de la grève*, sont non moins superbes de métier, mais c'est dans les *Trois fillettes* et dans *Madame Demolder* que le psychologue artiste s'affirme avec le plus d'autorité.

De Fritz Thaulow : la *Porte de marbre*. Tableau poignant qui fait songer à certaines seigneuriales et très hautaines architectures au milieu de la mélancolie d'un parc automnal comme en décrivent les poèmes d'Henri de Régnier et de feu Albert Samain. Mais rien d'inédit dans le métier du maître scandinave.

Une belle rentrée de Georges Lemmen : de probes intérieurs familiaux, admirables de dessin et d'une couleur aux opulences aristocratiquement amorties, ardentes, mais ennemies de l'éclat. De jolis envois de deux jeunes Belges : Georges Morren et Aloïs De Laet. Tous deux épris de tons clairs et de joie coloriste. Le premier, plus fougueux, plus aguerri aussi, d'un métier plus souple ; le second, plutôt intimiste, avec des ferveurs, des extases qui rappellent les *dominicales* de l'exquis poète Max Elskamp d'Anvers, leur concitoyen à tous deux.

Du côté des Belges je citerai encore Baertsoen dont les *Tjalken* (sorte de bateaux) en Zélande, le soir, se recommandent par un très bizarre mais éminemment exact et sincère éclairage ; cependant je préfère ses eaux fortes, ses coins de ville pauvre ou morte, ses confins de banlieue, ses quartiers perdus, ses faubourgs stagnants, ses ports endeuillés, qui l'apparentent à Xavier Mellery, cet autre confesseur des nostalgies et des détresses de la pierre.

Aux Français notoires, j'ajouterai Jacques Blanche, Alexandre Charpentier (une adorable terre-cuite : portrait de Rosalie, — la gourde et gauche enfance des premiers pas prise sur le vif et paternellement rendue), Maxime Dethomas, etc. etc.

Le Hollandais Dirk Nyland a des dessins à intentions symbolistes et philosophiques, mais pas trop littéraires ces intentions, et de bons dessins avant tout !

Aux sculpteurs ajoutons encore les noms de Constantin Meunier, de De Vreese, de Paul Dubois, du prince Troubetzkoy, d'Emile Bourdelle.

GEORGES EEKHOUD

**Des Faux.** — On entendra dorénavant répéter dans tous les musées, devant les œuvres d'art les plus honorables, cette scie démodée : « On dirait du faux. » La tiare de Saïtaphernès donnera au public, j'espère, un grand mépris pour le passé. Le mépris est un sentiment libérateur. Il exalte une belle âme et l'incite aux grandes entreprises.

Un seul mépris pourtant serait déplorable, celui de la beauté. Or la tiare de Saïtaphernès est une belle chose. Ce fut mon sentiment quand je la vis, et j'ai d'ailleurs lu dans les journaux que les orfèvres sont de cet avis. Les raisons qui font que les savants l'ont maintenant en horreur sont d'ordre purement archéologique. C'est dire que ces raisons n'ont aucune importance. Et puis, au premier témoignage des savants mêmes, au moins de ceux du Louvre, la tiare est d'un travail admirable ; j'ajoute, sans crainte d'employer une formule surannée : c'est beau comme l'antique. La tiare de Saïtaphernès n'est donc pas méprisable. Le ministre des beaux-arts manqua assurément d'esprit à cette occasion : — une belle œuvre d'art, si digne d'être exposée dans un musée national, n'en devait pas sortir.

Tout au plus, comme il est vraisemblable que l'artiste vive encore, pouvait-on transporter cette tiare au Luxembourg et l'exposer avec cette explication qui aurait rendu à l'œuvre toute son authenticité . *maître russe inconnu, fin du* XIX<sup>e</sup> *siècle.* Au bout d'une dizaine d'années, la tiare aurait été rendue au Louvre qui l'aurait exposée comme un chef-d'œuvre de l'orfèvrerie du siècle passé. Les savants qui s'occupent d'augmenter les collections nationales avaient même le devoir d'acquérir le plus d'œuvres possible de ce grand artiste maintenant méconnu. On aurait pu le désigner définitivement sous ce sobriquet « le Maître de la tiare de Saïtaphernès », comme on a déjà, pour la peinture : le Maître de la Mort de Marie, le Maître de Saint-Séverin, le Maître de l'autel de Heisterbach, le Maître du Saint-Bartholomé de la famille Boisserée (prononcez Bozré).

Les Allemands qui, en cette circonstance, ont tenu à nous marquer une commisération imbécile et à nous assommer de pédanteries vaines, agissent ainsi à l'occasion. Une œuvre d'un de leurs musées est-elle reconnue fausse ? les conservateurs, au lieu de se désoler et de transporter l'œuvre au grenier, ajoutent tout simplement ce petit mot : *nach* (d'après) devant le nom de l'artiste. Prenons, par exemple, le seul musée de Dresde. Un des ornements de cette galerie justement célèbre était jadis la *Madone du Bourgmestre Meyer de Bâle*, par Hans Holbein le jeune. On sait, depuis 1871, que le tableau original de Holbein est à Darmstadt dans le palais du grand duc de Hesse. A Dresde, on a

ajouté *nach* sur l'étiquette et le tableau est resté à la place d'honneur qu'il occupait. Pour Jan Brueghel le vieux, même histoire. L'*Adoration des rois mages* est à Vienne et *le Lac de Génésareth avec le Christ prêchant* est je ne sais où. Dresde qui les donnait comme originaux a ajouté *nach* devant le nom de Jan Brueghel. Le goût pour le faux fait partie du caractère allemand au point qu'un foulard exposé dans une boutique avec l'indication « soie » sera surtout en coton; la véritable soie sera désignée ainsi : « soie pure ». Dans leurs musées les Allemands exposent une copie, avec l'orgueil qu'on a à montrer l'original. Les Allemandes portent des bijoux faux avec autant de joie que s'ils étaient vrais.

Les Français regrettent que la tiare soit fausse. On croirait que c'est la première fois qu'il y a un faux en France. Les Français ont tort. D'autant que, si fausse et vilaine que fût cette tiare, on aurait pu, puisqu'il s'agit d'or, l'utiliser fort convenablement en l'offrant au président de la République, dont elle eût rehaussé la belle figure barbue.

En tout cas, les faux ne devraient plus troubler personne. Toute ville possède ses faussetés presque officielles. A Constantinople, on montre dans Sainte-Sophie, aux Anglais et aux autres touristes, l'empreinte de la main du conquérant et la marque d'un coup de sabre donné par lui à l'un des murs. A Munich, dans la Frauenkirche, les pieds du diable ont laissé deux traces noires sur le pavé. A Bonn, une grande taverne, qui abrita les beuveries de l'empereur au temps où il était étudiant, et naguère celles du Kronprinz, son fils, conserve les chopes où burent ces deux princes. Exposées sur de petites étagères, elles font l'admiration de tous ceux qui visitent cette taverne dans la ville des Muses. Admettez qu'un garçon maladroit fasse tomber une de ces chopes, il y a beaucoup à parier qu'il la remplacera par une des nombreuses pareilles à celle-là et qui constituent le fonds de l'établissement.

La littérature aussi est pleine de faux. Des poètes en chantant Hélène, plus brillante que ses frères stellaires, blanche comme son père le cygne amoureux qui ne chantera jamais, et Angélique, reine de Cathay, pensèrent honorer de la jeunesse jointe à de la beauté. Or, nous le savons par Lucien : au moment de sa fuite avec le pâtre phrygien, Hélène avait près de dix lustres et un poème de Brusantino, *Angelica innamorata* (Angélique énamourée) nous assure que cette dame avait quarante ans quand elle aima Médor.

> Ella era gionta al quadragesimo anno
> Et era quasi albor più che mai, bella.

Ces poètes furent trompés par Homère et par l'Arioste.

Les évangiles sont postérieurs aux personnages auxquels on les attribue et n'expose-t-on pas dans quelque sanctuaire une image de la Vierge peinte par saint Luc ? Je ne cite que pour mémoire les fausses reliques qui pullulent et les chevaux qui courent sous de faux états civils fabriqués en Belgique.

Quelqu'un doit être blasé sur les faux : c'est M. Domenech, qui

baptisa dernièrement M. Gaston Pollonnais.M. Domenech publia en 1860, chez Gide, un recueil sous ce titre : *Manuscrit pictographique américain précédé d'une notice sur l'idéographie des Peaux Rouges.* Le manuscrit dont il s'agit et qui est à la bibliothèque de l'Arsenal sous le nom de *Livre de Sauvages* est l'œuvre d'un Allemand. C'est un recueil de dessins à la mine de plomb, la plupart obscènes. Beaucoup de mots allemands vulgaires disséminés dans le recueil et écrits en caractères allemands avaient été pris pour des termes iroquois par M. Domenech.

J'ai vu travailler un faussaire à Honnef, au bord du Rhin. C'était un vieillard fort bizarre, vivant en ermite et ne voyant que les étrangers qui venaient lui acheter des antiquailles. Cet homme avait pour spécialité de fabriquer des fausses poteries de Siegburg. Il m'avait pris en amitié et je le vis une fois agenouillé dans son jardinet et salissant avec de la terre humide des poteries neuves qu'il vendit quelques mois après à un pasteur protestant amateur d'antiquités rhénanes. Ce faussaire n'était parfaitement heureux que les jours où il avait maquillé quelque fausseté. Il l'admirait ensuite en souriant et disant : « J'ai fabriqué un dieu, un faux dieu, un vrai joli faux dieu. Puis il prenait sa guitare et chantait, en tordant sa bouche édentée, de vieilles chansons allemandes qui célébraient Kaetchen de Heilbronn ou Schinderhannes.

GUILLAUME APOLLINAIRE

## *LES THEATRES*

*Odéon :* **Le Dernier Rêve**, de M. MAURICE MAGRE ; **La Rabouilleuse**, de M. EMILE FABRE. — *Trianon :* **Le Cochon**, de MM. RAOUL RALPH *et* EMILE CODEY.

Nous pensons trop de bien de M. Maurice Magre pour ne pas nous permettre d'en dire un peu de mal. Non qu'il n'y ait de fort belles choses dans *le Dernier Rêve*, mais parce que ce petit acte est, sinon un signe des temps, du moins un signe du moment — d'un moment déjà loin. Il est bien qu'une littérature jeune se substitue aux « clichés » du passé ; malheureusement, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le neuf devient un nouveau cliché. Il se vulgarise trop vite, parce que, catalogué moderne, il est une mode... et puis est-on bien sûr que ce présent diffère du passé ? *Le Dernier Rêve* nous révèle : la mort, caractérisée par ce détail, tautologique, qu'on y voit passer des faces « mortes » ; le pauvre ; le pain, moulu dans « l'azur bleu ». Oh ! que le pain, de quoi on ne vit pas seulement, nous intéresse moins que la viande rouge. Et quelqu'un de plus autorisé a dit, il y a fort longtemps, qu'il n'était peut-être pas bien urgent de faire de la littérature sur les pauvres, puisqu'il y en aura toujours. Signalons également la découverte : de l'ouvrier qui sarcle son champ, du curé, et de Paris, vu de la Porte d'Italie, ou tout autre point situé au sud, et résumé en l'exclamation classique : « Ah ! Paris ! » développée d'après Mürger :

**Je regarde, et je vois deux êtres qui s'embrassent.**

Nous désirions dire aussi depuis longtemps que les vers qui ne sont

ni des vers réguliers, ni de vers libres, ce sont peut-être des vers lâchés, tout simplement, même s'ils le sont exprès.

Mais cette critique est trop générale pour s'appliquer exclusivement à la pièce de M. Maurice Magre : sans un trop long choix, citer quelques vers suffira à l'atténuer :

LE CURÉ.

Je ne fus guère instruit ;
Je sors les mots de moi, comme on sort l'eau d'un puits ;
Je pense avec difficulté, vis solitaire,
Les arbres de l'église et ceux du presbytère
Me versent leur douceur et leur obscurité
Et je suis l'ignorance et la simplicité.
Et pourtant mieux que vous, allez, mieux que personne,
Je sais, pour consoler les phrases qui pardonnent.

Mmes Odette de Fehl et Maïa, MM. Dauvilliers, Daras et Gaignette récitèrent, un peu à l'antique, ce qui ne fut point sans charme.

Balzac a expliqué le mot « rabouilleuse », sobriquet de Flore Brazier : rabouiller, dans la langue d'Issoudun, c'est troubler l'eau d'un ruisseau pour rabattre les écrevisses. Aux environs de Paris, où une manœuvre analogue, interdite d'ailleurs en divers lieux, attire le goujon, on dit « bouiller » et même « bouler ». L'argument de la pièce en quatre actes de M. Emile Fabre suit de près, du moins dans les trois premiers, le roman de Balzac. Flore Brazier, servante-maîtresse du père Rouget — ce qui équivaut à : maîtresse à la deuxième puissance — et maîtresse tout court, c'est-à-dire très humble servante — du commandant Max Bilet, « rabouille » afin de pêcher en eau trouble le million du père Rouget. Le neveu de Rouget, Philippe Bridau, excellemment joué par M. Gémier, lui dispute cette proie. Ici, s'écartant du roman, M. Emile Fabre conclut au triomphe de la Rabouilleuse, en faisant assassiner Bridau par un Corse au service du commandant.

Mme Andrée Mégard, M. Janvier, M. Albert Lambert ont été dignes des héros de Balzac. Mme Mégard a un peu élégantisé — est-ce un tort ? — la rusticité de la Rabouilleuse.

Dans mon Trianon, qu'y met-on ? Sans plus d'effort d'esprit sans doute, MM. Raoul Ralph et Emile Codey ont trouvé le titre de leur pièce — le meilleur titre en somme, pour le public : *Le Cochon*. Et ensuite... ils ont donné, intentionnellement ou non, à ce public une admirable leçon de morale. Il existait déjà un journal du même titre que la pièce : on éprouvait une certaine gêne à l'acheter, étant regardé. Cette gêne disparaît au théâtre : si la pudibonderie d'un ami est choquée de vous rencontrer dans les couloirs, qu'allait faire cette pudibonderie dans ces couloirs ? Ce vice collectif, par les soins de MM. Ralph et Codey, est puni, et de la plus spirituelle manière : il est déçu. C'est un vrai cochon, rond et rose, et habillé de soies, qui paraît sur la scène.

D'où joie paradisiaque pour les quelques âmes pures fourvoyées dans la salle, profond malaise pour les autres.

Raffinement de pénitence : la pièce n'est pas excellente. Les auteurs ont voulu faire de la « haulte gresse » ; mais pour que la « haulte gresse » puisse plaire aux plus délicats, il faut alors qu'elle aille dix fois plus loin... parce que, dans ce cas, on sait que celui qui l'ose a du génie, qui l'émulsionne.

ALFRED JARRY

## *LES LIVRES*

LÉON FRAPIÉ : **Marcelin Gayard** (Calmann Lévy, in-18 de 366 pp., 3 fr. 50). — Marcelin Gayard est fils d'une « demoiselle de bonne famille » et d'un ouvrier maçon. Sa mère pour lui se tue à la tâche ; bourgeoise, elle est revenue au peuple ; aussi lui-même tient d'abord au peuple par toutes ses fibres. Sa mollesse et sa prudence peu à peu l'en détacheront. Il épouse une fille d'épicier, ouvre avec elle une boutique, acquiert sous son influence les préjugés étroits du petit commerçant, puis, en devenant employé de bureau, la routine et la peur du petit fonctionnaire. Aveuglé par le bien-être et la sagesse facile, il ne sent point renaître en sa fille Lucette l'âme généreuse et tendre qu'elle tient de sa grand'mère. Lucette aime les simples, les pauvres, les petits ; elle les aime tous en la personne de la douce et maigre Phonsine, dont la misère a fait une prostituée. Tout conspire à n'enseigner à Lucette qu'une vertu : la chasteté. Par pitié moins que par justice, c'est sa chasteté qu'elle immole pour procurer à son amie des remèdes et un peu de pain.

J'ai trop loué naguère, chez Charles-Louis-Philippe, une franche peinture de la vie populaire, pour ne pas signaler avec plaisir, chez M. Léon Frapié, des qualités de même aloi. *Le Père Perdrix* l'emporte sur *Marcelin Gayard* par l'unité du ton, par la nouveauté des images, par la divination des âmes frustes, par la transposition précise des idées en sensations et des sentiments en instincts. Les tableaux parisiens de M. Léon Frapié sont plus riches et plus nuancés. Aucun lecteur n'oubliera la description de « la Boîte aux Gosses » ; dessin, couleur, parfum, grouillement, rien n'y manque, pas même cet humour spécial qui laisse, à travers le souci de vérité, à travers la volonté d'art, discrètement transparaître l'humanité de l'écrivain. Même justesse de vision, même sympathie, même poésie voilée, dans les amours de Marguerite Parent et du compagnon Pierre Gayard, dit Limouset, ainsi que dans les visites de Lucette à Phonsine. Je goûte moins ces portraits d'employés, où M. Frapié recommence, assez inutilement, les *Cartons Verts* de M. Georges Lecomte. L'endurcissement, ou plutôt l'encroûtement de Marcelin est trop rapide et trop complet ; un peu de souffrance, un retour de vie, le ferait plus intéressant, et sans doute aussi plus vrai. Jardot, le jeune employé littérateur et socialiste, porte-parole de l'auteur, a le tort de traduire en formules abstraites cette émotion de justice et de pitié froissée qui d'elle-même se dégage à

chaque page du roman. Que dire enfin du sacrifice de Lucette ? Plus soigneusement il est motivé, plus il semble inacceptable et gratuit. C'est bien vers cette crise que tend tout le livre ; c'est de cette idée que le livre est sorti. Elle est étrange, elle est extrême, et propre à fouetter l'imagination ; mais elle devait disparaître à mesure que l'imagination se rapprochait du réel. C'était assez qu'on dût seulement l'entrevoir ; l'auteur pouvait renoncer à la pousser à bout : n'arrive-t-il pas mainte fois qu'une œuvre,en se développant, dépasse son intention première, et que plus rien du germe ne subsiste après que l'arbre a grandi ?

MICHEL ARNAULD

JOHN-ANTOINE NAU : **Force Ennemie** (Ed. de La Plume, in-18 de 352 pp., 3 fr. 50). — Un aliéné authentique raconte son histoire, et celle d'autres aliénés ; il la raconte en aliéné, et selon la nature particulière de son aliénation : qui est d'être (sans quoi il ne pourrait raconter, et l'histoire ne serait plus ni véridique ni vraisemblable) qui est d'être tantôt dément, tantôt raisonnable, et toujours raisonnant. C'est-à-dire que dans ses périodes d'insanité il raisonne, mais raïsonne en fou. Et les deux périodes, l'insane et la saine, tantôt nettement se succèdent, tantôt s'entresubstituent par insensibles transitions ou bien se superposent. De sorte qu'on ne sait jamais précisément — et d'autant moins qu'il parle et de lui-même et d'autres fous — à quel moment c'est un lucide qui narre des spectacles réels, à quel moment un lucide qui narre des incohérences réelles, à quel moment un fou qui narre ou ceci ou cela. Voilà quelque chose de purement neuf, de nouvellement émouvant, et, insistons-y, le personnage est authentique, si manifestement authentique, que parfois on se demande si l'auteur a, comme il le dit, transcrit le journal d'un aliéné, ou vécu au milieu d'aliénés, ou même s'il ne fut pas un moment — qui sait ? au moment juste où il écrivit son livre, — s'il ne fut pas l'aliéné qu'il présente. — Le livre s'ordonne selon des épisodes chronologiquement successifs, à la manière de tous les romans, pour s'achever comme eux sur la mort, ou tout comme, du héros : ceci nous gêne ; tout autant que le procédé pareil, de présenter les personnages des fous, les uns après les autres. Un fou, qu'il soit « un peu braque », ou fou furieux, ou idiot pétrifié, exprime toujours le tréfonds terminus de l'horreur, or l'horreur est un sentiment trop absolu pour se récidiver. Nous pensons que le préférable eût été une vision simultanée, un pandemonium : et c'est bien de la sorte que le comprirent Gœthe dans sa Nuit du Walpurgis, Flaubert dans son chapitre des Hérésiaques ; on émousse l'horrible en le multipliant. De même une ordonnance non pas romanesque mais dramatique et dramatique avec incohérence, une incohérence ordonnancée. quelque chose comme les fleurs maladivement et décorativement incohérentes d'Odilon Redon, nous semblerait plus adéquat. Enfin, le parti-pris, qui déjà gêne chez Balzac, d'orthographier phonétiquement le parler de gens du peuple (« une lame de *paugnard* »), fatigue ici par son insistance. — Observations de détail.et qui montrent le cas qu'il y a lieu

de faire de cette œuvre lugubrement et bizarrement belle. Elle prend dignement sa place dans cette conception des choses scientifiquement incohérente, logiquement hallucinée, délirante de sang-froid, qui, neuve née, a produit déjà les œuvres si diversement originales et si précieusement littéraires de Rachilde, Remy de Gourmont, Jean Lorrain, Marcel Schwob, Alfred Jarry, Frédéric Boutet et plusieurs autres.

FAGUS

HENRI DE RÉGNIER : **Le Mariage de Minuit** (Mercure de France, in-18 de 318 pp., 3 fr. 50). — Avant ce minuit du mariage où la main de Philippe le Hardois disjoint la fleur d'argent de la ceinture de Françoise de Cléré, le livre nous laisse l'impression d'une journée, trop courte, quoique (ou parce que) bien remplie, où l'on nous aurait présenté une foule de personnages très divers et si aimables — les antipathiques devenant sympathiques par le charme discret de leurs ridicules — que, du défilé, on ne se lasse point.

C'est le vieux et exquis prince de Bercenay, boitillant sur sa canne qu'il tient avec peine de sa main délicate, recroquevillée et noueuse ; c'est la célèbre comtesse Rospiglieri, en son appartement éclairé d'un lanterne et barricadé, où elle joue avec des pierreries de ses ongles noirs d'ancienne meneuse de pourceaux et trayeuse de vaches ; Mme Brignan, qui ne s'offense ni des propos équivoques, ni des gestes hardis ; M. Baragon, l'académicien aux gros souliers ; Serpigny le verrier ; le gros Bocquincourt, luxurieux, mais indifférent à la croupe de sa belle-sœur tendant la batiste de la chemise ; Mme de Bocquincourt, s'évertuant à peindre des fleurs avec tout son atavisme d'ouvrière de fabrique ; l'étonnant baron de Hangsdorff, de qui nous parlons plus au long dans *la Plume* ; le jeune et pratique M. de Puyfond, à particule diplomatique ; et surtout la petite Victorine de Vitry, qui fait des culbutes sur son lit dans l'extraordinaire maison où M. Jules, le chef, utilise un fort beau bureau à cylindre, avec des bronzes, à ranger ses chaussettes.

A parler de héros du dix-neuvième siècle, M. Henri de Régnier a trouvé une matière nouvelle à aiguiser son ironie latente et sûre : les grands seigneurs nés nouvellement de plus ou moins directs croisements, ces modernes croisades.

ALFRED JARRY

MAURICE HAMEL : **Titien**; MAURICE TOURNEUX: **Eugène Delacroix**; GUSTAVE GEFFROY: **Rubens** (H. Laurens, trois vol. in-8° carré illustrés de reproductions hors-texte). — Ces trois volumes, qui succèdent au *Raphaël*, à l'*Albert Dürer* et au *Watteau*, précédemment parus, seront bien accueillis des artistes. Il y a parmi eux un chef-d'œuvre : le *Titien* de Maurice Hamel. C'est merveille de voir avec quel bonheur l'écrivain s'est tiré de la difficile tâche de faire connaître un des plus grands artistes dans un nombre de pages relativement restreint. Tout y est : détails biographiques, description raisonnée des œuvres, évocation de l'époque. Et cela dans une langue parfaite, précise et imagée. Lors-

qu'on a fermé le volume on connaît Titien, on l'aime, on veut voir ses œuvres.

La tâche de Maurice Tourneux était ardue sans qu'il y paraisse. Delacroix est aujourd'hui universellement admiré. Grâce à la publication de ses lettres et de son journal; grâce aussi aux études de Th. Sylvestre et de Piron sa vie est très connue.

Il s'agissait donc d'extraire de tout cela un précis aussi exact et complet que possible et qui, malgré l'accumulation des faits, ne fût pas aride. Maurice Tourneux, qui est assurément celui de nos contemporains qui connaît le mieux Delacroix puisqu'aux sources imprimées il peut joindre des souvenirs familiaux et des documents inédits pieusement collectionnés, Maurice Tourneux s'est dévoué à la tâche et a réussi à inclure dans les 124 pages d'un volume de vulgarisation tout ce qu'il était essentiel qu'on sût pour apprécier en toute connaissance de cause Delacroix : l'homme et l'œuvre. Il a voulu autant que possible laisser parler Delacroix. Aussi a-t-il pu justement écrire au début de la monographie : « C'est la première fois, sauf erreur, qu'on essaie de tirer en grande partie, des propres écrits de Delacroix les éléments d'une biographie qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas encore été tentée et qui, pendant longtemps, n'aurait pu l'être. » Ainsi conçue, on comprendra l'attrait de cette monographie où Delacroix apparaît intime et vrai au milieu de sa fièvre de travail. On le suit depuis son enfance turbulente jusqu'à son apothéose tardive qui ne le consola jamais entièrement des sentiments hostiles dont, grâce à son tempérament maladif, il souffrit plus qu'un autre, durant les deux tiers de sa vie.

Le *Rubens* de Gustave Geffroy débute par un joli aperçu sur l'ambiance d'Anvers et la vie flamande au temps du grand artiste. Mais cette description ne laisse pas d'être un peu longue et de tenir une place qui eût peut-être été mieux employée à faire connaître maints détails capitaux sur Rubens, détails qui, à notre avis du moins, doivent indispensablement entrer dans de pareilles monographies. Les amoureux de Rubens liront et reliront souvent les jolies pages de Geffroy, mais je crains bien que ceux qui le connaissent insuffisamment soient obligés de recourir souvent aux dates, sèches, mais précises, d'un dictionnaire.

L'attrait de ces volumes s'accroît de nombreuses reproductions des œuvres essentielles de chaque artiste.

CHARLES SAUNIER

---

*Le Gérant*: A. MARLET.

---

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 16056

# La Méthode et le Langage biologiques.

Le chien est, comme dit Platon, la beste du monde plus la philosophe.

RABELAIS.

Il y avait, dans un petit port de Bretagne, un chien qui s'intéressait aux choses de la mer. Passant toutes ses journées sur le quai, il regardait les bateaux ; ils les voyait partir avec le jusant et les suivait de l'œil jusqu'à ce qu'ils disparussent derrière l'horizon ; il attendait leur retour qu'il savait devoir se produire avec le flot et il s'émerveillait de les voir rentrer souvent pleins de sardines. Ce phénomène l'intriguait au plus haut point ; il rêva souvent de pluies de poissons emplissant les bateaux dans des régions de la mer que l'on ne voit point du quai ; mais, comme il n'était pas métaphysicien, cela le satisfit peu et il résolut d'aller observer par lui-même. Il entra donc un jour en cachette dans une barque dont le patron lui témoignait de l'amitié, mais le temps était gros, il eut le mal de mer, s'endormit derrière un baril de rogue et revint sans s'être éveillé, convaincu qu'il se passe au delà de l'horizon des choses mystérieuses que les chiens ne doivent point voir.

Comme il avait du bon sens il résuma ainsi ce qu'il savait : « Les bateaux partent avec le jusant et reviennent avec le flot, souvent pleins de poissons », et il s'estima plus heureux que beaucoup de chiens des villes qui croient peut-être que les boîtes de sardines se produisent naturellement dans les épiceries. Mais cependant, il était triste, à cause du mystère de derrière l'horizon.

Il remarqua que les enfants pêchaient sur le quai, avec des lignes, des plies, des vieilles et des anguilles, mais il pensa (avec raison d'ailleurs, car jamais sardine ne mordit à l'hameçon) que le temps aurait manqué aux pêcheurs pour prendre par ce procédé les milliers de poissons qu'ils rapportaient. Et il résolut de ne pas faire d'hypothèse et de s'en tenir jusqu'à nouvel ordre à sa formule synthétique : « les bateaux partent avec le jusant et reviennent avec le flot, souvent pleins de sardines. »

Un pêcheur acheta une senne et, s'en servant un jour sur la grève voisine, captura d'un seul coup des centaines de muges et de limandes ; cela attira l'attention du chien sur les filets qu'il voyait sécher aux mâts des bateaux après le retour de la pêche ; il les observa donc attentivement et remarqua enfin une sardine oubliée qui pendait par les ouïes à l'un de ces filets. Alors il ne douta plus de la manière dont se passaient les choses au delà de l'horizon, et il dormit tranquille.

Quand nous étudierons les faits de la biologie, nous serons quelquefois obligés de nous contenter de formules synthétiques ; notre rôle se bornera à constater, comme le faisait ce chien philosophe, que tel phénomène commencé de telle manière nous conduit à tel résultat, car, entre le commencement et la fin d'une manifestation vitale, prennent souvent place des mouvements de la matière que nous ne sommes pas en mesure d'analyser aujourd'hui ; ils sont au delà de l'horizon de l'homme de science, comme la capture des sardines se passait au delà de l'horizon du chien. Nous nous efforcerons donc de raconter le phénomène *total* sans faire d'hypothèses sur les détails intermédiaires, et cela suffira à nous fournir un langage clair dont le bénéfice sera bientôt évident. Les chimistes nous ont donné l'exemple ; dans les formules qu'ils emploient, le premier membre de l'équation représente l'état des choses au commencement de la réaction (ce sont les bateaux qui partent avec le jusant) ; le second membre représente l'état nouveau obtenu à la fin de la réaction (ce sont les bateaux qui reviennent pleins de sardines); entre le commencement et la fin de la réaction, se produisent des phénomènes intermédiaires dans les chimistes ne se soucient pas, et pour cause ; cela n'empêche pas qu'ils arrivent en accumulant les résultats *globaux* des réactions connues à en prévoir de nouvelles et à préparer des composés utiles sans connaître l'*essence* des réactions chimiques.

Que les chimistes ignorent l'*essence* des phénomènes chimiques, de même que les physiciens ignorent l'*essence* des phénomènes physiques, cela a conduit des esprits chagrins à nier l'opportunité des interprétations biologiques : « C'est un leurre, disent-ils, de vouloir expliquer la vie par la physique et la chimie qui elles-mêmes sont inexpliquées ! » Mais notre chien philosophe de tout à l'heure ignorait, lui aussi, bien des choses dans le phénomène qu'il observait ; il ignorait la nature du mouvement des marées ; il ignorait la nature du vent qui gonfle les voiles et le jeu du gouvernail qui permet de marcher contre le vent ; il ignorait surtout les migrations des sardines que nous

ignorons nous mêmes encore et néanmoins il finit par être complètement satisfait parce qu'il avait résolu le problème qu'il s'était posé, et était arrivé à une certitude. S'il s'était endormi sur son hypothèse de la pluie miraculeuse de poissons, il n'aurait pas eu la joie de découvrir ensuite, par induction, que les hommes prennent les sardines avec des filets. Mais il n'eut pas pour cela la prétention de savoir le fond des choses ; nous ne l'aurons pas davantage et si nous démontrons que tel phénomène vital est de la nature des phénomènes chimiques, nous ne croirons pas néanmoins avoir pénétré dans l'intimité des phénomènes chimiques ; il nous suffira d'avoir caractérisé ces phénomènes de manière à savoir les reconnaître partout et toujours...

Introduisons *une* cellule de levure de bière dans du moût oxygéné, en vase clos ; un peu plus tard, nous trouverons dans le même vase *trente-deux* cellules de levure et l'analyse chimique nous prouvera que certains éléments ont disparu du moût tandis que, outre les trente et une cellules additionnelles de levure, des substances étrangères y ont apparu. Puisque le vase est clos, un chimiste affirmera sans craindre de se tromper, que les substances nouvelles *quelles qu'elles soient*, ont été formées des éléments des substances disparues. L'activité d'*une* cellule de levure de bière en présence de certaines substances (les substances disparues) a fabriqué *trente et une* cellules de levure et en outre certains produits nouveaux. On dira que la levure a *assimilé*, transformé en substance semblable à la sienne, des substances *différentes* contenues dans le moût.

Et si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble des cellules vivantes, on remarquera qu'on les appelle précisément vivantes quand elles se montrent capables, dans certaines conditions, d'*assimiler*, de transformer en substance semblable à la leur, des substances *différentes* contenues dans le milieu ; et l'on définira la vie cellulaire par l'*assimilation*.

Saura-t-on pour cela quelle est l'essence du phénomène d'assimilation ? Evidemment non ; ce sera là une formule *globale* (1) comme celle dont se servait le chien observateur du port breton : « les bateaux partent avec le jusant et reviennent pleins de sardines » ; mais quand nous disons que l'hydrogène brûle dans l'oxygène en donnant de l'eau, connaissons-nous davantage l'*essence* du phénomène de la combustion ? Et cependant personne

(1) J'emploie cette expression « globale » à défaut d'une meilleure pour indiquer que les phénomènes sont racontés dans leur totalité sans aucun essai d'analyse ou d'interprétation des activités intermédiaires qui prennent place entre le début et la fin du phénomène.

ne niera que Lavoisier ait fait la plus admirable découverte en comprenant le rôle de l'oxygène dans ce phénomène familier.

Nous savons *raconter*, sans l'analyser, l'histoire de l'assimilation ; c'est un point de départ pour la langue biologique ; nous serons sûrs, quand nous nous exprimerons dans le langage basé sur cette constatation de ne pas introduire inconsciemment dans nos phrases des hypothèses déguisées, et c'est déjà là un avantage inappréciable si l'on veut bien penser à la manière dont on s'exprime aujourd'hui au sujet des phénomènes vitaux.

A mesure que nous avancerons dans l'étude des cellules vivantes, nous observerons d'autres phénomènes *globaux* que nous pourrons raconter sans les analyser, celui de la destruction, celui de la variation, par exemple, et nous nous astreindrons à décrire avec ces manifestations d'ensemble de la vie cellulaire comme éléments, tous les phénomènes plus complexes qui se passent dans les agglomérations de cellules. Si ce langage ne nous apprend rien par lui-même il nous permettra du moins de poser les problèmes sans admettre implicitement dans notre énoncé des hypothèses saugrenues qui suffisent à les rendre insolubles ; bien plus, certains problèmes qui se posent fatalement à nous dans le langage vulgaire ne se poseront plus et seront par là même éliminés du champ des recherches.

* * *

Parmi les phénomènes d'ensemble que nous observerons chez les êtres complexes formés d'une agglomération de nombreuses cellules, chez les animaux supérieurs et l'homme par exemple, il y en aura naturellement beaucoup que nous ne pourrons pas, immédiatement et sans une étude approfondie, arriver à raconter en ne tenant compte que des activités cellulaires ; il faudrait en effet pour cela avoir analysé complètement ces phénomènes d'ensemble et savoir comment telle fonction de l'homme résulte de l'activité de tels et tels éléments de son corps. Cette analyse sera le but que nous nous proposerons, mais avant d'y arriver il faudra nous ingénier à raconter ces phénomènes sans hypothèse, dans un langage *global* analogue à celui que nous aurons précédemment créé pour raconter l'activité cellulaire. Darwin nous a appris à nous servir de ce langage pour tous les êtres vivants :

Tous les êtres vivants, qu'ils soient unicellulaires ou complexes, *vivent* et *meurent* ; ceci est certain et nous pouvons l'affirmer sans faire d'hypothèse et sans savoir, au fond, ce que c'est

que *vivre*. Parmi ceux qui vivent, quelques-uns se *reproduisent*, c'est-à-dire donnent naissance à d'autres êtres qui leur ressemblent; mais il y a des *variations* dans les types de ces êtres. Tout cela est d'observation courante et nous pouvons le raconter avec certitude, quitte à nous proposer d'étudier plus tard en langage plus précis, par l'analyse des activités cellulaires élémentaires, les phénomènes d'ensemble qui se passent chez les êtres les plus élevés en organisation.

Parmi les êtres vivants qui sont rassemblés à un moment donné en un lieu donné, les uns meurent, les autres survivent et se reproduisent ; parmi ceux qui ont survécu ou sont nés en ce lieu, quelques-uns meurent encore pendant que d'autres survivent et se reproduisent, et ainsi de suite, et cela n'a rien d'étonnant à cause des *différences* qui existent entre ces divers êtres ; ils se comportent différemment parce qu'il sont différents et les conditions qui font que les uns vivent et que les autres meurent sont tellement complexes que nul ne pourrait se proposer de les analyser dans leur ensemble. Darwin a tranché la difficulté en imaginant un langage *global* duquel toute hypothèse est bannie.

Voici, dans des conditions données, un certain nombre d'êtres vivants ; au bout de quelque temps, quelques-uns sont morts, d'autres ont survécu. Ceux qui ont survécu étaient, dirons-nous avec Darwin, plus aptes à survivre dans les conditions considérées. Mais comment définirez-vous leur aptitude ? Par l'observation du résultat ; après coup ; comme cela nous serons sûrs de ne pas nous tromper. — Mais alors vous n'aurez rien démontré du tout ! — Précisément ; nous n'aurons rien démontré, nous n'aurons fait aucune hypothèse, mais nous aurons raconté les fait sans les dénaturer. Nous nous serons bornés à affirmer que ceux qui sont morts sont morts et que ceux qui ont survécu ont survécu ; mais nous pouvons appeler les derniers *les plus aptes* dans les conditions considérées et définir « *sélection naturelle* » l'ensemble des causes qui ont fait disparaître les premiers ; nous aurons ainsi créé un langage synthétique commode, un langage global ; au fond, nous dirons seulement dans ce langage que « les choses sont comme elles sont et non autrement », mais j'espère montrer dans un ouvrage prochain quels merveilleux résultats on peut tirer de la langue darwinienne quand on étudie l'*origine des espèces*. Le *principe* (?) de la sélection naturelle n'est que l'expression d'une vérité évidente ; ce n'est qu'un langage particulier; mais les mathématiques aussi ne sont qu'une langue spéciale et je ne crois pas que personne mette en doute les immenses services qu'elles ont rendus...

Ainsi donc, la narration *globale* des phénomènes peut rendre de grands services ; elle a montré entre les mains de Darwin ce qu'on est en droit d'attendre d'elle. Lamarck, au contraire, n'a pas songé à employer cette forme particulière de langage et c'est pour cela que ses merveilleux principes n'ont pas paru, au premier abord, donner une explication complète de l'évolution progressive des animaux :

J'observe un animal ; je remarque qu'il s'adapte aux conditions ambiantes et qu'il agit comme il faut pour ne pas dépérir dans ces conditions particulières. Si *moi*, observateur, je ne me savais pas construit à peu près comme cet animal que j'observe, je ne penserais pas à lui appliquer ce que je sais de moi-même et je raconterais d'une manière globale le fait de son adaptation aux circonstances qui l'entourent : je dirais que le mécanisme de l'animal *a réagi dans son ensemble*, et de telle ou telle façon, aux stimulus provenant de l'extérieur. Ce serait toujours la narration à la manière du chien, avec la suppression des phénomènes intermédiaires. Le langage darwinien appliqué aux tissus, nous permettra, je l'espère, de raconter de cette manière globale l'adaptation au milieu des animaux les plus complexes.

Malheureusement, moi observateur, je reconnais en moi-même l'analogue de l'animal observé et j'ai une tendance invincible à considérer comme simples les phénomènes familiers qui se passent en moi ; or je divise toujours mon activité particulière en trois parties distinctes : d'abord la *perception*, par le moyen de mes organes des sens, des stimulus provenant de l'extérieur, ensuite la *réflexion* dans mon for intérieur et enfin la *détermination* qui me pousse à agir de telle ou telle manière. Je prête donc à l'animal la même division des phénomènes en trois parties, la partie centripète, la partie centrale et la partie centrifuge et, à un certain point de vue, je n'ai pas tort d'agir ainsi, car l'analogie me permet de penser que l'animal est conscient comme moi-même ; mais j'ai tort en revanche de croire que je simplifie la question en racontant l'activité de l'animal comme je raconterais la mienne propre. Cela serait bon si j'avais le droit de considérer *a priori* comme des entités distinctes les divers facteurs de mon fonctionnement, si je pouvais admettre que la *volonté*, par exemple, a la valeur d'un agent *producteur* de mouvement. C'est là ce que font beaucoup de psychologues et si on les imite il devient évidemment illusoire d'expliquer ensuite la volonté de l'homme en partant de l'étude des animaux ; le but de la biologie, qui est d'expliquer l'homme, n'est pas atteint ; je reviendrai un peu plus loin sur cette question à propos de l'erreur *anthropomorphique*.

LAMARCK a employé, pour raconter l'adaptation des animaux au milieu, le langage psychologique auquel je viens de faire allusion ; il a dit que, des conditions nouvelles déterminant chez eux de *besoins* nouveaux, *ils conforment* leur activité à ces besoins. Ce langage fait intervenir dans l'adaptation, une divinité intérieure à l'animal, divinité qui connaît, compare et agit. Toute l'œuvre de LAMARCK proteste contre une telle interprétation qu'il n'a sûrement pas considéré comme valable ; il a seulement employé le langage courant, mais en cela il commis une imprudence, car quelques-uns de ses élèves, prenant ce langage au pied de la lettre, en ont tiré les conclusions les plus invraisemblables. E. D. COPE, le chef des néo-lamarckiens d'Amérique, voyant dans le *besoin ressenti* l'origine de la formation des organes, est arrivé à se demander, entre autres absurdités du même ordre, si l'être vivant n'avait pas préexisté à son corps !

Au lieu de raconter les actes des animaux en supposant un homme placé à leur intérieur, employons le langage global qui consiste à dire : « le mécanisme animal réagit sous l'influence du milieu » ; tenons compte seulement du point de départ, savoir l'ensemble de l'animal et du milieu au commencement de la réaction, et du point d'arrivée, savoir l'ensemble de l'animal et du milieu à la fin de la réaction, *sans nous préoccuper des phénomènes intermédiaires*. J'espère montrer prochainement que la sélection naturelle appliquée aux tissus permet de prévoir sans hypothèse *l'auto-adaptation* de l'animal aux conditions extérieures et qu'il y a avantage à définir *fonction* de l'animal, l'ensemble global que nous venons de considérer, au lieu de limiter la définition de la fonction au seul acte centrifuge ou moteur qui la termine.

Le fait seul que l'emploi du langage darwinien dans de telles conditions nous explique l'auto-adaptation constatée par LAMARCK, nous enseignera en même temps le *déterminisme biologique* que le langage psychologique *ne permet même pas de concevoir*. Beaucoup de gens croient encore, en effet, à cause de l'emploi courant de ce langage, que l'animal est susceptible de *créer* du mouvement tandis qu'il est seulement capable de le transformer. Et cette observation nous met en garde contre ce qu'a de factice et de conventionnel la division de la fonction en trois phénomènes, le phénomène centripète, le phénomène central et le phénomène centrifuge : si le phénomène central est accompagné chez nous d'un éveil plus important de la conscience, cela ne prouve pas qu'il puisse logiquement être séparé de l'ensemble, ni surtout qu'il soit d'*essence différente*.

Or, dans ce phénomène central, les vitalistes localisent *a priori* une divinité hypothétique qui dirige l'activité individuelle. Supposons que le chien observateur de tout à l'heure ait conservé sa première idée de la pluie de poissons au large : il aurait peut-être été amené à dire : « *La* pluie de sardines *attire* les bateaux vides avec le jusant et *repousse* les bateaux pleins avec le flot », et le mouvement des bateaux aurait fini par devenir pour lui la preuve de la pluie de poissons, de même que le langage psychologique nous contraint de croire à la liberté humaine. Il fut sage de ne pas parler ainsi et de résumer l'histoire de la pêche dans une formule qui ne préjugeait en rien des phénomènes intermédiaires inconnus.

Devons nous donc renoncer à les connaître jamais, ces phénomènes intermédiaires ? Sont ils au delà de l'horizon de l'homme ? Beaucoup d'entre eux sont au contraire accessibles à notre investigation, soit directement, soit indirectement, mais quand on commence à étudier les choses, il faut employer un langage qui ne préjuge en rien de ce qu'on découvrira ensuite, le langage global dont je viens de montrer les avantages ; si le langage contient des hypothèses *a priori* sur ce qu'on étudie, toute recherche est d'avance stérilisée. Croyant à la pluie de poissons, notre chien philosophe eût considéré comme tombée du ciel la sardine oubliée qui, pendant par les ouies à un filet, lui révéla le mystère de derrière l'horizon !

* * *

Nous commencerons en conséquence par employer un langage large et qui ne nous engage à rien ; mais à mesure que nous connaîtrons des faits nouveaux, nous deviendrons de plus en plus précis ; il arrivera souvent alors que nous serons renseignés à l'improviste sur des phénomènes intermédiaires primitivement négligés comme directement inabordables ; et ces renseignements inattendus nous seront quelquefois fournis par l'observation de particularités qui ne nous auront pas paru d'abord avoir un rapport quelconque avec le fait sur la nature duquel elles nous éclaireront. Tout se tient en biologie et il ne faut rien négliger sous peine de passer à côté d'une source précieuse de lumière et d'interprétations. Tout fait bien observé peut servir à en expliquer d'autres.

Ainsi, l'étude de l'hérédité chez les êtres complexes comme l'homme et les animaux supérieurs, nous apprendra l'unité de composition de la cellule ; l'étude de la sexualité nous fera faire un premier pas dans la compréhension des phénomènes inter-

médiaires, négligés d'abord comme impénétrables et qui préparent ce résultat global et facilement constaté : l'*assimilation* cellulaire.

L'existence du sexe est une des choses les plus imprévues que l'on rencontre lorsque l'on passe de l'étude des corps bruts à celle des corps vivants, et, à mesure que l'on pénètre plus avant dans la connaissance des êtres, on s'aperçoit que le sexe existe chez presque toutes les espèces ; c'est donc certainement une chose fondamentale et qui doit avoir un rapport étroit avec la nature intime des phénomènes vitaux, de l'assimilation caractéristique de la vie. Mais comment établir ce rapport ? Bien des chercheurs ont tourné la difficulté en admettant, sans aucune raison scientifique d'ailleurs, que la sexualité est une complication surajoutée à la vie.

Nous négligerons, *pour commencer*, cette complication gênante, parce que nous ne constatons d'abord aucun lien entre le sexe et l'assimilation ; au contraire même ! une cellule vivante de levure ou de bactérie se multiplie *par elle-même* dans un moût ou un bouillon de culture, et le fait caractéristique de la sexualité c'est qu'il faut deux cellules différentes pour former, par fusion, un œuf capable d'assimilation. La maturation sexuelle d'un élément cellulaire a pour effet de rendre cet élément cellulaire *incapable d'assimilation*, de vie par conséquent, et nous sommes conduits à ce paradoxe que les seules cellules capables de reproduire un être supérieur sont précisément incapables de vivre ! Il est rare qu'une vérité d'apparence paradoxale ne cache pas quelque chose de nouveau ; c'est le cas pour la maturation sexuelle ; elle sera pour nous ce qu'a été pour le chien curieux des choses de la mer, la sardine oubliée, pendue au filet après la pêche...

Des observateurs soucieux de pénétrer la nature intime du phénomène d'assimilation ont essayé de reculer les bornes de leur horizon par des investigations microscopiques à de forts grossissements ; ils n'ont pu pénétrer ainsi jusque dans l'intimité du phénomène chimique lui-même, mais ils ont trouvé quelque chose d'imprévu, et qui les a bien déconcertés, car ce quelque chose d'imprévu, le mouvement *karyokinétique*, au lieu d'expliquer les phénomènes précédemment connus, était lui-même un phénomène incompréhensible, plus incompréhensible en apparence que l'assimilation elle-même ! C'est comme si notre chien, monté sur une haute colline avait pu suivre jusqu'au bout les bateaux partis du port, mais au moyen d'une lunette trop peu puissante pour lui laisser voir de si loin les filets et les sardines.

La maturation sexuelle suspend le mouvement karyokinétique et l'empêche de se terminer ; autrement dit, elle arrête à un stade intermédiaire, un phénomène qui en dehors d'elle se serait terminé par une division cellulaire : cela est très important puisque cela nous permet d'étudier *à l'état statique* l'une des phases d'un mouvement complexe ; voilà une excellente condition d'observation. Bien plus, il y a *deux types* d'éléments sexuels, tous deux arrêtés à un stade intermédiaire et ces deux types sont complémentaires ; fondus l'un avec l'autre, ils continuent et *terminent* le phénomène suspendu. Cette remarque nous conduira à une *hypothèse* permettant de concevoir quelque chose du mécanisme de l'assimilation, savoir, l'existence de deux éléments antagonistes dans la substance vivante ; toute molécule de substance vivante est en réalité un système complexe ayant deux pôles, comme une pile électrique, le pôle mâle et le pôle femelle. Tant que les deux pôles coexistent dans la même cellule, il y a assimilation ; quand, par suite de la maturation, tous les pôles mâles sont localisés dans un élément, tous les pôles femelles dans un autre élément, l'assimilation est suspendue dans les deux éléments ; leur fusion donne de nouveau un élément complet.

Ainsi donc, il y aurait deux sexes dans la substance d'une bactérie, d'un grain de levure, quoique chez ces deux espèces, nous ne constations jamais la formation de ce que nous sommes habitués à considérer comme des éléments mâles et femelles ! Ainsi, l'assimilation dont nous ne connaissions que le résultat global serait un phénomène bipolaire ! Evidemment ce n'est là qu'une hypothèse, mais c'est une hypothèse à laquelle nous serons conduits par des déductions logiques et qui nous permettra de raconter les phénomènes d'une manière féconde. Elle nous permettra surtout d'instituer des expériences qui, directement ou indirectement, nous démontreront qu'elle est fondée et nous conduiront, si elle ne l'est pas, à une autre hypothèse meilleure...

*
* *

Le but de ce livre auquel j'ai déjà fait allusion (1), où j'ai accumulé surtout des raisonnements et où je me suis efforcé de raconter dans un langage clair les plus généraux des faits accumulés par les observateurs, le but de ce livre, dis-je, est d'amener à concevoir des expériences auxquelles on saura ce qu'on demande

(1) *Traité de Biologie*, par Félix Le Dantec. (A paraître le 15 mai 1903, chez Félix Alcan).

et dont on comprendra le résultat une fois qu'elles seront exécutées.

Telles ne sont pas, malheureusement, les très nombreuses expériences que publient depuis quelques années les recueils biologiques.

Que, dans un but exclusivement pratique, un horticulteur ou un éleveur fasse varier empiriquement telle ou telle des conditions dans lesquelles se développe une plante ou un animal et obtienne ainsi, par hasard, et après beaucoup de tâtonnements, un résultat avantageux, c'est là évidemment une chose utile ; personne ne peut le nier. Et si cette recherche empirique a été faite avec assez de soin, si toutes ses circonstances ont été consciencieusement notées, il sera quelquefois possible d'obtenir de nouveau un résultat semblable en appliquant une seconde fois le même procédé à des individus analogues. Ce serait même toujours possible si l'expérience avait été réellement une expérience scientifique dans des conditions entièrement définies, mais quand il s'agit d'êtres vivants un peu élevés en organisation, les conditions sont trop complexes pour qu'on puisse espérer les avoir toutes connues. De là l'incertitude qui subsiste toujours dans l'application des meilleurs procédés empiriques.

Quoi qu'il en soit de l'utilité incontestable de ces recherches au point de vue pratique, leur portée scientifique peut se discuter ; non pas qu'il ne soit commode d'avoir sous les yeux, par l'application de procédés empiriques, de nombreuses variations d'un même type vivant, mais c'est là seulement une commodité pour l'étude ; réduites à ces genres d'expériences, les sciences naturelles resteraient des sciences d'observation et ne seraient pas élevées à la dignité de sciences expérimentales.

Dans la variété infinie des conditions réalisées à chaque instant en chaque point de la surface de la terre, variété telle que deux êtres vivants ne sauraient être identiques, il s'effectue sans cesse, en tout lieu, des expériences analogues à celles que réalisent les éleveurs, et il n'y a aucune raison, au point de vue purement scientifique, pour que la fantaisie des horticulteurs ait produit, par hasard, des variations plus intéressantes que les variations naturelles. La sagacité des observateurs peut tirer aussi bien des unes que des autres des conclusions biologiques plus ou moins importantes ; l'expérimentation empirique n'a fait qu'élargir de quelques coudées le champ infiniment vaste de l'observation.

Aujourd'hui, le nombre des observations enregistrées en sciences naturelles est immense ; pendant que tant de chercheurs

s'occupent activement de le grossir encore, il est peut-être utile de se demander si d'ores et déjà, l'on ne saurait pas tirer de la considération d'ensemble des résultats acquis certains principes généraux, certaines lois qui, mettant un peu d'ordre dans tout ce chaos, autoriseraient ensuite, grâce à la connaissance réelle des faits élémentaires, l'organisation d'expériences vraiment scientifiques, d'expériences dont le résultat précis ne donnerait pas lieu à autant d'interprétations qu'il y aurait de gens à les interpréter !

* * *

Pour exposer les faits aujourd'hui connus, il faut procéder par approximations successives ; l'observation d'un résultat global commun à tous les êtres vivants, de l'assimilation, par exemple, qui est le plus général de ces phénomènes globaux, permettra de faire certaines déductions, sans hypothèse, relativement aux êtres composés d'une agglomération de cellules. C'est ainsi qu'avec la seule constatation de l'assimilation et de la variation chez les êtres unicellulaires, nous serons conduits d'abord à la notion de l'auto-adaptation des êtres complexes à leur milieu, puis à celle de la transmission héréditaire des caractères congénitaux et même des caractères acquis dans la génération agame ; ensuite, l'étude du mélange des caractères des parents dans la génération croisée nous fortifiera dans notre hypothèse sur la nature des phénomènes sexuels et nous conduira à une conception plus nette de la vie intracellulaire ; ainsi de suite, en *faisant la navette* entre les êtres supérieurs et les êtres unicellulaires, nous progresserons, lentement, mais sûrement, par la considération de phénomènes globaux ayant trait à des parts de moins en moins étendues des activités individuelles.

Toutes les fois qu'en route nous serons amenés à faire une hypothèse, nous la mettrons bien en évidence au lieu de la dissimuler habilement, et à partir de ce moment, nous saurons que nos raisonnements déductifs ont un double but : d'abord serrer les faits de plus près, ensuite, vérifier *a posteriori* l'hypothèse à laquelle nous avons été conduits par de précédentes déductions. Et j'espère que nous arriverons ainsi en fin de compte à ce qui est le bagage le plus précieux du chercheur : un certain nombre de questions nettement posées.

Une des nécessités les plus importantes de cette série d'études biologiques sera de *séparer les questions*. Toute la biologie tient dans l'étude complète d'un puceron, et si l'on veut tout étudier à la fois, on court le risque de ne rien éclairer du tout.

C'est surtout pour l'hérédité que cela est remarquable ; on confond, en général, à propos de l'hérédité, *tous* les phénomènes qui se manifestent lorsqu'un œuf d'homme reproduit un homme, c'est-à-dire tous les phénomènes de la vie, toute la biologie ! Et c'est pour cela que l'hérédité a toujours paru quelque chose de si mystérieux.

En réalité, dans cette merveille que l'œuf d'homme reproduit un homme, il y a un grand nombre de faits différents :

1° Le fait que l'œuf d'homme produit, en se nourrissant, de la substance d'homme, phénomène global caractéristique de la vie ; c'est l'*assimilation*.

2° Le fait que de la substance d'homme, se produisant dans les conditions de l'assimilation, prend progressivement la forme d'un homme ; c'est la question du rapport de la forme spécifique à la composition chimique ; c'est le problème de l'*évolution individuelle*.

3° Le fait que, à chaque instant de son développement, l'homme est adapté aux conditions ambiantes, que son mécanisme est coordonné et exécute précisément ce qui est nécessaire à la conservation de la vie ; que, d'autre part, chez un être différent, le mécanisme est *autre*, mais est encore coordonné de manière a entretenir l'existence ; c'est là la chose admirable que l'on essaie d'expliquer en étudiant l'*origine des espèces*. L'origine des espèces nous fait comprendre qu'*il y a* des hommes, ou si l'on veut, de la substance d'homme qui, par évolution individuelle, produit des hommes, ce qui est une conséquence du phénomène d'assimilation.

4° Le fait que l'œuf a une structure si admirablement précise que, dans des conditions données, il reproduit avec tant d'exactitude le mécanisme très compliqué de l'homme et la question de savoir *quelle est cette structure*. Ceci est une question qui, dans l'état actuel de la science, reste en dehors de l'horizon humain ; nous arriverons peut-être à la résoudre un jour, mais pour le moment nous devons nous contenter d'arriver à comprendre, en langage global, que cette structure si admirable doive exister pour des raisons parfaitement claires ; soyons reconnaissants à Lamarck qui nous a permis de le comprendre.

5° Le fait que l'œuf, issu de deux parents, transmette à l'enfant des caractères empruntés aux deux parents ou lui fournisse au contraire des caractères nouveaux. Ceci est le problème de l'*amphimixie* ou mélange des sexes ; c'est la question de la sexualité...

J'en passe, et des plus importants ; c'est toute la biologie, et il est bien évident que ceux qui ont voulu tirer de toutes pièces

de leur cerveau un système qui répondît *à la fois* à toutes ces questions si différentes, se sont proposé un but qui est au delà des routes humaines. Or, en séparant ces questions, on arrive à les résoudre isolément ; encore, par *résoudre*, faut-il bien entendre qu'on ne veut pas dire connaître le fond des choses, l'homme ne connaîtra jamais le fond des choses, — mais seulement ramener un grand nombre de *faits* très complexes à une synthèse d'un petit nombre de phénomènes plus simples qui ressemblent à des manifestations familières de l'activité physico-chimique.

* * *

Expliquer c'est comparer. Mais précisément, disent les vitalistes, à quoi comparer la vie si ce n'est à la vie elle-même ? Evidemment nous ne connaissons pas l'essence des phénomènes physiques et des phénomènes chimiques, et si nous ramenons à des phénomènes de cet ordre toutes les manifestations vitales, nous n'aurons pas pour cela une connaissance définitive de la nature des choses ; mais ce sera déjà un résultat très important d'avoir montré que la vie n'est pas essentiellement différente des autres phénomènes naturels, pas plus que les propriétés de la l'alcool ne sont essentiellement différentes des propriétés de la benzine. Ce sera surtout un résultat très important que d'avoir su raconter la partie connue des phénomènes vitaux en langage physico-chimique, au lieu d'employer un langage rempli d'idées préconçues sur les parties non encore approfondies de ces phénomènes, langage dont le moindre inconvénient est de vouloir expliquer précisément ce qu'on connaît par l'intervention de ce qu'on ne connaît pas !

Bien des penseurs trouvent au contraire, avec Auguste Comte, que « les êtres vivants nous sont d'autant mieux connus qu'ils sont plus complexes. L'idée d'animal est plus claire pour nous que celle de végétal. L'idée des animaux supérieurs est plus claire que celle des animaux inférieurs ». Le tout est de s'entendre sur ce qu'on appelle *clair*. Evidemment, pour nous hommes, habitués à voir des hommes autour de nous, rien n'est plus familier que les actions humaines, et nous n'éprouvons jamais d'étonnement à constater que notre semblable se comporte dans telle circonstance exactement comme nous nous serions comportés à sa place ; nous admirons, au contraire, les êtres différents de nous, et nous les admirons d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage de notre structure et de notre habitus. Bien des gens ont refusé de croire à la parthénogénèse des pucerons tant qu'elle n'a pas

été absolument démontrée; quant aux bactéries qui se multiplient en se coupant en deux, quel sujet d'étonnement pour les hommes ! Ainsi donc, le fonctionement humain est ce qui étonne le moins l'observateur humain, et si l'on enseigne la zoologie aux enfants en partant des animaux supérieurs qui nous ressemblent, leur étonnement, d'abord tout à fait nul, s'accroîtra à mesure qu'on abordera l'étude des groupes de plus en plus simples en organisation. Je me souviens avoir été violemment frappé quand j'entendis parler des expériences de Tremblay sur les hydres coupées en morceaux ; mon étonnement fut tel que je me refusai à y croire, quoique je connusse déjà les faits de bouturage, tout à fait analogues, observés chaque jour sur les plantes de notre jardin. C'est que les plantes m'étaient familières et que je ne connaissais d'autre hydre que celle de Lerne dont je me faisais une image fantastique. Et puis l'hydre est un animal, et dans chaque animal nous voyons un homme tant que nous n'avons pas fait un effort pour éviter cette erreur, tandis que les plantes sont trop éloignées de nous et que nous sommes trop habitués à les considérer comme entièrement différentes de nous. J'insisterai tout à l'heure sur cette erreur *anthropomorphique* si répandue et si naturelle à l'homme.

L'idée de l'homme nous est familière, mais avons-nous le droit de dire pour cela qu'elle est claire pour nous ? Jusqu'à quel point de l'étude de l'homme s'étend cette clarté ? Est-ce que nous savons seulement pourquoi nos cheveux blanchissent quand nous vieillissons ? Encore est-ce là une chose qui ne nous étonne pas parce qu'elle nous est familière, mais notre développement depuis l'œuf nous est moins familier parce que nous ne le voyons pas. Le développement ne fait-il pas partie de l'histoire de l'homme ? Et cependant l'idée que nous nous en faisons est loin d'être claire à moins d'une étude approfondie ; elle n'est en tout cas aucunement plus claire que celle que nous nous faisons d'autres phénomènes également peu familiers comme le développement d'un oursin ou d'une limace. Considéré à cette phase de son existence, la phase du développement fétal, l'homme est pour nous un objet d'observation extérieure exactement au même titre que l'éponge ou la lamproie ; il ne commence à nous devenir familier qu'à partir de l'âge où nous avons nous-mêmes commencé notre existence subjective, à l'âge où remontent nos souvenirs ; le nourrisson à la mamelle est souvent pour nous un objet d'étonnement ; il cesse de nous intéresser quand le développement de toutes ses facultés en a fait un *petit homme*. L'observation d'Auguste Comte n'est vraie que pour une cer-

taine période de l'histoire de l'homme, et encore à condition que nous considérions comme claires les notions qui nous sont familières. Si les hommes naissaient adultes comme la Bible raconte qu'est né le premier homme, et si les hommes avaient apparu tout d'un coup sur la terre, comme le raconte le même ouvrage, les hommes seraient sûrement quelque chose d'*essentiellement différent* des corps de la nature brute et alors, la manière de voir d'Auguste Comte serait admissible, il n'y en aurait même pas d'autre !

Mais *cela n'est pas vrai.* Dans les périodes géologiques, l'espèce humaine a franchi peu à peu les étapes, de l'animalité la plus inférieure jusqu'à l'état actuel, de même que dans sa vie propre depuis l'œuf, chaque homme franchit encore les mêmes étapes, par une série de formes toutes plus ou moins modifiées, grâce au parasitisme utérin, mais dans lesquelles on reconnaît suffisamment des types analogues à celui de l'hydre, à celui du squale, etc.

Quelqu'un osera-t-il nier que l'homme adulte soit le *résultat* de cette complication progressive, et que l'étude des diverses phases de son évolution nous fasse comprendre sa structure actuelle ? Et cette étude de l'embryologie humaine, pouvons-nous la faire par la méthode d'observation interne que préconisent les psychologues ? Il y aurait donc deux méthodes successives à employer pour l'étude de l'homme, la méthode d'observation externe, la seule applicable pendant la période embryonnaire, puis la méthode d'observation interne à partir du moment où l'homme se connaît lui-même ? Un esprit scientifique admettra-t-il jamais cette scission ? Y a-t-il discontinuité entre ces deux périodes successives de la vie humaine, et pouvons-nous nous empêcher de nous poser cette question de savoir comment la période embryonnaire a *produit* l'homme doué de toutes ses facultés, comment, par conséquent, ce mécanisme humain que Comte trouve si clair, résulte d'une évolution beaucoup moins claire et dont l'étude rappelle de si près celle de la zoologie des animaux inférieurs, puis celle des animaux de plus en plus élevés en organisation ? A ceux qui prétendent que la psychologie se suffit à elle-même et nous donne des renseignements bien plus certains que ceux de l'observation externe, je demanderai quelle est la psychologie de l'œuf, quelle est la psychologie du fétus à fentes branchiales. Avec ce que nous connaissons aujourd'hui du développement progressif de l'homme, l'affirmation d'Auguste Comte est une simple absurdité. La vie de la levure de bière, que je puis raconter de cette manière simple : « une cel-

lule de levure de bière, dans du moût oxygéné, donne deux cellules de levure de bière » est certainement plus claire que la vie de l'homme qui contient dans le premier acte de la segmentation de l'œuf *toute* l'obscurité persistant pour nous dans la vie de la levure de bière ; nous pouvons en effet, raconter ce premier acte de la vie humaine, exactement comme nous racontons la vie totale de la levure : « La cellule œuf, dans l'utérus nutritif, se divise en deux cellules ». Or, ces deux cellules se divisent à leur tour un très grand nombre de fois par des phénomènes toujour comparables à celui de la vie de la levure, et finissent par donner une agglomération de plus de 60 trillions de cellules, agglomération infiniment complexe, au cours de l'évolution de laquelle nous sommes bien aises de trouver des stades qui rappellent l'*hydre* ou le *squale*, ou tout autre type plus simple et plus *clair* que l'homme, quoiqu'en dise AUGUSTE COMTE.

Mais le langage humain a été créé par les hommes pour raconter les actes des hommes ; il est donc naturel qu'il soit précisément adéquat au but en vue duquel il a été créé et qu'il permette de raconter *simplement* les actes des hommes comme si ces actes étaient les choses les plus simples que nous connaissions. Quand nous disons *je mange* ou *je dors*, nous savons très bien quelle opération représentent ces simples mots et nous nous comprenons suffisamment. S'ensuit-il que le mécanisme représenté par le mot *manger* ne soit pas réductible à des phénomènes *plus simples ?* Nous sommes tellement dupes de notre langage que nous le croirions volontiers !

« Vous êtes illogique, me dira-t-on ; tout à l'heure vous préconisiez le langage synthétique, celui dans lequel on raconte les faits dans leur ensemble, tels qu'ils nous apparaissent d'abord, et sans faire d'hypothèse. Quand nous disons *je mange*, nous nous conformons précisément à cette règle et vous nous dites que cela n'et pas suffisamment clair ! » Mais précisément, ce langage synthétique est un langage provisoire dont nous devons nous contenter tant que nous ne pouvons pas pénétrer dans le détail de phénomènes ; ainsi, pour la levure de bière, nous nous arrêtions à cette formule : « la levure *assimile* le moût et se multiplie », parce que nous ne savions pas quels sont les phénomènes intermédiaires qui expliquent l'assimilation. Nous employions une formule analogue pour une cellule vivante quelconque après avoir constaté que cette formule est adéquate à l'activité de toutes les cellules vivantes ; nous la considérions comme un bon point de départ pour la narration des phénomènes *plus complexes* qui se manifestent chez des êtres formés

d'un grand nombre de cellules agglomérées ; de même quand, dans une première approximation, nous nous arrêtons à une formule synthétique relative aux actes de l'homme, nous pouvons nous servir avantageusement de cette formule synthétique pour raconter l'activité d'une chose plus complexe que l'homme, d'une société par exemple ; le langage synthétique qui raconte en bloc les actions de l'homme sera un langage analytique pour raconter les phénomènes qui se passent dans une société formée d'hommes, de même que le langage synthétique qui raconte en bloc l'activité d'une cellule devient langage analytique quand il sert à raconter l'activité d'un homme formé de 60 trillions de cellules.

En revanche, il est tout à fait antiscientifique de suivre la marche inverse et d'appliquer aux éléments d'un phénomène le langage synthétique créé pour la narration du phénomène total. Si l'on déclare que *la société est dissoute*, il ne s'ensuivra pas que les hommes soient dissous; si l'on dit que l'homme mange, marche, avale, rit, pleure, il faudra se garder d'employer ces expressions pour raconter l'activité d'une cellule de l'homme, ou d'un grain de levure de bière qui lui ressemble.

Certaines expressions du langage humain ne sont évidemment pas applicables à la narration de la vie cellulaire, parce que la cellule ne présente rien d'analogue à ce que désignent ces expressions chez l'homme; il n'y a, par exemple, aucun cas dans lequel nous songions à dire qu'une cellule rit ; mais dans beaucoup d'autres cas, nous trouvons au contraire commode d'employer une expression qui raconte un acte analogue *plus simple* qui se produit dans une cellule. Par exemple nous disons que l'homme se nourrit et que la cellule se nourrit ; il est plus facile de raconter la vie d'une cellule avec le langage créé pour l'homme que de raconter la vie d'un homme avec le langage créé pour une cellule, mais si cela est plus facile, cela est moins scientifique, car cela conduit à donner aux mots des acceptions très différentes de leur acception primitive. Il est évident, en effet, que lorsque nous disons que l'homme se nourrit, nous songeons aux divers actes de la préhension, de la mastication, de la déglutition, de la digestion stomacale et intestinale, de l'absorption, de la circulation et de l'assimilation, sans compter la respiration pulmonaire, etc... Quand nous employons cette même expression pour la levure de bière nous savons que nous commettons un abus de mot et cet abus de mot a suffi pour qu'au début du dix-neuvième siècle l'illustre micrographe Ehrenberg ait cru découvrir dans les organismes unicellulaires toute la complexité du corps humain !

Si, au contraire, nous avions créé le mot nutrition pour les êtres unicellulaires, nous en trouverions l'équivalent véritable dans les cellules de l'homme, mais il faudrait créer d'autres mots (préhension, mastication, déglutition, etc...) pour raconter ce que nous appelons aujourd'hui la nutrition de l'homme ; le langage créé pour les cellules sera *analytique* pour l'homme.

*
* *

*L'erreur anthropomorphique*, la plus importante de toutes en biologie, et même, on peut le dire hardiment, la source de toutes les erreurs, tient presque exclusivement au langage ; le langage créé par les hommes pour raconter les actes des hommes, a servi ensuite pour raconter l'activité des autres animaux et est devenu par suite de moins en moins précis, à mesure qu'on s'en est servi pour des êtres de plus en plus éloignés de nous. Le mot *vie* par exemple, employé primitivement pour l'homme et les animaux supérieurs a été successivement appliqué aux êtres les plus simples et a ainsi conservé tout son mystère. De ce que la vie de l'homme paraissait irréductible à des phénomènes physico-chimiques on a induit sans réflexion qu'il en était de même pour l'ensemble des actes que l'on désignait par le même mot chez les êtres les plus simples. Beaucoup de philosophes sont irréductiblement vitalistes parce qu'ils ne peuvent s'empêcher, quand ils parlent de vie, de penser à la vie de l'homme et d'en parler en langage synthétique, tandis que l'étude des phénomènes plus simples de la vie des êtres inférieurs leur aurait permis de raconter la vie de l'homme en langage analytique. Rien n'est plus stérilisant que l'erreur anthropomorphique ; elle supprime tous les problèmes relatifs à l'homme, parce qu'elle suppose *a priori* que ces problèmes sont insolubles.

Dans l'erreur anthropomorphique on peut distinguer plusieurs erreurs différentes également capables d'arrêter les recherches soit en supprimant les problèmes, soit en les rendant d'avance inextricables par un énoncé vicieux. L'erreur *individualiste* est une de celles qui ont joué le rôle le plus néfaste dans les sciences naturelles.

Nous donnons des noms aux hommes et nous les représentons ensuite par le même nom à travers toutes les modifications qu'ils subissent depuis leur enfance jusqu'à leur mort. Le nom que nous leur avons donné représente leur *individualité*, leur *personnalité* et, comme ce nom reste fixe, nous ne pouvons nous empêcher de raisonner sur leur individualité comme si elle était

fixe, alors que nous savons pertinemment qu'elle change à chaque instant. Et nous nous étonnons que le *même individu*, dans des conditions identiques, agisse deux fois de suite de deux manières différentes ; nous nous en étonnons parce que nous ne voulons pas nous souvenir que dans l'intervalle l'individu a changé, que ce n'est plus le même mécanisme ; nous le savons et cependant nous disons le contraire ; nous faisons un mensonge volontaire en affirmant que le *même individu* a réagi deux fois de suite différemment à des excitations identiques et que par conséquent il n'est pas soumis aux lois naturelles et peut créer du mouvement , faire des commencements absolus ! et cela serait, en effet, si le même mécanisme pouvait répondre différemment à des excitations identiques ; mais ce n'est plus le même mécanisme !

Ce n'est plus le même mécanisme, mais sa forme extérieure a si peu varié que nous la reconnaissons et que nous lui continuons la même appellation à travers toutes les modifications insensibles, mais certaines, qui de l'enfant font peu à peu un vieillard ! Cette conservation de la forme, ou plutôt cette variation continue et insensible de la forme est l'origine d'une erreur très répandue en biologie et qui n'est qu'un cas particulier de l'erreur individualiste ; c'est l'erreur *morphologique*.

Que dans une cellule, par exemple, apparaisse une masse spéciale à contours limités et susceptible d'être vue au microscope, nous lui donnerons tout de suite un nom et par conséquent une individualité ; nous en parlerons comme d'une chose fixe, ayant des propriétés constantes, alors que nous savons très bien que tout change sans cesse dans une cellule vivante et que la forme de cette masse particulière au sein des liquides ambiants nous renseigne seulement sur le mouvement tourbillonnaire, sur le dynamisme spécial de ces liquides ambiants. Nous le savons, mais nous donnons cependant à cette masse un nom, un état civil, des propriétés intangibles ! Bien mieux, le dynamisme intracellulaire changeant à un certain moment, cette masse disparaît, mais, quelque temps après, le même dynamisme se reproduisant, une masse de même forme redevient visible ; nous disons que la première a réapparu ; nous lui continuons son nom et ses propriétés ; nous supposons implicitement, sans avoir d'ailleurs aucune raison pour cela, que les mêmes particules qui composaient la première masse se sont retrouvées pour reformer la seconde, alors qu'il y a bien des chances pour que les particules de tout à l'heure n'existent plus, aient été remaniées et transformées par les réactions intra-cellulaires. C'est Weismann

qui a donné le plus complètement dans l'erreur morphologique : son œuvre est d'ailleurs le rendez-vous de toutes les erreurs de méthode possible en biologie et l'enthousiasme qu'elle a provoqué dans le monde des naturalistes suffirait à prouver qu'il est temps d'introduire dans l'étude de la vie un langage vraiment scientifique, dépourvu de mots à double sens.

Le point de départ de Weismann, et ce point de départ lui est d'ailleurs commun avec Darwin et Claude Bernard, est que la matière vivante n'a pas de forme par elle-même, mais doit sa forme à des particules invisibles qu'elle contient. Si je ne craignais de manquer de respect aux plus grands maîtres de la science, je dirais volontiers que cette erreur, qui n'a pas de nom spécial, est une erreur logomachique. Elle provient, me semble-t-il, de la croyance *a priori* à l'identité de tous les protoplasmes ; c'est du moins l'opinion que Cl. Bernard exprime clairement, sans en donner d'ailleurs une seule raison, et pour cause. Si donc tous les protoplasmes sont identiques, puisqu'ils ont des formes différentes, c'est que leur forme tient à quelque chose que nous ne voyons pas et qui est en eux ; c'est ce quelque chose que Darwin a appelé *gemmule*. Weismann a compliqué les gemmules de Darwin et les a supposées agglomérées en constructions complexes, tellement considérables qu'elles deviennent visibles ; ce sont précisément ces masses qui apparaissent de temps en temps et disparaissent périodiquement dans l'intérieur des cellules. Weismann a fait sur ces particules hypothétiques une série de suppositions extrêmement embrouillées au moyen desquelles il a expliqué (!) tout à la fois, l'hérédité, la sexualité, l'origine des espèces, etc... Mais il suffit d'y regarder d'un peu près pour voir qu'il a raisonné comme le médecin de Molière au sujet de la vertu dormitive de l'opium, et qu'il n'a rien expliqué du tout.

Il s'agissait de faire comprendre que l'homme est reproduit par un œuf qui est un milliard de fois plus petit que lui. Transportant, par une erreur anthropomorphique bien inutile, la même propriété à la cellule, Weismann a supposé que la cellule est représentée par une particule qui est un milliard de fois plus petite qu'elle, c'est-à-dire qu'il a imaginé pour la cellule un problème *aussi* complexe que celui qui se posait pour l'homme, mais en même temps il a *admis* que, pour la cellule, ce problème était très facile à résoudre, ne se posait même pas ; il a supposé ensuite que l'œuf contenait une particule représentative de chacune des cellules du corps de l'homme et que chacune de ces particules connaissait la mission qu'elle avait à remplir au cours

du développement ; il a attribué à ces différentes particules des vertus représentatives, déterminatives, etc., analogues à celles que l'on rencontre dans le cerveau d'un homme très intelligent. Je développerai ailleurs les invraisemblances du système de Weismann ; je le signale seulement ici pour donner une idée du peu de méthode scientifique de ceux, et ils sont légion, qui ont considéré ce système comme ayant une grande valeur explicative, et pour montrer une fois de plus la nécessité d'introduire de la précision dans le langage des sciences naturelles.

Une des erreurs les plus répandues dans le système de WEISMANN est l'erreur téléologique : Pourquoi ceci est-il ainsi fait ? Parce *qu'il faut* que telle chose en découle ! La plupart des biologistes actuels et des meilleurs, Hertwig, Wilson, etc., exposent toute l'histologie en langage finaliste.

On a beaucoup discuté, récemment encore, la valeur scientifique de la Théorie des causes finales (1). A mon avis, l'erreur *téléologique* est, elle aussi, une conséquence des raisonnements anthropomorphiques. De même que l'homme se croit libre et capable de commencements absolus, de même il a l'illusion que tous ses actes sont dirigés par le but qu'il poursuit et non par les événements précédant son activité. Souvent, en effet, par suite de l'expérience ancestrale, transmise et accumulée dans notre hérédité sous forme de ce que nous appelons notre logique, notre bon sens, par suite aussi de l'expérience individuelle dont nous savons tirer parti parce que nous sommes intelligents, nous pouvons prévoir, dans une certaine mesure, mais sous réserve de contingences, ce qui résultera de nos actes dans un avenir très rapproché, et cette prévision partielle des faits qui découleront de notre activité entre comme un facteur important dans les associations d'idées dont notre cerveau est le siège. Voilà à quoi se réduit le finalisme humain ; c'est pour n'avoir pas réfléchi à son origine que nous avons été amenés à prêter à un être plus parfait que nous un finalisme plus parfait ; cet être plus parfait ayant pour faculté de *tout* prévoir, nous l'avons appelé la *Providence*, et comme nous lui avons attribué la création du monde et des lois naturelles, nous avons été fatalement amenés à croire que ces lois sont calculées en prévision d'un but que s'est proposé la souveraine intelligence. Le langage humain est finaliste : quand un fait se passe sous nos yeux, nous lui donnons le plus souvent comme raison d'être la conséquence qui en découle.

(1) SULLY PRUDHOMME et CH. RICHET : *Les Causes finales*; Paris, Alcan.

Il serait superflu d'insister sur la stérilité qu'engendre, pour la science, le raisonnement finaliste, mais il n'est pas inutile de rappeler cette chose très curieuse que, pour beaucoup de penseurs, le darwinisme a paru conduire au finalisme. Darwin, nous l'avons vu tout à l'heure, s'est borné à exprimer dans un langage synthétique que « les choses sont comme elles sont et non autrement », mais par la dénomination de *plus apte* accordée à l'individu qui a persisté dans la lutte, il a pu laisser croire à ceux qui le comprenaient mal (à Flourens, par exemple) que sa *sélection naturelle* était une sorte de providence choisissant dans les combattants celui qui devait être le plus apte à survivre. J'ai montré précédemment que le plus apte n'était défini qu'après coup, par le résultat même de la bataille et que, par conséquent, il n'y a là aucun finalisme ; mais voici encore autre chose :

Darwin a conclu de ses raisonnements qu'un caractère quelconque, existant aujourd'hui chez un être quelconque, avait eu son heure d'utilité dans l'histoire de l'espèce ; c'est toujours une conséquence de la forme de langage résumée dans la formule : « la persistance du plus apte ». Et les darwiniens se sont par suite ingéniés à rechercher, à propos de tous les caractères connus de tous les êtres connus, quelle en pouvait être l'utilité présente ou passée ; cela n'a pas toujours été facile et a conduit à des découvertes bien intéressantes, mais ce n'était pas suffisant. Qu'un caractère ait été utile, c'est une raison pour qu'il se soit *fixé* dans l'espèce, mais ce n'en est pas une pour qu'il se soit produit une première fois, ou bien il faut donner au hasard une bien grande ingéniosité. Dans beaucoup de cas la forme de raisonnement darwinien a donc été identique, à peu de chose près, au langage finaliste : Pourquoi avons-nous des yeux ? pour voir, disent les finalistes ; parce que la faculté a été avantageuse pour les êtres qu'un hasard en a doués une première fois, disent les darwiniens.

Lamarck ne s'est pas contenté du rôle du hasard dans l'explication de l'apparition des organes nouveaux, mais il n'a pas été non plus à l'abri des pièges du langage finaliste parce qu'il a décomposé le fonctionnement des animaux en trois parties conventionnelles parallèles à celles dans lesquelles, nous hommes, décomposons notre fonctionnement dans le langage psychologique : il a dit : les conditions nouvelles créent de nouveaux *besoins* chez les êtres vivants, d'où la nécessité pour eux d'agir *en vue de la satisfaction de ces besoins*. Ce n'est là qu'une faute de langage, mais nous avons vu tout à l'heure à quelles conclusions absurdes ce langage téléologique a conduit Cope, élève de

LAMARCK. J'espère montrer que l'on peut raconter l'*adaptation au milieu* dans tous les détails, sans aucun raisonnement téléologique, en se servant du langage synthétique dont notre chien philosophe nous donnait tout à l'heure l'exemple en disant : « les bateaux partent avec le flot et reviennent pleins de poissons ».

A ceux qui douteraient de la stérilité des interprétations par les causes finales, je conseillerai seulement de lire un passage de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE et de le comparer à un passage de DARWIN ; le premier, observateur excellent, a fait beaucoup de remarques aussi précises que celles du second, mais il a admiré dans tout l'ordre merveilleux de la Providence et n'a tiré aucun profit d'observations qui ont fourni une ample moisson d'idées au naturaliste anglais.

*
* *

Voilà déjà bien des erreurs inhérentes pour la plupart au langage biologique actuel. Il y en a encore d'autres à signaler, indépendantes du langage celles-là, et tenant à des comparaisons illégitimes. Expliquer c'est comparer, mais toute comparaison n'est pas bonne.

Nos ancêtres ignorants ont comparé le mouvement en apparence spontané des êtres vivants au mouvement des feuilles agitées par un vent invisible ; d'où l'expression *anima*, âme, venant de ἄνεμος vent. Cette comparaison pouvait se soutenir à la rigueur tant que l'on ignorait la nature du vent ; lorsqu'on connut sa consistance matérielle on aurait dû abandonner la comparaison ; on la garda et l'on imagina pour remplacer le vent des *principes immatériels* causes du mouvement, c'est-à-dire que l'on compara la cause du mouvement des êtres vivants à quelque chose qui n'était comparable à rien. C'est l'origine de la théorie animiste qui a dominé et domine encore aujourd'hui presque toute la philosophie humaine.

Autre exemple de comparaison fallacieuse. L'homme est un mécanisme et on l'a comparé à des mécanismes connus et plus simples, à des machines à vapeur par exemple ; ceci était admissible pourvu qu'on n'allât pas trop loin dans la comparaison et qu'on ne considérât pas comme s'appliquant à l'homme *toutes les propriétés* des machines avec lesquelles on l'avait comparé. Malheureusement, on n'y a pas pris garde ; les machines s'usent en fonctionnant, l'enfant au contraire se construit en fonctionnant et devient un homme ; mais on s'est laissé entraîner par la comparaison et on a admis comme évident que le fonction-

nement *use* la machine humaine, alors que, certainement, c'est le contraire qui a lieu ! Et c'est ainsi que Claude Bernard a été conduit à exprimer ce paradoxe qui cache une erreur dangereuse : « la vie c'est la mort ! » Récemment encore la comparaison entre l'homme et une machine thermique a conduit des savants à confondre l'alimentation de l'homme avec l'alimentation d'une automobile et à mesurer à son coefficient thermogène la valeur alimentaire d'une substance donnée.

Un dernier exemple : Il y a deux sexes dans la plupart des espèces animales et il n'y a que deux sexes chez les animaux supérieurs et chez l'homme. Chez ces derniers êtres, c'est toujours la femelle qui fournit le *gros* élément génital appelé *ovule*, tandis que le mâle fournit un élément extrêmement petit, le spermatozoïde. Dans des espèces plus éloignées de nous, comme les puces d'eau et les pucerons, il y a, outre ces deux sexes, un troisième type d'individus appelés parthénogénétiques et qui ont la propriété de se multiplier, de se reproduire par eux-mêmes, sans le secours d'un conjoint. *Ils n'ont donc pas de sexe* et se multiplient par génération agame, comme les champignons ; mais par suite de je ne sais quelle idée préconçue, insoutenable, à mon avis, dans l'état actuel de la Biologie, on considère les mâles dans la génération sexuelle normale comme apportant dans l'acte de la génération un élément moins important que la femelle, de sorte que l'on donne le nom de femelle aux individus qui se reproduisent seuls ; on compare ces êtres à des vierges qui enfantent sans fécondation, (parthénogénese, de παρθένος vierge). C'est là une erreur volontaire et qui se trouve partout : j'essaierai de montrer combien cette erreur a été funeste et combien elle s'oppose à la compréhension de la question de la détermination du sexe chez les jeunes individus ; mais je n'espère pas pour cela, amener les auteurs à abandonner une manière de parler à laquelle ils sont habitués.

*
* *

Débarrassée de toutes ces causes d'erreur, la Biologie est une science difficile ; aussi beaucoup de gens qui veulent avoir le droit de discuter, sans se donner trop de mal, la valeur des théories sur la vie, ne se résoudront-ils pas facilement à abandonner les vieilles manières de parler ; cela leur permettra d'ailleurs un facile triomphe sur l' « abject matérialisme » qui nécessite un effort constant et une tension incessante et qui, pour ces raisons mêmes, ne sera pas facilement adopté par la majorité. Le grand

succès du système fantastique de Weismann, l'édifice verbal le plus considérable qui ait été construit dans la science, est venu probablement de ce que son étude n'exigeait ni beaucoup de raisonnement ni beaucoup de connaissances acquises dans les sciences exactes.

Au contraire, pour faire de la Biologie scientifique, il faut s'entourer de grandes précautions malgré lesquelles il n'est d'ailleurs pas toujours facile d'éviter les pièges d'un langage courant, résumé de toutes les erreurs ancestrales. En outre, il faut être familiarisé avec la méthode des sciences physico-chimiques ; il ne suffit pas d'une certaine curiosité ni d'un tempérament de collectionneur, et beaucoup de naturalistes, admirablement renseignés sur les espèces d'insectes ou de mollusques, sont moins bien outillés pour entreprendre cette étude que ceux qui ont acquis une connaissance approfondie des phénomènes de la matière brute.

Félix Le Dantec

# Poèmes

*BARDES ET CORDES*

Le roi mort, les vingt-et-un coups de la bombarde
Tonnent, signal de deuil, place de la Concorde.

Silence, joyeux luth, et viole et guimbarde :
Tendons sur le cercueil la plus macabre corde

Pour accompagner l'hymne éructé par le barde :
Le ciel veut l'oraison funèbre pour exorde,

L'encens vainc le fumet des ortolans que barde
La maritorne, enfant butorde non moins qu'orde.

Aux barrières du Louvre elle dormait, la garde :
Les palais sont de grands ports où la mort aborde ;

Corse, kamoulcke, kurde, iroquoise et lombarde,
Le catafalque est ceint de la jobarde horde.

Sa veille n'eût point fait camuse la camarde :
Il faut qu'un rictus torde et qu'une bouche morde.

La lame ou la dent tranche autant que le plomb arde :
Poudre aux moineaux, canons place de la Concorde.

Arme blême, le dail ne craint point l'espingarde :
Tonne, signal de deuil ; vibre, macabre corde.

Les Suisses au pavé heurtent la hallebarde :
Seigneur, prends le défunt en ta miséricorde.

*LE CHAINIER*

En veste rouge de bourreau,
De Paris jusqu'à Montereau,
Il a posé la chaîne neuve
Au fond de tout le lit du fleuve.

Sur les courants cadenassés
Convois sur convois sont passés :
Voici que depuis vingt années
Le toueur aux deux cheminées
Maille à maille et par échelon
Rampe et ferraille et grince au long.

Patron d'un pont de cœurs de chênes,
Avec un balai de bouleau,
D'un doux geste de fil de l'eau
Il pousse en tas les vieilles chaînes.
Dans la rouille de sang et d'or
L'automne du fer mort s'endort
En boule comme des cloportes,
Tel l'octobre des feuilles mortes.

Vieux chaînier, au pied de ton lit
L'étau bâille sur l'établi.
N'est-ce aux ronflements de ta gorge
Qu'étincelle le feu de forge
Mieux qu'au vent du soufflet bouffant
Dont la grande ouïe à sec respire ?
La cuisine du vieil enfant,
En tout : le gril, la poêle à frire,
Joue à taquiner cet enfer,
Le feu de forge où cuit le fer.

Fer lépreux, cliquette ta joie !
Du chaînier amarré là-bas
Le branle de tous les sabbats
Au ciel morne monte et rougeoie.
Si le marin n'a point perdu
Son âme dès un temps indu,
C'est qu'il ne sait plus bien lui-même
Ce qu'il a fait du chiffon blême,
L'arrimant sans doute, ayant bu,
Au fin fond des fers de rebut.

Le bon toueur exempt de haines,
Le toueur égrène en faveur
Du vieux marin, damné buveur,
Du marin martelant ses chaînes
Qui dit aux spectres : « Ferraillons ! »
Son chapelet sur les maillons.

ALFRED JARRY

# Les conditions sociales des Lettres russes contemporaines.

(*FIN*) (1)

Tolstoï, le plus national des écrivains russes, en est aussi le plus sévère et le plus rigoureux. Son génie lui donne le droit d'être outrancier. Il l'est. Dans sa volonté de n'utiliser la littérature que comme un moyen de servir l'humanité, il va jusqu'à renier les écrits de sa période préapostolique, qui sont d'incomparables chefs-d'œuvre. Il a le respect et l'amour du paysan ; il est attiré, en effet, par tout ce qui est simple, normal et sain. D'ailleurs, si son apostolat est relativement récent, on trouve déjà dans ses œuvres anciennes plusieurs des idées qui sont l'essentiel de sa doctrine d'aujourd'hui ; en particulier, la préoccupation du peuple des campagnes y est manifeste.

Le personnage de Platon Karataïev est, à cet égard, caractéristique. C'est ce petit soldat, qui eut sur Pierre Besoukhov une influence révélatrice.

Son visage, en dépit des petites rides circulaires, avait une expression d'innocence et de jeunesse. Sa voix était agréable et chantante. Mais ce qui frappait dans sa conversation, c'est la naïveté de l'à propos. Evidemment il ne réfléchissait jamais à ce qu'il avait dit ou dirait ; et, à cause de cela, son intonation rapide et sûre était singulièrement convaincante... Telles étaient ses forces physiques et son agilité, qu'il ne comprenait pas ce que sont la fatigue et la maladie... Il lui suffisait de se coucher pour s'endormir, et de se secouer pour pouvoir, sans aucune transition, se mettre à quelque ouvrage, comme les enfants, en se levant, se mettent à leurs jeux. Il savait tout faire, pas très bien, mais jamais mal. Il pétrissait le pain, cuisinait ; il cousait, rabotait, faisait des bottes. Il était toujours occupé et ce n'était que la nuit qu'il se permettait les conversations et les chants qu'il aimait. Il chantait des chansons, non pas comme les chanteurs du régiment qui ont conscience

(1) Voir *La revue blanche* du 1er avril 1903.

d'être écoutés, mais comme les oiseaux, uniquement parce qu'il fallait chanter, de même qu'il lui fallait parfois étendre ses membres ou marcher ; les sons qu'il tirait de son gosier étaient toujours très doux, presque féminins, tristes, et son visage devenait alors grave. D'affections, ainsi que les comprenait Pierre, Platon Karataïev n'en avait aucune ; mais il vivait en affection avec tout ce qu'il rencontrait dans la vie, surtout avec l'être humain, non avec un être humain déterminé, mais avec les gens qui étaient auprès de lui. Il aimait son chien, ses camarades, les Français, Pierre qui se trouvait être son voisin ; mais Pierre sentait que Karataïev, malgré cette tendresse caressante par laquelle il rendait involontairement hommage à la vie spirituelle de Pierre, n'aurait pas une minute de tristesse en se séparant de lui. Et Pierre commençait à avoir, envers Karataïev, un sentiment semblable... Karataïev ne comprenait pas et ne pouvait comprendre le sens des mots pris séparément. Chacune de ses paroles et chacun de ses actes manifestait une certaine activité, qui était sa vie. Mais sa vie, comme il l'envisageait, n'avait aucune valeur en tant que vie détachée des autres. Elle n'avait de sens que parce qu'elle faisait partie d'un tout, qu'il n'oubliait jamais.

Tolstoï ne se révolte pas contre la misère du paysan ni contre son ignorance non plus. A coup sûr, ce n'est pas qu'il lui veuille imposer une sorte de mystique dénuement. On l'a vu, aux époques de disette, se consacrer au soin des affamés. Quant à l'instruction, il a fait de très grands efforts pour organiser, dans le gouvernement de Toula, des écoles ; il a composé plusieurs traités relatifs à l'éducation populaire ; il a écrit pour le peuple de petits ouvrages simples et pénétrants. Mais il a trop le mépris du bien-être matériel et de la science orgueilleuse pour penser que l'amélioration sociale du sort du paysan puisse provenir de cette double source. Il croit que le paysan possède, en son esprit inculte, plus de vérités conformes à sa nature et à son existence que les pédagogues et les sociologues, étrangers à son genre de vie, ne lui en pourraient enseigner. Il a confiance dans l'âme populaire, que les erreurs des riches et des savants n'ont pas détournée de sa vraie nature. Aussi voudrait-il que l'instruction vînt au peuple du peuple même : il considère que la vérité est dans le peuple et ne demande qu'à prendre conscience de soi.

La réponse, écrit-il, à cette question : Qu'enseigner aux enfants des écoles populaires ? nous ne pouvons la recevoir que du peuple.

Au point de vue économique, il est plutôt optimiste encore. Dans *Anna Karénine* déjà, Lévine fait des réflexions que le Tolstoï d'aujourd'hui ne repousserait pas :

Lévine voyait que la Russie possède d'excellentes terres, d'excel-

lents travailleurs, et que, dans certains cas, les travailleurs et la terre rendent beaucoup. Mais la plupart du temps, quand le capital était exploité à la manière européenne, les travailleurs et la terre rendaient peu. Cela provient uniquement de ce que les paysans ne désirent travailler et ne peuvent travailler bien qu'à leur manière propre. Cette antinomie n'est pas accidentelle, mais permanente, et l'explication s'en trouve dans l'esprit même du peuple. Lévine pensait que le peuple russe, qui doit se répandre sur d'énormes espaces et les cultiver, s'attache consciemment, jusqu'à ce que toutes les terres soient occupées, aux méthodes qui conviennent le mieux : ces méthodes ne sont pas aussi mauvaises qu'on le pense généralement.

Quelle que soit la misère terrible du paysan, Tolstoï ne pense pas que de là provienne le mal. Il ne pose pas la question sociale comme la plupart des philosophes : il la réduit à une question morale. Comment en serait-il autrement, pour lui qui considère l'opulence des villes et leur système de vie artificielle comme la source de toute dépravation ? Au contraire, le fait d'être indemne de ce luxe et de cette mauvaise organisation préserve l'âme du paysan des vices les plus fâcheux et principalement lui évite de méconnaître la véritable signification de la vie.

Dans la *Puissance des Ténèbres*, il y a des paysans dépravés et criminels : c'est qu'ils sont riches. Nikita, le héros du drame, a obtenu le bien-être en épousant Anissia. Or, le mari d'Anissia a été empoisonné par elle, et Nikita s'en doute. Mais il est victime de son tempérament ardent et, depuis qu'il n'a plus besoin de travailler sans relâche, depuis qu'il peut aller au cabaret quand il veut, son être moral, beau originellement mais faible, sombre dans le mensonge et la lâcheté. Une mauvaise action en produit une autre : Nikita devient un triste débauché ; finalement il supprime, d'une manière atroce, l'enfant qui naît de sa liaison avec sa belle-sœur. Il est profondément malheureux et songe à se tuer, bien que ses crimes aient été cachés à la justice humaine. Il ne voit plus la possibilité de vivre ; c'est la banqueroute morale absolue... Mais, à côté de Nikita, d'Anissia, ces paysans riches et corrompus, nous voyons le vieil Akime, simple de cœur, probe, humble, qui ne connaît d'autres joies que celles d'une conscience pure, qu'aucun travail physique, fût-ce le plus répugnant, ne rebute. Il méprise l'argent mal acquis, encore qu'il soit dans la misère. Il voulait que son fils épousât une orpheline pauvre et travailleuse, Matrena, qui l'aimait, et il n'est pas ébloui de la richesse de Nikita ; même, il refuse son secours. C'est la vue de Matrena, c'est l'exemple du vieil Akime qui sauvent moralement Nikita. Une brusque lueur se fait en lui : il expiera son

crime en se dénonçant. Au milieu d'un festin de noce, parmi les invités ivres et grossièrement joyeux, Nikita tombe à genoux ; il se confesse à Dieu et demande pardon aux hommes. Akime, exalté, auguste dans sa vénération pour « l'œuvre de Dieu » qui s'accomplit, assiste à la confession de son fils avec joie. Il empêche qu'on étouffe le scandale et veille à ce que Nikita puisse décharger son âme de tout ce qui l'oppresse. Nikita reconnaît qu'il a péri pour avoir méconnu la sagesse d'Akime :

— Père, pardonne-moi ! Tu me disais bien, dès le début, lorsque je tombai dans la débauche : « Quand l'oiseau se laisse prendre une griffe, il y passera tout entier. » Je n'ai pas écouté tes paroles, et ta prédiction s'est accomplie.

Et Akime répond :

— Dieu te pardonnera, mon petit enfant. Tu n'as pas eu pitié de toi-même, mais il aura pitié de toi. Dieu, Dieu, Il est là !

On lie Nikita et on l'emmène. Il sait ce qui l'attend et il n'a pas peur. Il avait parlé pour se purifier l'âme ; il ne parlera pas afin de se disculper.

— Conduisez-moi où vous le devez, dit-il au agents de la police, je ne dirai plus rien.

Tolstoï a compris admirablement la grandeur humble du paysan ; il trouve des excuses à sa manie routinière, qui souvent se réduit à de la prudence et de la sagesse. L'existence du paysan forme un tout dont la cohérence est manifeste ; les éléments en sont explicables par des raisons certaines ; chacun d'eux y est nécessaire et déterminé, logique.

*
* *

On trouve chez les autres écrivains actuels dont la philosophie sociale, par bien des points, diffère de celle de Tolstoï, un égal souci de la question paysanne. Ils semblent même se consacrer plus exclusivement que lui à la peinture de la vie humble.

Ils sont, comme lui, exempts des influences du dehors. Gorki, l'autodidacte génial, au parler rude, à l'esprit farouche, a su trouver, dans les milieux incultes où le jetait l'existence, tout un monde de sensibilités inconnues, de tempéraments rêveurs et hardis, tout un flot de paroles et d'idées dont il s'est fait l'interprète puissant et le divinateur. Tchékhov, instruit, sceptique avec tristesse, observateur minutieux, a étudié délicatement les infortunes médiocres et poignantes qui l'entouraient. Il s'est donné pour tâche d'expliquer l'âme russe à la Russie, sans vouloir influer sur le jugement de ses lecteurs, en les mettant seulement à

même de se mieux connaître: Il a pris ses sujets dans des sphères variées, mais sans sortir du fond national. Ce qui l'intrigue et l'inquiète, c'est de voir que le Russe se décourage si vite et est vieux à trente cinq ans. Il se demande quelles possibilités d'avenir s'offrent aux générations nouvelles. Korolenko, lui, le subtil, le doux et le charitable, a sondé la misère des isbas et des prisons ; il a écouté les êtres gémir de faim, il les a vus se perdre par ignorance. Et c'est son pays qu'il raconte, c'est pour son pays qu'il travaille.

Une grande tristesse monte de cette littérature, une odeur de misère. Les écrivains qui ont décrit, de cette façon douloureuse, leur pays, sans dissimuler rien, sans atténuer la réalité, sans la charger non plus de couleurs forcées, ont fait acte de courage et de probité ; il ont donné à l'œuvre littéraire une noble destination.

Ils ne sont pas des révolutionnaires qui proposent un remaniement immédiat de l'état social. Mais, avec clairvoyance, ils indiquent le mal et chacun d'eux excite le lecteur à s'émouvoir d'un tel état de choses, à ne le point accepter nonchalamment, à réagir par la pensée au moins.

*
* *

Le caractère essentiellement sérieux, documentaire et démocratique de la littérature russe contemporaine est accusé par ce fait qu'y contribuent de la manière la plus importante des médecins de campagne : Tchékhov est médecin, Veréssaiev, Tchirikov et Dmitriva le sont aussi.

Dans l'abandon où les pouvoirs publics et les représentants de la religion laissent le paysan, il est naturel que les médecins prennent, à la campagne, un rôle actif. Guérisseurs des corps, ils n'ont guère moins affaire aux âmes, pour peu que les ait touchés l'esprit apostolique et généreux de la Russie pensante. Il leur faut, pour cette tâche, une résistance physique et une énergie morale à toute épreuve.

La campagne, dans sa misère sans issue, écrit Véressaïev, ne peut payer le médecin. Vers les années 80, beaucoup de médecins libres voulurent soigner les paysans. On connaît les noms des docteurs Sitchougov, Taïrov, etc... Leurs tentatives démontrèrent seulement que des hommes épris d'une idée morale peuvent subsister à la campagne sans aucune aide. Mais on se demande si un médecin de nature moyenne — non pas un héros, simplement un travailleur ordinaire — peut, au village, subvenir à son existence par son travail. Quiconque

est au courant de la situation, répondra que la misère et l'absence totale d'instruction dans les campagnes ferment l'accès du village au médecin libre.

Véressaïev n'a pas l'art de Tchékhov, mais il vaut par son absolue sincérité. Il est sincère jusqu'à vouloir crier la vérité quand même, arrêter les gens pour la leur dire. Il n'est pas un doctrinaire, il ne possède qu'une foi : la vérité, et il la brandit comme un étendard. Les *Mémoires d'un médecin* sont un livre courageux qui valut à l'auteur l'indignation des uns, la reconnaissance et l'estime de beaucoup d'autres. Il dévoile, dans ces mémoires, toutes les hésitations qui assaillent le jeune médecin, toutes les fautes qu'il peut commettre par gaucherie ou inexpérience. Il enregistre l'impuissance et l'incertitude de la science médicale en bien des cas, ses témérités excessives, sa hâte d'assumer des responsabilités trop lourdes. Véressaïev, notant les erreurs d'un jeune médecin, a la dignité de n'offrir en exemple que les siennes propres : beaucoup de ses confrères, néanmoins, lui en voulurent de sa franchise. Et Véressaïev s'en étonne :

Nous avons si peur de la vérité, dit-il, nous sentons si peu le besoin de la vérité, qu'il suffit d'en faire voir un petit coin pour que les gens se trouvent mal à l'aise et s'écrient : «Pourquoi faites-vous cela ? Quelle utilité y voyez-vous ? Que diront, à vos révélations, ceux qui ne sont point initiés ? » Véréssaïev répond : Afin d'obtenir une confiance qui peut être nécessaire à un moment donné, il est quelquefois indispensable de tromper un malade gravement atteint. Mais la Société, dans son ensemble, ne saurait être envisagée comme un tel malade, et il est nuisible d'adopter à son égard la pratique de l'éternel mensonge.

Il se moque du système des cachotteries, autant qu'il le méprise :

Où vous procurerez-vous un coffre assez solide pour y enclore la vérité ?... Vous aurez beau cercler de fer ce coffre, la vérité sortira par les fentes ; elle sortira détériorée, fragmentaire, agaçante par ce qu'elle aura d'incomplet : elle permettra de soupçonner les pires choses.

Ce hardi champion de la vérité ne ménage, dans son livre, rien ni personne. Mais, loin d'inspirer le découragement ou la méfiance, il attire la sympathie sur lui-même et sur tous ceux qui, comme lui, consacrent leurs forces, leur vaillance et leur sincérité, à l'œuvre souvent ingrate de secourir autrui.

Véressaïev a publié deux recueils de nouvelles. Il sacrifie l'agrément de la forme à l'idée. Il veut instruire, il veut s'expliquer à lui-même la vie et les moyens de l'améliorer. Il prône

l'action saine et humble. Il déteste les vagues aspirations vers l'inconnu, la recherche de ce qui est à effet, éclatant, extraordinaire ; il défend que l'on néglige la réalité vulgaire et toute proche. Il recommande qu'on se livre :

...à une besogne, peut-être obscure et ingrate, qui ne vous rapportera rien que des privations sans fin, qui absorbera votre jeunesse, votre bonheur, votre santé... Le travail est beau par la conscience qu'il donne de n'avoir pas inutilement vécu.

Dans une de ses nouvelles les meilleures, *Sans chemin*, il décrit le dévouement à ses malades grossiers d'un jeune médecin pendant une épidémie de choléra. Celui-ci sauve plusieurs existences. Mais une horde d'ivrognes exaspérés le terrasse, le frappe et il en meurt lentement. Cependant, il ne se reconnaît pas le droit de maudire ses bourreaux :

Ils m'ont battu comme un chien enragé, moi contre qui ils ne pouvaient avoir aucun grief. Cinq semaines, j'ai travaillé au milieu d'eux ; chacun de mes mouvements témoignait de mon vœu de les servir. Et, pourtant, je n'ai pu obtenir d'eux la plus simple confiance. Je les forçais à croire en moi, mais il a suffi d'un verre d'alcool pour que tout disparût... Cinq semaines !... Je pensais détruire, en cinq semaines, ce qui s'était formé en eux au cours de longues années!... Depuis quand le peuple a-t-il pu prendre l'habitude de nous envisager comme des frères ? Quand donc a-t-il profité de notre savoir, de tout ce qui nous rend supérieurs à lui ? Nous avons toujours été lointains et étrangers ; rien ne nous liait à lui. Pour le peuple, nous sommes des êtres d'un autre monde, qui se détournent de lui avec dégoût et veulent l'ignorer. N'est-ce point ainsi ? N'est-ce point à cause de cela qu'existe entre le peuple et nous cet effroyable gouffre ?

Et le médecin mourant, heureux de mourir, dit à une jeune fille qu'il voit pleurer à son chevet :

— Aime l'humanité, aime le peuple. Il ne faut pas désespérer, mais travailler beacoup et obstinément, parce que la somme de travail à faire est énorme.

L'idée que la Russie et le peuple russe réclament des hommes cultivés un immense labeur, le don de toute l'existence, est exprimée chez Véressaïev avec plus de force que chez nul autre écrivain. Il est, quant à lui, un homme pratique, habitué à la recherche du mal, habitué à se tromper souvent dans ses hypothèses sans pour cela se décourager, et à recommencer dans une autre direction, quand il a connu son erreur. Par son observation lucide et patiente, il se rapproche de Tchékhov ; par sa charité, son intarissable pitié, il rappelle Korolenko. Mais il est

moins spéculatif qu'eux, plus prêt à la besogne quotidienne et efficace.

Véressaïev signale l'éveil des intelligences dans la classe ouvrière russe. Il n'insiste pas sur les manifestations de ce fait nouveau ; peut-être la censure l'obligeait-elle à ces précautions. Dans *La fin d'André Ivanovitch*, il décrit ce monde de travailleurs où nous apercevons que des idées s'agitent dans des cerveaux naguère obscurs.

André Ivanovitch, ouvrier relieur, parle de l'ivrognerie et l'explique par des causes morales.

— On peut boire un peu, de temps en temps, par désespoir, dit-il, quand l'âme est trop déchirée. Mais je condamne ces gens grossiers, surtout ceux des fabriques, qui boivent sans mesure !... C'est une honte, c'est une tare ignoble ! On se dirait en Asie. A cause de cela, je m'indigne contre les Russes.

Barsoukov, ouvrier aussi, lui répond :

— Aujourd'hui, ce n'est pas seulement au cabaret que l'on voit aller l'ouvrier, c'est souvent à l'école. L'Asie, comme vous l'appelez, se rétrécit d'année en année... Regardez un peu autour de vous : partout commence la vie. Chacun veut vivre par l'intelligence, chacun veut comprendre. Surtout les jeunes... On a assez de cette eau stagnante.

Sceptique, André hoche la tête :

— Je parle de la masse grise du peuple, des ouvriers, des paysans. Ces êtres sont horriblement sauvages, obtus et ivrognes.

— Sauvages, obtus ! s'écrie Barsoukov irrité. Quand un garçon a travaillé douze heures dans une usine, qu'il sort moulu, la tête lasse, et qu'il s'empresse d'aller à son cours, parfois sans s'être seulement donné le temps de manger, est-ce de la sauvagerie ? Il ne rentrera qu'à la nuit tombée, et, dès l'aube, il faut qu'il soit à son travail, de nouveau... Moi, j'ai suivi le cours jusqu'au bout ; mais j'y vais encore quelquefois... Les garçons qu'on y rencontre sont si éveillés, si conscients ! Ils se hâtent vers le savoir, ils veulent tout connaître à fond. Ceux-là, la destinée aura beau se jouer d'eux, ils ne céderont pas... Personne, à présent, ne consent plus à se laisser mener en lisière : on veut comprendre les lois de la vie, le sens qu'elle a... L'été dernier, on nous expliquait la littérature russe. Entre autres questions, on avait soulevé celle-ci : Quelle différence y a-t-il entre la littérature scientifique et la littérature artistique ? La littérature scientifique, c'est, par exemple, si l'on fait une enquête sur le logement de l'ouvrier : combien de mètres cubes d'air ? quel est le chiffre de la mortalité infantile ? combien l'ouvrier absorbe-t-il d'alcool par an ?... Tandis que la littérature artistique décrit la même chose d'une manière sentimentale. Un ouvrier est à la mort, ses enfants ont faim, sa femme pleure ; à

l'entour, tout est sale, humide, il n'y a rien à manger. Et il se demande pourquoi il a peiné toute sa vie jusqu'à l'épuisement ; il se demande pourquoi il a vécu. Il a vécu sans voir la vie ; il n'a vu que le spectre de la vie à travers la fumée de la fabrique... Quel a été le but de sa vie ? ...

Le fait que de tels raisonnements s'élaborent dans l'esprit des ouvriers d'usine est un signe certain que Véressaïev, sans le commenter, a bien mis en valeur. La civilisation gagne, lente, sûre, entravée de toute part, mais obstinée dans sa marche.

*
* *

Ce prodigieux mouvement d'idées ne s'accomplit pas sans trouble, sans souffrance. Il est tumultueux, plus volontaire que lucide, forcené jusqu'à l'héroïsme, mais intolérant et cruel. Tchirikov en a bien marqué l'intransigeance douloureuse et l'exaspération. Les intellectuels d'aujourd'hui subissent l'influence de Marx et renient leurs prédécesseurs ou leurs contemporains arriérés, en qui ils ne voient que des rêveurs sentimentaux. Le spectacle est poignant de ces deux groupes d'idéologues que de semblables aspirations animent, qui se dévouent à une même tâche et que divisent des différences de doctrines.

Dans une nouvelle intitulée *Les Invalides*, Tchirikov trace un portrait saisissant d'un vieil idéaliste, Krioukov, qui a organisé sa vie selon les idées libérales à la mode au temps de sa jeunesse, et qui, après plusieurs années de Sibérie, revient aussi pur de cœur, aussi confiant, aussi prêt à servir le peuple. « Tout pour le peuple et par le peuple », telle est sa devise, reçue des Populistes d'antan et qu'il chérit comme un talisman de grandeur morale. Il veut travailler pour les paysans, leur expliquer leurs droits, les organiser en artels, leurs suggérer une vaillante initiative ; il subit échec sur échec. Comme il ne saurait accepter de gagne pain qui le mette au service d'idées contraires aux siennes, il vivote dans une terrible misère. Mais son courage n'a point de défaillances. Dans une ville de province, il se fait correcteur d'un journal. Il travaille toute la nuit et il est mal rétribué ; que lui importe ? Le coup qui doit le terrasser ne provient pas de la misère matérielle. Il retrouve un ancien camarade, Poretzki, à présent médecin en vogue. Poretzki a épousé une jeune fille que Krioukov a timidement aimée quand, jeune étudiante, elle était enflammée des mêmes idées que lui. Krioukov a de l'affection pour eux : il vient chez eux se reposer de l'excès de sa fatigue. Il regarde Varia, et rêve. Or voici que, chez les Poretzki, arrive le

frère de Varia, étudiant exclu de l'Université. Krioukov sympathise avec lui; ils causent ensemble. Le jeune homme, intransigeant, imbu des nouvelles idées marxistes, méprise le vieux populiste, bafoue son idéal suranné et enfin le traite de psychopathe Krioukov ne peut supporter l'offense. Il s'en va chez lui, affligé; il a compris que l'étudiant représente la nouvelle génération; l'intransigeance de ce jeune homme envers lui, Krioukov, qui a consacré toute sa vie à ses idées, la cruauté avec laquelle il le raille, l'anéantissent. Il perçoit qu'il est fini, qu'il n'a plus rien à faire, — que ses idées étaient peut-être fausses. Il meurt après avoir écrit pour ce jeune homme une lettre où il l'implorait d'être moins dur pour les autres, où il lui signalait le danger de rebuter ceux qui viennent à lui, le cœur ouvert, et qui se dévouent, malgré les nuances d'opinions, à la même cause que lui.

L'amour du peuple et le désir de lui être utile, la volonté de le servir et l'incertitude quant à l'efficacité de cette tâche, tous ces sentiments généreux, ardents ou pénibles sont exprimés avec assez de puissance dans l'œuvre d'un écrivain, populaire par ses origines et que toute sa vie ultérieure a tenu en rapports constants avec le peuple, Valentine Dmitrieva. Elle est fille de serfs. Elle a été longtemps maîtresse d'école et maintenant elle exerce la médecine.

Dans la *Ferme Rouge*, elle décrit l'état de souffrance où se trouvent aujourd'hui ceux qui veulent se consacrer au bien du peuple. Deux êtres, l'étudiant en médecine Stépane et la maîtresse d'école Natacha, sont animés du plus noble altruisme. Natacha, toute jeune, vivant de son travail, idéalise sa propre activité ; il lui semble qu'elle fait le bien en contribuant à répandre l'instruction, et, pendant quelques années, son métier lui donne la sérénité et le bonheur. C'est que Natacha, habituée à la ville, n'a pas vu de près la misère du paysan. Elle est enfin confrontée avec le peuple quand, pour se reposer un peu, elle va passer les mois de vacances en Petite Russie. Afin de se rendre utile, elle instruit les enfants du village. Mais voilà que Stépane, qui lui aussi est venu à cette ferme où elle demeure, se raille d'elle. Il est un révolutionnaire énergique et il veut, pour l'action sociale, des moyens violents et prompts, non pas les palliatifs que préconise Natacha. Il hausse les épaules à la vue des petits paysans qui s'appliquent à tracer des lettres sur une ardoise :

— Cela ne sert à rien, dit-il à Natacha, vous perdez votre temps... On devient fou à vouloir remplir un tonneau percé, et d'affreuses dé-

sillusions vous attendent, à moins que vous ne fermiez volontairement les yeux sur les résultats de votre travail.

Il se moque de la bienfaisance sentimentale envers le peuple :

Tout est à refaire dans l'édifice social, depuis la base jusqu'au faîte.

Il croit mépriser la bonté :

— Je ne veux pas être bon... La bonté aime et absout ; elle va jusqu'à épargner les reptiles venimeux, parce qu'il lui répugne de sévir et de tuer. Je ne veux pas, moi, pardonner et épargner. Je veux haïr...

Il souhaite l'orage qui détruit plusieurs vies, mais après lequel tout revit avec une force nouvelle.

— Vous frémissez à l'idée d'une catastrophe, parce que beaucoup d'êtres seront sacrifiés. Les gémissements, les cris, le sang, oui, c'est affreux ! Mais ce n'est qu'un moment dans l'histoire, un moment, sans doute, laid et douloureux... Rejetez toute sensibilité et regardez autour de vous : n'y a-t-il pas plus de vies sacrifiées pendant les périodes d'inertie, celles qu'on qualifie de paisibles ? Vous redoutez le vacarme et la lutte ? Mais combien meurent tous les jours sans bruit, lentement, de faim, d'un labeur trop grand, de maladie, de misère ? Le savez-vous ? Des milliers, des millions ; seulement, tout cela est caché et personne ne s'en indigne... Voici, je viens de lieux où les êtres, à moitié fous de faim, se vendent comme du bétail, ne demandent pour leur travail que de quoi subsister pendant qu'il dure...

Stépane compte sur la faim pour éperonner les gens, il compte aussi sur le capitalisme : l'irritation provoquée par la croissance du capital donnera l'éveil. Le capitaliste n'est pas l'ennemi du révolutionnaire : il est son allié inconscient.

Il allumera l'incendie d'un côté, nous de l'autre.

Stépane et Natacha s'aiment, mais Stépane n'ose pas songer au bonheur personnel ; ce serait la désertion, à moins que Natacha ne consente à le suivre là-bas, vers l'inconnu, vers le travail cruel, farouche, qui tue. Elle n'a pas cette force, et les jeunes gens se séparent ; ils ont eu de longues discussions et ils ne se sont permis qu'une fois d'échanger des mots de tendresse. Stépane meurt. « On l'a abattu comme un chien », dit un des personnages du roman, sans plus insister ; mais le lecteur comprend que quelque chose d'atroce s'est passé : les grévistes pour qui il travaillait l'on assommé.

Natacha, que nous retrouvons après dix ans, continue sa tâche d'éducatrice. Elle s'y exténue, elle est vieille avant l'âge. Elle a fait beaucoup de bien obscur, mais elle n'est pas satisfaite. Les

paroles de Stépane lui sont restées au cœur; elle se répète que son effort est inutile et vain, qu'elle fait une aumône humiliante pour celui qui la reçoit et pour elle-même qui la donne. Elle ne remarque pas qu'autour d'elle, dans la ville aux nombreuses fabriques, « la vie est en marche », que « l'avenir appartient à l'ouvrier ».

*
* *

Sans doute, il y a, en Russie comme ailleurs, des écrivains purement artistes. Ceux-là ne sont point inquiétés et ils ne sont guère dangereux en effet. Ils continuent l'ancienne tradition aristocratique qui concevait l'art comme séparé de la vie, comme un luxe délicat et supérieur. Leur talent s'épanouit à l'aise sans la contrainte d'une tâche sociale rigoureuse. Mais, attachés à l'art pour l'art, ils ne sont pas profondément russes, ils n'incarnent pas le génie national. Aussi ne peut-on comparer leur groupe restreint au grand épanouissement actuel de la littérature sociale. Depuis que la poésie semble vouloir renoncer aux préoccupations sociales qui animent l'œuvre de Nékrassov, par exemple, isolée désormais du mouvement général des idées russes, elle s'est anémiée, appauvrie, et il n'y a pas de très grands noms à citer parmi les poètes russes d'aujourd'hui.

Il faut signaler cependant des écrivains brillants ou raffinés, tels que Mérejkovsky, esprit cultivé, lettré subtil, qui se plaît à l'évocation pittoresque des époques anciennes ; Minsky, malgré des velléités d'art social, versificateur harmonieux surtout, qui recherche l'originalité sans craindre beaucoup la bizarrerie ; Balmont, traducteur excellent de Shelley, poète à la fois précieux et passionné ; Ivanov, fin lettré, néo-helléniste érudit. Leur esthétique peut se défendre, mais ils sont des déracinés.

La critique russe leur est sévère, et l'on ne peut pas s'en étonner puisqu'ils sont en contradiction directe avec les principes que préconisent, depuis quarante ans, les Tchernichevsky, Dobrolioubov, Pissarev et Mikhaïlovsky.

Ce dernier, cependant, a de l'admiration pour un écrivain qui, sans appartenir à la même famille intellectuelle que Tchékhov, Gorki, Korolenko, ne peut être assimilé au groupe de l'art pour l'art.

Etrange, singulièrement isolé par le choix de ses sujets et par son élégante habileté d'expression, Andréiev a publié deux volumes de nouvelles dont le succès a été très vif. Il peint des caractères peu normaux et que la vie a déformés, soit en les compliquant, soit en les étriquant; il crée des situations rares. Il a la

hantise du mystère : la mort et le mensonge l'inquiètent. La mort, en plusieurs de ses nouvelles, apparaît terrifiante, impitoyable, traîtresse, angoissante par le mystère qu'elle emporte et par celui qu'elle laisse. L'être qui s'en va n'a pas dit ce qu'il avait à dire ; ceux qui restent continuent leur vie animale ou torturée, distraits par de petites occupations ou de lourds chagrins, jamais renseignés, jamais tout à fait conscients. Des gens notent leur misère et celle d'autrui, en constatent les manifestations extérieures, en recherchent les causes physiques; mais quelque chose leur échappe toujours d'eux et de leurs voisins, et ce quelque chose est un terrible problème.

Dans l'une de ses nouvelles, *Le Silence*, Andréiev exprime l'idée du mystère et de la solitude où les individualités humaines sont confinées. Un prêtre de village, homme dur, autoritaire, orgueilleux, perd sa fille Véra. Elle s'est tuée sans rien trahir des raisons qui l'ont ainsi désespérée. Elle avait étudié à Pétersbourg, puis elle en était revenue, farouche, murée dans un bizarre silence. Enfin, elle se jeta sous les roues d'une locomotive. Et après sa mort, la maison se tut à jamais.

Ce n'était pas seulement l'absence de sons, mais un silence comme il s'en fait quand les êtres qui sont là pourraient parler et ne le veulent pas.

La mère de Véra ne dit pas un mot. Le prêtre est confronté avec le silence et l'insaisissable.

Il ne peut admettre qu'il ne doive jamais savoir ; il pense qu'il peut encore savoir.

Il interroge dans la nuit l'âme de sa fille qu'il aimait et qui est partie sans rien dire. Il souffre, sa haute taille se courbe ; il supplie Véra :

— Dis ton chagrin, et, vois-tu, de mes deux mains je l'étoufferai ; elles sont encore fortes, mes mains. Dis, Véra !

L'âme de sa fille se tait. Le prêtre s'imagine qu'il y a, sans doute, des paroles à trouver, un mouvement à faire par quoi le mystère serait détruit. Mais il ne trouve rien : il s'agenouille au chevet de sa femme paralysée, implorant sa pitié, lui disant des mots de tendresse. Les yeux de la femme sont muets comme ses lèvres. Peut-être avait-elle pitié de lui, mais ses yeux sans expression se taisaient.

Une autre histoire, pareillement analytique, est celle de *Serge Pétrovitch*.

Serge Pétrovitch, étudiant, est pauvre et laid. Il a conscience de ne pas être intelligent, de manquer d'originalité. Parfois, il oublie de réfléchir à l'existence; il cesse de la remarquer, et elle coule, peu profonde, telle qu'un ruisseau fangeux. Mais, par moments, comme s'il se réveillait d'une lourd sommeil, il se rend compte, avec une lucidité soudaine, d'être toujours l'esprit insignifiant de jadis. Nietzsche, qu'il comprend à peine, éclaire d'une lueur froide et triste le désert de son âme. Sa vie lui apparaît semblable à quelque étroit et long corridor, sans air ni lumière. Et, dans ce corridor, il croise des fantômes d'êtres privés ainsi que lui de la faculté du rire ou des larmes, et qui agitent silencieusement leurs têtes obtuses. Il tâche de penser; mais, rebelle, son anémique cerveau ne produit que des formules toutes faites, alors qu'il ambitionne des idées et des expressions. Douloureux et fourbu, il ressemble à un cheval qui traîne sur une montagne une charge pesante, halète et tombe ; et puis un coup de fouet le cingle. Ce coup de fouet, pour Serge Pétrovitch, c'est la vision ou le mirage du surhomme, lequel, dans la plénitude de sa force, possède le bonheur et la liberté. Quant à lui, il ne peut s'élever assez haut ni tomber assez bas pour dominer les hommes ou les ignorer. Il sait qu'une vie terne l'attend, une vie sans vertus et sans crimes, où il fonctionnera comme une machine sans âme. Il n'est rien par lui-même. Son moi clame vers l'indépendance et la félicité ; n'y a-t-il pas droit ? Mais il ne doute pas qu'il lui faille demeurer toujours impersonnel, nul et muet. « Puisque la vie ne te réussit pas, sache que la mort te réussira » : cet aphorisme de Nietzsche se fixe dans sa pensée avec l'intensité de l'évidence. Donc, méticuleusement, il dose un poison; il examine avec satisfaction la fiole; il ne songe pas à la mort, plutôt il est content de si bien exécuter ses préparatifs. Et il se redresse, lui humble généralement et effacé; il va voir ses camarades, leur parle d'égal à égal, rit, semble s'amuser. Puis il écrit une lettre, où, froidement, comme s'il s'agissait d'un autre, il explique ses raisons de mourir. Ensuite, il a un court accès de peur, et s'indigne de cette peur avec emphase. En ce dernier instant, Serge Pétrovitch, l'être misérable et piteux, crut s'élever au-dessus des génies, des rois et des montagnes, s'élever au-dessus de tout ce qui existe de haut sur la terre, parce qu'en lui triomphait surhumainement le moi humain pur et libre. Il boit le poison dans une fièvre heureuse.

Ce sont des cas psychologiques assez spéciaux qu'étudie Andréiev, avec une singulière subtilité ; les caractères de ses personnages sont assurément compliqués, et le tourment dont ils

souffrent provient d'une pensée rêveuse et réfléchie. L'angoisse de la vérité, la torture du mystère sous toutes les formes déconcertantes qu'il peut revêtir dans la vie journalière et dans la méditation plus contemplative, voilà l'objet de son attention de psychologue et de moraliste. Il se préoccupe moins que les autres des circonstances matérielles de la vie. Il semble considérer que les problèmes sociaux sont dominés par les problèmes de l'inquiète pensée humaine. Le malaise philosophique, le désir de la lumière et l'impossibilité de sortir des ombres qu'entasse sur soi-même un songe impérieux, la fatigue du provisoire, l'aspiration confuse et lasse à quelque chose de neuf, de frais et de pur, enfin toutes les velléités diverses, incohérentes, impuissantes et douloureuses qu'Andréiev analyse avec tant de délicatesse, n'est-ce point le plus juste et le plus émouvant diagnostic de l'âme russe, riche et misérable ?

Ainsi, les conclusions que l'on peut tirer des écrivains russes actuels sur l'état matériel et moral de l'empire des tsars sont extrêmement pessimistes. Et il faut tenir compte de ce qu'ils disent, car ils sont épris d'un immense amour de la vérité. Elle est leur souci, elle est la maxime de toute leur activité, elle constitue leur esthétique. Leurs tempéraments divers nuancent différemment leurs œuvres; sur les remèdes que réclame la situation, ils ne sont pas tous d'accord : ils ne constituent pas une école dogmatique. Mais, entre les tableaux qu'ils tracent de la réalité, l'analogie est suffisante pour qu'ils se contrôlent et se complètent. C'est une grande consultation morale et sociale, une vaste enquête psychologique que la littérature contemporaine, en Russie, a entreprise et mène à bien.

IVAN STRANNIK

# La Dryade

Nous étions quatre dans la salle du *Coq blanc*, l'unique auberge du petit village de Sablonne situé à la lisière sud-ouest de la forêt de Fontainebleau et dominé par les rochers farouches de Corne-Biche et des Hautes-Plaines.

Un novembre brumeux régnait au dehors. La nuit, sans lune, étalait ses failles spongieuses sur la route, noyait les arbres du bornage et faisait rouler de lourdes vapeurs contre les fenêtres dont on avait oublié de clore les volets.

A cause du temps humide,notre hôte rubicond, M. Latreille, homme judicieux, venait d'allumer un feu de fagots et de bûches dans la vaste cheminée qui constitue un des principaux attraits du *Coq blanc*. Puis il était retourné emplir de sa ventripotence majestueuse, derrière le comptoir, l'antique fauteuil de moleskine à clous de cuivre où il a coutume d'élaborer ses digestions. Il avait d'abord joint ses mains déformées par la goutte et il s'était amusé à tourner ses pouces. Mais il n'avait pas tardé à s'assoupir. Et maintenant, il ronflotait, le nez tombé dans la cravate, tandis que la lampe, pendue au-dessus de lui, nimbait d'une drôle d'auréole le sommet luisant de son crâne chauve.

Nous autres, nous avions rapproché nos chaises du foyer. M. Lucien Boivre, commis-épicier de Melun, chargé par son patron de sillonner le pays à bicyclette pour recueillir les commandes, séchait, avec des soupirs de satisfaction, la boue qui maculait ses bas rayés et son costume de velours à côtes couleur mélasse. Par moments, il s'étirait ou bien, fixant un regard avantageux sur la bague de cornaline, gage d'amour probable, qui lui encerclait l'annulaire gauche, il se frisait la moustache.

M. Grume, dit le père Sylvain, assis entre ce préposé à la diffusion des denrées coloniales et ma quelconque personne, rêvait profondément. C'était un petit vieillard ratatiné dans une houppelande qui lui battait les talons. L'étoffe en rappelait assez bien, par son aspect pelucheux, ces bourres de lichen argenté dont certains grès de la forêt, exposés au nord, aiment à s'emmitoufler.

Le visage anguleux de M. Grume semblait avoir été sculpté par une serpette ébréchée dans le bois jauni d'un cornouiller séculaire. Des fibrilles rouges, analogues à celles qui raient, vers le milieu de l'automne, le feuilles des tulipiers, zigzaguaient sur ses joues bises. Son nez bombait, brunâtre comme un de ces agarics qu'on trouve dans les taillis marécageux. La peau de son front labourée de rides, imitait l'écorce rugueuse des chênes. Ses doigts noueux, écartés sur ses cuisses, figuraient parfaitement les racines cabossées d'excroissances,

rampantes à fleur de terre, des pins. Sa chevelure, mi-blanchâtre, mi-verdâtre, se hérissait comme les brindilles d'un nid de corneille. Quelques-unes des mèches pointaient, dans tous les sens, comme les pousses de l'épine-vinette; d'autres tirebouchonnaient comme les vrilles du houblon sauvage. Ses oreilles étaient presque aussi pointues que celle d'un aegypan. Pour ses yeux, surmontés de sourcils touffus, ils offraient les nuances changeantes des mares qui dorment sous bois. Tantôt, ils miroitaient sourdement; et l'on eut dit des ondes d'émeraude entrevues dans l'ombre. Tantôt, en souvenir des ciels d'été, ils se coloraient de limpide azur. Tantôt, ils noircissaient, dans un cercle d'ambre, comme les prunelles des rainettes qui méditent parmi les nénuphars. Tantôt, inquiétants à force d'être glauques, ils se plombaient comme une eau profonde sous une passée de nuages orageux.

Le regard, d'ordinaire étonné et naïf, était celui d'un enfant. Cependant il prenait parfois une gravité mystérieuse et se posait fièrement sur les choses comme si l'esprit d'un dieu des hauts feuillages se fût insinué dans le corps de M. Grume.

Mais à cette heure d'après-souper et de songerie somnolente au coin du feu, M. Grume se tenait bien tranquille, tassé sur son siège et l'œil éteint. Il contemplait, ainsi que moi, la danse des flammes dans l'âtre et il ne donnait pas la moindre attention à Boivre. Celui-ci, que ses excès de pédale avaient rompu, s'étirait de plus belle tout en étranglant, par politesse, ses bâillements au passage. Je suis sûr que, vu la loquacité chronique dont il souffrait, il maudissait en son cœur le destin qui lui imposait la société de deux individus pareillement taciturnes. Il est vrai qu'une ressource lui restait : sommeiller à l'exemple de notre hôte ! Ce fut le sage parti auquel il finit par se résoudre.

Et qu'il fit donc calme dans la salle ! Il régnait un large silence qu'accroissait encore le tic-tac de la pendule et le pétillement des bûches embrasées. Libres de soins, saturés de bien-être, M. Grume et moi nous ne perdions pas un détail de la féerie qui se jouait dans le foyer.

Les flammes s'épanouissaient en tulipes panachées de jaune et de rouge. Tout de suite après, elles ondoyaient entre les tisons, minces et bleues comme des salamandres. Ou bien elles s'effilaient, bariolées comme le bonnet d'un fou de cour. Puis elles dardaient des langues fourchues qui léchaient la plaque du fond pour y raviver les contours de fleurs de lys et de mascarons presque effacés sous leur manteau de suie très ancienne. D'autres fois, elles s'envolaient, semblables à des oiseaux vermeils, et montaient se perdre dans la cheminée, parmi ses fumées en spirale. Ou encore, bouffant entre les chenets à têtes de singe facétieuses, elles déroulaient des moissons de roses incandescentes. Enfin des cavernes de rubis se creusaient dans le brasier. Le feu se construisait, avec les bûches mi-consumées, des palais d'escarboucles aux tentures de pourpre. Puis il les jetait bas. Et tout finissait par des cataractes d'or en fusion, des bouquets d'artifices et des aigrettes d'étincelles.

Certes ce spectacle magique fournissait de quoi rêver à l'infini. Je

ne m'en faisais point faute. C'est à peine si, de temps en temps, je détournais mes yeux de l'âtre pour guetter les reflets de la flambée sur les assiettes à fleurs accrochées le long du mur, ou dans la panse des fioles multicolores qui garnissaient le comptoir.

Quant à M. Grume, il demeurait tellement immobile, si absorbé par ses visions que son extase m'effraya presque. Penché vers le feu, la tête enfoncée dans les épaules, il ne laissait plus rien voir de sa figure. Ainsi recroquevillé sous sa houppelande, avec la touffe hirsute que formaient ses cheveux, il prenait l'apparence fantastique d'une de ces vieilles souches tortes qui, lorsque tombe le crépuscule, surgissent, pour l'effroi du flâneur, au tournant des chemins les plus déserts de la forêt.

A l'examiner, je ressentis du malaise. Peut-être, afin de rompre le charme, allais-je me risquer à le toucher. Mais l'horloge, annonçant, par un déclic bref, qu'elle était sur le point de tinter, fit diversion. Une trappe s'ouvrit sous le cadran : un coucou poussiéreux en jaillit, s'inclina d'une façon fort ridicule, et nous signifia de sa voix enrouée qu'il était neuf heures. Puis il rentra, d'un coup sec, au fond de sa cachette.

Le silence s'apesantit derechef, tandis qu'un vent lugubre, dévalé tout à coup de Corne-Biche, s'en ouffrait, en râlant comme un poitrinaire à l'agonie, dans la cheminée.

A ce moment, un bruit de souliers ferrés retentit sur la route et s'arrêta devant la maison. La porte tourna, geignarde, sur ses gonds. M. Fradin, brigadier des gardes-forestiers, entra, précédé d'une bouffée de brume qui fit crépiter la lampe. Il toussa, essuya sa grosse moustache imprégnée d'humidité puis, soulevant son képi, grogna un : « Bonsoir la société » plutôt malgracieux. Après quoi, ayant reclaqué l'huis d'une telle force que les vitres grelottèrent, il vint au comptoir. Et M. Latreille, tiré de son assoupissement, lui versa, d'une main pesante, un verre de rhum. C'était là un rite immuable : tous les soirs, Fradin rendait visite au *Coq blanc* et son alcool favori lui était servi sans qu'il eût besoin de le commander.

L'hôte, faisant effort pour tenir ses grasses paupières levées, lui demanda, comme par acquit de conscience, s'il y avait du nouveau. Fradin se jeta d'abord, d'un seul trait, son rhum dans le gosier, s'ébroua, ralluma sa pipe et répondit enfin :

— Du nouveau ? Quoi donc que tu veux qu'il y ait de nouveau ? Tout ce que je sais, c'est que ce chien de temps mouillé fait lancer mon rhumatisme. Et puis l'inspecteur principal m'a flanqué un galop et je suis en rogne... Si ça peut t'intéresser, mets ça dans ta poche et plie ton mouchoir par-dessus; t'as compris ?

Cette sortie hargneuse n'émut pas beaucoup M. Latreille. Toutefois il fallait répondre; mais comme il eût préféré se rendormir, il promena sur nous un regard quémandeur, espérant que quelqu'un assumerait la responsabilité d'entretenir le rébarbatif Fradin.

Nul ne sonna mot. M. Grume ne bougeait non plus qu'une pierre.

M. Boivre n'eût pas demandé mieux que de s'introduire dans la conversation. Cependant il s'abstint craignant quelque rebuffade du garde. Moi, j'écoutais.

L'aubergiste se résigna donc et reprit :

— Quoi que tu lui as tait à l'inspecteur pour qu'il t'attrape ?

Fradin enfonça son képi d'un poing rageur et haussa les épaules afin de bien marquer que, si la réprimande de son supérieur l'avait froissé dans sa dignité, il ne s'en jugeait pas moins au-dessus de pareilles misères.

— C'est rapport à *Mérovée;* tu sais, cette vieille saleté de chêne, au bas de la gorge de Franchard. Voilà bien deux ans qu'il menace de culbuter; et je me demande comment le vent ne l'a pas fauché vingt fois. C'est vrai qu'il vivotait par l'écorce et qu'au printemps il poussait encore quelques feuilles. Mais, tout de même, il ne tient plus guère du pied. Je me disais : Pour sûr, un de ces jours, il va dégringoler. Méfiance que ce soit juste sur la tête d'un promeneur ou d'un garde. Vaudrait mieux l'abattre... Avais-je pas raison ?

Ici, M. Grume se redressa brusquement et fixa sur Fradin des yeux où je surpris une lueur d'irritation. Mais il n'émit pas même un soupir.

— Avais-je pas raison, voyons ? répéta le brigadier qui tenait à ce qu'on l'approuvât.

— Peut-être bien, dit M. Latreille dont la prudence paysanne évitait volontiers de se compromettre en des phrases catégoriques.

— Donc, continua Fradin, je me pensais qu'il faudrait tout de même voir à prendre des mesures administratives. Mais voilà qu'hier, comme j'étais planté devant *Mérovée* et que je lui demandais : Tomberas-tu ou tomberas-tu pas ? je suis joint par M. Fidèle, le marchand de bois qui a la concession de la coupe depuis la Gorge aux Néfliers jusqu'à la Touche aux Mulets. « Ça, me dit-il en guignant le chêne, ça n'est plus bon qu'à fiche en bas et à débiter. — Bon, que je lui retourne, qu'est-ce que vous attendez pour y mettre vos hommes ? »

Là-dessus, M. Fidèle, qui est vétilleux, se rabougrit toute la figure et me demande si c'est que je m'offre son caillou. Moi, je ne comprenais pas ce qu'il lui prenait et j'ouvre une bouche comme le trou de la *Roche qui pleure.* Il a bien vu que je parlais point par malice et il m'a dit en bougonnant : « C'est-il drôle, Fradin, que vous ne vous rappeliez pas que ce chêne a poussé au bord de leur maudite « partie artistique », comme ils disent. Si je l'abattais, on me ferait une musique du diable... et puis un procès donc ! »

C'était vrai, ce qu'il m'observait là. Avec cette manie qu'un tas d'artistes et de touristes et de messieurs qui écrivent dans les papiers ont prise d'empêcher les coupes, on ne s'y reconnaît plus. Le vexant c'est que l'administration ne les envoie pas promener. Encore pire : l'inspecteur principal, M. Reuss, les appuie chaque fois qu'ils réclament qu'on étende « la partie artistique » et qu'on permette aux arbres de pousser comme il leur plaît. C'est-il régulier, tout cela ? Si ça doit continuer, tu verras qu'on ne pourra bientôt plus abattre nulle part.

Et alors à quoi qu'elle servira la forêt ? Ces cocos-là se disent ses amis et ils veulent pas qu'on la nettoie. Pourtant c'est pas propre un fouillis pareil... J'admets qu'on laisse grandir les baliveaux. Mais toutes ces ruines de chênes et de hêtres qui ont au moins cinq cents ans, je te demande un peu si on devrait les tolérer dans une futaie bien tenue. Ils disent que c'est admirable... Admirable ?... Tiens, Latreille, ils me font suer.

Il s'interrompit, quêtant à la ronde une approbation. L'aubergiste se contenta de dodeliner de la tête. M. Boivre, qui possédait une âme de tribun, saisit avidement l'occasion de déclarer que « tout cela » c'était pour rendre le combustible inabordable au « pauvre peuple » et qu'il en écrirait à *La Vraie République* de Melun. « Du reste, conclut-il, les vieux arbres propagent les microbes, c'est connu. »

M. Grume ne cessait de dévisager Fradin avec une expression de physionomie des plus sauvages. Ses prunelles fulguraient mais il ne disait toujours rien. Pour moi, connaissant depuis longtemps le brigadier et n'ignorant pas ses façons de voir, je m'étais amusé, maintes fois, à le mettre sur le chapitre des coupes afin de l'entendre maudire ces «Amis de la Forêt» dont je fais partie sans qu'il le sache. Fradin est un très brave homme, mais il n'aime point la libre nature. Les arbres ne lui représentent qu'une certaine quantité de bois, bonne à évaluer en stères et à livrer au bûcheron dès qu'ils ont atteint leur développement. De là, le profond mépris, doublé de malveillance, qu'il manifeste à l'égard de quiconque prétend sauvegarder les patriarches de la forêt. Fradin, poursuivit :

— Moi, n'est-ce pas, toutes ces inventions de restreindre l'exploitation, ça m'embrouille les idées. C'est le motif pourquoi j'avais oublié que *Mérovée* avait le droit de pourrir sur pied, sans que personne y touche. Mais voilà que M. Fidèle me dit tout à coup : « Ecoutez donc, Fradin, puisque ce chêne est juste sur la limite de la réserve de Franchard et de ma coupe, vous devriez me permettre de l'abattre quand même. Il y a des chances pour que l'inspecteur ne s'aperçoive de rien... Laissez-moi faire et je paierai bouteille. »

Ce qu'il me proposait là, çà me mettait tout de même un peu la puce à l'oreille parce que le réglement, c'est le réglement. Pourtant, je me réfléchis qu'il y avait tant d'autres vieux chênes de ce côté que M. Reuss et les Amis de la Forêt ne s'apercevraient sans doute pas qu'il en manquait un à l'appel.

Ça va, que je dis à M. Fidèle, et je lui tope dans la main. Lui, il ne perd pas de temps : il va chercher son équipe. Ils se ramènent. Les voilà tous sur *Mérovée*, et que je te tire et que je te cogne !... Bref, le soir il y avait plus qu'un beau tas de madriers, des bûches et quelques cents de fagots. Adieu *Mérovée !* Et enfoncés les Amis de la Forêt ! D'ailleurs, Fidèle est de parole : nous avons bu un fameux coup ensemble...

Oui, mais vois un peu la déveine. Ce matin, comme je flânais de ce côté, je tombe sur M. Reuss qui se tenait à la place où aurait dû

être *Mérovée* et où il n'était plus. Et le bois qui n'était pas enlevé ! Pas moyen de faire celui qui ne sait pas ! Je m'arrête. J'avais le trac parce que je me sentais en faute et je calculais que j'aurais peut-être la chance de me jeter dans le fourré avant que M. Reuss me découvre. C'est qu'il fronçait le sourcil et qu'il n'avait pas l'air content du tout. Il m'avait déjà vu et il me fit signe d'approcher... Je remarquai qu'il se fouettait la guêtre avec sa canne, ce qui voulait dire que j'allais recevoir un savon de première... Oh ! je le connais bien, M. Reuss.

Ça n'a pas traîné. A peine que je l'avais salué, il me dit : « Comment se fait-il que vous ayez laissé le concessionnaire empiéter sur la partie réservée ? » Quoi répondre ? J'avais manqué au réglement. Et de me défiler, il n'y avait pas mèche, parce que M. Reuss ne badine pas avec le service. Je tâche pourtant d'expliquer que *Mérovée* était plutôt du côté de la concession et que je croyais et que je pensais et tra la la et tra la la... Enfin je m'emberlificote, en long et en large, dans mon bafouillage. Finalement, M. Reuss me fait avouer que j'étais d'accord avec cet ivrogne de Fidèle que le diable emporte.

« Mais aussi, M. l'Inspecteur, que je m'écrie, pourquoi excepter des coupes des vieux troncs tout vermoulus et qui menacent toujours d'écraser les passants ?... »

Ça, c'était une bonne raison. Seulement M. Reuss n'a rien voulu savoir. Il m'a dit que si je détestais les vieux arbres c'était affaire à moi, mais que je n'avais pas à discuter ni à enfreindre les ordres qu'on me donnait. Il m'a commandé de dresser procès-verbal à Fidèle. Il m'a infligé une amende et enfin il m'a prévenu que si je recommençais, je serais révoqué.

Tout çà pour un vieux restant de chicot de patraque de chêne dont les vers ne veulent plus. J'ai mijoté ma guigne depuis ce matin... Et mon rhumatisme qui me travaille par là-dessus, çà fait que je tourne au vinaigre... Tiens, verse-moi un autre rhum et n'en parlons plus ou je serais capable de manquer de respect à l'Administration.

M. Grume avait écouté, avec une douleur et une colère croissantes, le récit de Fradin. Sitôt les derniers mots prononcés, il se leva, les yeux phosphorescents, les mains agitées d'un tremblement fébrile, et vint se placer devant le comptoir, à un pas du garde. Le sachant fanatique de la forêt et adversaire intransigeant des coupes, j'appréhendai qu'il ne cherchât querelle au brigadier. Or celui-ci, taillé en Hercule, aurait pulvérisé le frêle vieillard. Je me préparai donc à intervenir car je partageais trop les sentiments de M. Grume pour ne pas prendre sa défense.

Fradin toisa dédaigneusement son ennemi et s'écria d'un ton goguenard :

— Ah ! ah ! c'est le Père Sylvain... Eh bien, mon bonhomme, est-ce que vous passez toujours votre vie à battre tous les recoins de la Forêt. Quoi donc que vous y cherchez comme ça ? M'est avis que vous devez manigancer des choses contraires aux réglements. Faudra que je vous surveille.

Chaque fois qu'il rencontrait M. Grume, il ne manquait pas de lui décocher de tels sarcasmes. Il régnait entre ces deux hommes une antipathie invétérée et d'autant plus acrimonieuse de la part de Fradin que M. Grume lui témoignait d'habitude un dédain écrasant.

Mais, ce soir-ci, M. Grume mis hors de lui par ce qu'il considérait comme une sorte de sacrilège, interpella le brigadier en ces termes :

— Alors, brigand, tu persistes à te faire le complice des personnages sordides qui méditent de détruire les arbres les plus vénérables ? Et non content de les exciter, tu as pris part à l'assassinat de *Mérovée* ?

Cette apostrophe — inattendue, car M. Grume se montrait couramment fort timide — suscita chez M. Boivre une violente gaieté. Il éclata d'un rire énorme, se trémoussa sur sa chaise et battit l'air de ses bras comme s'il allait suffoquer. L'aubergiste, qui n'aimait pas les disputes, toucha furtivement l'épaule du garde et s'efforça de lui inculquer, par une pantomime expressive, que M. Grume ne jouissait pas de son bon sens. Mais Fradin ne voulait pas être apaisé. Il y avait si longtemps qu'il haïssait M. Grume et qu'il guettait l'occasion de lui jouer un mauvais tour ! Or, il venait d'être injurié devant témoins à propos de son service. Prenant sa mine la plus officielle, il tira de sa poche un calepin graisseux et grommela :

— Ah ! tu te donnes des airs de maître de la forêt. Et puis tu m'espionnes. Si tu crois que je ne t'ai pas vu cent fois quand tu te cachais dans les taillis pour moucharder mes subordonnés et moi-même. Tu te mêles de ce qui ne te regarde pas et maintenant tu m'insultes... Va, mon vieux tronçon de racine, ton compte est bon. Je m'en vas t'allonger un procès, quelque chose de soigné.

Cette menace, quoique proférée dans un roulement de syllabes redondantes n'effraya pas le moins du monde M. Grume. Négligeant M. Boivre qui tamponnait ses joues inondées de larmes joyeuses et répétait : « Douche-le donc, douche-le donc, il est fou, » il écarta, d'un geste impérieux, la diplomatie de M. Latreille qui, pour rétablir la paix, offrait une tournée générale. Puis, le regard dardé comme une épée sur Fradin, il entama, d'une voix sifflante et cinglante, pareille à une bise d'hiver, le discours suivant :

— Fradin, vous serez puni. Connaissant l'irrémédiable opacité de votre intelligence, je vous pardonnerais encore de méconnaître les splendeurs de la forêt sacrée. Mais non content d'approuver ceux qui la mutilent, vous les aidez dans leur besogne exécrable. Fradin, vous êtes une brute malfaisante. Et je vous prédis que les arbres se vengeront.

Cette prophétie impressionna Boivre et Latreille. Le premier, qui goûtait fort les phrases solennelles, quitte à n'y rien comprendre, cessa de rire et se prit à regarder ce vieil homme avec une certaine déférence. Pour Latreille, comme la plupart des autochtones du Gâtinais, il était passablement superstitieux. Et dès longtemps, les allures bizarres de M. Grume l'avaient ancré dans cette opinion que ce pourrait bien être un sorcier. Il se rencogna donc au fond de son fauteuil sans souffler mot.

Quant à Fradin, il n'entrait pas dans de pareilles considérations. Il ne saisissait guère la portée des reproches que M. Grume lui adressait. La prédiction sinistre lui semblait une pure extravagance dont il n'y avait pas lieu de tenir compte. Mais on venait de le qualifier : brigand, assassin et brute. Ce grief, s'ajoutant à ses rancunes antérieures, fit déborder sa bile. En un autre moment, peut-être se fût-il contenté de rédiger un rapport froidement énergique qu'il eût remis à Qui de Droit. Aujourd'hui, rien ne pouvait le contenir. D'ailleurs son rhumatisme le lancinait de plus belle et le rhum lui sonnait des fanfares guerrières au cerveau.

Il fourra son poing velu sous le nez de M. Grume en vociférant :

— Toi, espèce d'amadou, voilà trop longtemps que tu m'allumes. Je m'en vas t'éteindre une bonne fois.

Les choses se gâtaient. Je sentis qu'il était urgent d'intervenir. Je me mis entre deux. Tandis que Boivre et Latreille calmaient le brigadier, je tirai à moi M. Grume qui, intrépide, ne bougeait pas d'une semelle et je l'entraînai vers la porte. Il esquissa d'abord quelque résistance. Mais je lui dis : « Venez avec moi. Nous irons chez vous et nous parlerons de notre chère forêt, loin des profanes. »

Comme il m'accordait de l'estime, ayant vérifié, à diverses reprises, que j'aimais les arbres, mon invite le persuada. Après qu'il eut répété fièrement : « Les chênes se vengeront, » nous fûmes dehors.

Notre retraite se fit sans accident. Fradin, un peu honteux d'avoir bourré le vieillard, feignit la surdité. Boivre, redevenu jovial, lui tapa dans le dos en braillant : « Fameux, femeux, notre Fradin, faut pas qu'on l'asticote ! »

Latreille ayant aligné trois verres sur le comptoir, les emplit de rhum et invita les autres à trinquer.

— Moi, dit-il, sentencieux, je suis pour la bonne entente démocratique et réciproque. Mais tu sais, brigadier, tiens-toi tranquille : le père Sylvain, il connaît des secrets.

La porte fermée, Grume et moi, nous sommes assaillis par le vent qui n'avait cessé de fraîchir depuis une heure. Il déchire le brouillard, l'effiloque en lambeaux qu'il accroche aux pointes des rochers ou l'accumule, en volutes déferlantes, jusqu'au plus creux des gorges de Franchard. La pleine lune, entr'aperçue aux trous des nuées pluvieuses qui noircissent le ciel, nous verse à intervalles brusques sa clarté livide. Nous découvrons alors des sombres étendues où les pins fustigés se tordent et s'échevèlent en longues dentelures que festonne une frange d'argent blême. Vingt lieues de forêt grondent dans la nuit. Et cette clameur immense, faite de rires rauques et de sanglots effrénés, roule furieusement, à travers les ravins et les collines, comme si elle était proférée par la gueule de ténèbres d'une divinité monstrueuse.

Par caprices, le vent s'enfuit derrière l'horizon; et nous reprenons haleine. Mais il revient bientôt, nous enveloppe, nous bouscule, nous fait trébucher, agite, comme de folles guenilles, les pans de la houppe lande de M. Grume, lui ravit son feutre difforme qui, pareil à une vague

chauve-souris, s'envole dans l'ombre. Il tente ensuite de m'arracher mon foulard. N'y réussissant pas, il m'en soufflette la face avec les bouts. Enfin, content de nous avoir joué ces tours, il nous abandonne pour se ruer, avec des cris de joie, sur un malheureux noyer qui se débat au bord de la route et dont il disperse les dernières feuilles.

Etourdis, pliés en deux, nous pénétrons avec peine sous le couvert du bornage. C'est là, entre deux sentiers qui bifurquent, que s'élève la cahute où M. Grume abrite son sommeil lorsque, par hasard, il ne noctambule point.

Nous entrons. Mon compagnon allume un oribus fumeux tandis que je m'assieds sur la couche de mousse sèche et de fougères flétries qui lui sert de lit. A la louche clarté du bois résineux, j'examine le local. Qu'il fait pauvre ici ! L'âtre de pierre brute contient trois tisons faiblement rougeoyants et qui se meurent faute d'aliment. Les murs de glaise offrent un aspect grumeleux; il y perce des lambourdes branlantes. Pour meubler le taudis, une table boiteuse, façonnée dans de l'orme non dégrossi, un billot de hêtre encore garni de son écorce et servant de siège, un bahut piqué des vers, quelque vaisselle éparse sur le couvercle. Des vêtements loqueteux gisent çà et là.

Cependant au-dessus du foyer, une fraîche aquarelle, dont les couleurs éclatent parmi toutes ces grisailles sordides, représente, sur vélin, ce roi des rois de la forêt : le chêne qu'on nomme *Jupiter*.

Adossé au bahut, les mains pendantes, les yeux ternes, M. Grume oubliait ma présence. Son immobilité me suggéra, cette fois encore, qu'il ressemblait étrangement à une souche décrépite, par exemple de celles qui grimacent d'une façon si singulière sur la pente ouest du Dormoir d'Apremont. Je me gardai de troubler sa rêverie et j'attendis qu'il prît la parole.

Autour de la maisonnette, le vent soufflait de plus en plus fort. C'était maintenant tout à fait une tempête. Une grêle de brindilles et de pommes de pin rebondissait, avec un bruit saccadé, sur les tuiles du toit qui, mal joint aux pignons, laissait passer des courants d'air. Ces bouffées couchaient la flamme de l'oribus et faisaient courir des ombres baroques au plafond.

Les plaintes de la forêt prenaient une ampleur formidable. On eût dit, parfois, que des tonnerres se hantaient dans l'espace et, parfois, qu'une mer furibonde menait, en hurlant, ses vagues à l'attaque des rochers sonores. A travers ce tumulte je distinguais des craquements brefs suivis d'une rumeur sifflante et je devinais que quelque arbre de haute taille était déraciné et s'écroulait non loin de nous. Cela m'attrista, la chute d'un géant sylvestre me produisant le même effet qu'à d'autres la chute d'un empire.

Ceux qui professe le culte des futaies, qui les aiment comme elles *veulent* être aimées, me comprendront car pour eux, un arbre est un monde.

Un sentiment analogue émut certainement M. Grume. Quittant sa posture rigide, il fit quelques pas et prêta l'oreille. Or un craquement

tout proche retentit. Un choc ébranla le mur du fond de la cabane; puis il y eut un froissement prolongé de branches rompues. M. Grume fit un geste de désespoir impuissant et me dit avec un grand soupir :

— C'est *Frisel*, mon ami le bouleau, qui vient de choir... J'avais suivi tendrement sa croissance; je l'avais gardé des chenilles et des parasites, et voici qu'il gît, fracassé... Ah ! si je ne savais qu'il est puéril de maudire les Forces, j'en voudrais au vent de cette nuit des ravages qu'il exerce.

Il s'assit sur le billot et se cacha la figure dans ses mains brunes. Son chagrin me peina. Et pourtant quelle consolation lui donner ? — Certains pratiquent l'art d'endiguer les fleuves débordés. Plusieurs parviennent à réduire les incendies. Mais le vent ? qui pourrait entraver son essor ? Quand il se courrouce et s'ensauvage au point de décimer la forêt, le mieux, c'est de se tenir coi jusqu'à ce qu'il daigne s'apaiser.

Vous, gens de la ville, vous vous figurez volontiers qu'on dompte les éléments. Si quelque catastrophe ironique vous déconcerte, en vous prouvant qu'ils sont toujours prêts à se révolter, vous en ressentez presque de l'indignation. Et c'est au plus si vous ne rendez point le gouvernement responsable de leurs terribles espiègleries. Mais nous autres de la forêt, nous connaissons leur caractère. Et nous savons que, vaincus, le Feu, le Souffle, le Fluide et l'Onde qui fuit ou qui dort ne tardent pas à prendre leur revanche...

J'essayai d'argumenter, plutôt pour distraire M. Grume que pour le convaincre.

— A coup sûr,dis-je, les caprices du vent ont cette conséquence déplorable qu'il jette bas quelques-uns des arbres les plus magnifiques de la forêt. Mais à la place qu'ils occupaient, des pousses nouvelles prospèreront et formeront maints taillis touffus.

Ce raisonnement, digne de s'intercaler dans le *Système des Compensations* du bonhomme Azaïs, n'était pas fameux. Je le sentais bien et je ne fus pas surpris que M. Grume s'écriât, debout et les bras croisés sur la poitrine :

— Que m'importe qu'une cohue d'arbrisseaux s'élève assez pour former un taillis voué à la hache du bûcheron !... Des taillis ? Belle affaire; il n'en manque jamais. Or ce n'est pas en eux que réside la beauté de la forêt. C'est en ces colosses où les siècles ont travaillé. C'est eux, leur vigueur impérieuse, la musique rêveuse qu'épandent leurs ramures, leur cime dominatrice, leur fût orgueilleux, leurs racines conquérantes qu'il faut regretter et non point la populace de broussailles que leur ombre maintient au ras du sol. Quand aux arbustes, le houx, le genévrier, l'alisier, tribus endurantes et pleines d'indépendance, choisissent, pour y régner, les rudes flancs des collines où s'entassent les rochers. Ceux-là aiment la lutte à outrance contre la pierre et je les estime. Mais la futaie doit être aux grands arbres. S'ils tombent, je les pleure et je ne m'intéresse qu'à ceux de leurs rejetons qui se prouvent assez forts pour les remplacer, fût-ce au détriment du taillis pullulant,

Il se rassit, remit quelque bois au feu et reprit :

— Puisque nous voici hors de portée des Calibans de Sablonne et que, d'ailleurs, le bruit de l'ouragan nous empêcherait de dormir, je ne vois pas pourquoi j'hésiterais à vous raconter un peu de mon histoire. Vous m'êtes sympathique et vous comprendrez, je pense, les raisons qui me font aimer aussi passionnément la forêt.

— N'en doutez pas, répondis-je vivement, j'ai cherché bien des occasions de vous en entretenir. Seulement, à chacune de nos rencontres sous bois, vous avez manifesté de l'impatience. Craignant de vous gêner je n'ai pas insisté.

— Hé, que voulez-vous ? Quand j'erre parmi les arbres, je me donne entièrement à eux et il m'est pénible d'interrompre ma méditation, même pour émettre des propos à leur louange. Du reste, en forêt, la parole humaine ne constitue-t-elle pas la plus impertinente des rumeurs si on la compare aux accords éoliens qui descendent des grands feuillages ?

— C'est vrai, dis-je; mais veuillez m'initier aux secrets qu'ils vous révélèrent.

M. Grume se recueillit pendant quelques minutes. Son visage prit une expression grave; une calme lumière emplit ses prunelles. Posant sa main sur mon bras, il commença :

— Un destin absurde me fit naître dans ce Paris grouillant et discord dont, aussitôt que j'ai su associer deux idées, j'ai pris en haine la turbulence, l'encombrement et l'atmosphère maladive. J'étais fils de très petits commerçants qui habitaient une des rues les plus étroites et les plus noires du Marais. Laquelle ?... Attendez, je ne me rappelle plus très bien : tout cela est si loin !... Ah ! c'était la rue Vieille-du-Temple. Mes parents menaient une existence difficile, absorbée par le souci des échéances et la crainte de la faillite. Ils s'occupaient fort peu de moi, de sorte que je m'élevai seul et que je pus, sans être trop contrarié, suivre mes penchants. Ceux-ci me portaient à fuir l'école, où l'on aurait sans doute fait de moi un funeste petit perroquet, et à fréquenter, le plus souvent possible, ces jardins où quelques grands arbres résistent héroïquement aux émanations délétères de la ville. Ah ! les sycomores du Jardin des Plantes, les marronniers du Luxembourg et même les platanes de certaines avenues, quel culte je leur avais voué ! C'étaient mes uniques amis car les enfants de mon âge, offusqués par ma réserve, me raillaient et me maltraitaient en toute occasion.

Donc, dès cette époque, je préférais déjà la société des arbres à celle des hommes. Les premiers, je les considérais d'instinct comme mes semblables; les seconds, leur contact me faisait souffrir.

Confiné à la maison, après mes promenades solitaires, je m'absorbais en des lectures infinies. Je puisais librement dans un amas de bouquins dépareillés qu'un vieil oncle, marchand de bric-à-brac, en son vivant, avait légués à mon père. Il y avait, entre autres, plusieurs volumes de mythologie grecque et un *Jeune Anacharsis* qui firent mon bonheur. Par eux j'appris à vénérer ces dieux dont l'impérissable puissance vivifie cette forêt... Cela vous étonne ? Sachez, Monsieur,

qu'ici et partout alentour règne le Grand Pan et que, si vous vous prouvez digne de cette faveur, quelque nuit de grand'lune, Diane chasseresse vous apparaîtra dans une clairière des Ventes-Bourbon ou sur le bord de la Mare aux Evées...

Mais revenons. Plus je grandissais, plus le quartier fétide m'inspirait de répulsion, et non-seulement le quartier mais la ville entière. Je ne rêvais que de vie dans les bois. Il m'arriva même de supplier mes parents de s'installer à la compagne. Naturellement, ils traitèrent d'enfantillage une pareille proposition. Cependant mon père, qui était fort doux et qui me montrait de l'affection lorsque ses tracas lui laissaient quelque relâche, ne demandait qu'à me procurer des plaisirs selon mes goûts.

C'est ainsi qu'un dimanche il m'emmena à Fontainebleau où il pensait retrouver un débiteur récalcitrant. J'avais alors treize ans; et ma nostalgie de verdure, d'espace et de solitude m'avait rendu tout chétif et tout languissant.

Le débiteur ayant payé sa dette, mon père, mis de bonne humeur par cette rentrée d'écus sur laquelle il ne comptait pas beaucoup, me proposa une excursion en forêt. Jugez si, déjà stimulé par l'air vif et le spectacle des collines boisées qui s'élèvent au bout de toutes les rues de la petite ville, j'acceptai avec allégresse !

Je pourrais, encore à présent, vous rapporter par le menu toutes mes émotions tant elles furent décisives. J'étais transporté; je marchais comme dans un songe; les rochers, les arbres me semblaient des frères revus après une longue absence; le murmure infini des frondaisons m'était le salut accueillant de la patrie au retour d'un fiévreux exil. Devant certains sites je croyais *me reconnaître;* c'était comme si je les avais parcourus dans une autre existence.

J'allais, le cœur battant, les yeux pleins de larmes, sans rien dire. Par moments mon père me demandait : « Eh bien, t'amuses-tu ? »

Pauvre homme, il ne se doutait guère que son fils n'était plus l'enfant étiolé du Marais obscur mais un jeune Sylvain dont l'âme s'épanouissait comme le feuillage des chênes séculaires que nous dépassions.

Hélas ! il fallut rentrer à Paris. Mais de ce jour tout fut dit. Tandis que mon apparence corporelle végétait rue Vieille-du Temple, mon esprit volait joyeusement aux futaies qui m'avaient révélé à moimême. Et je me jurai que, tôt ou tard, je reviendrais à elles pour ne plus les quitter.

Quelques années passèrent. A peine étais-je majeur, mon père mourut de la variole et ma mère, qui avait toujours été souffreteuse, ne lui survécut que peu de mois. Je les regrettai car ils étaient bons. Cependant je dois avouer que mon chagrin fut adouci par la perspective de réaliser bientôt mon désir.

Je vendis le fonds de commerce pour fort peu d'argent. Mais que me fait l'argent ! Je réunis les maigres économies de mes parents. Un cousin, clerc de notaire, à qui je confiai ce pécule se chargea d'en

administrer et de m'en transmettre le mince revenu. Libre de préoccupations, j'abandonnai Paris avec la joie d'un arbre qui, déporté à la ville, serait, par une heureuse fortune, ramené à son terroir natal. Après quelques recherches, je découvris ce coin du bornage de Sablonne qui me plut. Je m'y installai. Voici près d'un demi-siècle que je vis dans la forêt; et ma félicité serait totale s'il n'existait ni marchands de bois ni Fradins malveillants.

Il s'interrompit et prêta l'oreille comme s'il écoutait la forêt bruissante lui dicter ce qu'il lui restait à me dire. Puis il reprit, tandis que je redoublais d'attention :

— J'ignore si mon hérédité me prédisposait à l'existence forestière. Je n'ai aucun renseignement à cet égard. Toutefois, la chose est probable car je me trouvai tout de suite *chez moi.*

Je procédai d'abord à des explorations minutieuses afin de bien connaître tous les sentiers, toutes les gorges et tous les sommets. Nulle intempérie ne m'arrêta non plus que les chaleurs qui, en juillet et en août, rendent si dures à traverser maintes *platières* dénudées où le soleil calcine les grès. Ma santé, fort chancelante à mon arrivée, s'affermit rapidement; depuis longtemps, je me porte aussi bien que les arbres les plus sains du Bas-Bréau et des Fosses-Rouges. Parcourant tous les jours la forêt, j'arrivai, en moins d'un an, à la posséder comme personne ne la posséda jamais. Elle m'a transformé à son image de façon que me voici devenu un être qui tient plus des espèces végétales que de l'espèce humaine...

Il sied, à présent, que je vous expose les trois états successifs par où passent les privilégiés que leur nature vouait à s'identifier aux merveilles de la sylve. Si, comme je vous le souhaite, vous êtes de ceux là, mon enseignement ne vous sera pas inutile.

D'abord, c'est le monde des couleurs et des formes qui absorbe le néophyte au culte du Grand-Pan. On va, sans cesse, de futaies en fourrés, de combes en clairières, de ravins en plateaux, de gorges arides en brousses luxuriantes. On admire pêle-mêle l'or frémissant des genêts, la neige odorante qui, en avril, poudre les aubépins, le vert pâle, à dessous ambrés des bouleaux, le vert franc des chênes et des hêtres, le vert sourd des marsaults, le vert bleuâtre des pins, les nuances des écorces. Un arbre vous frappe la vue, puis un autre, puis un autre encore. Ces fûts élancés ou ces troncs trapus, ces ramures en éventail ou en panache vous peuplent la mémoire. On note le renflement onduleux des cimes dans les futaies les plus opulentes. On s'émerveille des sveltes colonnades que forment les cépées. Les rochers aussi vous fournissent une profusion d'images. Il en est qui s'entassent, parmi les fougères et les herbes bourrues, comme les ruines d'une morne Palenquè. Il en est qui sommeillent sous un manteau de mousses veloutées. Il en est qui, par leurs proportions monstrueuses, leurs carapaces grises, papelonnées de rouille, leurs déchiquetures, évoquent une bataille soudain pétrifiée de mastodontes, de plérodactyles et d'ichtyosaures. Il en est enfin qui, ébréchés par les foudres, tournant

vers le ciel leurs faces arrogantes, où des cavernes s'ouvrent comme des orbites menaçantes, rappellent la lutte des Titans contre les dieux.

Au début, vous demeurez accablé sous l'emprise de ces contrastes. Vous ne savez à qui entendre de ces aspects grandioses dont chacun vous sollicite également. Vous souffrez presque d'admirer car tant d'émotions ressenties coup sur coup vous ébranlent l'âme.

Mais bientôt tout s'ordonne. Votre vision ne tarde pas à se nettifier. Comme les diverses parties d'une symphonie énorme, les sites variés se fondent en un ensemble harmonieux. Les lignes cadencées des hauteurs, les fonds pleins d'une large verdure, le profil des roches, les lointains noyés d'une brume mauve aux reflets mordorés s'unissent pour vous bercer en une parfaite eurythmie. Et vous concevez alors l'unité de la forêt.

Ensuite le second état commence. Jusqu'à cette période de l'initiation, les arbres nous demeuraient des exemples de beauté sauvage et rien de plus. Maintenant, vous allez pénétrer la vie mystérieuse de la forêt.

Oui, ces arbres dont les branches balancées et les feuillages mélodieux vous psalmodiaient un poème aux strophes encore confuses, se fient à vous parce qu'ils sentent que vous les aimez comme des ancêtres et comme des frères. Des sourires se dessinent dans les écorces; les ramures retombantes vous caressent le front, veulent vous parler — vous parlent. Vous comprenez soudain le langage du monde végétal.

Les vieux chênes, héros premiers-nés de la forêt, ont une voix grave où roule la rumeur des siècles. Ils vous disent par quels combats ils devinrent les princes des futaies. Ils décrivent leurs luttes, au temps de leur prime adolescence, contre la populace de broussailles envieuses qui s'efforçaient de les étouffer ou de les maintenir au niveau du bas taillis. Ils rappellent avec fierté que, repoussant ces attaques rampantes, ils ont réussi à hausser leur tige vers l'espace nourri d'azur et de rayons d'où ils dominent la foule des feuillages inférieurs. Et ils se comparent aux maîtres des hommes qui, chevauchant sous leurs frondaisons, s'arrêtèrent parfois pour apprendre d'eux comment se réalise un rêve de puissance et de gloire.

Les hêtres, race belliqueuse et envahissante, disputent l'empire aux chênes. Ils dénombrent les territoires conquis sur leurs rivaux. Et leurs branchages, où le soleil met des lueurs de bronze et d'acier, retentissent comme des armes entrechoquées...

Si les chênes et les hêtres sont l'orgueil et la vigueur de la forêt, les bouleaux et les pins en sont la tendresse et la mélancolie. Flexibles et ondoyants, mouvant au moindre souffle leurs feuilles délicates, et si gracieux sous leur robe d'argent pâle, les bouleaux soupirent de douces élégies. Les pins frémissent comme des harpes lointaines ou, lorsque le vent du nord les enveloppe de ses froides étreintes, ils imitent le long houlement des vagues sur une plage solitaire.

Peu à peu, toutes ces voix vous deviennent familières. Une feuille qui tombe, un tronc qui craque, une faîne qui rompt sa coque, une

verte chevelure qui s'égoutte après une averse, vous expriment les souffrances et les joies de la forêt. De même un replis de l'écorce, l'attitude penchée ou rigide d'un fût signifient ses passions et ses vertus. Chaque arbre révèle ainsi son caractère. L'initié va, pensif, parmi toutes ces frondaisons murmurantes. Il se fond dans la vie universelle. Et le sang bat dans son cœur comme la sève palpite des racines voraces aux cimes majestueuses des plus hautes futaies.

Préparé de la sorte à connaître le mystère de la forêt, il découvre que les dieux chassés des villes par les menées médiocres et les vociférations égalitaires où se dépensent volontiers les hommes de notre temps, ont trouvé leur refuge dans ces profondeurs sacrées. Un jour, parcourant une région habitée par les chênes, il entend les oracles de Dodone résonner autour de lui, et il arrive que la face auguste de Jupiter lui apparaisse à la fourche de deux branches !

Par un coucher de soleil sans nuages, quand l'astre couvre d'un poudroiement d'or rouge telles pentes où les bouleaux montent dans le ciel comme les cordes d'une lyre de lumière, Apollon mène pour lui le chœur des Muses.

Toutes les divinités de l'Olympe éternel passent tour à tour devant ses yeux charmés. Mais c'est surtout le Grand Pan, seigneur des germes, des bourgeons et des pollens, qui hante la forêt.

Ah ! vous l'entendrez, le Grand-Chèvrepied régler au son de sa flûte les hymnes que modulent les frondaisons; vous le verrez, les tempes ceintes d'un diadème de viornes et de clématites, conduire les danses des aegypans et des nymphes sur l'herbe molle d'une clairière. Pour peu que vous l'en priiez, il fera jaillir, du sein d'une cépée, l'hamadryade aux yeux céruléens, aux formes fuselées.

S'il reconnaît en vous l'élu de la sylve, peut-être qu'il vous apostrophera du fond de quelque gorge crépusculaire. Sa voix est rude et ressemble au frôlement des houx acérés contre les rocs. Il vous menacera tout d'abord de vous fustiger d'un fouet de ronces. Mais ne vous hâtez pas de déguerpir. C'est un dieu jovial et qui aime à taquiner ses fidèles. Dans le moment qu'il vous verra le plus alarmé, il vous indiquera, parmi le fourré, soit les baies succrées d'un cornouiller, soit un néflier pliant sous le poids de ses fruits, soit un buisson de mûres juteuses. Puis, quand vous l'aurez remercié, il empruntera le plain-chant mystique des pins pour vous apprendre les versets de l'Evangile panthéiste.

Enfin il se peut qu'il fasse de vous un de ses favoris. En ce cas, comme il m'advint à moi-même, il vous donnera en mariage...

M. Grume s'interrompit brusquement. Il serra les lèvres et secoua la tête, d'un air mécontent, comme s'il craignait d'en avoir dit trop long.

— Eh bien, m'écriai-je, pourquoi ne pas continuer ? Vous m'intéressiez prodigieusement. Me croyez-vous indigne d'entendre la suite de votre récit ?

— Point, répondit-il, mais j'éprouve quelque scrupule à vous confier des secrets qui ne touchent que moi... Et puis on ne me pardonnerait sans doute pas mes révélations.

— Et qui est cet *on* redoutable ?

— Mon amante, la dryade Némorosa.

— Comment, vous ?...

— Oui, j'aime et je suis aimé. Oui, ce petit vieux, dont vous preniez, je gage, en pitié la décrépitude, a connu l'amour dans les bras d'une déesse de la forêt. Moquez-vous donc un peu de moi.

Ce disant, il m'examinait avec une attention aiguë, tout prêt, devinai-je, à me montrer la porte si j'esquissais le plus léger geste de moquerie. Mais loin de moi la pensée de le railler ! Je *crois* trop à la forêt pour ne pas admettre qu'elle soit une Jouvence où se retrempent ceux qui la vénèrent. Je mis donc toute l'éloquence imaginable à supplier M. Grume de poursuivre. Comme, au fond, il en mourait d'envie, il ne se fit pas trop cajoler.

— Longtemps, reprit-il, j'évitai les nymphes qui dansent, par les nuits de mai et de juin, dans les combes les plus secrètes. Comme je suis assez farouche, elles m'intimidaient. Il est vrai que, blotti parfois derrière le tronc d'un arbre, je risquais un regard sur leurs gorges fleuries et j'enviais le voile aux teintes d'arc-en-ciel qui les ennuait, d'ondoyer autour d'elles. J'aurais voulu être la brise qui leur flattait les épaules ou quelqu'un des graviers que leurs pieds effleuraient. Mais les approcher, moi, si laid et si emprunté, je n'osais seulement y songer. Si la ronde venait à moi, je m'écartais aussitôt et je regagnais en courant ma cahute, tandis que leurs rires sonnaient parmi le tumulte des branches basses que je froissais dans ma fuite.

Le Grand Pan blâmait ma fausse honte. Que de fois, comme je guettais ces filles ingénues, je sentis son souffle passer sur ma nuque et j'entendis sa voix âpre me répéter à l'oreille des paroles d'encouragement ! Mais comment lui obéir ? N'eût-ce pas été un spectacle ridicule que celui de M. Grume, le plus gauche des humains, dansant avec des nymphes dont la grâce élancée aurait par trop contrasté avec sa balourdise ! Ce qu'il leur fallait, c'était un Endymion et non le tortillard que je suis.

Le dieu ne cessant de gourmander mes refus d'entrer dans la ronde, je craignis qu'il ne m'y poussât par surprise. Aussi je dirigeai dès lors mes courses nocturnes loin des creux où s'ébattaient les nymphes, tant j'avais peur qu'elles ne se jouassent de ma burlesque personne.

Or, j'eus bientôt lieu de vérifier que Pan nourrissait à mon égard des projets amicaux. J'avais pris l'habitude d'errer, du soir jusqu'à l'aube, dans le Bas-Bréau. Vous savez qu'au centre de cette futaie trône impérialement *Briarée*, le plus grand chêne de la forêt. Quel arbre splendide ! Six hommes, se donnant la main, ne pourraient encercler son tronc. Ses milles bras s'irradient au-dessus de toutes les cimes et son feuillage immense épand une ombre solennelle.

Par un minuit de la canicule où le parfum des flouves et des résines imprégnait voluptueusement l'air chaud, je suivais le sentier qui mène à *Briarée*. Le ciel était très pur. La pleine lune, couleur de miel, étalait ses nappes tranquilles sur les hautes frondaisons et dardait de fines

clartés, pareilles à des flèches d'or pâle, à travers le noir treillis des branches. Les feuillages formaient devant moi une suite d'arceaux où des ogives pleines d'une fluide lumière alternaient avec des pans d'obscurité bleuâtre. Et tout au bout de ce cloître féerique, j'entrevoyais *Briarée* reposant dans sa majesté.

La futaie endormie respirait doucement. Il régnait un tel silence que j'entendis une biche brouter dans le hallier qui longe le bornage. Marchant avec précaution, pour n'éveiller personne, j'arrivai au pied de *Briarée*. Soudain, une voix fraîche et gaie tinta dans le clair de lune. Ah ! c'était comme un chant de source sur des cailloux sonores.

« Grume, sournois Grume, disait-elle, si je te tendais la main, pourrais-tu monter près de moi ? »

Ebahi, je levai les yeux et je vis une dryade qui se tenait assise à l'intersection des deux maîtresses branches du géant. Une tunique vaporeuse et transparente, que nouait à la taille un lien de chèvrefeuille, moulait ses cuisses rondes et sa gorge drue. Sa bouche rieuse brillait comme la fleur rouge de l'érable; ses joues avaient la nuance des pétales de l'églantine; ses yeux, on eût dit des vers-luisants dans des calices de pervenches; et sa chevelure, qu'étoilaient çà et là des campanules, retombait en boucles fauves autour de son visage espiègle. Auréolée par les rayons lunaires, elle inclinait, avec coquetterie, la tête sur l'épaule et son index menu me faisait signe d'approcher.

Moi, que les danses des faunes et des nymphes n'avais pu apprivoiser, je redoutai bien plus encore d'affronter cette dryade aux regards divinement malicieux. Certes, je l'aimais déjà. Du feu me coulait dans les veines rien qu'à la contempler. Mais lui parler, la toucher peut-être me causait une frayeur insurmontable. Loin de monter à l'arbre,comme elle m'y engageait, je reculai de quelques pas et je cherchai une issue par où je pourrais m'esquiver.

Or les buissons et les jeunes chênes, qui entourent *Briarée* à distance respectueuse, avaient enlacé leurs branches et leurs ramilles de façon à m'emprisonner dans la clairière. Des liserons s'enroulèrent à mes jambes et me fixèrent au sol. En même temps, j'ouïs le Grand Pan, invisible dans le fourré, se gaudir tout bas et me chuchoter : « Nigaud, rassure-toi : c'est la plus belle de mes filles. »

Me voyant tout tremblant et tout éperdu, la dryade prit son parti. « Eh bien, dit-elle, puisque tu ne viens pas à moi, j'irai donc à toi. » Ces mots à peine prononcés, elle sauta légèrement dans l'herbe et se posa devant moi, les mains jointes derrière la tête, en une attitude provocante qui m'éblouit.

Et comment rester froid ? Sa tunique déclose révélait ses beautés les plus secrètes; sa ceinture glissait le long de ses hanches et *voulait* être détachée; ses yeux scintillaient comme des lucioles amoureuses; et son haleine m'enivrait d'un parfum de violettes et de fraises nouvelles, cependant que la futaie complice exhalait de longs soupirs dans l'ombre trempée de lune.

Quelqu'autre se fût mis à genoux; il eût épanché son désir en des

phrases d'un lyrisme véhément. Mais moi je suis un très fruste malotru et j'ignore l'art de sertir des madrigaux. Je ne sus donc qu'étendre vers elle mes bras avides et, rendu audacieux par l'amour qui montait en moi comme une sève impétueuse, je m'écriai : « Viens-nous en dans le taillis ! »

Ah ! je n'avais plus peur. Une force inconnue faisait battre mon cœur. Je me sentais jeune, vigoureux, capable de déraciner *Briarée* s'il l'eût fallu pour lui plaire. Je voulus entraîner la dryade sous bois. Mais elle ne l'entendait pas ainsi. D'un bond qui traça dans la pénombre un sillage lumineux, elle fut à l'autre bord de la clairière. Là, elle se prit à rire; les éclats argentins de sa gaieté réveillèrent les ramiers dans les feuillages; et ils la saluèrent de leurs plus joyeux roucoulements.

Tandis que je restais, les bras ouverts, dans une posture fort grotesque, la dryade me dit : « Pas si vite, ami; pour posséder Némorosa, tu dois la conquérir. »

Sur quoi, elle tourna les talons et prit sa course par le sentier qui serpente, en méandres infinis, à travers tout le Bas-Bréau, pour aboutir au carrefour de l'Epine.

Déconcerté, je restai cloué stupidement à ma place. Mais Pan veillait : il me fouailla d'un rameau de coudrier et me poussa en avant. Et je volai sur les traces de Némorosa, ne doutant pas de la rejoindre tant la flamme dont je brûlais me jetait hors de moi...

Quelle poursuite ! La dryade s'amusa d'abord à me leurrer. Certaine, comme elle l'était, la perfide, de reprendre l'avance dès qu'il lui plairait, après quelques détours elle feignit d'être fatiguée. Moi, je la gagnais à larges enjambées. Déjà j'étendais les mains pour la saisir. Mais elle se déroba. Je manquai de m'étaler pendant qu'elle repartait à toute vitesse, comme une étoile filante, en semant les trilles de son rire flûté parmi les taillis nébuleux.

Je ne me décourageai pas; je précipitai mon allure; et je fus un long temps avant de m'apercevoir qu'elle maintenait entre nous toujours la même distance.

J'étais encore sous le couvert quand elle déboucha dans le carrefour tout blanc de lune. Elle s'arrêta contre l'antique aubépin qui fait la boule au milieu et, moqueuse, elle mima le geste de la fermière qui appelle ses poules à la provende.

Piqué de cette raillerie, je pris un élan désespéré pour l'atteindre. Mais, par malechance, il y avait à l'orée du sentier une couche de glaise humide. Elle l'avait franchie, légère comme un faon. Moi, je m'y embourbai d'une façon désastreuse. Et plus j'essayais de décoller mes pieds agrippés par cette glu tenace, plus je m'enlizais. Némorosa se moquait de moi. J'étais si furieux et si épris à la fois que je lui criais pêle-mêle des injures et des mots d'adoration.

Enfin je me dégageai et je fonçai sur l'aubépin — bien inutilement car Némorosa n'y était déjà plus. Elle avait traversé le carrefour et elle me narguait, perchée sur un des blocs arrondis qui encombrent la base des Monts de Fay.

A ce coup, je renonçai presque à la séduire. En effet, comment la suivre, s'il lui prenait la fantaisie de s'aventurer dans cet amas de rocs énormes, de genévriers tortus et de fougères embrouillées qui monte à pic jusqu'au sommet de la colline ?

Je m'estimai vaincu et je m'affalai dans l'herbe en m'arrachant les cheveux par poignées et en brâmant comme un cerf aux abois. Mais Némorosa ne s'en montra nullement émue.

« Certes, dit-elle d'un ton méprisant, c'est un piètre sylvain celui qui se donne si peu de mal pour m'avoir. »

Et sans daigner me consoler, elle me tourna le dos et se mit à sauter de bloc en bloc, en s'élevant vers la grande table de grès qui, au point culminant du massif, dit le Rempart de Châtillon, domine une vaste étendue de forêt. Tout en gravissant la pente, elle fredonnait ironiquement : « J'aimerai qui me prendra ! »

Cette périlleuse ascension paraissait lui coûter un si minime effort que je rougis de ma veulerie. Je ne réfléchis même pas qu'un mortel court la chance de se rompre cent fois le col sur des obstacles où une divinité forestière ne voit que l'occasion de s'exercer les jarrets. Je me remis sur mes pieds et je me lançai à l'assaut du Rempart.

Je buttais, je glissais; le sable s'éboulait sous moi et, lorsque j'avais gagné un mètre, m'en faisait perdre trois. Les ronces où j'essayais de me retenir me griffaient cruellement les doigts. Parfois, croyant trouver un appui sur un feutrage de lichens et de bois mort, je le sentais s'effondrer et je dégringolais dans quelque cavité, entre deux blocs formidables qui rapprochaient leurs parois comme pour me broyer. Je m'en tirais tant bien que mal. Et toujours je voyais la dryade planer au-dessus de moi, tel un astre intangible.

Epuisé, meurtri, hors d'haleine, je dus enfin m'arrêter. Elle, cependant, était arrivée au sommet. Elle se posa, toute droite, sur le piédestal que formait la table plane. Elle rejeta loin d'elle sa tunique lacérée, et elle se tint immobile, nue et fière sous la lune éclatante.

Que devenir ? Je m'écroulai, larmoyant, dans une touffe de genêt, et je suppliai Némorosa de descendre auprès de moi.

« Hélas, ajoutai-je, par quel miracle pourrais-je te rejoindre ? Le roc du haut duquel tu me railles surplombe la pente. Toi, déesse, ce te fut un jeu de l'escalader. Mais moi, misérable, il me faudrait des ailes pour monter si haut. Prends pitié de ma détresse. Tiens compte, ô divine, de mon ardeur à te suivre tant que cela me fut possible, et ne me fais pas languir davantage. »

C'était là un discours émouvant ! Mais elle, impitoyable : « Si tu m'aimes, tu monteras jusqu'ici. »

Alors... comment vous expliquer cela ? Le désir dont j'étais consumé me communiqua-t-il une énergie surhumaine ? Ou plutôt le Grand Pan, jugeant l'épreuve suffisante, me souleva-t-il de sa main puissante ?... Quoi qu'il en soit, je réunis toutes mes forces et, d'un bond prodigieux, je fus à côté de Némorosa.

Aussitôt, elle poussa un grand cri d'allégresse qui fit tressaillir les

futaies attentives et qui retentit en échos triomphants dans les gorges profondes. Puis elle me saisit à pleins bras et, m'emportant comme une proie, me couvant de ses regards où se reflétaient les splendeurs du ciel radieux, elle se laissa tomber dans l'océan de feuilles qui affleure à gauche du plateau. La chute fut si brusque que je perdis connaissance...

Je revins à moi sur un épais lit de mousse, au fond d'un antre dont un rayon de lune, mince comme un fil d'argent, rompait seul l'obscurité sacrée.

La déesse posa sa bouche embaumée sur mes lèvres; et je crus savourer le miel d'une ruche sauvage. Sa chevelure ruissela sur ma poitrine comme un flot de chaudes ténèbres; et j'aspirai l'odeur voluptueuse des grands bois au temps où les pollens volent dans l'air embrasé. L'épiderme soyeux de sa gorge me frôla les mains; et c'était comme si j'eusse palpé l'écorce lisse d'un hêtre. Sous ses baisers, je sentis que je devenais un dieu. Je l'étreignis comme le lierre étreint les yeuses adolescentes. Et je possédai, en elle, la forêt tout entière.

Ayant dit, M. Grume se leva. Ses yeux flambaient; ses narines palpitaient orgueilleusement. Il paraissait plus grand. Et à l'envisager revivant ses amours grandioses, je frissonnai d'un effroi religieux comme si j'eusse été en présence du dieu Sylvain lui-même.

Peu à peu, il se calma. Ses traits reprirent l'expression enfantine qui leur était coutumière. Ce fut de nouveau M. Grume, le petit vieux pareil à une souche vermoulue. J'allais lui poser une question. Mais il m'arrêta d'un geste coupant et il me dit du ton le plus péremptoire :

— Maintenant, j'ai fini. Croyez-moi ou ne me croyez pas, je n'ajouterai pas un mot.

Pourquoi donc ne l'aurais-je pas cru ? Bien que nulle dryade ne m'ait encore départi ses faveurs, je pense que la forêt réserve à ceux qui l'honorent des voluptés sans pareille.

Certains traiteront peut-être M. Grume de visionnaire. Ils auront tort car nous vivons dans l'illusion et ce serait faire preuve d'outrecuidance que de prononcer : « Ici, le vieillard était dans la réalité; là, il a rêvé. »

Quant à moi je n'oserais trancher de la sorte. Et c'est pourquoi, enviant la bonne fortune de M. Grume, aimé des dieux, je respectai sa méditation. Il s'était rassis sur le billot et, la tête enfouie dans les mains, il oubliait de nouveau ma présence. Je m'étendis sur son grabat, L'esprit plein d'images merveilleuses, j'écoutai le vent, épuisé par ses propres fureurs, s'assoupir en ronronnant dans les rochers de Corne-Biche.

La nuit passa dans ce recueillement. Quand l'aube blanchit les carreaux de la fenêtre, M. Grume se leva et me dit :

— Allons voir si, comme je le crains, la tempête a jeté bas beaucoup d'arbres.

Nous sortîmes. M. Grume soupira en passant près de *Frisel* le bouleau qui gisait rompu sur le sol, mais il garda le silence. Dès que nous

fûmes en vue de Sablonne je lui proposai d'entrer au *Coq Blanc* pour nous sustenter d'un bol de lait chaud, la fatigue d'une nuit sans sommeil et le froid humide qu'il faisait ce matin me rendant peu propre à entreprendre, l'estomac vide, une course en forêt. Lui, qui veillait et qui jeûnait à volonté, n'éprouvait pas le besoin de se réconforter. Il me le fit remarquer avec une fatuité de sylvain émérite. Cependant il consentit à m'accompagner jusqu'à l'auberge.

Comme nous approchions, je remarquai un rassemblement devant la porte : la moitié du village était là. Le garde-champêtre pérorait, avec de grands gestes, dans le cercle que formaient les paysans. M. Latreille se tenait sur le seuil, offrant une mine effarée qui me frappa chez un homme aussi placide. A côté de lui, sa femme noiraude joignait les mains et poussait des gémissements.

Je pressentis qu'il était arrivé quelque accident. Mais je fus surpris de voir le garde-champêtre se taire brusquement dès qu'il aperçut M. Grume et les paysans rompre le cercle comme s'ils redoutaient son contact.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je tandis que M. Grume, indifférent aux vicissitudes humaines, considérait, d'un air morne, le large abatis de pins qui démontrait que le vent n'avait pas épargné la lisière du bornage.

D'abord personne ne répondit. Plusieurs même s'éloignèrent en grommelant des choses confuses qui ressemblaient fort à des imprécations. Quand j'eus répété ma question, M. Latreille se décida enfin à prendre la parole.

— Il y a, dit-il d'une voix sourde, que *Briarée* est tombé cette nuit et qu'il a écrasé Fradin qui retournait à la maison forestière de la Croix du Grand-Veneur... Je lui avais bien dit qu'il avait tort de se risquer dans le Bas-Bréau par un vent pareil... surtout que...

Il secoua la tête, guigna M. Grume et ne parut pas disposé à en dire davantage.

— Comment, m'écriai-je, *Briarée* est tombé sur Fradin et l'a tué ?

— Tout ce qu'il y a de plus tué, affirma le garde-champêtre. C'est moi qui viens de le trouver. Il était aplati comme une poire tapée, par le maudit vieux chêne. Faut voir sa tête écrabouillée ! Ça n'a plus figure d'homme.

Il y eut un nouveau silence. Mais M. Grume avait entendu. Il rejeta fièrement la tête en arrière, étendit la main et proféra, plein d'une joie farouche :

— Les arbres sont vengés !

Sur quoi, les paysans battirent en retraite. Mme Latreille se signa trois fois. Son mari la poussa dans l'auberge et nous ferma la porte au nez...

Je compris que, ce jour-là, il ne fallait pas compter boire du lait chaud au *Coq Blanc*.

ADOLPHE RETTÉ

# Les Peintres en 1830

NOTES A PROPOS DE LA COLLECTION THOMY THIERY

Cette collection n'est ni complète ni pure : quoi, pas un Daumier, pas du moins un Boudin, un Jongkind ou même un Paul Huet, un Hervier pour tant de Diaz, de Meissonier, d'Isabey, et jusque de Troyon ! Cependant son appoint heureusement pêle-mêle — tant de Delacroix aussi, de Barye, de Corot, de Théodore Rousseau, de Millet, et Daubigny, Dupré, Fromentin, Decamps — permet de prendre enfin une idée d'ensemble des romantiques. Des paysagistes notamment : jusqu'alors Louvre ou Luxembourg ne leur consentaient point d'existence légale ; si de David à Ingres, d'Ingres à Baudry, de Baudry à Gérôme, la dynastie académique sans interrègne s'y perpétue, de Michallon à Courbet, c'est-à-dire du paysage « historique » au paysage « réaliste » que continue l'« impressionniste », officiellement d'événements ni d'hommes, point. Exactement comme Louis XVIII date son règne du 21 janvier 1793; la manœuvre s'applique, moins criardement, au romantisme entier : Delacroix, Daumier, Manet, Degas aussi bien que Corot, Rousseau, Monet, étant des révoltés, n'ont pas plus droit à l'Histoire officielle que la Convention nationale et Napoléon. Seulement Delacroix, un passant qui laissa tant de traces, il en faut bien tenir compte, à regret : quitte à, dès qu'on peut, dès la première occasion, tel ce legs Thomy Thiery, remonter ce qu'on peut de ses œuvres aux combles : auprès des nouveaux intrus que le legs Thomy Thiery introduit dans le Capitole si bien gardé. Cela équivaut « M. de Buonaparte, lieutenant-général des armées du Roi. »

L'omission raisonnée des paysagistes « de 1830 » était importante : le romantisme pictural prend son capital effet dans une révolution du paysage, évolution de la notion décor et la notion nature. Le paysage historique qui vers 1820 sévissait, comportait cette originalité de n'être ni du paysage ni de l'histoire, deux « genres » proscrits d'ailleurs, mais tableaux d'opéra transplantés sur la toile, ténors compris. Exemple, le *Roland à Ronceveaux* de Michallon (exemple à dessein choisi : Michallon avait du talent) : un Roland troubadour mêmement costumé que les Tancrède ou les Renaud de Rossini (« Amour soutiens mon bras, — Pour toi dans les combats, — Fais que par ma valeur — Je sois vainqueur... ») avec grâce expire au creux d'un précipice aussi chevaleresque que les décorations de Cicéri pour *Robert le Diable*, autre troubadour. Notez que cet art n'appelle point le mépris, que même au *Roland* très fort ressemble le *Roger* (*et Angélique*) de Dela-

croix — génie à part. Justement, confrontons au *Roger*, fantaisie héroïque toute d'imagination, ce *Roland paysage* historique. Point de différence dans la conception : de part et d'autre résolument décorative; une immense dans son écriture : là-bas l'inerte froideur d'une calligraphie factice et figée, transmise telle que reçue de l'Ecole : impersonnelle, et chez Delacroix l'harmonieuse arabesque de la vie traduite par une personnalité. Confrontons eux deux ensuite à tel coin de potager impressionniste, expression suprême du réalisme. Cette fois c'est la tranche de nature arrachée toute crue, avalée et dégorgée sur place, sans mâcher; portraits, scènes de notre vie contemporaine ou privée ou publique, ou d'histoire, Roll, Bonnat, Detaille, comme Monet, Pissarro, Renoir, toute peinture actuelle, sauf que la majorité remplace la vie saignante par le modèle d'atelier, la photographie ou le mannequin, révèle la même envie : plus de décor, plus de « tableau », plus d'intervention humaine : le paysage, du moins ce qu'en laisse voir la portière d'un train express, l'impersonnalité des historiques par une voie inverse réalisée. On peut dire l'art de Michallon jésuite, celui de Delacroix ou Théodore Rousseau déiste ou catholique, panthéiste celui de Claude Monet; payen était l'art de Poussin.

Cet art d'Ecole du début du XIX$^{e}$ siècle n'appelle point, disions-nous, le mépris. Noble en effet, digne, solide : honnête ; mortellement. Nature morte, paysage, vie intime, histoire, christianisme, pittoresque, couleurs, la vie et le rêve enfin, excommuniés de par le « beau idéal », au profit d'un allégorie, une mythologie, une histoire ancienne pareillement inouïes, exprimées par de nobles mannequins blafards, rotuliens et bouffis, à même un égalitaire clair-obscur; mortellement majestueux, un tel art allait de pair avec ces émigrés chéris de Charles X : petit-fils énervé et maussade de Poussin ankylosé par David, éreinté et fardé par la cohorte de David, il n'avait pareillement à eux rien appris, rien oublié. Ou plutôt trop appris, et tout oublié, oubliant la nature. Un décor préconçu. Décor que le grand Poussin, que Watteau, Hubert Robert, Fragonard, pieusement extrayaient de la nature même, mais qui, par les pratiques de David et les siens, réprouvait, séquestrait sa mère. Un torrent était homme de goût, un levrier gentilhomme; une mare fleurait l'eau croupie et la roture, un chien basset déshonorait les pinceaux ; Watteau, Fragonard, Boucher ou Rubens, trop chaleureux de couleur et de vie, trop naturels, se voyaient consignés, pêle-mêle, et M. de Kératry refusait à Wouvermans, Ruysdael, Paul Potter leur brevet de paysagistes : peintres de « genre », l'antichambre.

Dans l'antichambre, le « genre » subsistait, et avec lui quelque nature, par Boilly, Drolling, Debucourt, Carle Vernet, Swebach, De Marne, Leprince. Ils avaient beaucoup de talent, talent minutieux, frais et froid, petiot, spirituel, mais alerte et *solide ;* si nature ni vie ne les faisaient vibrer, le contact avec elles leur maintenait une habitude de la vérité. Pourtant plus ils avancent dans le XIX$^{e}$ siècle, plus leur solidité, et leur sens décoratif (seuls mais évidents mérites des Davidiens) se désagrègent : moins d'os en faveur de plus de nerfs.

Moins d'os et plus de nerfs, ou de graisse : c'est là le signalement du

romantisme. La parfaite académie humaine parfaitement de nature vêtue, que lègue l'harmonieux Poussin, le jacobin David en squelette la décharne et la nature en paravent ; et dès lors l'équilibre sombre, et le XIX[e] siècle exprime la rixe des nerfs que Delacroix symbolise, et des graisses et des lymphes, par Ingres imagées, en dépit de la conciliation adorable que l'incompris, l'irretrouvé Prudhon proposait. Une explosion vers la nature, délire de malades vers la mamelle de l'éternelle santé. Or l'effort se subdivise, l'équilibre ayant sombré. Si les annonciateurs du romantisme (le tumultueusement sanguin Gros demeure de transition) sont Géricault et Bonington, les vrais maîtres outre le Louvre ou mieux les révélateurs à lui-même de Delacroix, une quantité de chercheurs allaient s'égailler dans les deux genres les plus dédaignés et que devait faire prépondérer leur effort, vignette et caricature, et le paysage. Celui-ci, effet de tant d'amour pour la nature, se fera de plus en plus sa transcription ardemment soumise (1), et s'absorbera en elle, tel les impressionnistes, toute la personnalité du peintre. Avec cette dernière, le sens d'architecturer le décor s'annulera, et cette architecture matérielle, la solidité : à vouloir se faire brin d'herbe, vapeur d'eau, irisation de l'air,la peinture deviendra concassée ou frêlement aérienne comme eux. Mais Antée prend des forces nouvelles dans l'embrassement de sa mère, et de la minutieuse analyse que représente la peinture récente, sortira l'art de synthèse, le nouveau décor que l'on peut suivre sourdre aujourd'hui.

Le vrai précurseur du paysage moderne est Michel ; ses *Environs de Montmartre*, le lourd ciel orageux qu'ils roulent, humide, d'où filtre un jour livide, aussi nature, aussi senti que chez n'importe quel peintre ultérieur ; et si c'est loin de la virtuosité prodigieuse des artistes actuels, et de l'aisance souveraine de ceux du XVIII[e] siècle, de ceux-ci cela conserve cette robustesse de facture de plus en plus exténuée depuis et point retrouvée encore. Il semble d'ailleurs que Michel n'exerça aucune influence. Huet, moins rustaud, plus frêle aussi, reste l'ancêtre et marque, avec Flers, Cabat, Cabat qui fleure la terre, le point de départ. *Calme du matin*, *Fraîcheur des Bois*, ses titres seuls indiquent une révolution, et son motif : vivre. Fini de dessiner l'arbre feuille à feuille, on masse, on abrège (Watteau l'avait enseigné, mais, sauf pour Hubert Robert, en vain); on « dessine » moins, on colore plus; pourtant la profondeur frémissante des lointains reste barrée encore par une toile de fond, d'où volontiers (chez La Berge) un très beau devant de cheminée; d'autre part, c'est déjà moins solide : moins d'os en faveur de plus de nerfs.

Prsque en même temps que Michel, Huet, Cabat, La Berge, Dauzats, Marilhat, se lèvent Decamps, Théodore Rousseau, Dupré, Corot, Millet : ici se fait précieuse la collection Thomy-Thiéry. On rabaisse trop Decamps : vignettiste, c'est vrai ; et anecdotier, avec un penchant vers la caricature : arrière-goût de ses antérieures lithographies ; mais

(1) Un moqueur exprimerait que le XIX[e] siècle réalisa la révolution des herboristes.

là, n'annonce-t-il pas Daumier ? effet autrement grave, il perd le sens du décor; il joue du trompe l'œil, aussi, des faciles effets de lumière. Mais quel coloriste ! pour en prendre idée juste, songer qu'il naquit la même année que Huet (1803), et comparer. Il a tiré le poème du vieux mur rongé de vermine et de soleil, et le velours de cette fourrure de chat, le bleu d'un vase, le vermillon d'une chabraque, renouent sans déchoir avec Chardin, présagent Monticelli. S'il montre de la faiblesse à représenter la personne humaine, n'est-ce pas la hardiesse simplifiée des silhouettes qu'il y trouve qui déjà fait penser à Daumier? Il a résolu des horizons d'une profondeur étrange, et, chose neuve, d'une indicible tristesse. Par exemple, pour le situer dans le temps, notons que ce merveilleux peintre de chiens se fût trouvé incapable de peindre le chien accompagnant le Philippe IV de Velasquez. Si Decamps fut un spécialiste universel, le génie seul étant universel, est universellement spécialiste.

Dupré par grandiloquence manque de sincérité ; ses ciels admirables s'essoufflent pour se faire sublimes ; fourni plus en vigueur qu'en personnalité, on le cherche et c'est parfois Théodore Rousseau qu'on trouve ; parfois les historiques, de qui il garde, malgré l'accident du riche vert d'une prairie, du bleu d'une blouse étoilant le ciel, le goût contre nature du noir ; et l'emphase : plus décoratif que décorateur, s'il prend dans la nature son point d'appui, il l'outre, elle, et trébuche dans le poème épique. Dupré est un peintre de transition.

Rousseau,Corot,Millet,sont les grands hommes.La peinture de Théodore Rousseau n'entonne pas la chanson d'un terroir, ni n'épouse l'accent individuel du chanteur : elle généralise. Ses vues des Pyrénées se peuvent intituler : *La Montagne*, ses vues de Fontainebleau : *La Forêt*. Et pas d'arrière-pensée, désintéressement absolu : son intervention est une épousaille, sa collaboration une communion : l'auteur s'est jeté dans son sujet, un coin de nature, avec un tel élan qu'il y sent toute la nature, et d'elle il s'incorpore aussitôt l'irrésistible toute-puissance. Tout est meublé dans ses toiles, et meublé de vie ; la matière frémit, et tout a sa matière, l'arbre en son feuillage et son tronc, l'herbe, l'air, le nuage, et les lointains de l'horizon. Ainsi se fait-il décorateur comme Corot, d'une autre façon ; il n'emploie pas la nature en matériaux d'un décor enfanté par sa sensibilité : elle-même fait le décor, et il exprime la signifiation décorative en elle incluse pour qui sait la voir : d'un seul coup d'œil il a saisi « le tableau », ciel et terre, d'un seul coup d'œil, parce qu'il y jeta tout son cœur (1). Ses *Chênes*, son *Passeur* sont une prière, sa *Vue des Pyrénées* un alleluia. Ceci le fait grand comme les plus grands, permet que plusieurs le voient surpasser Ruysdael, et osent même comparer ses *Chênes* au *Paysage aux trois arbres* de Rembrandt : pareil accent religieux ( que dans son *Printemps* Millet rencontra aussi); c'est dans la *Symphonie pastorale*

(1) Sa si souvent citée réplique (à Horace Vernet prononçant : Quand je veux voir un paysage, moi, j'ouvre ma fenêtre !) — : Moi, j'ouvre mon cœur.

l'hymne de reconnaissance de toute la terre vers le ciel. Autre analogie : sous ses compliquées cuisines de couleurs, il donne la sensation d'une lumineuse monochromie.

On nommerait bien Rousseau le premier paysagiste, avec Claude Monet sans doute, s'il n'y avait pas Corot.

Mais Corot est-il paysagiste ? il est plus peut-être; Rousseau pense en paysagiste, exprime en dessinateur. Corot pense en musicien et exprime en poète. Ce qu'a saisi son œil, son cerveau en tisse une harmonie de contours et de tons (car ce lyrique des gris y réalise le plus étonnant des coloristes), diaphane tapisserie où les réalités pittoresques passent motifs de décor ; c'est toujours la nature, pourtant : c'est la nature qui se rêve elle-même. Retenons ici que des paysagistes de 1830, nul ne calqua la nature. Sur place ils l'étudiaient avec une minutie, une soumission touchantes (confronter, collection Jean Dolent, tel arbre de Rousseau, dessiné feuille à feuille, au croquis de Ruysdael dans la collection Dutuit : identique), mais c'est chez soi, à l'aide de mainte étude, à l'aide de leurs souvenirs, qu'ils exécutaient *le tableau;* ils ne calquaient pas, ils interprétaient : ils composaient; la copie immédiate et directe date de l'Impressionnisme. La transposition des romantiques s'éloigne de toute trahison aussi bien que de la servilité; les fameuses buées argentines de Corot ne représentent nullement un procédé, un artifice : Parisien, premier il ressentit et rendit précisément l'atmosphère lumineusement aqueuse des abords de la Seine, des terres du Nord (cette admirable *Route d'Arras*, un de ses chefs-d'œuvre ), comme un autre Parisien, Carrière, exprime la brume illunée par la lampe familiale, dans les logis citadins. Poète (« on dirait que les fleurs font leur prière ») et musicien, tout site lui amorçait un poème qu'il développait. Selon une symphonie de teintes et de plans, tout de même qu'un Beethoven opère dans l'*Andante* de la *Pastorale :* tout de même que Puvis son épanouissement (les femmes mêmes de Puvis fréquentent déjà Corot). Il semble qu'il influa moins heureusement les impressionnistes : enivrés par la féerie révélée, en l'exaspérant ils délaissèrent sa solide substructure ; éblouis par la cathédrale, ils dressèrent des acropoles rien qu'en cristal illuminé.

Le paysage qui tout absorbe pour Rousseau, et chez Corot indissolublement cohabite au personnage humain,redevient dans Millet la stricte vêture de lui : tel chez Poussin, qu'il vénérait. Vénérait trop, selon Baudelaire, qui dénonce une solennité, logique au Poussin lequel conséquemment peuple des décors sublimes avec des héros et des dieux, déplacée aux pauvres paysans de médiocres campagnes. Peut-être ; or observez combien loyalement il transcrit leur bonhomie courbée, et se gardant d'en déformer l'attitude en vue de l'anoblir, d'elle il extrait, en l'amplifiant, oui, la noblesse y incluse à leur insu. Comme Rousseau ses chênes. Dès lors tourne en mérite ce démérite incertain : il découvrit l'héroïsme de gestes familiers; et qu'a fait d'autre Barye ? Belles et majestueuses ses *Baigneuses*, ces rustaudes, à la façon des génisses, ou des rustaudes de Giorgione de *Pastorale*.

Et Millet a quelque chose de sculptural comme Daumier, et plus architectural : voyez ces rustres pensifs, les silhouettes qu'ils élargissent sur l'horizon.

Le pénétrant et triste Daubigny, talent de second ordre et de seconde main, ému par Rousseau, et Corot : de transition enfin, comme Dupré mais en sens inverse, autrement sincère, ne ressentant point le décor n'en fabriqua point. Et avec ses paysages incentrés, troubles, maçonnés plutôt que construits, mais avec aussi l'émouvant de ses eaux calmes, de ses ciels crépusculaires descendant assoupir un village et la campagne, ses ciels brouillés, ses ciels irisés, il annonce Boudin, Jongkind et l'Impressionnisme. Rappelons que le premier entièrement sur place il acheva un tableau.

Trop de Troyons ici, ce Troyon que M. Péladan met au-dessus de Paul Potter, Wouwermans et autres, froidement. Auprès de Rousseau. Corot, Millet, Daubigny même, si braves, si sincères, il prend le sens d'une mauvaise action : très fort, trop; probe, oui, tout juste, mais sans conscience : commercial ; excellent parfois dans le morceau, où parfois Brascassat l'égale, défaillant à l'ensemble, et pourtant s'essoufflant aux grandes pièces à effet, et à vente ; il lui arrive alors de tomber au niveau de Rosa Bonheur, qui du moins croyait que c'était arrivé. « On n'aime pas voir un homme si sûr de lui-même », disait Baudelaire. Si Corot mène à Puvis, il mène à Trouillebert, lui.

Fromentin écrit ses toiles tel un écrivain ses descriptions : elles n'expriment point, elles racontent ; ses chevaux admirables sortent d'un œil de critique d'art plutôt que d'un œil de peintre.

Pas d'Hervier au Louvre, ni de Ravier ; ni de Boudin ni de Jongkind, le legs Thomy-Thiéry n'en ayant pas importé ; point de Monticelli ; ni de Manet, bien entendu. Dans un coin, Daumier se sent en péitence. Le legs comporte une douzaine de Delacroix. Devant l'un des plus beaux, l'*Enlèvement de Rebecca*, nous ouïmes, plusieurs roujons pérorant, l'un d'eux articuler : En somme, ce n'était qu'un décorateur. Juste ! cet *Enlèvement* est harmonieux à la façon d'une gerbe de fleurs; tout est meublé de couleur et nous entendons par là que chacune au lieu de faire en explosant un trou, exhausse ses voisines et réciproquement.

Et meublé de mouvement, si l'on peut dire : chaque tache, chaque trait se fait centre vibratoire, et ces vibrements particuliers s'ordonnent, s'équilibrent selon un grand courant directeur qui donne son sens décoratif à l'ouvrage entier. C'est en cela qu'il est peintre, si son inspiration initiale est toujours littéraire, ou mieux (1) idéologue (ce que son Journal vérifie), voyez encore l'ondulante guirlande des bras dans *La Fiancée d'Abydos*, le geste sublime de *l'Angélique* (à comparer à l'impertinente et ridicule *Angélique* d'Ingres). Observez encore que dans le *Hamlet*, si l'émotion première, celle qui l'incita au tableau

(1) Que donne Delacroix, se demande Baudelaire. de plus que les grands d'autrefois — et il répond : l'infini dans le fini, le Rêve.

fut littéraire (les fossoyeurs, le crâne, le cercueil d'Ophélia), elle se transpose en un drame pictural : le cuivre sanglant du ciel. Il faut, revenons-y, considérer auprès un Michallon (ou bien un Girodet) pour saisir quelle ère nouvelle : lumière, vie, vérité, lui, Géricault, Bonington, ouvrent (Prudhon d'ailleurs montra le chemin, et David lui-même, malgré lui-même) ; mais il faut considérer tous ceux-là, et Ingres, et Rousseau, et Millet, et Daumier, et Decamps, les plus grands de son temps, pour mesurer quelle distance sépare les artistes du plus haut talent d'un homme de génie; pour sentir combien lui, c'est un monde nouveau qu'à lui seul il incarne, où il reste seul, entre les seuls Prudhon et Corot, mais ceux-ci loin encore : le monde de l'imagination ; c'est un créateur ; ce célibataire esseulé troublera toutes les gésines subséquentes et, même les Impressionnistes, tous lui devront quelque chose. Si on veut l'absolument apparenter, les images qui viennent, elles semblent paradoxales, seront de Rembrandt, de Poussin, de Velasquez : ils se ressemblent de, sauf le génie, le don de création, ne se ressembler par rien, c'est-à-dire de ressembler chacun à soi seul, de s'équivaloir, de chacun contenir tout l'univers et à leur image le recréer (1).

Mais voici le style Louis-Philippe et Second-Empire. Meissonier : Baudelaire, injurieux pour Drolling, nivèle à Drolling ce vignettiste glacé; Isabey; vignettiste aussi, mais combien supérieur à l'autre sans être admirable, anecdotier, disséminé, papillotant, enlumineur plutôt que peintre, cet amuseur est pourtant le même qui auparavant composa de vrais tableaux, ses marines mouvementées, un peu « chiquées » elles aussi, mais sur une justesse d'observation, pour le ciel notamment, une entente des jeux du nuage, de l'horizon et de la lumière, qui prépare Boudin et Jongkind : que Daubigny ne fait qu'annoncer. Une autre figure de passage, un autre amuseur : le lunaire Diaz, qui, mène aux mauvais Henner, le faux voluptueux possédé de l'appétit de la femme et non de sa notion, dont la chair en crême mène à Bouguereau. Facilité, débraillement, chic, commerce, il se sauve par sa couleur, si gaie, si à propos tombant; mais vulgaire, et chantant d'une telle voix que juste, on la dirait fausse. Ordonnance ni vérité ne le tourmentent guère : sur sa toile que posera-t-il ? il n'en sait rien; un rouge sort, qui lui appelle un bleu : cela deviendra pourpoint, ou autre chose. « M. Diaz de la Pena, écrit Baudelaire, part de ce principe qu'une palette est un tableau. » Peu loin, des Chassériau; la critique (elle adore exhumer ces momies secondaires et les exalter aux dépens des grandes ombres) accusa Puvis s'être approvisionné chez Chassériau : pourquoi pas chez Couture ? — Chassériau ? un hybride, comme Gustave Moreau qui le rappelle (mais qui Gustave Moreau ne rappelle-t-il pas ?), comme ce blanc

(1) Les lions de Rembrandt sont plus lions et plus royaux que ceux de Delacroix, ses Christs mieux Christs : mais Rembrandt est le plus grand de tous, sauf le Vinci ? et précisément il se rencontre que leurs Christs sortent d'une fraternelle pensée. Même entre les génies, il est des familles et des altitudes.

d'œuf malade, Ary Scheffer, bâtards boiteux d'Ingres qui pillèrent Delacroix...

En statuaire, cette époque, honorée du moins en peinture par un grand artiste, Ingres, donne Etex, Pradier, Maindron, etc..., qui, étouffe Rude, ce Géricault du marbre, séquestrèrent Barye, ce Delacroix du bronze. Barye enfin s'ouvre le Louvre avec cent cinquante « presse-papiers ». Sa mise à l'index lui fut salutaire de la même façon qu'à Rodin : pensée grandiose contrainte aux bronzes minuscules, il leur voulut la vraie grandeur, indépendante des dimensions. Non seulement à ses bêtes il restitua leur individualité de race, non seulement il leur insuffla une vie qui tient du prodige, mais il les fit décoratives, architecturales, enclavant leurs furibonds élans dans un système de plans et lignes, calmes, harmonieuses, apaisées. Ce qui parfait leur véracité zoologique : ils gardent dans leurs frénésies l'immense sérénité de la nature. De sorte qu'un bronze de Barye comme un marbre de Rodin, et plus parfaitement même que chez Rude et Carpeaux, réduits au gabarit d'un presse-papier, grandis aux dimensions d'un édifice, demeurent un monument.

Or, d'aucuns s'étonnèrent que la collection Thomy Thiéry fût reléguée sous les combles, si loin qu'il faut de la persévérance pour la découvrir, si haut qu'en cas de catastrophe sans recours elle périrait. Ils comprirent mal qu'on n'eût saisi cette occasion pour déloger l'infamante collection Thiers, qui se carre insolemment contre les dessins de Rembrandt, les pastels de Latour et Chardin. Candeur ; l'administration profita de l'occasion en effet, mais pour déporter avec le legs Thomy-Thiéry le *Harem* de Delacroix et ce qu'elle put de Millet, Decamps, Courbet, Daumier : il ne faut pas gêner M. Ingres, il ne faut pas gêner M. Thiers. La collection Thiers offre, orgueil de son légataire, cette originalité : ne comprendre que des copies ; plus un important lot d'assiettes. Les assiettes fabuleusement propres ; les copies, plus propres encore, chromos sur porcelaine, Michel Ange et Raphaël nettoyés de tout ce qui les fait Michel Ange et Raphaël, copies « idéalisées » de tous les morts patentés : voilà ce que voulait et veut l'Institut. M. Ingres y déploya un néfaste génie, le « réaliste idéalisant » dont toute la vie établit une cote mal taillée entre une nature corrigée, et les camées antiques, Raphaël, les Primitifs retouchés (les études pour *La Source* expriment lucidement ce double calque truqué). Quand il parut parallèlement à Géricault, Bonington, Decamps, Delacroix, devant l'empire de David que l'insubordonné Gros et l'insoumis Prud'hon ébranlaient déjà, il parut aussi un révolutionnaire : ce n'était qu'un prétendant. L'Académie une fois décapitée de David, tout le marais implorant un maître, vers lui se rua. Et succéda au faux grec « l'adorateur rusé de Raphaël », au sectaire héroïque le bourgeois étroitement probe et propre au patron le patron : la dynastie institutaire se perpétuait, Lebrun, David, Ingres, Baudry, Cabanel, Bouguereau-Gérôme ; les révolutionnaires restaient plus que jamais excommuniés, et Delacroix l'Antéchrist, jusqu'à ce que Rodin prît sa succession.

Du moins Ingres possédait-il une manière de génie manuel et une conscience que ne connurent guère ses innombrables suiveurs ; sous le second Empire,l'art officiel perdit toute tenue, le « beau idéal » toute pudeur. On put voir à l'Exposition de 1900 un Bouguereau de 1861 ni plus ni moins répugnant que les actuels. Mais les révoltés de 1820 enfantèrent d'autres révoltés : Courbet, Fantin, Legros, Manet, Ribot, Bracquemond, Degas, Claude Monet, Pissarro, Renoir, Puvis de Chavannes, Rodin... Ici deux conceptions ; celle exclusivement réaliste des impressionnistes et que nous avons définie ; l'autre, qu'on pourrait dire traditionnelle, qui veut, à l'exemple des grandes écoles médiévales et renaissantes, non transcrire la nature, mais l'interpréter, dans un sens décoratif, un sens d'harmonie, décor véridique puisque la nature le sous-entend et qu'il consiste au fond dans le *homo additus naturæ*. La première semble avoir vécu : son rôle fut en somme d'effondrer le Temple académique et ses marchands ; en même temps elle débarrassa l'autre de tous préjugés, la rassura dans la foi uniquement de la nature, de la vie, de la vérité : de la sincérité. Et l'hymen de toutes deux commence d'épanouir son fruit : une explosion de jeunes tempéraments en chemin de restaurer par l'heureuse union en eux des mérites disséminés chez ces aînés, l'harmonieuse unité perdue par l'âge moderne, et qui fit les grandes époques artistiques de jadis.

FAGUS

# La Quinzaine

*NOTES POLITIQUES ET SOCIALES*

**Le parti Trade-Unioniste anglais.** — Le réveil du Trade-Unionisme politique est encore, à l'heure présente, le trait le plus marquant de la situation dans la Grande-Bretagne. Jusqu'ici les syndicats d'outre-Manche s'étaient cantonnés strictement dans la défense de leurs intérêts professionnels. Ils revendiquaient des salaires plus forts, et des journées plus courtes, mais ils avaient évité avec soin de se jeter dans les luttes électorales, et selon l'occurrence, ils faisaient porter le poids énorme de leurs suffrages vers les libéraux ou les conservateurs. Ils ne poursuivaient en effet que des réformes partielles et immédiates : la réorganisation de la société, suivant un plan nouveau, les laissait en général indifférents.

Les économistes orthodoxes et les hommes politiques du Continent vantaient cette attitude et la citaient volontiers en exemple à la classe ouvrière. Sans doute les Unions combattaient énergiquement pour relever le sort de leurs adhérents; c'est par centaines de milliers qu'elles recrutaient des membres; c'est par dizaines de millions que chiffraient leurs ressources annuelles, mais si puissantes qu'elles fussent, jusqu'à une date très récente, elles semblaient donner des garanties aux partis de la conservation sociale. Ceux qui instaurèrent chez nous la loi de 1884 crurent nous doter du Trade-Unionisme et porter un coup terrible au socialisme renaissant.

Les partis ouvriers de France et d'ailleurs ne comprenaient guère le modérantisme excessif et systématique des travailleurs britanniques. Ceux-ci possédaient les effectifs agglomérés les plus nombreux qui fussent — près de deux millions d'hommes — près de 400.000 dans la seule corporation minière : ils pouvaient dépenser 50 millions par an sans courir à la faillite et ils se contentaient de réclamer des concessions anodines, désertant le vrai terrain de la lutte sociale !

A coup sûr, cette tactique du Vieux Trade-Unionisme qui rappelle notre syndicalisme de 1872 était faite pour surprendre. Mais d'aucuns disaient que les associations d'outre-Manche finiraient bien par secouer leurs traditions et leurs lisières, et qu'alors l'agitation politico-sociale, alanguie depuis soixante années, reprendrait toute sa vivacité. Ceux-là avaient prévu l'avenir et l'événement aujourd'hui justifie leurs prophéties.

A la vérité, ce sont les violences des grands patrons conservateurs qui ont provoqué ce sursaut subit, et si le Trade-Unionisme se donne au collectivisme et au communisme dont il se défiait de longue date, ils

n'auront à en accuser que leurs propres fautes. Mais il est trop tard maintenant pour qu'ils réparent leurs erreurs. La classe ouvrière d'Angleterre est ébranlée sur ses bases.

Depuis plus d'un quart de siècle, il était admis chez nos voisins que le droit syndical et le droit de grève, avec leurs conséquences logiques, étaient au-dessus de toute contestation. Des chômages importants comme ceux des mineurs, des dockers, des mécaniciens auraient pu se produire, et se multiplier, sans que la justice s'avisât d'intervenir ou que des pouvoirs publics essayassent de peser sur la solution du conflit.

Brusquement des pratiques nouvelles se sont affirmées. La compagnie des chemins de fer de la vallée du Taff, assigna, en 1900, une union en lui réclamant 500.000 fr. de dommages-intérêts. A la stupéfaction de tous, elle obtint satisfaction en première instance, et la Cour des Lords — juridiction surannée, mais toujours reconnue, consacra la sentence. On revenait donc par un détour sur la législation libérale de 1875. Un syndicat pouvait édicter la grève, mais du même coup il était passible d'une forte réparation pécuniaire. En admettant un droit abstrait, on en rendait l'exercice impossible. Le Trade-Unionisme menaçait de s'effondrer.

Ce fut alors, en présence des revendications nombreuses et démesurées —l'une d'elles portait sur près de deux millions, qu'il se résolut à changer de méthode. Il avait déserté la politique : il la déclara nécessaire; il avait fait voter tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre des deux grands partis historiques; il se résolut à constituer un parti nouveau pour soutenir ses prétentions et tout au moins défendre ses prérogatives.

Le programme auquel il adhère actuellement n'est pas le socialisme, mais il achemine au socialisme. Il ne comporte encore que le maintien intégral, dans son esprit et dans sa lettre, de la loi de 1875, — la réduction de la journée de travail, l'institution de retraites ouvrières : mais les syndiqués d'outre-Manche, une fois qu'ils auront pris conscience de leur valeur électorale, ne pourront se dispenser de rattacher leurs vues immédiates à une conception sociale plus ample. Ils seront moins rebelles à la voix des propagandistes qui, comme Hyndman, ont recruté des adhérents à des idées plus hautes. En tout cas, les Unionnistes ont rompu avec les errements passés, et dégagés de leurs lisières, ils marcheront vers des horizons dont nul ne saurait tracer les limites.

Ils viennent de conquérir le siège de Woolwich, avec une écrasante majorité; ils annoncent qu'ils auront soixante députés avant deux ans. La classe ouvrière se dresse, armée de toutes ses revendications, en face de l'impérialisme, et seule, elle dispose d'assez de forces pour le refouler.

PAUL LOUIS

## *LES THEATRES*

*Renaissance :* **Crainquebille,** de M. ANATOLE FRANCE.

Il existait déjà une édition illustrée, et de luxe, de *Crainquebille*, mais il n'y en aura jamais trop. Aller voir la pièce, avec sa mise en scène la

léidoscopique et mouvementée, donne assez l'illusion qu'on a l'heur d'être un bibliophile milliardaire, possesseur d'un exemplaire enluminé, raffinement inédit, au cinématographe.

M. Guitry, au premier plan de ce grouillement, est admirable. Il y a trois tableaux, sans doute pour cette raison que le nom du héros, Crainque-bille, est, en négligeant l'*e* muet, trissyllabique. Jules Renard aurait-il erré en rétablissant le véritable texte, si vérifié par le dénouement : Gribouille ? Mais la pièce n'est pas une charade. C'est un avant pendant-et-après du Personnage-qui-a-été-en-prison. La prison elle-même ne compte pas. Son dehors lui est complémentaire, et seul visible. Elle agit lentement. « Pendant », le centre du drame, est le moment où Crainquebille est, aux yeux de son quartier, celui-qui-a-été-en-prison. L'opinion publique lui « fait son affaire » à « la sortie ». « Après », il souhaite de réintégrer sa geôle, parce que, dit en de meilleurs termes le drame, la prison est l'Abri contre le froid et aussi la faim. C'est un fourneau économique un peu fermé, un phalanstère, un cercle « immondain » où il faut montrer patte noire. On y joue beaucoup, surtout ceux qui ont à penser que la vie est courte, voire raccourcie.

La crainte du sergent de ville, malgré la scène du « Mort aux vaches ! » est illusoire. La présence de ces porte-bâtons, disques d'arrêt humains et distributeurs de renseignements, économise l'acquisition et le transport d'un plan de Paris. Ils filent doux, contrairement aux lis des champs, les noirs agents cyclistes, quand on leur demande, sévère : « Et ta lanterne ? »

Nous pensons que la nostalgie de la prison a une origine telle : cette vie réglée, cette nourriture frugale mais meilleure que celle du soldat, cette hygiénique promenade, en pantoufles, de la « queue de cervelas » autour du préau quasi claustral et religieusement silencieux, assez pareil aux monachodromes usuels, a ses charmes. Il faut, dit le fidèle Bertrand dans l'*Auberge des Adrets*, « y avoir été ». L'état d'esprit des retraités ou expulsés de ces asiles ne diffère point de celui du vétéran militaire qui narre ses campagnes. Mais tout citoyen n'est pas apte à ce service spécial — service qui diffère du militaire comme on dirait, dans un hôtel, « service compris », service où l'on est servi. Etre ou être cru honnête homme est une tare qui interdit l'accès de ces heureux séjours. L'anthropométrie est un crible ou une toise : il y a des gens qui n'ont pas la taille. On a chassé les religieux; un danger pire menace l'Etat : les prisonniers, ces bénédictins laïques qui, à nos frais, s'adonnent à des travaux d'art et de lisière. Le demi-honnête homme est admis à des services auxiliaires, de même que dans l'armée les gaillards, les plus robustes sont mis en réserve sous cette dénomination, pour prêter main-forte, si besoin est, à l'activité défaillante de leurs cadets. Mais dans les prisons le service auxiliaire est une sinécure : il équivaut à une place de concierge, de tout repos puisque la consigne — travail par omission — est de tenir la porte toujours fermée.

L'habitat bourgeois des prisons, avec ses entrées et sorties libres, mieux : son passe-partout, serait délicieux : nous solliciterions volontiers, personnellement, ce poste d'oblat.

Alfred Jarry

URBAIN GOHIER : **Le peuple du XX^e siècle: aux Etats-Unis** (Fasquelle, in-18 de 316 pp. 3 fr. 50). — M. Urbain Gohier vient d'employer cinq mois à parcourir, étudier cette cuvée de peuples; à quoi le polémiste apporta ces dons de curiosité passionnée, de clairvoyance aiguë, de justesse dans le coup d'œil, de synthèse spontanée, et d'impartialité dans l'observation et la déduction, qui font du reporteur-né un homme de science et d'art. Vraiment. Sa véracité en outre se vérifie par tout volontiers et fréquemment relater des faits, tirer des conclusions infirmant ses plus chères théories. On peut croire en tout ce témoin au témoignage singulièrement précieux. Il a vu une humanité que nous admirons et craignons, qui nous méprise et nous envie, qui nous ignore et que nous ignorons, et qui au fond ne diffère point de la nôtre, Européens : nous offrant le tableau hypertrophié de ce que serait la nôtre dans quelques années, c'est la nôtre même frappée du vertige de l'immensité et du délire des grandeurs. Maisons à 36 étages superposant un château français à une villa italienne assise sur un Simili-Parthénon vaste comme Saint-Pierre, identiques partout; et de même qu'un même paysage défile 36 heures de chemin de fer, « rien ne ressemble à une ville des Etats-Unis comme une ville des Etats-Unis ». Matras démesuré où tous les échantillons de l'Europe fermentent sous la chaleur intensive de la frénésie d'agir et la frénésie de jouir. Celles-ci qui s'expriment par l'absolue liberté de l'individu, sous cette loi, que « l'argent est tout », et cette conséquence : l'universelle vénalité. Voilà l'extérieur; et il étourdit sous la sensation générale d'une inouïe vitalité. A regarder plus au fond, la ressemblance avec nous se précise, s'accuse par le grossissement de tout : nous devient prophétique; et leur prospérité actuelle nous rassure mal sur leur avenir. Au fond, « rien de plus éloigné des Anglo-Saxons puritains de l'Est que les créoles Espagnols et Français du Sud... la langue ne change pas le sang, le crâne, l'hérédité... il y a vingt ans, les Germains submergeaient tout; depuis, ce sont les Latins et les Slaves ! Et les si divers climats et terroirs de là-bas aidant, si les Etats-Unis aujourd'hui « réalisent l'idéal internationaliste », plus tard ils connaîtront d'horribles boucheries de races : guerres nationales.

Protestant est le tuf primitif; mais les Catholiques vertigineusement croissent en puissance; et les Juifs. Ils connaîtront les guerres religieuses.

Les états possèdent chacun leur constitution, incompatible aux autres, à travers l'incompatibilité inétouffée et qui ne peut l'être, du Nord et du Sud. Ils connaîtront les guerres civiles.

*Trusts* de financiers, trusts d'ouvriers, aussi despotes les uns que les autres. Les capitalistes, anciens ouvriers enrichis pour la plupart, « tiennent un langage que les seigneurs féodaux auraient jugé très impérieux, invoquant leur droit divin, réclamant avec instance des soldats et des fusils pour mater leurs anciens camarades qui n'ont pas fait fortune ». Ils traitent d'égal à égal avec les pouvoirs publics, quand ils dédaignent d'en faire leurs laquais; ils tuent la concurrence, l'initiative

ıelle, l'effort, le travail. — D'autre part, « si la Constitution des
nis assure aux citoyens le maximum de liberté, les constitutions
:s y remédient énergiquement ». Organisation toute militaire;
:s, interdictions, amendes, qui atteignent jusqu'à 1.800 fr. (Il
e que, par exemple, « les poseurs de briques gagnant jusqu'à
ır journée de 8 h. je pensais à nos ouvriers français, à nos pro-
;, instituteurs, petits médecins; je pensais à des naïfs de ma
sance qui gâchent leur propre vie pour améliorer le sort des
:urs manuels »). En Californie, des quantités immenses de fruits
sent sur place : les ouvriers agricoles ne permettant pas la main-
: étrangère; tant pis si l'état voisin meurt de disette. Au jour
ête du Travail, défilés en musique, avec insignes, caporaux,
hefs, empanachés, à cheval, caracolent. « Ces ouvriers, gras,
:us, bien lavés, avec des salaires de professeurs au Collège de
» ont les 3/8 : ils n'en travaillent pas un atome de plus ni à
ni aux bibliothèques, ni aux foyers. Dans la grève du charbon,
it ruiner cet immense territoire aux ressources démesurées, les
:es frappèrent, blessèrent les unionistes, battirent leurs enfants,
'ent leurs femmes, défendirent sous peine d'interdit aux méde-
les soigner, aux prêtres de les administrer, aux croque-morts
nterrer, aux boulangers de leur vendre du pain. Voilà qui pro-
ndescriptibles égorgements, plus tard : ils connaîtront les
sociales.
« changent de femme légitime plus souvent et plus aisément
ıs de maîtresses », cette facilité du mariage et du divorce n'at-
n rien les drames. Le féminisme là-bas engendre d'inouïes
gances et ne produit guère de résultats mirifiques. Plus de
l'homme au cercle, la femme chez le couturier, l'enfant au
Ils connaîtront les guerres domestiques, les plus affreuses de

de bouleversements épouvantables, fatals, nécessaires, engen-
plus tard des résultats admirables, sans doute; au bouillonnant
veau il faut laisser le temps de fermenter, et ce n'est pas mau-
saignée, pour l'enfant opulent en sang. La vieille Europe en
revancheur divertissement; puisse-t-elle y puiser les enseigne-
les jeunes Spartiates. Et après cela nous procurera, espérons-
leux côtés de l'Atlantique, la même humanité heureuse et belle,
ıntide retrouvée. En attendant que, reconnaissants, l'offrent à
e ces enfants gâtés de l'Europe pourvus de tous les défauts de
gâté, avec tous les vices de l'Europe, mais riches de tous les
d'une virile jeunesse, en attendant, l'auteur, pour avoir écrit
ivre que celui-ci, ne saurait logiquement que se faire, ou légi-
:t catholique, ou bien anarchiste et nihiliste surtout.

FAGUS

---

*Le Gérant*: A. MARLET.

---

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 16248